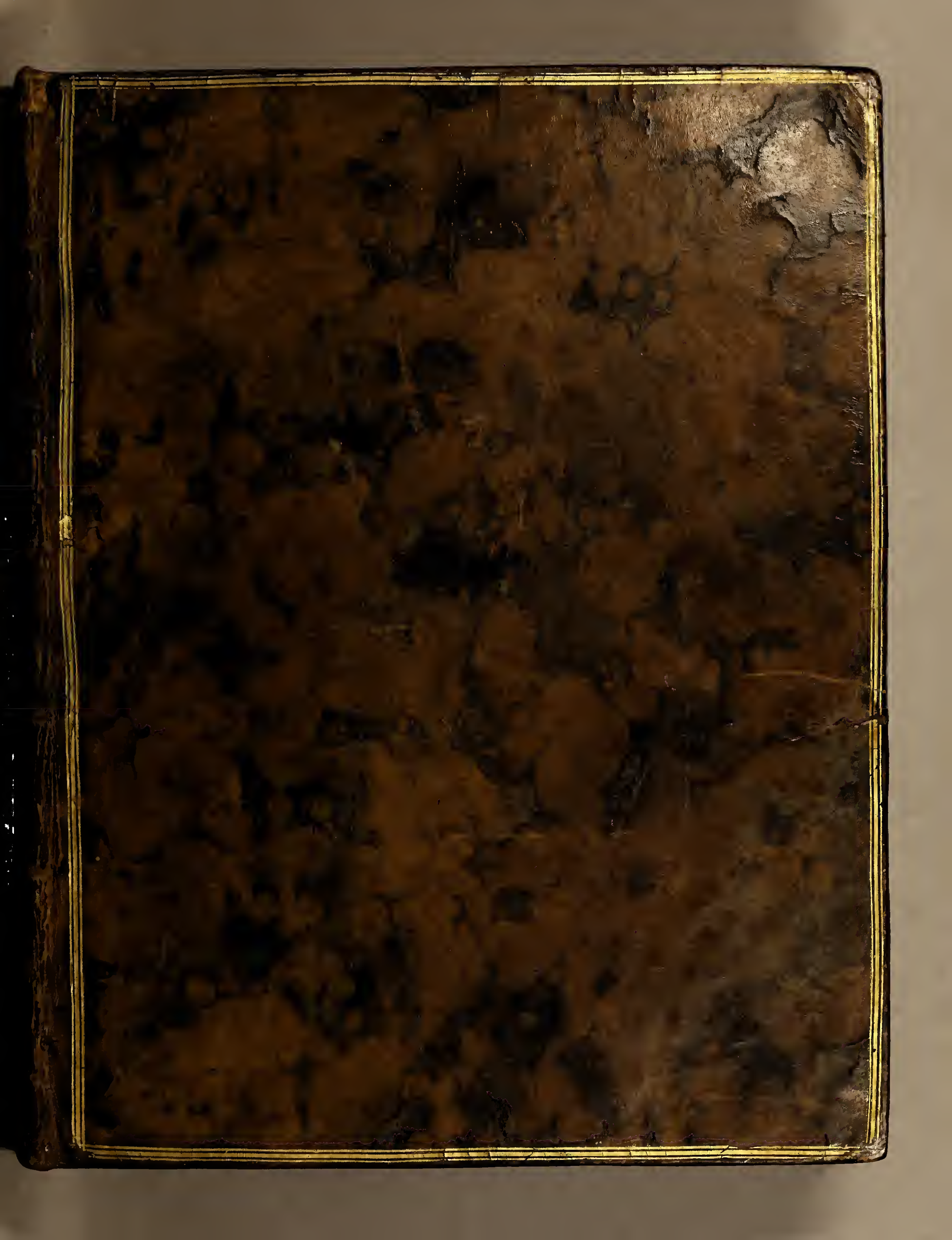
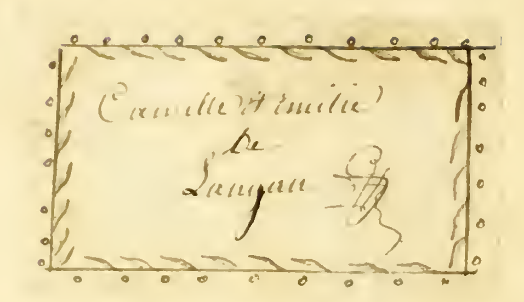
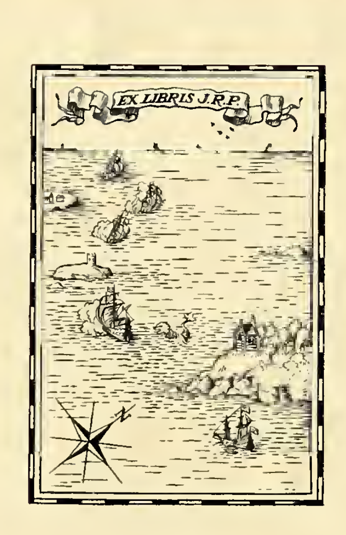





EX LIBRIS J.R.P.

5ème volume
du 2° voyage de
Cook (Paris / 1778)
version in 4° en
5 vol (il y a 6 vol
dans la version in 8°):
= les observations de FORSTER
– édité séparément
des 2ème voyages
de Cook dans l'
édition originale
anglaise, Suard, le
traducteur, a réuni
ce récit dans l'
édition française
à celui de Cook –
– Ce 5e volume est
constitué des observations
scientifiques de
Forster au cours de
ce voyage –
(botanique, zoologie,
géologie, climatologie,
ethnologie ...) avec
tout un chapitre sur
l'alimentation des
insulaires et l'anthropophagie
– contient une carte et
un tableau linguistique

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE.

TOME CINQUIEME.

OBSERVATIONS
FAITES,
PENDANT LE SECOND VOYAGE
DE M. COOK,
DANS
L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,
ET
AUTOUR DU MONDE,
SUR
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE NATURELLE,
ET LA PHILOSOPHIE MORALE,
ET EN PARTICULIER SUR

La Terre & ses Couches ;
L'Eau, & l'Océan ;
L'Athmosphère ;
Les Révolutions du Globe ;
Les Corps organisés ;
Et l'Espèce humaine.

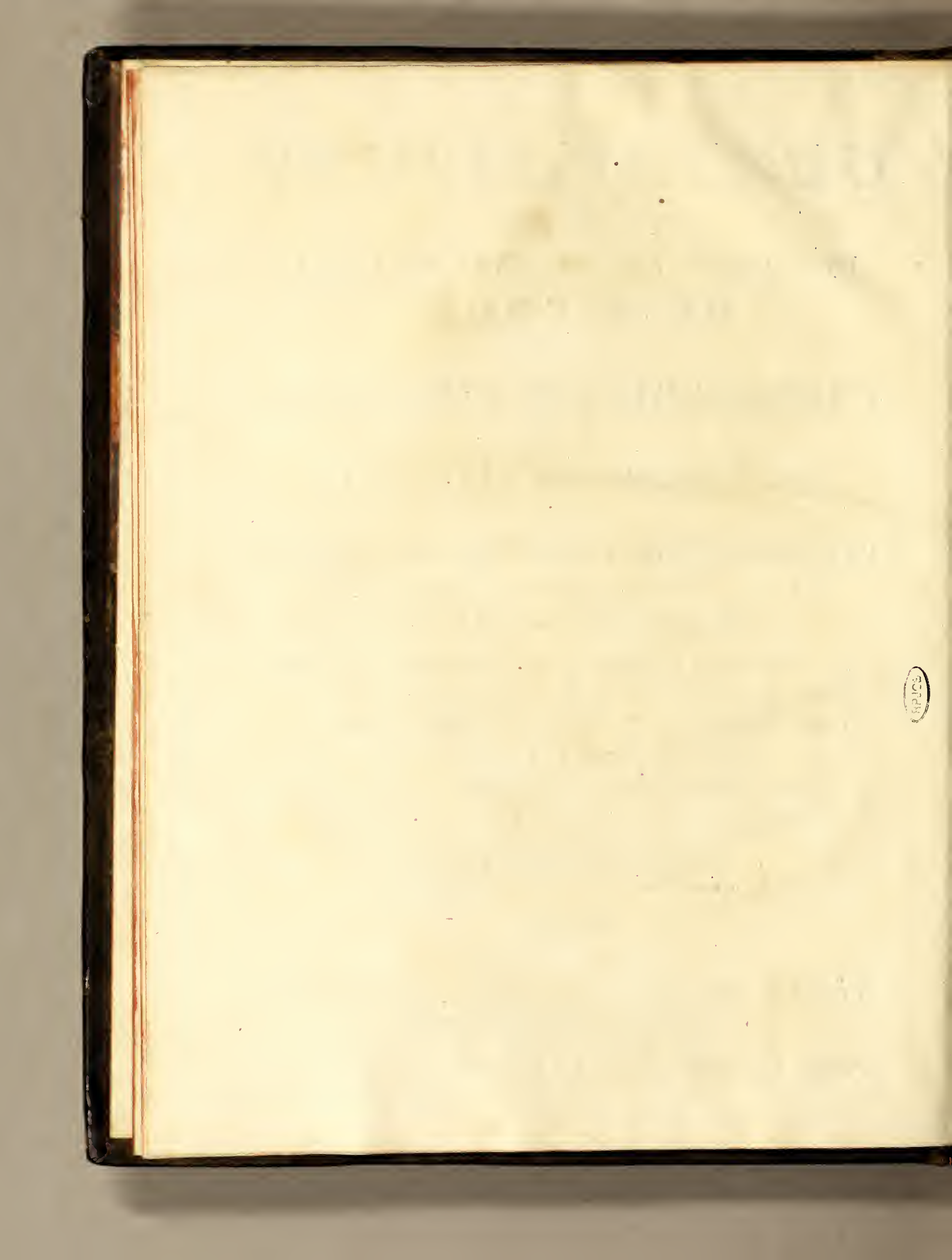
Par M. FORSTER, Pere,
de la Société Royale de Londres, & de plusieurs Académies de l'Europe.

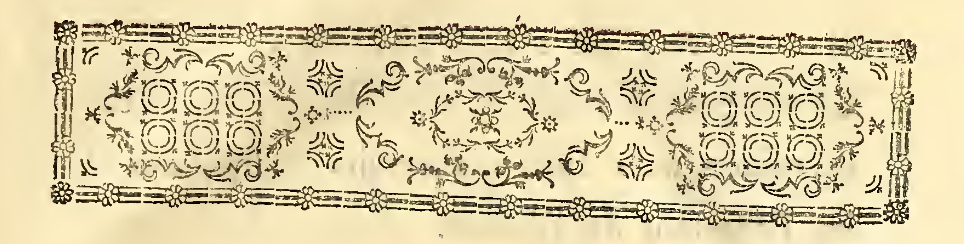
OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.





AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

Ce Volume, ſervant de ſuite aux quatre premiers, eſt de M. Forſter le pere, qui a accompagné, en qualité de Naturaliſte, le Capitaine Cook, dans ſa ſeconde expédition (*a*). Il forme, en Anglois, un Ouvrage ſéparé de la Relation du Voyage publiée par le Capitaine, & même de la Relation publiée par M. Forſter le fils.

En l'imprimant ici, à la ſuite du Voyage, on a eu ſoin de retrancher ce qui ſe trouvoit déjà dans la Relation. Il y reſte cependant encore

(*a*) Voyez la Préface du Traducteur, qui eſt à la tête du premier Volume.



un très-petit nombre de répétitions, qui étoient nécessaires pour faire comprendre les Systêmes & les Réflexions de l'Auteur.

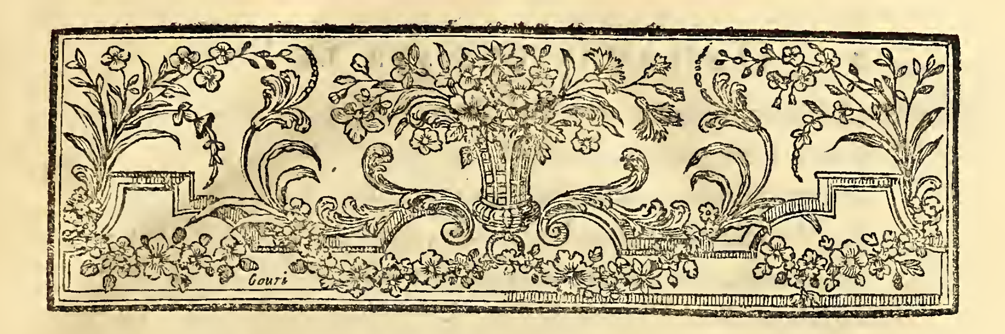




TABLE DES CHAPITRES ET SECTIONS

Contenus dans ce Volume.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

FAITES

PENDANT LE II.me VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

DE M. COOK.

Inter crimina ingrati animi & hoc duxerim, quod naturam ejus (Terræ) ignoramus. PLINE, *Hist. Nat. L. II, cap.* 64.

CHAPITRE PREMIER.

Observations sur le Sol & sur les Terres; sur les inégalités de ces Terres; sur leurs couches, & sur les matieres dont elles sont composées.



SECTION PREMIERE.

Des grandes Terres.

NOTRE GLOBE renferme trois grandes masses de terre. On trouve d'abord dans l'Hémisphère oriental, celle qui TERRES.

TERRES.

eſt communément appelée l'*Ancien Monde*, & qui comprend trois parties étendues, qu'on nomme *Continens*, & qu'on diſtingue par les termes d'*Europe*, d'*Aſie* & d'*Afrique*. La ſeconde, pour la groſſeur, & pour le tems où elle a été connue des Européens, gît dans l'Hémiſphère occidental, & on l'appelle *Amérique*. La troiſieme eſt dans la partie Sud-Eſt de notre Hémiſphère, & ſes bornes, du côté de l'Orient, n'ont été fixées qu'en 1770, par cet habile & infatigable Navigateur, le Capitaine Cook : ſes limites à l'Oueſt & au Nord furent reconnues, pour la premiere fois, en 1616, & dans les années ſuivantes, par les Hollandois : les Gouverneurs de leurs établiſſemens de l'Inde étoient alors animés du noble deſir de faire des découvertes. Depuis cette époque, les Navigateurs Hollandois & Anglois ont abordé pluſieurs fois ſur cette terre, & on leur donna, en 1644, le nom de *Nouvelle-Hollande*. Quelques Lecteurs refuſeront de l'appeler un *Continent*, quoique ſon étendue approche de celle de l'Europe. Il faut avouer que la Nouvelle-Hollande eſt le dernier de tous les continens pour la population & pour l'utilité que peut en retirer l'Europe ; mais elle deviendra, peut-être, dans les ſiécles futurs, auſſi peuplée & auſſi utile que les autres Continens ; & il me paroît probable qu'elle fournira un jour aux beſoins de nos Colonies.

NOUS NE CONNOISSONS ce Pays que d'une maniere imparfaite : tous les Navigateurs ſemblent ſe plaindre de ce qu'il manque d'eau douce & de grandes rivieres; mais s'ils l'avoient examiné avec ſoin dans tout ſon contour, & ſurtout ſur les côtes du Sud-Oueſt, leurs recherches auroient eu

du succès; car il est vraisemblable qu'une contrée si vaste renferme de hautes montagnes dans son intérieur, & partout où il y a de hautes montagnes, il doit y avoir des rivieres. Je crois que la Nouvelle-Hollande offre tout ce qui est capable d'y attirer des Emigrans, & sur-tout ceux qui veulent se soustraire au despotisme qui fait de toutes parts des progrès en Europe: elle présente un nouvel asyle aux enfans de la liberté: elle n'attend qu'une colonie pour briller par les Sciences & les Arts, par la culture, la richesse des productions, & le nombre des Habitans.

TERRES.

LES TERRES non comprises dans l'énumération que je viens de faire sont des Isles. Pendant le Voyage, nous avons touché au Cap de Bonne-Espérance en Afrique; nous n'avons qu'entrevu les côtes Sud de l'Amérique, le long de la Terre de Feu, & le continent d'Europe a été notre point de départ & d'arrivée. Je n'ai donc rien à dire de particulier sur les grandes terres, je ferai seulement une remarque que nous ont fourni ceux de nos Amis qui étoient sur l'*Aventure*, & qui ont vu une partie de la Nouvelle-Hollande, en 1773. L'extrémité la plus méridionale de ce continent ressemble beaucoup à toutes les pointes Sud, & à toutes les extrémités des continens: elle est noire, pleine de rochers, & d'une hauteur considérable (*a*); mais plus loin au Nord, le Pays est uni, & on n'y apperçoit aucune élevation considérable près des côtes.

(*a*) Le Cap de Bonne-Espérance offre une pointe élevée, noire & pleine de rochers; il en est de même du Cap Comorin dans l'Inde, & du Cap *Froward*, en Amérique.

TERRES.

JE N'ADOPTE POINT d'hypothèſe particulière relativement à la théorie de la Terre ; mais ſi on jette les yeux ſur les deux Hémiſphères de notre Globe, telles qu'on les connoît depuis notre dernier Voyage, ils ſemblent offrir des points de vue dignes de remarque.

TOUTES LES GRANDES POINTES de terre de notre Globe, qui ſe trouvent au Sud, ont une reſſemblance frappante dans leur conformation & dans la poſition des Iſles de leur voiſinage: elles ſont toutes élevées & remplies de rochers; chacune ſemble être l'extrémité d'une chaîne de hautes montagnes qui ſe prolongent au Nord: elles ont toutes, à l'Eſt, une ou pluſieurs Iſles conſidérables; on remarque auſſi que tous les continens ont une grande ſinuoſité, ſur le côté occidental vers le Nord. Tant de rapports ne ſemblent pas être uniquement l'effet du haſard: ils proviennent, ſans doute, de la même cauſe. Je ne prétends pas indiquer cette première cauſe; mais je ſoupçonne qu'une inondation violente venant du Sud-Oueſt, a produit cette identité ſingulière de conformation, quoique je ne puiſſe pas indiquer l'époque de cette révolution, ni dire pourquoi elle a opéré de cette maniere. Il ſuffit d'obſerver le fait, & de donner les premieres idées ſur ſon origine.

L'AMÉRIQUE préſente les andes qui ſe prolongent du Sud au Nord, & qui ſe terminent au Cap *Froward :* elles s'étendent même au-delà du détroit juſqu'au Cap de Horn. La ſinuoſité ſur la côte occidentale eſt évidente aux environs du Tropique du Capricorne, & à l'Eſt de ſa pointe Sud ſont la Terre de Feu, la Terre des Etats & les Iſles Falkland.

L'AFRIQUE a ſur ſa côte occidentale une grande ſinuoſité au Nord de la ligne. Les rochers élevés de ſon extrémité Sud au Cap de Bonne-Eſpérance, ſont continués par une longue chaîne de hautes montagnes qui courent au Nord-Eſt du Cap : Madagaſcar & pluſieurs petites Iſles ſe trouvent à l'Eſt, & au Nord-Eſt de ſon extrémité Sud.

TERRES.

L'ASIE ſe termine au Cap Comorin par une pointe élevée & remplie de rochers, que forme l'extrémité d'une chaîne des Montagnes de *Gatte*: au-delà de Cambaye, vers la riviere de *Sind*, il y a une ſinuoſité pareille à celle dont on a déjà fait mention : & l'Iſle de Ceylan eſt au côté oriental du Cap Comorin.

LA NOUVELLE-HOLLANDE a une pointe élevée & remplie de rochers à ſon extrémiré méridionale, laquelle, ſuivant les Relations de Taſman & des derniers Navigateurs, ſemble ſe continuer dans une ſuite de montagnes qui s'étendent fort loin au Nord. Ceux qui examineront l'Afrique & la Nouvelle-Hollande, ſeront étonnés de la conformité de leurs côtes : la ſinuoſité à l'Oueſt eſt très-remarquable dans l'une & l'autre, & à l'Eſt de la Nouvelle-Hollande, il y a deux Iſles étendues qu'on appelle *la Nouvelle-Zélande.*



SECTION II.

Des Isles.

ISLES.

TOUTES LES ISLES, que nous avons vues pendant le Voyage, sont situées en-dedans du Tropique, ou dans les Zones tempérées. Les Isles du Tropique peuvent se diviser en hautes & basses.

LES HAUTES ISLES DU TROPIQUE sont, ou environnées par des récifs, & ont des plaines, près de la côte de la mer, ou elles sont sans récifs; *Taïti*, toutes les Isles *de la Société* & *Maatéa*, les Isles plus élevées *des Amis*, telles que *Amsterdam*, *Middelburgh*, *Anamocka*, l'Isle *de la Tortue*, & *la Nouvelle-Calédonie*, sont de la première espèce.

PARMI LES HAUTES ISLES DU TROPIQUE, sans récifs, je compte les *Marquises* & toutes les *Nouvelles-Hébrides*, ainsi que *l'Isle Sauvage*, & *Tofooa*, & *Oghao*, deux des Isles *des Amis*.

LES ISLES BASSES, que nous connoissons un peu, sont celles de la *Chaîne*, & les autres Isles, qui peut-être ont été vues par M. de Bougainville; *Tethuroa*, *Tioukea*; les *Isles de Palliser*, *Tupai*, *Moopehea*, les *Isles d'Howe*, &c. les Isles de *Palmerston*, ainsi qu'*Immer*, l'une des *Nouvelles-Hébrides*, & l'Archipel des Isles-Basses des Amis.

ISLES.

LA NATURE DE CES ISLES varie tellement qu'au premier coup-d'œil on eſt frappé d'une différence eſſentielle. Les baſſes ſont communément des bancs de corail étroits, qui renferment au milieu une eſpèce de lagune, & qui ont çà & là, de petits cantons ſablonneux, un peu élevés au-deſſus de la marque de la marée haute, ſur leſquels croiſſent des cocotiers, & quelques autres plantes: le reſte du banc de corail eſt ſi bas, que la mer le couvre ſouvent à la marée haute, & de tems-en-tems, à la marée baſſe. Pluſieurs des grandes Iſles de cette eſpèce ſont habitées: les Inſulaires des hautes Iſles voiſines vont, par intervalles, pêcher, tuer des oiſeaux & chaſſer à la tortue, ſur quelques-unes des autres, & pluſieurs ſont toujours inhabitées, quoiqu'elles ſoient remplies de cocotiers & de volées de frégates, de boubies, d'hirondelles de mer, de goilands & de péterels.

LES HAUTES ISLES des deux eſpèces, reſſemblent de loin à de grandes collines, qui s'élancent au milieu de l'Océan, & pluſieurs ſont ſi élevées, que leur ſommet eſt rarement ſans nuages. Celles qui ſont entourées d'un récif & d'une plaine fertile le long des côtes de la mer, ont communément une pente plus douce; au-lieu que les autres ont un eſcarpement bruſque. Il faut convenir cependant que les collines de quelques-unes des *Nouvelles-Hébrides;* ſavoir, d'*Ambrym*, de l'Iſle *Sandwich*, de *Tanna*, &c. ſont auſſi en divers endroits, d'une pente aiſée.

LES ISLES DE LA MER DU SUD, que nous avons vues dans la Zone Tempérée Auſtrale, ſont l'Iſle de *Pâque*,

ISLES.

l'Isle *Norfolk*, & la *Nouvelle-Zélande*: toutes celles-ci sont élevées, & elles ne sont environnées d'aucun récif. L'Isle Norfolk est cependant située sur un banc qui s'étend à plus de dix lieues tout-à-l'entour. La Nouvelle Zélande, autant que nous avons eu occasion de l'examiner, est composée de très-hautes collines, dont quelques-unes ont des sommets presque toujours enveloppés de nuages; & quand l'œil peut percer ces nuages, on les voit ordinairement couverts de neige à plus de vingt ou trente lieues de distance. Les collines inférieures des mêmes Isles, sont revêtues, presque par-tout, de bois & de forêts, & il n'y a que la cime la plus élevée qui paroisse stérile.

LA TERRE DE FEU, dans les cantons que nous avons apperçus, semble être un grouppe d'Isles, entre-coupées par des canaux & des goulets profonds: on y voit des roches pelées, sourcilleuses & escarpées, dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle, sur-tout vers les parties intérieures qui sont moins exposées à l'air doux & humide de la mer. Son côté le plus oriental, autour du détroit de le Maire, a une pente aisée, & il est boisé en quelques endroits. La Terre des Etats a le même aspect que la partie stérile de la Terre de Feu: & on y trouve de la neige au commencement de Janvier; c'est-à-dire, au milieu de l'été de ce climat.

LA GÉORGIE AUSTRALE est une Isle d'environ quatre-vingt lieues d'étendue, composée de hautes collines toutes couvertes de neige au milieu de Janvier; si on en excepte quelques

quelques rochers du côté de la mer; & tous ſes havres ſont remplis de glaces au fond.

ISLES.

LA DERNIÈRE TERRE que nous ayions vue dans ces climats affreux, a été appelée *Terre de Sandwich*, & la partie la plus méridionale *Thulé Auſtrale :* toute cette contrée ou tout ce grouppe d'Iſles eſt rempli de glaces, & entièrement caché ſous les neiges.

——Pigris ubi nulla campis,
Arbor æſtiva recreatur aura :
Quod latus mundi, nebulæ, maluſque,
Jupiter urget. HORAT. *Lib. I, Od.* 22.



SECTION III.

Des Couches de Terre.

Couches de Terre.

EXCEPTÉ dans quelques crevaſſes de rochers, on ne voit point de terreau à la Géorgie Auſtrale; par-tout ailleurs c'eſt une ardoiſe peſante, remplie de particules ferrugineuſes, qui ſe trouve en couches horizontales ou preſque horizontales, & qui, çà & là, eſt entre-coupée perpendiculairement par des veines de quartz.

LES ROCHERS de la *Terre de Feu*, près de la mer, ſont de la même nature, & ils offrent dans les parties plus élevées, des maſſes de granite groſſier (*ſaxum.*)

L'ISLE MÉRIDIONALE de la *Nouvelle-Zélande*, où nous avons abordé en deux différens endroits, eſt revêtue, à la ſurface, d'une couche d'un beau terreau noir & léger, formé de mouſſes, de feuilles, & d'arbres tombés en putréfaction, (*humus dædalea & ruralis.* Linn.) Cette couche a quelquefois dix ou douze pouces d'épaiſſeur; mais, en général, elle n'eſt pas ſi profonde; au-deſſous, nous avons remarqué une ſubſtance argilleuſe approchant de la claſſe des pierres de talc, qui eſt devenue une eſpèce de terre, pour avoir été expoſée à l'action du Soleil, de l'air, de la pluie & de la gelée, & dont l'épaiſſeur varie: un peu plus bas, la même ſubſtance eſt durcie en pierre, qui ſe prolonge en couches obliques, & qui, en général, penche

Couches de Terre.

du côté du Sud : sa dureté n'est pas par-tout la même ; quelques-uns des morceaux les plus compacts jettent du feu quand on les frappe contre l'acier : sa couleur est communément d'un jaune pâle, & elle a en outre une teinte de verd de tems-en-tems. Ces couches sont entre-coupées perpendiculairement ; ou presque perpendiculairement, par des veines de quartz blanc (*quartzum, lacteum.* Linnæi) ; & elles renferment une espèce de pierre verte lamellée, & qui approche des pierres de talc. Sur les gallets, j'ai trouvé (rarement à la vérité) un petit nombre de pierres noires & polies, de l'espèce des pierres à feu, & de gros morceaux détachés, d'une lave solide, pesante, tachetée de gris, ou d'un verd noirâtre, dont les Naturels font les armes qu'ils emploient dans les combats de corps-à-corps : j'ai rassemblé aussi des pierres-ponces, mais en petite quantité (*pumex Vulcani.* Linn.) : je ne puis pas dire si elles ont été produites par un Volcan des environs, ou si la mer les y a charié d'un parage éloigné. Parmi les productions fossiles de ce Pays, il faut compter encore une pierre verte, qui est quelquefois opaque, & d'autres fois absolument transparente, dont les Naturels fabriquent des haches, des ornemens, & qui semble être de l'espèce néphritique : (*Talcum nephriticum.* Linn.) elle est ordinairement apportée par les Zélandois de l'intérieur du Canal de la Reine-Charlotte, dans la partie du Sud-Ouest : nous leur demandâmes où étoient les carrieres : ils nous répondirent *poënamoo*, & il est probable que c'est de-là que la partie du Pays qu'on appelle *Tavai Poënamoo* a tiré son nom : près de *Motuaro*, sur le petit Islot, où il y avoit jadis un Hippa ou Forteresse, on découvre cependant des veines

Couches de Terre.

perpendiculaires ou quelquefois obliques de cette pierre, d'environ deux pouces d'épaiſſeur, au milieu des couches de pierre de talc griſâtres dont on a parlé plus haut. La pierre néphritique eſt rarement ſolide ou en groſſes maſſes; car les morceaux les plus conſidérables, qui aient frappé nos regards, n'excédoient pas dix ou quinze pouces de largeur, & environ deux d'épaiſſeur. Sur les côtes nous rencontrions communément une ardoiſe argilleuſe, feuilletée, d'un gris bleuâtre, qui ſe diſſout aiſément quand on l'expoſe à l'air: quelquefois elle eſt plus ſolide, plus peſante & d'une couleur plus brune, probablement à cauſe des particules ferrugineuſes qu'elle contient. Les Matelots Anglois donnent le nom de *Shingles* aux fragmens de cette ardoiſe répandue ſur la greve. Nous avons remarqué ſur l'Iſle *Norfolk*, preſque les mêmes couches qu'à la Nouvelle-Zélande, & en outre des morceaux d'une lave ſpongieuſe, rouge & jaune. Cette Iſle renferme auſſi les mêmes plantes & les mêmes oiſeaux.

L'ISLE de *Pâque* paroît avoir ſubi depuis peu une grande altération par le feu: tous ſes rochers ſont noirs, brûlés & caverneux, & ils reſſemblent à des ſcories.

LE SOL eſt une terre rougeâtre en pouſſiere, comme s'il avoit été brûlé, & on pourroit le regarder, avec raiſon, comme une eſpèce de pouzzalana (*a*), entremêlée d'une quantité innombrable de morceaux de

(*a*) *Voyez* les Voyages de Ferber en Italie.

Couches de Terre.

pierres de Terrasse (*a*): quelques-uns des rochers que j'ai examinés, étoient d'un tuf volcanique, ocreux, brun ou rougeâtre (*b*), (*Tophus Tubalcaini*, Linn.) rempli de crevasses, avec des particules ferrugineuses. Les statues gigantesques de l'Isle sont formées de cette substance, & elles ne peuvent pas être d'une antiquité fort reculée, puisque cette pierre dépérit promptement. Dans la partie Sud de l'Isle tout le rocher du côté de la mer, dans l'espace de plus d'un quart de mille, est de lave ou de scorie, en rayons de miel, solide & pesante, d'où l'on peut espérer de tirer des particules de fer: nous avons apperçu en outre, plusieurs pierres de verre noir, connue des Minéralogistes, sous le nom d'*Agate noire* (*Pumex Vitræus*, Linn.) qu'on trouve en Islande (*c*); près du Vésuve en Italie (*d*); près de l'Etna, en Sicile; & sur l'Isle de l'Ascension (*e*); en un mot, dans tous les environs des Volcans: j'y ai observé encore une espèce de lave spongieuse, pierreuse, légere, d'un gris blanchâtre.

LES MARQUISES ont une côte de rochers composée d'une argille durcie; d'une ardoise solide & pesante, d'un

(*a*) L'original, dit *Terras Stone*; c'est, sans doute, une pierre caverneuse avec laquelle on fait des terrasses. Nous l'appelerons dans la traduction, *Pierre de Terasse*, quoique cette classe ne soit pas encore admise parmi les Naturalistes François.

(*b*) *Voyez* les Voyages de Ferber.

(*c*) *Voyez* le Voyage de Ferber, & la Note de M. Raspe, dans la Traduction Angloise.

(*d*) *Ibid.*

(*e*) Cronsted's Mineralogy; *sect.* 295, *page* 269.

Couches de Terre.

gris bleuâtre, contenant des particules de fer, & enfin d'une lave pierreuse, qui est ou grise, spongieuse, avec un *shorl* pentagonal, ou héxagonal, feuilleté & vître, brunâtre, & en quelques endroits verdâtre, ou bien d'une couleur noire, avec un *shorl* étoilé, brun & quelquefois blanc. La surface du sol est une argille revêtue d'une terre que les Naturels marnent avec des coquillages. Sous ce terreau, il y a une substance terreuse & argilleuse, mêlée de pierres de terrasse & de *pozzolane*. Comme nous n'avons relâché que peu de jours aux Marquises, je n'ai pas eu beaucoup de tems pour examiner les parties les plus élevées de l'Isle.

TAÏTI, & toutes les Isles *de la Société* sont, sans doute, de la même nature: leurs côtes sont un rocher de corail qui s'étend du récif qui environne ces Isles jusqu'à la marque de la marée haute; là, commence le sable formé en divers endroits de petits coquillages, & de morceaux de corail que le frottement a mis en petites pièces; les côtes de quelques-unes cependant sont couvertes d'un sable noirâtre, composée de la première espèce de sable, mêlée avec ce noir, d'autre fois avec des particules luisantes & brillantes, d'un *Mica* grossier, & çà & là de particules de minerai de fer, réfractaire, appelé en Angleterre *Shim*, (*Ferrum Micatum*, Linn. & de Molybdæne (*Molybdænum spuma lupi*, Linn.) Les plaines des côtes au pied des collines, sont revêtues d'une couche très-épaisse de beau terreau noir, entre-mêlé de sable, de l'espèce dont on a parlé plus haut; & quand les Naturels cultivent un Canton pour y planter la plante de poivre enivrante, (*Piper Methisticum*,) ou la plante d'étoffe, (*Morus Papyrifera*;) ils se servent souvent de

coquillages au-lieu de marnes. Les chaînes de collines les plus basses, sont ordinairement formées d'une terre rouge d'ocre (*ochra martis*, Linn.) quelquefois d'un rouge si foncé que les Naturels l'emploient à peindre leurs pirogues & leurs étoffes. Dans cette terre, j'ai trouvé, çà & là, des morceaux d'*osteocolles* (*Tophus osteocolla*, Linn.) Les collines plus élevées sont d'une substance argilleuse, dure & compacte ; elle se durcit en pierre dans les couches qui ne sont pas exposées au Soleil, à l'air & à la pluie. Il y a au sommet des vallées, le long des bords des rivieres, de grosses masses de granite grossier (*Saxum*) mêlangé diversement. Près d'une cascade que forme la riviere *matavai*, on trouve des colonnes d'un basalte gris, solide (*nitrum basaltinum*, Linn.) & j'ai apperçu, çà & là, des fragmens d'un basalte noir & solide avec lequel les Naturels font ordinairement leurs batoirs, leurs haches, leurs ciseaux & leurs outils tranchans. A *O-Aiti-piha*, les Naturels m'apporterent à bord une espèce de pyrite, qui avoit exactement la forme d'une stalactite, ou d'une substance qui avoit été fondue, & qui s'étoit refroidie en coulant. L'existence du pyrite sulphureux, confirme ce que m'a appris le savant & habile Docteur Casimiro Gomez Ortéga, Botaniste du Roi d'Espagne, & Intendant du Jardin de Botanique à Madrid, des vaisseaux de guerre Espagnols qui ont été à Taïti, & qui en ont rapporté un gros morceau de soufre natif, transparent & d'une très-belle couleur de crystal. Ce morceau est déposé maintenant dans le Cabinet Royal d'Histoire Naturelle à Madrid. Au sommet des nombreuses vallées, qui entre-coupent ces Isles, il y a de grandes masses de rochers noirs & caverneux, remplis de différentes paillettes de *shorl* blanches & autres, en un

Couches de Terre.

Couches de Terre.

mot, de véritable lave: ces rochers ſont entre-mêlés auſſi d'une lave griſe, ſtalactique & poreuſe, qui renferme des *shorls* noirs; & enfin nous avons remarqué une pierre ferrugineuſe, argilleuſe, lamellée, d'un brun rougeâtre foible.

Je pense que les *Iſles des Amis* ont le même ſol que celles de la Société, avec cette différence ſeulement qu'elles ne ſont pas ſi élevées ni ſi remplies de rochers. Quand nous relâchâmes à Anamocka, en 1774, nous apperçûmes ſur l'Iſle *Tofooa*, une fumée le matin, qui paroiſſoit enflammée la nuit. En paſſant entre cette Iſle & Oghao, nous vîmes des tourbillons conſidérables, qui s'élevoient du milieu de l'Iſle, & qui produiſoient une odeur pareille à celle de la tourbe brûlée: les particules dont l'athmoſphere étoit rempli, tomboient ſur le vaiſſeau, & nous cauſoient une douleur vive dès qu'elles nous touchoient l'œil. Sur le côté Septentrional de l'Iſle, nous remarquâmes un canton étendu qui paroiſſoit évidemment avoir été brûlé depuis peu par le feu. La mer vomit ſouvent des pierres-ponces ſur les côtes d'*Anamocka*. Les Naturels de toutes ces Iſles font auſſi des haches & des outils avec des morceaux de baſaltes, noir & ſolide, comme aux Iſles de la Société. Parmi les inſtrumens de pêche de ces Inſulaires, nous avons remarqué deux morceaux coniques d'une pierre calcaire; mais je ne puis pas dire, s'ils étoient de verre de Moſcovie, ou de rocher de corail: je ſuis porté à croire qu'ils étoient de verre de Moſcovie.

Le Sol des *Nouvelles-Hébrides*, ſemble approcher beaucoup de celui des Iſles dont on vient de parler.

A Mallicolo,

Couches de Terre.

A MALLICOLO, il paroît être d'une argille jaunâtre, mêlée de ſable commun. Les rochers le long de la côte de la mer, ſont formés de coraux & de madrépores, & plus avant dans l'intérieur du Pays d'une argille durcie : l'Iſle d'*Ambrym* a certainement un volcan, & peut-être deux ; & on trouve des pierres-ponces ſur les côtes de Mallicolo oppoſées à cette Iſle. Nous n'avons vu *Irromanga* que de loin, & elle nous a paru reſſembler aux premieres Iſles. *Tanna* a ſur ſes côtes des rochers de corail, & des madrépores : les greves ſont couvertes d'un ſable noirâtre, compoſé de petits lambeaux de *shorl*, & de pierres-ponces, formées par les cendres que vomit continuellement le volcan ſur toute l'Iſle. (*Pumex Cinerarius*, Linn.) La ſurface de tout le pays, eſt donc de cette eſpèce de ſable-ponce entre-mêlé de terreau noir, qui eſt produit par les végétaux tombés en putréfaction. Le ſable de ponce eſt très-abondant ; car, en certain tems, à pluſieurs lieues de diſtance, tout autour du volcan, il n'y a pas une feuille d'arbre, pas une plante, pas un gramen, qui ne ſoit entièrement couvert de cendres que j'ai examinées, & que j'ai reconnues pour ce ſable de ponce : cependant elles forment un ſol cendreux très-fertile, dans lequel tous les végétaux croiſſent avec la plus grande profuſion. J'y remarquai un petit nombre de pierres de rochers détachées, qui étoient un mélange de quartz & de mica noir : l'un des morceaux étoit même un granite groſſier diſſous, revêtu d'un minérai noirâtre de fer.

LES PRINCIPALES COUCHES DE L'ISLE, autant que j'ai pu en juger d'après les cantons qui environnent le Havre,

Couches de Terre.

ſont d'une argille mêlée de terre alumineuſe, parſemée de morceaux de craie pure; elles ont environ ſix pouces, plus ou moins; & elles s'écartent un peu de la ligne horizontale. Il y a, dans quelques endroits, une pierre de ſable molle, & noirâtre, compoſée de cendres jetées par le volcan & d'argille. J'ai obſervé çà & là une ſubſtance qu'on appelle ordinairement *pierre pourrie*, qui eſt un tripoli argilleux brun; & entre la pierre pourrie & la pierre de ſable dont on vient de faire mention, il y a une couche qui eſt un mêlange de l'une & de l'autre. Dans les parties hautes des flancs des collines, qui ſont vers le volcan, j'ai trouvé une ſubſtance argilleuſe blanchâtre, d'où s'élevoient continuellement des vapeurs âqueuſes & ſulphureuſes, qui en rendoient les environs extrêmement chauds: elle a un goût ſtiptique, & elle eſt, je crois, alumineuſe (*a*); on apperçoit dans cette terre du ſoufre natif, & pluſieurs paillettes ou taches vertes de cuivre. Au-deſſous de ces ſolfataras, (qui à chaque éruption du volcan, jetoient des

(*a*) Tous les environs des Solfataras à Tanna contiennent des productions volcaniques: les pierres y ſont des laves, le ſable y eſt compoſé de cendres du volcan, & le ſol eſt une argille entre-mêlée de ce ſable. La ſubſtance argilleuſe blanche, qu'on a trouvé au ſoupirail, n'eſt donc certainement qu'une nouvelle modification des productions volcaniques.

M. Beaumé eſt le premier qui ait penſé que les argilles ſont produites par l'action de l'acide vitriolique ſur les ſubſtances vitreſcentes ou vitrifiées; & il a appuyé ſon opinion ſur une ſuite d'expériences; mais M. Ferber, le plus habile & le plus exact de tous les Ecrivains de Minéralogie de ce ſiécle, eſt le premier qui ait appliqué ce ſyſtême aux grandes opérations de la Nature dans les ſolfataras, comme on peut le voir fort au long dans ſa douzieme Lettre du 17 Février 1772, publiée

quantités plus considérables de vapeurs brûlantes), il y a près de la marque de la marée haute, différens bains chauds, qui cependant ne semblent point du tout être sulphureux. J'ai remarqué aussi aux environs des lieux d'où jaillissoient des vapeurs chaudes, ou des solfataras un ocre rouge, ou une terre vitriolique, semblable au *colchotar vitrioli*, avec laquelle les Naturels se peignent le visage. Tous les cantons de l'Isle offrent des pierres-ponces de couleur pourpre, noire & blanche, & de différentes gravités spécifiques. Au côté méridional de l'Isle, il y a un rocher, contenant plusieurs morceaux de lave, dont quelques-uns étoient noirs & solides, d'autres poreux & remplis de crystaux de *shorls* verdâtres, & blancs: plusieurs étoient gris & poreux, & renfermoient un *shorl* jaune & noir. Nous avons découvert en outre une lave, ou pierre de terrasse noire, très-légere & semblable à une pierre-ponce. Sur les côtes, on voit des *tophi* calcaires, qui renferment plusieurs trous de pholades.

Couches de Terre.

Je suppose que l'Isle voisine d'*Anattom* a des productions volcaniques, aussi-bien que Tanna, & les Naturels de

---

dans ses Voyages en Italie, traduits en Anglois par M. Raspe. Le Chevalier Hamilton avoit déjà examiné le solfataras en 1771; mais, à cette époque, il me paroît qu'il n'avoit aucune idée de cette opération remarquable, puisque dans sa Lettre au Docteur Maty, datée du 5 Mars 1771, il donne le nom de *calcination* au progrès de l'action de la solfatara: & il dit *avoir vu la moitié d'un grand morceau de lave parfaitement* CALCINÉE, *tandis que l'autre moitié, hors de l'atteinte des vapeurs, étoit dans son entier; & qu'en quelques endroits, le centre sembloit déjà converti en véritable marbre. La blancheur de ces argilles pourra*, dit M. Ferber, *les faire prendre pour des pierres à chaux.* Il ne faut donc pas s'étonner qu'elles aient donné l'idée d'une *calcination* & d'un *véritable marbre.*

Couches de Terre.

cette derniere contrée tenoient des haches d'un basalte noir & solide, qu'ils disoient venir d'*Anattom*, pour les distinguer des haches faites d'un coquillage blanc, qu'ils tirent de l'Isle d'*Immer*: ils donnoient aux premieres haches le nom de *Pahà-Bittof*, & aux dernieres celui de *Pahà-Busham*: ils se servoient du terme de *Pahà-bittaf* pour désigner nos haches de fer.

Un récif de corail & de madrépores environne la Nouvelle-Calédonie & les Isles adjacentes: les côtes sont composées de sable, de coquilles, & de particules de quartz. Le sol des plaines est un terreau mêlé du sable dont on vient de parler, & il est très-fertile, quand on l'arrose & qu'on le cultive. Les flancs des collines que j'ai examinées, sont d'une argille poreuse, jaune, remplie de petites paillettes d'argent de chat ou d'une espèce de *mica* blanc (*mica argentea*, Linn.) Dans les parties les plus élevés des collines, c'est une pierre appelée par les Mineurs Allemands *gestell-stein*, formée de quartz & de gros morceaux de ce *mica*. (*Saxum quarzo & micâ argenteâ compositum.*) L'argent de chat est quelquefois d'un rouge foncé, ou de couleur d'orange, à raison d'un ocre ferrugineux. A l'Ouest de notre mouillage, près de la côte, on rencontre de grosses masses extrêmement dures, d'une pierre de corne, d'un verd noirâtre, (*talcum corneum*. Lin.) rempli de petits morceaux de grenats, de la grosseur d'une tête d'épingle, (*saxum corneum granatis mixtum*. Lin.) En plusieurs endroits, on voit dispersés çà & là des fragmens de granite blanc & fort transparent, & quelquefois teint de rouge dans les interstices. Les Naturels ont l'adresse de briser ces pierres de maniere à leur

donner un tranchant aigu, & ils s'en servent pour couper leurs cheveux. Les Insulaires portent des pierres pour leurs frondes dans de petits sacs: elles sont d'une pierre de savon ou smectites, d'une forme oblongue & arrondie, épointées aux deux extrémités: j'y ai découvert en outre des asbestes verdâtres, grossiers & fibreux.

Couches de Terre.

SI J'EN EXCEPTE LES ROCHERS DE CORAIL & les madrépores des côtes de la plupart de ces Isles, je ne puis pas dire que j'aie vue une seule pétrification sur toutes les terres que nous avons visitées durant le cours de l'expédition.

D'APRÈS LA DESCRIPTION que je viens de faire, il est évident, je crois, que toutes les hautes Isles du Tropique de la mer du Sud, ont été soumises à l'action du feu; vérité qu'attestent encore d'une maniere frappante les volcans que nous avons observés à Tofooa, Ambrym & Tanna.

ON TROUVE, sans doute, sur plusieurs de ces Isles, des substances pyriteuses & sulphureuses, ainsi que des pierres ferrugineuses & du minérai de cuivre; mais les montagnes de la Nouvelle-Calédonie sont celles qui semblent renfermer les veines métalliques les plus riches, & il me paroît qu'on peut avoir la même idée des montagnes de la Nouvelle-Zélande: car la violence du feu souterrain a probablement détruit & scorifié les substances métalliques, dans toutes les autres Isles volcaniques: celles de la Nouvelle-Calédonie & de la Nouvelle-Zélande paroissent encore intactes; parce que les espèces de fossiles qui y dominent, sont des substances que les Minéralogistes ont regardé jusqu'à présent comme

Couches de Terre.

primitives, dans lesquelles se trouvent toutes les veines métalliques (*a*) de notre Globe. Cette conjecture générale est la seule probable qu'on puisse offrir sur cette matiere; la courte relâche, que nous avons faite dans ces deux Isles, nous a empêché d'examiner plus en détail leurs productions fossiles.

(*a*) Je parle des veines seulement & non pas des *appuys*, qui contiennent aussi quelquefois des minérais, mais qui ont une origine différente de elle des montagnes primordiales.



SECTION IV.

Des Montagnes.

IL PAROÎT que les Isles où nous avons abordé dans les différentes mers, forment toutes une chaîne de montagnes marines : car le fond de l'Océan étant regardé comme une terre, ces Isles sont certainement des élévations, & comme elles sont près l'une de l'autre, & dans la même direction, elles ne peuvent être que des chaînes de montagnes. Je me contenterai donc de donner une idée de ces différentes chaînes que nous avons observées. MONTAGNES.

PENDANT notre relâche au Cap de Bonne-Espérance, en 1772, on nous apprit que les François avoient découvert une terre dans la mer du Sud de l'Inde aux environs du méridien de l'Isle Maurice, & par 48^{d} de latitude Sud. Après avoir passé le cercle antarctique, nous cinglâmes vers ce parage sans la retrouver; mais tout nous porte à croire que nous en approchâmes beaucoup. A notre retour au Cap, en Mars 1775, le Capitaine Crozet, qui venoit de faire une expédition à la suite du malheureux Capitaine Marion, nous dit qu'il avoit découvert plusieurs petites Isles, & une très-considérable, toutes gissantes dans la direction de l'Ouest à l'Est, ou à-peu-près : ces Isles, ainsi que celles qu'a vues M. de Kerguelen, sont marquées dans une Carte publiée sous la protection du Duc de Croy, par M. Robert de Vaugondi. Quoique nous n'ayons pas eu le bonheur de

MONTAGNES.

les retrouver, nous n'avons pas de raiſon de douter de leur exiſtence; & leur poſition ſera vraiſemblablement déterminée par M. Cook, qui fait actuellement une troiſieme expédition. Ces Iſles ſemblent être une ſuite ou une chaîne de montagnes marines qui ſe prolongent, à-peu-près, de l'Oueſt à l'Eſt. Les terres qui ont été viſitées par nous & par les autres Navigateurs, dans les parties auſtrales de l'Océan Atlantique, ſont la terre de Sandwich, la Géorgie Auſtrale, les Iſles Falkland, la terre des Etats, ainſi que les terres Briſées, qui dépendent de la terre de Feu, & celles-ci forment pardeſſous la mer, une autre chaîne de montagnes, qui giſſent preſque dans la même direction que les premieres. Les Iſles baſſes à l'Eſt de Taïti, ainſi que les Iſles de la Société, les Iſles des Amis, les Nouvelles-Hébrides, & la Nouvelle-Calédonie, avec les Iſles intermédiaires de Scilly, Howe, Palliſer, Palmerſton, Sauvage, de la Tortue, & celles de l'Eſpérance & des Cocos; les Iſles de la Reine-Charlotte, du Capitaine Carteret, & pluſieurs autres, ainſi que la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne & la Nouvelle-Guinée, forment auſſi pardeſſous l'Océan une grande chaîne de montagnes : elles s'étendent dans un eſpace immenſe qui comprend les trois quarts de toute la mer du Sud.

L'ISLE DE NORFOLK & la Nouvelle-Zélande, ſemblent appartenir à une chaîne de montagnes, qui s'échappent en rameaux de la grande chaîne, & qui ſe prolongent du Nord au Sud. D'après cette direction des Iſles ou des montagnes marines, on les croiroit deſtinées à donner plus de ſtabilité & de force à la charpente de notre Globe.

LA PLUS

LA PLUS HAUTE de toutes les montagnes que nous avons vues pendant le voyage, eſt ſuivant moi, le Mont-Egmont, ſur l'Iſle Septentrionale de la Nouvelle-Zélande, dont le ſommet étoit couvert de neige dans un grand eſpace le long des flancs, & preſque toujours enveloppé de nuages. Nous avons cependant apperçu quelquefois ſa cime d'une maniere très-diſtincte. MONTAGNES.

EN FRANCE, par 46^d de latitude Nord, la ligne de la neige perpétuelle ſe trouve à la hauteur d'environ 3280 ou 3400 verges au-deſſus du niveau de la mer. Sur le Pic de Teyde à l'Iſle de Ténériff, par les 28^d de latitude Nord, on rencontre de la neige à la hauteur de 4472 verges. Le Mont-Egmont gît par environ 39^d de latitude Sud: mais comme nous avons toujours éprouvé que, dans les latitudes Auſtrales, le froid eſt beaucoup plus vif que dans les degrés correſpondans de l'Hémiſphere du Nord, je ſuppoſerai le climat du Mont-Egmont égal à celui de la France, & par conſéquent que la ligne de la neige perpétuelle eſt à 3280 verges : comme la neige paroiſſoit occuper un tiers de ſa hauteur, la montagne ſera donc élevée de 4920 verges, ou de 14,760 pieds, ce qui eſt un peu moins que le Pic de Ténériff (*a*), ſuivant la meſure du Docteur Héberden. Les

(*a*) Le Chevalier de Borda, au mois d'Août 1776, a meſuré la hauteur du Pic de Ténériff, & il l'a trouvé de 1931 toiſes de France = 12,340 pieds d'Angleterre : il a obtenu à-peu-près la même quantité par les meſures de la Trigonométrie. Les opérations du Docteur Héberden donnerent 15,396 pieds d'Angleterre pour la hauteur de ce Pic. *Phiſ. Tranſact. vol. 47, pag. 346*. Le même Docteur Héberden remarque que le *pain de ſucre* ou le *pericoſa*, eſt à un huitieme de lieue du ſommet, & qu'il eſt couvert de neige la plus grande partie de l'année. En déduiſant donc 1980 pieds = un huitieme de lieue, de 15,396 pieds,

MONTAGNES.

ſommets des autres montagnes dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, tant au Canal de la Reine-Charlotte, qu'à la baie Dusky, ſe ſont toujours offerts à nos yeux, couverts d'une neige éternelle dans un grand eſpace.

EN LONGEANT la côte de la baie Dusky, au mois de Mai de l'année 1773, les ſommets des montagnes étoient couverts de neige, dans toute la route, & nous avons remarqué la même choſe au mois d'Octobre de la même année, de l'autre côté de l'Iſle méridionale, lorſque les vents contraires nous porterent au loin le long de la bande Sud-Eſt, preſque juſqu'à l'Iſle Banks; ce qui prouve que ces montagnes forment une chaîne continue qui ſe prolonge à travers toute l'Iſle du Sud, & qu'elles n'ont guères moins de 12 ou 14 milles pieds de hauteur. Cette longue chaîne de montagnes dans la même direction, fait conjecturer avec aſſez de probabilité, que les veines métalliques que renferment, ſuivant toute apparence, les montagnes de la Nouvelle-Zélande, ſont très-riches & très-précieuſes.

LES COLLINES *de la Terre de Feu, de la Terre des Etats, de la Géorgie Auſtrale, & de la Terre de Sandwich*, ſont toujours couvertes de neige; les ſommets ſeulement des deux premieres avoient de la neige; mais ſur les dernieres, la neige & la glace s'étendoient dans la plupart des endroits juſqu'au bord de la mer au milieu de l'été: le climat

le total de la hauteur du Pic, ſuivant le Docteur Héberden, reſtera de 13,416 pieds = 4472 verges : on croit que la neige n'y fond jamais. Or, ſi ces 1980 pieds ſont déduits de 12, 340, ou de la hauteur trouvée par le Chevalier de Borda, il reſtera 10,360 pieds = 3453 verges, pour la ligne de neige, par la latitude de 28d & quelques minutes Nord.

eſt ſûrement d'une rigueur extrême, puiſque la ligne de la neige perpétuelle deſcend ſi bas. Ce qui eſt encore plus remarquable, ces Iſles ſont environnées par une athmoſphere douce & humide, qui, ſans doute, affoiblit la vivacité du froid, & qui adoucit la rigueur du climat.

MONTAGNES.

LA MONTAGNE, au milieu de la grande péninſule de Taïti ou de Tobréonoo, eſt, je crois, la plus haute de toutes les montagnes des Iſles du Tropique: elle a dans quelques endroits une pente aiſée, & elle eſt entre-coupée par un grand nombre de vallées très-profondes, qui convergent vers le milieu de l'Iſle, où ſe trouve le ſommet. La pointe la plus élevée de cette colline, eſt, d'après une eſtimation très-exacte, à environ ſept milles de la Pointe-Vénus. Suivant la Carte du Capitaine Cook, elle en paroît éloignée de cinq milles; mais, comme j'ai été deux fois au ſommet de cette colline, je penſe que la diſtance marquée dans cette Carte eſt un peu trop grande; de plus, la vallée de la riviere Matavai s'étend un peu au-delà de ſix milles, & cette vallée eſt preſque à la même diſtance de la mer que la partie la plus élevée de la colline. M. Wales notre Aſtronome prit de ſon obſervatoire ſur la Pointe-Vénus, la hauteur de la colline, avec le quart de cercle aſtronomique, & il l'a trouva exactement de 15 degrés au-deſſus du niveau de la mer; car l'Obſervatoire n'étoit qu'à peu de pieds au-deſſus de ce niveau. En admettant l'exactitude de ces données, il s'enſuivra d'après les calculs de la Trigonométrie, que cette colline a 9565 pieds de hauteur (*a*).

(*a*) Si on tient compte de l'effet de la réfraction, la hauteur ſera de 9,530 pieds; & ſi on fait attention à la diſtance de neuf milles, la colline aura 12,252 pieds de haut.

MONTAGNES.

LA PETITE PÉNINSULE de Taïti, ou de Tobréonoo, a aussi des collines vers son centre; mais leurs sommets sont si escarpés, & si hérissés; ils ressemblent tellement à des clochers en quelques endroits, qu'à leur aspect on juge que des commotions violentes, & sur-tout des feux souterrains leur ont fait subir des bouleversemens considérables. Les collines de toutes les autres Isles du Tropique sont d'une hauteur modérée, & moindre de plus d'un tiers que celles de Tobréonoo. Quoiqu'elles soient assez élevées pour attirer les nuages, & souvent pour en charger leurs sommets, elles sont cependant fort éloignées de la ligne de neige perpétuelle qu'au Pérou sous l'équateur on a trouvé de 5,340 verges au-dessus de l'Océan. Ces observations sur la différence de la ligne de la neige perpétuelle, nous donnent une occasion de publier ici quelques conjectures sur la cause de cette différence. 1.° Il paroît que les rayons du Soleil tombant plus verticalement sur un pays, y causent un plus grand dègré de chaleur, & qu'ils en produisent une moindre, dès qu'ils tombent d'une maniere plus oblique. 2.° Plus on est près du niveau général de la terre, plus l'athmosphere est échauffée : il est vraisemblable que les rayons réfléchis de la surface inégale de la terre, se coupant les uns les autres en différens sens, causent plus de chaleur : d'ailleurs l'athmosphere étant plus dense & plus remplie de vapeurs, près du niveau ordinaire de la terre, lorsqu'elle est une fois échauffée à un certain degré, elle conserve la chaleur pendant plus long-temps (*a*); le contraire doit avoir lieu dans un endroit

(*a*) Inferiora quoque tepent, primum terrarum halitu, qui multum secum calidi affert, deindè quia radii solis replicantur & quousque redire potuerunt, replicato calore benignius fovent. *Seneca, Nat. quæst. L. II, cap. 16.*

plus éloigné du niveau ordinaire de la terre, où l'athmoſphere eſt moins denſe & moins capable de conſerver la chaleur. Ces deux principes ſerviront à expliquer le phénomene. Sous le tropique, l'athmoſphere & la ſurface de la terre ſont plus échauffées que vers les poles, parce que le Soleil y agit plus verticalement: les collines étant ſous la ligne dans une athmoſphere plus échauffée, la ligne de la neige perpétuelle y eſt naturellement plus éloignée du niveau ordinaire de la terre, que vers les poles où l'air n'eſt pas échauffé auſſi fortement ni auſſi conſtamment, & qui par conſéquent porte beaucoup plus bas la ligne de la neige perpétuelle. MONTAGNES.

L'ATHMOSPHERE étant un fluide qui environne notre globe, doit être ſoumiſe à toutes les loix de la Nature auxquelles tous les fluides ſont ſoumis. Comme la puiſſance de gravité près de la ligne équinoxiale, eſt moindre que vers les poles, l'athmoſphere doit naturellement être moins attirée entre les tropiques qu'au-delà des tropiques; puiſqu'elle eſt d'ailleurs plus échauffée & plus rarefiée, elle doit s'étendre à une plus grande hauteur entre les tropiques; & il eſt probable que cela peut concourir avec les cauſes dont je viens de parler, à mettre la ligne de neige perpétuelle à une plus grande diſtance du niveau ordinaire de la terre.

DANS la Section où l'on traite de la formation de la glace, j'expoſe les cauſes qui rendent l'hémiſphere auſtral plus froid dans les degrés correſpondans de latitude que dans l'hémiſphere du Nord.

SECTION V.

De la formation du Sol.

Formation du Sol.

LES ISLES DU TROPIQUE paroiſſent exiſter & jouir de la fertilité depuis long-temps; mais *les parties les plus méridionales de la Nouvelle-Zélande, la Terre de Feu, la Terre-des Etats, la Géorgie Auſtrale*, & *la Terre de Sandwich*, ſe trouvent encore dans cet état informe, où elles ſont ſorties du premier cahos; plus vous approchez de la ligne & des climats expoſés à la douce influence du Soleil, plus vous remarquez de progrès dans la formation & la fécondité du Sol.

LES CORPS organiſés des végétaux & des animaux ornent le monde, & le régne minéral ſeul répand ſur la Nature l'aſpect de la ſtérilité, les horreurs de la déſolation & le ſilence de la mort; le moindre végétal anime la ſcene, & les mouvemens lourds & peſans des phoques engourdis & des graves penguins, égayent la ſcene. Dès que la ſurface d'un terrain eſt parée de plantes, & embellie par des oiſeaux & des animaux, on reconnoît la force vivifiante de la Nature. Cette obſervation préliminaire nous met en état de juger exactement chacune des terres informes dont on a parlé. Les roches pelées & ſtériles de la terre de Sandwich ne paroiſſent pas couvertes du moindre grain de terreau, & on n'y remarque aucune trace de végétation: des maſſes immenſes d'une neige éternelle, enveloppent à

jamais ces rochers, *comme s'ils étoient maudits de la Nature, & des brouillards continuels les revêtissent pour toujours de ténèbres* (*a*). Formation du Sol.

La Géorgie Australe a sur sa pointe Nord-Ouest, une petite Isle revêtue de gramens, & dans la Baie de Possession, nous avons vu deux rochers où la Nature commence son grand travail de la végétation : elle a déjà formé une légere enveloppe de sol au sommet des rochers; mais son ouvrage avance si lentement qu'il n'y a encore que deux plantes, un gramen, (*dactylis glomerata*), & une espèce de pimprenelle, (*sangui sorba*).

A la Terre de Feu, l'Isle la plus voisine à l'Ouest, je joindrai *la Terre des Etats*, à cause de l'aspect ressemblant de ces deux contrées. Dans les cavités & les crevasses des piles énormes de rochers qui composent ces terres, il se conserve un peu d'humidité, & le frottement continuel des morceaux de roc détachés, précipités le long des flancs de ces masses grossieres, produisent de petites particules d'une espèce de sable : là, dans une eau stagnante, croissent peu-à-peu quelques plantes du genre des algues, dont les graines y ont été portées par les oiseaux : ces plantes créent à la fin de chaque saison des atomes de terreau qui s'accroît d'une année à l'autre : les oiseaux, la mer & le vent apportent d'une Isle voisine, sur ce commencement de terreau, les

(*a*) Les expressions de Pline, *Hist. Nat. L. IV*, semblent mieux convenir à cette misérable terre : *Pars mundi damnata à rerum naturâ, æternâ mersa caligine.*

Formation du Sol.

grains de quelques-unes des plantes à mouſſe qui y végétent durant la belle ſaiſon, quoique ces plantes ne ſoient pas véritablement des mouſſes, elles leur reſſemblent beaucoup. Je mets de ce nombre l'*ixia pumilla*, une nouvelle plante que nous avons appellé *donatia*, une petite *Melanthium*, une petite *oxalis & calendula*, une autre petite plante de la claſſe des *dioicæa*, à laquelle nous avons donné le nom de *phillachne*, & le *mniarum* (*a*) : toutes ou du moins la plus grande partie, croiſſent d'une maniere analogue à ces régions, & propre à former du ſol & du terreau ſur les rochers ſtériles. A meſure qu'elles s'élevent, elles ſe répandent en tiges & en branches, qui ſe tiennent auſſi près l'une de l'autre que cela eſt poſſible : elles diſperſent ainſi de nouvelles graines, & enfin elles couvrent un large canton; les fibres, les racines, les tuyaux & les feuilles les plus inférieures tombent peu-à-peu en putréfaction, produiſent une eſpèce de tourbe ou de gazon, qui inſenſiblement ſe convertit en terreau & en ſol. Le tiſſu ſerré de ces plantes empêchant l'humidité qui eſt au-deſſous de s'évaporer, fournit auſſi à la nutrition de la partie ſupérieure, & revêt à la longue toutes les collines & toutes les Iſles d'une verdure conſtante. Parmi ces plantes, quelques-unes plus grandes, commencent à germer ſans nuire à l'accroiſſement des premieres, qui ſont les créatrices du terreau & du ſol : Je mets au nombre de ces plantes un petit *arbutus*, un petit myrthe, un petit *dandelion*, une petite *craſſula* rampante, la *pinguicula alpina* ordinaire, différentes *violæ paluſtres* jaunes, la *ſtatice armeria*, ou l'*œillet de mer*, une eſpèce

(*a*) *Voyez* Forſter, *Nova genera Plantarum.*

de pimprenelle

de pimprenelle; le *ranunculus lapponicus*, l'*holcus odoratus*, le *céleri* commun, & l'*arabis heterophylla*. Dans les cantons couverts encore des plantes à mousse, dont on vient de parler, nous avons observé un nouveau jonc; (*juncus triglumis*) un joli *amellus*, une très-belle *chelone* écarlate; & enfin des arbrisseaux, & entr'autres une fleur écarlate d'un nouveau genre, que nous avons appellé *embothrium coccineum*; deux nouvelles espèces d'épinevittes, (*berberis ilicifolia & mitior*;) un arbuste à feuilles pointues, (*arbustus mucronata*,) & enfin l'arbre qui porte l'écorce de Winter (*drymis Winteri*,) qui cependant sur ces rochers stériles de la Terre de Feu, n'excède jamais la grosseur d'un arbrisseau ordinaire, au-lieu que dans la Baie du Succès, sur un terrain d'une pente douce, & dans un sol fertile & profond, il a la taille du plus grand bois. Les feuilles qui tombent, & les plantes mousseuses qui se pourrissent, & d'autres causes accroissent le terreau, & forment un sol plus profond, qui devient de jour en jour mieux en état de produire des plantes; c'est ainsi que se multiplient les végétaux, & qu'on voit sortir du cahos & de l'engourdissement de nouveaux corps animés.

Formation du Sol.

Je ne puis pas oublier de dire la maniere particuliere dont croît une espèce de gramen sur l'Isle *du Nouvel-An*, près de la Terre des Etats, & à la Géorgie Australe; c'est le *dactylis glomerata*, qui est très-connu, ou l'une de ses variétés. Il est perpétuel, & il affronte les hivers les plus froids: il vient toujours en touffes ou panaches à quelques distances l'une de l'autre. Chaque année, les bourgeons prennent une nouvelle tête, & élargissent le panache, jusqu'à ce

Formation du Sol.

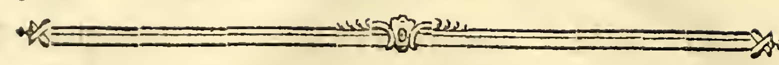
qu'il ait quatre ou cinq pieds de haut, & qu'il ſoit deux ou trois fois plus large au ſommet qu'au pied. Les feuilles & les tiges de ce gramen ſont fortes & ſouvent de trois ou quatre pieds de long. Les phoques & les penguins ſe réfugient ſous ces touffes; &, comme ils ſortent ſouvent de la mer tout mouillés, ils rendent ſi ſales & ſi boueux les ſentiers entre les panaches, qu'un homme ne peut y marcher qu'en ſautant de la cime d'une touffe à l'autre. Ailleurs les nigauds, (*pelecanus carunculatus*) s'emparent de ces touffes & y font leurs nids: ce gramen & les éjections des phoques, des penguins & des nigauds donnent peu-à-peu une élevation plus conſidérable au ſol du pays.

DANS les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, la formation du terreau & du ſol eſt beaucoup plus avancée, parce que le climat y eſt plus doux, l'été plus long, la végétation plus active & plus vigoureuſe; mais en tout on y remarque la même analogie dans le principe. Toutes ſortes de fougeres & de petites plantes mouſſeuſes, ſur-tout les *mniarum* occupent de vaſtes cantons: leur putréfaction annuelle accroît le terreau, & produit ainſi un ſol capable de porter un grand nombre d'arbriſſeaux. Le feuillage ſe pourrit chaque année, augmente le ſol où l'on voit enfin les plus gros arbres: une tempête violente briſe ces arbres affoiblis par l'âge, & dans leur éclat ils écraſent une quantité innombrable de buiſſons & d'arbriſſeaux, qui pouſſent & ſe pourriſſent enſemble, & fourniſſent de la place & de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres, qui doivent à leur tour tomber & faire place à d'autres. Cette ſcene apparente de deſtruction & de déſordre, eſt une des opérations

les plus utiles de la Nature : elle entasse ainsi une quantité précieuse de terreau fertile, pour une race à venir d'hommes, qui tôt ou tard vivront de ses productions. Formation du Sol.

TERRA nos nascentes excipit; natos alit; semelque editos sustinet semper : novissime complexa gremio, jam à reliqua natura abdicatos, tum maxime ut mater operiens. —Benigna, mitis, indulgens usùsque mortalium semper ancilla, quæ coacta generat! quæ sponte fundit! quos odores, saporesque! quos succos! quos tactus! quos colores! quam bona fide creditum fœnus reddit! quæ nostri causa alit! Plin. Hist. Nat. L. II, ch. 63.





CHAPITRE II.

Obſervations ſur l'Eau & ſur la Mer.

(Aqua) Hoc Elementum cæteris omnibus imperat.
Plin. *Hiſt. Nat. L. XXXI, chap.* 5.

SECTION PREMIERE.

Des Sources.

Des Sources.

NOUS AVONS TROUVÉ aux Iſles de la Société des ſources très-abondantes de l'eau la plus limpide & la plus fraîche ; l'une de celles d'*Uliétéa* ſemble pouvoir le diſputer au *Fons Blanduſiæ* d'Horace. Les Naturels en ont fait un beau réſervoir, environné de grandes pierres. La fontaine eſt ruſtique & d'une ſimplicité agréable. Des grouppes d'arbres charmans & d'arbriſſeaux fleuris, ainſi que les rochers vénérables d'où jaillit le ruiſſeau, l'enveloppent d'un ombrage perpétuel, & y entretienennt une fraîcheur délicieuſe. Le courant de cryſtal qui s'échappe du baſſin, la verdure des bocages & des plaines des environs, invitent le Voyageur à ranimer, par le bain, ſes membres fatigués. Cette ablution lui rend ſa vigueur qu'épuiſe un ſoleil ardent.

A TANNA, ſur le côté du Havre, qui eſt vers le volcan,

j'ai découvert plusieurs sources chaudes que les Naturels appellent *doogoos* : l'eau sort d'une couche noire de pierre de sable, dont on a fait mention plus haut, tout près des bords de l'Océan, & à la marée haute, elles sont quelquefois couvertes par les flots.

DES SOURCES.

NOUS VÎMES plusieurs de ces sources chaudes près l'une de l'autre : comme il y a de petites cavités au-dessous, nous en ôtames les décombres qui les embarrassoient, & après que l'eau eut rempli les cavités, je pris un thermomètre portatif, garni d'une échelle de Fahrenheit, & de la construction de M. Ramsden. (Ce thermomètre avoit été ce jour-là dans ma chambre à 78^{d}, & en le tenant près de mon corps dans une poche, il monta à 80^{d}.) Je le plaçai dans la source chaude, de maniere que la boule & le tube étoient entièrement couverts; le vif-argent alla bientôt à 191^{d}; mais, dès qu'il y eut été cinq minutes, il ne s'éleva pas au-dessus de ce point. Je sortis le thermomètre de l'eau, & je nettoyai encore davantage la source; je fis une excavation plus profonde, & je l'y plongeai l'espace de dix minutes; mais, pendant tout ce tems, il se tint à 191^{d}. Cette expérience eut lieu le 17 Août 1774, à 4^{h} 30^{m} après midi à la marée haute. J'y retournai à environ neuf heures du lendemain matin, lorsque la marée étoit basse, & en plongeant le thermomètre comme la premiere fois, je remarquai que le vif-argent monta à 183^{d} dans une minute & demie : il se tint à ce point, & cependant on laissa le thermomètre quelques instans de plus dans l'eau ; je jetai de petits poissons & des moules dans l'eau chaude, & ils furent cuits en peu de minutes. L'eau est claire & limpide, & n'a point de goût particulier, si ce n'est

DES SOURCES.

qu'elle me paroît avoir une foible astringence: j'y mis un morceau d'argent brillant, & après l'y avoir laissé plus d'une heure, il ne fut point terni: j'y mis aussi une petite quantité de dissolution de sel de tartre, & il ne précipita rien, lors même que j'eus augmenté la quantité du tartre. Je n'avois que cette substance avec moi, & je ne pouvois pas attaquer l'eau par d'autres méthodes.

SUR LE MÊME ROCHER, mais près de la greve sablonneuse, au fond du havre, il y a deux autres sources chaudes. Le 18 Août, nous nous rendîmes à ces sources, le matin, mais une demi-heure plus tard: j'en tirai du sable, afin de réunir une plus grande quantité d'eau chaude, & je plongeai mon thermomètre justement à l'endroit où l'eau bouillonne: dans l'espace d'environ deux minutes, le mercure monta à 202^{d}, & il resta plusieurs minutes dans l'eau, sans arriver à un point plus élevé. Au sommet du rocher, environ 60 ou 80 brasses plus haut, il y a un canton sans arbres, où dans un tems frais, sur-tout après la pluie, nous voyions, du vaisseau, des vapeurs s'élever; nous les apperçûmes encore plus distinctement quand nous approchâmes de cet endroit. Dès que nous nous fûmes reposés quelques minutes, nous eûmes une transpiration abondante, occasionnée par les vapeurs chaudes, & la chaleur du terrain sur lequel nous étions: cette chaleur devenoit de tems-en-tems insupportable. Quand le volcan faisoit une explosion, nous remarquions qu'une nouvelle quantité de vapeurs jaillissoit de ces soupiraux, fermés en apparence, mais qui sembloient avoir une cavité en-dessous: car toute la montagne rendoit un son creux quand nous marchions sur le sentier qui

conduit à ces ſolfataras: j'apperçus même la trace d'une ſuite de ces ſoupiraux, au-deſſus & au-deſſous des flancs de cette colline, juſqu'à quelques verges des ſources chaudes. J'ai examiné les ſolfataras trois fois: la ſeconde, je pris mon thermomètre, & après avoir fait un trou d'un pied de profondeur, je l'y ſuſpendis à un bâton qui traverſoit le trou : & en quelques ſecondes, il s'éleva de 80^{d} à 170^{d}. Après y avoir reſté quatre minutes, il ſe tint toujours au point de 170^{d}, & quoique j'aie répété l'expérience à trois différentes repriſes à une minute d'intervalle, le mercure s'eſt tenu au même degré. Quand je l'en ſortis, il tomba dans l'eſpace d'une ſeconde, à 160^{d}, & inſenſiblement à un point plus bas. Dans ma chambre à bord du vaiſſeau, il ſe tenoit à 78^{d}; il monta à 87^{d}, après avoir été porté près de mon corps au haut d'une colline; je l'y ſuſpendis en plein air cinq minutes, à l'ombre d'un arbre, à environ vingt verges de la place qui fumoit, il ſe tint à 80^{d}, & il reſta à la même hauteur long-tems après. Tandis que je creuſois le trou deſtiné à mon thermomètre, les Naturels montrerent de l'inquiétude, & ils ſembloient craindre que le terrain ne s'enflammât. Cette expérience ſe fit le 12 Août à environ dix heures du matin.

J'ALLAI RÉPÉTER L'EXPÉRIENCE le 14 au matin; mais je plongeai le thermomètre entièrement dans le trou, & je l'environnai de terre. Il étoit ce jour-là dans ma chambre à 78^{d}, ſur la colline à 80^{d}; mais, après avoir été enterré une minute, il s'éleva à 210^{d}, & il ſe tint à ce point cinq minutes. Comme je pouvois ſuivre la trace des ſoupiraux de vapeurs chaudes, entre-mêlées d'une odeur ſulphureuſe, tout le long

Des Sources.

des flancs de la colline, jusqu'aux sources bouillonnantes, il est probable qu'un courant d'eau dans une crevasse souterraine, s'approchant trop de l'un des endroits qui sont fort échauffés par le volcan voisin, se résout en vapeurs, qui s'ouvrent de force un passage à travers la terre & les pierres : cependant une partie de ce courant paroît rassembler de petits filets d'eau, qui semblent rester stagnans aux sources chaudes près des bords de la mer. Je suis même porté à croire que cette fente ou crevasse est jointe au crater du volcan; car, le 11 Août, lorsqu'on entendit des explosions considérables, & qu'on voyoit le volcan jeter de grosses masses de pierres, des cendres enflammées & des tourbillons immenses d'une fumée épaisse, nous observâmes qu'à chaque explosion, il sortoit de nouvelles quantités de vapeurs à travers les soupiraux.

Au fond du Havre, près de la greve, il y a un petit étang, qui contient une eau douce & agréable; elle est un peu brune, & quoique parfaitement bonne quand elle est fraîche, elle contracte bientôt dans les futailles, un plus grand degré de putréfaction & d'odeur fétide, que nous ne l'avons observé d'aucune autre pendant le voyage; ce qui, je crois, prouve qu'elle a des particules étrangeres, peut-être inflammables. Cet étang est joint pardessous les buissons, avec une ligne d'eaux stagnantes & vaseuses dans l'espace de plus d'un ou deux milles le long de la plaine opposée au havre. Il paroît que ces eaux s'y rassemblent durant la saison de la pluie; comme elles n'ont aucun écoulement visible, elles se réunissent, je pense, dans les parties basses, & elles y croupissent; & toute la surface

du sol

du sol de l'Isle étant formée de cendres volcaniques, qui contiennent plus ou moins de particules salines ou sulphureuses, l'eau peut les dissoudre, & prendre d'ailleurs cette couleur brune, en extrayant des substances végétales qui y tombent peu-à-peu, ou qui viennent à le toucher.

Des Sources.

Sur le reste des Isles dépendantes des Nouvelles-Hébrides, nous avons observé souvent de gros courans d'eau, qui forment des cascades sur les flancs escarpés de collines, & qui se mêlent bientôt avec les flots salés de l'Océan.

Les Isles des Amis paroissent privées de sources: quoiqu'il y ait sur quelques-unes tels que *Eaowhe* & *Anamocka*, de petites collines & des monticules, ces élévations ne sont pas assez hautes pour attirer les nuages, ou produire par leur humidité constante, un courant continuel d'eau de source. Les Naturels rassemblent l'eau de pluie dans des étangs: quelques-uns de ces étangs sont vastes, mais l'eau est un peu saumâtre, à cause de la proximité de la mer: outre ces étangs d'eau douce, il y a à Anamocka une lagune considérable d'eau salée d'environ trois milles de long, parsemée de petites Isles, ornées de grouppes d'arbres, remplie de canards sauvages, & environnée de mangliers & de collines qui forment un charmant paysage.

On trouve aussi sur la pointe nord d'*Huaheine*, l'une des Isles de la Société, deux lagunes considérables d'eau salée, dont le fond est très-vaseux: comme elles sont peu profondes, fort avancées dans les terres & entourées de buissons épais & de grands arbres, & par conséquent très-peu agitées par

DES SOURCES.

le vent, elles répandent une puanteur exceſſive, & je crois qu'il en ſort des exhalaiſons funeſtes à la ſanté. Je n'ai remarqué qu'un petit nombre d'Habitations ſur la côte méridionale près des collines, & elles n'étoient pas très-proches des lagunes.

J'AI OBSERVÉ une petite ſource à l'Iſle *Norfolk*, & je crois que ſi nous avions examiné toute l'Iſle, nous en aurions trouvé davantage.

L'ISLE DE PASQUE n'a d'eau que celle de quelques réſervoirs en forme de puits ou d'étangs. Cette eau provient, je crois, de la pluie; elle eſt ſtagnante, un peu ſaumâtre & mauvaiſe.

LES MARQUISES ſont remplies de très-belles ſources, qui forment une multitude de courans & de jolies caſcades: les collines couvertes de nuages & humectées par la vapeur, entretiennent dans l'abondance les ſources de ce climat chaud.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE a ſûrement une grande quantité de ſources & de ruiſſeaux, & il y a à peine un Iſlot ou rocher ſans une ſource d'eau douce. La baie *Dusky* offre pluſieurs belles ſources; mais toute l'eau ſerpentant & s'écoulant au milieu d'un ſol fertile, ſpongieux, & mol, compoſé de végétaux tombés en putréfaction, a pris une couleur d'un brun foncé: cependant elle n'eſt point ſale, elle n'a point de goût particulier, & elle ſe conſerve bien à la mer.

LA TERRE DE FEU eſt remplie de très-belles ſources & de vaſtes étangs d'eau douce que produit la fonte des neiges, ſur les rochers élevés. J'ai obſervé, en différens endroits, de grandes & hautes caſcades, qui contribuent beaucoup à l'embelliſſement de ces aſpects ſauvages. DES SOURCES.

NOUS N'AVONS POINT RENCONTRÉ de ſources à la *Géorgie-Auſtrale*, & à la *Terre de Sandwich ;* mais comme il y a beaucoup de glaces dans les environs & même juſqu'au 51.me parallele ſud au printems; & au milieu de l'été, & de l'automne, juſques par de-là le 67 & 70^d^, un Navigateur ne doit pas être en peine de trouver de l'eau dans les hautes latitudes méridionales.

SI J'EN EXCEPTE l'eau des ſources chaudes de Tanna, qui contient peut-être des particules ſalines, à cauſe de ſa foible aſtringence, nous n'avons obſervé aucune eau médicinale dans le cours de notre expédition.



SECTION II.

Des Ruiſſeaux.

RUISSEAUX.

TOUTES LES SOURCES des Iſles de la Société, des Marquiſes & de la Nouvelle-Zélande, forment des Ruiſſeaux; mais aucun n'eſt aſſez conſidérable pour mériter qu'on en faſſe une deſcription particuliere. A la Baie *Dusky*, où tous les goulets de la mer ſont très-profonds, nous avons trouvé que par-tout où il y a un courant d'eau au fond des Baies ou des criques, l'eau diminue peu-à-peu de profondeur, de maniere que les bateaux échouent à une aſſez grande diſtance de la côte; ce qui ſuppoſe, je penſe, que ces courans, après une groſſe pluie ou la fonte des neiges, entraînant un grand nombre de particules terreuſes juſqu'à l'embouchure des ruiſſeaux les y dépoſent inſenſiblement: la réſiſtance de l'eau de la mer, qui eſt ſalée, & par conſéquent plus peſante que l'eau douce; les vents & les marées qui rencontrent le courant du ruiſſeau, & d'autres cauſes pareilles, ſemblent néceſſiter ce dépôt.

ON OBSERVE dans les différens goulets & bras qui forment cette Baie ſpacieuſe, des caſcades, qui ſe précipitent rapidement du haut des montagnes, & qui parcourent un grand eſpace avant de rencontrer les différens rochers: il faudroit avoir le pinceau & le génie de Salvator Roſa, pour peindre, avec vérité, quelques-unes de ces caſcades,

ainſi que la ſcène pittoreſque des environs ; l'habile Artiſte (*a*) qui nous a accompagné dans cette expédition, a deſſiné d'une maniere admirable pluſieurs de ces points de vues.

Ruisseaux.

La partie supérieure des ruiſſeaux des Iſles de la Société, n'eſt pas auſſi inutile, ou auſſi négligée qu'on pourroit l'imaginer. Par-tout où les Naturels obſervent que la vallée s'élargit entre les flancs eſcarpés des collines, ils forment un réſervoir en entaſſant de groſſes pierres à une telle hauteur, que l'eau eſt élevée au niveau & quelquefois au-deſſus du niveau de la plaine ; ils l'environnent d'un petit rebord qu'ils applaniſſent & qu'ils garniſſent *d'eddoes* ou *d'arum eſculentum*, plante qui aime à être ſous l'eau, & qui y pouſſe de larges racines tubéreuſes : ils tirent enſuite l'eau du réſervoir pour en arroſer ces plantations, & ils la font couler à l'extrémité oppoſée ; ces réſervoirs ſervent en même-tems de pont aux Naturels qui ſont fort adroits à ſauter d'une pierre à une autre lors même qu'ils portent un fardeau ſur leur dos.

(*a*) M. Hodges.



SECTION III.

De l'Océan.

OCÉAN.

L'OCÉAN mérite d'être examiné ſous pluſieurs rapports; &, quoique les remarques que nous avons faites ſur cette matiere ſoient communes & en petit nombre, nous prendrons la liberté de les publier, parce qu'elles ſerviront, peut-être, à confirmer quelques idées déjà connues.

LA PROFONDEUR DE L'OCÉAN.

DE TEMS-EN-TEMS nous avons eſſayé de meſurer la profondeur de l'Océan, lorſque nous n'étions à la vue d'aucune terre: par exemple, le 5 Septembre 1772, près de l'Equateur, à 52^d de latitude Nord, une ligne de 250 braſſes ne rapporta point de fond. Le 8 Février 1773, pardelà le 48^d de latitude Sud, un peu à l'Eſt du méridien de l'Iſle Maurice, une autre ligne de 210 braſſes ne donna point de fond. Le 22 Novembre 1774, au milieu de la mer Pacifique, nous fondâmes ſans trouver de fond avec une ligne de 150 braſſes. Le ſavant & habile Comte de Buffon (*a*) a établi pour maxime, « que la profondeur de l'eau, le long » des côtes, eſt ordinairement d'autant plus grande que » ces côtes ſont plus élevées & d'autant moindre, qu'elles » ſont plus baſſes; que l'inégalité du fond de la mer, le long

(*a*) Hiſtoire Naturelle, *Tome II, pages 199 & 200*, édition *in-12*.

» des côtes, correſpond auſſi ordinairement à l'inégalité » de la ſurface du terrain des côtes ; » & il cite Dampierre à l'appui de cette aſſertion : quoique ce Naturaliſte célèbre ait mérité les applaudiſſemens du genre-humain, ſon Ouvrage porte l'empreinte de toutes les productions humaines ; il a des imperfections, & il établit des propoſitions fauſſes ſur la foi des autres Ecrivains & des Voyageurs. M. de Buffon eſt ſi connu par ſon amour de la vérité, & l'étendue de ſes lumieres, qu'il donnera, ſans doute, un jour à ſon Hiſtoire Naturelle, toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible, en corrigeant les erreurs qu'elle peut contenir. D'après cette perſuaſion, d'après la liberté qu'il m'a accordé perſonnellement, je remarquerai que ſon obſervation eſt juſte par rapport aux grandes terres ; mais quant aux Iſles Baſſes de la mer du Sud, & même aux récifs qui environnent les Iſles de la Société, cette régle admet pluſieurs exceptions. Je crois qu'elle eſt vraie à la Nouvelle-Zélande ; à la Terre de Feu, à la Nouvelle-Calédonie, & à chacune des Nouvelles-Hébrides ; car toutes ces terres ſont hautes, & ont communément des côtes eſcarpées, & les ſondes y ſont profondes tout près des greves, ſans jamais diminuer : en quelques cas cependant j'ai vu le contraire ; en travers de l'entrée méridionale de la Baie Dusky, nous avions 45 braſſes d'eau, & dans la Baie une ligne de 80 braſſes ne donnoit point de fond : en travers de la côte Sud de la Terre de Feu, entre le Cap Noir & la Baie de Noël ; nous avions 45 & 50 braſſes, & la profondeur augmenta juſqu'à 60 ou 70 ; mais en portant ſur la Baie de Noël ; 80 braſſes de ligne ne donnerent point de fond même à

OCÉAN.

OCÉAN.

l'entrée. En travers de la côte de la Géorgie Auſtrale, les ſondes furent régulieres, mais à l'entrée de la baie de Poſſeſſion, nous ne trouvâmes point de fond par 54 braſſes. Suivant la régle de M. de Buffon, dont on a parlé plus haut, les Iſles-Baſſes de la mer du Sud devroient avoir des ſondes d'une proportion graduée ; la propoſition contraire eſt vraie ; car, près des récifs qui forment ces Iſles, l'eau eſt preſque incommenſurable. On peut dire la même choſe de Taïti & de toutes les Iſles de la Société, entourées d'une plaine fertile, qui s'étend des collines à la mer, & renfermées dans un récif, au-delà duquel l'Océan a ſouvent une extrême profondeur. Nous avons vu près de l'Iſle de la Tortue, un récif oblong, qui n'étoit découvert nulle part ; il renfermoit une mer profonde, & l'eau étoit auſſi d'une grande profondeur près des bords extérieurs du récif.

LA COULEUR DE L'OCÉAN.

PAR-TOUT, où il y a un banc ou bas-fond étendu, la mer change de couleur ; cette régle cependant eſt ſujette à des exceptions: quelquefois on trouve des parages extrêmement clairs, & dont on voit le fond à pluſieurs braſſes, comme s'il n'étoit qu'à peu de verges de la ſurface ; d'autre fois la mer prend une couleur griſe, & paroît trouble, comme ſi elle avoit perdu ſa limpidité. Mais ſouvent le ciel & les nuages vous induiſent en erreur: un tems ſombre & nébuleux enveloppe auſſi tout l'Océan d'une couleur verte : un ciel ſerein & pur, teint les flots d'une belle couleur de beryl ou d'un gris bleuâtre. S'il ſurvient un nuage, il donne à un canton

canton de la mer, une couleur différente du reſte, & la crainte des bas-fonds alarme le Navigateur. Un œil attentif, dirigé par une longue expérience, peut ſeul faire des obſervations exactes dans ces cas. En général cependant on ne peut trop recommander l'uſage de la ſonde, dans toutes les poſitions incertaines, ſur-tout ſi l'on ſe trouve ſur une mer inconnue (*a*). OCÉAN.

De la Salure de l'Eau de la Mer.

ON A SOUPÇONNÉ que la ſalure de la mer n'eſt pas égale par-tout: quelques Ecrivains diſent qu'elle eſt plus grande ſous la ligne que vers les poles (*b*); que l'eau des grandes mers eſt plus ſalée que celle des mers plus petites, qui ſont preſque enfermées dans l'intérieur des terres, telles que la Baltique, la Méditerranée, la Mer-Blanche près d'Archangel, les golfes de Perſe, d'Arabie, &c.; que la ſalure augmente avec la profondeur, & enfin que la haute-mer, à une grande diſtance des terres, eſt plus ſalée que dans le voiſinage des Iſles, & ſur-tout que près des parages ou des rivieres conſidérables tombent dans l'Océan. Je n'ai pas eu occaſion de faire les expériences néceſſaires pour confirmer ou réfuter ces aſſertions, parce qu'ayant été obligé de m'embarquer bruſquement pour ce Voyage,

(*a*) *Voyez* Dalrymple's, Memoir of à Chart of the Soutern Ocean, *page* 7.

(*b*) Buffon, Hiſt. Nat. *Tome II*, *page* 79, édition *in*-12.

OCÉAN.

je n'ai pas pu me pourvoir de l'appareil dont j'aurois eu besoin. Les remarques précédentes serviront du moins aux Navigateurs à venir d'avertissement sur ce qu'il faut examiner relativement à la salure de l'eau de la mer. Je leur conseillerai de se procurer l'appareil décrit par M. Wilke, dans les Mémoires de l'Académie de Suède, *Vol. 33*, n.° 6 du 1.er quartier, & qui sert à tirer l'eau de la mer de toute profondeur donnée: ils doivent en outre prendre une balance hydrostatique très-exacte & très-précise, afin de déterminer la gravité spécifique de l'eau ou de tout autre liquide; ils pourront encore, pour la commodité, employer un *halofcopium*, composé d'un globe creux d'ivoire, où on insere un tube d'environ cinq ou six pouces, sur lequel on marque en degrés, les diverses pesanteurs spécifiques de l'eau pure, & de l'eau différemment mêlangée d'une certaine quantité de sel ordinaire; de maniere qu'en plongeant cette seule machine dans l'eau de la mer, il seroit aisé de déterminer les degrés de sa salure : elle serviroit d'ailleurs à déterminer la pureté comparative & la pesanteur des différentes eaux qu'on trouve dans les rivieres, les puits, &c. &c.

ON CROYOIT AUSSI JADIS qu'outre la salure ordinaire, l'eau de la mer contient des particules qui lui donnent un degré d'amertume; que cette eau distillée est presque impotable. Le savant Docteur Lind de l'Hôpital d'Haslar, près de Porstmouth, a montré, il y a long-tems, combien ce préjugé est mal fondé, & il a appris à la Grande-Bretagne, sans récompense & sans encouragement, une

maniere aisée & sûre de rendre potable, par la distillation, l'eau de la mer (*a*). Océan.

En faisant usage de la machine du Docteur Irving; nous avons trouvé que l'eau ainsi distillée, perd entièrement sa salure, sans jamais conserver d'amertume. Il ne faut pas en conclure que l'eau de la mer ne contient point de particules ameres, car on sait qu'après que l'eau douce s'est évaporée de l'eau de la mer, & que le sel s'est formé, il reste toujours une lie épaisse, gélatineuse, qui ne peut pas se réduire en crystaux, & qui n'est qu'un mêlange d'acide marin, & de *magnesia alba;* & en outre la saumure de la mer contient du sel de Glauber, & des particules sélénitiques, de maniere qu'il paroît que l'eau de la mer est un mêlange d'eau douce, d'acide marin, d'acide vitriolique, d'alkali minéral fixe, de magnesia & de chaux. Quoique plusieurs de ces substances forment, par leur réunion, un sel amer, elles n'empêchent cependant pas l'eau de la mer de donner par la distillation, une eau claire, limpide, potable, parce que les particules étant toutes fixes, elles restent dans la saumure, qu'on laisse au fond de la chaudiere; & l'eau étant seule volatile, elle s'évapore & se distille, ou même si par la distillation un petit nombre de particules acides ou salines se volatilisent, & se mêlent avec l'eau distillée, il y en a si peu, & elles font si peu d'effet, qu'il n'en résulte rien de nuisible. Je ne puis pas m'étendre sur l'utilité de la méthode de distiller de l'eau, parce que cette matiere n'est

(*a*) Lind's Essay on Diseases Incidental to Europeans in hot climates. *Appendix, pag. 35.*

pas de mon département, & qu'on a déjà fait ſur cela des rapports à l'Amirauté.

De la Chaleur ou de la Température de l'Océan.

NOUS AVONS FAIT pluſieurs expériences pour déterminer le degré de chaleur de l'eau de la mer à une certaine profondeur. Le thermomètre dont nous nous ſommes ſervi eſt de la conſtruction de Fahrenheit, avec une échelle d'ivoire, & il a été exécuté par M. Ramſden : nous le mettions toujours dans une boîte cylindrique de fer-blanc, qui avoit, à chaque extrémité, une ſous-pape admettant l'eau auſſi long-tems que deſcendoit l'inſtrument : cette ſous-pape ſe fermoit dès que l'inſtrument remontoit. Le Tableau ci-joint montrera le réſultat des Expériences.

EPOQUES.	*Latitude.*	*Degrés du thermomètre de Fahrenheit.*			*Profondeur en braſſes.*	*Combien le thermomètre a reſté de tems dans la mer.*	*Tems qu'on a mis à tirer le thermomètre.*
		Dans l'air.	*à la ſurface de la mer.*	*à une certaine profondeur en mer.*			
1772. Sept. 5.	52′ N.	75 ½	70d	66d	86	30′	27 ½′
27	24d 44′ S.	72 ½	70d	68	80	15′	7′
Octobre. 12.	34d 48′ S.	60d	59d	58d	100	20′	6′
Décemb. 15.	55d S.	30d ½	30d	34	100	17′	5′ ½
23.	55d 26′ S.	33d	32d	34d ½	100	16′	6 ½′
1773. Janvier. 13.	64d S.	37d	33d ½	32d	100	20′	7′

Océan.

Il paroît, par cette Table, que ſous la ligne & près des Tropiques, l'eau eſt plus froide à une grande profondeur qu'à la ſurface dans les hautes latitudes. L'air eſt quelquefois plus froid, quelquefois d'une température égale, & quelquefois plus chaud que l'eau de la mer à la profondeur d'environ cent braſſes, ſuivant les variations antérieures de la température de l'athmoſphere, ou la direction & la violence du vent; car il faut obſerver que nos expériences ont toujours eu lieu dans un tems de calme, ou du moins lorſqu'il y avoit très-peu de vent: par un vent fort nous n'aurions pas pu nous tenir dans le bateau : la glace eſt probablement une autre cauſe de la différence de la température de l'eau de la mer dans la même latitude élevée : l'eau d'une mer couverte d'Iſles de glaces hautes & étendues, doit être plus froide que celle d'une mer qui ſe trouve éloignée de toute eſpèce de glace.

La Lumiere phoſphorique de l'Eau de la Mer.

On sait que l'Eau de la Mer eſt quelquefois lumineuſe, ou, pour employer un terme plus Philoſophique, qu'elle a une lumiere phoſphorique. Pluſieurs Ecrivains ont eſſayé de développer les véritables cauſes de ce phénomene (*a*): quelques-uns ont deſſiné un inſecte curieux

(*a*) Le Pere Bourzas, dans les Lettres Edifiantes, *Tome IX, Paris*, 1730, parle d'une maniere raiſonnable de la lumiere phoſphorique de la mer. Feû M. Canton en parle d'une façon encore plus ſatisfaiſante ; Tranſactions Philoſophiques, *Vol. IX, page* 446. Voyez auſſi *Tome I, page* 55, de la Relation de ce Voyage, où l'on trouve là-deſſus une Note de M. de la Lande.

OCÉAN.

vivant ſous mer, qui a du rapport à l'eſpèce des chevrettes, & qui eſt lumineux: on a dit que ces inſectes produiſent la lumiere phoſphorique de la mer (*a*); d'autres l'attribuent à un grand nombre d'animaux de la claſſe des molluſca, qui nagent par-tout dans l'Océan. Les chevrettes dont on vient de parler, ainſi que les molluſca, peuvent contribuer à rendre la mer lumineuſe. Mais, d'après les différens phénomenes que j'ai obſervés dans le cours de ce Voyage, je n'oſerois pas affirmer qu'il n'y a point d'autre cauſe de la lumiere phoſphorique.

D'ABORD j'ai lieu de douter ſi toutes les mers lumineuſes ſont de la même nature; quelquefois la lumiere ne s'étend jamais à une grande diſtance du vaiſſeau: la partie qui eſt près du bâtiment paroît ſeule lumineuſe, & la lumiere ne ſe communique qu'au ſommet des vagues voiſines, qui s'en détachent obliquement, & cela arrive pour l'ordinaire dans un vent frais.

J'AI OBSERVÉ une autre eſpèce de lumiere phoſphorique dans un long calme, où les momens qui ſuivent immédiatement un long calme, après un tems chaud: elle s'étendoit plus au loin que la premiere, & même elle ſe mêloit avec la maſſe des flots: en mettant de cette eau dans un tube, elle y devenoit ſombre, quand elle n'étoit plus en mouvement; mais, dès qu'on l'agitoit violemment, elle redevenoit lumineuſe, à l'endroit où le mouvement étoit produit, &

(*a*) *Voyez* le Gentleman 's Magaſine de 1771, & Barteri, Opuſc. ſub ſec. *Tome I, Part. I, page* 31, *Tab. IV, fig.*

elle fembloit s'attacher un moment feulement au doigt ou à la main qui remuoit l'eau; mais elle difparoiffoit auffitôt. Océan.

La troisieme espèce de lumiere phofphorique eft, fans doute, caufée par des mollufca (*a*), dont toute la figure peut s'appercevoir dans l'eau parce qu'elles font lumineufes. J'ai remarqué rarement, à la vérité, que les poiffons & les coquillages (*b*), produifent les mêmes effets; & il peut y avoir des chevrettes & d'autres infectes (*c*) phofphorefcens, quoique je n'en aie jamais vu. Mais le phénomene le plus fingulier & le plus étonnant de ce genre, frappa nos regards la nuit du 29 au 30 Octobre 1773, quand nous étions à la hauteur du Cap de Bonne-Efpérance, à la diftance de quelques milles de la côte, & par un vent frais. La nuit eut à peine étendu fon voile fur la furface des flots, que la mer parut toute en feu; chaque vague qui fe brifoit avoit une cime lumineufe; par-tout où les côtés du vaiffeau touchoient les vagues, on appercevoit une ligne

(*a*) Le genre des *fepia* ou des sêches, & celui des medufa brillent dans l'eau expofée aux ténèbres. *Voyez* entre autres Linnée, *Syft. Nat.* *édition in-12, pag. 1095*, & la Collection d'Hawkfvorth, *Vol. II*, *page 15*.

(*b*) *Dactyli* (*Pholades*) *Hift. Natura in tenebris remoto lumine, alio fulgere claro.* Plin. Hift. Nat. L. 9 & 87, c. 61.

(*c*) Quelques-uns du genre des *fcolopendres*, brillent durant l'obfcurité de la nuit; favoir, les efpèces appellées *electrica & phofphorea*, & peut-être quelques autres du même genre. La derniere efpèce tomba à bord du vaiffeau à plufieurs cent milles de terre, & elle a peut-être des ailes comme l'efcarbot de mer (*ditifcus*) qui à certains tems, quitte l'eau, & s'envole dans l'air; ce qui peut expliquer le fait dont il eft ici queftion. *Voyez* Linnée, *Syft. Nat.* édition *in-12*, *page 1064*.

OCÉAN.

de lumiere phoſphorique. L'œil découvroit, de toutes parts, cette lumiere ſur l'Océan ; le fond lui-même des lames les plus épaiſſes, ſembloit imprégné de cette qualité brillante : nous voyions de grands corps éclairés ſe mouvoir ; quelques-uns marchoient le long du vaiſſeau, d'autres s'en écartoient avec une vîteſſe preſque égale à celle d'un éclair. La forme de ces corps, annonçoit que c'étoient des poiſſons : pluſieurs s'approchoient les uns des autres ; & lorſqu'un petit ſe trouvoit à côté d'un plus gros, il s'enfuyoit promptement pour échapper au danger. Je tirai un ſceau de cette eau lumineuſe afin de l'examiner : j'y remarquai un nombre infini de petits corps lumineux ronds, qui s'agitoient avec une vivacité ſurprenante ; après que cette eau ſe fut repoſée un peu de tems, la quantité des petits objets étincelans paroiſſoit diminuer ; mais en remuant l'eau de rechef, nous obſervâmes qu'elle redevenoit entièrement lumineuſe ; & les petites étincelles ſe remuerent de nouveau, avec agilité, en différentes directions. Quoique le ſceau qui contenoit l'eau fût ſuſpendu, afin qu'il fût moins affecté du roulis du bâtiment, on y appercevoit toujours des corps étincelans, qui ſe remuoient, de ſorte que je me perſuadai d'abord que ces atomes lumineux, avoient un mouvement volontaire abſolument indépendant de l'agitation de l'eau ou du vaiſſeau ; mais, dès qu'à l'aide d'un bâton ou du doigt on remuoit l'eau, on remarquoit bientôt que la lumiere s'accroiſſoit. Souvent en troublant l'eau, l'une de ces étincelles phoſphoriques s'attachoit à la main ou au doigt : elles étoient à peine de la groſſeur de la plus petite tête d'épingle. En regardant ces atomes avec le moindre groſſiſſeur de mon microſcope, nous les jugeâmes globulaires, gélatineux,

Océan.

gélatineux, tranſparens, & un peu brunâtres. J'en obſervai un plus particulièrement, & je vis d'abord une eſpèce de tube mince, qui entroit dans la ſubſtance de ce globe, par un orifice qui ſe trouvoit à ſa ſurface : l'intérieur étoit rempli de quatre ou cinq ſacs inteſtinaux oblongs, joints au tube dont on vient de parler. Le plus grand groſſiſſeur montroit les mêmes choſes, mais plus diſtinctement. Je voulois examiner un des animalcules dans l'eau, & enſuite le placer ſous le microſcope ; mais je ne pus pas en prendre un en vie ; ils mouroient avant que je puſſe les ſéparer du doigt, auquel ils s'étoient attachés. Quand nous quittâmes le Cap de Bonne-Eſpérance, le 22 Novembre, la mer étoit encore lumineuſe, de la même maniere, par un vent très-fort : nous découvrîmes alors une nouvelle cauſe de cette lumiere phoſphorique : mais, avant de continuer nos remarques, qu'il nous ſoit permis de faire une réflexion que ſuggere ce phénomène. L'Océan parſemé de myriades d'animalcules doués de la vie, du mouvement & de la faculté de briller dans les ténèbres, ou de répandre leur opacité naturelle, pénètre l'eſprit du ſpectateur, d'étonnement & d'admiration, & il eſt impoſſible de décrire cette merveille comme elle le mériteroit.

En parlant des différentes eſpèces de lumieres phoſphoriques, je ne puis pas donner à mes aſſertions le degré de certitude que demandent les Philoſophes : & je me bornerai à des conjectures probables ſur les cauſes de ce phénomène.

La premiere espèce de lumiere ſemble produite par

OCÉAN.

une cauſe abſolument différente de celle des autres, & s'il m'eſt permis de dire mon opinion ſur ce ſujet, je crois que cette lumiere provient de l'électricité. On ſait que le mouvement d'un vaiſſeau dans les flots, par un vent frais, eſt très-vif, & qu'il y a beaucoup de frottement; car la mer, qu'agite un coup de vent, eſt beaucoup plus chaude que l'air (*a*). Les ſubſtances bitumineuſes qui couvrent les côtés du vaiſſeau, les clous attachés à la calle, & l'eau qui ſert de conducteur, expliquent d'ailleurs ces effets électriques.

LA SECONDE ESPÈCE paroît être une véritable lumiere phoſphorique : pluſieurs corps animés ſe pourriſſent, & ſe diſſolvent dans l'Océan, & preſque chaque partie des corps animés, la plupart des minéraux, & l'air lui-même, contiennent l'acide de phoſphore comme partie intégrante (*b*); tous ceux qui ont vu du poiſſon ſalé ſécher, doivent ſavoir que ce poiſſon devient preſque toujours phoſphorique. C'eſt auſſi un fait bien établi que la mer elle-même, après un long calme, devient puante & très-putride, ce qui, ſuivant toute apparence, eſt l'effet de la putréfaction d'un grand nombre de ſubſtances animales, qui meurent dans l'Océan, qui y flottent, & qui, dans les jours chauds des calmes (*c*), s'y pourriſſent ſouvent tout-

(*a*) *Voyez* le Voyage au Pole Boréal, par le Capitaine Phipps. *Append pag.* 147.

(*b*) *Voyez* les Elémens de Minéralogie Docimaſtique, par M. Sage; Paris, 1777, *in-8*, *Préface*, *page V*, *Vol. II*, *pag.* 376, 377, 378.

(*c*) *Voyez* Boyle, *Tome III*, *page* 222; il rapporte que quelques Navigateurs, dans un calme qui dura treize jours, trouverent que la mer devenoit putride.

à-coup. Il eſt reconnu également que les poiſſons & les mollufca renferment des particules huileuſes & inflammables ; l'acide du phoſphore dégagé par la putréfaction du mêlange primitif, qui les retient dans les corps animés, peut ſe combiner avec quelques-unes des matieres inflammables dont on vient de parler, & produire ainſi un phoſphore qui flotte au ſommet de la mer, & qui opere cette lumiere que nous admirons tant. OCÉAN.

ENFIN la troiſieme eſpèce de lumiere phoſphorique, eſt cauſée par des animaux vivans qui flottent dans la mer : cet effet eſt dû à leur ſtructure particuliere, ou plutôt à la nature de leurs parties intégrantes; il ſeroit à propos d'en faire l'examen, en analyſant, par la Chymie, quelques-unes des mollufca qui ſont lumineuſes.

Sur l'Exiſtence d'un Continent auſtral.

L'AUTEUR de l'Hiſtoire Univerſelle & le Préſident de Broſſes (*a*), ont ſoupçonné, il y a long-tems, qu'il exiſte un grand continent auſtral : ils diſoient que s'il n'y avoit pas de terres conſidérables dans l'Hémiſphère auſtral, le contre-poids ne ſeroit pas ſuffiſant pour balancer les terres du Nord. Un Ecrivain habile, dont le zèle déſintéreſſé pour les progrès de la Géographie, de la Navigation, & des découvertes en mer, n'eſt pas moins digne d'éloges que ſes qualités perſonnelles, a eſſayé dernièrement (*b*), de préſenter ces

(*a*) Modern Uuiverſal Hiſtory, folio edit ; *Vol. V. pag. 2, note C. in-8, edit. vol. XI, page 275* ; Voyages aux Terres Auſtrales, *Vol. I, page 13.*

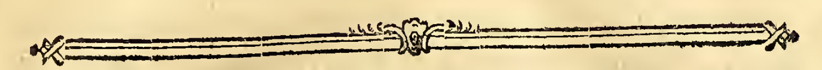
(*a*) Collection des Voyages à la mer du Sud, par Dalrymple.

OCÉAN.

raiſons ſous un jour encore plus frappant. Notre navigation autour du globe, a prouvé d'une maniere inconteſtable, qu'en deçà de 60ᵈ il n'y a point de terre dans l'hémiſphère auſtral, ſi ce n'eſt les fragmens peu étendus que nous avons trouvés dans la mer Atlantique du Sud, & en ſuppoſant l'eſpace qui eſt par-delà le ſoixantieme parallele, entièrement rempli de terres, il n'y en auroit pas aſſez pour ſervir de contre-poids à celles de l'hémiſphère du Nord. Je ſuis donc porté à croire que la Nature a pourvu à cet inconvénient, en plaçant peut-être au fond de la mer du Sud des corps qui, par leur peſanteur, compenſent l'abſence des terres ; d'ailleurs ce contre-poids eſt-il bien néceſſaire (*a*)? Nos connoiſſances ſont ſi imparfaites, notre expérience eſt ſi bornée que l'équilibre de la terre ſe ſoutient peut-être auſſi par d'autres moyens que nous ignorons.

(*a*) Voyez *Tome IV*, *page* 305, M. Wales y démontre très-bien que cette prétendue néceſſité du contre-poids eſt une chimere.





SECTION IV.

De la Glace & de sa formation.

OCÉAN.

RIEN n'étonne davantage les Navigateurs, qui se trouvent dans les hautes latitudes, que la premiere vue des masses immenses de glaces qui flottent au milieu de la mer ; & quoique j'eusse lu un grand nombre de descriptions sur leur nature, leurs formes & leur étendue, j'ai été vivement frappé du premier coup d'œil. La magnificence de ce spectacle surpasse de beaucoup l'idée que j'en avois ; nous appercevions quelquefois des Isles de glace d'un ou deux milles de hauteur, & élevées de plus de cent pieds au-dessus du niveau des flots. Supposons qu'un corps de glace qui a des dimensions parallèles, & qui flotte dans la mer, ne montre au-dessus de l'eau que la dixieme partie de sa masse (*a*) : cette supposition n'est pas trop forte, puisque, suivant M. de Mairan (*b*), la glace flottante dans de l'eau douce, présente au-dehors le quatorzieme de sa masse, & même le Docteur Irving (*c*), a plongé un morceau de la glace la plus solide dans une eau de neige fondue, & les quatorze quinziemes de la masse sont tombés au-dessous

(*a*) Boyle, Philos. Transf. n.° 62.
(*b*) Mairan, sur la Glace, *page* 264.
(*c*) Voyage au Pole Boréal, par le Capitaine Phipps, *Appendix*. *page* 141.

OCÉAN.

du niveau. Une Isle de glace d'un mille seulement de longueur, d'un quart de mille de large, & de cent pieds au-dessus de l'eau, contient 696,360,000 pieds cubes de glace solide; mais, comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui se produit au-dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité, pour ce qui se trouve au-dessous de l'eau; toute la masse doit monter alors à 6,169,600,000 pieds cubes de glace solides, & former par conséquent un corps prodigieux; la grosseur énorme de ces Isles de glace, n'est pas le seul objet digne de surprise; leur nombre infini n'est pas moins étonnant. Le 26 Décembre 1773, nous comptâmes 186 masses de glace du haut des mâts; il n'y en avoit aucune de moindre que la calle du vaisseau: d'autre fois, nous étions environnés de toutes parts d'Isles de glace, ou obligés de changer de route, parce que nous étions arrêtés par des plaines immenses. Dans ces occasions, nous appercevions d'abord de petits morceaux de glaces brisées & flottantes, remplies de trous & de pores, pareilles à une éponge, & détachées par les vagues: au-delà nous découvrions de grandes masses plates & solides, d'une immense étendue. Dans l'intervalle nous observions des Isles d'une largeur & d'une élévation étonnantes, très-solides, mais conformées de la maniere la plus étrange en pointes, en clochers & en roches brisées. Ces glaces s'étendoient aussi loin que notre vue. Il faut remarquer que nous avons rencontré la glace plutôt ou plus tard dans les différentes années, dans les différentes saisons & dans les différens parages de la mer. Le 10 Décembre 1772, nous apperçûmes des glaces entre le 50^{d} & 51e degrés de latitude S. Le 12 Décembre 1773, les

premieres que nous trouvâmes étoient par 62[d] de latitude S., & le 27 Janvier 1775, les premieres qui frapperent nos regards étoient par 60[d] de latitude S. Le 24 Février, nous retournâmes ſur le même parage, où vingt-ſix mois auparavant nous avions été arrêtés par une maſſe de glace ſi impénétrable que nous fûmes obligés de cingler à l'Eſt; mais alors on n'en découvroit pas la moindre trace, non-plus qu'à l'endroit où Bouvet a placé ſon cap de la Circonciſion: car nous avons navigué à diverſes repriſes ſur l'eſpace qu'il a pris pour une terre. Nous n'avons pas pu nous tromper ſur ſa poſition, puiſque nous avons reſté ſur le même parallele pendant un tems conſidérable.

OCÉAN.

UNE AUTRE CIRCONSTANCE digne de remarque, c'eſt que toute la glace flottante en mer, donne de l'eau douce quand elle eſt fondue: on doit cependant avoir ſoin de ne jamais prendre celle que l'agitation des vagues a rendu ſpongieuſe & diſpoſé en rayons de miel, parce que cette eſpèce contient toujours une quantité conſidérable de ſaumure dans les interſtices, & les cavités poreuſes; & elle paroît encore moins ſalubre & moins bonne. A la forme & à la poſition de cette glace, on la diſtingue aiſément de celles qui ſont plus ſolides: communément elle eſt la plus extérieure dans les grandes traînées de glace, & par conſéquent la plus expoſée à l'agitation des vagues: ſous le vent des grandes maſſes de glace, on voit dériver pour l'ordinaire des morceaux flottans de différentes groſſeurs; celles qui ſont les plus proches de la grande maſſe, ſont en général les plus ſolides, & par conſéquent les plus propres à fournir de l'eau à un vaiſſeau. On prend de cette glace les

OCÉAN.

morceaux qui peuvent ſe monter plus commodément dans la chaloupe ; on les empile enſuite ſur le gaillard d'arriere, où l'eau ſalée qui adhere aux côtés extérieurs s'écoule bientôt : le contact du pont & l'athmoſphère plus chaud, contribuent à diſſoudre une partie de cette glace ; on en remplit une chaudiere afin qu'elle ſe fonde plus promptement : on briſe les autres glaces pour remplir avec plus d'aiſance les pièces à l'eau, & quand il n'y a plus de place, on met dans les interſtices de l'eau tirée de la chaudiere, qui fond en peu de tems ces petits morceaux de glace.

NOUS AVONS TOUJOURS VU la mer tranquille ſous le vent des portions étendues de petites glaces flottantes, ou de celles que les bâtimens qui font la pêche du Groënland appellent *emballée*, c'eſt-à-dire, ſur les bords de laquelle la mer & la preſſion de la glace entaſſent d'autres petits morceaux. Nous fîmes cette obſervation en entrant au milieu des glaces flottantes, le 17 Janvier 1773, par 63^{d} 15$'$ de latitude S. ; mais au vent de la glace il y avoit une groſſe houle & un reſſac conſidérable. Quand nous approchions d'une large traînée de glace ſolide, nous obſervions, à l'horizon, une réflexion blanche de la neige & de la glace, qu'on appelle ſur les vaiſſeaux du Groënland *le clignotement de la glace ;* de ſorte qu'à l'apparition de ce phénomène, nous étions ſûrs de rencontrer la glace à peu de lieues ; & c'étoit alors auſſi que nous appercevions communément des volées de péterels blancs de la groſſeur des pigeons, que nous avons appellés péterels de neige & qui ſont les avans-coureurs de la glace.

ON A OBSERVÉ

On a observé que les grandes masses de glaces flottantes dans la mer, refroidissent beaucoup l'air ; de sorte que, aux environs, on est affecté de ce changement de température. Océan.

Le 11 de Décembre 1772, par un jour doux & clair, avant que nous eussions atteint une grande masse de glace d'environ un demi-mille de long & de cent pieds de haut, le thermomètre sur le pont attaché au cabestan se tenoit à 41^{d}. Quand nous fûmes sous le vent de la glace, il tomba à 37^{d} $\frac{1}{2}$, & quand nous l'eûmes dépassée, (il étoit environ cinq heures de l'après-midi,) il remonta à 41^{d}. Le 13 de Décembre 1772, à la pointe du jour, le thermomètre étoit à-peu-près à 32^{d}: il avoit neigé toute la nuit, & il neigeoit encore : le matin entre sept & huit heures, nous approchâmes d'un grand nombre d'Isles de glaces, dont quelques-unes étoient d'une vaste étendue. A huit heures, le thermomètre indiquoit 31^{d} $\frac{1}{2}$; il se tenoit à ce point, au moment où nous étions sous le vent de la plus grande des Isles; &, après que nous l'eûmes dépassée, le thermomètre ne s'éleva pas au-dessus de 31^{d} $\frac{1}{2}$. Je crois que le froid n'avoit pas diminué, parce que le pont étant humide de neige, causoit une grande évaporation, qui refroidissoit l'air : nous étions d'ailleurs environnés de toutes parts de grandes masses de glace, qui avoient tellement refroidi l'athmosphère dans tous les environs, que le thermomètre se tint à la même température. Ces deux exemples semblent donc prouver que les masses de glaces contribuent beaucoup à refroidir l'athmosphère.

La glace flotte dans un Océan, qui au milieu de l'été

OCÉAN.

de l'hémiſphère auſtral, eſt à pluſieurs degrés au-deſſus du pont de congelation : elle doit donc ſe fondre & ſe diſſoudre ſans ceſſe, & comme la différence de la gravité ſpécifique de l'air commun à l'eau douce eſt de près de 0,001 ou 0,000$\frac{1}{4}$, à 1,000 ; en ſuppoſant l'un & l'autre de la même température, il eſt évident que l'eau douce doit fondre la glace plus que l'air ordinaire, puiſque les particules d'eau en contact avec elle, ſont plus peſantes, & par la raiſon que l'eau de la mer eſt à l'eau douce comme 1,030 à 1,000, l'eau de la mer doit encore plus agir ſur la glace que l'eau douce (*a*). Nous avons eu des occaſions fréquentes de voir l'effet de l'eau de la mer ſur la glace, quand elle diſſout & met en pièces de groſſes maſſes : on entend alors un craquement, qui n'eſt pas inférieur à un coup de canon : quelquefois nous en étions ſi peu éloignés que nous courions riſque d'être écraſés par un rocher de glace qui éclatoit bruſquement en pièces, & dont les morceaux ſe renverſant ſans-deſſus-deſſous, prenoient de nouveaux centres de gravité : la glace fondue, mêlée avec l'Océan, doit auſſi refroidir la température de l'eau de la mer dans les latitudes qui ſont entre 50 & 60^{d} S. où nous avons obſervé ces différens phénomènes.

IL PAROÎT INCONTESTABLE que la glace que nous avons

(*a*) Cependant les grandes maſſes de glace ont beſoin d'un longtems & d'un climat chaud pour ſe diſſoudre entièrement. Quelquefois par 40^{d} de latitude Nord, on a trouvé des Iſles de glace dans la mer Atlantique, & un Officier, qui a paſſé pluſieurs années à Terre-Neuve & dans les environs, m'a dit qu'une très-groſſe Iſle de glace vint échouer dans le *Détroit de Belle-Iſle* ; qu'elle y reſta tout un été, & qu'elle ne fut diſſoute que l'été de l'année ſuivante.

trouvée en plein Océan par 50 & 67[d] ou même 71[d] de latitude S. se forme encore plus loin au Sud: car elle a son origine près de quelque terre, ou en pleine mer. Dans le premier cas, il est évident qu'elle vient d'une contrée qui est au-delà de la route de nos vaisseaux, c'est-à-dire, au-delà de 60, 67, & 71[d] de latitude S. parce que nous n'avons point découvert d'Isle, où ces énormes quantités de glaces aient pu commencer. Dans le 2.[e] cas, si la glace s'est formée loin d'une terre, le climat où elle s'est formée doit être aussi plus loin au S. que la route de nos vaisseaux, parce que nous n'avons jamais rencontré de glaces que nous puissions considérer avec certitude comme permanentes; au contraire, elles étoient pour l'ordinaire en mouvement: enfin les glaces flottantes entre 71[d] & 50[d] de latitude S. doivent être venues de loin; la glace solide étant au-delà de 71[d] ou dans quelque latitude plus élevée. D'autres Navigateurs (*a*) ont rencontré, comme nous, des glaces dans les basses latitudes Sud, c'est-à-dire, par 49[d], 50[d], 51[d] & 52[d] au commencement du printems & de l'été; il est donc évident qu'elles doivent y être venues d'un parage situé au-delà de 60, 67, & 71[d] de latitude Sud. Dans les mers du Nord, on observe, presque toutes les années, que la glace se meut vers les climats chauds. Ces exemples semblent prouver qu'il y a un fort courant, une attraction, ou quelqu'autre cause réguliere, qui porte ces grandes masses de glace, des deux poles vers la ligne équinoxiale.

OCÉAN.

JE TERMINEROIS ici mes remarques sur la glace, s'il

(*a*) Collection des Voyages dans la mer du Sud, par Dalrymple; le Journal du Capitaine Halley, *page* 34, & celui de Bouvet, *page* 4.

OCÉAN.

ne falloit pas dire quelque chose sur sa formation. Je sais que M. de Buffon (*a*), Lomonosof (*b*) & Crantz (*c*), pensent que la glace trouvée dans l'Océan se forme près des terres, de l'eau douce & des glaces qu'apportent à la mer les différens fleuves de la Sibérie, de la Baie d'Hudson, &c.; c'est d'après cette idée que, rencontrant une quantité si prodigieuse de glace au mois de Décembre 1772, je m'attendois à découvrir bientôt la terre d'où s'étoient détachées les masses de glace. Mais, comme nous n'avons point trouvé cette terre, après avoir pénétré deux fois au-delà de 67[d], & une fois pardelà 71[d]; & comme d'ailleurs rien n'est plus incertain que l'existence du prétendu continent austral, j'ai cru qu'il étoit à propos d'examiner les raisons des Ecrivains, qui prétendent que la glace flottante dans l'Océan, doit être formée près de la terre, ou qu'une terre australe est absolument nécessaire pour cela (*d*). Je crois que leurs argumens se réduisent principalement à dire, que la glace flottante dans la mer, est toujours douce; que l'eau salée ne se gele point, ou si elle se gele, ils disent que la glace ne peut pas se former dans l'Océan loin des terres, parce qu'on ne conçoit pas comment ces énormes glaces flottantes pourroient se commencer si elles ne trouvoient pas un point

(*a*) De Buffon, Histoire Naturelle, édition *in*-12, *Tome I*, *pages* 313 & suiv. *Tome II*, *pages* 91, 100.

(*b*) Mémoire sur les Montagnes de glace de la mer du Nord, dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm, *vol.* 25.

(*c*) Histoire du Groënland.

(*d*) Histoire Naturelle, *Tome I*, *page* 314; M. de Buffon dit que les Terres Australes sont nécessaires pour la formation de la glace; & *Tome II*, *page* 99.

d'appui contre les terres; & enfin que ce ſont les rivieres qui charient la grande quantité de glaces plates. J'ai peſé ces raiſons d'une maniere impartiale; j'ai comparé chacune de ces circonſtaces avec ce que nous avons vu dans les hautes latitudes auſtrales; je les ai rapprochés d'autres faits connus; & voici le réſultat de toutes mes recherches. OCÉAN.

1°. PLUSIEURS AUTEURS obſervent que *la glace qui flotte dans l'Océan, donne de l'eau douce quand elle eſt fondue.* Le fait eſt vrai, quoique juſqu'à préſent, il n'ait pas été reconnu de tout le monde; car Crantz dit expreſſément que « les morceaux plats, qui forment ce qu'on appelle *des* » *champs de glace*, ſont ſalés, parce que c'eſt de l'eau de » la mer gelée. » Nous avons employé pour notre uſage de la glace de toute eſpèce; cependant elle a toujours donné de l'eau douce; ce qui prouve ou que le principe d'analogie ne peut pas s'appliquer indifféremment aux deux hémiſphères, ou qu'une choſe peut être vraie dans celui du Nord, & non pas dans celui du Sud, pour des cauſes que nous ne connoiſſons pas encore : mais il paroît que Crantz & ceux qui ſuppoſent que la glace qui flotte dans l'Océan eſt ſalée, ſe trompent.

ON A ASSURÉ *que l'eau ſalée ne ſe gele pas du tout; ou que ſi elle ſe gele, elle contient de la ſaumure.* M. de Buffon, le plus éloquent Ecrivain, d'Hiſtoire Naturelle, nous dit: « que la mer, entre la Nouvelle-Zemble & le Spitzberg » ſous le 79^{d} de latitude Nord ne ſe gele pas, parce qu'elle » a une largeur conſidérable; qu'on ne doit pas craindre de » la trouver glacée, même ſous le pole; qu'en effet, il n'y

OCÉAN.

» a pas d'exemples qu'on ait trouvé la ſurface de la mer » glacée au large, & à une diſtance conſidérable des côtes; » que le ſeul exemple d'une mer totalement glacée, eſt » celui de la Mer Noire, qui eſt étroite & peu ſalée, & » qui reçoit une très-grande quantité de fleuves qui vien- » nent des terres ſeptentrionales, & qui y apportent des » glaces; que cette mer gele quelquefois au point que ſa » ſurface eſt entièrement glacée, même à une profondeur » conſidérable; que ſi on en croit les Hiſtoriens, elle gela » du tems de l'Empereur Copronyme de trente coudées » d'épaiſſeur, ſans compter vingt coudées de neige qu'il » y avoit pardeſſus la glace. Ce fait (continue M. de Buf- » fon) me paroît exagéré; mais il eſt ſûr qu'elle gele preſ- » que tous les hivers, tandis que les autres mers, qui ſont » de mille lieues plus près du pole ne gelent pas; ce qui ne » peut venir que de la différence de la ſalure & du peu de » glace qu'elles reçoivent par les fleuves, en comparaiſon » de la quantité énorme de glaçons qu'ils tranſportent » dans la Mer Noire. » M. de Buffon ne s'eſt pas trompé quand il a avancé que la Mer Noire gele ſouvent. Strabon (*a*) nous apprend que les Habitans des environs du Boſphore Cimmerien, paſſoient cette mer en chariots de Panticapée à Phenagorea, & que Néoptoleme, Général de Mithridates Eupator, gagna une bataille avec ſa cavalerie ſur la glace, au même endroit où il remporta une victoire navale en été. Suivant Marcellinus Comes (*b*), dans la 14.e Indiction, ſous le Conſulat de Vincentius & de Fravita, l'an 401 après

(*a*) Strabo, Geogr. *L. 7, p. m. 212.*

(*b*) Marcellinus Comes in Scaligeri, Edit. *Euſeb. pag. 37.*

J. C. toute la ſurface du pont fut couverte de glace, & au printems, la Propontide charia des montagnes de glace, pendant trente jours. Zonaras (*a*) dit que la mer, entre Conſtantinople & Scutari, ſe gela tellement ſous le régne de Conſtantin Copronyme, que des chariots chargés paſſoient ſur la glace. Le Prince Démétrius Cantemir (*b*) obſerve qu'en $16\frac{20}{21}$, il y eut une gelée ſi forte, que le peuple alloit ſur la glace de Conſtantinople à Iskodar. Barenz (*c*) obſerva le 16 Septembre 1596, que la mer ſe gela à deux pouces d'épaiſſeur, &, la nuit ſuivante, l'épaiſſeur de la glace eut deux pouces de plus. Quand le Capitaine James (*d*) hiverna à l'Iſle de Charleton, la mer ſe gela au milieu de Décembre 1631. Tous ces exemples confirment l'aſſertion de M. de Buffon; mais, comme ce grand Naturaliſte ajoute que la Mer Noire eſt le ſeul exemple d'une mer entièrement glacée (*e*), qu'il me ſoit permis de ne pas

(*a*) Zonaras in Conſtantino Copronymo & Nicephorus patr. *pag. 43, 44,* ainſi que Teophanes, *pag.* 365, 366, diſent que dans l'hiver $76\frac{2}{3}$, la Mer Noire fut preſque pendant cinq mois couverte de glaces de trente coudées d'épaiſſeur, depuis Zichia, (le Pays qui eſt entre Kuban & Awehas) juſqu'à Chazaria (la Crimée), & même juſqu'à la Bulgarie.

(*b*) Demet. Cantemir, Hiſt. de l'Empire Ottoman, & Modern univerſal Hiſtory, *Vol. V, in-fol. pag.* 347.

(*c*) Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes Orientales, *Vol. I.*

(*d*) Hiſtoire générale des Voyages, *Vol. LVII,* édition *in-12, page* 421.

(*e*) En 860, la Méditerranée fut couverte de glace, & on alloit en voiture & à cheval à travers la mer d'Ionie juſqu'à Veniſe, (*Hermannus Contractus Ap. apiſtor. ſcript. Tome II, pag.* 236). Et en 1234, elle fut encore tellement gelée que les Marchands de Veniſe ſe rendoient ſur la glace avec leurs marchandiſes, aux endroits où ils faiſoient le commerce. *Matth. Pariſſ. pag.* 78.

OCÉAN.

être de son avis; car, suivant le témoignage de Gaspard Schutz (*a*), il est incontestable que la Baltique est quelquefois entièrement gelée. L'hiver de 1426 fut si rigoureux, qu'on alloit sur la glace à travers la Baltique de Dantzick à Lubeck, & on passoit également sur la mer, du Danemarck au Mecklenbourg. En 1459, toute la Baltique fut si bien gelée qu'on se rendoit à pied & à cheval, sur la glace, du Danemarck aux Villes Anséatiques de Lubeck, Wismar, Rostock & Stralsund, ce qui n'étoit jamais arrivé auparavant: on traversoit aussi la Baltique sur la glace de Reval en Estland, en Danemarck & en Suède, & on s'en revenoit par le même chemin, sans le moindre danger (*b*);

(*a*) Gaspard Schutz, Historia rerum Prussicarum. Leipzig. *fol.* 1599, *pag.* 114 & 281.

(*b*) En 1296, la Baltique fut gelée de Gothland jusqu'en Suède. (*Incerti auctoris annales de Nor. Cin Westphalii monumenta Cimbri. Tome I, page* 1392.

En 1306, elle fut encore couverte de glace pendant quatorze semaines, entre toutes les Isles du Danemarck & de la Suède, (Ludwig, Reliquiæ Missorum), *Tome IX*, *page* 170.

En 1323, il y eut un chemin pour les gens de pied & à cheval sur la Baltique, pardessus la glace, pendant six semaines, (*ibid.*)

En 1349, on alloit sur la glace de Stralsund en Danemarck. (*Incerti auctoris Cit. ap. Ludwig, Tom. III, pag.* 171.)

En 1408, toute la mer entre le Gothland & le Oeland, ainsi que celle qui est entre Rostock & Gezoer fut gelée.

En 1423, on alloit à cheval sur la glace de Prusse à Lubeck, (Crantzii Vandal. *L. X*, *ch.* 40, & toute la mer étoit couverte de glaces du Meklenbourg jusqu'en Danemarck. (*Incert. auct. ap. Ludw. T. IX, pag.* 125.)

En 1461, (*Nicol. Mareschallus in annal. Herul. Ap. Wesphal. Tom. I, pag.* 261,) dit que *tanta erat hiems ut concreto gelu Oceano plaustris millia passuum suprà CCC. merces ad ultimam Thylen*, (L'Islande.) *& Orcades veherentur è Germania tota pene-bruma.*

mais;

mais, ſuivant *Sæmund Frode* (*a*), la grande mer d'Allemagne elle-même, entre le Danemarck & la Norwège, ſe gela en 1048, & les loups alloient ſouvent, ſur la glace, d'un Pays à l'autre. Il eſt ſûr que la Grande-Mer du Nord ſe gele auſſi quelquefois à une grande diſtance de terre; car Muller (*b*), rapporte qu'en 1715, un Coſaque nommé Markoff, fut chargé avec quelques autres perſonnes, d'aller reconnoître la Mer du Nord; que, trouvant de l'impoſſibilité à s'avancer au large pendant l'été, à cauſe des quantités prodigieuſes de glace qui rempliſſent pour l'ordinaire cet Océan, il réſolut de tenter l'expérience pendant l'hiver: il prit pluſieurs traîneaux attelés, ſuivant la coutume du Pays, de chiens, qui font environ 80 ou 100 werſtes par jour (*c*). Le 15 Mars, vieux ſtyle, il partit des côtes de Sibérie à l'embouchure de l'Yana, à 71^{d} de latitude N. ſuivi de neuf hommes: il marcha ſept jours au Nord, & il atteignit le 77e ou 78^{d} de latitude Nord: mais il fut arrêté

OCÉAN.

En 1548, la mer entre Roſtock & le Danemarck, ainſi que celle qui eſt entre la Fionie & la Séelande, étoit ſi fort gelée qu'on alloit ſur la glace à pied & en traîneaux attelés de chevaux & de bœufs. (*Anonym. Ap. Ludwig. Tom. IX, pag.* 176.)

En 1294, le Cattegat, ou la mer qui eſt entre la Norwège & le Danemarck fut tellement gelée, que d'Oxſlo en Norwège on voyageoit deſſus juſqu'en Jutland, (*Strelow. Chron. Juthiland, pag.* 148.)

Ces Notes hiſtoriques m'ont été données par M. Unman, Profeſſeur à Hall en Saxe, & envoyées par le Docteur Bushing; & j'en fais mes remerciemens publics à l'un & à l'autre.

(*a*) Sæmund Frode, apud Thormod. Torfaeum ſerie dynaſt. Regum. Daniac. *Hafin. in*-4.° 1705, *pag.* 41.

(*b*) Muller's Ruſſiſche Samlungen, *Vol. III, pag.* 41.

(*c*) 105 Werſtes font un degré.

OCÉAN.

par la glace, qui commençoit à paroître en montagnes d'une grosseur prodigieuse. Il gravit au sommet de quelques-unes de ces montagnes ; mais, comme il ne découvrit point de terre, & qu'il n'apperçut que des glaces, aussi loin que pouvoit s'étendre sa vue, & que d'ailleurs il n'avoit plus de vivres pour ses chiens, il fut contraint de revenir sur ses pas. Sa retraite commença, le 3 Avril, avec beaucoup de difficulté ; plusieurs de ses chiens qui étoient morts de faim, servirent de pâture à ceux qui étoient encore en vie. Ces faits persuaderont, je crois, aux Lecteurs sans prévention, que d'autres mers que la Mer-Noire se gelent réellement en hiver, & que la glace chariée par les rivieres, n'a jamais pu geler la mer d'Allemagne entre la Norwège & le Danemarck, parce que les rivieres y sont très-petites, & très-peu proportionnées à cet immense Océan, qui d'après les expériences faites par M. Wilke (*a*), est très-salé, quoique près de la terre, dans le havre de Landscrona.

Si donc six ou sept degrés qui comprennent un espace de 360 ou 420 milles de mer, ne sont pas réputés une grande distance de terre, je ne sais pas à quelle étendue on pourra donner ce nom ; d'ailleurs on convient que le Cosaque Markoff, après avoir gravi sur une des plus hautes montagnes de glace, appercevoit un horizon d'au-moins vingt lieues : l'espace dont on parle ici, doit donc être augmenté de 480 milles de mer Anglois, quantité certainement très-considérable : d'où il paroît plus que probable que

(*a*) Mémoires de l'Académie de Suède, *Vol. XXXIII, page 66.*

l'Océan eſt gelé pendant l'hiver dans les hautes latitude Septentrionales, même juſqu'au Pole. Cette obſervation affoiblit l'argument employé par quelques Ecrivains, que *l'Océan ne ſe gele pas dans les hautes latitudes, ſur-tout où il y a une mer d'une largeur conſidérable.* OCÉAN.

M. DE BUFFON, parlant de la glace qu'apportent les fleuves dans la mer du Nord, dit (*a*) : « quand même on voudroit » ſuppoſer, contre toute apparence, qu'il pourroit faire aſſez » froid au Pole pour que la ſuperficie de la mer fût glacée, » on ne concevroit pas mieux comment ces énormes glaces » qui flottent, pourroient ſe former ſi elles ne trouvoient » pas un point d'appui contre les terres, d'où enſuite elles » ſe détachent par la chaleur du Soleil.

» LES DEUX VAISSEAUX que la Compagnie des Indes » envoya, en 1739, à la découverte des Terres Auſtrales, » trouverent des glaces à une latitude de 47 ou 48^{d}; mais » ces glaces n'étoient pas fort éloignées des terres, puiſqu'ils » les reconnurent ſans cependant pouvoir y aborder. Ces » glaces doivent venir des terres intérieures & voiſines du » Pole Auſtral, & on peut conjecturer qu'elles ſuivent le » cours de pluſieurs grands fleuves dont ces terres inconnues ſont arroſées, de même que le fleuve Oby, le » Jéniſca, & les autres grandes rivieres qui tombent dans » les mers du Nord, entraînent les glaces qui bouchent

(*a*) Hiſtoire Naturelle, *Tome I, édition in-12, page 313.*

OCÉAN.

» la plus grande partie de l'année, le détroit de Waigat ;
» & rendent inabordable la mer de Tartarie par cette
» route. »

AFIN d'établir une analogie entre l'Oby, le Jénifca & les fleuves qui viennent de l'intérieur des Terres Auftrales, fuppofons que les Terres Auftrales exiftent réellement, & comparons les deux pays. L'Oby, le Jénifca & les autres fleuves de la Sibérie qui débouchent dans la mer du Nord, ont leurs fources par 48 & 50^{d} de latitude N. fous un climat doux & capable de produire du bled de toute efpèce. Toutes les rivieres du continent de l'Europe & de l'Afie, qui augmentent les eaux de ces fleuves, ont auffi leurs fources dans des climats doux & tempérés: la principale direction de leur route eft du Sud au Nord; & la côte de la mer du Nord, en n'y comprenant pas fes finuofités, court en général à l'Oueft & à l'Eft. Les petites rivières qui font formées dans les hautes latitudes, n'ont point, à proprement parler, de fources; elles entraînent ordinairement les eaux que produifent la fonte des neiges en hiver, & la chûte de la pluie en été, & elles font à fec pendant la plus grande partie de l'automne. La raifon de ce phénomène eft fenfible. A Yakutsk, fitué à environ 62^{d} de latitude Nord, le fol eft éternellement gelé, même au milieu de l'été, jufqu'à une profondeur de trois pieds. En 1685 & 1686, on entreprit de creufer un puits, & un homme qui fe livra à un travail infatigable pendant deux étés, vint à bout d'atteindre la profondeur de 91 pieds; mais toute la terre à cette profondeur, étoit gelée, & il ne trouva point d'eau, ce

qui le força à renoncer à ſon entrepriſe (*a*); on doit en conclure, combien il eſt impoſſible qu'il ſe forme des ſources dans le ſein d'une terre éternellement gelée. Rapprochons maintenant la poſition de la prétendue Terre Auſtrale de celle de la Sibérie. La côte de cette Terre inconnue doit être au Sud de notre route, qui s'eſt étendue juſqu'à 60, 67ᵈ & 71ᵈ de latitude & la direction de cette Terre doit être à l'Eſt & à l'Oueſt: celle des rivieres ou fleuves doit donc être du Sud au Nord; c'eſt-à-dire, de l'intérieur de la Terre vers l'Océan: quand nous ſommes parvenus vers le 54.ᵉ degré de latitude, nous avons trouvé une petite Iſle d'environ 80 lieues de circonférence: le thermomètre ſe tenoit à 30, 32 & 34ᵈ dans ſes environs, au milieu de l'été: quoique le climat des Iſles ſoit en général plus doux que celui des continens, nous avons reconnu cependant que tout ce pays eſt entièrement couvert de neige; les fonds des Baies étoient remplis de maſſes ſolides de glaces de 60 ou 80 pieds au-deſſus de l'eau; & nous n'avons apperçu aucune trace de riviere ni de ſources. Si cela arrive par 54ᵈ de latitude Sud, peut-on s'attendre à rencontrer des ſources & des rivieres au-delà de 60 ou 71ᵈ de latitude, ou il faut ſuppoſer les ſources de ces fleuves imaginaires. Il eſt donc impoſſible de dire que les fleuves de la Terre Auſtrale ont porté dans l'Océan ces quantités prodigieuſes de glace que nous avons rencontrées.

OCÉAN.

IL EST PROUVÉ d'ailleurs, d'une maniere évidente, qu'il n'y a point, dans ces hautes latitudes de terres ſuſ-

(*a*) Voyage en Sibérie de Gmelin, *Vol. II.*

OCÉAN.

ceptibles de végétation; car toutes les hautes mers du Nord, offrent une quantité si prodigieuse de bois jeté sur les côtes de toutes les terres de la Nouvelle-Zemble, par exemple, du Spitzberg, du Groënland, de l'isle de Béering, &c. &c. que quoiqu'il n'y croisse point de bois, les malheureux qui sont obligés d'y passer l'hiver, en trouvent cependant assez pour se chauffer. On ne voit point de ce bois flottant dans aucune des mers du Sud. Les François ont reconnu avec soin, une grande étendue des côtes des Isles Falkland; mais ils n'y ont pas trouvé plus d'un ou deux morceaux de bois qu'y avoit jeté la mer; & nous n'en avons point remarqué du tout sur l'Isle de la Géorgie Australe.

VOYONS maintenant (*a*) si la glace formée dans la mer, contient nécessairement de la saumure. Ici je me trouve embarrassé. Pendant le froid rigoureux de l'hiver de 1776, on a fait deux suites d'expériences sur la congelation de l'eau de la mer; & les résultats des unes & des autres (*b*) se contredisent presque dans tous les points: les premieres ont été faites par M. Edouard Nairne, de la Société Royale, Observateur habile & exact; les secondes par le Docteur Higgins, qui fait des cours de Chymie & d'Histoire Naturelle, & qui par conséquent, connoit ces matieres. J'oserai

(*a*) Crantz, *pag.* 31.

(*b*) On trouve les expériences de M. Nairne dans les *Transactions Philosoph. Vol. LXVI, page* 1; & celles du Docteur Higgins, dans son second Supplément, *to the probability off reaching the North Pole, pag.* 119.

donc encore regarder la queſtion comme indéciſe, malgré ces expériences, & je me bornerai à un petit nombre d'obſervations. D'abord on ſait qu'une expérience où une machine réuſſit ſouvent très-bien en petit, ſans réuſſir en grand, & *vice versâ* des machines & des expériences en petit, ne produiſent pas toujours tout l'effet qu'elles ont en grand. Des expériences faites, il y a quelques années, ſur la teinture de l'écarlate ne réuſſirent pas en petit; mais elles produiſirent l'effet qu'on en attendoit quand on les répéta dans la maiſon du Teinturier avec un grand appareil. Cette remarque peut s'appliquer à la congelation de l'eau ſalée. Il eſt vraiſemblable que la glace formée en pleine mer, dans une latitude plus haute, & par un degré de froid plus vif que celui dont nous avons l'idée dans nos climats tempérés, peut devenir ſolide & ſe dégager de toutes les particules de ſaumure, quoique les expériences faites par le Docteur Higgins, dans ſa maiſon, aient produit ſeulement une glace molle, ſpongieuſe & remplie de ſaumure.

LA GLACE formée d'eau de mer par M. Nairne étoit très-dure, de trois pouces $\frac{1}{2}$ de long, & de deux de diamètre: d'où il ſuit qu'en lavant l'extérieur de cette glace dans de l'eau douce, cela ne pouvoit pas affecter l'intérieur qui étoit très-compact. Cette glace fondue donnoit une eau douce ſpécifiquement plus légere que l'eau dont ſe ſervoit le Docteur Higgins, laquelle étoit un mélange de pluie & d'eau de neige, & qui approchoit, par ſa légereté, de l'eau diſtillée. Si cette glace n'avoit pas été douce, le *reſiduum* d'eau de mer d'où on venoit de l'ôter, n'auroit pas pu être d'une gravité ſpécifique plus grande que l'eau de

OCÉAN.

l'Océan ; ce qui arrivoit pourtant dans l'expérience de M. Nairne. Il me paroît donc évident que l'eau falée fe gele, & qu'elle n'a cependant d'autres particules de faumure que celles qui adherent à fon extérieur. Toute cette théorie eft parfaitement d'accord, à ce qui eft arrivé à M. Adanfon (*a*). Il apportoit en France deux bouteilles d'eau de mer, prife en différentes parties de l'Océan, pour en examiner & en comparer la falure à loifir : la gelée brifa les deux bouteilles, & l'eau qu'on tira de la fonte de cette glace étoit très-douce. Ce fait eft fi inconteftable & fi naturel que je ne puis pas concevoir pourquoi on a dit fans le moindre fondement (*b*), *que les bouteilles furent changées, ou que M. Adanfon n'expofe pas la circonftance qui altéra ainfi l'eau de la mer en la diffolvant ;* car, puifqu'il affure que les bouteilles fe briferent, il eft clair que les particules de faumure concentrées, fe diffiperent, & fe dégagerent entièrement de la glace.

LA GLACE formée par le Docteur Higgins, avec de l'eau de mer, étoit *compofée de lames légeres, qui adhéroient foiblement l'une à l'autre.* Le Docteur Higgins l'ôta des vafes remplis d'eau de mer, & il continua cette opération jufqu'à ce que le reftant de l'eau de mer concentrée, commença à former des cryftaux de fel de mer ; ces deux expériences ne prouvent donc point ce que M. Higgins a

(*a*) Adanfon, Hiftoire Naturelle du Sénégal ; *Paris*, 1757, *in-4.° page* 190.

(*b*) *Second Supplement to the probability off reaching the North pole, page* 119.

voulu

voulu en conclure; car il a eu tort d'enlever une pareille glace *composée seulement de lames légeres, qui adhéroient foiblement l'une à l'autre;* s'il avoit eu la patience d'attendre, il auroit obtenu une glace aussi dure que celle de M. Nairne: une congelation plus parfaite auroit exclu les particules de saumure interposées entre *ces lames légeres qui adhéroient foiblement l'une à l'autre;* de nouvelles lames formées d'eau douce auroient réuni & resserré ces premieres. Il est vrai que M. Higgins trouva ensuite une glace plus épaisse & un peu plus solide dans le vaisseau *B;* mais l'eau de mer avoit déjà été si concentrée par des congelations réïtérées, qu'il n'est pas étonnant que les dernieres glaces y soient enfin devenues saumâtres.

OCÉAN.

ON DEMANDE comment des masses de glace d'une grosseur si prodigieuse ont pu se former en pleine mer; mais, avant de répondre, je renvoie le Lecteur à la Table que j'ai donnée plus haut, & dans laquelle on voit qu'au milieu de l'été, par les 55^d, $55^d\ 26'$ & 64^d de latitude S. à 100 brasses de profondeur, le thermomètre étoit à 34^d, $34^d\frac{1}{2}$, & 32^d, & que, dans tous les cas, la différence entre la température à la surface de l'eau, & à cent brasses de profondeur, n'a jamais surpassé quatre degrés de l'échelle de Fahrenheit, ou que la température de l'air ne différoit pas de 5^d de celle de l'Océan à cent brasses de profondeur. Si nous ajoutons que pardelà les 71^d de latitude S. la température de l'athmosphère & de l'Océan, doit être encore plus froide, & que les rigueurs d'un hiver antarctique sont sûrement plus que suffisantes pour refroidir l'Océan jusqu'à $28^d\frac{1}{2}$, point nécessaire à la congelation. Si nous considérons

OCÉAN.

d'ailleurs que ces froids rigoureux durent six ou huit mois de l'année, il sera aisé de concevoir qu'il y a assez de tems pour produire des masses de glace aussi considérables. Il est sûr, d'un autre côté, que ces masses immenses peuvent se congeler de plus d'une maniere. L'Océan se gele comme nous l'avons prouvé par un grand nombre d'exemples : la glace ainsi formée dans un calme, n'excède peut-être pas trois ou quatre verges d'épaisseur (*a*) : il est probable qu'une tempête brise souvent ces plaines, auxquelles Crantz donne une étendue de 200 lieues d'un côté, & de 80 de l'autre ; la pression de ces fragmens brisés, empile fréquemment un morceau sur un second, & ainsi réunis, ils se gelent ensemble ; ces morceaux doubles jetés l'un sur l'autre par un nouveau choc, forment enfin de grandes masses, qui ont des milles d'étendue, & 20, 40, 60, & plus de brasses d'épaisseur, & d'une hauteur & d'une grosseur effrayantes. Martens (*b*), dans sa Description du Spitzberg, remarque que le choc des glaces cause un bruit si fort, que, dans ces parages, les Navigateurs ont peine à entendre ceux qui parlent.

En 1772 & 1773, j'ai observé souvent des masses qui paroissoient avoir été formées de cette maniere ; car elles étoient en couches de quelques pieds d'épaisseur. Ceci est d'accord, à certains égards, avec l'état où le Cosaque Markoff trouva la glace à la distance de 420 milles des côtes de Sibérie. Les hautes masses qu'il rencontra étoient fort loin en pleine mer, & non pas près de la terre,

(*a*) Crantz, *page 31*.
(*b*) Voyages au Nord, de Martens ; *Tome II, page 62*.

fous de hautes montagnes de rochers, comme on le foupçonne dans *le fecond Supplément fur la probabilité qu'il y a d'arriver au Pole Boréal*, (en Anglois, *pages* 143-145.) Markoff, qui gravit fur ces montagnes de glace, n'apperçut, dans toute l'étendue de fa vue, que de la glace fans aucun veftige de terre. Il tombe des quantités prodigieufes de neige dans les climats qui font près des Poles: cette neige a bientôt plufieurs verges d'épaiffeur; elle fe durcit de plus en plus, & en fe fondant, & en fe mêlant à la pluie, elle devient de la glace folide, qui ajoute encore à la groffeur des montagnes de glace flottantes.

OCÉAN.

On objecte encore contre la formation de ces groffes montagnes flottantes en mer, l'opacité de la glace qui fe fait dans l'eau falée, tandis que les plus grandes maffes de ces hautes mers, font communément tranfparentes comme du cryftal, décorées d'une jolie teinte de bleu, que produit la réflexion de l'Océan: cette difficulté très-fpécieufe, paroîtra peut-être infoluble à ceux qui ne font pas accoutumés aux climats rigoureux; mais ceux qui ont paffé plufieurs hivers dans les pays fujets à de très-grands froids, appercevront tout de fuite la réponfe; car c'eft un fait très-connu, que la glace, qui couvre les lacs & les rivieres, eft fouvent opaque, fur-tout lorfque les gelées commencent, & qu'il tombe en même-tems de la neige; car alors la glace, avant de fe durcir, reffemble à une pâte, & dès qu'elle eft congelée, elle eft opaque & blanche; mais, au printems, une pluie & un dégel fuivi de quelques nuits très-froides, détruifent l'opacité & la couleur de la glace, & la rendent tranfparente & décolorée comme le cryftal; mais

OCÉAN.

lorſque le dégel continue, & qu'il ceſſe de geler, la même glace tranſparente, devient molle & poreuſe, & reprend une opacité abſolue (*a*). Ces remarques peuvent s'appliquer, je crois, à la glace que nous avons vue dans l'Océan. Les champs de glace étoient communément opaques : quelques grandes maſſes, probablement celles que la pluie avoit amaſſées, étoient tranſparentes ; mais les petits fragmens de glaces flottantes, qui provenoient de la chûte & des débris des grandes maſſes, & que de longues pluies avoient trempées, étoient poreuſes, tendres & opaques.

QUANT à ce que dit M. de Buffon (*b*), que les glaces, pour ſe former, ont beſoin d'un point d'appui, j'obſerverai d'abord que, dans les Expériences de M. Nairne, la glace s'engendroit à la ſurface, & on voyoit les cryſtaux ſe précipiter, ce qui prouve que la glace ſe fait où le froid eſt le plus vif : parce que l'air refroidit plutôt la ſurface, que le fond de la mer, la glace ſe jette naturellement en bas, & refroidit de plus en plus l'Océan, ce qui diſpoſe l'eau de la mer à une congelation ultérieure ; je ſuppoſe pourtant que cela arrive toujours pendant les calmes qui ne ſont pas rares au milieu des hautes latitudes, comme nous l'avons éprouvé dans la derniere expédition. Il ne paroît pas que la terre ſoit abſolument néceſſaire pour ſervir de point d'appui à la glace ; car les groſſes montagnes de glace, qui flottent dans les hautes latitudes ſans jamais ſe diſſoudre, peuvent ſervir de point d'appui : peut-être

(*a*) Recueil des Voyages au Nord, par Martens, *Tome II, pag.* 62.
(*b*) Buffon, Hiſtoire Naturelle, *Vol. I, page* 34.

Océan.

eſt-il probable d'ailleurs que toute la région du pole par-delà 80[d] dans l'hémiſphère auſtral, n'offre qu'une glace ſolide, à laquelle chaque année ajoute un nouveau cercle de glace, & dont cependant les vents, au retour de l'été, détachent des parties : par-tout où la glace flotte en groſſes maſſes, & quelquefois en corps compactes, formés d'un nombre infini de petits morceaux, il n'eſt pas difficile de concevoir comment une nouvelle congelation réunit ces différens morceaux; en effet, au milieu des glaces, le vent ne peut pas élever des vagues d'une hauteur & d'une largeur conſidérables. Les Anciens avoient quelque connoiſſance de ceci, & il eſt probable qu'ils les puiſerent chez les naturels de la Gaule, les Bretons & les autres Peuples du Nord, qui entreprenoient de longs voyages; la Mer du Nord, étoit appellée Mer *glacée*, Mer *morte*, Mer *pareſſeuſe*, Mer *immobile*; quelquefois ils lui donnoient le nom de *Mare cronium*, de Mer *concrete*, de *Morimaruſa*, de Mer *morte* (*a*), & ce qui eſt très-remarquable,

(*a*) Dyonis, *Periegetes*, *V.* 32, 33.

Orphæus Argonaut, *V.* 1079, 1080.

Strabo, *L. II*, *p. m.* 71, dit d'après Pytheas de Marſeille, que près de Thule, au Nord, l'Océan n'eſt ni terre, ni mer, ni air, mais une concrétion de ces élémens; ce qui prouve que le fameux Voyageur de Marſeille, avoit entendu parler de la congelation de la mer : en comparant ſa deſcription avec celle des autres Ecrivains, & avec les noms que donnoient les Anciens à cette mer du Nord, il paroît que tous ces détails viennent des Nations Galloiſes ou Celtiques; car c'eſt dans leur langue qu'il faut aller chercher la ſignification de ces termes dont ſe ſert Pline, *de Morimaruſa* (de la Mer-Morte;) par exemple, *mor* en Gallois, c'eſt la mer, & *marw*, ſignifie *mont;* de ſorte que *Mar-Marw*, veut dire la Mer-Morte. En Irlandois *Muir Croinn*, eſt la mer *coagulée*, *épaiſſie*, *concrete*. (*Voyez* Toland's, Hiſtory of the Druids in the collec-

OCÉAN. dans les plus grands froids du Nord, la gelée eſt ſi forte, que toutes les eaux s'y coagulant tout-à-coup, forment une eſpèce de pâte, & ſe congelent ainſi toutes à-la-fois (*a*). On peut donc croire avec beaucoup de raiſon, que l'extrême froid des hautes régions auſtrales, a le même effet; qu'il congele tout-à-coup les parties de l'Océan, d'autant mieux que, ſuivant les obſervations faites dernièrement par nous, & ſuivant celles des autres Voyageurs, le climat antarctique eſt inconteſtablement plus froid que l'hémiſphère nord, par les mêmes degrés de latitude. Le celèbre M. de Buffon (*b*) dit: « les Navigateurs prétendent que le continent des » terres auſtrales eſt beaucoup plus froid que celui du pole » arctique; mais il n'y a aucune apparence que cette opi- » nion ſoit fondée, & probablement elle n'a été adoptée » des voyageurs, que parce qu'ils ont trouvé des glaces » à une latitude, où l'on n'en trouve preſque jamais dans » nos mers ſeptentrionales; mais cela peut venir de quel- » ques cauſes particulieres. »

---

tion of ſeveval pieces London 1726, *in-8.° vol. I, page 149*,) de ſorte que cette expreſſion de mer *croniene* ne vient pas de *cronus* ou de Saturne, mais de ſon état de congelation & de coagulation.

Tacit. de Morib. Germ. *cap. 45*, *Trans Suionas*, *aliud* mare pigrum, *ac prope* immotum — *quod extremus cadentis jam ſolis fulgor in ortus edurat adeo clarus*, *ut ſidera hebetet.*

Plinius, Hiſt. Nat. *L. IV*, *c. 13*, *Septimalis Oceanus*; amalchium *eum hecatæus appellat à Paropamiſo amne qua Scythiam alluit*, quod *nomen ejus gentis lingua ſignificat* congelatum; *Philemon* Morimaruſam *à cimbris vocari*, *hoc eſt*, Mortuum Mare, *uſque ad Promontorium Rubeas: ultra deinde*, cronium; cap. 16, *Thule unius diei navigatione mare* Concretum, *à nonnullis* cronicum *adpellatur.*

(*a*) Voyage en Sibérie de Gmelin.

(*b*) Hiſtoire Naturelle, *Vol. I*, *pag. 511*.

Si on compare les Obſervations Métorologiques raſſemblées aux Iſles Falkland, par environ 51ᵈ de latitude S. & publiées par M. Dalyrmple dans ſa *Collection des Voyages dans la Mer Atlantique du Sud*, avec celles qu'on recueille par-tout en Europe dans les degrés de latitude correſpondans de l'hémiſphère ſeptentrional; ſi on conſidere qu'à la terre de Feu, à la terre des Etats & à la Géorgie auſtrale du 54ᵈ au 56ᵈ de latit. S. à la terre de Sandwich, par environ 58 & 59ᵈ de latit. S. tout le ſol eſt couvert d'une neige éternelle juſqu'aux rivages & juſqu'à la mer, dans les mois de Décembre & de Janvier, qui répondent à nos mois de Juin & de Juillet, un lecteur ſans prévention jugera que la température de l'hémiſphère auſtral, doit être beaucoup plus froide que celle de l'hémiſphère du nord: perſonne déſormais ne peut révoquer en doute cette vérité. Océan.

Si on me demandoit l'origine de ce phénomène curieux, voici mon opinion ſur ce ſujet: j'eſpere que ſi on ne la trouve pas ſatisfaiſante, elle ſervira du moins à expliquer pluſieurs effets, qu'on n'a peut-être pas encore enviſagés ſous le même point de vue que moi: il me ſemble que, ſans parler d'autres cauſes fondées ſur le mouvement apparent du ſoleil, l'abſence de terre dans les hautes latitudes de l'hémiſphère auſtral, produit cette différence eſſentielle dans la température de l'air, au même degré de latitude Nord & Sud.

Dans les climats arctiques du 60 au 66ᵈ ½, & pardelà on rencontre beaucoup de terres, ſavoir, l'Iſlande, le

OCÉAN.

Spitzberg, au nord de la Norwège & de la Suède, toute la Lapponie, toutes les parties ſeptentrionales de la Ruſſie d'Europe & de la Ruſſie d'Aſie : au-delà des extrémités orientales, vers le Kamtchatka, il y a un grand nombre d'Iſles découvertes depuis peu par les Ruſſes, & les Terres de l'Amérique Septentrionale aux environs de la Baie d'Hudſon & de Baffin, & enfin le nouveau Groënland & le vieil Groënland. Quelques-unes de ces Terres ſont habitées & même cultivées, & produiſent diverſes eſpèces de fruits & de bled, & pendant les courts hivers dont elles jouiſſent, il y régne ſouvent une chaleur, qui n'eſt guères moindre que celle qu'on éprouve entre les tropiques. Rapprochons maintenant ces contrées de celles de l'hémiſphère antarctique. Nous n'avons point trouvé de terres aux environs du 60.[e] parallèle & pardelà au Sud, excepté deux petits cantons dans la mer Atlantique du Sud. Le thermomètre, au milieu de l'été de ces hautes latitudes, n'étoit jamais à 5[d] au-deſſus du point de congelation, & nous l'avons vu fréquemment au-deſſous. Nous avions ſouvent de la neige & de la pluie neigeuſe, & l'eau des futailles qui étoient ſur le pont, ſe gela pluſieurs nuits. Si tout cela arrivoit au milieu de l'été, quelle doit être la rigueur de ces climats pendant l'hiver? Ce que diſent les Navigateurs Eſpagnols (*a*), les Hollandois (*b*), les François (*c*), & ſur-tout les Anglois (*d*),

(*a*) Troiſieme Voyage d'Améric Veſpuce. Garcia Nodal. Sarmiento.

(*b*) Roggevin, Recueil des Voyages pour l'établiſſement de la Compagnie des Indes Orientales, *Tome IV.*

(*c*) Bougainville, M. de Gennes, Fréſier, Beauchene, Gouin, Bouvet.

(*d*) Drake, Cavendish, Sharp. Sir John Narborough, Wood, Roger, Halley, Anſon, &c, &c.

touchant

touchant la température des régions auſtrales, aux environs de la côte des Patagons, de la Terre de Feu, des Iſles Falkland & des mers voiſines, répond parfaitement à ce que nous avons éprouvé : aux Iſles Falkland pendant toute une année, le thermomètre n'a pas varié de plus de 20ᵈ (*a*) : il eſt donc évident qu'il n'y a point de grand continent de 60 à 71ᵈ & pardelà, & que les fragmens de terre peu conſidérables qui s'y trouvent, ſont bien plus froids que les contrées ſituées dans les degrés correſpondans de l'hémiſphère ſeptentrional. OCÉAN.

LA MER étant un corps tranſparent, les rayons du Soleil y pénètrent fort avant; mais à environ 271' pieds Anglois les faiſceaux de lumiere ne paſſent pas plus loin, & à cette profondeur l'eau de la mer devient parfaitement opaque (*b*). Par-tout donc où il n'y a point de fond à 45 braſſes, la mer ne réfléchit aucun rayon du Soleil : ils ſont tous abſorbés dans l'Océan, & comme la réflexion de ces faiſceaux contribue ſur-tout à la chaleur de la température de l'air, il s'enſuit que ſur les mers d'une grande étendue, qui ont communément 48 braſſes de profondeur, la température de l'air n'eſt jamais auſſi chaude que ſur les terres placées aux mêmes parallèles; c'eſt pour cela encore que les Iſles d'une médiocre grandeur, environnées d'un grand Océan, ne ſont pas auſſi chaudes que les grands continens, qui ſe trouvent ſous le même parallèle. J'ajouterai que le foyer du miroir ardent dirigé ſur de l'eau, ne produit point de

(*a*) Collection de Dalrymple, & Philoſ. Tranſ. *Vol. 66.*
(*b*) Bouguer, Eſſai d'Optique ſur la gradation de la Lumiere.

OCÉAN.

chaleur, tandis qu'à ce foyer toute eſpèce de métal ſe fond à l'inſtant, ſe vitrifie & s'évapore; il ne faut pas oublier d'ailleurs que le Soleil reſte huit jours de plus dans la partie de l'écliptique qui eſt au Nord que dans les Signes du zodiaque du Sud; l'hiver de l'hémiſphère Sud eſt donc plus long de huit jours, & l'été plus court de huit jours; toutes ces cauſes y refroidiſſent l'air $22 \frac{13}{16}$ ou 23 fois plus que dans les régions arctiques:

> Cuncta gelu, canaque æternum grandine tecta,
> Atque ævi glaciem cohibent, riget ardua montis,
> Ætherii facies, ſurgentique obvia Phœbo,
> Duratas neſcit flammis mollire pruinas.
>
> SIL. ITAL. *Lib. III, V.* 480.

SI je me ſuis arrêté ſi long-tems ſur la formation de la glace, & les cauſes du froid, c'eſt que j'ai cru qu'en raſſemblant dans un même chapitre tout ce qui eſt relatif à la glace de l'hémiſphère auſtral, & en examinant tout ce qui a été dit de part & d'autre, les Navigateurs à venir ſeront mieux en état de juger juſqu'où les faits obſervés répondent aux cauſes qu'on leur aſſigne. S'ils découvrent des raiſons en faveur d'un avis contraire, ils publieront, ſans doute, les faits ſur leſquels leur opinion ſera fondée; & ils releveront mes erreurs. Si au contraire mes argumens ſont inconteſtables, ils leur donneront probablement un nouvel appui & une nouvelle force, & ils démontreront, ſans réplique, ce que j'ai ſeulement indiqué.

JE POURROIS expoſer ici beaucoup d'autres particularités

relatives à l'Océan; je pourrois décrire ses courans & la diversité de ses fonds, l'inclinaison & la variation de l'aiguille; mais cette matiere a déjà été ébauchée dans les Observations Nautiques des Officiers des vaisseaux chargés de cette expédition. Ces Observations ont été présentées aux Commissaires de l'Amirauté, & imprimées dans la Relation du Capitaine Cook; nos deux Astronomes ont publié en outre, par ordre du Bureau des Longitudes, le résultat de leurs travaux. Océan.





CHAPITRE III.

Obſervations ſur l'Athmoſphère, ſur ſes changemens, ſes Météores & ſes Phénomènes.

Mundi pars eſt aër quidem neceſſaria. SENECA.

SECTION PREMIERE.

Des Météores aqueux.

ATHMOSPHERE

NOUS ALLONS PARLER des changemens & des phénomènes divers d'un élément moins denſe que l'eau. Nous traiterons d'abord des Météores aqueux, parce qu'ils ont plus de rapport avec le Chapitre précédent.

1.° LE CLIMAT, en-dedans des tropiques, étant très-chaud, & les nuits un peu longues, les vapeurs que le Soleil élève pendant le jour, ſe condenſent vers le ſoir, & tombent ſouvent comme une roſée ſur chaque partie du vaiſſeau: c'eſt ce que nous avons obſervé quelquefois au milieu de l'Océan atlantique, quoiqu'à une grande diſtance de terre, & dans les plus hautes latitudes: je n'en citerai qu'un exemple: le 8 Janvier 1775, à dix heures du ſoir, quand nous marchions entre le 50 & le 60.e parallèle, & aſſez loin de

terre, nous trouvâmes tout le pont & tous les agrès mouillés par une rosée abondante. Je suis donc porté à croire qu'une forte rosée ne peut pas être réputée désormais un signe assuré du voisinage de terre. Athmosphere

2.° Comme nous avons visité les Isles du Tropique à deux époques diverses, du mois d'Août au mois d'Octobre 1773, & du mois de Mars à celui de Septembre 1774; il est difficile de nous former par-là une idée des changemens & des retours des saisons, parce qu'à chaque fois, durant nos relâches, le Soleil étoit dans l'hémisphère septentrional; mais si l'on considere que nous étions à Taïti à la fin d'Août, & ensuite en Avril & au commencement de Mai, & que nous avons trouvé une différence essentielle dans la végétation, il nous sera permis de conclure que cette différence provenoit de celle des saisons; car, au milieu des pays situés entre les Tropiques, la Nature semble plus uniforme & plus constante dans la production des vents & des pluies qu'en-dehors des Tropiques. Le contraste étoit trop frappant pour ne pas être remarqué; &, s'il n'étoit pas causé par le retour naturel des saisons, il doit avoir été produit par une déviation extraordinaire de la régle générale qui a lieu en-dedans des Tropiques. Cette déviation est possible, mais elle n'est point du tout probable.

Les collines de Taïti étant revêtues, au mois d'Août, d'herbages secs & morts, dont une grande partie avoit été brûlée par les Naturels, ce qui donnoit au pays un aspect stérile & désagréable, il restoit dans l'Isle très-peu de fruits à pain, & presque point de pommes: les bananes y étoient

ATHMOSPHERE

rares, & si nous en exceptons les eddoës, la plus grande partie des végétaux étoit peu abondante, & on se procuroit difficilement un seul cochon; mais en y arrivant huit mois après, au commencement d'Avril, une verdure agréable couvroit les collines jusqu'à leur sommet; le poids des fruits à pain courboit les arbres des plaines; dans les vallées les plus gros pommiers étoient chargés d'excellens fruits; toutes les côtes festonnées d'une quantité innombrable de cocotiers, offroient une multitude de noix; d'immenses grouppes de plantains de cheval ornoient les vallées, elles-mêmes qui sont entre les collines les plus élevées, tandis que chaque maison étoit environnée d'allées de bananiers de la meilleure espèce: nous achetâmes, en peu de tems, une quantité considérable de gros cochons, fort bons; & par-tout nous en voyions les étables pleines. Quand nous relâchâmes la derniere fois à Taïti, le Soleil venoit de quitter l'Hémisphère Austral; & on a observé généralement que par-tout où le Soleil est vertical en-dedans des Tropiques, ses rayons puissans y accélerent l'élevation des vapeurs & causent beaucoup de pluies, qui jointes à l'influence créatrice du Soleil, rafraîchissent & animent la végétation, répandent une nouvelle vie sur toute la Nature.

CETTE IDÉE me conduit à une autre vue de la Nature. Taïti & toutes les Isles hautes, sont en général plus heureuses & plus fertiles que les Isles basses, & que celles qui sont d'une élévation médiocre. Les collines élevées, qui occupent le milieu des premieres Isles, attirent par leur position, les vapeurs & les nuages qui passent près d'elles: il y a

peu de jours où leurs sommets ne soient enveloppés de brouillards, & quoiqu'il n'y pleuve pas constamment, ces collines procurent un arrosement si régulier, que leurs cimes sont couronnées par de gros arbres, & leurs flancs entourés d'arbrisseaux & de plantes agréables à la vue pendant toute l'année : les vallées des environs recueillent dans leur sein l'humidité salutaire qui n'est pas absorbée par ces plantes, & elles mettent la végétation à l'abri de l'ardeur dévorante du Soleil. Voilà pourquoi chacune de ces collines est embellie par un joli ruisseau, formé de plusieurs petits filets d'eau, qui se réunissent dans un même lit. Les Naturels pratiquent çà & là, le long de ce ruisseau, des réservoirs, afin d'arroser les plantations d'eddoës: la multitude d'arbres qui croissent sur les bords de ce charmant ruisseau, étendent leurs branches touffues, rafraîchissent l'onde limpide & répandent ainsi des principes de vie dans les plaines, où le ruisseau va s'égarer entre les riches bocages de fruits à pain, de pommiers & d'arbres d'étoffe & de bananiers : ces ruisseaux servent à la nutrition d'une variété immense de fruits qui croissent par-tout : ils égayent cette scene pittoresque & offrent aux Habitans une boisson saine. Les Habitans des Isles basses, au contraire, n'ont autour de leurs habitations, que des cocotiers, qui croissent bien dans un sol sablonneux, & assez près du rivage pour être souvent couverts de l'écume de la mer : l'eau de pluie conservée dans des mares & des étangs sales & profonds, remplis de plantes visqueuses, aquatiques, & puante par sa stagnation, est la seule liqueur avec laquelle ils puissent se rafraîchir, après avoir été exposés sur le récif où ils sont obligés d'aller pêcher par un Soleil brûlant, & au milieu de l'écume des flots.

ATHMOSPHERE

QUOIQUE les hautes Isles attirent constamment l'humidité des nuages, & produisent beaucoup de pluies pendant toute l'année, il y a cependant une saison où elles sont plus abondantes; elle ne faisoit que passer, quand nous arrivâmes à Taïti pour la seconde fois : tous les ruisseaux & tous les courans étoient encore remplis d'eau, au-lieu que lors de notre premiere relâche, il y en avoit très-peu.

LES COLLINES, qui sont la cause de la fertilité de ces Isles, produisent aussi un autre effet, en attirant à elles les vapeurs qui s'élèvent, & les nuages de l'athmosphère : la température de l'air se trouve chargé, ce qui amene des coups de vents subits & de grosses ondées de pluie : les Navigateurs sont avertis par-là du voisinage des terres, ainsi que nous l'avons éprouvé plusieurs fois : nous eûmes des raffales & des éclairs le 23 de Septembre 1773, quand nous découvrîmes l'Isle d'*Hervey* : la même chose arriva après que nous eûmes dépassé *Mopeeha*, ou l'isle *d'Howe*, le 7 Juin 1774 : nous eûmes tout-à-coup des bouffées de vent accompagnées de pluie, quand nous rencontrâmes les Marquises & Taïti ; quand nous arrivâmes à Tofooa, l'une des Isles des Amis, quand nous nous trouvâmes dans les environs de l'Isle de la Pentecôte, & pendant un assez long espace de tems que nous passâmes autour des nouvelles Hébrides ; quand nous approchâmes de l'Isle de Norfolk, & près de la Nouvelle-Zélande ; M. de Bougainville (*a*) semble aussi avoir fait les mêmes remarques.

(*a*) Voyez la Relation de son Voyage autour du Monde.

3.° IL EST

3.° IL EST NATUREL que nous ayons eu des brumes durant nos campagnes au Sud, & je n'en parlerois pas, si je n'avois à rapporter une obſervation très-curieuſe, & abſolument nouvelle, que le Capitaine Cook a eu la bonté de me communiquer, & dont mon expérience m'a fait enſuite reconnoître ſouvent la vérité. ATHMOSPHERE

SI, après un vent fort, une groſſe mer & une houle, il ſurvenoit un calme & de la brume en même-tems, la houle augmentoit toujours au-lieu de diminuer peu-à-peu, comme un calme auroit dû naturellement le produire; ce qui paroît provenir de la preſſion de l'athmoſphère, chargée alors d'une grande quantité de particules aqueuſes.

4.° LA NEIGE, la pluie neigeuſe & la grêle, nous avertiſſoient ſouvent de l'approche du cercle antarctique; mais la premiere année de l'expédition (en 1772) nous eûmes de la neige de bonne heure (dès le 11 Octobre) par 51[d] de latitude: les deux années ſuivantes, nous n'eûmes gueres de neige qu'aux environs de ce cercle. Il faut remarquer que cette neige tomboit au milieu de l'été, d'où l'on peut juger quelle doit être la rigueur de l'hiver. Si nous avions trouvé beaucoup de terres au Sud, le deſir de les reconnoître auroit pu nous ſéduire, & je ne ſais pas ſi nous aurions échappé aux rigueurs d'un hiver antarctique.

5.° EN MARCHANT vers le canal de la Reine Charlotte, le 17 Mai 1773, nous nous trouvâmes à-peu-près par le travers du cap Stephens, entre trois & quatre heures de l'après-midi: le vent diminua peu-à-peu, & nous eûmes

ATHMOSPHERE

presque calme : il avoit plu le jour auparavant ; le vent avoit soufflé avec force toute la nuit ; & le matin le tems avoit été très-agréable & chaud, le thermomètre se tenoit à $56^d \frac{1}{2}$: à $4^h \frac{1}{4}$, nous apperçûmes des nuages épais au Sud-Ouest, &, suivant toute apparence, il plut sur les parties méridionales du Cap : à l'instant nous vîmes à la surface de la mer, une tache blanchâtre, d'où s'éleva une colonne, tandis qu'une autre descendoit du haut des nuages, pour joindre la premiere : peu de tems après, trois autres de ces colonnes qui se formoient, frapperent nos regards : la plus proche étoit éloignée de nous d'environ trois milles ; à la base, elle étoit beaucoup plus large que par-tout ailleurs ; (son diamètre à cette distance, paroissoit être de 70 ou 80 brasses d'étendue) ; l'eau de la mer violemment agitée, s'élevoit en vapeurs, qui se trouvant éclairées par le soleil, étoient brillantes & jaunâtres, sur-tout en face des nuages noirs placés parderriere ; mais, avant que le soleil brillât, elles étoient blanches : comme ces colonnes s'approchoient de nous venant du fond du détroit, nous eûmes occasion de les examiner plus en détail : leur diamètre dans la partie supérieure du côté des nuages, étoit plus grand que celui du milieu ; ce dernier ne paroissoit pas excéder *deux ou trois pieds* ; l'eau s'élançoit en l'air en ligne spirale ; quelquefois il sembloit y avoir un espace creux en-dedans de la colonne, & l'eau paroissoit ne former qu'un cylindre ; car le corps de la colonne avoit vers son axe, une couleur différente, & il ressembloit à un tube de verre creux ; comme ces colonnes se remuoient en avant sur la surface de la mer, les nuages ne les suivoient pas aussi vîte, ce qui leur donnoit une position

oblique, & quelquefois une forme courbe ; leurs mouvemens ne paroissoient pas être d'une égale vîtesse, ni dans la même direction ; l'une sembloit dépasser les autres, & on les voyoit se croiser mutuellement, à mesure qu'elles approchoient de nous : l'Océan paroissoit agité de plus en plus ; & rempli de vagues courtes & brisées : nous avions alors un peu de vent ; mais il n'étoit pas fixe, car il souffloit en un quart d'heure, de presque tous les points du compas : la premiere de ces quatre colonnes, étoit la plus méridionale, & dura le plus long-tems ; la plus septentrionale étoit la plus proche de nous ; elle paroissoit marcher au Sud, c'est-à-dire, de notre côté ; &, comme les nuages qui se trouvoient joints aux parties supérieures de ces colonnes, ne suivoient pas avec la même vîtesse que celle des parties inférieures qui se remuoient sur la surface de l'eau, elles disparoissoient bientôt après, parce que les trombes étant prolongées à une trop grande hauteur, se brisoient nécessairement.

TANDIS que nous observions les quatre premieres trombes, nous remarquâmes à un demi-mille du vaisseau, à stribord, une tache sur la mer, d'environ 50 à 60 brasses de diamètre, plus agitée que le reste : l'eau se remuoit promptement vers le centre, en vagues courtes & brisées ; elle se résolvoit ensuite en vapeurs, & elle s'élevoit en lignes spirales vers les nuages ; mais nous n'appercevions pas ici la colonne aussi distinctement, à mesure qu'elle s'élevoit, parce que la vapeur qui jaillissoit des flots, obstruoit la vue ; elle produisoit un bruit pareil à celui d'une cascade qui roule des eaux bruyantes : cette trombe s'avança

ATHMOSPHERE

vers le vaiſſeau, juſqu'à ce qu'elle fût en face de nous, à la diſtance de deux encablures. Durant cet intervalle, il tomba de la grêle ſur le pont ; une autre trombe ſe montra bientôt derriere celle-ci ; un tourbillon de vapeurs ſe forma en-deſſous, & jaillit en l'air en ligne ſpirale, & elle diminua peu-à-peu vers le ſommet : un ſecond nuage, d'une forme longue & mince, qui alloit en pointe à ſon extrémité inférieure, ſembloit deſcendre vers la trombe montante, dont les deux extrémités devinrent cylindriques & droites ; elle marcha enſuite au Sud-Eſt, & prit une forme oblique & courbe ; enfin quand elle ſe briſa, nous obſervâmes un éclair dans les environs, mais nous n'entendîmes point d'exploſion ; celle qui étoit près de nous, avoit diſparu peu de tems auparavant ; il étoit alors cinq heures, & le thermomètre ſe tenoit à 54^{d} : nous eûmes pluſieurs ondées de pluie pendant la durée de ce phénomène, & nous avions ferlé les baſſes voiles, & cargué les huniers.

APRÈS le vent frais qui ſouffla du 22 Octobre de la même année à midi, juſqu'à notre arrivée par le travers du Cap Palliſer, le 29, la mer fut toujours turbulente & le tems gros, & les Officiers du vaiſſeau nous dirent que les gens du quart du matin, avoient vu pluſieurs trombes : à 8 heures, nous eûmes une petite ondée de pluie, & immédiatement après le vent changea ; le thermomètre étoit à $51^{d} \frac{1}{2}$.

VOICI des corollaires que je déduis de ces faits : 1.° Les trombes de mer ſemblent formées par des révolins de

vents qui, dans leur conflit, produisent un mouvement circulaire de l'air ; ce qui contribue à enlever l'eau en vapeurs, & le vide causé par l'air rarefié au milieu de la colonne, semble attirer les nuages, & leur donner la forme d'un cône, dont la pointe est tournée en-bas. ATHMOSPHERE

2.° LA LUEUR de l'éclair feroit croire que les nuages étoient alors électriques, & que la réunion des deux tubes, qui partoient l'un de la mer, & l'autre des nuages, provenoit d'une attraction électrique (*a*).

3.° LES TROMBES se forment communément près des terres qui ont des promontoires avancés ; en-dedans des mers étroites, dans les détroits, & dans les autres parages où les vents produisent des courans & des révolins : celles que décrit Thévenot, furent observées dans le Golfe de Perse, entre les Isles de Guésomo, Laréca & Ormus. Un de mes Amis en a vu plusieurs dans les champs de ris inondés, le long de la riviere de Canton à la Chine : le Docteur Shaw en a apperçu quelques-unes dans la Méditerranée, près des

(*a*) Dans les Transactions Philosophiques, *Vol. XLVII*, *n.* 80, *page* 478, on dit qu'une trombe de mer vue dans le Comté de Lincoln, finit par une traînée de feu : celle qui fit tant de ravages à Rome le 11 Juin 1749, & qu'observa le Pere Boscowich, dardoit continuellement des éclairs de tous les côtés. Celle que vit Dampierre, *Vol. III*, *page* 182, sortit d'un nuage noir, qui donna une grande quantité de pluie, de tonnerre & d'éclairs. Voyez *les Expériences & les Observations du Docteur Franklin, sur l'Electricité*. M. Adanson a observé aussi une trombe précédée d'un coup de tonnerre : il la trouva extrêmement chaude, ce qui pouvoit provenir principalement de l'air enflammé, qu'y avoit introduit un vent d'Est venant de l'intérieur de l'Afrique. *Voyage au Sénégal*, *par Adanson*.

ATHMOSPHERE

Caps Carmel, Gréego & Laodicée; celles que nous avons vues, étoient en-dedans ou près de l'entrée du détroit de Cook, entre les deux Isles de la Nouvelle-Zélande, parmi différentes pointes de terres avancées à l'embouchure des Goulets & des Baies, qui s'étendent à plusieurs lieues, dans l'intérieur du pays, & qui forment des détours remarquables (*a*).

4.° LES TROMBES paroissent communément dans un calme après des vents forts, quelquefois après un tems doux ou chaud, sur-tout quand la région supérieure de l'air se trouve beaucoup plus froide que celle d'en-bas: nous avions eu de petites ondées de pluie froides la veille, & le vent avoit soufflé avec force la nuit auparavant: le matin, la violence du vent diminua peu-à-peu. Quand les trombes commençoient à se former, le thermomètre étoit à $56^{d}\ \frac{1}{2}$; il avoit été à $51\ \frac{1}{2}$ la veille: tandis que l'une d'elles s'approcha de nous, il tomba de la grêle, ce qui prouve que la région supérieure de l'athmosphère, étoit plus froide que celle d'en-bas d'au-moins 20 degrés, & après qu'elles eurent toutes disparu, le thermomètre se tint à 54^{d}; par conséquent la partie d'en-bas de l'athmosphère avoit été considérablement refroidie l'espace de trois quarts d'heure.

SUIVANT M. de Buffon (*a*), pour expliquer tous les phé-

(*a*) Ceux qui voudront voir un plus grand nombre d'exemples des trombes de mer qui se forment près des terres, ou dans les révolins entre deux vents, peuvent recourir aux Transactions Philosophiques, & à l'Ouvrage du Docteur Franklin, cité plus haut.

(*b*) *Vol, II, page 287*, édition *in-12*.

nomènes qui accompagnent les trombes, il eſt néceſſaire de ſuppoſer qu'il y a toujours au-deſſous de la mer, un endroit où le feu ſouterrain laiſſe échapper une grande quantité d'air, qui élève les eaux de l'Océan, cauſe un bouillonnement & de la fumée, & réunit les nuages aux flots, au moyen d'une trombe; mais on remarquera que les vapeurs nous ont paru être de l'eau raréfiée élevée par la violence des vents, & non pas de la fumée produite par le feu; de plus, ſi ce parage avoit été échauffé par un feu ſouterrain, le thermomètre auroit certainement monté davantage: j'ai déjà dit qu'il baiſſa, ce qui prouve clairement que l'air étoit devenu plus froid; j'ajouterai que la raréfaction de l'air, & l'électricité, ſont plus que ſuffiſantes pour expliquer les différens phénomènes de ce météore.

ATHMOSPHERE

Vocatur & Columna, cum ſpiſſatus humor rigenſque ipſe ſe ſuſtinet: Ex eodem genere & in longum veluti fiſtula nubes aquam trahit. Pline, Hiſt. Nat. Lib. II, cap. 49.



SECTION II.

Des Phénomènes Aëriens.

PHÉNOMENES Aëriens.

1.° FRÉSIER observa sous le tropique au coucher du Soleil, un *nuage verd*, & il le décrit comme un phénomène très-singulier. Ceux qui connoissent les différens effets des mêlanges des couleurs, savent qu'on produit du verd, en mêlant du jaune & du bleu : le bleu est la couleur naturelle du firmament & de beaucoup de nuages : le Soleil couchant, répand sur le firmament, & sur tous les nuages près de l'horizon, un jaune d'or très-éclatant, ou une couleur d'orange ; il n'est donc pas extraordinaire de voir alors un ciel un nuage verdâtre : on peut jouir souvent de ce coup-d'œil en Europe. Mais comme le Soleil, à son lever & à son coucher, produit entre les tropiques & dans les environs, des teintes infiniment plus brillantes que par-tout ailleurs, il arrive de tems-en-tems, que ce spectacle est plus frappant, & par conséquent qu'on le remarque davantage. Le 2 Avril 1774, par 9^{d} 30′ de latitude S., j'ai observé au coucher du Soleil un très-beau nuage verd : d'autres à une plus grande distance, étoient couleur d'olive, & même une partie du firmament étoit teinte d'un verd tendre très-vif.

2.° LA RÉFRACTION de la lumiere à travers les nuages & la pluie, produit un arc-en-ciel dans la partie qui est opposée

PHÉNOMENES Aériens.

opposée au Soleil; ce phénomène est si commun, & son origine est si connue, que ce n'est pas la peine d'en parler ici; mais je dois dire qu'en allant, en 1773, de la Nouvelle-Zélande à Taïti, pour la premiere fois, j'ai observé constamment, tous les matins, du 7 Juin au 12 Juillet, un arc-en-ciel, ou un segment d'arc-en-ciel à l'horizon: quoique cette remarque ne soit pas fort importante, elle prouve cependant que nous avions presque tous les jours de petites ondées de pluie, & que nous faisions une attention particulière à tout ce qui se passoit sous nos yeux.

La lueur la plus pâle de la Lune, produit aussi des arcs-en-ciel; mais on les remarque moins à cause de leurs couleurs foibles & mourantes: j'en observai pourtant un avec des couleurs très-vives, le 29 Juin 1773; un autre le 12 Juillet de la même année, & un troisieme le 17 Mars 1775, quand nous étions près du Cap de Bonne-Espérance. Aristote est, je crois, le premier qui ait parlé de ce phénomène.

3.° Quand l'air est chargé de différentes vapeurs & souvent quand elles sont congelées en neige ou en pluie neigeuse, on voit paroître un *halo* autour du Soleil ou de la Lune, ce qui n'est pas extraordinaire; mais on dit que les *halos* précèdent les vents forts, les raffales, & souvent la pluie & la neige. Quoique j'aie eu des occasions fréquentes de voir cette observation confirmée, je ne les ai pas toujours notées dans mon journal; j'y trouve seulement celle-ci. Le 25 Février 1774, nous

PHÉNOMENES Aëriens.

apperçûmes un *halo* considérable autour de la Lune. Cette même nuit, il y eut des raffales accompagnées de pluie, & le lendemain le même-tems, avec de gros coups de tonnerre. Le 5 de Janvier 1775, avant midi, un *halo* étendu, qui occupoit dans les cieux un espace de plus de 44d, se montra autour du Soleil; il étoit sombre dans le milieu, brillant & blanchâtre, avec quelques couleurs de l'arc-en-ciel dans le cercle: il pleuvoit, &, par intervalles, il survenoit des raffales.



SECTION III.

Des Météores de Feu.

Météores de Feu.

1.° Notre Athmosphere est souvent chargée de particules aqueuses, qui produisent différens phénomènes, & des changemens divers de température ; mais il y a en outre tant de particules hétérogènes répandues dans la masse de l'air ambiant, que nous n'en connoissons pas encore la quantité, ni la variété. Des Observateurs exacts en découvrent de tems-en-tems de nouvelles, & ils nous apprennent les effets] de leurs diverses combinaisons. On a remarqué souvent que la matiere électrique est un des puissans moteurs qui se mêlent à l'athmosphere: cette matiere produit des phénomènes de toute espèce; elle donne naissance dans toutes les parties du globe à l'éclair & au tonnerre; cependant j'ai appris de plusieurs Habitans de Sainte-Hélène, qui étoient nés sur l'Isle, & qui y étoient parvenus à un âge avancé, qu'ils n'y avoient jamais entendu un coup de tonnerre: comme les plus hautes collines de cette terre, & tous les rochers qui l'environnent, sont une espèce de lave ou de scorie vitrifiée, que je suppose être électrique, *per se* ou non conducteur ainsi que tous les corps vitrescens, ils ne servent pas de conducteurs à l'électricité de l'athmosphère, & il n'y a point d'explosion.

MÉTÉORES de Feu.

LES ISLES de la mer du Sud, du moins celles que nous connoiſſons, ſont ſujettes aux éclairs & au tonnerre; car nous en avons été témoins à différens endroits & à différentes ſaiſons, & nous avons été obligés de ſuſpendre de tems en tems la chaîne électrique pour prévenir des accidens. Un jour, pendant notre relâche à Taïti, l'homme qu'on envoya au haut du grand mât y eut à peine attaché cette chaîne qu'un autre matelot qui ſur le pont dégageoit cette chaîne du milieu des haut-bans, reçut une commotion électrique, & on vit le feu s'enfuir le long de la chaîne dans l'eau ſans produire aucun dommage.

2.° LE 17 Août 1772, à huit heures du ſoir, après notre départ de Saint-Jago, nous obſervâmes un météore igné de forme oblongue, d'une lumiere brillante, mais bleuâtre, qui deſcendoit vers le nord-oueſt, & qui enſuite s'avançoit dans une direction oblique vers l'horizon : ſa durée fut momentanée; nous eûmes des ondées fréquentes de pluie, accompagnées de coups de vents ſubits & violens devant & après ſon apparition.

LE 30 Septembre 1774, à ſept heures & demie du ſoir, après avoir quitté la pointe Sud-Eſt de la Nouvelle-Calédonie & de l'Iſle des Pins, tous ceux qui étoient ſur le pont obſerverent au nord un globe lumineux de la groſſeur & de l'éclat du Soleil, qui marchoit avec beaucoup de vîteſſe du côté de l'horizon : ſa lumiere étoit pâle, & il creva ſans aucune exploſion; car on n'entendit d'autre bruit qu'un ſifflement pareil à celui que produit du fil de carret qu'on met au feu : après qu'il eut crevé, on vit s'échapper pluſieurs

étincelles brillantes, dont la plus inférieure avoit la forme d'une poire, & on pouvoit suivre la trace de celle-ci à l'aide d'une lumiere bleuâtre qu'elle laissoit par derriere. Nous étions alors en calme; mais, comme suivant la remarque de quelques habiles Observateurs, l'apparition du globe de feu annonce un vent frais; j'en attendois un réellement. Il arriva la nuit accompagné de raffales & de pluies : quoique je sois loin de dire que cet exemple, joint à un petit nombre d'autres, suffit pour rendre cette régle générale, je crois que si désormais on fait plus d'attention à ces phénomènes & au tems qui les suit, l'expérience pourra conduire à des conséquences plus exactes & plus universelles.

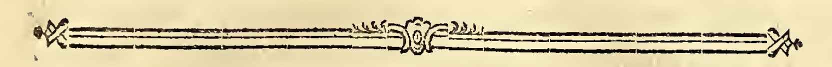
Météores de Feu.

3.° L'AURORE BORÉALE dans les hautes latitudes de notre hémisphère, est maintenant un phénomène très-ordinaire, & les habitans de la Suède, de la Norwège, de l'Islande & de la Russie, apperçoivent ce météore presque tout l'hiver quand les nuits sont belles; mais, avant notre expédition, je pense qu'on ne connoissoit pas les *aurores australes*, & quoique nous ayons passé trois saisons différentes dans le cercle Antarctique & dans les environs, nous l'avons observé une seule fois, en 1773, durant sept nuits consécutives; nous étions alors entre le 58 & le 60^{d} de latitude Sud, & le thermomètre à huit heures du matin étoit sur le pont en plein air, entre 31 & 33^{d}; elles ressemblent beaucoup aux aurores boréales; nous les voyions s'échapper au zénith en colonnes & traînées d'une lumiere pâle, d'un segment sombre qui servoit de base près de l'horizon, & qui se répandoit souvent

MÉTÉORES de Feu.

ſur tout l'hémiſphère auſtral. Quelquefois ces lumieres étoient ſi tranſparentes, qu'on obſervoit les étoiles à travers ; d'autres fois la traînée paroiſſoit blanche & plus denſe ou opaque, & elle ne tranſmettoit pas la lumiere des étoiles. Ces météores frapperent nos regards les 18, 19, 20, 21 & 26 Février, & 15 & 16 Mars,





SECTION IV.

Des Vents.

Des Vents.

LES VENTS produisent des changemens remarquables & assez généraux dans notre athmosphère. Leur histoire est encore très-imparfaite, & elle le sera toujours, parce qu'on n'a pas rassemblé un assez grand nombre d'observations exactes, & parce que les hommes étant portés à recueillir le plus tôt possible le fruit de leurs travaux, ils ne se soucient point de préparer des matériaux dont la postérité seule doit faire usage. Dès qu'on a quelques faits, on commence à construire un systême sur des conjectures, des soupçons, des expériences inexactes & douteuses.

NOUS NOUS BORNÉRONS à l'énumération des faits, & nous laisserons aux autres les conséquences qu'il faut en tirer, ou du moins nous offrirons nos conjectures pour ce qu'elles sont.

EN-DEDANS & près des Tropiques nous avons trouvé les vents réguliers, ainsi que les autres Navigateurs avant nous. Nous partîmes d'Angleterre au mois de Juillet 1772, & au Cap Finistere nous atteignîmes un vent Nord-Est, qui nous porta à peu de degrés de la Ligne, où vers la fin d'Août nous avions de la pluie & un vent S. S. O. ou S. O. qui nous obligea de marcher S. E. ou S. E. $\frac{1}{4}$ E. Le 8 Septembre,

VENTS. quand nous étions aux environs de l'Equateur, le vent passa au Sud; mais, en deux jours, il tourna au S. S. E. de sorte que nous pouvions cingler S. O. & en approchant du Tropique le vent tourna plus à l'Est; il s'établit à l'Est $\frac{1}{4}$ N. E. & même au N. E. & nous portâmes S. E. vers la fin de Septembre, après avoir dépassé le Tropique. Le 11 Octobre, nous pouvions cingler E. $\frac{1}{4}$ S. E. ou à-peu-près dans cette direction, & le 16 du côté de l'Est; le vent étoit N. & N. $\frac{1}{4}$ N. O. Le 25 Octobre, le vent passa de plus en plus à l'Est; de sorte que nous avançions à grands pas du côté du cap de Bonne-Espérance, & nous eûmes la satisfaction d'entrer dans la Baye de la Table. Nous avions eu un vent frais la nuit précédente. Ce résultat général de notre traversée, montrera d'un coup-d'œil l'étendue & les changemens des vents alisés. Par-tout où ce vent tomboit pour faire place à un autre, nous avions de foibles brises & des calmes qui à la vérité duroient peu.

EN 1773, dans notre passage de la Nouvelle-Zélande à Taïti, nous eûmes, le 20 Juillet par 36^{d} de latitude septentrionale, un vent S. E. que nous prîmes pour un vent alisé; mais nous fûmes bientôt détrompés par les changemens qui survinrent ensuite dans l'athmosphère, & nous ne rencontrâmes le véritable alisé S. E. fixe que le 7 Août par environ 19^{d} de latitude. Si ce vent souffloit quelquefois avec force, d'autres fois il étoit plus foible, sur-tout quand nous approchâmes des Isles: il nous porta à Taïti le 16 Août.

APRÈS avoir quitté les Isles de la Société, nous cinglâmes du côté des Isles des Amis à l'aide de l'alisé S. E. cependant

cependant à l'approche d'une grosse ondée de pluie & des éclairs, il sautoit en différens points; mais nous gagnâmes bientôt le véritable alisé: peut-être que le voisinage de quelque terre changea la direction du vent; car, quoique nous n'ayons apperçu qu'une Isle basse dans toute la traversée, il est possible que nous en ayons dépassé plusieurs, que la nuit, ou leur position basse nous ont empêché de voir: en effet, l'année suivante, nous cinglâmes un peu plus au nord de cette direction, & nous rencontrâmes plusieurs Isles, & ce même vent Sud-Est nous conduisit à Amsterdam & à Middelburg.

Le même vent alisé changea fort peu, après notre départ de Tongatabu, & il nous porta hors des tropiques, jusqu'à environ 32^{d} de latitude S. En 1774, quand nous retournâmes du Sud aux Isles, nous atteignîmes le vent alisé Sud-Est, par environ 29^{d} de latitude S., le 6 Mars: il fut constant jusqu'à notre arrivée à l'Isle de Pâque, & même après notre départ de cette Isle. Le 21 Mars, à 3 heures après midi, par environ $22^{d}\ 45'$ de latit. S. le vent nous prit tout-à-coup de l'avant, & bientôt après nous eûmes une forte ondée de pluie; mais, dès qu'elle fut finie, le vent alisé revint, & souffla frais de la même maniere, excepté en quelques autres occasions, où il tomba encore des ondées de pluie: aux environs des Marquises, nous eûmes de la pluie & plusieurs coups de vent.

Après notre départ des Marquises, nous marchâmes S. S. O. ensuite S. O. & enfin O. $\frac{1}{2}$ S. le même vent alisé S. E. nous poussoit en avant. Les cinq Isles basses, que nous ren-

Des Vents.

contrâmes jufqu'à notre arrivée pour la feconde fois à Taïti, nous firent changer de tems en tems notreroute.

Dans notre feconde traverfée des Ifles de la Société à celles des Amis, nous eûmes le même vent alifé S. E. & par intervalles, un vent contraire de l'Oueft, quand nous approchions de terre, ou pendant qu'une groffe ondée de pluie furvenoit; quelquefois il y avoit calme. Après avoir refté peu de jours à Anamoka, & paffé entre Oghao & Tofooa, nous atteignîmes un vent S. E. qui nous empêcha d'aller à Tongatabu, comme nous l'avions d'abord projeté: cette brife varia peu, dura jufqu'à ce que nous rencontrâmes les Nouvelles-Hébrides, où nous eûmes beaucoup de raffales & de pluie, & de tems en tems des calmes: nous eûmes encore des vents d'Eft en allant à la Nouvelle-Calédonie, & près de cette terre, nous étions fouvent en calme: il y avoit de tems à autre des raffales, avec de groffes ondées de pluie. Après notre départ de la Nouvelle-Calédonie, le vent fouffla du Sud; mais il tourna par degrés au O. S. O. à l'O. $\frac{1}{4}$. S. O. au Sud & dans le rumb de l'Oueft, où il refta; ce vent nous porta, pour la troifième fois, au Canal de la Reine-Charlotte.

En 1775, à notre départ du Cap de Bonne-Efpérance, nous avions une brife Sud-Eft fraîche, qui devenoit quelquefois un peu plus Eft, & enfin nous eûmes un calme depuis le 10 Mai, jufqu'à la nuit du 13, quand le véritable alifé Sud-Eft commença: il nous porta aux Ifles Sainte-Hélène, de l'Afcenfion, de Fernando de Noronha, & jufqu'à 4 degrés de latitude N. parage où un calme nous

arrêta : depuis notre départ de Sainte-Hélène, nous eûmes de tems à autre des raffales & des ondées de pluie, qui devinrent plus continues aux environs de la ligne. Le calme dura du 15 au 19 Juin : il fut accompagné de grosses ondées de pluie, & il commença avec du tonnerre & des éclairs ; ensuite nous eûmes une nouvelle brise du Nord, qui pendant la nuit, tourna au N. N. E. & au N. E ; mais, à mesure que nous avançâmes au Nord, le vent devint plus fixe. Des Vents.

Après avoir passé une seconde fois le Tropique du Cancer, le vent devint plus Est ; il souffla de l'E. N. E, & même de l'E $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ E. jusques par les 27 ou 28ᵈ de latitude N. que nous eûmes de nouveau des vents variables.

On peut tirer de ces détails les conséquences suivantes.

1.° Les vents alisés soufflent quelquefois au-delà des Tropiques, dans les Zones tempérées, sur-tout quand le Soleil est dans le même hémisphère, & l'étendue des vents alisés en-dedans des Tropiques, paroît proportionnée à la distance du Soleil, dans l'hémisphère opposé.

2.° Les vents alisés dans la mer du Sud, sont quelquefois interrompus par des calmes & des vents d'Ouest contraires, & sur-tout, les pluies & les coups de tonnerre, sont assez communs dans ces changemens de tems.

3.° On voit aussi les vents alisés interrompus à l'appro-

DES VENTS.

che de la terre, ſur-tout ſi elle eſt d'une hauteur conſidérable.

4.° DANS les intervalles où un vent diſparoît pour faire place à un autre, il ſurvient communément des calmes, & il n'eſt pas rare qu'il pleuve.

ON A DIT juſqu'ici que les vents réguliers qui viennent de l'Eſt, régnent ſur l'eſpace qui eſt en-dedans des Tropiques dans les grandes mers, & on croit que cet effet provient de ce que le Soleil étant vertical, ou preſque vertical en-dedans des Tropiques à midi, raréfie l'air, parce qu'alors ſon influence eſt très-puiſſante ; le Soleil s'avançant à chaque inſtant vers le Méridien d'un autre endroit du globe, la partie raréfiée de l'athmoſphère, ſe meut naturellement de l'Eſt à l'Oueſt : dès que la cauſe de la raréfaction ceſſe par l'éloignement du Soleil, les colonnes d'air, qui ſe trouvent aux environs de l'endroit raréfié, ſe précipitent pour former l'équilibre ; ce courant produit le vent aliſé, & maintient ſa durée en-dedans & près des Tropiques ; cette régle cependant n'eſt pas ſi générale qu'elle ne puiſſe être altérée par un agent qui auroit beaucoup de forces, tels que le voiſinage d'une côte, ou un nuage rempli de vapeurs & de matiere électrique.

QUOIQUE les Iſles des Mers du Sud ne ſoient pas d'une étendue conſidérable, en général cependant elles profitent des briſes de mer & de terre ; de ſorte que le vent aliſé régnant, agit ſeulement, pendant le jour, ſur la bande qui eſt aux vents de l'Iſle ; il ſuit enſuite la direction des

côtes, & il agit par-tout perpendiculairement, ou presque perpendiculairement sur ces côtes, même sous le vent de l'Isle; il devient contraire au vent alisé: mais il ne s'étend en mer, qu'à un petit nombre de milles plus ou moins, suivant la grosseur de la terre & d'autres causes accidentelles: la nuit, le même vent souffle au large, en revenant de la terre, & se tenant dans les limites ordinaires de ces brises alternatives.

DES VENTS.

COMME les vents d'Est régnent avec une constance particuliere en-dedans des Tropiques, on a observé qu'en-dehors des Tropiques, les vents d'Ouest sont les plus universels; mais leur constance pour la force, & la direction, ne doit jamais être comparée à celle des vents alisés d'Est.

EN ARRIVANT dans un parage éloigné au Sud, & en dedans ou près du cercle antarctique, nous reconnûmes de nouveau que les vents d'Est sont les plus constans & durent le plus (*a*).

(*a*) *Voyez* le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, *Vol. I*; dans le troisieme Voyage de Barentz.

Voyez la Collection des Voyages à la mer Altantique du Sud, par Dalrymple; Journal du Capitaine Bouvet.

Le même vent d'Est a été observé par d'autres Navigateurs, en-dedans ou près des Isles du Pole.

Barrington's probability of reaching the north Pole, *p.* 104, *Summary*, *Observations aud facts*, *by M. Waltravers*, *page* 20. Le courant ordinaire qui vient de l'Est, est fort & rapide dans ces mers.

Des Vents.

Si donc on doit compter ſur ces obſervations, il eſt probable que ces vents d'Eſt ne ſont qu'une eſpèce de vents de révolin, formés par les vents d'Oueſt, qui ſont plus généraux dans la Zone tempérée. Voici l'explication qu'on pourroit en donner: en-dedans des tropiques, la grande raréfaction de l'athmoſphere cauſée par la chaleur verticale du Soleil, produit les vents aliſés d'Eſt: ce mouvement conſtant du *fluide aërien* à l'Eſt, crée vers la Zone tempérée, une eſpèce de révolin, de ſorte que les vents tournent peu-à-peu au Sud & au Nord, & enfin à l'Oueſt, Rumbs d'où ſoufflent les vents dominans des deux Zones tempérées: mais ce courant de l'air eſt encore, dans les Zones glaciales, contre-balancée par une autre eſpèce de vent à révolins venant de l'Eſt. Nous avons averti que nos conſéquences & nos conjectures ne ſont pas auſſi sûres que les faits que nous rapportons: les faits ſerviront de matériaux pour écrire l'Hiſtoire des vents; & les conjectures ſont des opinions particulieres, qui engageront peut-être d'autres Ecrivains à former un ſyſtême plus parfait.

II. Des Vents variables.

Quoique nous ayions donné une idée générale des vents, qui dominent le plus dans les Zones tempérées & glaciales, nous ne prétendons pas dire qu'il ne ſouffle point d'autres vents dans ces Zones; nous allons même citer un exemple du contraire. Quand nous traversâmes la Mer pacifique, entre les 40^{d} & les 46^{d} de latitude Sud, en 1773, nous fîmes route à l'Eſt, & nous reconnûmes, pendant

cette traverſée, que les vents contraires d'Eſt prévalent ſouvent; &, ce qu'il y a de plus remarquable, quand les vents commencerent à changer, nous obſervâmes, à quatre différentes repriſes, entre le 5 Juin & le 5 Juillet, qu'ils faiſoient, par degrés, le tour du compas; mais toujours dans l'eſpace oppoſé au Soleil.

DES VENTS.

AUX ENVIRONS de la Nouvelle-Zélande, les vents étoient le plus ſouvent Oueſt, & ils ſouffloient pendant l'hiver avec fureur.

AUX MOIS de Novembre & de Décembre 1774, dans les mers qui ſont entre la Nouvelle-Zélande & la Terre de Feu, il régnoit un vent d'Oueſt du 42^{d} au 54^{d} de latitude Sud.

LES AUTRES NAVIGATEURS ont obſervé que les environs de la Terre de Feu ſont très-orageux; mais nous y avons trouvé une mer d'une tranquillité remarquable, & un ciel doux, & quoique nous ayions eſſuyé un petit nombre de raffales, elles n'étoient pas plus violentes que celles que nous avions éprouvées auparavant dans d'autres mers.

III. DES TEMPÊTES.

EN TOUT nous avons eu peu de tems orageux pendant notre Voyage de trois ans, & ſeulement deux tempêtes marquées.

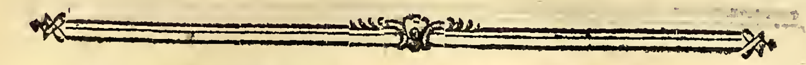
A NOTRE DÉPART du Cap de Bonne-Eſpérance, le 23 Novembre 1772, tandis que nous marchions au Sud les vents furent forts, & la mer groſſe pendant trois ſemaines.

Des Vents.

En longeant la côte de la Nouvelle-Zélande, avant d'arriver au Canal de la Reine-Charlotte, au mois d'Octobre 1773, nous fûmes assaillis d'un vent fort qui s'accrut peu-à-peu, & devint une tempête. Nous fûmes obligés de plier toutes les voiles & d'aller à mâts & à cordes. La mer étoit longue, les raffales venoient de la côte & balottoient notre vaisseau d'une maniere effrayante: la tempête rugissoit dans les agrès, & brisoit les vagues contre les flancs & sur les ponts du bâtiment: nous nous trouvions tout-à-coup au sommet d'une vague montueuse, d'où nous contemplions un immense espace de cet élément en fureur, & nous appercevions de toutes parts des abîmes ouverts par les vents en colere; le moment d'après nous précipitoit au fond des flots & nous enséveliffoit sous l'eau salée: le choc de la mer élevoit des colonnes de vapeurs, qui couvroient de nuages & de brumes la surface de l'Océan: cette position dura plusieurs jours.



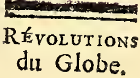
CHAPITRE IV.



CHAPITRE IV.

Obſervations ſur les Révolutions de notre Globe.

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora. OVID.



Révolutions du Globe.

APRÈS avoir traité en peu de mots de la nature des terres, que nous avons reconnues pendant notre navigation, des eaux, & de la conſtitution & des changemens de l'Athmoſphère, il nous reſte encore quelques obſervations à faire ſur les révolutions qu'a ſubi notre Globe par le cours ordinaire de la Nature, & par des cauſes accidentelles.



SECTION PREMIERE.

Révolutions régulières.

Révolutions régulieres.

LE RETOUR constant de l'été & de l'hiver, de la chaleur & du froid, est, en général, plus frappant & plus remarquable dans les Zones tempérées, que dans la Zone torride; j'assurerai peut-être avec autant de vérité, que les Isles tropiques de la mer du Sud, jouissent plus qu'aucune autre d'une température égale, & d'un ciel dont la douceur ne change pas: elles doivent cet avantage à leur position heureuse au milieu d'une grande mer, où les brises alternatives de l'Océan & de terre, adoucissent la violence du Soleil vertical.

LE CAPITAINE COOK m'a appris que la Nouvelle-Zélande a des saisons plus fixes & plus distinctes, qui changent la température de l'air, du chaud au froid: on peut compter sur les remarques de cet habile Navigateur, puisqu'il a passé environ six mois de l'été, le long des côtes de ce pays. Nous y arrivâmes au mois de Mars, & nous y restâmes jusqu'au mois de Juin: nous y avons été deux fois en Octobre & en Novembre, de sorte que nous sommes en état de parler par nous-mêmes des saisons de cette Isle. Dans les parties méridionales, le ciel étoit encore doux en Mars, & il le fut une partie d'Avril; mais, au mois de Mai, les vents orageux, une pluie constante, la pluie neigeuse, la grêle & la neige, de longs éclairs & des tonnerres écla-

tans commencerent : la verdure ſe flétriſſoit par-tout ; la plupart des arbres dépoſoient leurs feuillages, les ſommets des collines couverts de neige, & les froids perçans, annonçoient que nous étions déjà en hiver.

Révolutions du Globe.

Au mois de Juin, le climat du Canal de la Reine-Charlotte, étoit plus doux que celui de la Baie Dusky ; il changea cependant beaucoup pendant notre relâche de trois ſemaines ; mais, lorſque le Capitaine Cook y étoit en 1770, il eut, pendant l'été, un ciel très-doux, & même chaud, & la végétation étoit abondante.

Les changemens de ſaiſon dans les Zones du Tropique & dans les Zones tempérées, ont cependant des effets fort différens, & ils y ſont infiniment plus ſenſibles que dans les climats plus rigoureux : le retour conſtant de la végétation en-dedans des Tropiques, répand la vie par-tout, & offre de la nourriture à des millions d'êtres animés ; les Zones tempérées conſervent toujours quelques reſtes de végétation, qui animent la ſcene ; mais toute la création paroît engourdie dans les climats glacés de la Terre de Feu & de la Terre des Etats : ſi la Nature ſe ranime en été, ce n'eſt que pour peu de tems ; l'activité des baleines, des veaux-marins & des penguins, les ſeuls habitans de ces régions, eſt une torpeur abſolue comparée avec l'agilité des êtres animés des régions plus chaudes. Le ſol & la terre augmentent à meſure que les pays ſe trouvent plus près de la route du Soleil, & tous les corps organiſés animent dans la même proportion les couches de notre Globe ; mais, comme j'ai déjà parlé de ces changemens, il ſuffit de les indiquer ici.

SECTION III.

Révolutions accidentelles.

Révolutions du Globe.

Si nous considérons les révolutions qu'a ſubi notre Globe, par des cauſes accidentelles, il ſemble que les changemens que l'art de l'homme a opérés ſur la ſurface de la terre, ne ſont pas les moins conſidérables.

Dans les lieux où ce Roi de la création n'a point entrepris de changement, la Nature languit, ſa beauté abandonnée à elle-même (*a*), devient difforme ; des bois impénétrables y couvrent la ſurface de la terre; les arbres ont quelquefois de la grandeur & de la force, mais la plupart tombent de vieilleſſe, & on en voit une quantité innombrable couchée dans un état de pourriture ; ici on en trouve un ſans écorce, là on en apperçoit un autre ſans panache ; tout l'eſpace qui eſt en-deſſous, eſt rempli de ronces, d'arbriſſeaux & de liſerons, qui vous empêchent de marcher; tout ce qui végète, eſt ſuffoqué, & enſéveli ſous des mouſſes, des lichens & des mouſſerons; l'eau, qui croupit de tous côtés, produit des marais immenſes, qui ne peuvent ſervir ni aux habitans de la terre, ni aux habitans de l'eau, & qui ſont couverts de plantes giganteſques, mais groſſieres,

(*a*) M. de Buffon, premiere Vue de la Nature, *Vol. XXVI*, de l'édition *in-12*.

qui ne contribuent presqu'en rien à la nourriture des animaux.

Dès que l'homme paroît dans ces contrées, il arrache les végétaux inutiles à sa subsistance & à celle des autres animaux; il s'ouvre un passage, il conserve les plantes salutaires & les productions dont il peut tirer des avantages; il enlève avec soin tout ce qui est brisé, tout ce qui tombe de vieillesse & de pourriture; il empêche la putréfaction & les émanations dangereuses d'infecter l'air; il fait écouler les eaux stagnantes & immobiles, qui reprennent de la limpidité & de la vie; le sol se sèche & se couvre de verdure; il se forme un brillant gazon émaillé des fleurs les plus odorantes; les animaux vont paître sur ces nouvelles prairies; si la violence du Soleil commence à les gâter, l'homme y répand l'onde rafraîchissante d'un ruisseau, & il maintient ainsi la végétation; un arbre à pain déploie ses branches touffues, qui offrent un fruit agréable; le pommier, chargé de son fruit doré, semble le disputer à l'arbre à pain, par le nombre & l'excellente saveur de ses productions; ailleurs un mûrier, qui pousse de toutes parts de jeunes bourgeons, doit bientôt servir de vêtement à son cultivateur. Combien la Nature est belle! combien elle est utile entre les mains de l'homme! & quels heureux effets y produisent ses soins!

Quoique les deux tableaux que nous venons de faire, ne nomment aucun pays, chacun a dû s'appercevoir que, dans le premier, nous avons voulu peindre les déserts de la Nouvelle-Zélande, & qui pourroit ne pas reconnoître

dans le dernier, Taïti, l'Isle la plus fortunée des mers du Sud !

Les causes *naturelles accidentelles* des révolutions de notre Globe les plus frappantes, sont les vents, les pluies, les eaux des rivieres, les marées de l'Océan, les courans, les feux souterrains & les tremblemens de terre; mais, comme nous n'avons pas resté assez long-tems sur les différentes Isles de la mer du Sud, pour faire des observations exactes sur ces révolutions, nous n'en dirons rien; je ne parlerai que de trois volcans que nous avons vus en 1774; & près de l'un desquels nous avons resté plusieurs semaines.

Deux jours après notre arrivée à Anamoka, au lever de l'aurore, nous fûmes agréablement surpris de voir plus de 13 Isles basses, dont aucune n'avoit encore frappé nos regards; nous en découvrîmes, en outre, deux fort hautes: la plus occidentale de celles-ci, vomissoit continuellement de noirs tourbillons de fumée: les Naturels lui donnent le nom de Tofooa, ou d'Amattafoa, & celui d'Oghao à la seconde: on peut voir la description du volcan qu'elle contient, *Tom. III. de la Relation, pag.* 38: j'ajouterai que ceux qui étoient sur le pont, se plaignirent de ce que les gouttes qui tomboient sur leurs yeux, leur faisoient mal; ils sentoient aussi une odeur pareille à celle de la tourbe, ou de végétaux, ou de fougere brûlée. Je n'ai pas observé ces deux dernieres particularités, quoique j'aie resté tout le tems sur le pont: la pluie étoit accompagnée de cendres, qui sembloient être des morceaux de petite pierre-ponce.

Révolutions du Globe.

QUAND nous cinglions au milieu des *Nouvelles-Hébrides*, & que nous eûmes dépaſſé l'Iſle de la *Pentecôte*, nous découvrîmes une grande & belle Iſle au Sud de celle-ci, qui paroiſſoit très-fertile & fort bien cultivée; nous remarquâmes en deux endroits, à ſon ſommet, de la fumée d'une couleur beaucoup plus griſe, que celle d'un feu ordinaire; nous la voyions s'élever çà & là dans les endroits où les Naturels apprêtoient leurs alimens; nous apprîmes enſuite à *Mallicolo*, que cette Iſle s'appelloit *Ambrrym*, & qu'il ſortoit un feu des collines; nous obſervâmes ſur le côté Sud-Eſt de l'Iſle, dont la pente eſt douce, & qui eſt d'un très-bel aſpect, des colonnes blanches de fumée, qui rouloient avec beaucoup de vîteſſe & de force, du ſommet d'une des collines de l'intérieur du pays, laquelle cependant n'étoit pas la plus haute de l'Iſle. Les côtes ſeptentrionales de Mallicolo étoient couvertes de pierres-ponces de différentes groſſeurs: nous n'avons pas pu faire plus de remarques ſur ce volcan.

NOUS DÉCOUVRÎMES l'Iſle de *Tanna*, après notre départ d'*Irromanga*. La nuit qui précéda notre arrivée, le volcan frappa nos regards; mais, comme on en parle *Tom. III*, *pag.* 114, 154, 172, 191 *de la Relation*, j'ajouterai ſeulement quelques Remarques qu'on a oubliées. A chaque intervalle de quatre ou cinq minutes, nous appercevions une colonne droite de fumée, d'un gris rougeâtre, qui montoit avec beaucoup de vîteſſe & de violence: cette colonne quitta enſuite ſa forme, & elle ſe diviſa en maſſes ſéparées, qui prirent une ſurface & des

Révolutions du Globe.

contours qui reſſembloient beaucoup à ceux d'un grand choufleur (*a*).

Un jour, à quatre heures du matin, après la pluie, les nuages offrirent toutes ſortes de couleurs différentes, depuis le jaune, l'orange, le rouge & le pourpre foncé, & les teintes finiſſoient par un gris rougeâtre, ou par une couleur plus brune. Quand la nuit eut étendu ſon voile ſur tous les objets qui nous entouroient, on remarqua que les étoiles brilloient à certains intervalles : toutes les fois qu'il paroiſſoit de nouveaux nuages de fumée, ils étoient éclairés par le fond du cratere : les bords de chaque objet voiſin expoſé à cette lumiere, étoient teints en jaune, en orange, en rouge ou en pourpre.

Sept jours après notre premiere arrivée, j'entrepris d'aller au volcan, afin de l'examiner d'un peu plus près ; je montai pour cela la colline par un ſentier : il avoit plu la nuit, & dès que j'eus monté l'eſpace d'un mille, j'appercus une fumée ou une vapeur qui s'élevoit de terre ; elle avoit une forte odeur de ſoufre, & le terrain étoit ſi exceſſivement chaud, que je pouvois à peine y poſer le pied : le ſol autour

(*a*) Nubes (incertum procul intuentibus ex quo monte : veſuvium fuiſſe poſtea cognitum eſt) oriebatur, cujus ſimilitudinem & formam non alia magis arbor quam pinus expreſſerit. Nam longiſſimo velut Tronco elata in altum quibuſdam ramis diffundebatur. Credo quia recenti ſpiritu erecta, deinde Seneſcente eo deſtituta, aut etiam pondere ſuo victa in latitudinem vaneſcebat ; candida interdum, interdum ſordida pro ut terram cinerem - ve ſuſtulerat. *Plin. Epiſt. Lib. VI, cap. XV.*

de ces

de ces soupiraux, paroissoit blanchâtre comme l'argile, & dans d'autres endroits des environs, il étoit rouge comme de l'ocre; la fumée étoit une véritable vapeur qui, suivant toute apparence, ne nuit pas à la végétation, car je remarquai plusieurs figuiers chargés de fruits, à deux ou trois verges de cette fumée: je suivis ailleurs la trace de ces solfataras vers le haut de la colline; &, comme le volcan faisoit alors des explosions très-éclatantes, une nouvelle quantité de vapeurs sortoit des soupiraux, après chaque explosion: je suivis aussi les traces des soupiraux vers le bas de la colline, jusqu'à peu de verges de la mer, & je trouvai différentes sources chaudes à la marque de la marée haute.

Nous observames du vaisseau, que le volcan lançoit des pierres enflammées d'une grosseur prodigieuse; car, puisque nous étions à environ six ou huit milles au large, ces pierres devoient être immenses, pour être apperçues à une pareille distance. A notre départ de l'Isle, on voyoit sur les bords du volcan, parmi les cendres, une bosse alongée, que nous n'observâmes pas d'abord en entrant dans le havre; &, comme j'avois vu auparavant des morceaux de lave sur un rocher près de la mer, il est probable que cette bosse alongée, renfermoit un courant de scories ignées, qui étant refroidies, forment la lave. De toutes les remarques que nous avons faites sur les volcans, on peut tirer les corollaires suivans.

1.° Les volcans ne sont pas toujours sur les plus hautes montagnes; ils se trouvent quelquefois sur une chaîne basse

RÉVOLUTIONS du Globe.

en comparaiſon des montagnes des environs : ils occupent ſouvent la cime des grandes & hautes montagnes ; mais je crois qu'il y en a également ſur les collines baſſes.

M. DE BUFFON, dans ſon ingénieuſe Théorie de la Terre, prétend que les volcans ne ſe trouvent jamais que ſur les hautes montagnes : cette aſſertion n'eſt pas exacte, car une colline d'environ 150 verges au plus, mérite à peine d'être appelée une haute montagne, & les volcans que nous avons vus à Tofooa & à Ambrym, ne ſont gueres plus élevés.

2.° LA PLUPART des volcans, ou du moins un grand nombre, ſe trouvent ſur les Iſles ou ſur le continent, à peu de diſtance de la mer, tels ſont l'Etna, Stromboli, Lipari & Volcanello, Fuogo, le Pic de Ténériff, l'Iſle du Volcan dans les Iſles de la Reine-Charlotte, les volcans près de la Nouvelle-Guinée, des Moluques, des Manilles, les volcans du Japon, de l'Iſlande, & des Iſles nouvellement découvertes entre le Kamtchatka & l'Amérique Septentrionale ; le Véſuve & les volcans de Kamtchatka & de la Californie, ſont ſur des continens ; le volcan des Andes dans l'Amérique Méridionale & au Mexique, ſont les ſeuls qui paroiſſent faire une exception à cette régle ; mais ceux-là même ne ſont pas à plus de 100 milles en droite ligne de la mer.

3.° ON NE RENCONTRE des volcans que dans les pays qui contiennent beaucoup de ſubſtances pyriteuſes & ſulphureuſes. L'ocre rouge, que nous avons trouvé ſur les côtes de la colline de Tanna, à l'endroit où nous apperçûmes

des soupiraux, ressembloit exactement à des restes d'une pyrite qui contient du soufre, & une terre ferrugineuse brûlée & calcinée dans un grand feu. Ceux qui ont examiné les environs des autres volcans, savent que ces couches rouges ocreuses, y sont très-répandues.

4.° Nous reconnumes qu'après la pluie, le volcan de Tanna s'ébranloit & flambloyoit avec plus de violence, ce qui semble prouver que l'eau de la pluie s'insinuant dans l'intérieur de la fournaise à travers des fentes & des crevasses, produit une nouvelle fermentation des matieres pyriteuses, & de nouvelles éruptions.

5.° Les volcans operent de grands changemens sur la surface du globe, en accumulant les cendres & les pierres-ponces, qu'ils vomissent continuellement, & en formant des courans de lave, qui sont jetés souvent à une distance considérable, & qui ravagent les régions cultivées; nous avons lieu de croire que toute la colline de Tanna où est le volcan, a été fort grossie par les cendres, les pierres-ponces & la lave; le sol même de l'Isle entiere a été altéré par la chûte perpétuelle des cendres: d'ailleurs un rocher à l'Est, & à plus de dix milles du volcan près de la mer, offre des vestiges d'une grand bouleversement; c'est une couche noirâtre, sablonneuse & graveleuse, remplie de pierres-ponces, de beaucoup de pierres rouges, ocreuses, & de morceaux de lave.



SECTION IV.

De la diminution des Eaux de la Mer.

Diminution de la Mer.

CETTE MATIERE a été traitée plusieurs fois par les Savans modernes ; quelques-uns ont tâché de prouver que la mer se retire peu-à-peu, & dans une proportion réguliere : ils ont allégué en faveur de cette opinion, tous les argumens qu'ils ont pu imaginer. Les plus habiles Philosophes de la Suède ont adopté ce systême ; mais on l'a porté trop loin. M. Dalin, l'un des Historiens de cet Empire, prétend que l'Océan se retire de 45 pouces de Suède $= 37\frac{3}{10}$ pouces d'Angleterre en cent ans, & par conséquent de $0,45 = 0,37$ en une année ; il annonce par-là à quelle époque la Suède devint habitable pour la premiere fois, & il trouve dans les Annales, qu'elle fut habitée à ce même période ; d'autres ont combattu cette idée ; &, autant que je puis en juger, il n'est pas encore tems de résoudre cette question : on doit d'abord rassembler beaucoup de faits, & ne pas former des théories sur un petit nombre de données particulieres, qu'on reconnoîtra peut-être appartenir à d'autres causes qu'à la recession de la mer : si, dans un endroit, la mer découvre la terre, il faut observer avec autant d'exactitude & de soin, les endroits où la mer a empiété sur la terre : on verra peut-être qu'elle perd dans un canton ce qu'elle gagne dans un autre. Ces Savans ne considerent pas que si l'Océan diminuoit, les particules aqueuses

diminueroient feules; les particules falines étant fixes, fubfifteroient toujours, ce qui devroit conftamment augmenter la falure de la mer; le poiffon & les animaux qui vivent aujourd'hui dans l'Océan, fe trouveroient à la longue, au milieu d'un élément qui ne feroit point analogue à leur organifation & à leurs befoins; de plus, comme leurs organes pour nager, ne feroient point adaptés à un fluide auffi denfe, ils mourroient enfin; les flots bientôt après, formeroient des cryftaux de fel, & fe confolideroient entièrement : de fiécle en fiécle, la pluie, la rofée & les vapeurs diminueroient; il arriveroit un jour où rien ne fourniroit plus à la végétation ou à la vie des animaux, & l'une & l'autre finiroient avec la fubverfion de notre Globe.

Diminution de la Mer.

Durant notre expédition, je n'ai obfervé qu'un feul canton où le terrain fe foit accru d'une maniere fenfible. On a remarqué fouvent dans la mer du Sud, que les animalcules formant les lytophites créent au milieu des flots, des ftructures curieufes, communément étroites au-deffous, & qui femblent pouffer d'une feule tige : à mefure qu'elles croiffent, elles s'étendent vers le haut, de forte qu'on en trouve quelques-unes élevées de vingt pieds, qui s'élargiffent tellement, que fur une bafe de deux ou trois pieds, leur fommet en a dix-huit ou vingt; mais, comme les animalcules qui habitent ces lytophites, ne peuvent pas vivre hors de l'eau, l'édifice ne monte jamais au-deffus des bords de l'eau, à la marque de la marée baffe.

En arrivant, le 3 de Juillet, à l'Ifle de la Tortue, nous apperçûmes fur le récif, plufieurs lytophites de la hauteur

Diminution de la Mer.

& dela grosseur dont on vient de parler : elles étoient entièrement au-dessus de l'eau, & des plantes croissoient déjà sur leurs sommets élargis, ce qui prouve qu'elles sont au-dessus de la marque de la marée haute ; d'ailleurs, si le récif étoit recouvert par la mer, la moitié de l'Isle, qui n'est pas très-haute, seroit certainement engloutie avec tous ses arbres & les habitations des Naturels : il est donc évident que les flots s'y sont retirés, ou que ces corps se sont élevés au-dessus de l'eau : cet effet provient peut-être de la recession de la mer, & de la diminution graduelle qu'elle éprouve chaque année ; mais il est plus probable qu'un tremblement de terre & un feu souterrain, ont élevé au-dessus de l'eau ces lytophites, & des cantons de l'Isle voisine.



SECTION V.

Théorie de la formation des Isles.

Formation des Isles.

APRÈS les remarques que je viens de faire sur les révolutions diverses qu'ont éprouvées les parties du globe que nous avons examinées pendant notre Voyage autour du Monde, je pourrois passer à un autre sujet, s'il ne falloit pas ajouter quelques observations, qui serviront à établir une théorie sur la formation des Isles tropiques de la mer du Sud.

EN ENTRANT dans les Tropiques en 1773, je m'appliquai particulièrement à étudier la composition & la nature des Isles qui y sont renfermées. Lorsque nous retournâmes sur les mêmes parages, en 1774, je m'occupai de nouveau de cet objet, &, d'après toutes mes recherches, j'ai reconnu que ces Isles sont telles que je les ai représenté dans la Section où j'ai décrit les terres que nous avons visitées.

NOUS AVONS TROUVÉ les Isles basses liées par des récifs de rochers de corail, & parmi les Isles plus élevées, les unes sont sans récif, & les autres environnées d'un récif de lytophites.

TOUTES LES ISLES BASSES semblent avoir été produites par des animaux ressemblans aux polybes qui forment les lytophites; ces animalcules élèvent peu-à-peu leur habitation de dessus une base imperceptible, qui s'étend de plus en

FORMATION des Isles.

plus ; à mesure que la structure s'éleve davantage, ils emploient pour matériaux une espèce de chaux, mêlée de substances animales : j'ai vu de ces larges structures à tous les degrés de leur construction, & de différentes étendues. Près de l'Isle de la Tortue, il y a à peu de milles de distance, & au-dessous de cette terre, un large récif circulaire, d'une étendue considérable, sur lequel la mer brise par-tout : aucune de ces parties n'est au-dessus de l'eau ; dans les autres, les parties élevées sont liées par des récifs, dont quelques-uns sont secs à la marée basse, & d'autres toujours sous l'eau ; les parties élevées sont d'un sol léger noirâtre, formé de végétaux pourris & de fiante d'oiseaux de mer, & communément couvert de cocotiers & d'autres arbrisseaux, & d'un petit nombre de plantes anti-scorbutiques ; les parties basses n'ont que quelques arbrisseaux, & les plantes dont on vient de parler ; plusieurs qui se trouvent encore plus bas, sont lavées par la mer & la marée haute ; toutes ces Isles sont réunies, & elles renferment au milieu une lagune pleine d'excellens poissons ; quelquefois il y a une ouverture qui admet un bateau, ou une pirogue dans le récif ; mais je n'ai jamais apperçu un goulet assez grand pour admettre un vaisseau.

LE RÉCIF, premier fondement des Isles, est formé par les animaux qui habitent les lytophites : ils construisent leurs habitations à peu de distance de la surface de la mer : des coquillages, des algues, du sable, de petits morceaux de corail & d'autres choses, s'amoncelent peu-à peu au sommet de ces rochers de corail, qui enfin se montrent au-dessus de l'eau : ce dépôt s'accumule jusqu'à ce qu'un oiseau ou les

FORMATION des Isles.

ou les vagues y portent des graines de plantes, qui croissent sur la côte de la mer; leur végétation commence alors; ces végétaux, en se pourrissant annuellement, reproduisent des semences, & créent peu-à-peu un terreau, qui s'augmente à chaque saison, par le mêlange du sable: une autre vague y porte une noix de cocos, qui conserve long-tems sa puissance végétative dans les flots, & qui croît d'autant plutôt sur cette espèce de sol, que toutes les terres lui sont également bonnes: c'est par ce moyen que ces Isles basses ont pu se couvrir de cocotiers.

Les animalcules, qui bâtissent ces récifs, ont besoin de mettre leurs habitations à l'abri de l'impétuosité des vents & de la fureur des vagues; mais, comme en-dedans des Tropiques, le vent souffle communément du même rumb, l'instinct ne les porte qu'à travailler de cette maniere le banc, en-dedans duquel est une lagune: ils construisent des bancs très-étroits de rochers de corail, pour assurer dans leur milieu une place calme & abritée. Cette théorie me paroît la plus probable de celles qu'on peut donner sur l'*origine des Isles basses du Tropique* dans la Mer du Sud.

Quant aux Isles plus hautes, je dois avouer qu'on en trouve à peine une seule, qui, de maniere ou d'autre, n'offre pas des vestiges frappans d'une altération violente, produite à sa surface, par le feu, ou plutôt par un volcan.

Formation des Isles.

ON SAIT que beaucoup d'Isles (*a*) sont sorties de la mer par l'action d'un feu souterrain, comme le prouvent celles de *Santorini*, & les deux *Kamenis* (*b*), dans l'Archipel de la Grèce, & l'Isle formée en 1720, dans les Isles de l'Ouest (*c*): qui semblent être des espèces de volcans, qui ont paru tout-à-coup au milieu des vagues. Nous avons abordé sur des Isles qui ont encore des volcans; d'autres avoient seulement une élévation, & des marques qui annonçoient un ancien volcan: enfin nous en avons trouvé, qui n'offroient point de vestiges de volcan; mais bien d'une altération violente & d'une subversion produites par un tremblement de terre, par un feu souterrain & par un volcan. *Tofooa*, *Ambrym*, *Tanna & Pico*, sont de la premiere classe. *Maatea*, *O-Taïti*, *Huaheine*, *Uliétéa*, *O-Taha*, *Bolabola*, *Mowrua*, *Waitahu*,

---

(*a*) Plin. Hist. Nat. *L. II*, *c. 88*, *89*, *L. IV*, *c. 22.* — Seneca, Nat. *Quæst. VI*, *c. 21-26*, & *Lib. II*, *c. 26.* — Strab. Almeloven. *p. 94-100.* — Plutarque de Pythiæ Oraculis. — Pausanias, *L. VIII*, *c. 33.* — Justin. *L. 30*, *c. 4.* — Nicephor. Patriarch. Brev. Hist. *Paris*, *1648*, *p. 37*, ad annum 727, ad eund. Theophal. Chronogr. refert. — Cedren & Paul. Diacon. Coronelli Isolario, *p. 243*, édit. *Venet. 1696*, *in-fol.* — Philos. Trans. *Vol. XXVII*, *p. 332.* — Dio. Cass. *Lib. 40*, *c. 29.* — Amel Victor in Claudio. — Amm. Marcell. *L. XVII*, *c. 7*, Pindar. *Od. II.* — Diod. de Sicile, *Lib. V*, *c. 55.* — Heraclid. Pont. de polit. Græc. ad calcem cragii de Rep. Laced. — Philo. Ind. de mundi incorupt. *p. 959.*

(*b*) Nouveaux Mémoires des Missions, *Tom. I*, Philosop. Transact. *Vol. XXVII*, *n. 332.*

(*c*) Gassendi, de Vitâ Epicuri, *Vol. II*, *pag. 1050.* — Hist. de l Acad. de Paris, de 1721, *pag. 26*, & 1722, *pag. 12.* — Philosoph. Transf. Abridg. *Tom. V*, *Sect. II*, *pag. 154*, Comment. Bonon. *Tom. I*, *pag. 205.*

ou *Sainte-Chriſtine*, & le reſte des *Marquiſes*, pluſieurs des *Nouvelles-Hébrides*, &. *Fayal*, appartiennent à la ſeconde; & *l'Iſle de Pâque*, *Sainte-Hélène* & l'*Aſcenſion*, à la derniere.

FORMATION des Iſles.

JE N'EN CONCLURAI PAS que toutes ces Iſles ont été originairement produites par des tremblemens de terre & des volcans; mais je puis le dire de pluſieurs, à en juger par leur aſpect extérieur, & je ſuis ſûr que les autres exiſtoient au-deſſus de l'eau, avant d'avoir ces volcans; mais qu'elles ont été changées & bouleverſées en partie par un feu ſouterrain.

L'ISLE de l'*Aſcenſion* m'a fourni des remarques très-curieuſes ſur cette matiere. Nous mouillâmes dans *Croſſ-Bay*, & nous apperçûmes la plus haute colline de cette terre à environ cinq milles de diſtance de la côte; elle eſt compoſée d'un tuf de chaux graveleux entremêlé de marne & de ſable. Quelques parties de cette pierre diſſoutes par le laps du tems, mêlées à un peu de terreau, produiſent du pourpier & quelques gramens. Cette colline eſt à tous égards différente du reſte de l'Iſle, ſur-tout aux environs de *Croſſ-Bay*; car, dès que nous eûmes gagné la plaine élevée ſituée entre la Baie & la colline qui eſt en face de la Baie, nous reconnûmes qu'elle eſt dans un eſpace de 2000 de diamètre, couverte de poudre de ſcorie noire, graveleuſe, & en quelques endroits d'un ocre jaunâtre en pouſſiere. A 60 ou 80 verges de diſtance la plaine eſt par-tout remplie de petits mondrains de dix à vingt pieds de haut formés de ſcories très-hériſſées & de fraiſil poreux, & de lave; elle eſt

FORMATION des Isles.

enfermée d'ailleurs par plusieurs collines de forme conique, d'un brun-rougeâtre ou de couleur de rouille, composées entièrement de petites cendres & de scories dissoutes & graveleuses, dont quelques-unes sont noires, & d'autres de nature ocreuse, & de couleur jaune ou rouge. Sur un des côtés de la plaine il y a une chaîne élevée de rochers hérissés & disposés en masses très-irrégulieres, & qui se terminent d'une maniere curieuse en pointes & en proëminences aigues. On peut voir, *Tome IV de la Relation, page* 176, une description plus étendue de cette Isle.

AU PREMIER COUP-D'ŒIL le Spectateur juge que le Pic élevé du milieu de l'Isle, est une des terres primordiales, & peut être la seule qui formoit l'Isle, avant qu'elle fût parvenue à l'état de désolation où elle se trouve. Les masses sorties du volcan se sont dissoutes peu-à-peu, & ces débris mêlés à des matieres étrangeres que les grosses pluies ont détachées des collines de cendres & de fraisils ont contribué à combler le cratere & à rendre sa surface de niveau. Le volcan a bouleversé entièrement l'Isle, & on n'y apperçoit plus que la Nature en ruine.

—— Nec restat in illâ
Quod repetas; tantum cinis & sine semine terra est.
CORNEL. SEVERUS.

L'ASPECT des bords de *Sainte-Hélène*, sur-tout à l'endroit où mouillent les vaisseaux, est peut-être encore plus horrible & plus informe que celui de l'Ascension ; mais, à mesure que vous avancez, le pays est moins affreux, & les cantons intérieurs sont toujours couverts de plantes, d'arbres

& de verdure : cependant on apperçoit par-tout des traces d'un bouleverſement qu'y a cauſé un volcan ou un tremblement de terre, qui peut-être a plongé la plus grande partie de l'Iſle dans l'Océan.

FORMATION des Iſles.

L'ISLE de *Pâque* ou *Waihu*, eſt auſſi de la même nature : tous ſes rochers ſont noirs, brûlés & poreux comme des rayons de miel ; quelques-uns reſſemblent parfaitement à des ſcories ; le ſol lui-même qui eſt en très-petite quantité ſur les rochers brûlés, eſt un ocre brun ou jaune. Nous avons découvert beaucoup de pierres vitrifiées noires répandues parmi la grande quantité de pierres communes dont toute l'Iſle eſt couverte ; elles ſont connues des Minéralogiſtes ſous le nom d'agate d'Iſlande, & on les trouve toujours près des volcans ou près des endroits expoſés à leur violence ; ainſi, par exemple, ils abondent en Italie & en Sicile, dans l'Iſlande près des volcans, & à l'Aſcenſion. On a déjà dit, dans la Relation, que l'Iſle n'offre que peu de végétaux, & quoique j'en aie parcouru la plus grande partie, je n'y ai recueilli qu'environ vingt plantes, y compris les cultivées & aucun arbre, ce qui eſt remarquable dans une Iſle de cette étendue, habitée depuis ſi long-tems & ſituée ſous un auſſi beau climat. Lorſque Roggevin la découvrit pour la premiere fois en 1722, il y remarqua déjà ces colonnes de pierres que nous avons retrouvées, & qui nous ont paru conſtruites il y a bien des années. Les Rédacteurs du Voyage de Roggevin mettent auſſi des bois ſur cette Iſle ; il paroît donc que, depuis cette époque, il lui eſt arrivé quelque déſaſtre qui a ruiné les bois & abattu pluſieurs de ces énormes colonnes de pierre : en effet, nous en avons vu plu-

Formation des Isles.

ſieurs couchées par terre. Cette révolution eſt peut-être arrivée, en 1746, lorſque Lima & Callao furent bouleverſés par un tremblement de terre. On ſait que les tremblemens de terre étendent ſouvent leur action fort loin. Le Cap Davis, en 1687, étant à 450 lieues du continent d'Amérique, en reſſentit un conſidérable, & on éprouva les effets les plus violens de ce même tremblement de terre à Lima & à Callao.

Je n'insisterai pas ſur ce que l'Iſle étoit remplie de bois & de forêts au tems de Roggevin; car un des Rédacteurs du Voyage de Roggevin finit par contredire ſon propre récit, en racontant que l'homme qui vint à bord avoit une pirogue formée de petites pièces, dont aucune n'excédoit un demi-pied de longueur. Les pirogues ſont encore aujourd'hui de la même eſpèce, & cela eſt très-naturel, puiſque les Inſulaires n'ont point de bois; d'ailleurs l'hiſtoire des géans de douze pieds de haut, lui ôte le caractère d'Hiſtorien fidèle. J'ajouterai que nous avons trouvé toutes les figures & toutes les colonnes compoſées d'un tuf poreux, qui avoit ſubi une action violente par le feu. Ces colonnes exiſtoient déjà du tems de Roggevin; par conſéquent l'Iſle, ſes pierres & ſes couches avoient déjà ſubi la violence du feu, & les bouleverſemens dont il eſt queſtion, ont dû être antérieurs à 1722, tems du voyage de Roggevin.

Les Isles Tropiques de la mer du Sud, offrent auſſi des veſtiges inconteſtables des mêmes révolutions, quoique leur culture actuelle, le beau terreau, qui couvre leur ſurface & les différens végétaux qu'elles produiſent, cachent en partie les traces de ces bouleverſemens, & ne ſoient apperçues que

par un homme accoutumé à ces recherches. Les ſommets excavés des pics de *Maiatea*, *Bola-Bola* & *Mowrua*, les rochers détachés de l'intérieur de *Te-arraboo* ou de la petite Péninſule de Taïti, ainſi que les rochers noirs, poreux comme des rayons de miel, & la lave de *Tobreonoo* & des *Marquiſes*, ſont des preuves inconteſtables pour les Naturaliſtes, & ſur-tout pour ceux qui ont examiné les environs des volcans; de plus, toutes les Nouvelles-Hébrides, les Marquiſes & les Iſles de la Société, ainſi que les Açores & les Iſles oueſt de la mer Atlantique, atteſtent plus ou moins de grands bouleverſemons arrivés dans les premiers âges; mais ſi nous nous ſouvenons que les tremblemens de terre & les feux ſouterrains ont, dans tous les tems, tiré des Iſles du fond de l'Océan; ſi nous liſons l'hiſtoire de l'origine de *Theraſia*, *d'Hiera* ou de *Santorini* & de *Volcanello* ou des deux *Kamenis*, d'une Iſle ſituée entre Tercere & Saint-Michel; ſi nous comparons les couches & la ſtructure de ces nouvelles Iſles & de quelques-unes de la mer Atlantique & des mers du Sud; ſi nous conſidérons que pluſieurs de ces Iſles ont encore des volcans, & que d'autres ſont encore ſujettes à des tremblemens de terre, nous ne pourrons pas nous empêcher de ſoupçonner que ces Iſles ont eu la même origine. Les Taïtiens & les habitans des Iſles de la Société, ſemblent connoître les tremblemens de terre. Suivant leur Mythologie, il y a un Dieu, appellé *O-maowe*, qu'ils croient être le créateur du Soleil, & qui dans ſa colere ébranle la terre, & produit des tremblemens, ce qu'ils expriment par *O-maowe toorore te Whennoa*, c'eſt-à-dire, *Maowe ébranle la terre.*

FORMATION des Iſles.

FORMATION des Isles.

J'IMAGINE que toutes les hautes Isles ont été aussi tirées du fond de la mer par un tremblement de terre ou par le feu. Plusieurs peuvent avoir existé auparavant, & elles formoient peut-être, avant ces révolutions, des terres plus grandes qui n'ont été démembrées que par l'affaissement des parties intermédiaires. Les Naturels des Isles de la Société, disent que leurs contrées ont été produites lorsque *O-maowe* traîna de l'Ouest à l'Est, à travers l'Océan, une grande terre qu'ils croient toujours située à l'Est de leurs Isles. Ils assurent que ces Isles sont de petits morceaux qui se sont détachés de la grande terre pendant la route, & qui ont été laissés au milieu des flots. Cette tradition semble indiquer que les habitans eux-mêmes conservent l'idée d'une grande révolution. On pourroit en conclure que leur pays faisoit peut-être partie jadis d'un grand continent détruit par des tremblemens de terre & une inondation violente. L'action de traîner la terre à travers la mer, paroît indiquer ces deux bouleversemens.



CHAPITRE V.



CHAPITRE V.

Des Corps organisés.

Omnis Natura vult esse conservatrix sui ut & in genere conservetur suo.
M. Tullius Cicero. de fin. Bon. & Mal. L. 4.

APRÈS avoir parlé des terres de la Mer du Sud, l'Histoire des Corps organisés, qui en ornent la surface extérieure, demande notre attention ; on en distingue de deux espèces; les végétaux & les animaux. Les animaux sont distingués des végétaux par les facultés de perceptions, ou par les sens. Des Corps organisés.



SECTION PREMIERE.

Du Régne Végétal.

Regne végétal.

La Végétation varie confidérablement dans chaque Pays que nous avons examiné; & prefque chacune de ces terres préfente même un afpect nouveau & fingulier: entre le Tropique, nous avons rencontré des Ifles baffes, c'eft-à-dire, des rochers de corail, à peine couverts de fable; les Ifles de la Société, d'une hauteur confidérable, environnées de riches plaines, & enfermées dans des récifs de corail, & plufieurs autres grouppes d'Ifles remplies de montagnes privées de récifs & de plaines. Nous avons remarqué combien la moins belle de ces contrées du Tropique furpaffe les Cantons fauvages de la Nouvelle-Zélande; combien les extrémités de l'Amérique font plus affreufes encore que la Nouvelle-Zélande; & enfin rien de plus horrible que les Côtes Auftrales que nous avons découvertes. Les plantes de ces différentes terres different par leur nombre, leur ftature, leur beauté & leur ufage.

ISLES BASSES.

Les Isles basses répandues dans la Mer Pacifique entre les Tropiques, font d'une grandeur peu confidérable, & produifent par conféquent des plantes de peu d'efpèces; mais la multitude de cocotiers dont elles font ornées, leur donne, de loin, un afpect agréable; on n'y voit que

quelques arbres, des arbriſſeaux, qui croiſſent ſur les côtes, quelques plantes anti-ſcorbutiques, & d'autres, qui ont la qualité d'enivrer le poiſſon.

ISLES DE LA SOCIÉTÉ.

AUX ISLES DE LA SOCIÉTÉ la Nature frappe le Spectateur par la magnificence des points de vue: un accord brillant de toutes ſortes de formes & de couleurs, donne à l'eſprit l'idée de chaque eſpèce de beauté. On y voit des plaines, des collines, une haute chaîne de montagnes, où la végétation eſt variée de mille manieres. Les plaines, qui environnent ces Iſles, offrent plus d'eſpace à la culture que les cantons montueux; elles ſont couvertes de plantations, ainſi que les extrémités les plus éloignées des vallées, qui ſe prolongent entre les collines; elles ſont habitées par des peuplades nombreuſes, plus civiliſées qu'aucunes de leurs voiſines: du milieu des terres informes de la Nature qui n'eſt pas cultivée, vous paſſez tout-à-coup dans des jardins floriſſans & bien tenus; le ſol n'eſt plus chargé de branches & de feuilles pourries, qui nourriſſent des buiſſons, des liſerons, des fougeres & d'autres plantes paraſites; mais un lit de gramens en pare toute la ſurface, & forme ce gazon épais, qui annonce toujours la culture; des arbres fruitiers s'élèvent à des diſtances convenables les uns des autres, & l'ombre, que répand leur feuillage, abrite la nappe de verdure que les rayons du Soleil entre les Tropiques, conſumeroient bientôt. Les habitations des Naturels ont le même avantage; car elles ſont communément placées au milieu d'un grouppe d'arbres, & ſouvent entourées d'arbriſſeaux. La

RÉGNE végétal.

premiere chaîne de collines en-dedans des plaines, eſt entièrement privée d'arbres, & le Soleil y dardant ſes rayons ſans obſtacles, ne permet point aux gramens ni à aucune plante tendre d'y croître, de ſorte que tout le ſol eſt couvert d'une eſpèce de fougere très-ſéche, & de deux eſpèces d'arbriſſeaux, qui peuvent affronter la violence d'un Soleil vertical.

A MESURE qu'on avance, les flancs des collines commencent à ſe boiſer, & enfin on arrive aux ſommets les plus élevés, qui couvrent entièrement les forêts de grands arbres : ces ſommets étant ſouvent enveloppés de nuages, la température de l'air y eſt douce, & des végétaux de toute eſpèce, y croiſſent en abondance : parmi beaucoup d'autres, les mouſſes, les fougeres, l'*épidendra* & autres ſemblables, qui ſe plaiſent ſur-tout dans l'humidité, revêtiſſent les troncs & les branches des arbres, & rempliſſent le terrain.

LES MARQUISES.

LES ISLES que Mendana a nommées les Marquiſes de Mendoza, giſſent au Nord-Eſt des Iſles de la Société : on pourroit les comparer à celles-ci, ſi elles avoient des récifs & des plaines : les Marquiſes ſont plus boiſées ; mais il n'y a pas une auſſi grande variété de plantes, parce que beaucoup de plantations ſe trouvent dans les bois.

ISLES DES AMIS.

APRÈS les Iſles de la Société, il faut placer, pour la

richesse des productions & la beauté des points de vue, le grouppe découvert par Tasman, & qu'on a appellé avec assez de raison, les Isles des Amis, à cause de la bonté & du caractère paisible des habitans. Elles sont tellement élevées au-dessus du niveau de la mer, qu'on ne peut plus les mettre au nombre des Isles basses; &, comme elles manquent de montagnes, elles ne sont pas de la même classe que les Isles hautes; elles sont fort peuplées; le terrain est favorable aux progrès de la culture, & d'une extrémité à l'autre, on les a entrecoupé de sentiers & de haies qui séparent les plantations. D'abord on est porté à croire que cette extrême culture offre au Botaniste très-peu de plantes spontanées; mais ces charmantes terres ont le mérite particulier de joindre l'utile à l'agréable : beaucoup d'espèces sauvages de différente nature, croissent parmi les cultivées, & offrent cet aimable désordre qu'on admire tant dans les jardins de l'Angleterre.

LES NOUVELLES-HÉBRIDES.

Les Isles plus Occidentales, appellées Nouvelles-Hébrides, présentent une végétation très-différente : elles sont élevées & montueuses, sans plaines & sans récifs, quoique leurs collines aient des pentes douces, & que leurs vallées soient étendues : elles sont fertiles, & presqu'entièrement couvertes de forêts, au milieu desquelles les plantations des Naturels ne forment que de petits cantons isolés; le nombre des habitans est peu considérable pour l'étendue des terres. Les plantes spontanées occupant un plus grand espace, la variété des espèces y est aussi plus considérable, que sur les Isles situées plus à l'Est.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

RÉGNE végétal.

LE SOL ARIDE de la Nouvelle-Calédonie, differe de tous les autres de la mer du Sud, mais il produit un grand nombre de plantes, dont la plupart forment des *genres* très-diſtinćts de ceux qu'on connoiſſoit avant notre expédition : un récif de rochers de corail, y environne les côtes, à une diſtance conſidérable, de la même maniere qu'aux Iſles de la Société; les plaines étroites y ſont également les ſeuls cantons cultivés du pays; mais, quoique les Naturels les travaillent beaucoup, il paroît qu'ils en tirent peu de ſubſiſtance; ce qui eſt probablement la cauſe de leur petit nombre. D'après le témoignage unanime de pluſieurs Officiers qui ont fait le voyage ſur l'*Endéavour* & ſur la *Réſolution*, nous avons tout lieu d'aſſurer que les produćtions de cette grande Iſle (les plaines exceptées) reſſemblent, à tous égards, à celles des côtes de la Nouvelle-Hollande, qui n'en eſt pas éloignée.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE, qui gît dans la Zone tempérée, offre un aſpećt très-différent de toutes les contrées du Tropique : l'Iſle ſeptentrionale, quoique remplie de montagnes comme l'autre, a cependant des pentes très-étendues, dont les Naturels ſavent tirer parti, en les cultivant; mais, comme nous n'avons pas débarqué ſur cette Iſle, nous bornerons nos remarques à l'Iſle méridionale, où nous avons relâché dans la partie du Sud & dans la partie du

Nord : l'œil y apperçoit plusieurs chaînes de montagnes plus élevées l'une que l'autre, & dont la plus haute est couverte de neige à la cime : les côtes sont escarpées, les vallées étroites, & il y a par-tout d'immenses forêts : la seule différence entre les extrémités Nord & Sud de l'Isle, consiste en ce que les dernieres dégénerent toujours en rochers de plus en plus informes, tandis que les premieres ont en quelques cantons, des terrains unis, sans bois, & couverts de gramens, de joncs &c. Le climat y est si tempéré, que toutes les espèces de plantes de nos jardins d'Europe (que nous y avons semé), y croissent très-bien au milieu de l'hiver : le *Flora* indigène est donc très-prolifique, & la variété des genres & des nouvelles espèces, considérable ; mais l'industrie n'ayant peut-être jamais touché à ce pays depuis sa premiere existence, les forêts y sont de véritables labyrinthes rendus presqu'impénétrables par une quantité innombrable de liserons, de buissons & d'arbrisseaux entrelacés, qui d'ailleurs empêchent, en grande partie, les plantes herbacées de croître ; ces dernieres ne se trouvent que sur les greves, le long du bord de la vallée ; & on n'y compte gueres que des anti-scorbutiques & des herbes potageres.

RÉGNE végétal.

LA TERRE DE FEU.

À MESURE qu'on va au Sud, l'aspect des terres devient de plus en plus stérile : celle de Feu, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, gémit sous les rigueurs du froid, & toutes ses côtes occidentales offrent des montagnes de

Régne végétal.

roches pelées, dont les sommets sont toujours couverts de neige. Dans une Baie où nous mouillâmes au Nord-Ouest du Cap Horn, il y a à peine quelques traces de végétation, excepté sur de petites Isles basses, dont le gazon peu épais qui cache le rocher, est entièrement marécageux: au fond des vallées ou dans les crevasses des montagnes, on voit de petits arbrisseaux informes; mais jamais ils ne s'élevent assez haut pour mériter le nom d'arbres: les parties les plus élevées des montagnes sont des rochers noirs, entièrement nuds. Dans le petit nombre de plantes qui y naissent, j'ai remarqué le céleri, l'un des meilleurs anti-scorbutiques qu'on connoisse: le côté Nord-Est de la Terre de Feu, est tellement disposé en pente, qu'il forme une espèce de plaine où il y a plus de végétaux; mais nous n'avons pas débarqué sur ce canton.

NOUVELLE-GÉORGIE.

En examinant les côtes stériles de la Terre de Feu, nous n'imaginions pas de contrée plus affreuse; mais, après avoir marché quelque tems à l'Est, nous rencontrâmes, dans la même latitude, l'Isle de la Nouvelle-Géorgie, qui paroît si horrible, qu'avant d'y aborder, nous la prenions pour une Isle de glace. Il n'y a pas sur le Globe de montagnes dont la forme soit aussi hachée & aussi pointue: au milieu de l'été, elles sont couvertes de masses de neige, presque jusqu'au bord de l'eau, tandis que le soleil brillant çà & là sur des pointes qui se projettent dans la mer, montre à nud une terre noire & stérile: nous ne

trouvâmes,

trouvâmes, dans la Baie de Possession, que deux espèces de plantes, l'une nouvelle (*a*), particuliere à l'hémisphère austral, & l'autre un gramen déjà connu : la maigreur & la petite taille de toutes les deux, annoncent la misere du pays. RÉGNE végétal.

MAIS, comme si la Nature eût voulu nous convaincre qu'elle peut produire une terre encore plus hideuse ; nous en avons découvert une quatre degrés au Sud de celle-ci, plus haute en apparence, & absolument couverte de glace & de neige (excepté sur quelques rochers détachés), & incapable, suivant toute apparence, de produire une seule plante; elle est enveloppée de brumes presque continuelles; nous ne pouvions l'appercevoir que par intervalles ; alors même nous n'en voyions que les cantons les plus bas. Un volume immense de nuages, occupe sans cesse le sommet des montagnes; elle est effrayante par ses horreurs; mon imagination frissonne encore à son souvenir.

I.° NOMBRE DES ESPÈCES DE PLANTES.

IL PAROÎT, d'après ce qu'on a dit, que le froid rigoureux des régions Antarctiques, empêche presque tout-à-fait les plantes de germer; que les pays des Zones tempérées, quoique la plus grande partie ne soit pas en culture, produisent une variété de plantes qui n'ont besoin du secours de l'art que pour les contenir dans de justes bornes, & enfin que

(*a*) Ancistrum. Forsteri, Nova Genera Plantarum, *pages* 3, 4.

RÉGNE végétal.

le climat & la culture donnent aux Isles du Tropique une végétation abondante. Le nombre des végétaux est communément proportionné à l'étendue du pays, & voilà pourquoi les continens ont été remarquables dans tous les tems par l'immensité de leurs richesses botaniques. Celui de la Nouvelle-Hollande entr'autres examiné dernièrement par MM. Banks & Solander, récompensa si bien leurs travaux, qu'ils donnerent à un de ses havres le nom de *Baie de la Botanique.* Ces Isles produisent un nombre plus ou moins grand d'espèces, suivant que leur circonférence est plus ou moins étendue ; ainsi, je crois que la Nouvelle-Zélande & les Isles du Tropique ont beaucoup de productions végétales. Il seroit difficile de déterminer avec quelque précision le nombre de celles de la Nouvelle-Zélande, parce que nous avons eu peu d'occasions de les examiner ; nous y avons trouvé cependant plus de cent vingt espèces nouvelles ; nous n'en avons découvert que six dont parle M. de Linnée, & cette proportion est peu considérable en comparaison des nouvelles ; mais on a tout lieu de supposer qu'en y comprenant les deux Isles, des recherches exactes porteroient le *Flora* de la Nouvelle-Zélande à au moins quatre ou cinq cens espèces, sur-tout si les Botanistes y arrivoient passé le commencement du printems, & avant le commencement de l'hiver, les deux seules époques où nous y ayions été.

DANS les Isles du Tropique la proportion des espèces nouvelles aux espèces connues, est très-différente ; nous y avons découvert environ deux cens vingt espèces nouvelles, & cent dix décrites dans M. de Linnée. Le

nombre total eſt donc de trois cens trente, dont un tiers étoit déjà connu. La culture ne contribue pas peu à cette différence; ces terres contiennent probablement des plantes que les premiers Habitans de ces Iſles ont apporté avec eux des Indes Orientales, où ils vivoient originairement, & d'où les Botaniſtes Européens en ont tiré la deſcription. Ces plantes cultivées ont pu produire les ſemences de pluſieurs autres ſauvages indigènes également des Indes Orientales, & par conſéquent connues des Botaniſtes. Les nouvelles plantes ne peuvent donc être que les indigènes de ces Iſles, & celles qui ont échappé aux obſervations des Européens dans les Indes.

RÉGNE végétal.

LES 330 ESPÈCES INDIVIDUELLES, que nous avons trouvé dans les Iſles du Tropique, ne compoſent pas tout le Flora de ces terres; car nous n'avons pas eu aſſez de tems pour faire des recherches de botanique. Je ſuis porté plutôt à croire qu'en parcourant les campagnes attentivement, on en doubleroit preſque le nombre; mais ce travail exigeroit pluſieurs années. Les Iſles, qui ſemblent promettre davantage, ſont les Nouvelles-Hébrides, parce qu'elles ſont vaſtes, non cultivées, mais très-fertiles. La jalouſie des Inſulaires ne nous a pas permis d'y faire des découvertes; mais, d'après les bords du pays, nous pouvons juger de l'intérieur: afin de prouver, par un exemple que nous avons eu ſouvent des indications de nouvelles plantes ſans que nous ayions pu les trouver, je ne parlerai que de la muſcade ſauvage de l'Iſle de Tanna; nous nous en ſommes procurés pluſieurs ſans pouvoir jamais trouver l'arbre. La premiere que nous examinâmes étoit dans le jabot d'un pigeon que

RÉGNE végétal.

nous venions de tuer : ce pigeon étoit de l'eſpèce qui, ſuivant Rumphius, ſeme les véritables muſcades dans les Iſles des Indes Orientales ; elle étoit encore environnée d'une membrane d'un rouge brillant qui lui ſervoit de macis, & de même couleur que la véritable muſcade, mais d'une forme plus oblongue ; elle avoit une ſaveur piquante & fortement aromatique, mais point d'odeur. Les Naturels nous en apporterent enſuite d'autres. Quiros a donc raiſon de compter la muſcade au nombre des productions de la terre du Saint-Eſprit ; ce qui eſt une nouvelle preuve de la véracité de ce fameux Navigateur ; &, comme il dit auſſi qu'il y a de l'argent, de l'ébène, du poivre & du cinnamomone ſur cette terre & ſur les Iſles des environs, je ſuis porté à croire qu'on y en découvrira réellement.

CE qui nous a empêché d'ailleurs de reconnoître tout le Flora des mers du Sud, eſt le changement des ſaiſons ; & quoiqu'entre les Tropiques l'alternative du chaud & du froid ne ſoit pas très-marquée, cependant la végétation eſt plus ou moins active, ſuivant l'approche ou l'éloignement du Soleil ; c'eſt ce que nous avons éprouvé en abordant ſur quelques-unes des Iſles à deux différentes fois, après un intervalle de ſept mois. Au mois d'Août 1773, ou au milieu de la ſaiſon sèche tout étoit d'une couleur jaunâtre ; la plupart des arbres avoient dépoſé leurs feuilles, & il reſtoit peu de plantes en fleur. Au mois d'Avril 1774, immédiatement après la ſaiſon pluvieuſe, ou au commencement de la ſaiſon sèche, les couleurs vives, qui ornoient ces mêmes objets morts à l'époque de notre premiere relâche, nous ſurprirent agréablement ; nous découvrîmes beaucoup de

plantes, que nous n'avions jamais vues auparavant; nous en obſervâmes beaucoup d'autres en fleur, & tout étoit couvert d'un feuillage épais d'un verd très-frais & très-brillant. Cette heureuſe circonſtance jointe au tems plus long que nous paſsâmes aux Iſles de la Société accrut prodigieuſement nos collections. Il eſt vrai que la différence des ſaiſons sèches & des ſaiſons pluvieuſes, n'eſt pas marquée d'une maniere auſſi frappante que ſur les continens ou les Iſles qui les avoiſinent; d'abord, parce que les fruits de toute eſpèce mûriſſent principalement durant les mois de pluie, ce qui ſeroit impoſſible ſi les pluies étoient conſtantes, & enſuite parce que les mois de ſéchereſſe ne ſont pas abſolument exempts de pluies; mais la diſtinction que nous avons établie n'exiſte pas moins: la proportion de la pluie dans l'une étoit beaucoup plus conſidérable que dans l'autre.

Il y a peu de végétaux ſur les Iſles baſſes, parce qu'elles ſont extrêmement petites; cependant nous n'avons débarqué ſur aucune ſans y en rencontrer de nouveaux. L'Iſle *Sauvage*, qui n'eſt qu'une Iſle baſſe élevée de quelques pieds au-deſſus de l'eau, & dont les rochers nuds de corail dont elle eſt compoſée en entier, atteſtent bien l'origine, offre de nouvelles plantes, qui croiſſent ſur les bords dans les fentes du corail ſans le moindre ſol. Nous aurions pu y raſſembler pluſieurs végétaux rares; mais le caractere farouche des Naturels nous en a empêché. Pour former un contraſte avec les Iſles du Tropique, nous devons citer l'Iſle de Pâque, qui en eſt ſi peu éloignée, qu'on peut la mettre au nombre de celles qui ſont ſur la ligne de l'écliptique. Les Hollandois, qui l'ont découvert, en ont fait une

Régne végétal.

description très-fausse, ou bien elle a été presque entièrement bouleversée depuis cette époque : son misérable sol chargé d'une quantité innombrable de pierres, n'offre que vingt espèces de plantes ; dix seulement sont cultivées ; aucune ne parvient à la grandeur d'un arbre, & presque toutes sont petites, ridées & séches. Dans la partie opposée, ou dans le parage le plus occidental de la mer du Sud, gît une petite Isle à laquelle nous avons donné le nom d'Isle *Norfolk* : presque toutes ses plantes ont du rapport à celles de la Nouvelle-Zélande, dont elle n'est pas fort éloignée. Il y a seulement une différence occasionnée par la douceur plus grande du climat, qui donne à chaque plante plus de fécondité & plus de force : nous y avons découvert un arbre à cône qui est particulier à cette Isle, & à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Calédonie : les cônes font croire qu'il est de la classe des cyprès ; il prend une hauteur & une grosseur considérables, & le bois en est très-pesant.

II.° Lieux qu'habitent les Plantes.

Comme la mer du Sud est bornée, d'un côté, par l'Amérique, & de l'autre par l'Asie, les plantes qui croissent sur ses Isles, ressemblent en partie à celles de ces deux continens ; elles partagent plus ou moins de celui des deux dont elles sont plus ou moins proches ; ainsi, les Isles les plus orientales produisent un plus grand nombre de plantes d'Amérique, que de plantes de l'Inde, & à mesure qu'on avance à l'Ouest, la ressemblance des végétaux avec ceux de l'Inde se montre davantage : cette régle générale a cependant des exceptions ; par exemple, le *Gardenia* & le *Morus-*

papyrifera, qui sont toutes les deux des plantes des Indes Orientales, ne se trouvent que dans les grouppes à l'Est des Isles des Amis & des Isles de la Société; le *Tacca* de Rumphius, qui est aussi une espèce de l'Inde, ne se rencontre qu'aux Isles de la Société; d'un autre côté, des espèces d'Amérique ne frapperent nos regards, que lorsque nous eûmes atteint les Isles de l'Ouest, appelées *les Hébrides*, qui sont cependant de toutes les Isles de la mer du Sud, les plus éloignées de ce continent: une partie de ces exceptions provient peut-être de ce que les habitans étant plus civilisés aux Isles de l'Est, ont apporté avec eux des plantes de l'Inde, que les autres ont négligé: on peut aussi expliquer par-là l'introduction des espèces spontanées de l'Inde dans ces Isles les plus orientales; car j'ai déjà observé que probablement elles ont été transportées parmi les semences des espèces cultivées: j'ajouterai à l'appui de ces conjectures, que les espèces de l'Inde se trouvent communément sur les plaines des Isles de la Société, & les espèces spontanées d'Amérique sur les montagnes. Il y a un petit nombre de plantes communes à tous les climats de la mer du Sud; le céleri & une espèce de cochléaria sur-tout (Arabis) se trouvent l'un & l'autre sur les Isles basses entre les Tropiques, sur les greves de la Nouvelle-Zélande, & sur les Isles brûlées de la Terre de Feu: plusieurs autres espèces semblent participer aux différences du climat, par une taille plus haute ou plus basse: une plante, par exemple, qui occupe les sommets les plus élevés des montagnes de Taïti, comme de tout autre des Isles de la Société, & qui n'y croît qu'en arbrisseau, se trouve à la Nouvelle-Zélande, dans les vallées, & forme un arbre d'une hauteur

RÉGNE végétal.

Régne végétal.

considérable; la diversité même est sensible dans les diverses parties de la Nouvelle-Zélande ; ainsi, un bel arbuste de la Baie Dusky, ou de l'extrémité méridionale, qui y croît dans la partie la plus basse du pays, n'est plus qu'un très-petit arbrisseau au canal de la Reine-Charlotte, & dans la partie Nord, où on ne le voit que sur les plus hautes montagnes. Une égalité de position & de climat, occasionne quelquefois une ressemblance de végétation, & voilà pourquoi les montagnes froides de la Terre de Feu, produisent des plantes qui en Europe, habitent la Lapponie, les Pyrénées & les Alpes.

III.° Variété des Plantes.

La différence du sol & du climat, produit plus de variétés dans les plantes des Isles du Tropique de la mer du Sud,, que dans aucune autre : rien n'est plus commun que de voir sur ces Isles deux, trois, quatre & un plus grand nombre de variétés dans la même plante, dont les extrêmes auroient formé à nos yeux de nouvelles espèces, si nous n'avions pas connu les intermédiaires qui les réunissent, & qui en montrent la gradation : j'ai toujours remarqué que les parties les plus sujettes à varier, sont les feuilles, les poils, & quelques-uns des péduncules de la fleur; & que toutes les parties de la fructification sont ce qu'il y a de plus constant : cette régle, ainsi que toutes les autres, n'est pourtant pas sans exception, & les variétés, qui proviennent du sol, y produisent quelquefois des différences ; mais elles sont trop peu considérables, pour être rapportées. Un climat froid, où une exposition

Regne végétal.

exposition élevée réduisent un arbre à la taille d'un arbrisseau, & *vice versâ :* un sol sablonneux ou pierreux, produit des feuilles qui ont du suc, & donne de pareilles feuilles à des plantes qui, dans un riche sol, en ont de maigres & de flasques ; une plante, qui est très-amère dans un terrain sec, perd toute son âcreté quand on la trouve dans un canton plus humide ; ce qui cause souvent de la différence parmi les variétés de la même espèce aux Isles des Amis & sur les collines des Isles de la Société ; car les premieres n'étant pas très-hautes, sont moins humides que celles des dernieres terres, couvertes souvent de brumes & de brouillards.

IV.° CULTURE DES PLANTES.

ON SAIT que la culture produit de grandes variétés dans les plantes ; mais on le remarque sur-tout dans les Isles Tropiques de la mer du Sud où l'arbre à pain (*artocarpus communis*) seul a quatre ou cinq variétés, & le *Dracaëna terminalis* de Linnée, deux ; le *Tacca*, dans son état cultivé, a un aspect tout différent du Tacca sauvage, & le Plantain, ou le *Musa Paradisiaca*, varie presqu'à l'infini comme notre pomme : le régne végétal fournit aux Naturels des Terres Tropiques de la mer du Sud, la plus grande partie de ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture, leurs habillemens, leur habitation, leurs meubles, & tout ce dont ils ont besoin d'ailleurs. Les habitans de la Nouvelle-Zélande vivent sur-tout de poisson, & les plantes spontanées leur fournissent des vêtemens, de maniere qu'ils ne s'occupent point de l'agriculture, particulièrement dans

RÉGNE végétal.

l'Isle Méridionale : la plante dont ils font leurs étoffes, leurs lignes de pêche, leurs cordages, &c. est d'un nouveau genre, que nous avons appelé *Phormium*, & appartient proprement à la classe des *Coronariæ*, qu'elle réunit de très-près avec les *Ensatæ*, ou les glayeuls; mais, dans les Isles du Tropique, où le climat conduit à la civilisation, les Naturels aiment la variété dans les alimens & dans les commodités domestiques, la propreté & les ornemens des habits; il arrive de-là qu'ils cultivent (à prendre toutes les Isles l'une dans l'autre) presque cinquante espèces différentes, outre qu'ils en emploient plusieurs de spontanées. Le peu de travaux qu'entraîne l'agriculture, & les avantages considérables qui en résultent pour eux, ainsi que pour les Insulaires des Isles des Amis, font que le nombre des plantes cultivées sur ces Isles, surpasse de beaucoup celui des autres. Dans les Isles plus à l'Ouest des Nouvelles-Hébrides, le pays étant fort boisé par-tout, il est devenu très-difficile de mettre la terre en culture; c'est pour cela qu'on y a choisi seulement les plantes les plus nécessaires, & que les mœurs des habitans sont plus grossieres & plus sauvages; le sol de la Nouvelle-Calédonie paroît mauvais aussi; le peu d'habitans qui y sont, ont peine à se procurer la subsistance, après beaucoup de travaux.

V.° CLASSE ET SEXES DES PLANTES.

ON A OBSERVÉ, depuis long-tems, que la culture ôte souvent aux plantes la faculté de propager par semence; cela se voit dans la plupart des plantations des Isles, & sur-

RÉGNE végétal.

tout dans l'arbre à pain, dont les pepins font amaigris & perdus dans une grande quantité de pulpe farineufe (*a*): il en eft auffi de même du plantain ou de la banane, qui quelquefois conferve à peine des embryons de pepins (*b*). La pomme de Taïti, qui a une capfule dure pour l'ordinaire, ne renferme point de pepins dans les divifions; le *Gardenia*, l'*Hibifcus* & la *Rofa Sinenfis*, donnent prefque toujours des fleurs où le nombre des pétales fe multiplie, & aucune d'elles ne renferme de la graine; mais l'arbre d'étoffe ou le *Morus papirifera*, eft le plus extraordinaire de tous, car il ne fleurit jamais fur ces Ifles; la raifon en eft fimple; les naturels ne le laiffent jamais croître jufqu'au tems des fleurs, parce qu'alors l'écorce leur feroit inutile: l'extrême fertilité du fol de quelques-unes des Ifles du Tropique, eft peut-être une des caufes pour laquelle un certain nombre de leurs plantes appartiennent aux claffes appelées par M. de Linnée, *Monoecie Dioecie* & *Polygamie*; & il eft à remarquer que les plantes que les Botaniftes ont trouvées hermaphrodites en Amérique, portent des fleurs mâles & femelles fur deux individus différens, ce qui peut confirmer l'opinion que la plupart des plantes de la claffe des *Dioecie*, fe rencontrent auffi dans l'état d'hermaphrodite; fi cela étoit général, cette claffe n'exifteroit plus;

(*a*) M. Sonnerat a trouvé auffi aux Philippines, l'arbre à Pain fauvage; &, comme la culture ne lui a pas fait fubir autant de changemens, il porte des graines d'une groffeur confidérable, qui mûriffent: il les a deffinées & gravées.

(*b*) On dit que M. Banks trouva une efpèce de Mufc fauvage à la Nouvelle-Hollande, qui mûriffoit fes graines.

RÉGNE végétal.

on a cru également qu'on perfectionneroit le systême des Sexes, si on retranchoit les classes des *Monoecie* & des *Polygamie*, & si on formoit leurs genres suivant le nombre de leurs étamines: mais, si l'on considere combien il y en auroit par-là qui tomberoient dans les classes qui sont déjà nombreuses, il est clair que cela rendroit seulement la science plus embrouillée. Le nombre de cinq, suivant l'observation du grand Linnée, est le plus fréquent dans la Nature (Phil. Bot. 60); c'est pour cela que la classe des *Pentandrie* a tant de genres, & que la plupart de nos nouvelles découvertes, appartiennent principalement à cette classe; c'est avec une espèce de regret que nous avons vu tant de plantes augmenter encore cette classe, qui étoit déjà trop étendue. Comme cette particularité sembloit hâter le renversement du systême des Sexes, elle contribuoit à nous rendre extrêmement circonspects, quand il falloit créer de nouveaux genres. Les classes qui, en Europe, sont les plus abondantes, les *Umbellatæ*, les *Syngenesia*, les *Papilionacæ*, les *Bicornes*, les *Siliquosæ*, les *Personnatæ* & les *Verticillatæ*, ont très peu de genres dans les Isles du Tropique; les belles classes des *Ensatæ*, des *Coronariæ*, des *Sarmentaceæ*, sont également rares; les gramens ne sont pas nombreux, & sur-tout dans la classe des *polygamies*; les *Piperitæ*, *Scitamineæ*, les *Hesperideæ*, *luridæ*, *contortæ*, *columniferæ* & *tricoeæ*, composent principalement le *Flora* de ces Isles: parmi les *orchidæ*, un grand nombre d'*Epidendræ* très-variés, habitent les cantons incultes; la plupart de celles-ci sont nouvelles, & leurs fleurs si différentes, qu'on pourroit les distinguer en autant de genres, avec la même facilité que les Botanistes ont

ſéparé le *convolvulus* & l'*ipomæa*, ou le *nyctanthes*, & le *jaſminum*, ſeulement d'après de petites différences dans la forme de la fleur. Les eſpèces des *convolvuli* ſont très-abondantes dans les Iſles de la Mer du Sud, & jointes de ſi près l'une à l'autre, qu'il eſt très-difficile de les déterminer. M. Linnée a placé le genre des piperacées parmi les *diandria*, quoique la plus grande partie de ce qu'il dit ſur cette claſſe ſoit tiré du Plumier. Nous avons eu occaſion d'en examiner pluſieurs eſpèces, & nous avons toujours trouvé le nombre des étamines irrégulier & indéterminé, & la forme & le nombre des ſtigmates différens dans preſque chaque eſpèce. Il eſt donc juſte de rendre ce genre à la claſſe des *gynandries*, à laquelle il appartient véritablement, & avec lequel ſa fructification eſt parfaitement d'accord; mais, en ſuppoſant même que des eſpèces de piperacées ont régulièrement deux étamines à chaque germe, cela ne ſuffira pas pour les ôter de cette claſſe, puiſque nous voyons *l'arum ſeguinum*, *macrorizon* & *eſculentum*, le *dracontium* & le *pothos*, qui ont régulièrement quatre, ſix ou ſept étamines autour de chaque germe, reſter toujours cependant dans la claſſe des *gynandrie-polyandrie*.

Tel eſt le réſultat de nos Obſervations ſur la claſſification des plantes, & des claſſes principales que renferment les Iſles de la Mer du Sud. J'ajouterai ſeulement, touchant les deſcriptions & les définitions des eſpèces données par M. de Linnée, qu'en général nous les avons trouvées exactes pour les plantes d'Amérique, mais un peu moins pour celles des Indes Orientales; différence dont je vais tâcher d'expliquer l'origine. Les plantes d'Amérique ont été examinées

RÉGNE végétal.

& décrites sur leur propre sol, par les plus habiles Botanistes de ce siécle, feû M. Loefling, Disciple de Linnée, M. Jacquin, le Docteur P. Browne; M. de Jussieu, &c.: au contraire, celles de l'Inde sont sur-tout connues par les Herbiers, & les descriptions inexactes, infidelles & point du tout scientifiques des Botanistes du dernier siécle; les Disciples de Linnée n'ont décrit que peu de ces plantes sur les lieux; leurs voyages ayant presque été bornés à celui de la Chine. Pendant leurs petites expéditions ils alloient rarement à terre, ou ils faisoient peu de séjour dans ces contrées dignes de l'attention d'un Observateur curieux: on peut en conclure que l'Inde & les Isles de cette partie du monde, attendent un nouvel Observateur exact, qui soit accompagné d'un fidèle Dessinateur, accoutumé à faire des dessins d'Histoire Naturelle, afin de nous mieux montrer les trésors de ces vastes Pays: puisque l'empire de la Grande-Bretagne dans l'Inde est si étendu, si respecté, & que ses Sujets sont si riches & si puissans, il est à desirer que quelques-uns de nos Compatriotes s'y occupent de ces recherches, & & y étudient les différens objets relatifs aux Sciences & aux Arts.

ON A DÉJA REMARQUÉ plusieurs fois dans la Relation combien les algues marines sont des Indices peu sûrs de terre, sans parler des immenses lits d'algues, qu'on trouve annuellement au milieu de la Mer Atlantique; la Mer du Sud, dans la Zone tempérée, a au moins 1500 lieues de la Nouvelle-Zélande en Amérique: nous sommes sûrs qu'il n'y a point de terre dans un si grand espace, quoique nous ayions vu de tems à autre, des morceaux de goëmon dans

chaque parage. Il eſt très-probable que quelques algues ne prennent jamais racine, & croiſſent en flottant ſur la mer, ainſi que d'autres plantes aquatiques. Mais, en ſuppoſant que cela n'eſt pas, il eſt aiſé de concevoir que les gros vents d'Oueſt, preſque conſtans ſur ces parages, détachent ces algues & les portent par-tout l'Océan; les algues une fois arrachées, commencent probablement à tomber en diſſolution; &, à la ſeule inſpection de l'état de ces algues, on pourroit peut-être former une conjecture haſardée ſur le voiſinage des terres.



SECTION II.

Du Régne animal.

RÉGNE animal.

LES TERRES de la Mer du Sud & les Côtes Auſtrales, contiennent une variété conſidérable d'animaux, quoique ces animaux ſoient bornés à un petit nombre de claſſes. Nous avons vu par quels degrés la Nature deſcend de l'émail charmant des Iſles de la Société, à l'horrible ſtérilité de *la Terre de Sandwich;* de même le régne animal, magnifique, enchanteur, riche, entre les Tropiques, eſt difforme, dégoûtant, & pauvre ſur les Côtes Auſtrales. On eſt ravi, en parcourant les bocages de Taïti, qui offrent à chaque pas les points de vue champêtres les plus agréables; on apperçoit le bonheur & la richeſſe. On ne voit, de tous côtés, que des troupeaux de cochons, des chiens couchés près de chaque hutte, & le coq y déploie, au milieu de ſon ſérail, ſon joli plumage, ou il ſe juche ſur les arbres fruitiers pour s'y repoſer: les petits oiſeaux gazouillent tout le jour ſur les branches, & de tems-en-tems le roucoulement amoureux des pigeons frappe l'oreille, comme au milieu de nos bois. Les Naturels s'occupent au bord de la mer à pêcher. Ils prennent des poiſſons dont les couleurs mourantes varient à chaque inſtant, ou ils ramaſſent ſur les récifs, des coquillages connus, à la vérité, des Naturaliſtes, mais dignes de l'attention du Philoſophe, qui admire l'élégance merveilleuſe de la Nature dans ſes productions les plus communes

communes comme dans les plus rares; ce qui accroît encore le charme de ce ſpectacle, il n'y a point d'inſecte incommode dans cet heureux pays; les moucherons & les mouſquites n'y infeſtent pas les Habitans, comme dans les autres contrées du Tropique; les bêtes de proie & les reptiles vénéneux, n'y troublent jamais leur tranquillité (*a*).

RÉGNE animal.

SI NOUS PASSONS de-là dans la Zone tempérée, quel bruſque changement, & quelle différence entre ces campagnes riantes, ſéjour de la félicité domeſtique, & les déſerts de la Nouvelle-Zélande? ici les montagnes de roches, les forêts, la Nature humaine, tout porte l'empreinte de l'état ſauvage: les animaux y ſont moins heureux qu'entre les Tropiques; les faucons & les chouettes, les tyrans de bois, y dévorent à loiſir les oiſeaux foibles & ſans défenſe: cependant un ramage continuel dont le charme pourroit le diſputer à celui de nos roſſignols, ſe fait entendre ſur toute la contrée. En marchant au Sud & en traverſant un Océan immenſe, au milieu duquel quelques oiſeaux ſolitaires voltigent ſur les vagues, & cherchent une ſubſiſtance précaire, on arrive à l'extrémité méridionale de l'Amérique: on apperçoit une côte affreuſe & ſtérile, habitée par les plus miſérables des hommes, & parſemée ſeulement de quelques arbriſſeaux difformes: un grand nombre de

(*a*) Les mouches ordinaires y ſont, il eſt vrai, incommodes à certaines ſaiſons, à cauſe de leur quantité prodigieuſe; mais on ne peut pas les appeler des inſectes nuiſibles: le ſeul animal déſagréable, qui ſe trouve à Taïti, c'eſt le rat noir ordinaire, qui y eſt très-nombreux, & qui y cauſe ſouvent des ravages.

RÉGNE animal.

vautours, de faucons, d'aigles, toujours planans dans les airs, y guettent leur proie. On obſerve que la plupart des autres oiſeaux vivent en troupes ſur quelques cantons; tandis que les rochers ſont occupés par une race de veaux marins, qui paroiſſent monſtrueux & informes en comparaiſon des autres animaux.

LES CLASSES des oiſeaux & des poiſſons ſont les ſeuls nombreuſes dans les pays que nous avons viſités: celles des quadrupèdes & des inſectes, n'offrent qu'une quantité très-petite d'eſpèces connues: celles des cétacées, des amphibies & des vers, ne ſont pas abondantes non plus, & les deux premieres ſur-tout, préſentent, à peine, quelque choſe de nouveau.

QUADRUPÈDES.

IL N'Y A, aux Iſles du Tropique, que quatre eſpèces de quadrupèdes, dont deux ſont domeſtiques: le vampyre & le rat ordinaire ne le ſont pas. Ce dernier habite les Marquiſes, les Iſles de la Société, les Iſles des Amis, & les Nouvelles-Hébrides: on le trouve auſſi à la Nouvelle-Zélande; mais on ne ſait pas s'il y a été porté par nos vaiſſeaux: nous ne l'avons pas apperçu à la Nouvelle-Calédonie. Il y en a une quantité incroyable aux Iſles de la Société, & ſur-tout à Taïti, où ils vivent des reſtes d'alimens que les Naturels laiſſent dans leurs huttes, des fleurs & des coſſes de l'*érythrina corallodendron*, de bananes & d'autres fruits, &, à ce défaut, d'excrémens de toute ſorte: leur hardieſſe va juſqu'à mordre quelquefois les pieds des

Naturels endormis. Ils ſont beaucoup plus rares aux Marquiſes & aux Iſles des Amis, & on les voit rarement aux Nouvelles-Hébrides.

RÉGNE animal.

LE VAMPYRE (*veſpertilio vampirus*), qui eſt la plus grande eſpèce de chauve-ſouris connue, ne ſe voit qu'aux Iſles plus à l'Oueſt. Aux Iſles des Amis, ces vampyres marchent en troupes de pluſieurs centaines, & toute la journée on en trouve qui volent: j'en ai apperçu, ſur un grand *caſuarina*, plus de 500 en différentes attitudes. Les uns étoient ſuſpendus par les pieds de derriere, les autres par les pieds de devant: ils ſe nourriſſent principalement de fruits: ils effleurent l'eau avec une agilité ſinguliere, &, quoique nous en ayons remarqué un qui nageoit, je ne crois pas que cela ſuffiſe pour en conclure qu'ils plongent bien: on ſait qu'ils ſe jettent à l'eau afin de laver les ordures ou ſe débarraſſer de la vermine qui pourroit, par haſard, s'attacher à leur peau: leur odeur eſt un peu déſagréable: quand on les irrite, ils mordent avec fureur; mais ils ne font d'ailleurs aucun mal. Outre ces groſſes chauve-ſouris, il y a à Tanna, des miriades de chauve-ſouris plus petites, que nous avons vus & entendus; mais nous n'avons pas pu en prendre une ſeule pour l'examiner. Les Naturels de la Nouvelle-Calédonie font des cordes & des glands de maſſues du poil des groſſes chauve-ſouris, qu'ils entrelacent avec les fils d'un gramen dont ils ſe ſervent pour cela (*cyperus*, *ſquarroſus.*)

LES DEUX QUADRUPÈDES domeſtiques ſont le cochon & le chien: les Iſles de la Société ſeules ont le bonheur de poſſéder l'un & l'autre: à la Nouvelle-Zélande & aux Iſles baſſes, il n'y

Régne animal.

a que des chiens ; les Marquiſes, les Iſles des Amis & les Nouvelles-Hébrides n'ont que les cochons, & l'Iſle de Pâque & la Nouvelle-Calédonie, ſont privées de tous les deux. La race des cochons, eſt celle appelée *Chinoiſe*. Ils ont le corps & les jambes courtes, le ventre pendant preſque juſqu'à terre, les oreilles droites, & très-peu de ſoie : je n'en ai jamais mangé dont la chair fût auſſi ſucculente & la graiſſe auſſi agréable ; cette qualité ne peut être attribuée qu'à l'excellente nourriture qu'ils prennent : ils ſe nourriſſent ſur-tout de fruit à pain frais, ou de la pâte aigrie de ce fruit, d'ignames, d'eddoës, &c. Il y en a une grande quantité aux Iſles de la Société ; on en voit autour de preſque toutes les maiſons, & quelques-unes des cabanes en ont un nombre conſidérable : ils ſont abondans auſſi aux Marquiſes, à Amſterdam, l'une des Iſles des Amis ; mais ils ſont plus rares aux Iſles Occidentales des Nouvelles-Hébrides. La race des chiens de la Mer du Sud, eſt ſinguliere ; ils reſſemblent beaucoup aux chiens de Village ordinaire ; mais leur tête eſt prodigieuſement groſſe ; ils ont des yeux d'une petiteſſe remarquable, des oreilles pointues, le poil long & une queue courte & touffue : ils ſe nourriſſent ſur-tout de fruits aux Iſles de la Société ; mais ſur les Iſles baſſes & à la Nouvelle-Zélande, ils ne mangent que du poiſſon : leur ſtupidité eſt extrême, ils aboyent rarement ou preſque jamais, mais ils heurlent de tems-en-tems ; ils ont l'odorat très-foible, & ils ſont exceſſivement pareſſeux : les Naturels les engraiſſent pour leur chair, qu'ils aiment paſſionnément & qu'ils préferent à celle du cochon ; ils fabriquent d'ailleurs avec leurs ſoies des ornemens ; ils en font des franges, des cuiraſſes aux Iſles de la Société, &

ils en garnissent tous leurs vêtemens à la Nouvelle-Zélande.

OUTRE le chien, la Nouvelle-Zélande a quatre autres quadrupèdes: l'un est le rat, le second une petite chauve-souris, ressemblant à celle que décrit M. Pennant (Synopsis of Quadrupeds, n.° 283), sous le nom de chauve-souris de la Nouvelle-Yorck; le troisieme est l'ours de mer, Penn. Syn. Quad. n. 27, (*Phoca Ursina*, Linn.) & le quatrieme, l'animal appelé *lion-de-mer* par Lord Anson, (*phoca leonina*, Linn.) (*LEONINE SEAL*, Pennant, Syn. Quad. n.° 272): si on en croit quelques-uns des Matelots de la Résolution, ils virent à la Baie Dusky, à la Nouvelle-Zélande, un petit quadrupède de la forme d'un renard ou d'un jackal; mais, comme nous ne l'avons jamais rencontré dans aucune des excursions fréquentes que nous avons faites au milieu des bois, & comme personne de l'équipage de l'*Endéavour* ne nous a dit l'avoir vu, nous croyons que ce fût une méprise : en effet, les Matelots prétendoient l'avoir apperçu en courant & au moment de l'aurore. Comme les Terres Australes, que nous avons examinées, renferment ces deux espèces de phoques, & un troisieme animal du même genre, outre le veau marin à criniere (*phoca jubata*,) & qu'ils y sont en plus grand nombre & de plus grosse taille, nous n'en ferons qu'un seul article. Le célèbre M. de Buffon a observé que les grands animaux doivent être regardés comme autant d'espèces isolées, auxquelles les autres espèces n'ont point de rapport; &, pour prouver la vérité de son assertion, il cite l'éléphant, le rhinocéros, le tapir, l'hippopotame & la

RÉGNE animal.

giraffe, qui ſont réellement autant de genres qui n'ont qu'une ſeule eſpèce ; il y ajoute auſſi le cabiai, le bièvre & le lion. Cependant les eſpèces de phoques, dans l'hémiſphère antarctique, ſont auſſi grandes que la plupart des quadrupèdes du Globe, ſi on en excepte l'éléphant & le rhinocéros. Deux de ces phoques, qui ſont, ſans doute, des eſpèces diſtinctes, peuvent, à peine, être diſtingués, ſi ce n'eſt par la couleur & la différence de taille : l'un eſt le phoque ourſin, & l'autre le phoque à criniere ; ce dernier eſt décrit par un grand Zoologiſte, feû M. Steller, dans ſa Deſcription des Animaux des Iſles de Bering, près du Kamtchatka : on en trouve auſſi une Deſcription aſſez bonne dans le Voyage de Don Pernetti aux Iſles Malouines ; ils l'appellent, l'un & l'autre, *lion de mer*, & ils lui donnent ce nom avec beaucoup de raiſon, parce que ſes parties de devant ont une grande reſſemblance avec le lion ; ſa criniere hériſſée & ſa couleur tannée augmentent encore cette reſſemblance, tandis que le lion de mer de l'Amiral Anſon, qui a le nez ridé, eſt très-différent.

COMME il n'y a point d'animal abſolument nouveau parmi les huit quadrupèdes de la mer du Sud, cette claſſe paroît être plus complète qu'on ne le ſuppoſe communément ; mais l'obſervation, que nous avons déjà faite par rapport aux plantes, eſt vraie auſſi dans le régne animal ; car on n'a jamais remarqué une grande variété de quadrupèdes ſur les petites Iſles : c'eſt de l'intérieur de l'Afrique, de l'Inde, & peut-être auſſi de la Nouvelle-Hollande, qu'il faut attendre de nouvelles eſpèces, & c'eſt-là que les Princes devroient envoyer des Naturaliſtes.

CÉTACÉES.

LES ANIMAUX cétacés, que nous avons vu dans la mer du Sud, ſont la baleine (*balæna phyſalis, Linn.*) la baleine au nez de bouteille, le grampuſe, le marſouin & le dauphin des Anciens. Les deux derniers ſe trouvent par-tout l'Océan depuis la Ligne juſqu'au Cercle polaire antarctique; nous n'avons pu examiner qu'une ſeule femelle de dauphin (*delphinus delphino, Linn.*) qui répondoit parfaitement aux Deſcriptions des différens Zoologiſtes. Elle fut harponnée, & nous la mangeâmes. *Voyez Pennant's British Zoology*, vol. 3, page 63, édit. *in*-4.°

OISEAUX.

LES OISEAUX de la mer du Sud & de la Terre de Feu ſont nombreux, & offrent une variété conſidérable d'eſpèces: on y remarque deux genres abſolument nouveaux, & un troiſieme (le penguin), qu'on a juſqu'ici confondu avec d'autres: ils vivent tranquilles dans chaque buiſſon & ſur chaque arbre; les Naturels ne les troublent preſque jamais: ils égayent les bois par des chants continuels, & leur plumage varié contribue à la ſplendeur de la Nature. On croit communément que les oiſeaux de beaucoup de couleurs ne chantent pas bien; mais, ſans parler du chardonneret ordinaire, qui eſt peut-être un des plus beaux oiſeaux du Globe, & dont la voix eſt très-mélodieuſe, il eſt facile de citer d'ailleurs un grand nombre d'exemples du contraire. L'harmonie des oiſeaux retentit également dans

RÉGNE animal.

les forêts ſauvages de la Nouvelle-Zélande & les bocages cultivés de Taïti. A proprement parler, il n'y a qu'une eſpèce apprivoiſée d'oiſeaux aux Iſles du Tropique de la mer du Sud, le coq ordinaire & la poule. L'Iſle de Pâque eſt remplie d'oiſeaux, & il n'y a pas d'autres animaux domeſtiques; on n'en trouve pas moins aux Iſles de la Société & aux Iſles des Amis, & ſur ces dernieres terres leur groſſeur eſt prodigieuſe. Ils ne ſont pas rares aux Marquiſes, aux Nouvelles-Hébrides, à la Nouvelle-Calédonie; mais les Iſles baſſes & celles de la Zone tempérée en manquent tout-à-fait. On ne peut pas compter les perroquets & les pigeons parmi les animaux domeſtiques; car, quoique les Naturels des Iſles des Amis & des Iſles de la Société, apprivoiſent quelques individus, ils n'en ont jamais des couvées. Nous avons compté trente-ſept nouveaux oiſeaux à la Nouvelle-Zélande, quarante-ſept aux Iſles du Tropique, & plus de vingt ſur la mer, aux extrémités méridionales de l'Amérique & ſur les terres auſtrales: le nombre total eſt ainſi de cent quatre, dont la moitié eſt aquatique. Nous avons remarqué en outre environ trente des eſpèces de M. de Linnée, dont plus de vingt ſont aquatiques. Je ſuis perſuadé que nous ne les avons pas toutes vues, comme nous n'avons pas raſſemblé un Flora complet de chacun de ces pays. La quantité des nouveaux oiſeaux eſt donc étonnante, comparée à celle qui étoit connue des Naturaliſtes. On peut former delà de grandes eſpérances ſur ces continens, qu'on n'a pas encore examinés. Les genres aquatiques ſont très-nombreux, comme nous l'avons déjà dit, & l'obſervation que nous avons faite ſur les plantes s'applique auſſi aux oiſeaux; c'eſt que les genres les plus abondans, ſont ceux que nous avons le plus enrichi: à celui du canard,

canard, *anas*, nous avons ajouté neuf nouvelles eſpèces; cinq à celui de pélican (*pelicanus*), & douze à celui des hirondelles de mer, (*procellariæ*): de même parmi les oiſeaux de terre, nous avons raſſemblé ſept nouveaux perroquets, ſix pigeons & huit attrape-mouches.

RÉGNE animal.

AMPHIBIES.

LE PEU d'animaux amphibies, que nous avons trouvés dans la mer du Sud, habitent les pays du Tropique. 1.° Le carret, qui donne l'écaille propre aux Fabriques (*teſtudo imbricata, Linn.*) 2.° La tortue verte (*teſtudo midas*), qui eſt bonne à manger. 3.° Le lézard commun (*lacerta agilis*. Linn.) 4.° Le gecko (*lacerta gecko*). 5.° Le ſerpent amphibie (*coluber laticaudatus*. Linn.) Et 6.° *anguis platura*. Linn. Aucun d'eux n'eſt vénimeux.

POISSONS.

LA MER du Sud eſt riche en poiſſons, & on y trouve une grande variété d'eſpèces. Nous avons eu toutes les peines du monde de faire des collections dans cette branche de l'Hiſtoire Naturelle, parce que notre relâche a été courte ſur la plupart des Iſles, & qu'il nous a fallu tirer preſqu'entièrement cet article des Naturels des différens pays, car que nous manquions à bord de pêcheurs habiles; cependant j'ai raſſemblé, en différens endroits, ſoixante-quatorze eſpèces diverſes, & environ quarante autres décrites dans le Syſtême de la Nature du célèbre Linnée. Nous n'avons découvert qu'un nouveau genre, qui, juſqu'à ce Voyage, avoit été

RÉGNE animal.

caché parmi les *chætodontes*, mais qu'il faut en féparer. L'habile Profeffeur Forskal, dont tous les Naturaliftes doivent déplorer la mort prématurée en Arabie, avoit eu la même idée; mais je n'en favois rien, car fon ouvrage n'a été publié qu'après mon retour en Europe; il donne à ce nouveau genre le nom d'*acanthurus*, & je l'ai appelé *harpurus*.

La plupart des poiffons de la mer du Sud font bons à manger; plufieurs font délicieux; un petit nombre feulement des *Branchioftegeux* font nuifibles, & nous en avons éprouvé les funeftes effets, comme on l'a vu dans la Relation. M. de Buffon a obfervé que la Nature femble fe plaire à jeter plufieurs êtres à-peu-près dans le même moule, comme fi certaines formes lui étoient plus aifées que d'autres; on doit peut-être ajouter, parce que de telles formes font plus utiles ou plus néceffaires dans le fyftême total des corps organifés; voilà pourquoi nous avons trouvé certaines claffes de plantes d'une abondance remarquable, & que les genres les plus étendus des oifeaux, nous ont fourni un plus grand nombre de nouvelles efpèces, & que, parmi les poiffons, les genres déjà riches de *Gadus Blennius*, de *Sparus* & de *Perca*, font auffi ceux que nous avons le plus enrichi: probablement il refte encore des découvertes immenfes à faire dans cette derniere claffe, à en juger du-moins par celles que nous avons faites, malgré les obftacles qui nous ont contrarié; ce qui confirme cette idée, c'eft l'état imparfait des définitions, qui, fuivant les meilleures méthodes exiftantes, dépendent toujours d'un nombre très-précaire de rayons dans les nageoires.

INSECTES.

Règne animal.

Il n'y a point de terres où l'on trouve moins d'eſpèces d'inſectes, que ſur celles de la mer du Sud : il eſt étonnant combien peu nous en avons remarqué, & celles qui ont frappé nos regards, étoient déjà connues. La Nouvelle-Calédonie eſt la ſeule Iſle où il y en ait une aſſez grande quantité, & je ſoupçonne que c'eſt un effet de ſa proximité de la Nouvelle-Hollande ; mais notre relâche a été ſi courte, qu'il n'a pas été poſſible de faire la moindre acquiſition dans cette branche : les cruſtacés étoient ſans contredit les plus nombreux ; mais nous n'en avons obſervé aucun qui ne fût pas décrit très-exactement par Linnée. Je dois obſerver qu'il y a un petit ſcorpion aux Iſles Tropiques de la mer du Sud, mais qu'il eſt plus commun dans les Iſles occidentales, qu'aux Iſles de la Société, & que même je n'en ai pas apperçu un ſeul ſur ces dernieres. Oédidée le naturel, qui navigua avec nous huit mois, nous dit qu'il ne fait point de mal ; cependant il eſt armé préciſément de la même maniere que les autres eſpèces co-génériques ; il reſte à découvrir par quelles circonſtances accidentelles, le *virus* de l'aiguillon du ſcorpion, devient plus ou moins vénimeux : les expériences de M. de Maupertuis ſemblent annoncer que les individus de la même eſpèce, ne ſont pas tous également vénimeux, & que le même individu eſt, à différens tems, plus ou moins dangereux.

COQUILLAGES ET VERS.

Les coquillages de la mer du Sud ſont moins variés

Régne animal.

qu'on n'auroit lieu de l'attendre, & les récifs des Isles du Tropique, donnent, en général, les coquillages les plus ordinaires dont parle M. de Linnée, tels que les *Cowries*, les Mitres d'Evêque, les *Murices Tritonis*, les *Buccins* les plus communs, les *Vis*, & les *Neritæ*. Il y a peu d'espèces nouvelles à la Nouvelle-Zélande, & la plus grande partie sont petites : le peu de Mollusca nouvelles que nous avons découvertes, ont été trouvées dans la Mer Atlantique, & nous n'avons rien découvert dans les autres classes.

I.° Nombre des Animaux.

Le nombre total des espèces des plus grandes classes d'animaux ; savoir, des quadrupèdes, des cétacés, des amphibies, des oiseaux & des poissons que nous avons vus dans la mer du Sud, monte, d'après l'énumération faite ci-dessus, entre 260 & 270, dont le tiers étoit déjà connu ; supposons que cette quantité forme les deux tiers des animaux de ces classes, qui se trouvent actuellement sur les terres ou dans les eaux de la mer du Sud, (quoique nous ayons lieu de croire que le *Fauna* est beaucoup plus étendu), il y en aura plus de 400, & en supposant les classes des Insectes & des Vers de seulement 150 espèces, tout le *Fauna* des Isles de la mer du Sud, sera composé au-moins de 550 espèces, quantité prodigieuse, comparée à celle du *Flora*.

II.° Lieux qu'habitent les Animaux.

Quoique la plupart des oiseaux de la Nouvelle-Zélande,

RÉGNE animal.

ſoient remarquables par les jolies couleurs de leur plumage, cependant, à l'Iſle *Norfolk*, (laquelle contient exactement les mêmes eſpèces que la Nouvelle-Zélande, comme je l'ai obſervé en parlant des Plantes), le plumage des oiſeaux y a des teintes plus vives & plus animées; ce qui prouve que le climat influe prodigieuſement ſur les couleurs. Il y a une eſpèce de martin-pêcheur, commun ſur toutes les Iſles de la mer du Sud, dont les variétés entre les Tropiques, ſont beaucoup plus brillantes que celles de la Nouvelle-Zélande. Le plumage dépend auſſi du climat ſous un autre rapport. Les oiſeaux des pays chauds ſont médiocrement couverts, tandis que ceux des pays froids, & ceux ſur-tout qui voltigent ſans ceſſe ſur la mer, ont une quantité infinie de plumes, dont chacune eſt double: les plumes des penguins, qui vivent preſque toujours dans l'eau, ſont courtes, oblongues, placées auſſi près l'une de l'autre, que les écailles des poiſſons; ils ont en même-tems une enveloppe épaiſſe de graiſſe, qui les met en état de réſiſter au froid: il en eſt de même des phoques, des oies & des autres animaux aquatiques des terres auſtrales. Les oiſeaux de terre en-dedans & en-dehors des Tropiques, conſtruiſent leurs nids ſur les arbres, excepté la caille ordinaire de la Nouvelle-Zélande, qui a les mœurs & les habitudes de la caille d'Europe: quelques-uns des oiſeaux aquatiques font leurs nids à terre, tels que les *Gralla*, qui ne vivent que deux à-la-fois, tandis que pluſieurs eſpèces de nigauds vivent en troupes, les uns dans les arbres, & les autres dans les crevaſſes des rochers: les pétrels (*procellaria*) s'enfoncent par milliers dans des trous ſous terre: ils y nourriſſent leurs petits, & ils s'y retirent toutes les nuits.

RÉGNE animal.

L'eſpèce la plus prolifique de la mer du Sud, eſt celle des canards, qui font pluſieurs œufs par couvée, & quoique les nigauds, les penguins & les pétrels n'en faſſent qu'un ou deux, ou tout au-plus trois à-la-fois; cependant, comme on ne les trouble jamais, & qu'ils ſe tiennent toujours en troupes conſidérables, ils ſont devenus les plus communs & les plus nombreux : l'eſpèce de poiſſon la plus agréable à manger, eſt auſſi la plus prolifique; mais il faut obſerver qu'aucune Iſle de la mer du Sud, n'offre autant de poiſſons que la Nouvelle-Zélande ; voilà pourquoi le poiſſon eſt devenu la principale nourriture des Naturels, qui ont trouvé cette maniere de ſe nourrir plus commode & plus aiſée, & par conſéquent plus analogue à ce caractère indolent qu'ils partagent avec toutes les Nations barbares.

III.° VARIÉTÉ DES ANIMAUX.

IL NE PAROÎT PAS que les individus du régne animal, ſoient auſſi ſujets à varier dans les mers du Sud que ceux du régne végétal; d'abord la domeſticité qui a fait dégénérer tant d'eſpèces parmi nous, eſt ici bornée à trois, celle du cochon, du chien & du coq; ſecondement cette domeſticité ne differe guères de l'état de nature. Les cochons & la plupart des volailles, rodent à leur gré tout le jour. Les volailles ſur-tout font ce qu'elles veulent, car elles vivent uniquement de ce qu'elles recueillent, & on ne leur donne pas de nourriture réguliere: les Inſulaires n'entretenant le chien que pour le manger, il n'eſt pas obligé de ſubir le joug de l'eſclavage auquel ces animaux ſont forcés de ſe ſoumettre dans nos pays policés; il reſte couché, s'il lui plaît,

toute la journée; on lui jette des alimens à certains intervalles, & on n'exige de lui aucun service. Il ne perd donc rien de son état de nature. Ses facultés sensitives sont probablement inférieures à celles du chien sauvage (ce qui peut être l'effet des alimens dont il se nourrit), & autrement il n'a point la sagacité & la perception vive de nos chiens. Les oiseaux sauvages ont très-peu de variétés. Deux espèces de pigeons, deux de perroquets, un de martin-pêcheur, & une ou deux d'attrappe-mouches, sont les seules que je connoisse dans les différentes Isles; & relativement à quelques autres, on ne sait pas encore si ce que nous réputons variétés ne sont pas, ou des espèces distinctes, ou seulement des sexes différens d'une même espèce. Ces détails demandent une longue suite d'observations, qui ne peuvent pas se faire en courant. Les variétés des autres classes ne sont pas même aussi considérables.

IV°. CLASSIFICATION DES ANIMAUX.

NOUS AVONS DÉJA OBSERVÉ que la plupart des animaux de la mer du Sud, sont des nouvelles espèces: les espèces déjà connues, que nous avons remarquées entre les Tropiques, se voient communément sur toute la partie de l'Océan, qui est dans la Zone torride: celles de la Zone tempérée étant principalement aquatiques, se trouvent à ces latitudes dans chaque mer; ou bien ce sont des espèces d'Europe. En tout nous n'avons découvert que deux genres différens de ceux qu'on connoissoit déjà, & toutes les autres espèces se rangent sous les anciens genres; mais il n'est pas possible de les rapporter aux deux continens de l'Asie

RÉGNE animal.

& de l'Amérique, comme nous l'avons fait pour les Plantes; parce qu'il y a des genres qui ne se rencontrent ni sur l'un, ni sur l'autre; nous bornerons, pour le présent, nos remarques sur les classes des animaux, aux oiseaux aquatiques de la mer du Sud, & au nouveau genre de poissons que nous avons établi: le genre des pétrels, qui ne contient que six espèces, suivant le dernier systême de Linnée, a douze nouvelles espèces dans les mers du Sud; la plus grosse est l'oiseau que les Espagnols appellent *Quebrantahuessos*, la derniere est l'oiseau des tempêtes (*procellaria pelagica*) qui est également dans la mer du Nord & dans la mer du Sud, a presque toutes les latitudes. M. Brisson, que M. de Buffon critique avec raison, pour avoir multiplié les espèces, & sous-divisé les genres a divisé le petit nombre d'espèces connues, en deux genres, d'après quelques légeres différences dans le bec, qui ne méritent pas la moindre attention: d'un autre côté, M. Scopoli, avec aussi peu de raison, unit le *Diomedea*, ou l'Albatross, avec les *Procellariæ*, & il a été conduit à cette maniere de classer, par une véritable espèce du dernier genre, qu'il prend à tort, & sans que je sache sur quel fondement, pour l'oiseau que Linnée appelle *Diomedea*. Les Naturalistes se sont trop attachés à découvrir les espèces individuelles, sans examiner la chaîne générale de la Nature; c'est à cette omission qu'il faut attribuer les erreurs nombreuses qu'on a commises dans la sous-division, ou dans la combinaison des genres: en fixant sans cesse leur attention sur les vues générales de la Nature; d'autres ont oublié de descendre aux détails de la classification, qu'exigeoit cependant l'état imparfait de la science: c'est en tenant un juste milieu entre ces deux extrémités, que

que l'illuſtre Linnée a acquis tant de réputation, & qu'il a donné des méthodes de toutes les productions de la Nature, avec tant de jugement, que la poſtérité le reconnoîtra pour le créateur de la ſcience; c'eſt pour avoir commis la premiere faute que les Naturaliſtes, qui n'ont jamais voyagé, chargent leurs Livres d'énumérations de variétés, au-lieu d'eſpèces; d'un autre côté, l'éloquent M. de Buffon, occupé du ſoin de contempler ſon ſujet dans toute ſa grandeur, s'abandonne çà & là à de petites négligences: les ſiécles futurs perfectionneront l'Hiſtoire naturelle, en réuniſſant ce qu'il y a de bon dans ces deux manieres de la traiter: quelque grande que ſoit la perte de M. de Linnée, elle ne ſera pas extrêmement ſentie, tant qu'il nous reſtera des Botaniſtes auſſi éclairés que M. Banks & le Doct. Solander & des Zoologiſtes, doués d'autant de ſagacité que M. de Buffon & le Profeſſeur Pallas. M. Pennant a rétabli à ſa véritable place le genre des penguins, qui avoit été confondu parmi les genres des *Diomedea* & des *Phaëtons*, qui lui ſont abſolument étrangers: le Penguin Magellanique de M. Pennant, les deux eſpèces mal claſſées de M. de Linnée, & nos trois nouvelles eſpèces l'ont augmenté conſidérablement: quoique l'épaiſſeur du bec varie, il a cependant le même caractère dans tous, excepté que quelques eſpèces ont l'inférieur tronqué; les narines ſont toujours des ouvertures linéaires, ce qui prouve de nouveau qu'ils ſont diſtingués des *Diomedea.* Ils ont tous les pieds exactement de la même forme; ils ont ſeulement les moignons des aîles étendus en nageoires par une membrane, & couverts de plumes placées ſi près les unes des autres, qu'elles reſſemblent à des écailles: outre la forme du bec & du pied, cela

RÉGNE animal.

RÉGNE animal.

diſtingue d'ailleurs d'eux le genre des *alcæ*; car ces dernieres ſont quelquefois incapables de voler, non pas parce qu'elles manquent de plumes, mais parce qu'elles en ont de trop courtes: le corps des penguins eſt entièrement couvert de plumes oblongues, épaiſſes, dures & luiſantes, qui forment une côte de mail impénétrable à l'eau: cette cuiraſſe leur eſt néceſſaire, car ils ſont obligés de vivre preſque continuellement dans la mer; ils ſont confinés aux Zones tempérées & froides, du moins je n'en connois point entre les Tropiques: le genre des pélicans (*pelicanus*) pourroit peut-être ſe diviſer en trois, pour de meilleures raiſons que n'en ont eu les Auteurs de faire tant d'autres ſous-diviſions. Le véritable pélican (*Onocrotalus*) eſt fort différent de tout le reſte de l'eſpèce; la frégate, (*P. Aquilus*), la Mouette (*P. Baſſanus*) & les Boobies de différentes ſortes (*P. Suba*, *Fiber & Piſcator*), forment une autre diviſion, dont le Cormoran & le Nigaud (*P. Carbo & Gracculus*) ſont encore fort différens; mais les caractères du pied & de la peau nue qui renferme les yeux, étant communs à tous, on peut les laiſſer dans un même genre. Quoique les Mouettes & les Boobies ſemblent faire leurs couvées dans des endroits particuliers, ils ne vivent pas en troupes comme les différentes eſpèces de Nigauds: une troupe conſidérable de quelques-uns de ceux-ci conſtruiſent leurs nids ſur le même arbre; d'autres ſe placent par milliers dans les crevaſſes des rochers ſuſpendus le long des côtes de la mer: des Myriades d'une autre eſpèce, établiſſent leurs nids à terre tout à côté les uns des autres.

PARMI les poiſſons, nous n'avons ſéparé qu'un genre

du *chætodon*, dont il diffère; en ce que les nageoires manquent d'écailles; en ce qu'il a une épine de chaque côté de la queue, & un nombre différent de rayons, *Branchiostegeux*. Ce genre, auquel j'ai donné le nom d'*harpurus*, a sept espèces; savoir, trois nouvelles, (4, le *ch. nigricans*;) (5, *lineatus*,) 6, *fasciatus* de Linnée,) & le septieme décrit par Hasselquist, & cité à tort, par Linnée, pour le *Ch. nigricans*. Nous avons augmenté de huit nouvelles espèces le genre que Linnée a appellé *sciæna*. Ces huit espèces ont chacune les mêmes caractères génériques, de sorte que ce genre est aujourd'hui mieux affermi parmi les autres auxquels il a rapport. Les genres de *labrus* & de *sparus* méritent la plus grande attention de la part des Naturalistes, puisque chaque Ecrivain nous en donne des caractéristiques différens, & souvent contradictoires, comme on peut le voir en comparant les définitions de Linnée, (*Syst. Nat. XII.*) Gouan (*Genera Piscium,*) *Brunniche*, (*Ycthyolog. Massilicus.*) *Pallas* (*Spicileg. Zool.*) & *Forskal* (*Fauna-Ægypt. Arab.*) Quelques-uns de ces genres ont été sûrement établis d'après l'examen d'un petit nombre d'espèces seulement.

RÉGNE animal.

VOICI, en peu de mots, l'usage qu'on fait des différentes productions animales, dans les Isles de la Mer du Sud.

LE RÉGNE animal a, dans tous les tems, fourni aux hommes une foule de choses, de nécessité, de commodité & de luxe; les peuples font le premier pas vers la civilisation, quand ils commencent à adopter ce qui rend la vie plus douce & plus agréable, ce qui captive les sens & flatte les passions.

RÉGNE animal.

Les Naturels des Isles de la Société, dont la civilisation est très-avancée, jouissent déjà des aisances & même du luxe de la vie; les Nations situées plus à l'Ouest, ont des commodités sans luxe; les Insulaires de la Nouvelle-Zélande, plus sauvages, ont peu de ces commodités, & les misérables Habitans de la Terre de Feu, n'ont guères que ce qui est absolument nécessaire pour ne pas périr. On mange presque chaque espèce de poisson aux Isles du Tropique, & en général les Naturels regardent ce mets comme une friandise qu'ils préferent au porc & à la chair de chien. Au contraire, ils ne prennent les oiseaux que pour les plumes, (il faut en excepter les volailles domestiques & les canards sauvages;) ils en font divers ornemens, auxquels ils mettent une très-grande valeur. Ils ne mangent pas tous les oiseaux, car ils ont pour les hérons & les martins-pêcheurs, une aversion superstitieuse, comme on l'a dit dans la *Relation du Voyage*. Les casques & les boucliers des Insulaires sont couverts de plumes brillantes de pigeon, & festonnés de longues plumes de queues blanches de l'oiseau du Tropique; ils attachent aux plumes rouges de certains perroquets, dont ils font les glands, qui servent de parure à leurs Guerriers, autant de prix qu'en mettent les Européens aux diamans & aux perles. Nous en achetâmes, par hasard, une certaine quantité à Amsterdam, l'une des Isles des Amis, où les Insulaires les placent sur des morceaux de leur étoffe. Quand nous fûmes à Taïti, nous coupâmes ces morceaux d'étoffe en petits lambeaux, & elles nous valurent un grand nombre de cochons; car ils donnoient toujours, avec empressement, un cochon pour un morceau de deux pouces quarrés, couvert de plumes. Les autres Insulaires du Tropique, font

différens ornemens avec des plumes d'oiseaux, tels que des chapeaux à panache, des chasses-mouches, à l'Isle de Pâque & aux Marquises, &c. les Taïtiens bordent leurs boucliers de poil de chien, & rien n'est plus commun que de voir de grosses touffes de cheveux autour de leurs genoux, & de leurs chevilles du pied, &c. Chez les Insulaires des Marquises, les Habitans de l'Isle de Pâque font, avec un os de de marsouin, un ornement qu'ils suspendent sur leur poitrine, & les Taïtiens des scies & différens meubles avec des os, des dents de goulus, &c. Les queues de la pastenade, *raja pastinaca*, sont employées par tous ces Insulaires, pour armer leurs piques; les Mallicolois mettent à leurs traits une pointe d'os; & les Habitans de la Terre de Feu ont de petits harpons de pêche garnis d'os dentelés : quant aux coquillages les Naturels en mangent quelques-uns; ils font des colliers, des bracelets, & des hameçons avec d'autres; plusieurs servent de poids à leurs lignes de pêche, & ils portent à leurs oreilles des perles mal taillées: ils tirent aussi partie du corail; car ils l'emploient à polir les dehors de leurs pirogues. Les Habitans de la Nouvelle-Zélande se nourrissent de poissons toute l'année. Un chien ou un oiseau, sont toujours pour eux des friandises. Ils se font des manteaux avec les peaux de chien : ils ornent leurs cheveux d'un peigne de l'os de quelque cétacée, & de plumes de mouettes, de perroquets, &c. ils décorent aussi leurs haches de bataille de plumes de mouettes, de perroquets, &c. enfin ils tirent d'autres ornemens du régne animal. Aux Isles du Tropique, les Naturels apprêtent toute leur viande sur le feu avec autant de propreté & d'une maniere aussi délicate que nous pourrions le faire : leurs mets nous paroissoient si excellens,

RÉGNE animal.

que nous étions souvent tentés d'accepter les invitations que leur hospitalité ne manquoit jamais de nous faire de la maniere la plus obligeante. Les Zélandois, quoique moins hospitaliers & plus mal-propres, apprêtent cependant leurs poissons avec tant de soin, que nous ne pouvions pas nous refuser au plaisir de manger avec eux; mais ceux de la Terre de Feu sont vêtus seulement d'un morceau de peau de phoque, & ont l'air de la misere, & il est dégoûtant de les voir prendre leur repas, qui consiste en chair de veau marin crue & presque pourrie, & dont ils trouvent la graisse rance d'une excellente saveur : ceux qui vivent dans les cantons où les phoques sont plus rares, tirent leur subsistance des coquillages communs sur les rochers. Les animaux des différens pays où nous sommes abordés, nous ont procuré beaucoup de rafraîchissemens, & le poisson nous a rarement incommodés. A Mallicolo, on prit trois *sparus*, dont le plus gros avoit environ quinze pouces de long : seize personnes mangerent de ce poisson, & elles éprouverent bientôt un engourdissement extrême qui leur donna des vertiges, & qui les mit hors d'état de se tenir debout; elles ressentirent ensuite dans tous les os des douleurs violentes, qui ne se dissiperent que dix jours ensuite, après avoir pris continuellement des vomitifs & des sudorifiques. Un cochon, qui mangea une partie des entrailles enfla prodigieusement, & mourut quelques heures après. Plusieurs chiens, qui mangerent les restes, furent à l'agonie pendant quinze jours; ils hurloient & écumoient d'une maniere affreuse; ils restoient étendus par terre sans pouvoir se lever. Un perroquet, qui en mangea un petit morceau, en mourut. Des Matelots prirent à Tanna un poisson de la même espèce; ils le salerent & le

RÉGNE animal.

mangerent sans tomber malades, d'où on peut conclure que cette espèce n'est point empoisonnée par elle-même, mais seulement par les alimens qu'elle prend, de même que quelques poissons des Isles d'Amérique, qui sont d'ailleurs très-sains, mais qui deviennent, à ce qu'on dit, vénimeux en se nourrissant des fruits du mancenilier. On prit aussi une nouvelle espèce de tétrodon, dont la difformité auroit dû nous inspirer des préventions défavorables, si nous avions été un peu délicats, mais les provisions fraîches sont si tentantes pour ceux qui sont depuis long-tems en mer, que nous ne balançâmes pas à le manger : trois d'entre nous avalerent chacun deux ou trois morceaux du foie ; à deux heures du matin, nous étions tous les trois debout, nous plaignant des effets du poisson, qui opéroit exactement comme le *sparus* avoit opéré auparavant ; nous prîmes sur-le-champ des vomitifs ; &, après avoir rendu tout ce que nous avions dans l'estomac, nous en fûmes quittes pour quelques jours de vertiges, sans aucune des douleurs aigues que nous causa le premier empoisonnement. Un second cochon, qui goûta des entrailles, enfla comme le premier, & mourut également. On prit encore un autre *tétrodon* de la même espèce, &, après qu'on l'eut ouvert, un chien qui mangea une petite partie des entrailles éprouva, pendant quinze jours, des tourmens horribles ; de sorte qu'on fut contraint de le jeter à la mer comme étant incurable (*a*). Le *tétrodon* a beaucoup de rapport au *tétrodon ocellatus* que les suicides du Japon emploient communément pour se faire mourir, & dont ils augmentent la viva-

(*a*) *Voyez* la Relation du Voyage, *Tome III*, *page* 92.

RÉGNE animal.

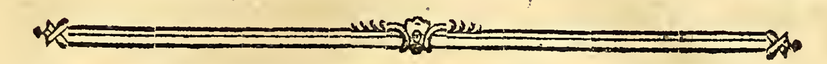
cité du venin par l'*ilicium anifatum*, plante qui eft falutaire d'ailleurs (*a*).

On a eu occasion de dire plufieurs fois, dans la *Relation du Voyage*, que les oifeaux n'annoncent pas le voifinage de terre d'une maniere plus fûre que les goëfmons, à moins que ces oifeaux ne foient des oifeaux de terre, & qu'ils ne s'écartent jamais fort loin des côtes; circonftances qu'il n'eft pas facile de déterminer: comme on trouve des phoques, des penguins, des pétrels & des albatroffes à fix ou fept cens lieues au milieu de la mer du Sud, on ne peut point compter fur cette indication. Entre les Tropiques, on apperçoit des *frégates* à cent lieues des côtes, & les Ifles de la mer du Sud étant beaucoup plus rapprochées, on ne doit pas les regarder comme des fignes de terre. Les Boobies & les Nigauds ne vont pas fi loin, & les derniers communément ne perdent point la terre de vue; mais on ne fait pas jufqu'où le hafard peut les porter.

(*a*) *Voyez* Kempfer, Hiftoire du Japon.



CHAPITRE IV



CHAPITRE VI.

Observations sur l'espèce humaine dans les Isles de la Mer du Sud.

Mirantur aliqui altitudines montium, ingentes fluctus maris, altissimos lapsus fluminum & Oceani ambitum, & gyros syderum, & relinquunt se ipsos, nec mirantur. AUGUSTINUS.

ON A BEAUCOUP de descriptions des Pays lointains; mais la plupart des Auteurs qui les ont faites étoient trop ignorans pour rassembler des Observations importantes; d'autres, avides de montrer des connoissances superficielles, ont publié leurs opinions, accompagnées de conjectures & de réflexions triviales empruntées des Ecrivains qui les avoient précédés: quand, par hasard, ils rapportent des faits utiles à l'histoire de la Nature, ils bornent ordinairement leurs recherches aux corps inanimés; & plusieurs se sont occupés des animaux de préférence à l'Homme. ESPÈCE humaine.

IL FAUT avouer cependant que des Philosophes célèbres ont publié, dans ce siècle, d'excellens Ouvrages sur l'espèce humaine; mais je remarque, depuis long-tems, qu'égarés par les Relations vagues des Voyageurs peu éclairés, qu'ils dénaturent souvent pour les adapter à leurs opinions, ils créent des systêmes ingénieux à la vérité, mais qui ne sont point du tout conformes à la Nature. Presque tous étudient

ESPÈCE humaine.

la Nature humaine dans leurs cabinets, où ils ſe contentent d'obſerver des Nations très-civiliſées, que la navigation & le commerce ont portées dans toutes les parties du monde, & qui ſont plus ou moins dégénérées, ou plus ou moins corrompues.

COMME nous avons rencontré, dans notre expédition, un grand nombre de Peuplades, qui n'avoient jamais vu ni Européens, ni aucun Peuple poli, je me ſuis adonné à des recherches particulières ſur cette branche de la Philoſophie, autant que mes autres occupations l'ont permis. J'ai recueilli des faits, & je les publie en y joignant quelques-unes des conſéquences qui en réſultent; mais je ne les donne que comme un eſſai encore imparfait.



SECTION PREMIERE.

Du nombre des Habitans des Isles de la Mer du Sud & de leur Population.

Non temere & fortuito sati & creati sumus, & profecto est quædam vis, quæ generi consulit humano.

M. TULLIUS CICERO.

LES HAUTES COLLINES DE TAÏTI, l'une des plus grandes, des plus peuplées & des mieux cultivées de la Mer du Sud, sont sans Habitans, & si on en excepte quelques vallées fertiles & bien arrosées, qui renferment un petit nombre de cabanes au milieu des montagnes, l'intérieur du pays est encore tel qu'il sortit des mains de la Nature. Les habitations des Insulaires se trouvent sur-tout au milieu des plaines qui environnent l'Isle près de la mer, & on ne peut pas voir de champs plus beaux, ni mieux cultivés & plus fertiles: le terrain est couvert de cocotiers, & d'arbres à pain: on apperçoit par-tout des plantations de bananes, de jeunes meuriers, qui servent à la fabrique des étoffes, & d'autres plantes utiles, telles que les ignames, les eddoës, les cannes à sucre, &c. &c. A l'ombre de ces charmans bocages, vous contemplez, de toutes parts, une multitude de maisons, qui paroissent n'être que des hangards; mais qui suffisent pour mettre les Naturels à l'abri de la pluie, de l'humidité, & de l'inclémence de l'air: ces maisons sont

POPULATION.

POPULATION.

remplies de monde, & les plus grandes contiennent plusieurs familles. De quelque côté que nous portassions nos pas, nous trouvions les chemins bordés d'Indiens, sans cependant qu'aucune des habitations fût déserte, & quoique nous eussions laissé d'ailleurs une foule nombreuse sur les côtes opposées au vaisseau. La population est extraordinaire dans cette Métropole des Isles du Tropique, & tout concourt à l'augmenter.

LE CLIMAT est doux & tempéré, & les brises de terre & de mer, en arrêtant l'action trop vive du Soleil, excitent le développement des végétaux: cette heureuse combinaison est favorable aussi à l'organisation humaine en quelque maniere. Telle est la profusion des excellens fruits qui y croissent sans culture, que personne n'est embarrassé de pourvoir à sa subsistance. La mer est d'ailleurs une grande ressource pour les Habitans de cette Isle, ainsi que de ceux de toutes les Isles de la Société: ils prennent quantité de très-gros poissons, de coquillages, d'écrevisses, d'oursins de mer, & plusieurs espèces de méduses, le long des récifs, le jour & la nuit: ils vont souvent sur les Isles basses situées à peu de lieues au large, pour en rapporter des *cavias*, des tortues & des oiseaux aquatiques. Autour de chaque maison ou cabane, vous observez un chien, plusieurs coqs & poules, & souvent deux ou trois cochons; l'écorce du *morus papyrifera*, l'arbre à pain, & d'autres fournissent la matiere d'un vêtement léger & chaud, qu'ils manufacturent de différentes qualités, & qu'ils teignent de différentes couleurs. Ils se procurent donc aisément la nourriture & le vêtement, qui sont les deux premiers besoins des hommes, & les seuls de ces

Insulaires, qui n'ont encore aucun des besoins factices que le luxe, l'avarice & l'ambition ont introduit parmi les Européens. Population.

La Nature rapproche les deux sexes à bonne-heure dans cet agréable climat : les hommes se choisissent bientôt une compagne: ils aiment à se voir reproduits dans une postérité nombreuse.

Tant d'avantages comparés aux besoins infinis des Peuples civilisés ; les travaux qu'il nous faut supporter afin de pourvoir à ces besoins ; les obstacles & les peines qui précédent & accompagnent nos mariages, suffiroient pour prouver que la population doit être considérable dans ces Isles fortunées.

Je vais mettre le Lecteur en état de faire une estimation rapprochée de la population de cette Isle, & de toutes celles des environs.

Lors de notre seconde relâche à Taïti, au mois d'Avril 1774, les Habitans faisoient des préparatifs pour une grande expédition navale contre Moréa, district d'Eiméo. Nous apperçûmes une flotte de pirogues de guerre, & beaucoup de petits bâtimens ; nous vîmes les Naturels préparer d'autres pirogues de guerre en quelques endroits : les rameurs & les guerriers s'exerçoient, & l'armement de deux districts passoit déjà en revue devant la maison du Grand-Chef à O-Parré : le district d'Ottahooroo est un des plus grands, & celui de Tittahaw, un des plus petits : le premier avoit équippé 159 pirogues de guerre, & environ 70 petits bâtimens destinés

POPULATION. aux chefs, aux malades & aux bleſſés, & probablement auſſi à porter des proviſions : le ſecond diſtrict envoyoit 44 pirogues de guerre, & 20 ou 30 petites. Cette partie de Taïti qu'on appelle T'Obréonoo, ou la grande Péninſule, contient 24 diſtricts ; la plus petite Péninſule, ou Te-Arraboo, en a 19 : ſuppoſé que chaque diſtrict de T'O-bréonoo, peut armer une quantité de pirogues de guerres, moyenne entre la plus grande & la plus petite de celles dont on vient de parler, cette quantité ſeroit de 100. Pour faire un calcul plus modéré, ſuppoſons que chaque diſtrict peut ſeulement envoyer 50 pirogues de guerre, & 25 petits bâtimens de ſuite, toutes les pirogues de guerre de T'Obréonoo ſeront de 1200, & les petits bâtimens de 600. Nous comptâmes 50 hommes dans les grandes pirogues de guerre, en y comprenant les guerriers, les rameurs, & ceux qui gouvernent, & environ 30 ſur les plus petites : (quelques-unes des pirogues de guerre exigeoient à la vérité 144 rameurs, huit hommes pour gouverner, un pour commander les pagayeurs, & environ 30 guerriers pour la plate-forme ; mais, comme il y a ſeulement un ou deux bâtimens de cette grandeur à chaque Iſle, ce n'eſt pas la peine de changer notre ſuppoſition) en mettant 20 hommes ſur chaque pirogue de guerre, le nombre de ceux qu'il faut pour défendre & manœuvrer 1200 bâtimens, ſera de 24000 : chacun des petits bâtimens de ſuite contenoit environ cinq hommes ; par conſéquent les équipages de toutes les petites pirogues des 24 diſtricts, (en comptant 25 bâtimens par chaque diſtrict) forment un nombre de 3000 qui, ajoutés au complément des pirogues de guerre, donnent 27000 ; ſuppoſons d'ailleurs que chacun de

ces hommes eſt marié, & qu'il a un enfant, le nombre total des Inſulaires ſera donc de 81000 (*a*). Chacun conviendra que ce calcul eſt le moindre poſſible, & que le nombre des habitans de T'Obréonoo eſt au-moins double: en effet, tous ces Inſulaires ne ſont pas guerriers, tous ne travaillent pas à la manœuvre des pirogues; pluſieurs vieillards reſtent d'ailleurs dans les habitations, & ce n'eſt sûrement pas aſſez de donner un enfant à chaque époux; ils en produiſent ordinairement beaucoup plus: j'en ai vu ſix à huit dans plus d'une famille: *Happai*, pere d'*O-too*, Roi actuel de *T'Obréonoo*, en avoit huit, dont ſept vivoient quand nous relâchâmes à Taïti: une multitude d'autres familles avoit de trois à cinq enfans.

QUELQUES LECTEURS ſeront peut-être diſpoſés à demander comment une ſi prodigieuſe quantité d'hommes raſſemblés ſur un ſi petit eſpace, peut trouver aſſez de ſubſiſtance; voici ma réponſe: nous avons ſouvent parlé, avec étonnement, de la fertilité étonnante de ces terres, & il eſt aiſé de démontrer la vérité de tout ce que nous avons avancé ſur cette matiere. Les Naturels des Iſles de la Société, nous ont répété fréquemment, que trois gros arbres à pain ſuffiſent pour nourrir un homme pendant la ſaiſon du fruit à pain, c'eſt-à-dire, pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres avec leurs branches, occupent un eſpace de 40 pieds en diamètre, par conſéquent chaque arbre occupe 1600 pieds quarrés, ou s'il eſt rond, 1286 $\frac{2}{3}$ pieds: un acre d'Angle-

(*a*) On trouve, *Tome III, page 367*, de la Relation du Voyage, des évaluations différentes ſur cette matiere.

POPULATION.

terre contient 43,560 pieds quarrés ; il s'ensuit que plus de 27 des premiers gros arbres se placent sur un acre & 35 des seconds : leurs fruits nourrissent 10 personnes l'espace de huit mois, dans le premier cas, & 12 dans le second : les quatre mois d'hiver, les Naturels vivent de racines d'ignames & d'eddoës, de bananes & de plantains de cheval, dont ils ont des plantations immenses dans les vallées des montagnes inhabitées ; ils font aussi une espèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui se garde plusieurs mois, & qui est saine & agréable pour ceux qui se sont une fois accoutumés à son goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connoisse : en France (*a*), une lieue quarrée, qui contient environ 4867 arpens, ne peut nourrir que 1390 personnes dans les cantons de labourage, & 2604 dans les pays de vignoble : dans les premiers, un homme a besoin pour vivre de 3 ½ arpens, & dans les derniers, il faut près de deux arpens pour la subsistance d'un individu : à Taïti & aux Isles de la Société, dix ou douze personnes vivent huit mois sur un espace de terre égal à un acre d'Angleterre, c'est-à-dire, sur 43,560 pieds quarrés, au-lieu que l'arpent qui est de 51,550 pieds quarrés (mesure d'Angleterre) ne nourrit qu'un homme pendant six mois en France. D'après ce calcul, en prenant de part & d'autre les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti est à celle de la France, à-peu-près comme 17 est à 1 ; de plus, supposons que sur toute l'Isle de Taïti, il n'y a que 40 mille quarrés Anglois plantés d'arbres à pain, cette supposition n'est pas trop forte ; chaque mille étant composé

(*a*) Discours sur les Vignes ; *Dijon*, 1756, *in-12*.

de 640

de 640 acres, 40 mille ſont 25,600 acres; dix à douze hommes vivent huit mois ſur un acre; par conſéquent 30 ou 36 hommes ſubſiſtent le même eſpace de tems ſur trois acres, & vingt ou vingt-quatre trouveront leur ſubſiſtance pendant une année entiere ſur trois acres; & ſur toute l'étendue de 25,600 acres, 170,660 perſonnes, ſuivant la premiere ſuppoſition, ou 204,800, ſuivant la ſeconde, peuvent y vivre annuellement; mais on a vu, plus haut, que le premier calcul ne ſuppoſe à Taïti que 144,125 individus, ce qui eſt près de 26,535 de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou 60,675 dans le ſecond.

POPULATION.

TE-ARRABOO, qui a 19 où 20 diſtricts, eſt auſſi-bien cultivé & auſſi peuplé, car les habitans ont non-ſeulement affronté toute la puiſſance de *T'Obréonoo*, ils ont même battu les forces, & ravagé les côtes de cette Péninſule; on peut croire qu'elle eſt très-peu inférieure en reſſources de guerre & en population, à l'autre, ſi même elle ne l'égale pas: en n'y comptant que la moitié des habitans de T'Obréonoo, il y en aura 40,500.

IMÉO eſt une Iſle petite, très-bien cultivée, ſoumiſe au Roi de *T'Obréonoo.* Suivant ce que racontent les Taïtiens, elle a affronté & vaincu toutes les forces de *Te-Arraboo*, & les armemens conſidérables que nous avons vus à *T'Obréonoo*, pour la réduction d'*Iméo*, prouvent que ſa puiſſance n'eſt pas mépriſée; cependant nous n'y compterons que le quart de la population de *T'Obréonoo*,

POPULATION.

c'eſt-à-dire,	. . . .	20,250	
qui, ajoutés aux	. . . . .	40,500	de T'Araboo ;
& aux	. . . .	81,000	de T'Obréonoo ,
font	. . . .	141,750,	pour le nom-

bre total des habitans de Taïti & d'*Iméo.*

TOUS CES INSULAIRES ſont ſujets d'O-too, Roi de T'Obréonoo ; car, quoique Te-Arraboo ait un Roi particulier, ce Prince eſt vaſſal d'O-too : ſi donc on compte 150,000 ames à Taïti & à Iméo, ce calcul ne ſera pas trop fort.

LES ISLES d'Huaheine, d'O-Raiétéa, d'O-Taha ; de Bola-bola, de Mourua, de Tabur-a-manoo & de Maatéa, ſont certainement très-peuplées, car les trois que nous avons vues, étoient bien cultivées & remplies d'Inſulaires, & comme le Roi de Bola-bola a conquis O-Raiétéa & O-Taha, il eſt très-probable que ſa puiſſance, & par conſéquent la population de Bola-bola & de Mourua, doivent à-peu-près égaler celles des deux Iſles ſubjuguées, & ce n'eſt pas trop de compter 200,000 habitans pour ces ſept Iſles.

LES CINQ ISLES des Marquiſes ſont auſſi fort peuplées, car les Naturels cultivent & habitent tous les penchans des collines : entre ces Iſles & celles de la Société, on trouve un grand nombre d'Iſles baſſes remplies d'habitans : les terres qui ſont à l'Eſt & au Sud-Eſt de Taïti, en ont encore une plus

grande quantité. Nous en avons découvert cinq en 1773, & au-moins autant en 1774 : l'Endéavour en découvrit beaucoup d'autres, & les Capitaines Wallis & Carteret en rencontrerent aussi plusieurs ; on peut supposer que toutes ces Isles jointes aux Marquises, contiennent 100,000 habitans. POPULATION.

PLUS LOIN à l'Ouest, on trouve le groupe des Isles que nous avons appelé Isles des Amis : Tonga-tabu, la plus considérable, est très-bien cultivée : excepté les bords sablonneux de la mer, & le chemin qui conduit à travers l'Isle, tout le reste semble appartenir en propriété à des particuliers : chacun des cantons est enfermé de haies, & habité par un peuple nombreux, industrieux, & d'un bon caractère. E-aowe, qui est d'une moindre étendue, n'est pas entièrement cultivée, non plus qu'A-namocka ; il y a cependant dans l'une & dans l'autre une population considérable : un groupe de petites Isles remplies d'habitans, gît autour d'A-namocka, & si on consulte Tasman, on remarque que le même archipel se continue sous le nom d'*Isles du Prince Guillaume* : j'évalue la population de toutes ces Isles à environ 200,000 ames.

PLUS A L'OUEST, on découvre le groupe de grandes Isles auxquelles nous avons donné le nom de Nouvelles-Hébrides : quoiqu'elles ne soient pas, à beaucoup près, aussi peuplées que les Isles de la Société & des Amis, elles sont cependant infiniment plus étendues, & elles contiennent un nombre considérable d'habitans : l'une d'elles, Mallicolo, étoit remplie d'Insulaires, & si on peut juger de la population

POPULATION.

d'Ambrym d'après sa culture, elle doit être au-moins aussi peuplée : les Isles d'Aurore, des Lépreux, de la Pentecôte, paroissent moins peuplées ; la Terre du Saint-Esprit est vaste, & peut-être, en proportion de sa grandeur, a-t-elle beaucoup d'habitans ; les Isles de Pa-oom, A-pée, Trois-Collines, Shépherd, Mountague, Hinchinbrook & Sandwich, sont toutes habitées, & la derniere semble très-fertile & très-peuplée : nous avons reconnu qu'Irromanga & Tanna le sont également, & on nous a dit à Tanna que la population n'est pas moins grande sur les Isles d'Irromanga, d'Immer & d'Anattom ; on peut donc supposer, sur toutes les Nouvelles-Hébrides, au-moins 200,000 ames.

SI ON EN COMPTE 50,000 à la Nouvelle-Calédonie & sur les Isles adjacentes, cette évaluation ne différera pas beaucoup de la véritable ; car, quoique ces terres ne soient pas aussi peuplées que d'autres de la mer du Sud, il faut remarquer qu'elles ont 80 lieues de longueur.

L'ISLE MÉRIDIONALE de la Nouvelle-Zélande est peu habitée ; mais la plus septentrionale, suivant ce que nous a appris le Capitaine Cook, & suivant ce que nous avons vu à différens cantons devant lesquels nous passâmes, est mieux peuplée, & même en quelques endroits, elle l'est beaucoup : je compte 100,000 ames sur les deux Isles.

La somme totale des Insulaires de la Mer du Sud sera	150,000	Ames à Taïti & à Iméo.
	200,000	aux Isles de la Société.
	100,000	aux Marquises & aux Isles Basses.
	200,000	aux Isles des Amis.
	200,000	aux Nouvelles-Hébrides.
	50,000	à la Nouvelle-Calédonie.
	100,000	à la Nouvelle-Zélande.
donc de.........	1,000,000.	

LA TERRE de Feu a très-peu d'habitans; les Naturels y vivent en si petites troupes, que je ne crois pas qu'en tout ils excédent 2000, sur un pays au-moins aussi étendu que la moitié de l'Irlande.

POPULATION.

J'AJOUTERAI deux remarques à cet état de la population des Isles de la mer du Sud, que nous avons visitées.

1.° JE NE PRÉTENDS PAS que mes évaluations soient parfaitement exactes; ce ne sont que des conjectures approchant de la vérité autant que l'ont permis les données que nous avons eu occasion de recueillir; elles sont plutôt fautives en moins qu'en plus; & si quelques-unes le sont en plus, ce doit être celles de la Nouvelle-Calédonie.

2.° LA POPULATION des pays augmente à proportion de la civilisation & de la culture; ce n'est pas que la civilisation & la culture soient véritablement des causes d'une plus grande population. Je crois plutôt qu'elles en sont les effets. Dès que le nombre d'hommes dans un espace borné augmente à un tel degré qu'ils sont obligés de cultiver des plantes pour leur nourriture, & que les productions spontanées ne suffisent plus, ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une maniere aisée & commode; ils sont contraints d'acheter ailleurs des graines & des racines, & de stipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations, de se défendre mutuellement contre les invasions, & de s'ai-

POPULATION.

der les uns les autres. Tel eſt l'effet des Sociétés civiles; elles produiſent plus tôt ou plus tard des diſtinctions de rang & les différens degrés de puiſſance, de crédit & de richeſſes qui ſe remarquent parmi les hommes ; elles produiſent même ſouvent une différence eſſentielle dans la couleur, le tempérament & le caractère de l'eſpèce humaine. Nous allons traiter plus au long de ces divers objets.



SECTION II.

Des Variétés de l'Eſpèce humaine, relativement à la couleur, à la taille, à la force, au tempérament, & au tour d'eſprit des Inſulaires de la Mer du Sud.

Variétés parmi les Inſulaires.

CHACUN ſait que les variétés de l'eſpèce humaine ſont très-nombreuſes. La petite taille, le teint baſané & le caractère défiant ſont naturels aux Eſquimaux, comme une figure noble & belle, des contours élégans, un teint blanc, un eſprit porté à la perfidie le ſont aux Habitans de la Circaſſie. Le Nègre du Sénégal eſt caractériſé par une ame craintive, une peau très-noire & des cheveux laineux & crépus : une taille majeſtueuſe, des cheveux roux, des yeux bleus & languiſſans, un teint d'une blancheur remarquable, & un caractère guerrier & intrépide, mais ouvert & généreux diſtinguent les races Teutoniques du Nord de l'Europe. Je n'expoſerai pas ici toutes ces variétés, & cette matiere a été traitée ſi complétement par d'autres, qu'il ſeroit inutile de répéter leurs obſervations. Je dirai ſeulement ce qu'il y a de particulier dans chaque pays que nous avons viſité, & je tâcherai enſuite de découvrir les cauſes de ces variétés.

NOUS AVONS OBSERVÉ ſur-tout deux grandes variétés parmi les Inſulaires des mers du Sud, une race plus blanche,

Variétés parmi les Insulaires.

a les membres bien faits, est forte, d'une belle taille & d'un caractère doux & bienfaisant; l'autre, qui est plus noire, a des cheveux qui commencent à devenir laineux & crépus, le corps grêle & court; elle est d'un caractère vif & animé, mais un peu défiant. La premiere habite Taïti & les Isles de la Société, les Marquises, les Isles des Amis, l'Isle de Pâque & la Nouvelle-Zélande. La seconde se trouve à la Nouvelle-Calédonie, à Tanna & aux Nouvelles-Hébrides, & sur-tout à Mallicolo. Les Pêcherais de la Terre de Feu ne me paroissent pas devoir être mis au rang des Insulaires de la mer du Sud; car il est sûr qu'ils viennent originairement du continent d'Amérique. Chacune de ces deux races se sous-divise en plusieurs variétés, formant des gradations qui s'approchent de l'autre race; c'est pour cela que quelques Insulaires de la premiere, sont presque aussi noirs & aussi minces que ceux de la seconde; &, parmi cette seconde race, il y a des hommes forts & vigoureux qui pourroient presque le disputer à ceux de la premiere par la taille & la grosseur; mais, comme il y a bien des raisons de comprendre dans une seule Tribu tous les Insulaires de la premiere race, nous ne craindrons pas de leur assigner un caractère général, dont les deux extrêmes doivent être fort éloignés à cause de l'étendue dans laquelle ces Nations sont dispersées.

1.° TAÏTI & les Isles voisines de la Société, offrent les plus beaux individus de la premiere race; la Nature semble s'y livrer dans la formation des hommes à cette richesse, à cette profusion & à cette variété que nous avons observées parmi les végétaux: elle ne se borne pas à un seul prototype,

prototype, ou à un seul modèle. Le bas-peuple y est plus exposé à l'air & au soleil; il fait toutes sortes d'ouvrages sales; il déploie sa force dans les travaux de l'Agriculture, de la pêche, dans l'art de ramer & de construire des maisons & des pirogues; enfin il n'a pas toujours des alimens à discrétion. Voilà pourquoi les individus dégénerent vers la seconde race; ils conservent cependant toujours des restes du prototype original, qui se montre dans toute sa perfection parmi les Chefs ou Arées & les Insulaires d'un rang distingué. Leur peau est moins basanée que celle d'un Espagnol, & elle n'est pas aussi jaune que celle d'un Américain. Elle est d'une nuance plus légere que le teint le plus blanc d'un habitant des Isles des Indes Orientales: en un mot, c'est un blanc mêlé d'un jaune brunâtre; mais la teinte n'est pas assez forte pour que, sur la joue de la plus blanche de leurs femmes, on ne distingue aisément les progrès de la rougeur. On apperçoit ensuite toutes les nuances intermédiaires jusqu'au brun vif, qui touche au teint brun-noir de la seconde race. Leurs cheveux sont communément noirs, forts; ils flottent naturellement en boucles charmantes, & l'huile parfumée de cocos qu'on y répand les rend très-luisans. J'en ai vu peu d'un brun-jaunâtre ou couleur de sable: souvent les extrémités seules étoient jaunâtres, & les racines d'un brun plus foncé. Je n'ai remarqué qu'un homme à O-taha dont les cheveux fussent parfaitement roux: son teint plus blanc que celui de ses compatriotes, étoit parsemé de rousseurs. En général, ils ont les traits du visage réguliers, doux & agréables; le nez est un peu large en-dessous. La physionomie des femmes est ouverte & gaie, & leurs yeux sont pleins, vifs & étincelans; elles ont le visage plus

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

VARIÉTÉS parmi les Infulaires.

rond qu'oval, les traits d'une fymmétrie extraordinaire, & embellies par un fourire qu'il eft impoffible de décrire. Le corps au-deffus de la ceinture eft bien proportionné, les contours ont un charme & une grace inexprimables. La plupart des Arées & des Manahounes reffemblent à des athlètes par la taille; mais on leur remarque toujours quelque chofe d'efféminé: les pieds font un peu larges, & ils s'écartent des proportions du refte du corps. Le bas-peuple eft auffi communément bien taillé; mais il eft plus actif, & fes membres & fes jointures ont plus de fouppleffe. Les femmes font belles pour l'ordinaire, & elles ont même des formes délicates: leurs bras, leurs mains & leurs doigts font fi potelés & fi beaux, qu'ils ne dépareroient pas la Vénus de Médicis. Malheureufement l'habitude de marcher pieds nuds leur donne des jambes groffes & mal tournées. En général, la taille des Arées eft haute. J'en ai vu plufieurs de fix pieds trois pouces, & un de fix pieds quatre, & il y a quelquefois, parmi le bas-peuple, de ces ftatures gigantefques. Les femmes font d'une petite taille, & il y en a peu d'auffi hautes que les hommes, quoique j'aie rencontré une fille de fix pieds & d'autres très-grandes.

EN GÉNÉRAL, les Infulaires font vifs & gais; ils aiment à rire & à s'amufer; leur caractère eft franc & difpofé à la bonté; leur légèreté les empêche de prêter une longue attention à une feule chofe. Il eft auffi impoffible de fixer leur efprit fur le même fujet, que de fixer du mercure. Leur organifation relâchée par un Soleil ardent, produit une extrême indolence & une averfion infurmontable pour le travail. Ceux qui font riches & puiffans mangent tout le

jour, & leur vie n'eſt qu'une ſuite continuelle de voluptés. Leur inactivité va juſqu'à ne pas porter eux-mêmes les alimens à leur bouche, & on leur donne à manger comme aux enfans. La quantité de nourritures excellentes, le charme du climat, la beauté de leurs femmes, leur inſpire de l'ardeur pour les jouiſſances de l'amour. Ils commencent de bonne heure à ſe livrer à la débauche. Leurs chanſons, leurs danſes, leurs ſpectacles dramatiques reſpirent la volupté. L'hoſpitalité eſt d'ailleurs une de leurs vertus; & s'ils aiment à voler les Etrangers, c'eſt parce que les tréſors qu'on offre à leurs yeux excitent des tentations violentes. A la guerre, ils ſe battent avec bravoure & avec valeur: en un mot, ils ſont auſſi aimables que peut l'être une Nation ſortie récemment de l'état de Nature.

VARIÉTÉS parmi les Inſulaires.

2.° LES HABITANS des Marquiſes ſont les plus beaux hommes de la mer du Sud, après ceux des Iſles de la Société: en général, leur teint eſt plus baſanné, parce qu'ils ſe trouvent 9ᵈ 57′ plus près de la ligne, & ils ſont d'ailleurs plus accoutumés à ne point ſe couvrir le corps, les parties naturelles exceptées: il y a cependant parmi eux des individus, un peu plus blancs, & leurs femmes, qui ſont communément couvertes, ſont preſqu'auſſi blanches que celles des Iſles de la Société; en général, la ſtature des hommes eſt forte & nerveuſe; mais aucun n'eſt auſſi charnu que les habitans des Iſles dont on vient de parler, & cette différence provient, je crois, de ce qu'ils ont plus d'activité: comme la plupart vivent ſur les flancs & au ſommet des hautes collines, où leurs habitations reſſemblent à des repaires d'aigles placés ſur les cîmes inacceſſibles des rochers,

Variétés parmi les Insulaires.

ils doivent naturellement avoir le corps grêle & mince ; puisqu'ils gravissent souvent ces montagnes élevées, & qu'ils respirent un air fort vif dans des cabanes presque toujours enveloppées de nuages : ils ont une barbe noire & de beaux cheveux, les femmes & les jeunes gens ont des traits réguliers & agréables, & un visage oval ; mais les hommes faits, tatouent leurs corps & leurs visages en bandes, en cercles, en lignes & en échiquiers, & ils serrent ces figures si près les unes des autres que, malgré leur régularité, elles les rendent laids ; les jeunes gens sont, pour l'ordinaire, très-beaux, & ils serviroient d'excellens modèles pour un Ganymède ; la physionomie des femmes est douce & intéressante, tout leur corps est de la symmétrie la plus parfaite, & les extrémités des doigts, des épaules & des mammelles, sont admirables ; leur stature est égale à la stature moyenne des hommes, & il y en a très-peu, & peut-être aucune qu'on puisse appeller petites ; les Naturels nous ont paru affables, civils & hospitaliers ; ils ont beaucoup de curiosité, & cette légèreté, qui est le caractère général des Nations qui habitent sous le Tropique : mais notre relâche parmi eux, ayant été très-courte, nous ne pouvons pas donner des détails plus particuliers.

Nous n'avons resté qu'une demi-heure à *Teoukea*, l'une des Isles basses situées entre les Marquises & Taïti, & nous avons observé que les Naturels des deux sexes, sont d'une couleur très-brune, qu'ils sont robustes, & qu'ils ont des membres forts & proportionnés, & des cheveux noirs : ils portent sur la poitrine, sur le corps, & quelquefois sur les mains, des figures tatouées, & ils sont d'une stature

moyenne : ils nous accueillirent avec bonté, ils échangerent des noix de cocos & des chiens contre des clous, & quoique très-nombreux & bien armés, ils n'essayerent pas de nous insulter : je ne sais pas cependant ce qu'ils auroient fait, si nous avions demeuré davantage à terre, car leur nombre augmentoit à chaque moment.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

3.° LA BEAUTÉ des habitans des Isles des Amis n'est guères inférieure, si elle n'égale pas celle des Insulaires des Marquises ; leur teint est plus brun que celui du commun des Naturels des Isles de la Société ; &, suivant moi, ce brun vif incline beaucoup vers le roux ou la couleur de cuivre ; mais un grand nombre d'individus, & surtout les plus riches & les plus distingués, & la plupart des femmes, ont un teint qui approche de celui des belles Taïtiennes : ils sont d'une taille moyenne, & leurs traits sont mâles & réguliers ; les hommes laissent rarement leur barbe croître jusqu'à une certaine longueur ; ils la coupent avec deux coquilles aigues ; leurs oreilles sont percées de deux trous, dans lesquels ils placent un petit bâton ; les contours de leurs corps ne sont pas aussi arrondis que ceux des Chefs des Isles de la Société ; mais ils ont des membres robustes, bien proportionnés, plus musculeux & plus prononcés, effets d'un travail modéré : la taille des femmes est presqu'égale à celle des hommes : il n'y a parmi eux personne d'aussi gras & d'aussi lourd, que les individus des Isles de la Société : leur teint brun convient à leurs traits réguliers, à leurs visages ronds, & à leurs yeux pleins & animés ; un sourire agréable égaie leur physionomie ; leur taille est élégante, & toutes leurs actions ont de l'aisance & de la

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

liberté. Nous avons observé dans la foule, à Tongatabu, une jeune fille d'environ dix ou douze ans, qui avoit des traits d'une régularité parfaite, un visage oval, & la physionomie la plus intéressante; ses yeux étoient vifs, brillans, & pleins d'expression; ses longs cheveux frisés, flottoient négligemment sur ses épaules, & des fleurs odoriférantes leur servoient de parure; ses mouvemens étoient pleins de graces; elle tenoit en ses mains cinq pommes qu'elle jetoit, & qu'elle rattrapoit en l'air, avec une habileté & une adresse étonnantes: ces peuplades sont réellement aimables; leur conduite bienfaisante à notre égard, quoique nous leur fussions absolument étrangers, feroit honneur à la Nation la plus civilisée; chaque famille nous présentoit des alimens & de l'eau de cocos, avec une hospitalité vraiment patriarchale; toutes leurs actions annonçoient une ame généreuse & une charmante simplicité de mœurs; ils ont cependant quelques-uns des petits défauts que nous avons observés parmi les Taïtiens: leurs meubles, leurs armes, leurs manufactures, leur agriculture & leur musique, supposent un esprit inventif & un goût élégant.

4.° EN QUITTANT cette Nation, nous arrivâmes à l'Isle de Pâque, habitée par une peuplade peu nombreuse, car elle n'est pas de plus de 900 individus, & fort inférieure à tous égards aux Insulaires dont j'ai déjà parlé: leur teint est brun, mais plus foncé que celui des Naturels des Isles des Amis: les hommes se couvrent à peine les reins d'un morceau d'étoffe; mais les femmes ont, pour l'ordinaire, un vêtement plus étendu; la taille des Naturels est de cinq à six pieds; ils sont minces, mais bien proportionnés,

& leurs traits ne ſont pas beaux ; les femmes, qui ſont un peu plus petites, n'ont rien de déſagréable : les hommes ſont tatoués ſur tout le corps ; ils ont des cheveux noirs & une barbe peu fournie ; ils ont les oreilles percées d'une grande ouverture, & le cartilage du nez coupé en deux ; ce peuple eſt bienfaiſant & pacifique ; quelques individus exercent l'hoſpitalité dans toute ſon étendue, & avec toute la pureté des anciens tems ; mais ils ſont fort portés au vol : ſur le ſol, qui eſt compact & ſtérile, il y a de vaſtes plantations de pommes de terre, de cannes à ſucre, de bananes & d'eddoës, quoique le bois & l'eau ſoient très-rares dans ce pauvre pays. Les ſeuls veſtiges de la premiere grandeur & de l'antique population de cette Iſle, ſont des reſtes de plantations ſur les collines ; les énormes colonnes ou maſſes de pierres érigées près des cimetieres à la mémoire de leurs Chefs & de leurs Héros morts : quelques-uns de ces monumens ont 27 pieds de haut. Les petits meubles ſculptés avec grace, qu'on voit chez cette Nation, ſont des preuves évidentes de ſon eſprit & de ſon goût.

VARIÉTÉS parmi les Inſulaires.

5.° LOIN de cette Terre & de toutes les autres de la mer du Sud, habitées par la premiere race d'hommes, on trouve, près de l'extrémité Sud-Oueſt de cette ſpacieuſe mer, les deux grandes Iſles de la Nouvelle-Zélande peuplées par la même race : le viſage des Naturels y eſt tatoué, & leur teint eſt encore rembruni par l'uſage où ils ſont de le tatouer, ou plutôt de le découper en ſillons réguliers, qui empêchent un peu la barbe de croître ; en général, ils ſont d'une grande taille, robuſtes & formés pour la fatigue ; leurs membres ſont bien proportionnés & bien liés, excepté

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

les genoux qui sont fort élargis, parce qu'ils s'appuient trop sur leurs jambes dans leurs pirogues; la taille des femmes est communément mince; il n'y en a qu'un petit nombre dont les traits soient supportables; leurs genoux sont aussi larges que ceux des hommes, & elles sont très-maltraitées par leurs maris, qui les chargent de tous les travaux pénibles, comme chez tous les Sauvages (*a*): cette Nation est hospitaliere, sincere & généreuse; les guerriers y sont intrépides & hardis; leur inimitié est implacable & cruelle, &

(*a*) Suivant Strabon, *L. III*, *pag. 114;* Tacite, *de Morib. Germ. c. 15*, les anciens Habitans de l'Espagne, de la Ligurie, de la Celtique & de l'Allemagne, chargeoient leurs femmes de l'agriculture & de tous les travaux pénibles, tandis qu'ils se livroient à une parfaite oisiveté. Plusieurs Nations Barbares les traitent encore aujourd'hui de cette maniere; témoins les Naturels qui habitent les bords de l'Orénoco, *Gumilla in Orenoco illustrado*. La même chose a été observée à la Californie par le P. *Venegas*, Hist. de la Californie, *Part. I, Sect. I.* Les Eskimaux sont extrêmement indolens, & les femmes sont les plus misérables esclaves qu'il y ait sur la surface de la terre. —— *Lieut. Curtis Philos. Transf. Vol. LXIV, P. II, pag. 385.* En Circassie, les femmes cultivent la terre. *Voyage de Chardin.* Le P. Boscovich trouva les Bulgariennes travaillant aux vignes. *Voyage à Constantinople, pag. 93* & *164*. En Afrique, il n'y a rien de plus commun que de voir les femmes faire tous les ouvrages pénibles. C'est ce qu'on remarque chez les Hottentots. *Voyez la Description du Cap de Bonne-Espérance, par Kolben, Vol. I, pag. 160*, & *le Voyage au Cap*, de l'Abbé de la Caille. Kéeling vit les femmes des environs de Sierra-Léona forcées au travail avec dureté. On dit que la Nation des Giagues exerce des cruautés extrêmes envers les femmes. *Lord Kaime, sketches of the History of Man, pag. 187.* M. Falkner a observé que celles des Puelches, des Tehuelhets, & des autres Bourgades des Patagons, travaillent sans relâche lors même qu'elles nourrissent & qu'elles élèvent leurs enfans: elles se livrent d'ailleurs aux occupations les plus pénibles. Falkner's, *Description of Patagonia, pag. 125.*

leur

leur vengeance eſt telle, qu'ils mangent leurs captifs; en général, les individus ont un jugement ſain, du goût & de l'induſtrie.

Variétés parmi les Inſulaires.

II. Les variétés des hommes de la ſeconde race des Inſulaires des mers du Sud, ſont toutes en-dedans des Tropiques.

1.° Le pays étendu de la Nouvelle-Calédonie, quoique proche du continent de la Nouvelle-Hollande, eſt habité par une race d'hommes abſolument différente des Naturels de cette derniere terre, qui ſont très-minces, & ils different, à pluſieurs égards, de tous les Inſulaires appartenant à la premiere race répandue ſur les Iſles orientales de la mer du Sud; la plupart des habitans de la Nouvelle-Calédonie ſont grands & robuſtes, & il n'y en a point au-deſſous d'une taille ordinaire; mais les femmes qu'on y ſoumet aux travaux les plus pénibles & les plus vils, ſont communément petites. Tous les Inſulaires ont le teint brûlé, les cheveux crépus, mais peu laineux (*a*), & ils ont

(*a*) Les Lecteurs, qui n'ont pas vu un grand nombre de variétés parmi les peuples, croiront peut-être que la diſtinction entre les cheveux crépus & les cheveux laineux eſt mal-fondée; j'obſerverai que les cheveux laineux des Nègres ſont non-ſeulement friſés & crépus; mais auſſi que chaque poil eſt extrêmement mince, & qu'il a une racine beaucoup plus petite que celle des cheveux des autres hommes : c'eſt pour cela qu'on les appelle laineux, & leur minceur extrême provient vraiſemblablement d'une tranſpiration trop abondante, qui emporte des humeurs deſtinées d'ailleurs à les nourrir : quand cette tranſpiration n'eſt pas ſi conſidérable, les cheveux ſe crepent & ſe noirciſſent ſans devenir laineux. Il faut peut-être chercher la cauſe de

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

des barbes vénérables ; leurs traits sont mâles & prononcés ; ils se coupent le bas de l'oreille, & ils l'élargissent comme les habitans de l'Isle de Pâque : j'ai vu un homme qui y portoit 18 pendans d'écaille de tortue d'un pouce de diamètre & de trois quarts de pouce de largeur : de beaux contours dessinent leurs membres forts & nerveux ; en général, les traits des femmes sont grossiers ; elles ont des visages ronds, des lèvres épaisses, & de larges bouches, & il y en a peu dont la physionomie soit agréable ; elles ont cependant les dents belles, les yeux vifs, des cheveux bien bouclés, & le corps de celles qui n'ont pas fait d'enfans, est bien proportionné ; ce peuple est sûrement d'un caractère doux & bienfaisant, prêt à faire pour les étrangers, tout ce qui peut leur être agréable ; mais un sol ingrat leur fournissant à peine une maigre subsistance, il ne pouvoit nous donner ni racines, ni végétaux : nous lui avons laissé un chien & une chienne, avec un verrat & une truie, & ces animaux lui fourniront peut-être un jour de nouveaux alimens.

---

cette différence dans la douceur plus grande du climat, ou dans la maniere de vivre de ce Peuple. Par exemple, quoique les Naturels de Taïti, des Isles de la Société, des Marquises, & des Isles des Amis, habitent la même latitude que ceux des Nouvelles-Hébrides, ils n'ont jamais de cheveux laineux, parce qu'ils y mettent souvent de l'huile de cocos, qui arrête la transpiration. Je prouverai, dans la suite, que ce Peuple blanc vient d'une race qui avoit le teint moins basané & moins brûlé, & dont le Type, ou le modèle se conserve dans ses descendans : en tout une chaleur modérée accélere la croissance des cheveux ; on sait qu'ils viennent plus forts en été qu'en hiver, & que les marques de puberté se montrent plutôt chez ceux qui habitent les climats chauds que chez ceux qui habitent les climats froids.

Variétés parmi les Insulaires.

2.° Le teint des habitans de *Tanna*, l'une des Nouvelles-Hébrides, est presque aussi brûlé que celui des Insulaires dont on vient de parler; quelques-uns seulement l'ont plus clair; les extrémités des cheveux de ceux-ci, sont d'un brun jaunâtre; les cheveux & la barbe des autres sont toujours noirs & crépus, & quelquefois laineux; en général, ce peuple est très-robuste & bien fait; il n'y a aucun individu de corpulent ou de gras; la plupart ont des traits mâles & hardis, & il y en a peu d'une physionomie désagréable: le teint des femmes est le même: avant d'avoir accouché, les contours de leurs membres ont de la grace; mais elles sont peu jolies, & il y en a de très-laides; je n'en ai apperçu que deux qui eussent des traits doux & le sourire sur le visage; les deux sexes ont les oreilles percées de grands trous, & ils y portent plusieurs gros anneaux d'écailles de tortue: le *Septum narium* est troué aussi, & ils y placent un petit bâton, ou une pierre blanchâtre, cylindrique. (On a dit dans la Relation, Tom. III. *pag.* 206, de quelle bizarre maniere ils arrangent leurs cheveux.) Leur tête ressemble à un porc épic couvert de piquans; leur corps est nud; seulement ils enveloppent leurs parties naturelles, de feuilles attachées à une corde, qu'ils portent autour de leur ceinture: ils ont gravé des figures sur leurs poitrines & sur leurs bras, & ils y appliquent des plantes qui élèvent la cicatrice au-dessus du reste de la peau; ils sont bienfaisans, honnêtes & très-hospitaliers; ils paroissent être braves dans les combats: avant de connoître que nos armes étoient meilleures & plus meurtrieres que les leurs, un seul homme avec un dard ou une fronde, se plaçoit souvent dans un sentier, & empêchoit un détachement de huit ou dix

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

d'entre nous de pénétrer plus avant : ils furent d'abord défians & jaloux ; mais, dès que nous sûmes quelques mots de leur langue, & que nous les eûmes convaincus que nous ne voulions pas leur faire de mal, ils nous laisserent passer & repasser en liberté : j'ai fait plusieurs milles vers le milieu des terres, accompagné d'une ou deux personnes seulement ; je ne sache pas qu'ils nous aient jamais rien dérobé : ils montroient quelquefois autant de légéreté que les autres nations des mers du Sud, quoiqu'en général ils me paroissent plus graves ; mais ils sont vifs, animés, & prêts à rendre tous les services qui dépendent d'eux, & à donner toutes les informations qu'on demande.

5.° LES NATURELS de Mallicolo sont petits, agiles, minces, noirs & laids, & de tous les hommes que j'ai vus, ce sont ceux qui approchent le plus des singes ; leur crâne est d'une construction très-singuliere : depuis la racine du nez, en arriere, il est beaucoup plus bas que celui des autres peuples que nous avons eu occasion d'examiner : leurs femmes sont difformes & laides, & obligées, comme tant d'autres, de servir de bêtes de somme ; elles portent les provisions de leurs maris fainéans, & elles soignent seules les plantations ; la plupart des individus de cette peuplade, ont les cheveux laineux & frisés, les oreilles & le nez percés ; ils mettent de gros anneaux dans les oreilles, & de petits bâtons ou des pierres dans le nez ; ils ont le teint couleur de singe, les traits grossiers, les os des joues & la face larges, & toute la physionomie extrêmement désagréable, les membres minces, quoique d'une belle

forme, & le ventre tellement preſſé par une corde, qu'aucun Européen ne pourroit ſupporter ce pénible état, ſans tomber malade; les parties naturelles ſont enveloppées & relevées vers la ceinture, ſuivant la méthode des habitans de Tanna & de la Nouvelle-Calédonie; l'un de leurs bras eſt orné d'un bracelet, qu'on leur met quand ils ſont jeunes, de maniere qu'on ne peut plus l'ôter dans la force de l'âge. J'ai apperçu pluſieurs individus, couverts de poils ſur tout le corps, ſans excepter le dos, & j'ai fait la même remarque à Tanna & à la Nouvelle-Calédonie: ils ſont agiles, vifs & remuans; quelques-uns ſemblent méchans & d'un mauvais caractère; mais la plupart ont de la bienfaiſance & de la générosité. Ils aiment la joie & le plaiſir, la muſique, les chanſons & la danſe. Quoique leurs traits empoiſonnés n'aient pas tué les chiens ſur leſquels nous les eſſayâmes, peut-être ſont-ils vénéneux; car les Naturels nous retenoient la main avec beaucoup d'inquiétude & d'empreſſement, quand nous voulions en eſſayer la pointe ſur nos doigts; je ne puis pas concevoir d'ailleurs pour quelle autre raiſon ils prendroient tant de ſoin de conſerver la ſubſtance réſineuſe dont ils les enduiſent: Quiros, qui vit la même Nation, ſoupçonna auſſi que les traits y ſont empoiſonnés: je les crois des ennemis cruels & implacables; mais, pour leur rendre juſtice, j'obſerverai qu'ils ne manquent pas de principes d'humanité. La plupart d'entr'eux prirent de grands ſoins pour ne pas nous donner des raiſons de plainte, & ils craignoient tellement que leurs Compatriotes commençaſſent les hoſtilités, qu'ils nous ont paru ſentir l'importance d'une premiere aggreſſion, qui pouvoit entraîner des repréſailles de notre côté: de plus, ils ont

VARIÉTÉS parmi les Inſulaires.

employé ſouvent des précautions pour ne pas nous cauſer de l'ombrage.

VARIÉTÉS parmi les Inſulaires.

Medio vero terræ ſalubris utrimque mixtura, fertilis ad omnia tractus, magna & in colore Temperies, ritus molles, ſenſus liquidus, ingenia fæcunda, totiuſque naturæ capacia.

PLINIUS, Hiſt. Nat. L. II, c. 78.

* * * *

QUOIQUE les Habitans de la Terre de Feu n'appartiennent à aucune des races de la mer du Sud, & qu'ils deſcendent probablement des Habitans de l'Amérique Méridionale, nous ne pouvons pas nous diſpenſer d'en parler; mais comme la plupart des Voyageurs, & même des Auteurs qui ont fait uſage des différentes Relations, confondent ſouvent les Nations diverſes, qui habitent l'extrémité de l'Amérique Méridionale, je tâcherai d'abord de fixer les idées ſur les Peuplades de cette partie du monde.

LE CAPITAINE WALLIS (*a*), qui a meſuré les Naturels qui vivent à l'entrée du détroit de Magellan, a trouvé que la plupart avoient de cinq pieds dix pouces à ſix pieds de haut, & pluſieurs de ſix pieds cinq pouces & de ſix pieds ſix pouces, & un des plus grands avoit ſix pieds ſept pouces, (meſure d'Angleterre,); M. de Bougainville (*b*) n'en a vu aucun qui eût moins de cinq pieds cinq ou ſix pouces (meſure de France), & aucun qui eût plus de cinq pieds

(*a*) Collection d'Hawkſworth, *Tome II. de la Traduction Franç.*

(*b*) Voyage de Bougainville.

neuf ou dix pouces : mais l'Equipage de l'*Etoile* en avoit rencontré auparavant plusieurs de six pieds. M. de la Giraudais (*a*), qui commandoit cette *Flûte*, dit que le moindre de ceux qu'il apperçut en 1766, avoit cinq pieds sept pouces de France. M. Duclos Guyot (*b*), qui commandoit la Frégate l'*Aigle*, nous apprend que les plus petits de ceux qu'il rencontra en 1766, avoient cinq pieds sept pouces de France, & que les autres étoient beaucoup plus grands. Si on en croit Pigafetta (*c*), qui étoit sur le vaisseau *la Victoire*, il vit, ainsi que Magellan, au Port Saint Julien, un peuple haut de huit pieds d'Espagne, c'est-à-dire, de neuf pieds quatre pouces d'Angleterre. Knivet (*d*), qui alla avec sir Thomas Cavendish, en 1592, dans le Port Desiré, y trouva des hommes de seize palmes, c'est-à-dire, de six pieds Anglois, en comptant 4 $\frac{1}{2}$ pouces pour une palme. Richard Hawkins (*e*), parle aussi des Américains du Port Saint-Julien, en 1593, qui étoient d'une si haute taille, que les Voyageurs les prenoient souvent pour des Géants. Quelques Espagnols ont prétendu que derriere le Chili, il y a une peuplade haute de dix ou douze pieds ; mais, comme ce témoignage est trop vague, & qu'il n'est appuyé sur aucune autorité, nous ne le compterons pour rien. Il paroît donc que sur le continent d'Amérique, près du Cap de la Vierge-Marie, il y a une Nation dont les individus sont d'une taille & d'une stature remarquable ; qu'aucun d'eux

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

(*a*) Voyage aux Isles Falkland de Pernetti.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) Pigafetta, Ap. Ramusio, *Vol. I, pag. 353, fol.*
(*d*) Voyage de Knivet.
(*e*) Voyage d'Hawkins dans la Mer du Sud; Londres, 1622.

VARIÉTÉS parmi les Infulaires.

n'a moins de cinq pieds dix pouces (d'Angleterre); que plufieurs ont plus de fix pieds; qu'un individu mefuré avoit fix pieds fept pouces, & même que, fuivant Pigafetta, quelques-uns ont fept pieds quatre pouces. Dans l'intérieur de l'Amérique, on trouve des peuplades d'une taille encore plus haute que celles que mefura le Capitaine Wallis; car M. Falkner (*a*), qui paffa plufieurs années au milieu de ces Nations, dit que le grand Cacique Cangapol, qui réfidoit à Huichin, fur la riviere noire, avoit fept pieds quelques pouces de haut, parce qu'en fe levant fur la pointe de fes pieds, il ne pouvoit pas lui toucher le fommet de la tête: il ajoute qu'il ne fe fouvient pas d'avoir jamais vû un Indien qui eût un pouce ou deux de plus que Cangapol: le frere de ce Cacique avoit environ fix pieds: ces deux freres étoient de la Tribu des *Puelches*. Ces Nations vont rarement vers les bords de la mer, ou aux environs du détroit de Magellan, & par conféquent elles font peu connues des Navigateurs qui touchent fur ces côtes; c'eft un étrange phénomène pour nous que de voir toute une Nation conferver une ftature d'une grandeur fi remarquable; dans nos fociétés, un commerce perpétuel avec des étrangers, fait que la pureté des races eft impoffible, & la corruption & la débauche des peuples polis, rend d'ailleurs la confufion des races encore plus fréquente: cette dépravation eft portée fi loin qu'Omaï lui-même eft devenu l'objet de la convoitife de quelques Angloifes de haut rang. Les *Puelches* au contraire, & les autres Patagons,

(*a*) Falkner's, Defcription of Patagonia, *pag. 26, 111, 112.*

vivent

Variétés parmi les Insulaires.

vivent dans un pays peu fréquenté par des Nations différentes de la leur: leurs voisins, les Espagnols du Chili & de Rio de la Plata, ayant très-peu de communication avec eux, ils ont le bonheur de n'être pas troublés par les incursions & les déprédations de ces dangereux ennemis. Ils tirent aisément leur subsistance de la chasse & de leur nombreux troupeaux sur un sol fertile en pâturages, d'une étendue immense, borné par la mer, & séparé des autres contrées par de hautes chaînes de montagnes; cette position empêche l'abâtardissement de leur noble race. Les mariages se faisant toujours parmi des individus d'une grande taille, la haute stature & la force du corps devient plus fixe, & déterminé d'une maniere plus invariable, & il ne faut pas oublier que, comme la croissance du corps dépend *des alimens, au climat, & de l'exercice*, tout concourt à les rendre plus forts, robustes & grands. La chasse leur procure toute sorte de gibier; le climat est assez doux, & ils ont d'ailleurs des vêtemens de peaux & des fourrures. Enfin ils sont rarement en repos, ils rodent sur les terres immenses de l'Amérique au Sud de la riviere de la Plata jusqu'au détroit de Magellan: ils montent à cheval: ils s'habituent à l'usage de leurs armes, & ces exercices leur donnent de la force & de la consistance, sans que des travaux trop prématurés & trop violens rapetissent leurs corps, & sans que la disette & la faim amaigrissent leurs organes. Le Nord présente un exemple curieux de ces vérités. Les Gardes du feu Roi de Prusse, & même ceux du Monarque actuel, qui sont d'une taille peu commune, vivent à *Potzdam* depuis plus de cinquante ans; un grand nombre des Bourgeois de cette Ville sont aujourd'hui d'une très-haute taille;

Variétés parmi les Insulaires.

& on est sur-tout frappé de la stature gigantesque de beaucoup de femmes: cela provient sûrement des liaisons & des mariages des Gardes avec les Bourgeoises (*a*). Je terminerai cette matiere par une remarque bien simple: il est injuste & indécent de se moquer de ceux qui croient encore qu'il y a, à l'extrémité de l'Amérique méridionale, des peuplades d'une taille extraordinaire.

Au Sud du détroit de Magellan, sur la Terre de Feu, on rencontre une peuplade fort abâtardie, & dégénérée, en apparence, des Nations qui vivent sur le Continent: elle a les épaules, la poitrine & la tête larges; la grandeur générale de ses traits, prouveroit qu'elle descend des Patagons, (*b*) si un Observateur intelligent & exact, ne nous avoit appris qu'elle appartient aux *Yacanna-Cunnées*: il paroît, d'après les Relations ci-dessus, que tous les individus de la grande race vue par le Commodore-Byron, le Capitaine Wallis, M. de Bougainville, M. de la Giraudais & M. Duclos-Guyot avoit des chevaux, & les bourgades des *Yacanna-Cunnées* n'en ont pas, car c'est de-là qu'ils tirent leur nom. *Yacanna-Cunnée*, signifie *homme à pied*; &, comme ceux qu'ont observé le Capitaine Cook dans son premier Voyage, & plusieurs Navigateurs Hollandois (*c*) & François (*d*) n'avoient point de chevaux, & naviguoient

(*a*) Je dois cette Remarque à un de mes Amis, dont le témoignage est incontestable.

(*b*) Falkner's, Description of Patagonia, *pages 71, 111.*

(*c*) Recueil des Voyages pour l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales, *Vol. IV.*

(*d*) Voyage de Bougainville.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

ordinairement sur des canots d'écorce, l'assertion de M. Falkner se confirme de plus en plus : il est cependant possible que les habitans des parties plus occidentales de la Terre de Feu, descendent des *Key-yus*, tribu des *Huilliches*, qui appartiennent à la Nation des *Moluches*, & qui sont d'*une taille un peu basse, mais gros & épais* (a). Les individus, que nous avons rencontrés dans la Baie de Noël, leur ressembloient réellement un peu : c'est une race courte, trapue ; elle a la tête large, le teint d'un brun jaunâtre, les traits grossiers, le visage étendu, les os des joues élevés & proëminens, le nez plat, les narines & la bouche grandes, la physionomie sans expression, les cheveux noirs & lisses, qui pendent autour de la tête d'une maniere choquante, une barbe peu fournie & courte, tout le haut du corps annonçant la force, les épaules & la poitrine larges, le ventre étroit, point proëminent, & le scrotum très-long, les cuisses minces & maigres, les jambes pliées, les genoux larges, & les pointes du pied tournées en-dedans ; ces pieds ne sont point proportionnés aux parties supérieures : ils sont absolument nuds, & ils ne portent qu'un petit morceau de peau de phoques sur leur dos ; les femmes ont à-peu-près les mêmes traits, le même teint & les mêmes formes ; en général, elles ont de longues mammelles pendantes, & outre la peau de phoque ordinaire, un petit morceau de peau d'oiseau ou de phoque, couvre leurs parties naturelles : la physionomie de tous annonce la misere ; ils paroissent bons, pacifiques & hospitaliers ; mais

(a) Falkner's, Description of Patagonia.

Variétés parmi les Insulaires.

leur ſtupidité eſt extrême; ils ne comprenoient aucun de nos ſignes, très-intelligibles d'ailleurs pour les Nations de la mer du Sud. De tous les mots qu'ils prononçoient, nous n'avons diſtingué que celui de peſſerai, qu'ils répétoient ſouvent de maniere à nous faire croire qu'ils vouloient exprimer leur amitié pour nous, & qu'ils trouvoient une telle choſe bien. Quand ils parloient, j'obſervai que leur langue comprend le *r* & l'*l* précédé d'un *th* Anglois, & qui reſſemble un peu à *Ll* des habitans du pays de Galles, & pluſieurs autres ſons graſſayés : ils ſentoient l'huile de baleine, & ils exhaloient une puanteur inſupportable, de maniere que nous les ſentions de loin ; dans les plus beaux jours, ils trembloient de froid.



SECTION III.

Des causes de la différence des Races des Insulaires de la Mer du Sud, de leur origine, & de leurs migrations.

Indè venus varia producit sorte figuras, majorumque refert vultus vocesque comasque. LUCRETIUS.

QUELQUES PHILOSOPHES, dans leurs systêmes hardis, divisent les hommes suivant leur teint, en différentes espèces; d'autres étendent l'espèce humaine jusqu'aux Ourangs-Outangs, Singes très-connus aux Indes Orientales (*a*). VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

IL SEROIT AISÉ d'en appeler au sens commun pour prouver la supériorité des hommes sur ceux des quadrupèdes, qu'on a peints comme très-raisonnables: l'état d'abandon & de foiblesse où naissent les enfans; la durée de cet état, la privation de l'instinct & la faculté de se défendre des injures de l'air & des autres corps, ou de trouver & de choisir des alimens sains, &c. annonce que l'homme est destiné à vivre en société, à être soigné & nourri par d'autres, & que le germe de raison qu'il a reçu ne se développe que par

(*a*) L'Auteur d'Origin and progress of Language, *Vol. I*, *pag.* 289, dit : Il est prouvé que les Ourangs-Outangs, sont de notre espèce, & » ils donnent des marques d'humanité qui me paroissent incontestables.

Variétés parmi les Insulaires.

l'éducation qu'il reçoit : les organes & le don de la parole dont les hommes sont doués, démontrent qu'il est un être absolument distinct des animaux, puisqu'aucun de ceux-ci ne jouit des mêmes facultés ; quoique les brutes éprouvent des passions & des sensations ; elles manquent de raison ; elles ne peuvent pas former des idées, ni éprouver des sentimens moraux (*a*). Je pourrois recourir aux Haller, aux Hunter, aux Daubanton, aux Le Cat, aux Meckel, aux Camper, & à tous les grands Anatomistes de ce siécle & des siécles passés, & en examinant avec eux la structure du cerveau & du crâne, la forme de l'occiput, la liaison, le mouvement, la structure & la longueur des vertèbres du col ; la structure & la brièveté du bassin, &c. &c. démontre, sans réplique, que de tous les animaux qui donnent à tetter à leurs petits, l'homme est le seul destiné à marcher debout (*b*) ; car quoique les singes & les guenons marchent quelquefois sur leurs pieds de derriere, cette allure cependant ne leur est pas naturelle, & ils aiment mieux se traîner à quatre, & parmi les hommes sauvages, qui se sont accoutumés à marcher à quatre, on a observé que cette habitude occasionne une tumeur extraordinaire à l'*hypochondria* (*c*). Il n'est donc pas besoin de disputer sérieusement avec ceux qui soutiennent encore que les singes sont de la même espèce que nous.

(*a*) M. Court de Gebelin, Plan général du Monde primitif, *page* 10.

(*b*) Blumenbach *de Generis Humani varietate nativa*, Gotting, 1776, *in-8*, & W. Hunter de eodem argumento, Edimbourg, 1776, *in-8*.

(*c*) Tulpius, *Obs. IV. pag.* 20.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

QUELQUES ECRIVAINS repréſentent les habitans du Groënland & de Sénégambie, comme des êtres ſpécifiquement différens de ceux de l'Europe & de la Circaſſie (*a*); & en effet, quand on rapproche la plus belle femme de l'Europe d'un Nègre difforme, le contraſte eſt ſi grand, qu'on eſt tenté de croire qu'ils ne ſont pas de la même eſpèce; mais, en examinant les gradations inſenſibles dans les formes, l'habitude du corps, la taille & le teint, on ne les trouvera pas aſſez éloignés l'un de l'autre dans l'échelle des êtres, pour en faire des eſpèces ſéparées: ils ſe reſſemblent dans tous les points eſſentiels de leur conſtitution anatomique, & même dans les détails de leur ſtructure: d'ailleurs ſi un homme & une femme des peuplades les plus étrangeres habitent enſemble, ils procréent toujours des enfans ſemblables à eux, & par les mariages réïterés d'un Mulâtre, (celui qui eſt né d'un noir & d'une blanche) avec des individus blancs, la noirceur du teint des enfans diminue après chaque union, de ſorte qu'enfin on n'apperçoit plus de différence; au contraire, ſi un Mulâtre ſe marie à une perſonne noire, les enfans deviennent noirs de plus en plus; &, après un petit nombre d'alliances la race eſt réduite à celle des véritables Nègres. Il eſt donc démontré aux Lecteurs ſans prévention que tous les hommes *ne forment qu'une eſpèce.*

L'ON DEMANDERA, peut-être, comment il arrive que le Nègre du Sénégal ſoit ſi différent de l'Habitant du Nord

(*a*) Voltaire, Philoſophie de l'Hiſtoire, & Queſtions ſur l'Encyclopédie, *Tome IV*, & *Tome VII.*

Variétés parmi les Insulaires.

de l'Europe ; pourquoi les Insulaires de Taïti ressemblent si peu à ceux de Mallicolo ? & comment ces deux dernieres variétés proviennent de deux races distinctes ?

Pour discuter la question dans toute son étendue, je dirai d'abord que les différences se remarquent dans l'organisation, ou dans les facultés mentales & morales : nous parlerons fort au long de ces dernieres dans les Sections suivantes, & nous traiterons seulement ici des variétés corporelles, qui consistent, 1.° Dans la couleur. 2.° Dans la taille. 3.° Dans la forme & l'habitude du corps. 4.° Dans les défauts & les excès particuliers, ou dans les modifications de certaines parties du corps.

1.° La couleur du corps humain dépend de trois grandes causes, de l'exposition à l'air, de l'influence du Soleil & des manieres particulieres de vivre. Il semble, d'après les observations des plus habiles Anatomistes, que toute la différence de couleur, consiste dans la peau, & sur-tout dans le tégument extérieur qu'on appele *épiderme* & qu'on divise en épiderme proprement dite, & en *membrane réticulaire de Malpighi*. L'épiderme des Blancs est une feuille mince, pellucide, qui transmet la couleur de la membrane réticulaire qui se trouve immédiatement au-dessous, & qui est une substance blanche, ou sans couleur, visqueuse ou gluante : la couleur de la substance placée sous l'épiderme, devient ainsi visible à l'œil : le sang montant tout-à-coup dans les vaisseaux du visage, répand sur la physionomie un teint de vermillon : la bile extravasée se mêlant au sang, produit la jaunisse : la limphe jaune déposée dans

dans les petits vaisseaux de la peau, produit le teint jaune de ceux qui, aux Isles d'Amérique, ont la fièvre jaune: le *tatouage* des Taïtiens & la poudre à canon introduite dans la peau, y forment une teinte noire ou bleuâtre. Feû M. Meckel (*a*) a découvert que les Nègres ont le réseau de Malphigi noir; mais il a reconnu que la substance médullaire du cerveau, la glande pinéale & la moëlle de l'épine du dos, & les *plexus nervi optici*, sont gris & noirâtres: suivant d'autres (*b*), le sang des Nègres est d'une couleur plus foncée que celui des blancs. Les Anciens (*c*) savoient que la liqueur spermatique des Nègres est d'une couleur brune; les modernes confirment cette observation curieuse (*d*): en un mot, il paroît que la plupart des fluides des Nègres sont plus noirs, & que ceux de leurs tissus, qui sont tendres & délicats, sont aussi de couleur noirâtre: Meckel soupçonne que la liqueur bleuâtre, qui colore la substance médullaire de ceux-ci, & qui s'évapore si aisément dans les Nègres, contribue à brunir la membrane mucilagineuse de l'épiderme, parce que les nerfs de la peau font une secrétion de cette liqueur dans la substance réticulaire visqueuse.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

L'EXPOSITION A L'AIR est sans doute une des causes principales de la couleur des Nègres. On voit que ceux qui vont peu en plein air parmi nous, ont un teint blanc, tandis que les laboureurs & les journaliers ont la peau

(*a*) Mémoires de l'Académie de Berlin, 1753.
(*b*) Towns dans les Transact. Philosoph. sur le Sang des Nègres.
(*c*) Hérodote-Thalie. N.° CI.
(*d*) Le Cat, Traité sur la couleur de la Peau.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

brune & basannée : les parties de notre corps, qui restent toujours couvertes, sont blanches & délicates, tandis que la peau des mains devient plus noire. Les Nègres vivent sous un ciel qui ne leur permet de porter qu'un pagne, ce qui doit augmenter la noirceur de leur peau : les Taïtiens les plus blancs de tous les Insulaires de la mer du Sud, marchent presque toujours vêtus ; les habitans de Tanna, de la Nouvelle-Calédonie & de Mallicolo au contraire, toujours nuds, sont infiniment plus noirs que les premiers.

L'ACTION DU SOLEIL. Suivant que les peuples s'approchent davantage de l'Equateur, ils deviennent plus bruns ; mais cette observation n'est pas généralement vraie, & on doit la modifier dans plusieurs circonstances. Les habitans des Isles sont rarement aussi noirs que ceux des grands Continens : les vents d'Est dominent le plus en Afrique, entre les Tropiques, & comme en Abyssinie, ces vents arrivent sur une grande mer, ils sont rafraîchis pendant leur passage, & les habitans de ce pays ne sont pas aussi noirs que ceux des environs du Sénégal, situé dans la partie la plus large de l'Afrique, & beaucoup plus chaud qu'aucun autre canton ; parce que le vent d'Est a traversé les sables brûlans d'un immense Continent : une élévation plus considérable au-dessus de la surface de la mer, produit une extrême différence dans la température de l'air, & les habitans de Quito au Pérou, ne sont ni noirs, ni bruns, quoiqu'ils vivent sous la Ligne : la proximité de la mer & les brises rafraîchissantes, contribuent à diminuer l'ardeur du Soleil sous les Tropiques ; cette cause

cependant ne peut pas expliquer la différence de couleur des Taïtiens & des Mallicolois, parce que les deux peuples jouissent en cela des mêmes avantages.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

LES MANIERES PARTICULIERES de vivre. Les Taïtiens sont toujours d'une extrême propreté; ils se lavent souvent, & ils augmentent la blancheur de leur teint, quoiqu'ils habitent sous les Tropiques: les Insulaires de la Nouvelle-Zélande, qui vivent dans la Zone tempérée du 34[d] au 47[d] de latitude Sud sont plus bruns; ce qui provient en partie de leur saleté, de ce qu'ils n'aiment pas à se baigner, & de ce qu'ils sont exposés à la fumée & aux ordures dans leurs cabanes mal-propres.

2.° LA TAILLE des Naturels de Taïti & de toutes les Isles qu'habite la même race, les distingue des peuplades de Mallicolo; mais cette différence n'est pas si générale qu'elle s'étende à Tanna & à la Nouvelle-Calédonie, où il y a plusieurs individus très-grands & très-robustes; une haute stature & une corpulence extrême, est particuliere d'ailleurs aux Chefs des Isles de la Société; la hauteur & la grosseur de la taille, dépendent sur-tout du climat, des alimens & de l'exercice.

LE CLIMAT est chaud ou froid. La chaleur accélere les pulsations du cœur; &, comme dans un climat chaud, les solides sont plus relâchés qne dans un climat froid, la circulation du sang trouve moins de résistance dans les arteres, & par conséquent dilate davantage toute l'organisation; alors la secrétion des liquides & les fonctions de tous les

Variétés parmi les Insulaires.

membres, se font avec plus d'activité : cette théorie est conforme à l'expérience ; car les hommes des climats chauds croissent plus promptement, & atteignent de meilleure heure l'âge de maturité & de puberté ; d'un autre côté, le froid calme l'activité du sang, & resserre les fibres, ce qui donne au corps de la torpeur & de la langeur ; le cœur n'agit pas assez puissamment, afin d'opérer les fonctions animales avec la vigueur nécessaire pour accélérer la croissance, & surmonter la résistance plus grande que produit la rigidité des parties solides ; voilà pourquoi les misérables habitans de la Terre de Feu, sont une petite race, quoiqu'ils descendent d'une peuplade très-grande & très-forte qui vit sur le Continent de l'Amérique, & dans un climat plus doux.

LA QUANTITÉ & la qualité des alimens influent aussi d'une maniere très-sensible, sur la grosseur & la taille des Arées & des autres Insulaires des Isles de la Société d'un rang distingué. On sert sur leur table d'excellens fruits & des racines, des poissons de toute espèce, des volailles, des cochons, des chiens en abondance ; &, comme ils sont accoutumés à se livrer au plaisir de manger, ils deviennent d'une force & d'une taille remarquables : les Toutous n'ont que le simple nécessaire : on nous a même appris qu'il y a de tems en tems des années de disette, & qu'alors les plus pauvres se trouvent dans une grande détresse ; mais les Arées n'éprouvent jamais de pareils besoins ; les Toutous ne partagent pas, ou du moins très-rarement, les repas où les Chefs se gorgent de porc ; ils ne se nourrissent que de simples végétaux, & ils se croient heureux quand ils

Variétés parmi les Insulaires.

peuvent manger du poisson, quelques mauvais petits coquillages & des Médues. La nourriture animale est plus rare aux Marquises, &, en général, les alimens n'y sont pas surabondans; voilà pourquoi quoique tous les Naturels ne soient pas petits; il y en a très-peu d'aussi grands & d'aussi forts qu'aux Isles de la Société : la différence sur-tout entre les Arées & les Toutous, ne frappe pas autant : aux Isles des Amis, il y a des végétaux en abondance, parce que la propriété particuliere a produit une culture plus étendue; il semble aussi y avoir une grande quantité de nourritures animales, & cependant la disparité de taille des Arées & des Toutous y est moins sensible qu'aux Isles de la Société : en général, les habitans de la Nouvelle-Zélande ont beaucoup de poisson, & sur l'Isle Septentrionale, il y a des plantations étendues de racines, & il paroît qu'ils ne manquent jamais d'alimens, car la plupart sont grands & fortement constitués. On trouve quantité de végétaux aux Isles de Tanna & de la Nouvelle-Calédonie; mais il y a peu de nourritures animales : les Insulaires de la Nouvelle-Calédonie, avant notre arrivée, n'avoient ni chiens ni cochons, mais les récifs étendus qui environnent leur Isle, leur procurent toute sorte de poissons : les Mallicolois ont, à la vérité, des plantations de différens fruits, des cochons, des volailles, & beaucoup de poissons ; mais c'est la seule peuplade qui paroît ne pas profiter de cette profusion d'excellente nourriture, & je ne puis pas assigner de raison de la petitesse de leur taille. Les habitans des parties occidentales de la Terre de Feu, tirent sans doute tous leurs alimens de la mer, & cette ressource est très-précaire dans une si haute latitude, sur-tout par un tems orageux ; n'ayant

VARIÉTÉS parmi les Infulaires.

d'autres végétaux qu'un petit nombre de mûres, ils doivent être quelquefois dans la détreffe, & leur phyfionomie miférable, ne dément point cette conjecture : leur taille courte, & leurs jambes & leurs cuiffes minces & grêles, annoncent qu'ils ne mangent pas toujours à difcrétion ; la chair crue & la graiffe à demi-pourrie des phoques, ne font ni faines, ni nourriffantes, & ils s'en repaiffent avec une voracité, qui n'indique pas une grande profufion d'autres alimens.

UN EXERCICE MODÉRÉ eft néceffaire pour donner de la force & de la confiftance aux différentes parties du corps humain. L'*inactivité* empêche la fecrétion & la circulation des fluides dont nous avons befoin pour croître, & produit dans les jeunes gens une conftitution foible & des membres flafques, fans fermeté & fans vigueur : un *travail violent* eft nuifible auffi à la croiffance du corps, car un trop long ufage des mufcles dans un jeune homme leur donne de la rigidité, & épuife les facultés vitales. Les malheureux enfans qui vivent, dès leur naiffance, dans des entraves, ont des mufcles tors, difproportionnés, des vifages blêmes & une taille chetive & rappetiffée ; au contraire, un exercice égal & modéré, affermit peu-à-peu la conftitution contre des maladies ; tous les membres prennent de l'agilité & de la foupleffe, & les jointures acquierent de la ftabilité ; la vivacité du tempérament des Infulaires de la mer du Sud, la douceur du climat, la fertilité du fol, l'abondance des végétaux, le petit nombre de leurs befoins, les difpenfent d'un grand travail ; enfin l'*exercice modéré*, produit ces grandes & belles figures qui font communes parmi eux.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

3.° LA FORME du corps & le tempérament sont sujets à la même influence du climat, des alimens & de l'exercice, & il seroit inutile de répéter les argumens exposés plus haut, car il est évident que la chaleur desséche les organes des Mallicolois, des habitans de l'Isle de Pâque, des Marquises, des Isles-basses, des Toutous & du bas-peuple des Isles de la Société & des Amis, qui sont tout nuds, & qui sont fort exposés à l'air & au Soleil; ils deviennent donc minces & grêles, & leurs os, sans être forts, acquierent de la solidité & de la dureté: les climats froids établissent d'ailleurs un tempérament plus mol, plus spongieux & plus humide; ce qu'on observe dans les habitans de la Terre de Feu, qui sont épais, trapus & osseux: les Nouveaux-Zélandois, qui vivent aussi dans un climat plus doux, ont un corps charnu, osseux & humide, & les Arées & les Insulaires les plus riches des Isles de la Société & des Amis, qui tâchent de se rafraîchir, & qui évitent, autant qu'il est possible, de s'exposer à la chaleur du Soleil; ont le corps sanguin, charnu & gras.

5.° *LES DÉFAUTS ou les excroissances particulieres, ou les modifications de certaines parties du corps humain,* ont des causes endémiques, qui frappent quelquefois au premier coup-d'œil, mais qu'il n'est pas toujours aisé de découvrir, sur-tout quand l'Observateur a eu peu de tems; nous donnerons cependant là-dessus quelques idées.

LA PLUPART des crânes des habitans de Mallicolo, ont une conformation très-singuliere; le front depuis le commencement du nez, ainsi que le reste de la tête, sont fort

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

comprimés, & penchés en arriere, ce qui fait qu'ils ont une physionomie de singe; il est impossible de dire si les Insulaires donnent volontairement cette forme aux têtes de leurs enfans, ou si c'est réellement un défaut d'organisation de toute la race qui, dans le premier couple dont descend cette peuplade, a été modélé par hasard, ou de propos délibéré, & qui est devenu ensuite inhérent à tous. Les habitans de la Terre de Feu sont tous trapus & courts, & ils ont une grosse tête, probablement parce qu'ils descendent d'une peuplade qui avoit des membres gros, & qui vivoit sur le Continent, mais que le froid & les besoins de toute espèce, ont resserré, & qui, dans la grosseur de la tête, conserve toujours quelque chose du premier type : cette assertion se vérifie dans presque tous les nains.

LES PIEDS des habitans de la Nouvelle-Zélande & de la Terre de Feu, sont ordinairement grêles & petits, peu proportionnés au reste du corps, & sur-tout aux genoux, qui sont très-gros; ce qui provient évidemment de ce que la pêche les retient pendant des jours entiers dans leurs pirogues, sans leur permettre de faire l'exercice accoutumé, & de ce qu'ils s'asseient constamment sur leurs jambes; les genoux s'étendent & s'élargissent, & les jambes ne reçoivent pas les fluides nécessaires à leur croissance. Les Naturels des Isles de la mer du Sud, marchent beaucoup; mais s'asseiant aussi sur le gras de leurs jambes, on leur trouve en effet les genoux & les jambes larges : ces membres ont une libre expansion, & ne sont pas comprimés, comme parmi nous, dans des souliers & des culottes.

EN GÉNÉRAL,

En général, tous les Insulaires de la mer du Sud, ont de gros traits prononcés, un peu larges, & un nez proëminent, & il me semble que c'est-là le caractère de la Nation ou de la Peuplade dont ils descendent; mais les habitans des Isles du Tropique, situées plus à l'Ouest, ont des nez moins proëminens, des bouches plus grandes & des lèvres plus larges, ce qui provient sans doute aussi de la Peuplade dont ils descendent.

Variétés parmi les Insulaires.

Si les Insulaires de l'Isle de Pâque, de la Nouvelle-Calédonie & d'une partie de Tanna, ont le lobe de l'oreille alongé & fendu, il est sûr que c'est parce qu'ils y ont fait d'abord un trou, où ils ont mis constamment des rouleaux de feuilles de cannes de sucre: les habitans de Tongotabu & des Isles des Amis, aggrandissent aussi le leur, mais sans y pratiquer d'incision; ils y font seulement deux troux, dans lesquels ils placent horizontalement un petit bâton de l'épaisseur d'une grosse plume d'oie: la plupart des individus de la même Nation, manquent des deux premieres jointures d'un, & quelquefois des deux petits doigts; ils se font ces amputations pour prouver combien ils sont affligés à la mort de leurs parens & de leurs amis.

Les Taïtiens & les autres habitans des Isles de la Société, se font une certaine opération au prépuce: ils ne s'en enlèvent pas un morceau; ils se contentent d'y enfoncer un petit bâton rond & poli, & ils le fendent ensuite à la partie supérieure, avec un bambou, dont un des côtés est tranchant; les parties se tiennent alors séparées, & elles ne peuvent plus couvrir le gland.

Variétés parmi les Insulaires.

Les mammelles des Taïtiennes, des autres femmes des Isles de la Société, des Marquises & des Isles des Amis, ne sont pas aussi flasques & aussi pendantes que celles des Négresses, des femmes des différentes Isles situées plus à l'Ouest, de la Nouvelle-Zélande, ou que celles de quelques femmes du bas-peuple des Isles de la Société. On a dit dernièrement que cette longueur des mammelles, provient de la maniere dont elles allaitent leurs enfans (*a*); mais je pense que cette cause n'est pas la seule; car les femmes des Arées, qui nourrissent leurs enfans, ne les ont jamais aussi flasques & aussi pendantes que les autres: je croirois plutôt que c'est parce que les femmes du bas-peuple étant plus exposées à l'air & au Soleil, les fibres de leur corps sont plus relâchées: de même les Négresses, comme les femmes des Isles Ouest de la mer du Sud, de Mallicolo, de Tanna & de la Nouvelle-Calédonie, sont ordinairement plus exposées à l'air & au Soleil, car elles sont toujours nues au-dessus de la ceinture. A Taïti, les femmes d'un rang distingué, ont soin d'ailleurs de se serrer les parties supérieures du corps, avec les plus belles étoffes, & cet usage contribue à tenir leur gorge haute, & à empêcher qu'elle ne devienne flasque. J'ai vu aux Isles de la Société de vieilles femmes très-grasses, dont les mammelles étoient relâchées & élargies, mais non pas longues ou pendantes; ce qui se remarque cependant dans toutes les femmes des Isles de l'Ouest, qui ont fait & nourri des enfans.

Les Chefs des Isles de la Société mettent de la vanité

(*a*) Blumenbach, de Generis Humani varietate Nativâ, *page 73*.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

à avoir des ongles longs à tous leurs doigts, ou du-moins à quelques-uns; c'est une preuve claire qu'ils ne sont point obligés de travailler; ils ont cependant grand soin de tenir ces ongles bien propres : les Nouveaux-Zélandois se tatouent le visage en lignes spirales, & les Naturels des Marquises y gravent différentes figures, ce qui empêche la barbe de croître; voilà pourquoi ceux de ces Insulaires qui sont le plus tatoués, ont peu de barbe, & quelquefois point du tout.

TELLES sont les différences les plus remarquables qui forment les variétés des deux grandes races que nous avons observées dans les Isles de la mer du Sud; je conviens que les causes que j'ai exposées, ne sont pas les seules, & que le climat ne produit pas des effets aussi extraordinaires; car les Hollandois établis au Cap de Bonne-Espérance depuis 120 ans, sont toujours blancs & pareils aux Européens à tous égards: en les comparant avec les Hottentots, naturels de cette partie du monde, on voit que la maniere de vivre, & les alimens joints au climat, ne suffisent pas même pour produire cette différence, puisque quelques-uns des Fermiers Hollandois les plus éloignés de la Ville du Cap, vivent presque de la même façon que les Hottentots leurs voisins. Ils ont de misérables huttes; ils menent une vie errante, ils suivent tout le jour leurs troupeaux; ils vivent de lait, du produit de leur chasse & de la chair des animaux qu'ils nourrissent. Si donc le climat opere une altération essentielle, il faut un long espace de tems; & nos connoissances sur les migrations des peuples étant si imparfaites, & toutes nos Observations Philosophiques sur cette matiere,

très-modernes, nous ne pouvons gueres donner ici que des conjectures.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

IL FAUT observer pourtant que, lorsque les peuples blancs du Nord vont habiter les climats chauds du Tropique, ils changent bientôt, ainsi que leurs enfans, & que peu-à-peu, ils se rapprochent par la couleur & par d'autres rapports des anciens Habitans; il est cependant toujours aisé de les distinguer de ces Peuplades aborigènes: il est vrai aussi que les Nations, qui s'éloignent du voisinage de la Ligne vers les Poles, gardent leur teint naturel plus long-tems que les peuples qui vivent dans des climats plus froids, & qui vont habiter des pays plus chauds; mais, dans ces comparaisons, il faut toujours avoir égard aux mêmes circonstances: car si deux Européens également blancs, se retirent dans le même climat chaud, & que l'un bien vêtu, évite, autant qu'il lui est possible, de s'exposer à l'air & au Soleil, tandis que l'autre, obligé de travailler en plein air, jouit à peine de quelques guenilles pour se couvrir, il est naturel que bientôt ils different beaucoup de couleur: si cette diversité dans la maniere de vivre, a lieu pendant plusieurs générations, les descendans de ces deux hommes ne se ressemblent plus guères. Les Habitans du Danemarck sont d'une blancheur remarquable; ils ont des yeux bleus & des cheveux roux ou blonds: les Bohëmiens, les Polonois, les Russes, & en général toutes les Nations Esclavonnes ont le teint brun, des yeux noirs, & les cheveux châtains ou noirs, quoique quelques-uns de ces peuples habitent des latitudes plus hautes que les premiers: il faut chercher ici l'origine de cette différence,

non pas dans le climat, mais dans les migrations: les Goths sont, sans doute, les plus anciens Habitans du Nord, & par conséquent ils ont eu plus de tems pour se blanchir peu-à-peu, que les Tribus Européenes des environs, & ils ont eu aussi moins d'occasions de former des mariages & des alliances avec les Nations situées plus au Sud, qui avoient un teint brun & des cheveux noirs. Les Esclavons ou les Sauromates, descendent des Mèdes (*a*), qui habitoient jadis la Perse moderne: ils furent long-tems établis au Nord du Caucase & de la mer noire, pays très-chaud en été; &, au cinquieme siécle, ils se trouverent près du Danube, d'où ils se répandirent insensiblement dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui: s'ils conservent toujours le caractère d'une peuplade du Sud, cette singularité s'explique par-là. Ils quitterent le Sud à une époque plus éloignée que les Goths & les autres peuplades de Teutons, & ils se sont mêlés davantage avec les Tribus Asiatiques d'un teint brun que les Danois & les Goths du Nord. Il paroît s'ensuivre que les peuples les plus blancs exposés à un Soleil vif dans les climats chauds, prennent bientôt un teint plus brun; mais, quand ils ont une fois pris un caractère fixe, ils le conservent avec très-peu d'altération: je suppose qu'ils ne changent point leurs alimens, leur maniere de vivre & de s'habiller, & qu'ils ne se mêlent pas avec des Nègres, des Mulâtres, & d'autres peuplades aborigènes ou mêlangées des climats chauds; autrement il y a tout lieu de croire que leur tempérament & leur teint dégénereroient insensi-

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

(*a*) Diod. de Sic. *L. II*, & Plin. Hist. Nat. *L. VI*, *c. 7*.

Variétés parmi les Insulaires.

blement: mais si des Nègres ou d'autres peuplades au teint brun se transplantent dans des climats tempérés, ou presque froids, ils ne changent pas tout-de-suite, & il ne leur est pas aisé de devenir plus blancs; s'ils ne font pas d'alliance hors de leur propre race, les premieres générations offrent à peine des altérations parmi les enfans. Le passage du brun au blanc, paroît en effet plus difficile que celui du blanc au brun; l'épiderme admet les rayons du Soleil, & l'action de l'air jusqu'à ce que le *reticulum mucosum*, soit coloré de brun; mais, dès qu'il est coloré une fois, rien n'est assez fort pour en arracher la teinte brune: l'expérience journaliere paroît confirmer cette vérité; un homme qui s'expose seulement un jour à un Soleil ardent brunit beaucoup, & six ou huit mois de précaution & de soin ne suffisent quelquefois pas pour le blanchir: il est probable que les premiers germes de l'embryon tiennent de la couleur, de la taille, de la forme & du tempérament des parens & que deux peuplades venant à différentes époques, & par différentes voies dans le même climat, mais conservant une maniere différente de vivre, & prenant des nourritures un peu diverses, prennent cependant une différence palpable dans le teint, la taille, la forme & l'habitude du corps.

En appliquant cette induction aux deux différentes tribus de la mer du Sud, on jugera, avec assez de vraisemblance, qu'elles descendent de deux différentes races d'hommes: quoiqu'elles vivent à-peu-près dans le même climat, elles ont pu conserver une différence de couleur, de taille, de forme & d'habitude de corps. Tâchons de

prouver qu'elles viennent réellement de deux différentes races d'hommes.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

LES MEILLEURS HISTORIENS ont toujours cru que les Nations, qui, en général, parlent la *même langue*, sont de la même race ou de la même peuplade, à moins que le témoignage bien authentique, d'un écrivain contemporain, ou qui a consulté des anciens monumens, qui n'existent plus, ne dépose du contraire. Par *la même langue en général*, je comprends les dialectes divers d'une langue: Il est sûr, par exemple, que le Hollandois, le bas Allemand, le Danois, le Suédois, le Norvégien, l'Irlandois & l'Anglois (dans les mots qui dérivent de l'Anglo-Saxon) sont des dialectes subordonnés à la même langue primitive, ainsi que le haut Allemand, actuellement en usage, & les restes du Gothique qui se trouvent dans le Nouveau Testament d'Ulfila: ces dialectes different pourtant à beaucoup d'égards: chacun a des mots particuliers, pour des idées que la Nation a acquise, après s'être séparée de la mere-tribu, & d'autres dont elle s'est enrichie par la conquête d'un peuple, ou par ses liaisons avec un nouveau peuple. La plupart des mots, quoiqu'un peu altérés, conservent toujours assez du type original pour persuader aux étymologistes, que ce sont des dialectes de la même langue. Comme les cinq peuplades, que j'ai dit appartenir à la premiere tribu, parlent toutes des dialectes qui ont une affinité frappante dans la plupart de leurs mots, elles paroissent descendre originairement de la même Nation.

J'AI RECUEILLI des mots de la langue de chaque peuple

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

que nous avons visité, afin de pouvoir juger jusqu'où ces différens langages se ressemblent. J'ai remarqué qu'en général les langues des cinq Nations dont il a été question tout-à-l'heure, ne different qu'en un petit nombre de mots, que la différence de la plupart de ces mots consiste en deux ou trois voyelles ou consonnes, & qu'il y en a beaucoup d'absolument les mêmes dans tous les dialectes. Ces Nations descendent donc toutes de la même peuplade. Les différences des dialectes proviennent seulement de la difficulté de prononcer des consonnes, que quelques Insulaires prononcent plus aisément, tandis que d'autres les ont changés, ou les ont entièrement omises. Quand une race émigrante trouva dans sa nouvelle contrée de nouveaux poissons & de nouvelles plantes, il fallut leur donner de nouveaux noms, qui ne peuvent exister dans aucun des autres dialectes. Les qualités de ces animaux nouveaux, les nouveaux végétaux dont on tiroit de nouvelles nourritures ou de nouveaux vêtemens, exigeoient d'autres noms nouveaux.

POUR prouver maintenant que les autres Nations de la mer du Sud, sont d'une race différente de celles des peuples qui forment les premieres variétés, il suffit de recourir à leurs langages, qui non-seulement different en tout de l'idiome universel dont il a été question plus haut, mais qui sont aussi très-distincts l'un de l'autre; on pourroit dire peut-être qu'ils descendent d'autant de Nations différentes, s'il n'étoit pas inutile de les multiplier sans nécessité: puisqu'en effet on apperçoit quelque ressemblance dans les usages, dans la couleur, les formes & l'attitude du corps.

Si

Variétés parmi les Insulaires.

Si le Lecteur veut remonter jusqu'au Continent ou jusqu'aux terres des environs, pour suivre les traces de ces différens Insulaires, il n'a qu'à jeter les yeux sur une carte de la mer du Sud : on voit que cette mer est bornée à l'Est par l'Amérique, à l'Ouest par l'Asie, par les Isles de l'Inde au Nord, & par la Nouvelle-Hollande au Sud. On est d'abord porté à croire que les Habitans des Isles du Tropique viennent originairement d'Amérique, parce que les vents d'Est sont ceux qui dominent le plus dans ces parages, & que les misérables petites embarquations des Naturels peuvent à peine naviguer contre le vent. Mais, après un peu de réflexion, on voit que l'Amérique n'a pas été peuplée bien des siécles avant l'époque où elle fut découverte par les Espagnols. On ne trouva sur cet immense Continent que deux Etats ou Royaumes qui fussent un peu nombreux, & qui eussent fait des progrès un peu considérables dans la civilisation. L'origine de ces gouvernemens ne remontoit qu'à trois ou quatre cens ans au-delà de l'arrivée de Colomb. Le reste du pays étoit occupé par quelques familles errantes, dispersées sur cette vaste étendue de terres, de sorte que souvent il n'y avoit pas plus de trente ou quarante personnes sur un espace de cent lieues, & il y avoit même de longs intervalles absolument déserts ; de plus, quand les Espagnols découvrirent quelques-unes des Isles de la mer du Sud, peu d'années après la découverte du Continent de l'Amérique, ils les trouverent aussi peuplées qu'elles le sont aujourd'hui ; il n'est donc pas probable que leur population vienne d'Amérique. Si on consulte d'ailleurs les vocabulaires du Mexique,

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

du Pérou, du Chili *(a)*, & ceux des autres langues Américaines *(b)*, on n'apperçoit aucune ressemblance, même éloignée, avec les langues des Isles de la mer du Sud. La couleur, les traits, les formes, le tempérament & les usages des peuples d'Amérique & de ces Insulaires, sont absolument différens. J'ajouterai que les distances de six cens, sept cens, huit cens ou même mille lieues, qui sont entre le Continent d'Amérique & la plus orientale de ces Isles, rapprochées de la petitesse & de la mauvaise qualité de leurs pirogues, prouvent, suivant moi, d'une maniere incontestable, que les Habitans ne sont jamais venus d'Amérique.

VOYONS donc si la population des Isles de la mer du Sud ne vient pas de l'Ouest; commençons par la Nouvelle-Hollande. Tous les anciens Navigateurs, & sur-tout le Capitaine Cook, en 1770, ont trouvé très-peu de monde sur cet immense Continent. La taille rappetissée de ses Habitans, la singularité de leurs usages & de leurs habitudes, la privation totale des noix de cocos, des bananes cultivées, & des cochons, ainsi que l'état misérable de leurs huttes & de leurs pirogues, annoncent assez que les Insulaires de la mer du Sud ne descendent pas de la Nouvelle-Hollande; mais ce qui est encore plus convaincant, leur langue est entièrement différente, ainsi qu'on

---

(*a*) In Reland's Diss. Miscel. *Vol. III.*

(*b*) Telles qu'on les voit dans un Vocabulaire manuscrit de la langue du Brésil, que M. le Chevalier de Pinto a eu la bonté de me communiquer.

le voit dans le vocabulaire que le Capitaine Cook a bien voulu me prêter.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

DU CÔTÉ du Nord, les Isles de la mer du Sud se trouvent, pour ainsi dire, liées aux Isles des Indes Orientales. La plupart de ces dernieres terres sont habitées par deux différentes races d'hommes: sur quelques-unes des Moluques, il y a une race plus noire, qui a des cheveux laineux, qui est haute & mince, qui parle une langue particuliere, & qui habite les collines de l'intérieur du pays : sur différentes Isles, ces individus sont appelés *Alfoories* (a). Les côtes de ces Isles sont habitées par une autre Nation, dont les individus ont le teint brun, des formes plus agréables, des cheveux longs & bouclés, & une langue différente, qui est un dialecte du Malais. Les montagnes de l'intérieur de toutes les Philippines sont habitées par un peuple noir, qui a les cheveux frisés, qui est grand, qui a de l'embonpoint, qui est très-guerrier & qui parle une langue particuliere, différente de celle de ses voisins; mais sur les bords de la mer, il y a une race infiniment plus blanche, qui a de longs cheveux, & qui parle différens idiomes: on donne à ces peuplades des noms divers, mais les *Tagales*, les *Pampangos*, & les *Bissayas*, sont les plus fameux. Les premieres sont les plus anciennes, & les dernieres sont certainement alliées des différentes tribus Malaises, qui avoient rempli toutes

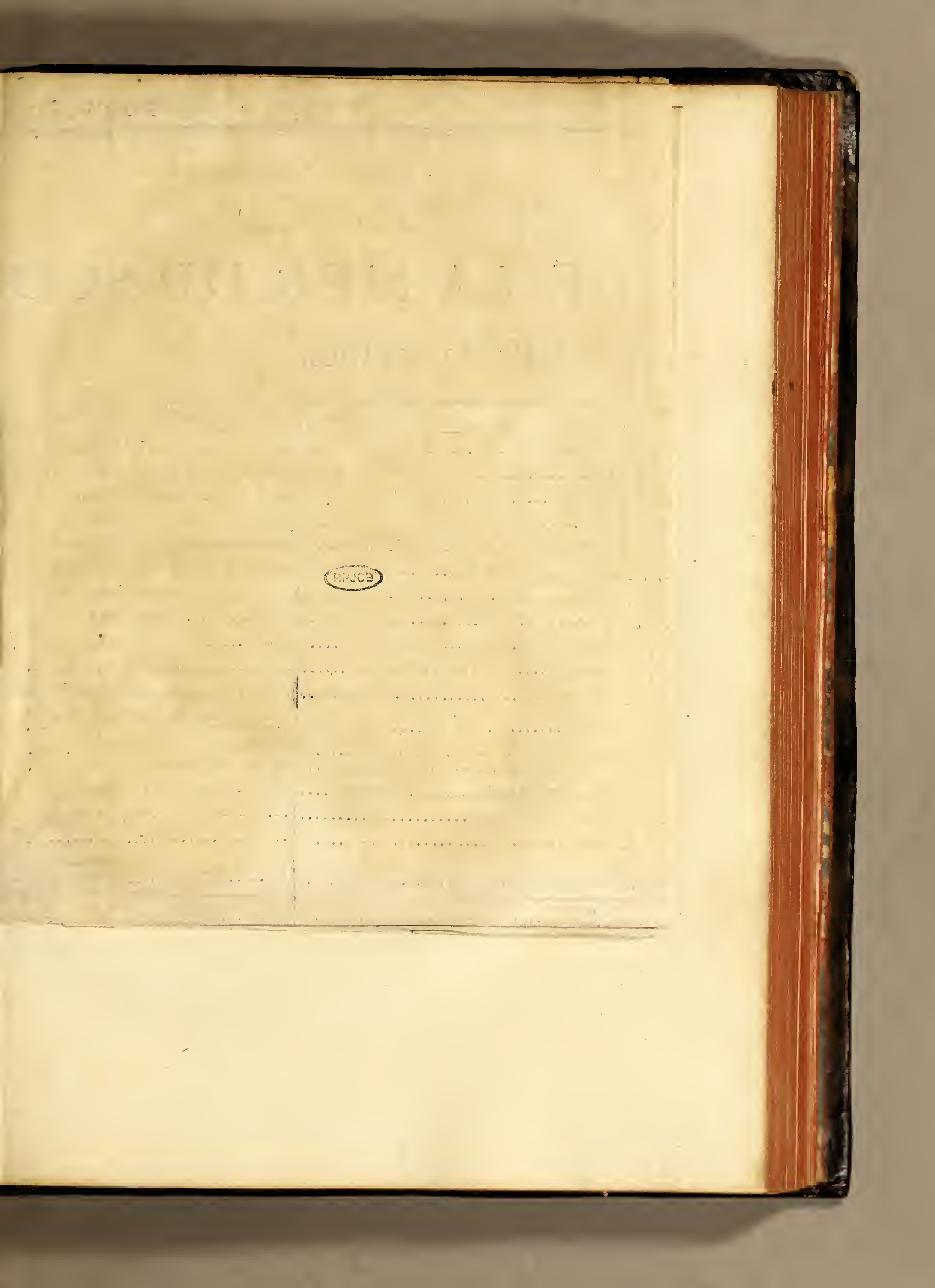
(a) Franc. Valentyn. Beschryving van Amboina, ji decl. *pag.* 71-84, & Dan. Beeckman, Voyage à Bornéo, *page* 43. L'Auteur appelle *Byajos*, les peuples Aborigenes de Bornéo.

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

les Isles des Indes Orientales, avant l'arrivée des Européens dans ces mers. Leur langue a également plusieurs rapports à celle des Malais *(a)*. L'Isle de Formose ou de Tai-Ovan renferme aussi, dans l'intérieur de ses montagnes, une race d'hommes bruns, qui ont les cheveux frisés & la face large; mais les Chinois occupent les côtes du pays, surtout les cantons qui sont au Nord. Les Habitans des Isles de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne & de la Nouvelle-Irlande, ont un teint noir, & par les mœurs, les coutumes, le tempérament & les formes, ils ressemblent beaucoup aux Insulaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tanna & de Mallicolo, c'est-à-dire, à la seconde race des Habitans de la mer du Sud; & ces noms de la Nouvelle-Guinée ont beaucoup de rapport avec ceux des Moluques & des Philippines. Les Larrons & les Isles Carolines nouvellement découvertes, sont habitées par une race d'hommes, qui a une grande ressemblance à la premiere race de la mer du Sud : leur taille, leur tempérament, leurs mœurs & leurs usages, tout annonce cette affinité; &, suivant quelques Écrivains *(b)*, ils ressemblent presqu'à tous égards, aux *Tagales* de Luçon ou de Manille : de sorte qu'on peut suivre la ligne des migrations par une suite continuelle d'Isles, dont la plupart ne sont pas éloignées de plus de cent lieues l'une de l'autre.

(*a*) *Hernando los rios Colonel*, Relacion de las islas Malucas. *Navarette*, Trattados Historicos de la Monarchia de China. Gemmelli Carery, il Giro del Mondo. Fr. *Diego Bergano* Bocabulario de Pampango en Romance, Manila en 1732, *in-fol.* Juan de Noceda y el P. Pedro de San Lucar Vocabulario de la Lengua. Tagala Manila, 1754, *in-fol.*

(*b*) Pere Gobien, Histoire des Isles Marianes; Paris, 1700, *in-12.*


RPJCB

TABLE

DES DIFFÉRENTES LANGUES DES ISLES DE LA MER DU SUD,

Comparées avec celles des différentes Nations ſituées à l'Eſt & à l'Oueſt de ces Iſles.

François.		Iſles de la Société.	Iſles des Amis.	Nouv.-Zélande.	Iſl. de Pâque,	des Marquiſes	Nouv.-Calédonie.	Tanna.	Mallicolo.	Malay.	Tagalas.	Pampangos.	Nouv. Hollande.	Mexicain.	Peruvien.	Chilois.
Les Nombres.	1	A-Tâhâi	A-tâhâw	Tahâi	Ko-tâhâi	Bo-dâhâi	Pârâi	Rèttee	Thkâi	Sa	Yſa	Iſa, Metong		Ce		Quyn.
	2	A-Ròoâ	Lòoâ	Rööâ	Rooâ	Bo-hoòâ	Pâ-ròo	Càrroo	Ery	Dua	Dalava, dalova	Ad-dua		Ome		Eppo.
	3	a-Tòroo	Tôloo	Tòroo	Tòroo	Bo-dò-oo	Pâr-ghen	Kañâr	Erey	Teega	Tatl, ytlo	At-lo		Jei		Quila.
	4	a-Hàâ	T'fâ	T'fâ	Hàâ	Bo-hâ	Par-bai	Kâfâ	Ebâts	Ampat	Apa	Apat		Nahuy		Meli.
	5	a-Rèemâ	Neema	Reema	Reema	Bo-heèmâ	Pânim	Karirrum	Erimh	Leema	Lima	Lima				Quechu.
	6	a-Hòno	Vàno	Hònnoo	Hòno	Bo-nâ	Pânim-ghèe	Me-rìdde	Tſ-kâi	Nam, a-nam	Anim	Anam				Cuyu.
	7	a-Hiddoo	Fiddâ	Wíddoo	Hiddoo	Bo-hiddo	Pânim-ròo	Me-càrroo	Goory	Toojoo	Pito	Pitu				Relgi.
	8	a-Wârroo	Vàroo	Wârroo	Vârroo	Bo-wâhoo	Panim-ghén	Me-kâkàr	Goo-rèy	Delapan	Valo	Valo				Pura.
	9	a-Hèevâ	Heèvâ	Heèvâ	Heèvâ	Bo-heèvâ	Pânim-bâi	Me-kâfâ	Goodbât	Sambelan	Siyam	Siam				Ailla.
	10	a-Hòoroo	Ongofoòroo	Angâhòroo.	Anâhoòroo	Bo-nahoo	Pârooneèk	Karirrom-karirrom	Seneâm	Sapooloo	Polo, pobo	Apalo			Chunca	
Le bras ou la main.		Rèemâ	Neémâ	Ringâ	Reèmâ	Heémâ				Tangan, Lingan	Camas	Camavo			Maqui	Puilpa (brachium) / Cue (manus.)
Arum eſculentum		Târro	Tâllo	Tâllo	Tarro		Oòba	Nârèy		Kelady / Bira } Rumph. { Tallas / Javanois	Tarac, (camote grande)	Tugui				
Bananes, plantains ſucrés		Mâ-iâ / Fêh-hee	Foogee		Mâiga / Footee	Mâiâ	Munghee	Nâ-eèk		Peſang (Rumph.)						
La barbe		Oòmee	Oomeemèea	Goòmee	Oòmee	Oûmee	Poon-wàng	Na-ghoòmoom		Jangoot	Gumi, baba	Gumi (barbado) Baba	Waller			Pajun.
Le ventre		obeo	Fâttoo	K-òpoo	Oboo	Opoo	Ghung	D-oòboom	Bâ-Gâbrrun	Proot, Pooroot	Tiyan	Attian, Butad				Pue.
Le fruit à pain		Oòroo	Mâèe			Oòroo, Mâee		Gh-oòroo	Bâ-râbe	Soccun, (Rumpf.)						
Une pirogue		a-Wâhâ	Wàggâ'	Te-wâggâ	Wagha	Whàâ	Te-wàggâ	Andètta	Atày	Praw	Berai (navio pequeno)	Pangga, Lunday	Maragan			Butawar / Pichampo / Dolio, (lembus,
Un Chef		A-Rèeh	Hâréekee		Hâreèkee	A-kâ-âi	Aleèghee	Areèkee		Raja	Hari	Ari			Apu (dominus)	Apô. / Curaca (dominus.)
Noix de cocos		Nèeâ	Neèoo			Neèoo	Noo	Neèoo	Màroo	Neeor	Niog, Niyog	Ungot				
Mort, mourir, tuer		mâtte	Mâtte	Mâtte			Hâlleèk	Maròokee	Màts	Ca-matayan / Patay, mâttee	Ca-matayan, hallimolan / paty (jouer	Matai				Lay (mori.) / Langawyn (necare.)
Un chien		Oòree	Gh-òoree	Gh-òoree						Anjing	Darapova	Dapur	Rotta			Tewa.
Boire		Ainoo	Ainoo	Ainoo	Hynoo	Ainoo	Hyndoo	Noòee	No-âi	Minnum	Ynom	Inum	Ehuchala			Butun.
Les oreilles		Tarrèhâ	Târingâ	Târèngâ	Târrèeân	Poneenohòé	Galinga	Ferèeâng	Tâlingân	Telinga	Taynga	Balug-bug, Talinga (oreilles trouées)	Melea			Pilum.
Manger		ai	E-kài	Ekâi	Màgho	Mâa, (Caliumen)	Hoot	Anné	Amgam	Macan	Cain	Can, aſan, putat	Bootina			Jen.
L'œil		Mâttâ	Mâttâ	Mâttâ	Mâttâ	Mâttâ	Teewanya	Nâmee, neème	Mâitang	Mâta	Mata	Mata	Meul			Ne.
Un poiſſon		Eîya	Eèka	Eèkâ	Eèkâ	Eèiyâ	Tâ-èekâ	Tâ-èekâ		Eekan	Yſdâ	Aian				Challua.
Le pied		âwâi	Awâi	Wâi-wâi	Awâi	Awâi	Hèâ	Nâſsòo	Reèân	Cak-kee	Calis (nid d'un animal)	Bitis	Edamal			Namon.
Un ami		Hòâ, Tâio	Whòâ	Hòâ	Heèo		Alee; mâiléé		Yomar, tomarro	Sobat, Toolan	Tiap, Lagoyo, Lagoma, Catoto, Calagoma, Calagoya, Caſſi	Lugud, Paſſyag / Cutang, Dugo				
Grand		a-râhâi, nòoee	Arâhâi	Arâhâi, noòee	Noòee			Sârashòree		Befarr	Daquila	Dagul			Hatum	Buta.
Une hache		Tòèe	Tòghee	Tòghee		Tòèe	Bâbbânèw	Pâhâ		Baliong, Kapak, Campa.	Daras, pan-daras	Daras				
Poil, cheveux		arouroo, hoòroo-hoòroo	Lo-òoroo	Hoòroo		Oòwho	Poon	Gvonèom	Membrum bâitung	Ramboot	Bohoc	Buac, Cavad	Morye			Lonco.
La tête		a-oopo	Oopo	Oopo	A òpo	Oòpo		Kârâh	Bâ eene	Capala	Olo	Buntuc	Waggheegee.	Tzontecontli		Lonco. / Tou ongen.
Un cochon		Bòoâ	Boòâccâ			Boòâhâ		Boòga	Brrròoâs	Babbi, Bobbe	Babuy	Babi				Cuchy.
Une maiſon		te-whârre	Efârre	Te-fàrre	Te-hârre	Te-whârre	Oòmâ	Nèema	Nâeèmo	Rooma	Bahay	Balay		Calli		
Terre		Whennoòâ	Fannòoâ	Whennoòâ	Hennòoâ	Whennòoâ	Hâiâp	Fennòoâ	Nâ-òn	Darat	Lupa	Labuad, Gabon		Lan	Lacta	Tue.
Petit		èetee	Eèdgee	Èetee	Èetee	Ėetee				Keeheel / Sedekit } en quantité	Onti, bali-balian	Intak, lati				Pichi.
Un homme		Tâhâtâ		Tângâtâ	Pâpâ	Teètee	Aït	Arromân	Bârang	Manuſia, Orang	Tavo	Tavo	Bâmmâ		Ruma	Wento.
La Lune		Mârâmâ	Mârâmâ	Mârâmâ	Mârâmârâ.		Mâlòk, Mashèenâ	Mâgooâ		Boolan		Bulan			Cuilla	
La bouche		Oòtoo	Mòtoo	Oòtoo	Oòdoo	Motoo	Noo-ânya	Taroòee	Bângoon	Mooloot	Bunga	Bunganga, Aſboc	Yembe, Jembi	Chal		Oun.
Le nez		Eyhoo	Eèhoo	Eheèoo	Eèyoo	Eiyoo	Mânin-ya	Baſſee-angom	Nooſsûm	Edong	Ylong	Arung	Bonjoo			Ju.
Patates douces		Goomârro		Goomâlla	Goomârrâ.					Ooby, keeheel						
La mer		Tâi	Tâi	Moânnâ			Dâllâi	Tâſſee	Nâras	Laoot	Daggat / Laot, (mar alta)	Dayat / Laut (mar alta)				Louquen.
Le Soleil		Erâ	Eloòâ	Herâ	Erâ		At	Mery	Ma-Ry o	Mata-harree	Arao	Aldao	Galan.		Inti	Ante.
Eau		Evâi	Evâi	Evâi	Evâi	Evâi	T-evâi, oòe	T-avâi	Ergòur	Ayer	Tubig / Tambaang (l'eau douce) / Taſſik (eau ſalée)	Sabug, Danum / Tabang (eau douce) / Alat (eau ſalée)	Poorâi	Ael	Unuy	Ko.
Une femme		Wâheine	Fefeine	Wâhèine		Wahèine	Tâmâ	Bran	Râbin	Parampooang	Babaye	Babai	Mootjel			Domo.
Ignames		Oòwhee	Oòfee		Oòhee		Oòfee	Noo-òok	Nânrâm	Ooby beſarr	Obi	Ubi				

VARIÉTÉS parmi les Insulaires.

Il y a d'ailleurs une conformité très-remarquable entre plusieurs mots de la Langue de la race blanche des Insulaires de la mer du Sud, & ceux de la Langue Malaise ; mais de ce rapport d'un petit nombre de termes, il ne faudroit pas en conclure que ces Insulaires descendent des Malais; car, comme le Malais a des mots qu'on trouve dans la Langue des Persans, des Malabares, des Brames, des Chingulais, des habitans de Java & des Malégass (*a*), il faudroit dire aussi que ces Nations viennent des Malais: cette maniere de raisonner prouveroit trop; je suis donc porté à croire que tous ces dialectes conservent différens mots d'une Langue ancienne qui étoit plus répandue, & qui s'est divisée peu-à-peu en différens idiomes. Les mots de la Langue des Isles de la mer du Sud, qui sont semblables à d'autres de la Langue Malaise, démontrent clairement, suivant moi, que les Isles orientales de cette mer, ont été peuplées par les Isles de l'Inde ou les Isles septentrionales de l'Asie, & que celles qui sont plus à l'Ouest, ont tiré leurs premiers habitans des environs de la Nouvelle-Guinée. Si nous avions des vocabulaires exacts des différentes Langues qu'on parle dans ces Isles, nous pourrions dire de quelle Tribu en particulier elles tirent leur origine. J'ai tâché, dans la Table ci-jointe, de donner une idée générale des différentes Langues; cette Table confirme mes assertions : je me flatte d'avoir fait tout ce qu'il m'a été possible de faire : la postérité acquerera peut-être sur cela des connoissances plus étendues.

(*a*) Dissertationes Miscellaneæ, par Reland, *Vol. III.*

SECTION IV.

Progrès que les Nations de la Mer du Sud ont fait dans la Civilisation.

Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat
Sponte suâ, sibi quisque valere, & vivere doctus.
LUCRETIUS.

Progrès dans la Civilisation.

IL PAROÎT que les hommes n'ont habité que malgré eux, les extrémités des Zones tempérées, & qu'ils n'ont choisi que fort tard, pour leurs demeures, ces climats rigoureux: la douceur du Ciel en-dedans & aux environs des Tropiques, l'accroissement rapide qu'y prennent les animaux & les végétaux, la facilité de se procurer de la subsistance & un abri contre l'inclémence du tems, la profusion des excellens fruits & des racines qui y croissent spontanément, tout porte à croire que c'est dans cette partie de la terre que l'homme s'établit d'abord: ce qui confirme cette opinion, c'est que l'homme sauvage nud, ne peut pas affronter les vicissitudes & les rigueurs des bords septentrionaux & méridionaux de la Zone tempérée, ou l'âpreté des deux Zones glaciales, & que le hasard, ou une nécessité cruelle, ont pu seules fixer les peuplades à vivre dans ces misérables contrées.

QUOIQUE les Insulaires de la mer du Sud n'aient point de liaison avec des peuples très-policés, on remarque que

Progrès dans la Civilisation.

leur civilisation est plus avancée, à tous égards, suivant qu'ils se trouvent plus loin des pôles : ils jouissent d'une subsistance plus variée & plus abondante, ils ont des habitations plus spacieuses, plus propres & mieux adaptées aux climats; leurs vêtemens sont plus légers, plus commodes, leur population plus nombreuse, les sociétés mieux réglées, la sûreté publique mieux établie contre les invasions étrangeres, leurs manieres plus civiles & plus raffinées, les principes de la Morale plus connus & plus généralement pratiqués, les esprits susceptibles de plus d'instruction : ils ont des idées d'un Être suprême, d'une vie à venir, de l'origine du monde, tout concourt à leur bonheur comme individus & comme membres d'une Nation; au contraire, les misérables mortels, qui habitent les environs de la Zone glacée, sont les plus dégradés de tous les êtres humains; le peu d'alimens qu'ils se procurent, est dégoûtant; ils se réfugient dans les plus mauvaises cabanes qu'on puisse imaginer; leurs grossiers vêtemens ne les mettent pas à l'abri des rigueurs du climat; les peuplades sont peu nombreuses : sans liens & sans affections réciproques, exposés à toutes les insultes des usurpateurs, ils se retirent dans d'affreux rochers, & ils paroissent insensibles à tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur & de l'industrie : une stupidité brutale forme leur caractère, & quand ils sont les plus forts, ils sont perfides; & ils agissent contre tous les principes de l'humanité : ne peut-on pas en conclure que l'homme étranger aux Nations polies, approche davantage de cet état de civilisation & de bonheur dont nous jouissons, suivant qu'il habite des climats plus doux? Quoique je parle de la félicité des Nations Européennes, je sais que la corruption des gou-

Progrès dans la Civilisation.

vernemens & des individus, le luxe & le vice l'entremêlent de beaucoup de miseres, & que le bonheur des peuples de l'Europe ou de l'Asie, paroît réellement moindre que celui de quelques-unes des Nations de la mer du Sud; je parle seulement en général.

En comparant la situation des Naturels de la Terre de Feu & de la Nouvelle-Zélande, avec celle de leurs voisins, on voit encore mieux que les peuplades qui habitent les extrémités glaciales de notre Globe, ne jouissent pas d'autant de bonheur que les Nations du Tropique.

Les Habitans de la Terre de Feu, aux environs de la Baie de Noël sont en petite quantité, & à en juger parce qu'en ont vu les autres Navigateurs, & par l'aspect général du pays, la population ne peut pas y être considérable: ces terres sont les plus méridionales de celles où nous avons trouvé des hommes; mais ces sauvages nous ont paru sentir leur misere & la vie affreuse qu'ils menent. Plusieurs chaloupes remplies vinrent à notre vaisseau, & ceux qui les montoient, n'avoient d'autres vêtemens qu'un morceau de peau de phoque, qui ne descendoit pas assez bas pour couvrir la moitié de leurs fesses; leur tête, leurs pieds & le reste de leur corps étoient exposés à un degré de froid qui, au milieu de l'été, nous paroissoit vif, quoique nous fussions bien habillés; la température de l'air étoit communément de 46 à 50^{d} du thermomètre de Fahrenheit; ni les hommes, ni les femmes ne cachoient leurs parties naturelles; ils exhaloient tous une puanteur insupportable, effet de l'huile de baleine rance dont ils se servent souvent,

souvent, & de la chair pourrie de phoques qu'ils mangent; je pense que toute la texture de leur corps est profondément imprégnée de cette odeur désagréable : leurs cabanes sont des bâtons liés ensemble, qui forment une espèce de coquille pour une hutte, basse, ouverte & ronde ; ils joignent & rapprochent les arbrisseaux des environs, & ils couvrent le tout avec de l'herbe seche, & çà & là avec des morceaux de peau de phoque; la cinquième ou la sixième partie de toute la circonférence, est laissée libre pour une porte & pour un foyer; nous n'y avons observé d'autres ustensiles & d'autres meubles, qu'un pannier, un petit sac de natte, un crochet d'os, attaché à un long bâton d'un bois léger, destiné à détacher les coquilles des rochers, un arc mal fait, & quelques traits; leurs pirogues sont de l'écorce, plié tout autour d'une pièce de bois, qui tient lieu de platbord : quelques autres bâtons d'environ un demi-pouce d'épaisseur, placés dans l'intérieur de la pirogue, tout près l'un de l'autre, de maniere qu'ils forment une espèce de pont, sont destinés tout-à-la-fois à tenir ouverte la cavité de la pirogue, & à empêcher qu'on ne brise le fond, en marchant dessus : dans un coin de ces misérables embarcations, ils mettent un monceau de terre, & pardessus ils entretiennent un feu perpétuel, même en été : outre la chair de phoques, dont on a déjà parlé, ils se nourrissent de coquillages qu'ils font griller; ils frissonnent & ils paroissent fort affectés du froid ; ils regardoient le vaisseau & ses différentes parties, d'un air indolent & stupide, que nous n'avons remarqué dans aucune des Nations des mers du Sud. On a déjà fait, dans la Relation du Voyage,

PROGRÈS dans la Civilisation.

PROGRÈS dans la Civiliſation.

le tableau de leur miſere (*a*). Nous jugeâmes que cette petite peuplade eſt une troupe proſcrite par les cantons voiſins; car les Officiers, qui débarquerent à la Baie de Succès, rapporterent que les Naturels y ſont beaucoup plus heureux que ceux du havre de Noël. En les comparant avec les Tribus du continent voiſin dont parle M. Thomas Falkner, qui a réſidé près de 40 ans parmi eux, nous devons avouer que ceux-ci leur ſont ſupérieurs à tous égards: ils ont des chevaux, & la chaſſe leur fournit une plus grande variété d'alimens; leurs vêtemens les défendent mieux contre les injures du climat, leurs armes offenſives & défenſives, prouvent une induſtrie & des efforts d'eſprit, dont les Habitans de la Terre de Feu paroiſſent entièrement incapables; ils ont une eſpèce de gouvernement civil, des réglemens pour la sûreté de leurs peuplades; des Conducteurs & des Chefs à la tête de leurs Tribus pendant la guerre & pendant la paix; leur maintien n'a rien de farouche, leur eſprit annonce de la vigueur & du courage, leur langue eſt abondante, & elle paroît fort cultivée; en un mot, ils ſont infiniment moins miſérables que ceux de la Terre de Feu.

LA BAIE Dusky eſt la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande où nous ſoyons abordés. L'obſervatoire de l'Aſtronome étoit fixé à un canton, qui gît par 45^{d} 47′ de latitude Sud. Cette Baie, qui a pluſieurs lieues d'étendue, ſe diviſe en goulets ſpacieux & remplis

(*a*) *Tome IV, pag. 35 & ſuivantes.*

Progrès dans la Civilisation.

d'oiseaux de différentes espèces, d'une quantité prodigieuse d'excellens poissons: des troupeaux nombreux de phoques couvrent ses rochers. Ces ressources devroient inviter les Insulaires à s'y établir : nous n'y avons cependant trouvé que trois familles. Leurs huttes sont des bâtons fichés en terre & mal couverts de glayeuls & de joncs. Les Naturels n'ont aucune idée de culture ou de plantations; leurs vêtemens ne couvrent que la partie supérieure du corps, & laissent les jambes & les cuisses exposées à l'air; ils s'accroupissent contre terre pour les cacher sous leurs manteaux, qui sont communément d'une malpropreté extrême: chacune de ces trois familles sembloit indépendante l'une de l'autre. En arrivant au canal de la Reine-Charlotte, nous rencontrâmes quatre ou cinq cens Insulaires sur les côtes; quelques-uns avoient du respect pour des vieillards, tels que Tringoboohée, Goobaya & Tairato, qui paroissoient être leurs Chefs. Le poisson n'y est pas moins abondant qu'à la Baie Dusky; mais il étoit moins bon: les oiseaux, surtout les aquatiques, y sont plus rares, & nous n'y avons apperçu qu'un phoque, quoique nos deux vaisseaux y aient relâché en différens tems. Le peuple y est vêtu de la même maniere que dans le premier canton; ses habitations, sur-tout celles des Hippas, où des forteresses sont meilleures, plus propres, & garnies de roseaux dans l'intérieur: il n'y a point de plantations; mais on y connoît les noms de *Tarro* & de *Gormalla*, que les Habitans des Isles du Tropique donnent à l'*Arum Esculentum* & au *Convolvulus Batatas*; ce qui annonce que cette peuplade descend d'une Tribu qui cultivoit ces deux plantes, & que les émigrans ont perdu ou négligé ce moyen de subsistance, ou parce

PROGRÈS dans la Civilisation.

qu'ils ont trouvé une plus grande quantité de poisson, ou de nourritures animales; ou parce qu'ils ont fui si précipitamment de leur premiere Patrie, qu'ils n'ont pas pu emporter des racines avec eux, ou enfin par pure stupidité, & par indolence; car nous les avons vu manger de la racine de fougere, qui est très-grossiere & très-mauvaise. Le climat, qui est par 41ᵈ 5′ de latitude Sud, seroit favorable à la culture des *eddoës* & des *patates*, & il est évident que les Naturels ont été autrefois plus heureux. Les Zélandois de l'Isle Septentrionale, qui vinrent à notre bord, avoient de meilleures pirogues & des vêtemens plus beaux; nous ne pûmes pas faire d'observations sur leur état, parce que nous ne les vîmes qu'en passant; mais d'après ce qu'on a dit dans la Relation du premier Voyage, & d'après ce que m'a confirmé de bouche ce célèbre Navigateur, il est sûr qu'ils ont des plantations bien cultivées, très-étendues, régulieres, enfermées de haies de ronces très-fortes & très-belles; qu'un district d'au-moins quatre-vingt lieues, reconnoît un Chef suprême; que des Chefs inférieurs y administrent la Justice, & que les Insulaires semblent vivre avec plus de sûreté & plus d'aisance dans ce canton que dans aucune autre partie de l'Isle (*a*).

CE QU'ON VIENT DE DIRE semble prouver que le genre humain est très-multiplié en dedans ou près des Tropiques, & très-clair-semé vers les extrémités du Globe. Les exemples qu'on a rapportés, prouvent aussi que les peuplades, qui sont

(*a*) *Voyez* la Collection d'Hawkersworth, *Tome III, page 194* de la Traduction Françoise.

privées de liaiſons avec les Nations très-civiliſées, ont les facultés phyſiques & morales moins avancées à meſure qu'on s'éloigne des régions du Tropique, comme on l'a déjà dit plus haut : il eſt donc probable que les fibres & tout le corps des Sauvages des climats froids contractent une dureté ou une rigidité qui cauſe l'engourdiſſement, l'indolence & la ſtupidité ; leurs cœurs deviennent inſenſibles aux mouvemens de la vertu, de l'honneur & de la conſcience, & incapables d'attachement & de tendreſſe.

PROGRÈS dans la Civiliſation.

TOURNONS maintenant nos yeux vers Taïti, la Métropole des Iſles du Tropique & vers ſes heureux Habitans, & portons nos regards ſur toutes les Iſles de la Société & des Amis. Quoique la population y ſoit conſidérable à proportion de l'étendue du Pays, il y a lieu de croire que ces Iſles pourroient nourrir un bien plus grand nombre d'hommes, &, que dans les tems à venir, on y remarquera un accroiſſement de l'eſpèce, s'il n'arrive point d'accidens, ou ſi on n'y établit pas des uſages & des Réglemens, qui tendent à réprimer ou à arrêter la propagation. La fertilité du ſol, des plaines & des vallées, la végétation rapide & la ſucceſſion non interrompue des noix de cocos, des fruits à pain, des pommes, des bananes, des plantains, des eddoës, des patates, des ignames & de pluſieurs autres fruits excellens ; la diviſion des terres en propriétés particulieres ; le ſoin qu'y prennent les Naturels des cochons, des chiens & des volailles ; l'aiſance & la propreté de leurs maiſons & de leurs pirogues ; les moyens ingénieux qu'ils emploient pour pêcher ; le goût & l'élégance qu'on remarque dans pluſieurs de leurs uſtenſiles & de leurs meubles ; leurs

Progrès dans la Civilisation.

vêtemens, si bien adaptés au climat, & variés d'une maniere si adroite dans le tissu & les couleurs; la courtoisie, la politesse & la délicatesse de leurs manieres; leur caractère franc & joyeux, leur hospitalité & la bonté de leur cœur; la connoissance qu'ils ont des plantes, des oiseaux, des poissons, des coquillages, des insectes, des vers, &c. des étoiles, & de leurs mouvemens, des vents & des saisons; leur Poësie, leurs chansons, leurs danses & leurs ouvrages dramatiques; leur théogonie & leur cosmogonie; les rangs & les usages divers de leur société civile; leurs établissemens pour la défense du Pays & le châtiment des peuplades ennemies; tout annonce qu'ils sont infiniment supérieurs aux Tribus dont on a parlé plus haut.

Le climat contribue, sans doute, à ces avantages, & on pourroit même dire, avec raison, que c'en est la principale cause; mais, comme nous avons découvert, plus à l'Ouest, de nouvelles Isles sous le même climat & par la même latitude, dont les Insulaires étoient bien moins avancés dans la civilisation & dans les jouissances de la vie; il faut chercher ailleurs l'origne de cette différence.

Les idées & les progrès des hommes dans les Sciences; es arts, les manufactures, la vie sociale, & même la morale, doivent être regardés *comme la somme totale des efforts qu'a fait le genre-humain depuis son existence.* Les premieres peuplades entretinrent sûrement des liaisons entr'elles; elles propagerent & elles amasserent ainsi des connoissances utiles; & elles établirent peu-à-peu des réglemens & des professions mécaniques, qui se trans-

PROGRÈS dans la Civilisation.

mirent à la poſtérité. Les Sciences, les arts, les manufactures, les réglemens & les principes de l'Egypte & des Nations de l'Orient furent adoptés, en partie, par les Grecs, qui les apprirent aux Romains; les peuples modernes ont retrouvé pluſieurs découvertes qui avoient été perdues long-tems depuis les Anciens. Deux ſyſtêmes remarquables ſortirent de la Chaldée & de l'Egypte, & ſe répandirent, l'un dans l'Inde, à la Chine, & aux extrémités de l'Orient, & le ſecond à l'Oueſt & au Nord. On en apperçoit encore çà & là des reſtes, mais dans l'intérieur du Sud de l'Afrique, & ſur-tout le continent de l'Amérique; on n'en a point découvert de veſtiges, ou du moins très-peu. Plus une peuplade ou une Nation a conſervé de reſtes des anciens ſyſtêmes, plus elle les a modifiés & adaptés à ſa poſition particuliere, plus elle a créé de nouvelles idées & de nouveaux principes ſur cette premiere baſe, & plus cette peuplade doit être avancée dans la civiliſation & dans le bonheur; & au contraire, elle doit être plus ou moins miſérable, ſuivant que les circonſtances l'auront obligé à oublier les anciens ſyſtêmes, ſur-tout ſi elle n'a pas réparé cette perte par de nouveaux principes & de nouvelles idées, fondées ſur le même plan. Différentes cauſes peuvent avoir produit, dans les émigrans, l'oubli des idées que la mere-patrie conſervoit toujours: des haines inteſtines, par exemple, obligent des hommes à abandonner leur pays, & le climat dans leſquels ils ont été élevés; pour ſe mettre à l'abri du pouvoir ou des outrages de leurs ennemis, ils errent ſur un grand eſpace de terres non-occupées, qui ſont dans un climat plus froid; ils ne trouvent plus les fruits du Tropique, qui croiſſent ſpon-

PROGRÈS dans la Civilisation.

tanément dans leur patrie; les racines, qui fournissoient une subsistance abondante, avec peu de culture, exigent des travaux fort pénibles, & offrent à peine les simples besoins de la vie, parce que la végétation n'y est pas aussi forte & aussi rapide. Supposons que cette tribu devient, par le laps du tems, une Nation; de nouvelles divisions en détachent une autre partie, qui va se fixer encore plus loin du Soleil, où la rigueur des hivers empêche les racines & les fruits les plus vivaces de croître: quoique ces hommes fussent obligés de travailler un certain tems dans le pays qu'ils habitoient avant leur fuite, ils étoient sûrs au moins de se procurer de la nourriture; mais, ne connoissant pas encore les productions spontanées de ce nouveau climat, ils errent çà & là avec peine pour chercher des alimens; ils tâchent de tuer par force ou par adresse des animaux ou des oiseaux, ou de prendre du poisson dans les rivieres ou dans les mers. Ces circonstances changent absolument leur maniere de vivre, leurs habitudes, leur langage, & je dirois presque leur nature; leurs idées ne sont plus les mêmes; ils négligent ou ils perdent à jamais le souvenir des découvertes qu'ils avoient faites dans leur premier état; l'arbre dont ils tiroient jadis leur vêtement, ne croît plus dans cette nouvelle contrée; leur retraite a été si brusque, qu'ils n'ont emporté avec eux ni plantes, ni graines, ni aucun des animaux domestiques dont ils employoient jadis les peaux; ils sont cependant obligés de se procurer quelque couverture pour se préserver des rigueurs du climat, & de l'inclémence du vent & de la pluie : ils se servent donc des gramens ou des filamens de quelque autre plante, ou des peaux d'oiseaux ou de phoques : la vie errante qu'ils menent

en cherchant

PROGRÈS dans la Civilisation.

en cherchant leur subsistance, les contraint à changer de demeures aussi souvent que le gibier ou le poisson deviennent rares; ils croient que ce n'est pas la peine de bâtir des maisons vastes & commodes; une hutte qu'on élève au besoin, suffit pour les mettre à l'abri des vents froids, de la pluie, de la neige & de la grêle. Les vieillards conservent peut-être les noms & les idées des choses dont ils jouissoient autrefois; mais leurs enfans en perdent le souvenir, & à la troisième ou quatrième génération, ils en oublient jusqu'aux noms; les nouveaux objets qu'ils découvrent, & dont ils commencent à se servir, les forcent à imaginer de nouveaux termes, tant pour les objets eux-mêmes, que pour la maniere dont ils les emploient: c'est ainsi que leur langue elle-même s'altere. N'ayant d'autres moyens de subsister que par la chasse & la pêche, ils sont obligés de vivre en petites tribus, éloignées les unes des autres; plus rassemblés autrefois, ils donnoient plus de momens à la société, ils s'aidoient, se secouroient mutuellement, & ils se communiquoient leurs découvertes; maintenant ils ne peuvent fréquenter que les individus d'une famille ou d'une petite tribu, ils ne peuvent espérer du secours ou de la protection de personne; exposés à la voracité des animaux farouches, & peut être à la barbarie des autres Sauvages; incapables d'entreprendre un ouvrage qui demande les efforts réunis d'une multitude, le progrès de leur industrie est proportionné à leur intelligence bornée; il est rare que le hasard fasse naître un homme de génie parmi eux. Toujours occupé des moyens de pourvoir aux premiers besoins de la vie, leur esprit ne pense pas à autre chose: cette race perd absolument toutes les

PROGRÈS dans la Civilisation.

idées qui n'ont point de rapport à la chasse ou à la pêche: elle doit donc dégénérer & s'abrutir insensiblement, & tout ce que la raison & l'esprit ont pu inventer pendant des siécles s'anéantit: faute d'exercer leur intelligence, ces créatures humaines redescendent à la condition des animaux; étrangers aux vertus sociales, ils s'attroupent par habitude; tous leurs desirs se bornent à la sensualité & à des jouissances brutales, & on retrouve à peine quelques restes de cette image brillante de la Divinité.

IL EST SUR que, d'un côté, un climat agréable adoucit singulièrement les mœurs des hommes; le climat au contraire des extrémités de notre Globe, rend les fibres & toute la texture de nos corps plus grossieres, plus rigides, & plus insensibles; ce qui agit incontestablement sur l'esprit & le cœur, & détruit les sentimens de la sociabilité; le climat cependant n'est pas la seule cause de l'abrutissement des hommes aux extrémités de terre, le manque d'éducation contribue aussi à leur dégradation.

JE TERMINERAI ce Chapitre par quelques réflexions.

NOUS AVONS REPRÉSENTÉ les Sauvages vivant aux extrémités glacées du Globe, comme les hommes les plus dégénérés, les plus abrutis & les plus misérables; quoique leur état nous paroisse affreux, & qu'ils soient à nos yeux le rebut de la race humaine, ils ne jugent pas ainsi de leur situation; loin de se croire malheureux, ils se glorifient des avantages de leur position; aucun d'eux ne voudroit

changer son climat froid contre un autre plus tempéré, ni sa hutte contre une de nos maisons commodes, ou contre le palais le plus magnifique; il pense que sa peau de phoque lui sied mieux que les étoffes de soie & les brocards, & il préfere un morceau puant de chair de veau marin, à un mets bien assaisonné. Leur caractère ne pourroit pas souffrir le joug des loix: l'indépendance, la licence & la vengeance, leurs passions favorites, les rendent absolument incapables de vivre dans une société bien réglée; ils ont même un mépris général pour nous qui sommes assujétis à l'ordre & à la subordination; & chacun d'eux est si content de sa condition, qu'il ne desire pas le moindre changement (a).

PROGRÈS dans la Civilisation.

MAIS un esprit accoutumé à la réflexion, & capable de donner à chaque chose sa valeur, s'apperçoit que cette vie du Sauvage ou du Barbare n'est qu'un état de délire; leur contentement est passager & illusoire; leurs jouissances sont si peu nombreuses & si basses, qu'un homme de bon sens doit se féliciter d'être né dans une Nation civilisée, & élevé dans un pays où la société a fait tous les progrès possibles; & chez un peuple (le peuple Anglois) qui est gouverné par les loix les plus sages, & qui jouit de la plus parfaite constitution de la terre.

SI donc la position des Sauvages n'est pas aussi desirable

(a) Ceci est applicable aux Sauvages de la Terre de Feu & aux Barbares de la Nouvelle-Zélande, lorsque nous leur avons offert de les emmener avec nous, aucun d'eux n'a montré le desir d'y consentir, & j'ai connu sept ou huit individus des Isles de la Société, qui ont demandé d'eux-mêmes à venir en Europe.

PROGRÈS dans la Civilisation.

que l'ont prétendu des Écrivains, qui n'ont jamais vu d'hommes dans cet état d'abrutissement, il est à souhaiter que tous les peuples profitent des avantages de la civilisation, sans partager toutefois les maux que le luxe & la corruption ont introduit parmi nos sociétés! La Nature humaine seroit susceptible de beaucoup de félicité, si on savoit quelle marche il faut suivre pour achever un aussi grand ouvrage : mais la plupart des mortels sont déraisonnables dans leurs desirs, emportés & violents dans leurs actions. Les Misantropes veulent que cette révolution s'opere tout-de-suite; ils emploient pour cela des moyens contraires à la nature de l'homme, & ils dédaignent les progrès que font les peuples, parce que ces progrès sont lents. Si on considere le développement de l'homme, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de la virilité, on voit qu'il est insensible : quoiqu'on prenne des soins extrêmes pour développer le corps & les facultés intellectuelles & morales, on ne peut pas rendre tout-à-coup les enfans, des hommes. Les premiers pas dans la civilisation doivent être abandonnés au tems; des siécles s'écoulent, avant que l'esprit d'une Nation soit mûr : les meilleures instructions n'accélerent pas ce moment. Les hommes d'abord de purs *animaux*, deviennent *sauvages* & ensuite *barbares*, avant de se *civiliser*, & combien de degrés différens ne remarque-t-on pas dans ce dernier état! Comme la premiere *enfance* est une vie purement animale, *l'animalité* est le dernier degré d'abrutissement dans les peuplades. La *premiere jeunesse* ne connoît d'autre loi que celle du plus fort; & sait à peine ce que c'est que la propriété & la sûreté personnelle; le *Sauvage* n'a guères

plus d'idées ſur la propriété & ſur la ſûreté; il commet des meurtres quand il eſt le plus fort, & des vols quand il ne peut pas obtenir autrement ce qu'il deſire. L'*adoleſcence* eſt l'âge des violentes paſſions; ces paſſions, ſans égard pour les principes de la morale, entraînent, comme un torrent impétueux, tout ce qui leur fait obſtacle; le jeune-homme donne les premieres lueurs d'intelligence & de raiſon, & ſi ſon eſprit ne ſe perfectionne pas à cette époque, s'il ne met pas ſes paſſions ſous le joug, il tombe dans le déſordre & dans la débauche. Le *barbare* eſt auſſi farouche & violent, ſans frein & ſans principes, & capable de toutes les horreurs. La *virilité* & l'*âge mûr* reſſemblent à un *état civiliſé*, & on remarque alors différentes gradations dans les hommes & dans les peuples.

PROGRÈS dans la Civiliſation.

CES REMARQUES ſerviront peut-être à donner une idée juſte de l'état des peuples non policés, du degré de civiliſation qui leur convient, & des progrès qu'on peut attendre de leur commerce avec les Européens. On a demandé ſouvent quels progrès dans la civiliſation ont fait les Inſulaires de la mer du Sud, depuis l'arrivée des Européens parmi eux. Un petit nombre d'années par rapport à une Nation, ſont un petit nombre de momens dans la vie d'un homme : un homme apprend en quelques heures des choſes très-utiles, & qui intéreſſent eſſentiellement ſon bien-être ; mais il ſeroit preſqu'impoſſible de montrer dans ſon caractère, dans ſa maniere de vivre, dans ſa converſation & dans ſes actions, quelques heures après, les avantages qu'il a recueillis de ces connoiſſances : cela n'eſt pas moins vrai par rapport aux Nations; un petit nombre

Progrès dans la Civilisation.

d'années ne suffisent pas pour y opérer une révolution essentielle : nous avons porté des cochons & des volailles à la Nouvelle-Zélande, & des chiens & des cochons à la Nouvelle-Calédonie, des chiens à Tanna, Mallicolo, & aux Isles des Amis, & des chèvres à Taïti : ces animaux opéreront sans doute un changement capital dans la maniere de vivre de ces peuples ; mais, comme nous n'avons pu y laisser qu'une chèvre mâle & une chèvre femelle, & un petit nombre de couples des autres espèces d'animaux, il faudra bien des années, avant qu'ils deviennent assez nombreux pour que chaque Habitant en ait plusieurs : les instrumens de fer, que nous leur avons laissés, contribueront un jour aux progrès des arts mécaniques ; mais, comme nous n'en avions pas assez pour que chaque homme en pût prendre un assortiment à lui seul, les changemens qu'ils ont opérés, ne sont pas encore très-considérables, & ces Isles n'ont rien qui puisse tenter une Nation Européenne à entretenir avec elles un commerce régulier & constant ; il est probable que, dans peu d'années, on les négligera : si nous avions pu donner des outils de fer à chaque famille, les Naturels auroient renoncé à leurs haches, à leurs ciseaux de pierres, & ils auroient enfin oublié la maniere de les fabriquer ; la connoissance de nos outils leur a même nui à certains égards : accoutumés à s'en servir, sans connoître l'art de les faire, non plus que celui de fabriquer le fer, s'ils négligent, ou s'ils perdent la méthode d'en faire de pierres, au-lieu d'avoir hâté leur civilisation, nous l'aurons reculée de plusieurs siècles. Nous n'avons point perfectionné leurs facultés intellectuelles & morales ; on ne pouvoit pas l'espérer de l'équipage d'un vaisseau de guerre : ceux qui

auroient été en état de leur donner de nouvelles idées sur les sciences, les arts & les manufactures, les principes de la morale & de la vertu, ou d'un gouvernement bien réglé, & répandre, dans la Nation, l'esprit de charité, d'affection, d'amour de la communauté qui doivent enflammer tous les hommes, manquoient de loisir ; d'ailleurs personne d'entre nous n'entendoit assez bien la langue de ces différens peuples, & chacun étoit occupé à remplir l'objet particulier de sa mission.

PROGRÈS dans la Civilisation.



SECTION V.

Des Alimens des Insulaires de la Mer du Sud, & de leur maniere de s'en procurer; de la Pêche, de la Nourriture; des Volailles, de la Chasse & des Fruits spontanés. Réflexions sur l'état sauvage ou barbare; origine de l'Antropophagie, maniere dont les Sociétes humaines se perfectionnent.

Sed primum positum sit, nosmetipsos commendatos esse nobis, primamque ex naturâ hanc habere appetitionem, ut conservemus nosmetipsos. *M. TULLIUS CICERO, de Fin. bon. & mal. 4.*

ORIGINE des Sociétés.

J'AI DÉJA DIT que la principale occupation de tous les peuples, qui vivent aux extrémités du Globe, est de se procurer la subsistance; tous leurs efforts & toute leur industrie se rapportent à cet objet capital; le vêtement, le logement, la sûreté, la liberté, la propriété & tous les besoins, en un mot, sont subordonnés à celui-ci.

SI on compare la position des habitans de la Terre de Feu & des Eskimaux ou des Groënlandois, tout prouve que ces derniers sont plus heureux que les Habitans de l'extrémité méridionale de l'Amérique, quoiqu'à certains égards la Nature ait plus favorisé ceux-ci.

LES ANIMAUX de terre & de mer fournissent, aux Groënlandois

Groënlandois & aux Eskiamux, des alimens divers : ils ont des rennes & des baleines, des phoques & des oiseaux aquatiques, du poisson, & sur-tout du saumon ; mais les misérables *pesserais* sont obligés de subsister principalement de moules & d'autres coquillages, qu'ils détachent du fond de l'Océan & des rochers qui sont au-dessous de l'eau : nous les avons vu manger de la viande pourrie de phoques, & nous en présenter comme un excellent mets ; mais, quoique nous ayions examiné à diverses reprises, toute l'étendue de la Baie de Noël, nous n'avons jamais apperçu de phoques ; il est donc probable qu'il y en a peu dans ces parages, ou qu'ils se retirent quelquefois ailleurs pour revenir dans le canal à certaines saisons. L'un des Naturels avoit pour habit un morceau de peau de guanaque ; mais, au milieu d'un grouppe de 30 ou 40, il étoit le seul d'ainsi vêtu ; je crois qu'il ne se trouve pas de guanaque dans le havre de Noël, parce que les terres y sont de petites Isles stériles, qui n'ont ni bois, ni prairies où ces animaux puissent paître, & les sommets des collines à la fin de Décembre, sont entièrement couverts de neige : il est dnc vraisemblable que ces *pesserais* vont dans les cantons habités par les guanaques. Nous avons observé, ainsi que les autres Navigateurs, de grandes forêts, de beaux bois & des plaines étendues, revêtues d'herbages, plus loin à l'Est, sur la Terre de Feu, qui est composée d'une grande masse de terre, non-coupée en petites Isles, & s'il y a des guanaques sur la Terre de Feu, ce doit être là (*a*) : peut-être

(*a*) Les Hollandois, qui montoient la flotte de Nassau, trouverent sur la Terre de Feu, des animaux qu'ils appelerent une espèce de biche ; mais

ORIGINE des Sociétés.

ces animaux ne se rencontrent-ils que sur le Continent de l'Amérique; dans les deux cas, les *pesserais* vont donc sur le Continent, ou vers l'Est de ce grand grouppe d'Isles: ils changent donc de demeure, & ils se transportent au loin, pour chercher de la nourriture; il faut en conclure qu'ils sont embarrassés sur les moyens de s'en procurer; car autrement ils ne sortiroient pas de leurs cantons, si ces cantons leur en fournissoient assez dans tous les tems & dans toutes les saisons. Nous n'avons pas remarqué que les *pesserais* mangent jamais les baies d'une espèce d'arbousier, très-abondant en quelques endroits de leur pays, & je ne sache pas qu'ils se nourrissent de végétaux, quoique, suivant toute apparence, ils ne les négligent point; les Groënlandois au contraire mangent plusieurs baies, & même une espèce d'algue marine.

LES PESSERAIS, que nous avons vus, n'avoient d'autre couverture qu'un petit morceau de peau de phoque; ils ne s'embarrassoient point du tout de montrer leurs parties naturelles; la modestie des femmes n'a imaginé qu'un morceau de peau d'oiseaux blancs, d'environ six pouces en quarré: cette espèce de pagne même n'est pas d'un usage universel, car quelques femmes n'en avoient point du tout. Les Groënlandois, au contraire, sont tous vêtus de peaux de phoques, de fourrures de rennes, & de peaux d'oiseaux aquatiques: ils ont fait de ces peaux un habit très-propre

---

c'étoient probablement des guanaques, communs sur le continent voisin. Voyez *le Recueil des Voyages faits pour l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales*, *Vol. IV*.

à des hivers aussi rigoureux que les leurs : de plus, ils se servent des intestins de certains poissons & de certains animaux, pour des vêtemens de dessous, ou, pour parler à notre maniere, en place de chemises. Les os de poissons & d'oiseaux leur tenoient jadis lieu d'aiguilles ; &, après avoir fendu les nerfs du renne & de la baleine, ils en faisoient du fil ou de la ficelle : en général, ils mettent une adresse extrême au travail : ils ne se contentent pas d'un seul vêtement, & dans les grandes occasions, ils en mettent des neufs. ORIGINE des Sociétés.

LEURS CABANES sont analogues à chaque saison ; pendant l'hiver, ils occupent des huttes chaudes & commodes, construites avec de la pierre, & couvertes d'un toit soutenu par des poutres, quoique le bois soit très-rare parmi eux, & qu'ils n'en aient pas d'autre que celui que jette la mer sur leurs côtes : ils introduisent la lumiere par des fenêtres pratiquées d'une maniere curieuse, avec des intestins de phoques, & des mulettes de poisson : l'intérieur est tapissé de peaux, & les endroits où ils couchent sont plus élevés que les autres & couverts des plus belles fourrures ; l'entrée est commode & bien imaginée. Leur méthode d'apprêter les alimens sur une lampe d'huile de baleine, dans un pot de terre, & en général tous leurs Arts annoncent de l'intelligence & de l'imagination : ils passent l'été sous des tentes propres & agréables, couvertes de peaux : une peau transparente est suspendue à l'entrée, ce qui laisse entrer la lumiere, & exclut le vent, la pluie & le froid. Les pauvres *Pesserais*, au contraire, que la nécessité & la faim

ORIGINE des Sociétés.

conduiſent dans un canton étranger, n'y ont d'autre abri que des bâtons fichés en terre, ou de petits arbres, placés les uns près des autres qu'ils lient enſemble avec des lanieres de cuir, ou des cordages de tilleul, qu'ils recouvrent de fagots de petits bois; le tout eſt entouré de vieilles peaux de phoques: le foyer étant l'ouverture, ils reſtent expoſés à toute l'inclémence du tems, & aux rigueurs du climat, qui n'y eſt pas doux, même au milieu de l'été: il eſt ſingulier que des peuples qui ont autant de beau bois, ne conſtruiſent pas des maiſons plus commodes & des pirogues plus fortes: on ne peut pas dire qu'ils ne ſavent point abattre & équarrir les arbres, puiſque les perches auxquelles ils attachent les crocs d'oſſemens avec leſquels ils détachent les coquillages, ſont longues de dix ou douze pieds, parfaitement droites, unies & octangulaires: la même obſervation peut s'appliquer à leurs vêtemens; ils ont des peaux de phoques & des fourrures de renard & de guanague: ils couſent une partie de leurs manteaux de peaux de phoques ou de guanaque avec des nerfs ou des bandes de petit cuir, & ils n'ont pas l'eſprit de porter cette découverte un peu plus loin, en donnant à leur peau une forme qui les garantiſſe du froid. Lors de la découverte du Nouveau-Monde, toutes les Nations que trouverent les Européens étoient ſauvages; elles ne faiſoient que ſortir de l'état d'animalité, elles erroient en petites troupes, très-éloignées les unes des autres, dans les vaſtes forêts de cette terre: à peine avoient-elles des vêtemens, & elles vivoient du produit de la pêche & de la chaſſe: on ne remarquoit une ſorte de civiliſation que chez deux peuples placés en-dedans des Tropiques, & leurs progrès dans la connoiſſance des Arts & de la

police, étoient d'une date peu ancienne, ſuivant leurs propres monumens hiſtoriques.

ORIGINE des Sociétés.

CES CONSIDÉRATIONS portent à croire que les Habitans de l'Amérique étoient peu nombreux, & en général fort éloignés de la civiliſation, & approchant de l'animalité; le climat eſt très-rigoureux au Nord & au Sud de ce Continent, & la ſubſiſtance précaire: les individus qu'on trouve aux extrémités les plus ſeptentrionales & les plus méridionales, viennent certainement de quelques autres régions plus heureuſes & plus policées: plus leur poſition eſt miſérable & abandonnée, plus elle prouve que la Nation ou la Tribu dont elles deſcendent, avoit déjà perdu en partie les principes d'éducation univerſellement répandus chez les peuples fortunés, que nous avons rencontrés en-dedans des Tropiques; ces individus relégués ainſi aux bornes du monde, ne ſont pas très-prolifiques; ce qui provient peut-être du manque de chaleur naturelle, de la dureté de leurs fibres, de la mauvaiſe qualité des liqueurs qui circulent dans leur corps, & d'autres cauſes qui ſont un effet de leur maniere de vivre, & de la nature de leur climat. Le célèbre M. de Monteſquieu (*a*) penſoit que les Nations, qui ſe nourriſſent principalement de poiſſon, ſont les plus prolifiques, parce que les parties huileuſes du poiſſon, ſont plus propres à fournir cette matiere qui ſert à la génération. Quoique d'autres Ecrivains (*b*) aient répété cette opinion ſinguliere, elle n'eſt ni fondée, ni confirmée par l'ex-

(*a*) Eſprit des Loix, *L. XXIII*, *ch.* 13.

(*b*) De Saint-Foix, Eſſais hiſtoriques ſur Paris, *Tome II*, *pag.* 181.

ORIGINE des Sociétés

périence. Au Groënland (*a*) & parmi les Eskimaux, (*b*) où l'on se nourrit sur-tout de poisson, de veaux marins & de substances animales huileuses, les femmes accouchent rarement plus de deux ou trois fois, & il est extraordinaire qu'une mere fasse six enfans. Il n'y avoit pas plus de deux ou trois enfans dans chacune des familles de pesserais que nous avons examinées, quoiqu'ils ne mangent que des moules, du poisson & de la chair de phoques. Les Habitans de la Nouvelle-Zélande ne se nourrissent que de poisson, & cependant on ne compte pas plus de trois ou quatre enfans dans les familles les plus nombreuses.

PAR-TOUT où les peuplades ont des liaisons plus immédiates avec celles qui conservent le souvenir des idées utiles, on trouve que l'espèce humaine a fait plus de progrès dans la civilisation. Les anciens Mexicains & les anciens Péruviens, paroissent descendre des peuples que *Kublai-kan* envoya conquérir le Japon, & qui furent dispersés par une horrible tempête ; il est probable que quelques-uns d'entr'eux furent jetés sur la côte d'Amérique, & qu'ils y formerent ces deux grands Empires. Les Groënlandois & les Eskimaux sont arrivés sur ce continent plus tard qu'aucune des autres Nations Américaines (les Mexicains & les Péruviens exceptés), car ils sont réputés des Tribus étrangeres, & leur langage, leurs vêtemens, leurs traits, leur taille, leur tempérament & leurs mœurs annoncent

(*a*) Histoire du Groënland, par Crantz, *Vol. I.*

(*b*) Le Lieutenant Curtis, dans les Transactions Philosophiques, *Vol. LXIV, Part. II. pag. 385.*

qu'ils sont une race différente ; ils viennent probablement de quelques-unes des Isles nombreuses qui forment la chaîne entre l'Amérique & l'Asie ; ces deux Nations avoient des Réglemens & des principes plus sages que leurs voisins, & la Nature humaine étoit moins dégradée parmi eux que chez les autres Sauvages du Nouveau-Monde : s'ils ont eu directement des liaisons avec les peuples de l'Asie, s'ils descendent de ces peuples, il est aisé d'expliquer comment ils conservent des idées des Arts & des principes de la vie sociale, & comment ils ont des loix, des réglemens, & une forme de gouvernement ; mais la condition des *Pesserais* est absolument différente : comme ils descendent de quelques peuplades errantes qui étoient elles-mêmes fort dégénérées, ils n'en ont tiré aucune idée d'éducation, ni aucun des principes ou des réglemens des peuples civilisés.

Il faut ajouter qu'ils sont en petit nombre, que, quoique leur pays ne soit gueres moins étendu que la moitié de l'Irlande, on y compte à peine deux mille Habitans.

Il est presque sur que les différentes peuplades, que les Navigateurs y ont trouvées de tems en tems, avoient des rapports intimes les unes avec les autres, & probablement elles se tiennent ensemble, parce que cette réunion leur procure des avantages & des secours : les Européens, accoutumés à la société civile, croient que ces peuplades devroient se réunir le plus qu'il leur est possible ; mais il n'est pas de l'intérêt des Sauvages de former de grands corps

ORIGINE des Sociétés.

dans des pays peu abondans en ſubſiſtances & en productions animales : dès qu'ils ſe croient aſſez forts pour établir une nouvelle famille, ils ſe ſéparent & ils ſe retirent ſur des cantons qui ne ſont pas encore occupés, où ils eſperent ſuſtenter leurs femmes & leurs enfans, leurs freres & leurs ſœurs : telle eſt la cauſe de l'abrutiſſement des Sauvages ; ils ne peuvent profiter ni des ſecours, ni des découvertes des autres, &, étant en petit nombre, ils ne font pas eux-mêmes beaucoup de découvertes ; les inſtructions & l'expérience de leurs Ancêtres ſont perdues pour eux ; le ſoin de pourvoir à la ſubſiſtance de leur famille, prend tout le tems, & il ne leur en reſte pas pour ſe former l'eſprit. Dès que la population augmente, & que le canton ne peut plus nourrir ſes habitans, les plus forts oppriment & chaſſent, ou tuent les plus foibles, afin de profiter du terrain où ceux-ci chaſſoient & pêchoient ; les foibles ſe réfugient dans un endroit qui n'eſt occupé par perſonne, ou enfin ils inventent des moyens de procurer de la nourriture à ces nouveaux Habitans : il eſt rare qu'ils domptent aſſez leur indolence, pour faire des émigrations ou qu'ils deviennent induſtrieux, & qu'ils imaginent de nouveaux climats & une nouvelle maniere de vivre. La violence ſe préſente pour l'ordinaire à leur eſprit, comme la méthode la plus facile & la plus sûre ; ils s'emparent d'un des cantons qu'occupent les plus foibles, ou ils les mettent à mort, & ils gardent leurs femmes & leurs enfans pour leur ſervir d'eſclaves : enflés de leurs ſuccès, & puiſſans par l'étendue de leur terrain, & jouiſſant déjà de quelques aiſances, ils tâchent d'étendre leur domaine, & chaque ſuccès les met en état de ſortir de plus en plus de leur abrutiſſement ;

abrutiſſement, ou s'ils éprouvent des obſtacles & même des revers dans leur entrepriſe, tout les excite à conſerver, par de nouveaux efforts, la ſupériorité qu'ils ont acquiſe une fois; ils tâchent de diminuer les malheurs que l'ambition leur a attirés, & de détourner les calamités qui les menacent; ainſi, leurs facultés intellectuelles ſortent peu-à-peu de l'inertie. L'eſprit humain livré à une uniformité continuelle de bonheur & de miſere, ſe developpe peu; mais agité par les paſſions qui dominent le plus parmi les peuplades ſauvages, on eſt étonné des progrès que font des hommes, qui ne reconnoiſſent aucun principe de morale, & dont les idées de rectitude n'ont d'autre meſure que l'étendue du pouvoir. Les efforts réunis des Tribus, qui ne veulent pas perdre leur liberté, doivent tôt ou tard leur ſuſciter des obſtacles invincibles: la violence des uſurpateurs a du moins l'avantage de communiquer à tous les opprimés, le deſir de ſe ſervir de leurs forces, de réunir les intérêts de pluſieurs familles contre les oppreſſeurs, & d'établir par-là les premiers fondemens de la Société civile.

ORIGINE des Sociétés.

LES SAUVAGES ſe livrent encore à des horreurs, qui déshonorent la nature humaine, même à l'époque où leur ſituation s'améliore. Les Zélandois ſont une preuve de cette aſſertion; leur état eſt préférable à tous égards à celui des Peſſerais; leur climat plus doux & plus tempéré, adoucit leurs fibres & leurs organes, & leur ôte cette dureté qui influe ſur les facultés des Peſſerais, & donne un caractère brutal à leur eſprit & à leurs ſentimens; une organiſation moins âpre & moins groſſiere, a produit une population plus conſi-

ORIGINE des Sociétés.

dérable; des secours, des instructions, des avis réciproques, l'éducation ont étendu le cercle des idées des Zélandois ; ils ne manquent pas de sagacité pour comprendre ce qui est raisonnable, ni de docilité pour adopter ce dont ils peuvent profiter dans leur position ; ils sentent la nécessité des attachemens mutuels, & l'avantage de former de grandes sociétés pour conserver leur liberté & leur indépendance ; mais des passions violentes les animant toujours, il n'est pas étonnant qu'ils mettent, dans la fidélité & l'amitié, un enthousiasme, qui seroit honneur aux peuples les plus polis, & même qu'il est rare de rencontrer ailleurs que dans les romans & les poëmes ; ils ont des idées nobles sur l'honnêteté & la foi publique ; mais, jaloux de leur liberté, ils s'offensent de la moindre chose, & ils sont trop souvent prêts à venger une injure imaginaire. Les Étrangers sur-tout leur paroissent mériter moins d'égards que leurs propres amis, & leur indépendance veut aller jusqu'à la licence ; ils remplissent leur esprit d'une intrépidité, qui seroit louable s'ils ne l'employoient que lorsqu'on les provoque, mais leur frénésie dégénere en rage ; ils se précipitent dans les plus grands dangers ; ils combattent avec opiniâtreté, & ils ne redoutent point la mort. Dans la victoire, ils sont insolens & cruels ; ils portent la vengeance jusqu'à manger les corps de leurs ennemis ; ils traitent leurs femmes comme les derniers des esclaves, & les parens & les amis des femmes vendent souvent leurs femmes à un étranger, même contre leur volonté. Une épouse n'est pas pour eux une compagne, mais une créature destinée à satisfaire la brutalité de leurs desirs, & à leur épargner la fatigue du travail. Cette prévention est tellement répandue, que nous avons vu des petits garçons

battre leur mere sous les yeux du pere, qui ne permettoit pas à sa femme de châtier son enfant. Ils aiment tous la parure & les ornemens; ils font sur leurs armes ou sur les instrumens les plus ordinaires de leur culture des volutes & des feuillages qui annoncent du goût; ils ont du goût pour les fables & les contes romanesques, la musique, les chansons & la danse; ils commencent même leur combat par une chanson & une danse martiale; ils ont des idées de religion; ils croient aux différentes Divinités invisibles & à l'existence des ames de leurs amis; mais, autant que nous avons pu l'observer, la superstition n'a pas fait beaucoup de progrès parmi eux; ils pratiquent cependant des rites & des cérémonies religieuses à certaines occasions; par exemple, quand ils établissent une liaison d'amitié, quand ils font la paix, quand ils annoncent la guerre, ou qu'ils enterrent les morts, ou qu'ils les jettent dans la mer. Quelques-unes de leurs habitations ont une élégance & une propreté qui les rend fort supérieures aux misérables trous des Habitans de la Terre de Feu: elles sont couvertes en entier de feuilles & d'herbages, & l'intérieur est tapissé de roseaux, de sorte qu'elles paroissent bien tenues: nous avons vu des huttes séparées des autres par des enclos revêtus d'herbages, destinés, sans doute, à les préserver de la fureur des vents, & à abriter les feux qu'on fait communément à l'entrée; leurs pirogues plus fortes que celles de la Terre de Feu, ont des ornemens qui ne manquent pas de grace; la structure & la forme en sont assez bien imaginées, & à l'aide de leurs pagayes ils les manœuvrent habilement; leur vêtement modeste & commode, est d'un tissu agréable à l'œil; il est garni de bordures noires, brunes & blanches, ornées dans

ORIGINE des Sociétés.

ORIGINE des Sociétés.

les coins de morceaux de peaux de chien, & quelquefois couvert par-tout de taches blanches & noires, de la même peau, diſpoſées en compartimens réguliers : ils portent d'ailleurs une eſpèce de manteau d'une natte faite des filamens de la plante de lin, qui reſſemble à une couverture de chaume, & qu'ils appellent *keghéea.*

L'AGRICULTURE, qui eſt ſi ſoignée & ſi répandue en pluſieurs cantons de l'Iſle Septentrionale, prouve encore mieux la ſupériorité des Zélandois ſur les Habitans de la Terre de Feu; & il ſeroit ſuperflu d'inſiſter davantage ſur une vérité auſſi évidente.

L'ABOMINABLE COUTUME de manger leurs ennemis tués à la guerre, les dégrade cependant beaucoup. Un Ecrivain ingénieux (*a*), dit que la miſere & la faim en ſont la premiere origine: je ne puis pas être de cet avis, car ces peuples ne paroiſſent pas éprouver de diſette; ils ont la prudence de faire des amas de proviſions dans la ſaiſon convenable; quand ils prennent plus de poiſſon qu'ils n'en peuvent manger, ils le ſechent & le mettent en tas; leurs femmes vont ſouvent cueillir, ſur les montagnes, des racines de fougere qu'ils ſechent & qu'ils conſervent comme des alimens auxquels ils peuvent avoir recours quand ils manquent d'autres comeſtibles. Nous avons vu des quantités conſidérables de ces proviſions dans leurs huttes, & nous les avons trouvé ſouvent occupés à préparer du poiſſon

(*a*) Collection d'Hawkſworth, *Tome III, page 263 de la Traduction Françoiſe.*

& des racines de fougere pour l'hiver. M. Crozet, l'ami & le compagnon du brave & malheureux Capitaine Marion, nous a dit que, lorſqu'il s'empara du Hippa ou de la Fortereſſe des Zélandois, dans la Baie des Iſles, il y avoit des tas immenſes de poiſſon ſec, de racines de fougere & d'autres racines: nous avons appris d'ailleurs que les Naturels ne mangent jamais ceux qui meurent de mort naturelle, & ſi la néceſſité avoit été la véritable cauſe de cet uſage, pourquoi ne les mangeroient-ils pas? On dira, ſans doute, que la faim peut bien étouffer les ſentimens d'humanité au point de ſe nourrir du cadavre d'un ennemi tué; & non pas de celui des perſonnes avec leſquelles on a vécu; mais on ne me perſuadera jamais que la faim eſt capable de faire ces diſtinctions délicates, ſur-tout parmi un peuple qui n'a pas ces mouvemens de tendreſſe répandus dans un état civiliſé (*a*).

ORIGINE des Sociétés.

J'AI LIEU de penſer que toutes les Nations de la mer du Sud étoient jadis cannibales ſur ce même ſol, qui nourrit encore ſes nombreux Habitans avec des fruits preſque ſpontanés: les Naturels de Tanna nous firent entendre plus d'une fois, qu'ils nous tueroient, qu'ils dépeceroient nos corps, & qu'ils nous mangeroient ſi nous pénétrions fort avant dans leur pays contre leur gré.

DIFFÉRENS INDICES nous ont appris que les Inſulaires

(*a*) Si on peut en croire ce qu'on dit dans la Vie de Pierre Viaud, & ce qui eſt atteſté par les témoignages de pluſieurs perſonnes reſpectables, on doit admettre tous les excès auxquels porte la rage de la faim: elle fait perdre juſqu'aux derniers ſentimens d'humanité.

Origine des Sociétés.

de Mallicolo font cannibales: les Taïtiens nous firent souvent l'énumération des Isles habitées par des mangeurs d'hommes: ils nous dirent, par exemple, qu'au-delà de Tabuamanoo, il y a une haute Isle, appellée *Manua*, dont les Naturels « n'ont que très-peu de pirogues, font féroces, » ont des yeux & des regards farouches, & mangent des » hommes. » Ils nous apprirent enfin qu'ils avoient été autrefois eux-mêmes *Tahéaï*, c'est-à-dire, mangeurs d'hommes: comme les Zélandois font certainement de la même race que les Taïtiens, il est évident que cet usage a été jadis commun dans toute la Tribu. Il s'ensuit donc que le manque d'alimens à la Nouvelle-Zélande, moins fertile que les contrées du Tropique, ne peut pas avoir occasionné l'antropophagie des Naturels, puisque les Habitans des Isles riches & fortunées du Tropique mangeoient des hommes sans y être forcés par la misere & la faim.

En examinant les sociétés des Cannibales, on trouve que l'éducation est la principale cause de toutes ces horreurs. Les petits garçons font élevés dans une liberté qui dégénere en licence; en ne permettant pas aux meres de les châtier, de peur qu'elles n'étouffent cet esprit d'indépendance qu'ils estiment au-dessus de tout, & qui est à leurs yeux la qualité la plus essentielle, ils deviennent naturellement coleres; ils ne peuvent supporter ni réprimandes, ni action, ni paroles offensantes; ils font impatiens de se venger; leur imagination farouche exagere tellement l'injure, qu'ils se hâtent de la laver dans le sang; ils vont combattre comme des furieux en poussant des cris horribles; ils donnent de la difformité à tous les traits de leur visage;

ils ſe meuvent en cadence ; ils frappent la terre de leurs pieds, tandis que toute la troupe pouſſe des beuglemens épouventables. Le chant guerrier commence de nouveau ; ils en viennent aux mains, & ils ſe battent comme s'ils étoient animés par des furies : tous ceux qui ſuccombent ſont maſſacrés impitoyablement, & les conquérans ſe repaiſſent ſur-le-champ de la chair des vaincus. On en contracte d'autant plutôt l'habitude, que le feſtin où l'on mange les victimes eſt compté parmi les honneurs dûs aux Conquérans. J'ajouterai qu'une Nation, qui n'a d'autre nourriture animale que celle de quelques cochons & de quelques poiſſons, ſe familiariſe bientôt avec la chair humaine, qu'on dit être fort bonne (*a*).

COMME nous ſommes accoutumés à vivre dans des ſociétés policées, & que l'antropophagie eſt tombée en déſuétude parmi nous depuis long-tems, il nous paroît horrible que des hommes mangent d'autres hommes ; mais ce qu'il y a d'étrange, cette barbarie eſt une des routes par leſquelles l'humanité dégénérée ſe prépare inſenſiblement à un meilleur état : en effet, dans l'état ſauvage, un homme ne fait que ſortir de l'animalité, époque où le beſoin ſeul l'excite à agir ; il tombe bientôt dans une indolence ſtupide, qui abrutit de plus en plus ſes facultés ; mais, dès que les paſſions ſont devenues les reſſorts principaux de ſes

(*a*) Voyez le *Tome II* de la Relation, *page* 123 & ſuiv. On y parle du Berger, qui tua d'abord une jeune perſonne pour ſatisfaire le deſir qu'il avoit de manger de ſa chair, & enſuite pluſieurs autres, parce qu'il avoit pris du goût pour ce mets.

ORIGINE des Sociétés.

actions, il est porté d'une action désordonnée à une seconde, d'une énormité à une autre, d'une scène affreuse de cruauté & de barbarie à une autre encore plus horrible : ces abominations iroient en augmentant sans certaines circonstances qui en arrêtent enfin le cours. Si les Barbares, qui mangent toujours des hommes, rencontrent d'autres peuplades qui ont la même coutume, & qu'ils soient assez forts ou assez adroits pour réprimer l'inhumanité de leurs voisins, ils sentiront bientôt que ces pertes doivent diminuer leur population ; ils prendront plus garde de ne pas provoquer leur colere par de nouveaux outrages, & ils se convaincront peu-à-peu qu'il est raisonnable de ne pas manger les vaincus, & qu'un homme vivant est plus utile qu'un homme mort ; ils s'humaniseront donc insensiblement : quoique leur conduite soit encore barbare, elle est moins destructive alors du genre-humain. Supposons, d'un autre côté, que ces Barbares, toujours victorieux, mettent leurs ennemis en déroute toutes les fois qu'ils entrent en campagne. Les vaincus humiliés offriront des termes d'accommodement, & quelle que soit l'abjection où on les réduit, ils la préféreront à la ruine de toute la peuplade.

CETTE THÉORIE paroîtra peut-être imaginaire; mais en l'examinant, on reconnoîtra qu'elle est bien fondée. M. Cook, dans son premier Voyage, dit que, sur une étendue de plus de 90 milles de l'Isle septentrionale de la Nouvelle-Zélande, on reconnoissoit le nom d'un grand Chef, appellé *Teiratoo*, & il s'ensuit delà que les petites peuplades de son domaine avoient été subjuguées par lui ou ses partisans, ou qu'elles trouvoient leur intérêt à se soumettre à son autorité à certaine

taines conditions, & à former ainſi un grand corps politique pour ſe ſecourir & ſe défendre mutuellement. Les réglemens plus ſages, la ſécurité des perſonnes & des propriétés, l'adminiſtration plus impartiale de la juſtice dont parle la Relation du premier Voyage, prouvent, d'une maniere inconteſtable, que les Zélandois des Diſtricts les plus peuplés ſortis de l'état d'antropophagie, jouiſſent déjà d'une poſition plus fixe & plus heureuſe; car, quoique les ſujets de *Teiratoo* mangent des hommes, cette coutume ne paroît ſe conſerver qu'à cauſe du voiſinage des peuplades qui la ſuivent encore; autrement leur ſituation actuelle auroit peine à la ſouffrir.

ORIGINE des Sociétés.

« *DENIQUE cætera animantia in ſuo genere probe* » *degunt; congregari videmus & ſtare contra diſſimilia;* » *leonum feritas inter ſe non dimicat; ſerpentum morſus* » *non petit ſerpentes; ne maris quidem belluæ ac piſces,* » *niſi in diverſa genera ſæviunt; at Hercule homini plu-* » *rima, & hominum ſunt mala.* » Plin. Hiſt. Nat. Livre VII, Proëmii fine.

LES HABITANS de la Terre de Feu n'agiſſent que par inſtinct, par néceſſité & par beſoin, ou ſuivant le haſard & le changement naturel des alimens & des ſaiſons; mais un commerce plus fréquent avec les Européens, un accident imprévu, l'invention du fer ou d'un métal quelconque, par exemple; la découverte de l'utilité de quelques végétaux ou de quelques arbres, une nouvelle maniere plus aiſée de prendre du poiſſon, des oiſeaux & des quadrupèdes doit tôt ou tard opérer, parmi eux, de nouvelles

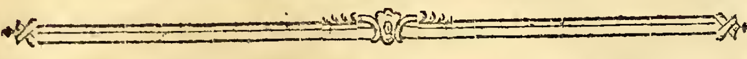
ORIGINE des Sociétés.

mœurs, de nouveaux usages, & ce changement de nourriture, d'habillement, d'armes & de meubles, doit altérer leur caractère, rendre plus facile l'administration de leurs sociétés, & les délivrer de la stupidité & de l'indolence où ils sont plongés. Je souhaite que ces races généreuses d'hommes, que nous avons vues pendant notre expédition, sortent peu-à-peu de leur barbarie, & que l'esprit de concorde & de fraternité se répande chez elles.

.... Deus ille fuit
Qui Princeps vitæ rationem invenit eamque
Nunc appellatur sapientia : quippè per artem,
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillâ & tam clarâ luce locavit.

LUCRETIUS, L. V.





CHAPITRE V.

Principes généraux sur le bonheur des Nations. — Accroissement de population. — Causes d'union. — Culture. — Propriété. — Société. Gouvernement.

Tunc genus humanum primum mollescere cœpit. LUCRETIUS, L. V.

FONDEMENS des Sociétés.

LA BARBARIE est si affligeante & si ennuyeuse, que je suis bien aise d'en avoir fini le tableau. Il faut un désintéressement, un courage & un héroïsme extraordinaires pour passer toute sa vie à l'éducation des Sauvages, pour ne pas se dégoûter des obstacles que la cruauté & l'abrutissement opposent chaque jour aux intentions les plus bienfaisantes; &, s'il se fait quelques améliorations pour en observer le progrès lent & tardif, d'un autre côté, il est presque impossible de décrire la douce satisfaction que produit l'image du bonheur chez un peuple pacifique, qui montre les premiers germes de la sociabilité. Maintenant que mon imagination retourne aux brillantes contrées du Tropique, mon cœur partage le bonheur de leurs Habitans.

POUR traiter ce Chapitre avec l'ordre & la clarté convenables, examinons, en peu de mots, les principes généraux de la société, & les avantages qu'on peut raisonnablement attendre des sociétés civilisées.

L'HOMME a un desir violent de jouir de tout le bonheur que permet sa position: la foule des besoins qui l'assiégent,

FONDEMENS des Sociétés.

lui persuade bientôt que seul il ne peut pas même aspirer à une félicité médiocre, & que sa réunion avec d'autres mortels, est le moyen le plus efficace d'y parvenir, & de s'en assurer la durée. Il reconnoît qu'il faut que les autres soient heureux pour qu'il le soit, car un individu accablé de maux, de misere, ne s'efforce jamais véritablement de contribuer au bien-être d'un autre, sur tout si chacune de ces tentatives le rend plus misérable: il est donc de l'intérêt de chaque individu de travailler à la prospérité de la communauté à laquelle il appartient: la felicité de l'Homme vivant en société, dépend des principes suivans:

1.° L'HOMME a un corps organisé, qui demande à être nourri, vêtu & mis à l'abri des saisons: il a plusieurs autres besoins non moins pressans.

2.° L'HOMME est un être raisonnable, pensant & agissant librement; son bonheur exige donc qu'il puisse, par l'instruction, cultiver ses facultés intellectuelles: il faut qu'il puisse vivre d'une maniere convenable à la dignité d'un être raisonnable & libre.

3.° COMME il est devenu avec ses co-associés, membre d'une communauté, pour faire le bonheur de tous, en travaillant au sien, il espere trouver dans cette réunion, les moyens de jouir sûrement & sans trouble de sa félicité physique & morale.

L'HOMME ne s'est mis en société que pour jouir du plus grand degré possible de bonheur *physique, moral & social*; mais ce bonheur a plusieurs degrés, qui dépendent des circonstances suivantes.

FONDEMENS des Sociétés.

1.° PLUS un individu ou une ſociété entiere peuvent varier & multiplier leurs jouiſſances phyſiques, morales & ſociales, plus leur bonheur doit être grand.

2.° PLUS les jouiſſances d'un individu ou d'une ſociété entiere ſont durables, & plus leur bonheur eſt grand.

3.° CE BONHEUR s'accroît plus ou moins, ſuivant que les jouiſſances phyſiques, morales & ſociales d'un individu ou d'une communauté, ont une influence plus ou moins étendue, & plus ou moins générale.

D'APRÈS ces principes, on peut juger du bonheur & de la civiliſation des peuples que nous avons rencontrés pendant l'expédition.

LA NATURE ſemble travailler d'une maniere particuliere au bonheur des peuplades, qui vivent dans un climat doux, & qui ſont heureuſement organiſées; c'eſt ainſi que l'Aſſyrie & l'Egypte parvinrent rapidement au faîte de la grandeur & du bonheur. Les Habitans de ces contrées, quoique barbares & dégénérés, ont encore un caractère vif, & beaucoup de pénétration : ils ne manquent ni de bonté, ni de bienfaiſance; il ne faut donc pas s'étonner que les anciennes Hiſtoires s'étendent ſi fort ſur leur population, leurs richeſſes, leur opulence & leur félicité; les vaſtes monumens & les bâtimens merveilleux de ces peuples qui ſubſiſtent encore, atteſtent la véracité de leurs Hiſtoriens.

DANS les climats qui approchent le plus de la douce

Fondemens des Sociétés.

température de ceux dont on vient de parler, les Habitans jouissent d'une organisation analogue à cette position, quoiqu'ils descendent probablement des peuplades qui venoient d'un pays plus rigoureux, & qui n'avoient pas conservé aussi heureusement les premieres idées sur l'éducation : la félicité nationale ne peut s'établir chez ceux-ci, sans les secours de l'art : Cécrops, Triptoleme, Thésée, Solon, Pisistrate, Miltiade & Aristide contribuerent à la civilisation de l'Attique, & les hommes les plus sages furent obligés de réunir leurs efforts pendant 1130 ans, avant que les Athéniens parvinssent, sous Périclès, à ce degré de bonheur, qui rendit leur Empire le plus respectable & le plus policé de tous ceux qui existoient alors.

Dans des climats encore plus rigoureux, l'art seul sans la puissance & le génie d'un grand Législateur, ne suffit pas pour établir la félicité des Habitans dont les fibres sont d'une dureté extrême, & qui opposent, de tous côtés, des obstacles infinis à la civilisation ; ainsi, les Russes ont eu besoin de la puissance & du génie de Pierre-le-Grand, pour sortir de leur abrutissement & de leur barbarie, & parvenir à ce degré de civilisation & de grandeur dont ils jouissent sous l'administration éclairée de Catherine II.

Quelques-uns des Insulaires de la mer du Sud ont atteint, par le cours ordinaire de la Nature, un degré de bonheur proportionné à leur position & à leur état ; d'autres moins avancés, ne parviendront jamais à ce point, sans l'art des hommes ; d'autres auroient besoin d'une régénération & d'une création nouvelle, pour obtenir cette félicité qui les mettroit au niveau des peuplades heureuses dont on vient

de parler. Tant de circonſtances concourent d'ailleurs à hâter ou retarder le progrès des Nations, qu'il eſt impoſſible de les expoſer toutes, ou de décrire les différentes gradations de bonheur qui réſultent de leurs combinaiſons; on peut cependant dire qu'une trop grande irritabilité, ou une trop grande dureté dans les organes, s'oppoſent également au progrès de la civiliſation & de la ſociété; l'une produit des caractères inquiets & paſſionnés dans un climat chaud, & l'autre la ſtupidité, ou l'engourdiſſement dans les pays froids. On juge de la difficulté qu'il y a de ſurmonter ces obſtacles, par les tentatives inutiles qu'on a faites pour civiliſer les Nègres des Colonies ou les Groënlandois & les Lapons; j'avouerai cependant qu'on n'a peut-être pas pris les meſures les plus convenables pour cela.

FONDEMENS des Sociétés.

NOUS AVONS TROUVÉ les Iſles de la mer du Sud très-peuplées : les relations des premiers Navigateurs nous apprennent que 180 ans auparavant, elles étoient, relativement au bonheur, au même point où nous les avons obſervées, & il eſt sûr que leur établiſſement civil ou ſocial, eſt ancien.

ON N'A PAS LIEU de croire que les Habitans fuſſent très-nombreux, lorſqu'ils occuperent ces Iſles pour la premiere fois; mais l'aiſance avec laquelle ils pourvurent à leurs premiers beſoins, la puberté qu'atteignirent de bonne heure leurs enfans dans un climat ſi doux, le peu de maladies qui attaquent les Nations accoutumées à une nourriture ſimple & ſaine, ſont des raiſons de penſer qu'ils s'accrûrent & ſe répandirent bientôt ſur les différentes Iſles : la

FONDEMENS des Sociétés.

mer & les fruits des arbres leur offroient une subsistance facile ; mais, à mesure qu'ils se multiplierent, ils furent plus embarrassés de se nourrir ; il leur fallut donc inventer des moyens de se procurer des alimens : ils cultiverent sur-tout ces plantes, dont les productions spontanées, les avoient nourris d'abord ; ils planterent des cocotiers, des bananiers des pommiers de la mer du Sud, des yambos & des arbres à pain, ainsi que des ignames, des patates douces, deux espèces d'eddoës, le tacca & la canne de sucre. Les individus qui eurent cette industrie & cette prévoyance, en recueillirent les fruits, &, comme cet exemple fut suivi par d'autres, la culture devint plus universelle ; ils ne tarderent pas à reconnoître que les paresseux, les puissans & les usurpateurs les dépouilloient de leurs propriétés, & ils s'associerent pour défendre leurs plantations : ils stipulerent d'abord entr'eux de ne pas attenter à leurs cultures respectives, & de se secourir contre les attaques des autres ; les plantations s'augmenterent, s'étendirent, & furent de toutes parts environnées d'autres cultures ; alors chacun commença à regarder le terrain occupé par ses arbres ou ses plantes ; comme ayant un rapport plus immédiat avec sa personne ; ou avec la famille ou la société à laquelle il appartenoit ; de-là naquirent les premieres idées de propriété : des conventions autorisées par un consentement mutuel, s'établirent peu-à-peu, & c'est ainsi que se formerent ces loix qui s'établissent plutôt ou plus tard chez les Nations qui ont des propriétés. L'expérience de quelques années leur apprit à distinguer le sol & les saisons les plus propres à chacune des plantes ; la méthode la plus facile & la plus utile de préparer le sol destiné à les reproduire, & les moyens de les

de les préserver de tous les dangers : pour conserver ces comestibles comme provisions, pour les préparer, il fallut de nouveaux efforts d'imagination, & différentes expériences. Les Isles, à raison de leur étendue bornée, sont plus propres à accélérer la civilisation, que les grands continens, car les Habitans des continens ayant trop d'espace, errent & se dispersent : s'ils se dégoûtent, ou s'ils se trouvent mécontens, ils s'éloignent, sans former des associations, & sans faire de Réglemens pour se secourir mutuellement ; &, comme ils trouvent assez de fruits spontanés sur un vaste terrain qui n'est pas occupé, ou que la chasse ou la pêche suffisent pour les faire vivre, ils ne s'avisent pas de pourvoir à leur subsistance par une culture laborieuse ; mais, dans les petites Isles, où le nombre des Insulaires est trop peu considérable pour s'aider mutuellement, ou pour former une société puissante, ou ne peut varier les cultures, & où il n'y a pas de plantations étendues, on ne doit pas s'attendre à trouver des peuplades aussi bien ordonnées, que dans un pays assez grand, qui offre des expositions de terrains de toute espèce : je crois donc que les plus grandes des Isles du Tropique, doivent être les plus heureuses & les plus civilisées, d'autant mieux qu'il n'y en a aucune d'une trop vaste étendue.

FONDEMENS des Sociétés.

ON A DÉJA PROUVÉ que Taïti & les autres Isles de la Société, sont, à cet égard, plus près du bonheur, qu'aucune des Nations que nous avons rencontrées.

LES HABITANS des Isles ont, sur beaucoup de choses, des idées qui ne se sont jamais présentées aux

FONDEMENS des Sociétés.

autres Habitans de la mer du Sud : leur esprit un peu cultivé, a de la facilité & de la pénétration ; ils ont de la vivacité & de l'imagination dans le caractère ; ce qui est encore plus heureux, une éducation simple, mais raisonnable, une organisation excellente, & la douceur du climat disposent leur ame à la bienfaisance, & remplissent leurs cœurs de sentimens doux & intéressans : un étranger parvient tout de suite à gagner leurs bonnes graces, quoiqu'ils n'aient aucun avantage à espérer de cette liaison ; s'il tombe malade, s'il est indisposé, s'il se trouve dans l'embarras, ou même fatigué, s'il a besoin de quelque rafraîchissement, ils essaient tous à l'envi de le secourir, & de lui procurer ce dont il a besoin ; ils sont capables de l'attachement le plus vif, & de l'amitié la plus noble. Parmi nos sociétés dégénérées il y a peu d'exemples de liaisons aussi fortes que celles qui les unissent. Comme j'ai senti les émotions paternelles & le plaisir d'avoir d'aimables enfans, je me flatte de n'être pas un Juge incompétent sur cette matiere ; mais je dois avouer que la plupart de leurs enfans & de leurs jeunes gens me captivoient par des manieres si insinuantes ; ils témoignoient tant de confiance, de franchise & de gratitude des petits présens que j'avois coutume de leur faire ; ils étoient si empressés de me rendre de petits services, & de m'avertir de la disposition au vol de quelques-uns de leurs compatriotes, que je conçus un extrême attachement pour plusieurs d'entr'eux ; & ce sentiment n'étoit pas aussi différent de l'affection paternelle, qu'on pourroit l'imaginer, vu la diversité de nos mœurs, & de notre maniere de penser : je reconnus de quel prix est la bienfaisance quand elle remplit le cœur,

& quels raviſſans plaiſirs elle procure à l'ame : elle ne fait de tous les hommes qu'une même famille ; par elle, les jeunes gens des contrées éloignées deviennent freres ; & les vieillards d'une Nation trouvent des fils dans les enfans d'une autre : toutes ces diſtinctions, qu'ont introduit l'ambition, les richeſſes & le luxe, diſparoiſſent, & l'habitant d'une région du Pole, rencontre un ami zélé dans la Zone Torride ou chez les Antipodes. J'étois vraiment affligé de voir un peuple ſimple & innocent inférieur à nous à tant d'égards, l'emporter cependant ſur nous en bonté de caractère & en bienveillance, malgré nos excellentes Loix, malgré nos Arts & nos Sciences, & malgré tous nos Moraliſtes.

FONDEMENS des Sociétés.

LES TAÏTIENS, comme individus, ſont doués des qualités domeſtiques dont on vient de parler ; mais ils ſentent auſſi tous les avantages de l'union ſociale ; & d'après la connoiſſance imparfaite que nous avons de leur langue ; d'après le peu de ſéjour que nous avons fait parmi eux ; & les inſtructions légeres que nous ont donné *Maheine* & *Omaï*, j'ai lieu de croire que leur ſociété civile a été originairement fondée ſur l'autorité paternelle & ſur celle des Patriarches. Le mari & l'épouſe, que l'amour unit, forment la premiere aſſociation : dans ces régions fortunées, on multiplie ces aſſociations pour obéïr à la Nature, pour s'aider, & dans la douce eſpérance de ſe reproduire dans une nombreuſe poſtérité. Chez les peuplades plus dégénérées on ſe marie pour contenter ſes deſirs, pour ſe faire ſervir par les femmes, que l'oppreſſion & la coutume ont condamnées à une eſpèce de ſervitude, & enfin pour acquérir

FONDEMENS des Sociétés.

plus de force & de puiſſance, en mettant au monde beaucoup d'enfans. L'amour & le mariage plus épurés chez les Taïtiens, produiſent ces tendres ſoins, qui en font le charme, & la vie des époux n'eſt pas troublée par autant de diſputes & de tracaſſeries que parmi nous. Les enfans de ces aimables couples remarquent, de bonne heure, la félicité de leurs parens; ils deſirent d'en jouir par le mariage dès que la Nature leur parle de ſes beſoins, & qu'il trouve une compagne dont les ſentimens ſoient d'accord avec les leurs: ces idées ſimples, mais ſublimes de l'union conjugale, ſe perpétuent ainſi chez ces peuplades vertueuſes. Mais, avant que les enfans atteignent l'âge de diſcrétion & de maturité, les parens prennent un ſoin particulier de leur éducation. Ils répriment les écarts de leurs paſſions; ils leur inſpirent l'amour de l'ordre, de l'induſtrie, & des principes de bienfaiſance & de gratitude. J'ai vu des meres punir l'opiniâtreté & la déſobéïſſance des leurs, & quoiqu'elles les aimaſſent paſſionnément, elles avoient cependant le courage de ſe ſurmonter; j'en ai vu d'autres faire des remontrances aux enfans ſur leur conduite, & les ſupplier d'en changer; ce qui prouve qu'elles ont des idées de rectitude morale, d'ordre & de ſubordination filiale, & de la néceſſité de former l'eſprit des jeunes gens. Cette éducation n'eſt pas inutile; car nous avons remarqué pluſieurs familles où l'on retrouvoit, parmi les individus, un attachement & une tendreſſe extrêmes: les plus jeunes avoient du reſpect & des égards pour les vieux; & ſi un danger très-éloigné menaçoit quelqu'un d'eux, tous s'affligeoient & prenoient l'alarme. Les ordres des anciens & des meres étoient exécutés avec un empreſſement & une affection extraordinaires:

le pere paroiſſoit animer toute la famille par ſa ſageſſe, ſa bonté, & ſon expérience.

FONDEMENS des Sociétés.

SI PLUSIEURS FAMILLES trouvent un de leurs Chefs qui ſoit ſupérieur aux autres par ſa ſageſſe, ſon expérience, ſa valeur & ſa bonté, elles le regardent comme leur pere commun; elles ſe ſoumettent à ſes remontrances comme à des ordres, & ſes conſeils deviennent auſſi ſacrés & auſſi inviolables que des Loix. Cette réunion volontaire répand dans tous les membres l'attachement & l'eſprit d'ordre & de régularité. Si le fils de ce Chef a aſſez de talent, d'adreſſe & de bonté pour marcher ſur les traces de ſon pere, il ſuccède à ſon autorité; la ſociété s'accoutume peu-à-peu à regarder ſes Chefs avec une certaine vénération; & elle accepte pour héritier préſomptif l'enfant de celui qui s'eſt diſtingué par de grandes qualités à la tête de la Peuplade. Comme les Réglemens pour le bien-être de la ſociété ſont ſur-tout faits par ce Chef; comme il eſt le premier à défendre la liberté & la propriété de tous contre les uſurpateurs, comme il décide entre les individus dans les querelles particulieres, & qu'il punit les pertubateurs du repos public, toute l'autorité de la Peuplade eſt concentrée en lui; & comme il a d'ailleurs des occaſions fréquentes de devenir riche, ſoit par les contributions volontaires de ſes ſujets, ou par l'adminiſtration de ce qui conſtitue la richeſſe publique, il augmente de jour en jour ſon influence & ſon pouvoir, & ſa famille participant à ces avantages, forme une claſſe diſtinguée de la commune.

SI LA PEUPLADE eſt attaquée ou inſultée par une autre

FONDEMENS des Sociétés.

Peuplade, ſi tous les individus ſe réuniſſent pour ſe venger & châtier les pertubateurs de la paix, on peut ſuppoſer que la Peuplade vaincue tombe dans une condition inférieure à celle du dernier individu de la communauté victorieuſe, & qu'il s'établit par-là une nouvelle diſtinction de rangs : tels ſont les effets de l'union matrimoniale, de l'autorité paternelle & de l'autorité d'un Chef, & telle eſt l'origine des rangs à Taïti, aux Iſles de la Société & des Amis.

LE GRAND CHEF s'appelle *Arée-Rahai ;* tous les individus de ſa famille ſont *Arées*, & ils ont des propriétés en terres : outre les priviléges & les titres de leur naiſſance, pluſieurs gouvernent différens Diſtricts ou Whennuas de l'Iſle, & ils portent le nom du Diſtrict confié à leurs ſoins. Ainſi *Happai*, pere d'*Otoo*, étoit *Arée n'o-parre*, Chef d'O-parre ; *O-Retti* étoit Chef d'*O-Hiddea ;* O-Amo étoit Chef de *Paparra ; T-Owha* & *Potatou* gouvernoient enſemble *Atahooro ; Toppare* avoit le commandement de *Matavai*, & *Toomatoroa* celui de *Tittahaw*. Il y a en outre une claſſe d'Inſulaires, appelés *Manahounes*, qui ont des terres, & ceux qui compoſent la derniere claſſe de la ſociété ſe nomment *Toutous*.

PLUSIEURS MOTS de la langue des Malais, ſe trouvant dans l'idiome de Taïti & de ſes différens dialectes, on peut conjecturer de quel pays viennent ces Inſulaires. Je ne prétends pas aſſurer qu'ils deſcendent immédiatement des Malais ; mais bien des raiſons me portent à croire qu'ils deſcendent de quelques Tribus qui ont du rapport avec

eux. Il eſt sûr que les Tagalas & les Pampangas deſcendent des Malais: Gemelli Carréri affirme qu'ils viennent du continent de Malacca, & ils avouent eux-mêmes qu'ils viennent de Bornéo (*a*). Les Inſulaires des Larrons parlent une langue, qui approche de celle des Tagalas (*b*). D'après le voiſinage de quelques-unes des Iſles de la Nouvelle-Caroline, & la reſſemblance des uſages & des mœurs des Inſulaires qui les habitent, il eſt probable que la même Nation eſt répandue ſur ce vaſte grouppe d'Iſles, qui s'étend à plus de trente degrés en longitude, & de-là juſqu'aux Iſles de Byron, & juſqu'à quelques-unes de ces Iſles où l'on parle le dialecte de Taïti il n'y a pas une ſi grande diſtance : c'eſt ainſi qu'on peut ſuivre les premieres migrations des Tribus, qui ont peuplé originairement les Iſles orientales de la mer du Sud. Si on ajoute que les mœurs & les uſages des Habitans des Iſles Carolines, reſſemblent aux mœurs & aux uſages des Iſles des Amis, ma conjecture acquérera une nouvelle force.

FONDEMENS des Sociétés.

UN VOYAGEUR Philoſophe (*c*) nous apprend que les Malais ont une eſpèce de ſyſtême féodal, dans lequel on remarque pluſieurs diſtinctions de rang, à-peu-près comme aux Iſles de la Société, & qu'ils poſſédent auſſi leurs terres

---

(*a*) Voyage autour du Monde, de Gemelli Carréri, *Tome V, page* 64.

(*b*) Voyez l'Hiſtoire des Iſles Marianes, par le P. Gobien; Paris, 1700, *in*-12, & l'Extrait du ſecond Livre de Gobien, dans l'Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales, *Vol. II, page* 496.

(*c*) M. Lepoivre.

FONDEMENS des Sociétés.

par une eſpèce de conceſſion féodale. Le grand Chef ou le Roi accorde aux Chefs inférieurs un Diſtrict ou Province; il donne d'autres cantons au reſte des Arées ou des Chefs, & même aux Manahounes, quoiqu'ils ne ſoient pas de la Famille Royale. Les Chefs des Provinces, ainſi que les Arées inférieurs, font cultiver leurs Domaines par les Toutous, qui ſont obligés de livrer des fruits & des racines pour la ſubſiſtance de leurs Maîtres, de pêcher, de conſtruire des maiſons & des pirogues, de manœuvrer les pirogues en tems de guerre & en tems de paix, & d'exécuter, en un mot, tous les travaux qu'on leur impoſe; ils obtiennent pour leur ſalaire une petite partie des productions & des poiſſons que raſſemblent leurs ſoins. Les Chefs ont coutume de partager ce dernier article avec beaucoup d'équité entre leurs Vaſſaux, quand il arrive à ceux-ci d'en prendre une grande quantité. Les Manahounes, ſes freres & ſes enfans, cultivent la terre qui leur a été accordée, & je n'ai jamais obſervé qu'ils euſſent des Toutous. En tems de guerre, le Chef ſuprême ordonne un armement de l'avis de ſes parens & des Gouverneurs des Provinces, qui paroiſſent avoir beaucoup d'influence dans les affaires publiques. Comme les côtes ſeules de ces Iſles ſont habitées, l'attaque ſe fait communément par mer. Voilà pourquoi il y a toujours, ſous de vaſtes hangards, une quantité conſidérable de pirogues de guerre, qu'on équipe au premier mot du Souverain: chacun des Chefs inférieurs & des Manahounes, poſsède une de ces pirogues de guerre, où il fait le ſervice à bord en qualité de Guerrier, & les Toutous pagayent ou manœuvrent. Les Commandans des diſtricts y réglent tout, ils adminiſtrent la Juſtice: leur autorité eſt

auſſi

aussi grande que celle du Roi : cependant, dans les occasions extraordinaires, le Monarque interpose son autorité. Le Chef de Huaheine ordonna à son *Hoa* (*a*) d'aller, dans le district d'un autre Chef, annoncer qu'il apportoit les ordres de l'*Arée-Rahai*, qui vouloit qu'on saisît les voleurs, ainsi que certaines choses dérobées, dont il ajoutoit l'énumération : on nous rendit le même jour une partie des choses qu'on nous avoit prises, &, le lendemain, on se disposoit à punir les coupables en notre présence ; mais nous étions déjà fort loin en mer. On a parlé dans la Relation du Voyage, de la flotte destinée contre *Iméo*, dont nous vîmes la revue : chaque Chef de district fournissoit son contingent de pirogues. O-too, le Chef suprême d'O-Taïti-Etée, ou de Tiarraboo, se disposoit à monter à bord, suivant son devoir ; mais, n'étant pas versé dans l'art de la guerre, il ne devoit pas commander la flotte ; il nous apprit qu'il seroit sur une des pirogues en qualité de guerrier : le gouvernement du pays est donc une espèce de systême féodal ; mais il a beaucoup de restes de l'ancienne forme patriarchale ; &, comme il est fondé sur des principes d'humanité & de bienveillance, & sur la simplicité primitive de la Nature, il tempere les défauts de la féodalité.

FONDEMENS des Sociétés.

LES TAÏTIENS conviennent que jadis ils furent Cannibales, & leurs Chefs, leurs Manahounes & leurs guerriers étant plus blancs que les Toutous, on a lieu de sup-

(*a*) *Hoa* signifie un Ami, ou Chef de la suite du Roi : nous l'appelerions un Gentilhomme de la Chambre : le Roi de Taïti en a un assez grand nombre, qui servent par tour.

FONDEMENS des Sociétés.

poser que les premiers Habitans des Isles de la mer du Sud, étoient de la race des Papous & des Insulaires de la Nouvelle-Guinée & des environs, & qu'ils mangeoient des hommes comme eux : il est probable que les anciens Malais de la péninsule de Malacca, se répandirent insensiblement par hasard, ou à dessein, sur les Isles des mers de l'Inde, d'abord à Bornéo, ensuite aux Philippines, qu'ils s'étendirent de-là aux Isles des Larrons, aux Nouvelles-Carolines & aux Pescadores, & enfin qu'ils allerent aux Isles des Amis, à celles de la Société, aux Marquises & à l'Isle de Pâque à l'Est, & jusqu'à la Nouvelle-Zélande au Sud. Cette migration paroît avoir été successive, & depuis le premier établissement des Malais à Bornéo, il s'écoula peut-être plusieurs siécles jusqu'à l'arrivée de ces peuplades à la Nouvelle-Zélande & à l'Isle de Pâque : dans chaque établissement, leurs mœurs & leurs usages varierent un peu suivant le climat, & suivant la position de chaque terre qu'ils occuperent ainsi par degrés ; & comme ils éprouverent sans doute de la résistance, de la part des peuples aborigènes qui occupoient les différentes contrées, il fallut répandre du sang, il fallut beaucoup de tems & de travaux pour les subjuguer entièrement. Sur les grandes Isles de Bornéo, Luçon, Mindanao & quelques-unes des Moluques, ils n'ont pas été vaincus, mais ils se sont retirés dans l'intérieur des montagnes ; ils y vivent encore, & ils y sont connus sous les noms de Byajos, de Negrillos, Zambales, Allfoories, &c. &c. Les Aborigènes des Isles des Amis & des Isles de la Société furent subjugués, & devinrent Toutous : leurs conquérans plus civilisés & plus polis, établirent un Gouvernement doux & humain ; ils y intro-

duisirent le systême féodal de quelques Peuples de l'Orient ou des Malais, & ils tâcherent d'éteindre, parmi leurs nouveaux sujets, l'habitude de l'antropophagie établie universellement chez toutes les peuplades noires aborigènes des Isles de la mer du Sud : ils y réussirent si bien, qu'il ne reste plus à Taïti que le nom & un souvenir confus de l'usage de manger des hommes. Cette hypothèse explique d'ailleurs les différentes traditions des Taïtiens qui connoissent, dans les environs de leur pays, une autre Isle, appelée *Mannua*, habitée par des Cannibales. Je crois qu'à la Nouvelle-Zélande, les Tribus Malaises les plus civilisées, se mêlerent avec les Aborigènes, & que l'aspect sauvage de cette contrée déserte, ainsi que sa vaste étendue, contribuerent à perpétuer l'antropophagie, & à former un assemblage de coutumes barbares : la civilisation reculant au lieu de faire des progrès, quoique les Naturels eussent emprunté la langue des nouveaux venus, à laquelle ils joignirent quelques termes de la leur. Il faut peut-être mettre aussi les féroces Habitans de l'Isle *Sauvage*, qui sont de couleur tannée, au nombre de ceux que les Tribus Malaises n'ont pas encore pu subjuguer ; & puisque les Insulaires de Tanna connoissent une langue absolument différente de la leur qu'ils appellent Idiôme de *Footoona*, ou d'*Irronam*, lequel idiôme correspond avec le dialecte qu'on parle aux Isles des Amis, il paroît de-là que les Tribus Malaises s'efforcent encore de se répandre sur les différentes Isles de la Mer du Sud, & d'en conquérir les peuplades aborigènes. J'espere que ces conjectures engageront les Navigateurs à examiner les idiômes, les mœurs, les usages, le tempérament, & la couleur des Habitans

FONDEMENS des Sociétés.

des diverſes terres de cette mer, afin de remonter d'une maniere plus certaine, à l'origine & aux migrations de ces peuples, & de jeter plus de jour ſur cette partie intéreſſante de l'Hiſtoire de l'Homme.

PLUS nous nous ſommes approchés des Iſles Occidentales ou des Iſles des Amis, & plus nous avons obſervé de reſpect & de marques extérieures de ſoumiſſion de la part du bas-peuple envers les Chefs & les Rois. A l'Iſle de Pâque & aux Marquiſes, nous n'avons remarqué preſqu'aucune différence entre le Chef & les Sujets, ſeulement le Chef avoit un vêtement plus brillant, quelques perſonnes de ſuite, & on l'appeloit toujours *Aréeke* ou *A-ka-hai*. A Taïti & aux Iſles de la Société, les Inſulaires des derniers rangs, ôtent, par reſpect, leur vêtement ſupérieur devant leur *Arée-Rahai*; mais à *Tongatabbu* & à l'Iſle de *Horn*, (*a*) les gens du bas-peuple ont pour le Chef ſuprême ou le *Latoo*, tout le reſpect imaginable; ils s'étendent par terre devant lui, & ils mettent ſon pied ſur leurs cols. Les Tamolas ou les Nobles des Iſles des Larrons ſont auſſi fort révérés, & aucun homme du peuple n'oſe en approcher de peur de les ſouiller (*b*): ces faits ſemblent indiquer que les Naturels de la mer du Sud ont changé quelques-uns de leurs uſages, & qu'ils ont modéré le reſpect dû à leurs Chefs, à meſure qu'ils ſe ſont écartés du pays qui fut la patrie de leurs premiers Ancêtres: c'eſt par-là

(*a*) Voyez la Collection des Voyages à la Mer du Sud, par Dalrymple, *Vol. II*.

(*b*) Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales.

que les Taïtiens ſont parvenus à cet heureux milieu qui ſatisfait tous les rangs, & qui établit leur bonheur ſur une baſe ſolide. Les égards qu'on a pour le Roi ſont décens & néceſſaires. Le Prince a aſſez d'autorité & de puiſſance pour faire du bien à ſes Sujets, ſans pouvoir les opprimer; & il acquiert le titre de Pere de ſon Peuple ſans jamais devenir tyran. Les Chefs des diſtricts concourent à la dignité Royale; mais, en même-tems, ils lui ſervent de barriere; ils forment le Grand-Conſeil de la Nation, qui s'aſſemble pour des affaires importantes, ſur-tout pour délibérer touchant la paix & la guerre; ſans leur conſentement le Monarque n'eſt pas le maître de rien entreprendre qui influe ſur le repos & ſur la ſûreté publique, ni de punir un des Chefs; il eſt incapable, ſans eux, d'exécuter de grandes entrepriſes; car s'ils le voyoient diſpoſé à abuſer de ſon pouvoir, ils refuſeroient de l'aider avec les forces de leur diſtrict, ou ils s'aſſocieroient avec ceux que le Prince deſireroit d'opprimer; ils arrêtent ainſi ſon penchant au deſpotiſme, en balançant ſon pouvoir ou en empêchant l'accroiſſement de ſa prérogative. La guerre contre le Chef de *Moréa*, un des cantons de l'Iſle d'Iméo, que les Taïtiens alloient entreprendre après notre départ, & dont nous vîmes les grands préparatifs, confirme la vérité de cette aſſertion. Les Chefs des différens Cantons étant ſoumis au Roi, n'oſent pas opprimer leurs Sujets, qui porteroient leurs plaintes devant le Monarque, ou qui ſe réuniroient, afin de ſe défendre contre les concuſſions & la tyrannie de leurs Maîtres. La facilité qu'on a de ſe procurer dans ces Iſles, les choſes néceſſaires à la vie, & même celles qui paſſent pour des objets de luxe, ainſi que le

FONDEMENS des Sociétés.

FONDEMENS des Societés.

caractère humain & bienfaisant de ces peuplades, ont prévenu, jusqu'à présent, l'oppression des Toutous; & si la morale de ces Insulaires ne se corrompt point par le commerce avec les Européens, s'il ne s'introduit pas, parmi eux, de nouveaux objets de luxe, qu'on ne puisse se procurer que par des travaux pénibles & serviles, le bonheur de la derniere classe du peuple sera probablement de longue durée. Maudit soit l'Européen méchant qui osera former un plan ou des desirs capables de rendre malheureux cette race fortunée!

ILS ONT SUREMENT des loix d'usages & des Réglemens relatifs au bon ordre de leurs sociétés; la propriété & la vie des individus sont sans doute en sûreté, & ils infligent des châtimens à ceux qui transgressent ces Réglemens, & qui troublent le repos public. Lorsque des Taïtiens eurent volé le fusil de la sentinelle placée aux tentes sur la pointe Vénus, la sentinelle fut conduite à bord pour y être emprisonnée; &, avant le châtiment qu'on lui infligea pour sa négligence, on lut les articles de l'Ordonnance devant tout l'Equipage assemblé sur le pont; chacun se découvre pendant cette cérémonie. Les Naturels, dont plusieurs étoient parens du Roi, remarquant qu'on faisoit quelque chose d'extraordinaire, montrerent beaucoup d'empressement de savoir ce que signifioit le long *para-parore* ou la longue harangue, je leur dis que c'étoit l'*ordre du grand Roi de notre Nation*; sur quoi ils se dirent tous les uns aux autres que c'étoit *Méera*, mot qui, je crois, signifie *Loi* ou *Réglement*. Ils nous apprirent souvent qu'ils se défont des voleurs, en les noyant dans la mer, après leur avoir attaché une grosse

pierre au cou; mais chez un peuple qui a tant d'innocence & de bonté, & si peu de besoins, ce crime doit être rare. L'assassinat paroît inconnu parmi eux; nous les avons vu fréquemment se disputer & se battre; mais, les spectateurs ne manquoient jamais de les séparer: leurs cœurs n'étant pas encore assez corrompus pour différer leur vengeance à un autre tems, & former de sang-froid un plan perfide, afin de l'exécuter ensuite avec moins de risque; en véritables enfans de la Nature, ils repoussent sur-le-champ les torts réels ou imaginaires qu'on leur fait; mais, dès que leur ressentiment a éclaté, ils cédent à leurs compatriotes qui veulent rétablir la paix, & ils se réconcilient aisément avec leurs antagonistes.

LES CHEFS donnent quelques exemples d'infidélité conjugale; &, comme en Europe, le vice semble attaché à leur rang. Les Naturels nous ont appris qu'ils punissent l'adultere de mort; mais nous n'avons pas été témoins d'une pareille peine; le mari infidèle que j'ai vu, essuya seulement des injures & des reproches amers de la part de sa femme en colere, dont la fureur se ralluma pour aller battre la belle qui avoit séduit son époux.

CES ISLES jouissent de presque tout ce qui leur est nécessaire; mais les mœurs y sont déjà si polies, que les Insulaires recherchent des objets de parure & de luxe qui ne se trouvent pas dans leur pays, ou du moins qui n'y sont pas aussi abondans que sur les terres des environs. Bora-Bora, & O-Taha sont remplis de cocotiers dont ils tirent une huile très-connue aux Indes Orientales; les Taïtiens

FONDEMENS des Sociétés.

& les Insulaires du voisinage parfument, avec cette huile, leurs vêtemens, leurs cheveux, & quelquefois leurs corps. Les cocotiers n'étant pas assez nombreux à Taïti pour y fabriquer toute l'huile qu'ils consomment, & les Naturels de Bora-Bora & O-Taha, de leur côté, ne pouvant pas fabriquer autant d'étoffes qu'à Taïti, où l'on cultive beaucoup de mûriers à papier, il y a des hommes qui, chaque année, entreprennent un voyage de Taïti à Tanna & à Bora-Bora, afin d'y échanger des quantités considérables d'étoffes contre des cylindres de roseau de bambous, remplis d'huile de cocos. Les Isles-Basses ont une race de chiens à longs poils blancs; les Naturels se servent de ces poils pour orner leurs cuirasses & leurs hausses-cols; les militaires & les Habitans de ces Isles-Basses, ne pouvant pas cultiver les mûriers sur leurs bancs sablonneux, qui renferment des lagunes salées, ces besoins réciproques forment une espèce de commerce & d'échange entre les Naturels des Isles-Hautes & ceux des Isles-Basses.

LES PLUMES ROUGES des perroquets se placent en forme de queue à l'extremité des glands que portent les Guerriers, & ils en font aussi de petits panaches réunis par de la bourre de cocos, qu'ils emploient pendant leurs prieres. Le perroquet de Taïti a très-peu de plumes rouges, & même elles sont sales; mais plus à l'Ouest, il y a des Isles où l'on trouve de jolis perroquets, remarquables par la beauté de leurs plumes rouges. Une de ces Isles-Basses est inhabitée; elle gît à environ dix jours de voile de Taïti, & on l'appelle *Whennua Ooroa; la Terre des plumes rouges;* les Naturels des Isles de la Société y vont, de tems en tems, chercher

Fondemens des Sociétés.

chercher de ces plumes, qui ſont un article précieux du commerce, & il n'y a rien qu'un Taïtien ne donne pour en acquérir une; nous avions apporté d'Angleterre des plumes rouges très-brillantes; mais ils reconnurent bientôt que c'étoient des plumes de coq teintes; ils n'y mettoient aucun prix, ils les prenoient bien; mais ils ne vouloient rien accorder en retour. Lorſque nous relâchâmes pour la ſeconde fois à Taïti, en 1774, après avoir pris à Tonga-Tabu de véritables plumes rouges, nous les échangeâmes contre des cochons; article de commerce le plus précieux qui ſoit parmi eux, & même contre des habits de deuil, que les Naturels avoient refuſé de vendre à M. Banks, en 1769, & lors de notre premiere relâche, en 1773. On a parlé, dans la Relation, de leur fureur pour ces bagatelles.

Depuis qu'ils connoiſſent les Européens, les outils de fer ſont fort recherchés; les Eſpagnols ont les premiers porté ce métal chez ces Inſulaires, & je crois que le nom qu'ils lui donnent à Taïti eſt d'origine Eſpagnol; car, quand Olivier *de Noort* alla, en 1600, à *Guaham*, une des Larrones, il vit plus de deux cens pirogues remplies de Naturels, qui s'avançoient avec des noix de cocos, des bananes, des cannes de ſucre, du poiſſon, &c. & ils deſiroient tous d'échanger ces rafraîchiſſemens contre du fer, en criant à haute voix *hierro! hierro!* terme qui, en Eſpagnol, ſignifie *fer*, & dont la prononciation n'eſt pas très-différente de *yurée*, qui, dans la langue de Taïti, exprime le fer; & comme les Larrones, ainſi que Taïti, ou du moins quelques-unes des Iſles voiſines, furent découvertes par les Eſpagnols, il paroît hors de doute qu'*yurée* eſt *hierro*

FONDEMENS des Sociétés.

corrompu. Le naufrage d'un des vaiſſeaux de Roggewin, en 1722, ſur l'Iſle-Baſſe d'O-Anna, fournit à ces Inſulaires une nouvelle proviſion de fer: les ancres que perdit M. de Bougainville à *O-hidea*, furent enſuite relevées par les Naturels, & le Roi de Taïti en envoya une comme un préſent extraordinaire à O-Punée, Roi de Borabora. Enfin les Anglois y ont porté une ſi grande quantité d'outils de fer, ſur-tout de haches, de gouges, de rabots, de ſcies, de forêts, de villebrequins, de fiches, de clous de toute grandeur, qu'ils ne perdront pas aiſément l'habitude de ces inſtrumens, & il eſt plus difficile encore qu'ils en perdent jamais le ſouvenir. Toutes ces Nations conſervent, en effet, avec un ſoin extrême, les plus petits morceaux de fer, pendant un grand nombre d'années, ainſi que le prouve le petit clou attaché au manche de bois que nous vendit un des Naturels de Tonga-Tabu. Ce clou venoit, ſans doute, de Taſman qui y aborda en 1643, & par conſéquent on l'avoit conſervé cent trente ans. Les verroteries y ſont très-communes depuis nos différentes expéditions dans les mers du Sud, parce qu'on en a échangé des quantités incroyables contre des noix de cocos, des ignames & du fruit à pain: il faut remarquer que les Taïtiens préferent les grains blancs & tranſparens, que les Habitans des Iſles des Amis mettent un grand prix aux noirs; & que ceux de la Nouvelle-Zélande recherchent, avec beaucoup d'empreſſement, les pendans d'oreilles verds & les boutons de verre, verds ou rouges. Tanna tire d'Irromanga le bois de Caſuarina, avec lequel on fait des maſſues; les haches de lave ſolide noire viennent d'Anatton & celles de coquillages blancs viennent d'Immer.

Ainſi, chaque pays échange ſes ſuperfluités contre les articles qui lui manquent.

Fondemens des Sociétés.

Notre séjour à Taïti a fait la fortune de pluſieurs individus, qui ont paſſé tout-à-coup d'un état d'abjection & de miſere à un état d'opulence & de diſtinction. Tout homme qui acquiert des richeſſes, a le droit d'en diſpoſer comme il lui plaît. Les Chefs ne s'emparent pas de ce qu'il acquiert; il en eſt de même à l'Iſle de Pâque, aux Marquiſes, à la Nouvelle-Zélande, aux Nouvelles-Hébrides & à la Nouvelle-Calédonie; mais aux Iſles des Amis *Attaha*, un des Chefs inférieurs fut obligé de livrer à *Latoo-Ni-Pooro* tous les préſens qu'il avoit reçus. Les autres Chefs étoient ſoumis à la même loi; mais le Prêtre n'étoit pas obligé de rendre cette eſpèce d'hommage au Chef ſuprême. Quand les Taïtiens des derniers rangs voloient des choſes précieuſes, les Chefs les prenoient en entier, ou du moins ils en avoient une part; mais ils n'enlevoient jamais aux Toutous ce que ceux-ci recevoient en échange, des comeſtibles, des étoffes, des meubles & des armes qu'ils vendoient. Nous remarquions cependant que bientôt après, le propriétaire de nos richeſſes les diſſipoit peu-à-peu en faiſant des préſens, ou en mettant des contributions volontaires dans le tréſor des différens Chefs: il nous parut que ces Chefs étoient ſeuls propriétaires de toutes les petites & de toutes les grandes haches, & qu'en certaines occaſions, il en accordoient l'uſage à leurs ſujets, probablement en ſe faiſant payer. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que cet uſage s'obſerve aux Iſles *Carolines*, où les Habitans donnent tout le fer qu'ils trouvent ſur les vaiſſeaux, qui

Fondemens des Sociétés.

périssent sur leurs côtes, à leurs Tamoles ou Chefs, qui fabriquent avec ce fer divers instrumens qu'ils louent ensuite fort cher à leurs sujets (*a*). La véritable richesse des Taïtiens, des Habitans des Isles de la Société, des Marquises, des Isles des Amis, & même de l'Isle de Pâque, consiste dans la possession des terres, que les *Manahounes* cultivent; les Domaines des Chefs, ainsi que ceux du Roi, sont cultivés par leurs propres Toutous, qui nourrissent les cochons & les chiens de leurs Maîtres; ils prennent soin des bananiers, des arbres à pain & des pommiers, des cannes de sucre, des ignames, des eddoës, des *tacca*, des patates, & des autres végétaux utiles. Ces serviteurs plantent les mûriers, & ils en travaillent l'écorce; ils font les provisions de *mahei* ou de pâte de fruit à pain, ils pourvoient enfin à tout ce qui est nécessaire à la nourriture, à l'habillement & au logement de leurs Maîtres paresseux. Ainsi, l'opulence du Chef dépend du nombre des Toutous & de l'étendue de ses Domaines. Ce que je vais rapporter, annonce que les Toutous semblent être une espèce de propriété appartenante aux Chefs & aliénable au gré du Maître; dès que notre ami *Mahine* eut trouvé ses parens à Taïti, ils lui présenterent un jeune-homme d'environ treize à quatorze ans, appellé *Poë-tea-tea*, qui, par cette cession, devint son Toutou, & qui, sur-le-champ, prit un attachement extraordinaire pour son nouveau Maître, & pour tout notre équipage.

Afin d'accroître les richesses des Taïtiens, nous leur

(*a*.) Histoire des Navigations aux Terres Australes, *Vol. II.*

laiſsâmes, en 1773, des chèvres qui avoient déjà produit des chevreaux lors de notre retour à Taïti, l'année ſuivante. Les cochons & les chiens ne ſont pas connus ſur toutes les Iſles de la Mer du Sud : les Iſles-Baſſes ont des chiens, mais point de cochons; les Habitans de la Nouvelle-Zélande n'ont point de cochons, & à la Nouvelle-Calédonie, il n'y a ni cochons ni chiens. Nous avons donné les premiers chiens à Amſterdam, &, à Tanna, les premiers cochons, les premieres volailles à la Nouvelle-Zélande, & nous avons laiſſé à la Nouvelle-Calédonie, un couple de chiens & un de cochons. Ils doivent avoir eu autrefois des chiens d'Amſterdam, parce qu'ils connoiſſent cet animal qu'ils nomment *ghoorée;* mais il paroît qu'ils ont perdu l'eſpèce par quelque accident, quoique les deux quadrupèdes, qu'on trouve dans les Mers du Sud, ſoient très-prolifiques, & qu'ils prennent très-bien leur croiſſance dans ce beau climat, ils ne ſont pas aſſez abondans pour que chaque famille en puiſſe faire ſa nourriture ordinaire. Le gros de la Nation eſt obligé de vivre ſur-tout de végétaux.

FONDEMENS des Sociétés.

LES ANIMAUX ſont, juſqu'à un certain point, au pouvoir de l'homme, mais il n'eſt pas le maître de les faire multiplier à ſon gré; des loix invariables de la Nature, retiennent la propagation de chaque eſpèce dans certaines limites. Si donc toutes les peuplades vivoient uniquement de nourritures animales, ſi toutes les Nations menoient une vie paſtorale, l'homme tomberoit peu-à-peu dans un état incompatible avec ſon bonheur. La culture ou l'art de créer, à force d'induſtrie & de travail, aſſez de racines, d'herbes

FONDEMENS des Sociétés.

& de fruits pour ſatisfaire aux beſoins des hommes, eſt le ſeul fondement de la félicité dont nous ſommes ſuſceptibles. Tous les végétaux, ſur-tout ceux qui ſont devenus dans les différens climats & dans les différens pays, la principale nourriture des hommes, croiſſent naturellement avec beaucoup de facilité; & de plus, les ſoins du cultivateur les multiplient d'une maniere étonnante; ils procurent une nourriture ſaine, analogue à la ſtructure des organes & à tout le ſyſtême de l'économie animale. Leur variété enfin, leur ſaveur excellente, offrent de nouveaux plaiſirs à l'homme ſans jamais le raſſaſier : d'ailleurs les végétaux deviennent meilleurs, à meſure qu'on les cultive davantage; ce qui eſt prouvé par la variété infinie des pommes, des poires, des ceriſes & des prunes, des pêches & des abricots, des choux & des navets, des patates & des ignames, & de tant d'autres fruits, d'herbes & de racines améliorés par les ſoins de l'homme, qui eſt venu à bout de créer auſſi de nouvelles eſpèces. Mieux on cultive les végétaux, & plus ils procurent aux différentes peuplades des moyens de former des aſſociations, & de ſe communiquer les unes aux autres, leurs ſecours, leurs expériences, leurs idées, & leurs découvertes. L'induſtrie prend une nouvelle activité : on acquiert de nouvelles jouiſſances; les liens de la ſociété deviennent indiſſolubles, toutes les affections ſociales ſe raffinent; chacun, jouiſſant d'un plus grand degré de bonheur, eſt plus en état d'adoucir la miſere des autres mortels. Les paſſions s'aſſujétiſſent à de nouveaux freins; on établit peu-à-peu des loix qui produiſent une égalité de caractère & de mœurs plus générale; l'influence du vice & de la vertu ſur le bonheur de la vie, commence

à paroître; enfin, la conſcience & le ſentiment moral s'éveillent dans tous les cœurs. Le genre humain, dans l'état paſtoral, ne peut donc jamais atteindre à ce degré d'aiſance & de bonheur où le porte, en peu de tems, l'agriculture. Je ne prétends pas cependant que les peuples doivent négliger le ſoin & la domeſticité des animaux, je crois que des nourritures animales mêlées en petite quantité aux végétaux, ont analogues à notre organiſation, & que l'éducation des animaux, jointe à l'agriculture, procure aux hommes l'état le plus favorable à leur félicité.

LE CAPITAINE COOK porte, aux Taïtiens, dans le Voyage qu'il fait à préſent, des béliers & des brebis, des taureaux & des vaches; des préſens ſi précieux opéreront de nouveaux changemens en bien dans la vie domeſtique de cet aimable peuple; mais il faudroit lui procurer du ris, ſur-tout celui qui croît ſur les collines, ſans avoir beſoin d'arroſement, comme le ris ordinaire; du maïs, des pommes de pin, des châtaignes, des dattes, des oranges & des limons, avec le palmier qui produit le ſagou: nous ne pourrions pas lui faire de préſens plus raiſonnables, & lui témoigner d'une maniere plus utile notre reconnoiſſance des bontés qu'il a eu pour nous, & des moyens qu'il nous a fourni d'achever une expédition, qui n'a point d'égale dans l'hiſtoire d'aucun peuple. Celui qui le premier introduira ces productions à Taïti & aux Iſles de la Mer du Sud, & qui en apprendra la culture & les qualités aux Inſulaires, méritera d'être placé au rang de Triptoleme, d'Orphée & des autres Héros, qui ont obtenu les hommages de la poſtérité.

Fondemens des Sociétés.

A JUGER de la beauté du climat des Taïtiens, de la multitude d'excellens végétaux que fait naître l'induſtrie des Manahounes & des Toutous, de l'eſpèce de ſervitude dure de ces Toutous, de l'ordre & des régles de la ſociété domeſtique, de la bonté & de l'affection paternelle des Chefs, de la ſécurité & de la liberté des individus, de leur commerce, de leurs richeſſes & de leurs jouiſſances; ces Peuplades, ainſi que celles de la Société, ſont inconteſtablement les plus heureuſes de toutes celles que nous avons vues dans le cours de notre Voyage. Senſibles aux avantages de l'ordre & de la juſtice dans les ſociétés politiques, & au plaiſir de la bienfaiſance, enflammés du noble deſir de rendre heureux tous ceux qui partagent leur aſſociation, ils ont pour le bien-être commun ces ſentimens déſintéreſſés que nous appellons *eſprit public* ou véritable *patriotiſme*, & ils en donnent des preuves en beaucoup d'occaſions. J'ai vu un homme, n'ayant qu'une portion peu conſidérable de fruit à pain ou d'autres alimens, le partager cependant avec ſes voiſins. Les ſoins que prenoient les Chefs de faire un bon marché pour leurs ſujets, quand les Naturels nous apportoient du fruit, du poiſſon ou des cochons, prouvent d'ailleurs la vérité de cette aſſertion; je ne dois pas oublier les ſecours qu'ils ſe donnent mutuellement. L'horreur que montroient les Inſulaires des premiers rangs pour les voleurs & les frippons, l'adminiſtration vigilante d'O-too, dont nous apperçûmes des effets ſi frappans dans l'intervalle de notre premiere relâche à la ſeconde, la ceſſion que fit le Prince du commandement de la flotte à Towha, l'empreſſement de Towha dans cette expédition, quoiqu'il fût malade de la goutte, la ſageſſe avec laquelle ils refuſerent

ils refuserent les secours que leur offroit le Capitaine Cook pour conquérir l'Isle révoltée d'Iméo, me donnent une bonne opinion de leur patriotisme. Les individus semblent mépriser des avantages qui ne peuvent pas être universels, ou qu'on n'obtient qu'aux dépens de la félicité commune; il est sûr qu'il y a parmi eux des Héros que célébreroit l'éloquence, s'ils vivoient parmi des Poëtes & des Orateurs: ces mêmes individus, placés dans Athènes ou dans Rome, auroient mérité les honneurs qu'on rend à Aristide, à Agésilas, à Léonidas, à Fabius, à F. Scipion l'Africain, à Caton, &c.

FONDEMENS des Sociétés.

TOUT CE QU'ON A DIT du bonheur des Taïtiens & des Habitans des Isles de la Société, ne doit pas s'appliquer aux autres Nations des Isles du Tropique. La culture est plus perfectionnée aux Isles des Amis, comme on le voit par les haies & les enclos disposés d'une maniere si ingénieuse entre les différentes possessions de chaque famille; mais la soumission servile des sujets pour les Chefs & pour le Latoo, ressemble trop à la servitude des Orientaux, & blesse trop la dignité & la liberté que nous a donné la Nature. La population considérable de ces Isles, est une des premieres causes de leur servitude; d'ailleurs cette vénération humiliante pour les Chefs & pour les Princes, vient de la contrée d'où sont partis originairement les Insulaires, & l'on sait que la tyrannie & l'oppression ne renoncent pas aisément à leurs priviléges. Nous avons été témoins de leurs prostrations devant leurs Chefs; mais notre séjour, parmi eux, n'a pas été assez long pour juger de leurs loix & de la forme de leur Gouvernement. Attaha jouissoit d'une grande autorité à l'endroit où nous débarquâmes; mais il y a d'autres Chefs plus

FONDEMENS des Sociétés.

puiſſans que lui, & ſon reſpect pour eux alloit ſi loin, qu'il craignoit de s'aſſeoir & de dîner avec nous en leur préſence. L'un de ces Chefs ſupérieurs avoit beaucoup d'influence & de crédit ſur tous les Inſulaires qui montoient les pirogues; nous lui donnâmes le titre de grand Amiral. Leur Prêtre étoit revêtu auſſi de tant de pouvoir que, quoique tous les autres Chefs ne manquaſſent pas de donner à Latoo les préſens qu'ils recevoient de nous, ce Prêtre gardoit tout ce qu'on lui offroit. Pluſieurs autres Chefs s'aviſoient de commander aux Inſulaires; leurs ordres étoient toujours reſpectés; mais je ne les ai jamais vu rien enlever à leur peuple pour nous en faire préſent; ils ne prenoient pas non plus ce que leurs ſujets avoient obtenu de nous en échange. Cette conduite annonce peut-être qu'il y a parmi eux des réglemens qui aſſurent la propriété des individus. Aux Marquiſes & à l'Iſle de Pâque à peine remarque-t-on de la différence entre le Magiſtrat & le ſujet. Les Chefs ont un nom de dignité, un peu de ſuite, & nous les avons vu un peu mieux vêtus; mais, à juger de cette autorité par les obſervations que nous avons faites, durant nos courtes entrevues avec ces peuples, elle reſſemble plus à celle d'un pere charitable qui donne des avis qu'aux commandemens impérieux d'un Roi. Dans les Iſles ſituées plus à l'oueſt, à Mallicolo, Tanna & à la Nouvelle-Calédonie, les Chefs ſe nommoient *Aléeghées* ou *Aréekées;* mais rien ne les diſtinguoit de leurs ſujets; ils ſembloient jouir ſeulement d'un titre héréditaire: quant aux loix de ces derniers Inſulaires nous n'avons eu ni aſſez de tems ni aſſez de connoiſſance de leur langue pour faire des remarques ſur cette matiere. Il y a des plantations ſur ces Iſles, & pluſieurs

petites familles ont défriché des cantons ſous nos yeux; il eſt naturel de ſuppoſer que le fruit de leurs travaux leur appartient. En général, Taïti & les grouppes des hautes Iſles, ſituées dans les environs, paroiſſent être les ſeuls endroits où la civiliſation ait fait des progrès, & où ces avantages ne ſoient pas étouffés par les défauts du Gouvernement. Je remarquerai en finiſſant que, quoiqu'il n'y ait pas de vraiſemblance que les Iſles du Tropique de la mer du Sud, abandonnées à elles-mêmes, retombent dans l'abrutiſſement, elles ne feront jamais, ſans le ſecours des autres peuples, des progrès conſidérables dans la civiliſation & dans les aiſances de la vie, parce que la petite étendue de ces terres eſt un obſtacle invincible. Si elles entreprennent des conquêtes & ſi elles veulent former un ſeul corps politique de pluſieurs petites terres, il s'écoulera bien des ſiécles avant de voir ceſſer la jalouſie naturelle entre le peuple vaincu & le peuple conquérant, & avant qu'il réſulte de cet aſſemblage une Nation puiſſante; cette précaution cependant eſt néceſſaire aux progrès dans les ſciences, dans la morale, dans les arts, dans les manufactures ou dans le labourage.

FONDEMENS des Sociétés.



CHAPITRE VI.

Des idées morales, des mœurs, du raffinement, du luxe, & du ſort des Femmes chez les Inſulaires de la Mer du Sud.

—— Primæ dederunt ſolatia dulcia vitæ. LUCRETIUS.

MŒURS.

TOUS LES HABITANS des Iſles du Tropique de la Mer du Sud, occupent, dans la claſſe des êtres humains, un rang qui n'eſt pas autant à dédaigner qu'on ſeroit d'abord porté à le croire; mais les Taïtiens & leurs voiſins des Iſles de la Société, peuvent réclamer la premiere place. Il eſt clair qu'ils ſont fort ſupérieurs aux Cannibales de la Nouvelle-Zélande, & aux miſérables peuplades de la Nouvelle-Hollande & de la Terre de Feu. De même les Inſulaires de Tanna & de Mallicolo l'emportent ſur ceux de la Nouvelle-Calédonie; ceux des Marquiſes ſur les peuples des Iſles des Amis; mais, relativement au progrès de la civiliſation, & au bonheur, ils marchent tous après les Taïtiens. L'organiſation de ceux-ci me paroît plus heureuſe & plus ſuſceptible de jouiſſances; ils vivent dans un climat plus agréable; ils ont, dans leur voiſinage, un grand nombre d'iſles peuplées par la même race, dont les Habitans parlent la même langue, vivent ſous la même eſpèce de gouvernement, ſont accoutumés aux mêmes loix, inſtruits dans les mêmes principes, les mêmes idées ſur la morale & ſur

la Religion, ont la même maniere de se nourrir, de se vêtir & de se loger, & enfin les mêmes mœurs : en un mot, tout concourt à les rapprocher & à leur procurer une plus grande félicité.

QUOIQUE L'INSTINCT porte les hommes à se procurer le plus de plaisir qu'il leur est possible, même aux dépens des autres, ils reconnoissent bientôt que ces jouissances, contraires à l'ordre, sont imparfaites ; mais, en exerçant des actes de bienfaisance, ils se procurent une source inépuisable de plaisirs, parce que le bien qu'on peut faire aux hommes, est infini ; d'un autre côté, l'*amour de la vérité* & l'*amour de l'humanité* sont les grands principes qui doivent guider les hommes, & qui peuvent seuls tourner leurs idées vers un bonheur réel & durable, & les élever à cette dignité pour laquelle les créa la Nature.

LES PEUPLES qui habitent les Isles Tropiques de la Mer du Sud, considérés sous ce point de vue, ne manquent ni d'*amour de la vertu*, *ni de bienfaisance* ; il est impossible de décrire l'empressement qu'ils ont montré pour acquérir des connoissances sur notre pays, sur notre Gouvernement, sur notre Religion, sur nos arts & sur les différens travaux de nos manufactures, du moins de celles dont ils apperçevoient des ouvrages. J'ai été obligé de leur expliquer la différence qu'il y a entre nos étoffes de laine, de soie, de coton & de toile, en leur disant qu'on fabrique les premieres avec *du poil d'un cochon, qui a une dent sur le front* ; (car c'est ainsi qu'ils définirent nos moutons quand ils les virent pour la premiere fois,) & les secondes avec le fil que

MŒURS.

produit une chenille; les troisiémes avec une espèce de coton pareil à celui qu'ils appellent *E-vavai* ou *gossypium religiosum*, Linn. & qui se trouve dans leurs Isles; & nos toiles avec le fil d'une plante ou d'un gramen : ils prêtoient tous une extrême attention lorsque je m'amusois à tisser quelques fils de coton, pour leur montrer l'usage qu'ils en pouvoient faire. Ils n'étoient pas moins attentifs quand notre Armurier fabriquoit des haches sur l'enclume, ou que les Charpentiers remouloient leurs outils; c'est pour cela que le Capitaine Cook leur donna des pierres à aiguiser, & qu'il leur apprit les différentes manieres de se servir de nos instrumens. Nous fûmes souvent obligés de leur expliquer ce que nous croyons de Dieu; ils avoient coutume de demander quel nom nous lui donnions en Anglois, & ils tâchoient de prononcer comme nous *god ;* leur attention redoubla lorsque, suivant leurs desirs, nous leur expliquâmes que Dieu n'a point été créé, qu'il est invisible, Tout-puissant, & infiniment bon; ils nous demanderent si nous lui adressions des prieres, & si nous avions des Prêtres & des *Maraïs*, c'est-à-dire des Temples, qui servent en même-tems de cimetieres. Les Sages de la Nation conservent une suite d'idées utiles; tous les individus savent cultiver certaines plantes, dont ils tirent leur nourriture & leur vêtement, & choisir le sol qui convient à chacune, & les préparer de différentes manieres, &c. ils font de très-jolis vêtemens, des outils, des armes & des colifichets; ils connoissent les oiseaux, les poissons & les végétaux de leurs Isles, les vents & les saisons, les noms des étoiles, leur lever & leur coucher, une quantité considérable d'Isles dans ces mers du Tropiques, l'art de naviguer à l'aide du

Soleil pendant le jour, & à l'aide de la Lune & des étoiles pendant la nuit; le nombre & les noms des jours que renferme une lunaiſon, & le nombre des lunaiſons d'une année. Leur mémoire & leur eſprit ainſi exercés, ils contractent l'habitude de la recherche de la vérité ; cette heureuſe diſpoſition appliquée aux opérations de la vie ſociale, leur donne de l'honnêteté & de la candeur dans tout ce qu'ils font.

MŒURS.

LES NAVIGATEURS de la Réſolution, de l'Aventure, de l'Endéavour, du Dauphin, & M. de Bougainville, rendent tous témoignage à leur humanité; ils nous ont fourni des rafraîchiſſemens & une grande quantité de cochons; ils nous ont prêté des ſecours, quand nous étions ſeuls au milieu de leur pays ; ils ſe diſputoient les uns les autres à qui nous donneroit plus de marques d'amitié & d'hoſpitalité ; ils nous invitoient à nous aſſeoir à l'ombre de leurs maiſons ; ils ſoulageoient nos membres fatigués ; ils nous préſentoient leurs dînés dans nos excurſions ; ils portoient eux-mêmes nos proviſions, nos plantes, nos coquillages & nos poiſſons; ils nous portoient ſur leur dos lorſqu'il falloit paſſer des mares & des ruiſſeaux; ils alloient chercher les canards & les autres oiſeaux que nous venions de tuer; ils eſſayoient de nous divertir par leurs chanſons & leurs danſes; ils nous offroient des étoffes & des fruits; pluſieurs d'entr'eux avoient véritablement de la politeſſe dans toute l'acception de ce terme; enfin leur courtoiſie & leur bienfaiſance reſteront long-tems gravées dans notre eſprit.

ON PEUT juger par-là, de leur *morale* & de leurs ma-

MŒURS.

nieres. Les premiers mouvemens de la loi naturelle leur ont appris à ne pas faire du mal aux hommes; & le *sentiment moral* les porte à rendre les autres aussi heureux qu'il leur est possible. Je ne prétends pas que ce sentiment moral soit le même dans tous les tems, dans tous les climats, & chez toutes les Nations; je sais que souvent le même peuple approuve à une certaine époque une action qu'il réprouve d'autre fois; que la même action est condamnée par un peuple & approuvée, ou du moins réputée indifférente par un autre, parce que les Nations ressemblent, à cet égard, aux individus; elles parviennent insensiblement à l'âge de maturité, & acquierent, de siécle en siécle, un goût moral plus fixe & plus raffiné: si jamais les peuples, ou les individus pouvoient dissiper les préjugés qui couvrent leur esprit; s'ils pouvoient dompter les passions qui les entraînent, ils obéiroient sûrement à la voix de leur conscience. Quoique les actions de ces Insulaires tendent, en général, à la bienfaisance & à l'humanité, elles sont pourtant déterminées par l'intérêt personnel, & ils ressemblent, à cet égard, au reste des hommes, qui éprouvent toute leur vie des mouvemens d'intérêt personnel, d'humanité & de bienfaisance, & qui suivent les uns & les autres, suivant qu'ils sont dominés par les préjugés, par le caractère national & par les circonstances. Lorsque nos ouvrages de fer excitoient en eux des tentations si violentes qu'ils succomboient, leur fuite annonçoit leurs remords: souvent même quelques-uns de leurs compatriotes qui étoient attachés à nous par la reconnoissance, ou qui avoient des idées plus rigoureuses de justice & de morale, nous avertissoient de prendre garde à ceux qu'ils voyoient

se précipiter

se précipiter vers nous avec trop d'empressement, ou faire des tentatives infructueuses sur nos poches : j'ajouterai que j'ai remarqué plus d'immoralité & d'intérêt personnel dans les premieres, & les dernieres classes des peuplades que chez les Insulaires d'un moyen état. On a parlé, dans la Relation (*a*), du vol de clous qu'essaya de commettre *Towrai*, sœur du Roi O-Too, tandis que le Monarque, pour distraire mon attention, m'appella à la fenêtre sous prétexte de me montrer quelque chose dans les pirogues qui environnoient le vaisseau. Il falloit que la vue de nos clous excitât en eux des mouvemens bien irrésistibles, pour s'exposer au danger & à la honte d'être regardés comme voleurs; je fus frappé de la complaisance du Roi pour sa sœur, & ce motif excusa un peu à mes yeux la faute du Prince. Je suis persuadé qu'O-Too, par zèle pour son peuple, craignoit que nous n'abusassions de notre supériorité; qu'il a de la bonté; qu'il est d'un excellent caractère, & qu'il travaille à augmenter la richesse, la puissance & le bien-être de ses Sujets; je dois dire cependant qu'il ne m'a pas paru aussi noble & aussi désintéressé que *Towha*, qu'on auroit remarqué dans tous les pays possibles, par la grandeur de son caractère. La sœur d'O-Too est moins aimable & moins intéressante que son frere, sur-tout s'il est vrai, comme beaucoup de monde nous l'a dit, que c'est une espèce de *Messaline*, qui prodigue ses faveurs jusqu'à ses Toutous. On a aussi parlé dans la Relation (*b*), de Potatow, qui, après avoir vendu tous

MŒURS.

(*a*) *Tome II, page 336.*
(*b*) *Tome II, page 311.*

MŒURS.

ſes cochons, un très-beau caſque, pluſieurs cuiraſſes & un habit de deuil, offrit de proſtituer ſa femme *Wainée-Ou*; pour avoir des plumes de perroquet rouge, & la préſenta au Capitaine Cook :

—— Tunicâ velatâ, recinĉta.

comme je m'étois formé une haute idée du caractère de Potatow, cette baſſeſſe me fit rougir pour lui.

LA PLUPART des familles obſervent pourtant très-bien les régles de la chaſteté; j'ai vu un grand nombre de belles femmes, qui avoient une modeſtie & une politeſſe qu'on remarqueroit même dans une Européenne très-vertueuſe, & qui refuſoient des offres très attrayantes de la part de nos jeunes gens. Souvent, pour s'excuſer, elles ſe contentoient de dire *tirra-tane* « je ſuis mariée ; » d'autrefois elles rioient & diſoient *eipa* « non : » on obſervera qu'une peuplade ſimple dans ſes manieres, en vivant dans de grandes maiſons, au milieu de pluſieurs familles enſemble, ne peut pas cacher certaines actions qu'un Anglois bien élevé ne voudroit pas commettre en public. Les enfans ſont inſtruits de tout dès leur bas-âge ; & l'amour & ſes ſuites, les careſſes & les jouiſſances les plus myſtérieuſes, n'y ont jamais paſſé pour de la turpitude. Les épouſes les plus honnêtes écoutent un badinage un peu libre ſans s'émouvoir & ſans rougir : ſi elles ne montrent alors ni auſtérité, ni colere, elles ne montrent pas non-plus de la joie & du contentement ; quelquefois un ſourire de modeſtie & de dignité ſe répand ſur leur viſage & ſemble repouſſer le mauvais plaiſant, qui ne connoît pas les plaiſirs purs

du véritable amour, ni le respect qu'on doit à ceux qui le pratiquent.

MŒURS.

LES ACTIONS d'un peuple, considérées dans le rapport qu'elles ont avec son caractère particulier, peuvent nous donner une idée de ses mœurs. Il y a des Nations qui ont un caractère fortement dessiné, & qui offrent un si grand contraste avec les autres, qu'il est aisé de le saisir & de le peindre: ainsi, les institutions guerrieres, & les loix de Lycurgue changerent tellement les Spartiates, qu'il n'y avoit rien de plus aisé que de décrire les mœurs des Lacédémoniens; mais il étoit plus difficile de distinguer l'Habitant d'Orchomenes de celui de Mégalopolis, ou de Mantinée & de Tégée, parce que les nuances étoient si délicates qu'on les appercevoit à peine. En tout, les caractéristiques des Insulaires de la Mer du Sud sont très-différens de ceux des Habitans de l'Europe, & il est facile de les tracer. Mais la différence qu'il y a entr'eux & les Nations qui ne font que sortir de la Barbarie, n'est pas si considérable, & il est d'autant plus impossible d'indiquer d'un seul trait ce qui distingue les Naturels de chaque Isle, en particulier, de ceux des autres Isles des environs, que nos relâches ont été trop courtes, & que nous n'entendions pas assez la langue.

NOUS AVONS DÉJA DIT quelque chose sur cette matiere en parlant de la couleur, de la taille & du tempérament, &c. &c. de ces peuplades.

L'HABILLEMENT n'est pas uniforme dans les Isles de la

MŒURS.

Mer du Sud. Les Habitans de la Terre de Feu ne ſont pas auſſi vêtus que l'exigeroit la rigueur du climat, & ils montrent, ſans pudeur, leurs parties naturelles: dans les Iſles Occidentales de la Mer Pacifique, où le ciel eſt ſi doux, qu'il n'eſt pas néceſſaire de s'habiller, les Natureſs ſe contentent de couvrir les parties du corps (*a*) que la modeſtie nous apprend à cacher; mais, chez les hommes, cette eſpèce de vêtement eſt arrangé de maniere qu'il fait paroître davantage ce qu'on a d'abord voulu ſouſtraire aux yeux du public (*b*); c'eſt pour empêcher les parties naturelles d'être bleſſées par les branches des arbres, les ronces ou les inſectes, ou par modeſtie qu'on a imaginé cette étrange couverture: je dois dire cependant que, parmi ces peuplades, on n'a des idées de décence qu'à l'âge de maturité, car les petits garçons vont entièrement nuds, & les petites filles au-deſſous de huit ans, portent ſeulement devant & derriere un peu de paille attaché à une corde qui environne leurs reins. A l'exemple des autres peuples, tous ces Inſulaires ont inventé différentes parures; à la Terre de Feu, ils ſe peignent le viſage en rouge avec une eſpèce d'ocre; à Tanna, ils s'y appliquent quelquefois des peintures noires & blanches, diſpoſées en raies obliques: ils partagent ſouvent leurs cheveux en un grand nombre de cordelettes, qui ne ſont pas plus groſſes qu'une plume de corbeau, &

(*a*) Il eſt à remarquer que la planche, qui repréſente un Habitant de Mallicolo, dans la Relation du Voyage, *Tome III*, *page 76*, offre une draperie répandue ſur tout le corps de l'Inſulaire; ce qui eſt directement contraire à l'uſage du pays.

(*b*) Voyez la Relation, *Tome III*, *page 77*.

qu'ils enveloppent d'écorce de liſeron, ce qui donne à leur tête un aſpect groteſque; en général, ils ont les oreilles percées & ornées de pendans d'écaille de tortue; ceux de la Nouvelle-Calédonie & de l'Iſle de Pâque, élargiſſent tellement le trou qu'on y paſſe aiſément quatre ou cinq doigts, & que la partie inférieure touche preſque à l'épaule; ils y mettent quelquefois juſqu'à dix-huit pendans. Les oreilles des Habitans des Iſles des Amis ſont percées de deux trous, dans leſquelles ils placent horizontalement un morceau de bambou, ou un cylindre d'écaille de tortue ou d'autre coquillage. Pluſieurs individus de Mallicolo & de Tanna avoient au cartilage, qui ſépare les deux narrines, un trou rempli par une pierre cylindrique: la plupart des hommes avoient la tête nue; mais celle des femmes étoit couverte, pour l'ordinaire, d'une feuille d'*arum ſeculentum* ou de *dracontium pertuſum*, ou entourée ſeulement d'une treſſe ou d'une corde. Différens Inſulaires de la Nouvelle-Calédonie portoient des chapeaux cylindriques, noirs & élevés, faits de bambou fendu & de filaſſe de cocos, ce qui leur donnoit un air guerrier. Pluſieurs de ces Nations ne manquent pas d'orner leur corps, en y imprimant avec du charbon ou de la ſuie, des figures en *tatouage*.

MŒURS.

LES HABITANS plus civiliſés de Taïti & des Iſles de la Société, vivant ſous l'agréable climat du Tropique, ont adopté un habit commode & élégant; le bas du corps eſt ordinairement enveloppé d'étoffes, juſqu'au gras de la jambe, & les parties ſupérieures ſont couvertes d'une autre pièce, qui a au milieu un trou coupé en long, à travers

MŒURS.

lequel ils paſſent leur tête, & ils ſe couvrent ainſi les épaules, la moitié des bras, le dos & la poitrine. Quelquefois le bas de cette robe eſt flottant, d'autrefois il eſt retenu tout près du corps par le vêtement inférieur : les habitans des Iſles des Amis ont auſſi un vêtement inférieur; mais non pas celui de deſſus, qui a le trou au milieu, & qui eſt appellé *tée poota* par les Taïtiens. Les Inſulaires des Marquiſes & de l'Iſle de Pâque ont le même habit; mais il paroît qu'ils ne le mettent que les jours de cérémonie : le reſte du tems, ils ne portent qu'une mauvaiſe ceinture autour des reins.

LES HABITANS des Iſles de la Société ſont les plus propres de tous les Inſulaires de la Mer du Sud; & les plus diſtingués par le rang, portent la propreté fort loin; ils ſe baignent tous les matins & tous les ſoirs dans un ruiſſeau ou dans l'eau de la mer; &, quand ils ſortent de la mer, ils ne manquent jamais de plonger leur corps dans l'eau douce, pour en détacher les particules du ſel. Devant & après leurs repas, ils lavent leurs mains; ils furent enchantés d'obtenir de nous des peignes pour arranger leurs cheveux, & ſe délivrer de leurs poux, qu'ils ſe tuoient mutuellement, avant la connoiſſance de nos peignes. Ils parfument leurs cheveux avec de l'huile de cocos, afin d'exhaler une bonne odeur, & empêcher la multiplication de la vermine qui eſt tuée par cette huile. Les Iſles-Baſſes & celles des Amis manquant d'eau, les Naturels ſe lavent moins, & c'eſt là, je crois, la cauſe de ces maladies de la peau & de ces eſpèces de lèpre qui y ſont communes. Les Habitans des Nouvelles-Hébrides & de la Nouvelle-

Calédonie, commencent à être plus propres, parce que l'eau douce y est moins rare; ils tuent d'ailleurs leur vermine avec beaucoup de soin. MŒURS.

LES INSULAIRES des Isles des Amis taillent constamment les poils de leur barbe avec deux coquilles bivalves tranchantes, & je ne me souviens pas d'avoir vu, sur toutes ces terres, un seul homme qui eût une barbe longue (*a*). Leurs cheveux sont ordinairement noirs & flottans en jolies boucles; en général cependant ils les portent courts, & nous n'en avons vu de longs qu'à quelques individus de Bolabola.

LA LANGUE des différens Insulaires est un autre moyen de les caractériser; mais, comme nous n'avons acquis qu'une connoissance imparfaite des divers idiômes, nous ne pouvons donner qu'un petit nombre de Remarques générales.

LA LANGUE que nous entendons le plus, est celle des Isles de la Société, parce que nous avons relâché assez long-tems sur ces terres, & que nous avons profité des vocabulaires formés par les différens Voyageurs & de la

(*a*) Dans la Planche de M. Hodges, qui représente le débarquement aux Isles des Amis, cet habile Artiste a donné à tous les hommes de longues barbes touffues contre l'usage du pays, & il donne à plusieurs femmes de belles draperies flottantes de la tête aux pieds dans le bon style grec, quoique les Naturels soient toujours nuds de la ceinture en haut: la forme élégante de leurs corps nuds, auroit produit un aussi joli effet que la draperie.

conversation des Naturels qui ont navigué sur notre bord.

MŒURS.

Nous avons reconnu que la langue de l'Isle de Pâque, des Marquises, des Isles-Basses, des Isles de la Société, des Isles des Amis, & de la Nouvelle-Zélande, est la même, & que les différences sont à peine assez nombreuses pour former des dialectes : celle des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, & de la Nouvelle-Hollande, est absolument distincte de celle dont on vient de parler ; & même l'idiôme de chacune de ces Terres ne se ressemble point. En comparant le Vocabulaire qu'on trouve dans le Voyage de Schouten & de Lemaire, avec un autre qui a été fait aux Isles des Amis, il paroît qu'on parle absolument le même dialecte aux Isles des Amis, & à celles de l'Isle *Hope* ou l'*Espérance*, *des Cocos* & des *Traîtres*, qui sont au Nord des Isles des Amis. Si un seul mot suffisoit pour tirer une induction générale, je croirois qu'à *Chicayana* (*a*), Isle-Basse, située à quatre jours de voile de *Taumaco*, on parle le même dialecte, puisque *Ti-Curi*, ou *Tée-Ghoorée*, signifie un chien sur ces deux Terres. Aux Isles de la *Nouvelle-Caroline*, les chansons plaintives de leurs femmes, s'appellent *tonguer isaisil* (*b*), & à la *Nouvelle-Zélande* & aux *Isles des Amis*, ils leur donnent le nom de *Tanghée feseine*, ce qui n'est pas si différent qu'on ne puisse en conjecturer la ressemblance des deux idiômes. Celui de *Chicayana* a aussi, suivant moi, beaucoup de rapport à celui des *Tagalas* de l'Isle de Luçon,

(*a*) Collection de Dalrymple, *Vol. II, page 159.*

(*b*) Histoire des Navigations aux Terres Australes, *Vol. II, page 486.*

parce que

parce que, dans cette langue, *Daquila* (*a*) ou *Taquila*, signifie *grand*, & les Naturels de *Chicayana* distinguent, par-là, les grandes pétoncles des petites (*b*); l'idiôme des Tagalas ayant un rapport évident avec celui des Malais, comme on le voit en comparant les termes de ces deux langues, il ne faut pas s'étonner que les termes *malais* se trouvent dans la Langue de Taïti & dans ses différentes dialectes. Ces observations générales sur la langue, acheveront de jeter du jour sur l'origine & les migrations de ces Insulaires.

MŒURS.

QUAND on examine plus attentivement l'idiôme de ces peuples, il se présente à l'esprit d'autres remarques. 1.° Les Naturels de Taïti & des Isles de la Société, n'ont aucun sifflement dans leurs langues; &, comme ils n'ont pas leurs organes formés à cet exercice, ils deviennent enfin absolument incapables de prononcer aucun terme sifflant. Leurs mots, ou même leurs syllabes ne se terminent jamais par une consonne; voilà pourquoi voulant imiter les noms des Européens, ils ajoutent toujours une voyelle à la fin de ces noms, qui finissent par une consonne: la multiplicité des voyelles a rendu ainsi leur langue douce & agréable : toutes les fois qu'ils rencontrent une lettre qu'il faut siffler, ou une consonne qui choque leur oreille, sur-le-champ ils en substituent une autre d'une prononciation plus aisée : ils changeoient *Cook* en *Toote* & *George* en *Teorée*. La multitude des voyelles,

(*a*) P. Juan de Nocedo Gel F. Pedro de San Lucar Vocabulario de la Lingua Tagala, Manila, 1754, *in-fol.*

(*b*) Collection de Dalrymple, Angl. *Vol. I, page 149.*

MŒURS.

exige une grande variété de diphtongues & d'accens pour varier les ſons, & on a beſoin d'une oreille délicate pour obſerver toutes ces petites diſtinctions, qui ſouvent alterent le ſens d'une maniere capitale; ainſi *Ai*, ſignifie manger; *Eài*, s'accoupler; *Eiya*, pêcher; *Aiya*, voler, ou dérober; *Oiyo*, un noddy, eſpèce d'oiſeau; *E-wài* de l'eau; *Avai*, le pied; *Ahàw*, un vêtement ou de l'étoffe; *Ahoo*, un vent, & *Éoo*, les mammelles: un chien s'appelle *oorée;* un clou ou du fer *yurée;* & les parties nobles d'un homme *E-oure*.

La Langue de Taïti eſt harmonieuſe quand on la parle bien; pluſieurs Inſulaires de Huaheine avoient l'habitude de prononcer ſur un ton chantant, tout ce qu'ils diſoient; & aux Iſles des Amis, cette eſpèce de chant, dans la converſation ordinaire, eſt encore plus commun, ſurtout parmi les femmes. L'idiôme de Taïti paroît un peu cultivé, & il annonce une certaine civiliſation; il a des noms pour les conſtellations, pour les étoiles ſimples, pour chaque plante, ou gramen, & même pour chaque inſecte, pour chaque vers, chaque coquillage, chaque poiſſon & chaque oiſeau qui ſe trouvent dans ces Iſles; il en a auſſi pour toutes les parties du corps viſibles, & même pour celles qu'on ne peut connoître que par la diſſection.

A l'exemple des anciens Bretons, & des Nations Septentrionales, ces Inſulaires ne comptent pas par jours; mais par nuits: leur eſprit n'étant accoutumé qu'à ce qui frappe les ſens, ils n'ont pas de termes pour les idées

abſtraites; ils appellent les penſées les *paroles du ventre. Parois no-te-oboo;* un Avare eſt appellé *Tahata pirrée pirre* ou *piperrice*, & il paroît qu'en imaginant ce mot, ils ont eu l'idée de *quelque choſe de reſſerré*, ou *de coller*, ou *d'attacher deux choſes enſemble;* car *E-pirre* a toutes ces ſignifications. Un homme généreux ſe nomme *Tàhata-oowhoroa*, ou littéralement, l'*homme des dons* ou *des préſens.*

MŒURS.

ILS APPELLENT la tête d'une créature humaine *oòpo;* celle d'un quadrupède ou d'un poiſſon, *òmée;* celle d'un oiſeau *póa-arahou;* la queue d'un chien *airo;* celle d'un oiſeau *hòbe;* celle d'un poiſſon *Eetèrre;* ce dernier terme eſt très-remarquable, parce qu'il exprime l'uſage que les poiſſons font de leur queue; car *Ehoe-whateerra*, ſignifie une pagaye pour gouverner une pirogue ou une grande chaloupe; l'*Eeterre*, du poiſſon, eſt ce qui lui ſert à diriger ſa route dans l'eau. Ils appellent les mâles de l'eſpèce humaine *Tàne*, & les femmes *Veheine;* les mâles des poiſſons, des oiſeaux, ou de tout autre animal, *O'née;* & les femelles *O'wha.* Ce petit nombre d'exemples ſuffira pour donner une idée du caractère de leur langue.

LES OCCUPATIONS ordinaires des Taïtiens, & des Habitans des Iſles de la Société, ainſi que de toutes les Iſles de la Mer du Sud, ſont ſi peu variées, que les Européens, accoutumés à une grande diverſité de travaux & d'amuſemens, traiteront cette maniere de vivre d'inſipide & d'uniforme. Ils ſe levent avec le Soleil; ils s'habillent avec les mêmes vêtemens qui leur ont ſervi de couverture pendant

MOEURS.

la nuit; enſuite ils vont à la riviere ou à la mer, & ils ſe baignent: après cette ablution, ils pêchent à la marée baſſe ſur le récif qui environne l'Iſle ou bêchent un terrain deſtiné à la culture d'un arbre d'étoffe; (ils marnent ordinairement ce terrain avec des coquilles briſées;) ou ils cueillent du fruit à pain, pour en faire une pâte aigre, dont ils ſe nourriſſent pendant l'hiver; ou ils vont ſur les collines élevées, qui ſont entre les montagnes, chercher du gros plantain de cheval; ou ils abattent de gros arbres pour faire des pirogues ou conſtruire des maiſons; ou ils excavent un canot, ou ils en couſent les différentes pièces avec des cordages de filaſſe de cocos: d'autres fois ils plantent de jeunes bananiers & ils les environnent de baguettes afin que les chiens, les cochons & les enfans ne les endommagent pas; ou bien ils fabriquent des hameçons & des lignes, ou des cordages, ou une lance, une maſſue de guerre, une cuiraſſe, une écope, des pagayes, ou quelqu'autre inſtrument pareil. Vers midi, après avoir lavé leurs mains, ils commencent un repas de fruits à pain ou de pâte aigre, cuite en terre ſous des pierres chaudes: tandis que les femmes de la famille ſe retirent avec leur portion dans un autre endroit de la maiſon, où elles attendent que les hommes aient fini leur dîné. L'eau pure eſt leur boiſſon habituelle: ſouvent même ils boivent de l'eau de la mer. A la fin du dîné, ils lavent leurs mains une ſeconde fois, &, s'ils n'ont pas des occupations preſſantes, ils ſe couchent ſur le plancher de leurs huttes; quand ils ſont fatigués, ils dorment pendant la chaleur du jour, &, pendant la fraîcheur de la ſoirée ils reprennent leurs travaux juſqu'à l'entrée de la nuit: alors, après un

autre léger repas, & une nouvelle ablution, ils ſe couchent ſur une natte, à côté de leurs femmes, & ils ſe couvrent de leurs vêtemens, à moins qu'ils n'aillent pêcher aux flambeaux.

PLUS UNE NATION eſt groſſiere & barbare, & plus elle eſt cruelle envers les étrangers; ſous ce point de vue, je crois que les Habirans des Iſles du Tropique annoncent beaucoup de bonté & de philantropie. Les vaiſſeaux Européens y ont été reçus dès le moment de leur arrivée, de la maniere la plus généreuſe & la plus cordiale: s'ils attaquerent le Capitaine Wallis, ce fut ſans en avoir formé le projet, & parce qu'ils furent outragés de quelque maniere par les gens de ſon équipage; ne connoiſſant pas l'effet de nos armes à feu, ils ſe crurent ſupérieurs à cette poignée d'hommes qui venoient les inſulter chez eux. Comme les Anglois n'entendoient pas la langue du pays, ils ne purent pas donner ſatisfaction aux Naturels, qui peut-être ne ſe déterminerent à la vengeance, qu'après avoir demandé une réparation envain. Quoique les Habitans n'euſſent pas la moindre idée de la puiſſance de nos armes à feu, par-tout où nous allâmes, ils ſe comporterent, à notre égard, d'une maniere très-amicale: après leur avoir tué un homme aux Marquiſes, bleſſé dangereuſement un ſecond à l'Iſle de Pâque; ſaiſi un troiſième à Tongatabu avec un croc de chaloupe qu'on lui enfonça dans la chair, bleſſé dangereuſement deux autres à Anamocka & à Mallicolo, & tué un autre à Tanna, ils nous ont traité avec humanité, quoiqu'ils euſſent pu maſſacrer nos partis détachés.

MŒURS.

NOUS N'AVONS PAS EU occasion de voir comment ils punissent leurs criminels; mais on nous a dit qu'ils pendent les voleurs, ou qu'ils les jettent dans la mer avec une pierre au col: ces deux peines ne sont point cruelles. Leurs guerres ne sont point meurtrieres, après le premier choc; il ne paroît pas qu'ils fassent des prisonniers, ou s'ils en gardent, ils ne les traitent point avec barbarie. Rien n'annonce qu'ils aient de véritables esclaves à la maniere des Orientaux; ils sont sur-tout bien éloignés d'imposer à leurs Toutous des travaux aussi pénibles & aussi durs que ceux dont on charge les Nègres dans les Colonies. On ne peut leur reprocher que les dévastations faites à Oparré par les Habitans de Tearraboo ou de la petite péninsule, après la bataille de l'Isthme; on raconte qu'ils brûlerent les maisons & les pirogues, & qu'ils enleverent tous les cochons; mais ces actions ne suffisent pas pour les accuser de plus de cruauté que les peuples civilisés de l'Europe, qui pillent, ravagent, & brûlent un pays ennemi avec tant d'empressement & si peu de compassion. Les Naturels de Borabora avoient conquis O-Raiadea & O-Taha, & quelques-uns de leurs Chefs & Guerriers s'emparerent des Terres de ceux qui s'enfuirent alors du pays; mais les Conquérans laisserent tout d'ailleurs dans l'état où ils le trouverent. Les anciens Rois & Chefs de ces deux Isles, sont vivans & libres; ils commandent un district; on leur rend des honneurs, &, excepté le pouvoir suprême qu'ils ont perdu, leur position n'a pas empiré. L'Europe offre à peine un exemple pareil de modération; ils croient cependant pouvoir traiter les étrangers avec moins d'honnêteté que leurs Compatriotes; car ils n'hésitent pas à voler tout ce qu'ils

rencontrent, quoiqu'ils conviennent que les voleurs sont criminels, & qu'on a raison de les pendre ou de les noyer. On a eu occasion plusieurs fois, dans la Relation, d'excuser ce vol de leur part, & de prouver qu'ils ne sont pas aussi coupables que les Européens, qui s'enlevent mutuellement leurs propriétés. Tous les Insulaires de la Mer du Sud ont été hospitaliers pour nous; mais ils ne croient peut-être pas devoir à des étrangers toute l'amitié & toute la bienveillance qu'ils prodiguent à leurs Compatriotes; & en ceci ils ressemblent parfaitement à tous les Insulaires moins civilisés, qui sont communément réservés & défians envers ceux qui abordent sur leurs côtes. Les manieres des Habitans des Isles de la Mer du Sud, sur-tout parmi le bas-peuple, ont de la grossiereté & de la violence; souvent, dans leurs disputes, ils se frappent avec le poing, & ils s'arrachent les cheveux; & ils se disent beaucoup d'injures, ils s'appelent *Toùna, veheine, wha-aturee, àiya, tahata-taïva, dooe-dooaï, tahata-peepéerée*, &c. MŒURS.

LA PLUPART DES INSULAIRES de Taïti partagent la fertilité & la richesse de l'Isle, & il y a réellement très-peu de *pauvres*. Tout atteste, à Taïti, l'opulence & le bonheur, & les Habitans des autres Isles de la Mer du Sud, qui venoient par hasard à Taïti, convenoient tous qu'ils n'avoient jamais vu de contrée aussi riche. L'opulence donne du goût pour les plaisirs sensuels; &, quand on ne réprime pas ses desirs, ils deviennent si vifs, de jour en jour, qu'à la fin ils détruisent les idées de décence & de morale; c'est ce qu'on remarque chez tous les peuples, & à toutes les époques de l'Histoire: tant que les Chefs de ces

MŒURS.

Insulaires furent en petit nombre, le reste de la Nation a conservé une sorte de respect pour ces hommes, qui paroissoient être les Héros & les meilleurs Guerriers de la peuplade. Mais la fertilité du sol & du climat & l'oisiveté accrurent tellement cette race que les Sages du pays, les premiers Suj ts des Provinces, & de toute la contrée, durent s'alarmer de cette multitude, ainsi que des troubles que ne manquoit pas d'occasionner cette foule d'hommes oisifs & robustes: il étoit difficile d'appaiser ses mouvemens, car le bas-peuple respecte toujours ses Chefs, qui d'ailleurs jouissent d'une force de corps extrême, comme on l'a déjà expliqué. Les femmes mariées ont sur toutes ces Isles, une vénération extrême pour eux: ils influent sur toutes les affaires publiques & particulieres; mais, dès que l'héritier d'une famille vient au monde, le pere, perd son importance à certains égards. Voilà pourquoi les jeunes gens riches & d'un rang distingué, fuient le mariage; mais, comme ils sentent fortement les besoins des sens sous ces climats chauds, ils tâchent de satisfaire leurs desirs de la maniere la plus commode; les femmes, de leur côté, ayant le même penchant, toutes sortes de débauches se sont naturellement introduites. Cette corruption ne peut pas d'abord être fort répandue; mais les enfans qui naquirent de ces unions désordonnées, exciterent sérieusement l'attention publique, ils ne venoient pas d'un mariage en régle, & il étoit souvent difficile de découvrir leur véritable pere. On les priva donc du droit d'hériter, on continua pourtant à leur donner le titre d'*Arée*, & on leur permit de se dire de la famille des Chefs, déjà devenue trop nombreuse, trop turbulente & trop puissante.

Ces Chefs

Ces Chefs étoient les meilleurs Guerriers de la Nation, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs; le Souverains & les Sages crurent qu'il étoit prudent d'établir un ordre d'hommes, qui jouiroient de grands priviléges de beaucoup d'honneurs, & qui feroient les principaux défenseurs de la Patrie, & afin qu'ils ne fussent pas trop attachés à leurs épouses & à leurs enfans, on leur défendit le mariage. A l'origine de cette institution, on leur interdit peut-être les femmes, de peur qu'ils ne perdissent le courage & la force du corps. Cette Société fut nommée *Arréoy*, & elle subsiste encore, quoiqu'elle ait subi quelque changement. Le titre d'*Arréoy* (*a*), est celui dont les Habitans des Isles de la Société se vantent le plus: il appartient exclusivement à la classe des Guerriers. Dès qu'il paroît sur ces Isles un *Arréoy* d'une autre contrée, il est reçu amicalement par le premier *Arréoy* qu'il rencontre; celui-ci lui donne des étoffes & des habits, il l'accueille avec amitié, & avec la plus grande hospitalité: à certains tems de l'année, les *Arréoys* d'une Isle vont dans une autre; ils y passent les jours en festins (*b*) & en parties de plaisir; ils commettent alors des débauches de toutes espèces; ils caressent, devant tout le monde, des filles, qui officient dans ces occasions, comme les Prêtresses & les Nymphes de la Déesse de Paphos & d'Amathonte chez les Grecs. On a dit, dans la Relation, qu'un jour nous vîmes plus de 70 pirogues montées par environ 710 personnes des deux sexes, qui alloient de Huaheine à Raietéa,

MŒURS.

(*a*) Voyez la Relation du Voyage, *Tome II, pages 385, 395*.

(*b*) *Ibid.*

MŒURS.

pour aſſiſter à une de ces Fêtes. En arrivant à Raietéa, nous les y trouvâmes : toutes les maiſons & tous les hangards étoient remplis de monde, & nous remarquâmes, dans chacune des grandes habitations, des tas de proviſions qu'alloient préparer les femmes : il y avoit ſurtout une grande quantité de poiſſons, de volailles, de cochons & de chiens. Le ſoir, ces habitations étoient illuminées, & nous entendions ſouvent les tambours jouer les airs de leurs danſes dramatiques. Quelques jours après, ils partirent pour O-Taha, & on nous dit qu'ils iroient juſqu'à Bolabola, avant de retourner dans leur Iſle : ces Fêtes des *Arréoys* durent ainſi pluſieurs ſemaines. Il eſt impoſſible qu'une union fréquente avec les femmes, ne produiſe pas des enfans. Pluſieurs des *Arréoys* modernes ſont ſi dégénérés, qu'ils entretiennent une maîtreſſe pendant un certain tems, ainſi que les Muſulmans ont coutume d'épouſer une femme pour un tems limité (*a*). Mais cet uſage étant contre l'eſprit de l'inſtitution de l'ordre, c'eſt peut-être l'origine de la loi, qui ordonne de tuer, dès le moment de leur naiſſance, tous les enfans qui naiſſent d'une femme qui a connu un *Arréoy* ; on a cru prévenir une multiplication des *Arees*, qui ſeroit nuiſible à l'Etat, & conſerver à l'ordre les avantages qui en ont déterminé l'établiſſement. *Boba*, le Chef de *O-Taha*, étoit *Arréoy*, il entretenoit cependant *Teinamai*, qui étoit groſſe de lui à notre ſecond retour aux Iſles de la Société, & elle nous avoua franchement, que ſon enfant ſeroit

(*a*) Voyage de Chardin, *Vol. II, pag.* 261 de l'Edition *in-12*, de 1771, Amſterdam.

étouffé au moment de sa naissance. Cette barbarie est autorisée par l'habitude & par la loi : les Nations ont souvent commis des crimes pour le bien de l'Etat, & même pour prévenir des maux imaginaires; &, ce qui est encore plus horrible, pour encourager l'esprit militaire, ou pour enseigner des stratagêmes de guerre. Ainsi, par exemple, les Spartiates ordonnoient de tems-en-tems à leurs jeunes gens d'aller à la chasse des Ilotes, & de massacrer ces malheureux esclaves, ou bien ils leur commandoient de voler tout ce qu'ils trouveroient. Cette coutume inhumaine est cependant la suite de l'opulence, du luxe & de la débauche; car les Taïtiens ont d'ailleurs de la bonté dans le caractère.

Mœurs.

La race des Arées, corrompue par l'oisiveté & la richesse, aime passionnément les plaisirs de la table. Afin d'exciter leur gloutonnerie & leur voracité, ils ont perfectionné l'apprêt de différens mets; ils ont même imaginé des sauces; ils s'enivrent avec une liqueur tirée de la racine de poivre. On pense bien qu'ils se distinguent, en outre, par leurs vêtemens & par leurs parures: les plus riches portent les étoffes les plus fines & les couleurs les plus brillantes; il est probable, qu'après s'en être servi quelques jours ils ne manquent pas d'en changer; ils se vêtissent sur-tout d'une étoffe blanche & moëlleuse, ou de celle qui est rouge & claire, & leurs femmes ont une espèce de jupon de toile brune, mince, qui est parfumée avec de l'huile de cocos. Ces Chefs sont d'ailleurs servis & suivis par des Naturels du bas-peuple, qui apprêtent les alimens de leurs Maîtres, qui vont chercher de l'eau, qui même leur

MŒURS.

donnent à manger comme aux animaux qu'on engraiſſe ; & qui ſont, pour eux, toute eſpèce de ſervice. La vie de ces mortels privilégiés ſe paſſe à ſe baigner deux fois par jour, à ſe repoſer ſur une natte, la tête appuyée ſur un petit tabouret de bois qui tient lieu de couſſin; à voir leurs amis & leurs parens, & à goûter tous les plaiſirs qui ſont à leur diſpoſition. A l'exemple de nos grands Seigneurs, ils parcourent les cantons de leurs Iſles, pour découvrir de jeunes femmes qui ſoient belles, & ils mettent en uſage tout l'artifice, connu dans nos pays civliſés pour les ſéduire & les débaucher. En partant de *Taïti* pour *Huaheine* & *Raietéa*, en 1774, une femme de cette derniere Iſle s'embarqua ſur notre bord, afin de retourner dans ſa Patrie. A l'approche de *Raietéa*, elle montra beaucoup de frayeur; elle nous dit qu'elle s'attendoit à être battue par ſon pere & ſa mere; qu'elle n'avoit pas été ſage, & qu'elle s'étoit enfuie environ un an & demi auparavant avec un jeune *Arréoy*, de la famille des Chefs, qui enſuite l'avoit abandonnée (*a*): elle étoit à Taïti, dans la famille de la mere de Tootaha; elle gagnoit ſa vie en travaillant à la Manufacture d'étoffe, & en ſe proſtituant aux jeunes Inſulaires; elle exerçoit auſſi cette derniere profeſſion avec notre équipage: quand elle eut fait ſa paix avec ſes parens, elle ſuivit encore les *Arréoys*, qui alloient à O-Taha; mais elle revint peu de jours après à Raietéa.

(*a*) M. Cook s'explique dans la Relation de maniere que les Lecteurs doivent croire que cette fille étoit née à Taïti, & qu'elle monta ſur notre vaiſſeau pour prendre la fuite; ce qui ne peut pas être, parce que ſes parens vivoient à Raietéa.

MŒURS.

IL FAUT mettre au nombre des jouiſſances permiſes que goûtent ces Inſulaires, l'uſage où ils ſont de frotter & de maçer les membres fatigués de ceux qui ont marché beaucoup, ou qui ont fait un violent exercice; cette opération agréable empêche que les membres ne ſe refroidiſſent ſubitement, & ne s'engourdiſſent : quand on eſt bien fatigué, il y a des muſcles qui ſont trop forcés, tandis que les autres le ſont moins; alors l'équilibre de l'organiſation ſe détruit, ce qui occaſionne des crampes & des convulſions dangereuſes. Ce frottement donne de la vigueur & rafraîchit plus que je ne pourrois le croire, ſi je n'en avois pas fait ſouvent l'expérience (*a*). Quand nous avions beaucoup marché dans nos excurſions, & que nous nous aſſeyons pour nous repoſer, les Naturels de Taïti & des Iſles de la Société ne manquoient jamais de frotter nos pieds & nos bras, avec des careſſes & des témoignages d'une tendreſſe particuliere : ils ſe rendent auſſi mutuellement le même ſervice en pareille occaſion.

LE RANG où l'on place les femmes dans la ſociété domeſtique, a une extrême influence ſur la civiliſation, & plus une Nation eſt miſérable & groſſiere, & plus elles ſont traîtées durement : celles de la Terre de Feu, détachent des rochers les moules qui ſervent de principale nourriture à la peuplade : celles de la Nouvelle-Zélande raſſemblent les

(*a*) On ſait que les Orientaux ſe font ainſi maçer dans leurs bains publics, & cette opération les affecte ſi voluptueuſement qu'ils s'évanouiſſent preſque de plaiſir. J'ai appris ce dernier fait de M. Lockyer, Munitionnaire du *Ceres*, vaiſſeau de la Compagnie Angloiſe.

MŒURS.

racines de fougere qui ſont bonnes à manger, telles que le *pteris eſculenta*, le *polypodium medullare*; elles apprêtent les alimens, préparent la plante de lin; elles en font des vêtemens; elles fabriquent les filets pour la pêche, & elles n'ont jamais un moment de repos, tandis que leurs maris pareſſeux, paſſent la plus grande partie de leur tems dans l'oiſiveté: ce ſont-là les moindres maux de ces malheureuſes; on ne leur permet pas même de punir leurs petits garçons, qui ſouvent jettent des pierres à leurs meres ou les battent ſous les yeux & du conſentement du pere: dévouées à la brutalité des hommes, on les traite comme des bêtes de charge, ſans leur laiſſer le moindre exercice de leur volonté.

> Et venus in ſylvis jungebat corpora amantum
> Conciliabat enim vel mutua quemque cupido,
> Vel violenta viri vis, atque impenſa libido. LUCRETIUS, L. 5.

LES FEMMES de *Tanna*, de *Mallicolo* & de la *Nouvelle-Calédônie*, ne ſont gueres moins miſérables; quoique nous ne les ayions jamais vues battues ou outragées par leurs propres enfans, elles portent cependant les fardeaux, & elles font tout le travail domeſtique. L'oppreſſion & la groſſièreté qu'on emploie conſtamment à leur égard, jointes à une conſtitution plus délicate, & des nerfs plus irritables, ont perfectionné leurs facultés intellectuelles, & les ont mis, du côté de la pénétration & de la ſagacité, fort au-deſſus des hommes. Comme elles reçoivent des impreſſions plus promptes & plus vives, elles ſont plus portées à l'imitation, & elles obſervent plutôt les propriétés & les rapports des choſes; leur mémoire en

conſerve mieux le ſouvenir; leurs facultés deviennent ainſi plus en état de les comparer & de tirer de leurs perceptions des idées générales. Elles ſimplifient leurs différens travaux, & ſouvent elles font de nouvelles inventions dans cette partie des Arts. Habituées à ſe ſoumettre, ſans réſerve, aux caprices des hommes, on leur a appris de bonne heure à craindre les écarts de la paſſion : leur réflexion eſt plus calme & plus froide; elles cherchent à mériter l'approbation par la douceur & par les careſſes: elles contribueront, avec le tems, à diminuer cette dureté des mœurs, naturelle aux Barbares; & elles diſpoſent ainſi ces peuplades à la civiliſation. Les Zélandois regardent ſi bien leurs femmes comme leur propriété, que les peres & les plus proches parens, vendoient habituellement les faveurs de ces malheureuſes à notre équipage : les peres eux-mêmes traînoient ſouvent ces victimes de force dans les lieux écartés du vaiſſeau, & ils les abandonnoient à la brutalité des Matelots, qui ne rougiſſoient pas de leur faire violence, quoiqu'elles fuſſent tremblantes & qu'elles verſaſſent un torrent de larmes. Si ces Sauvages défendent quelquefois à leurs femmes un commerce avec d'autres hommes, & s'ils puniſſent avec ſévérité la tranſgreſſion de cet ordre, ce n'eſt pas par des principes d'équité, de modeſtie & de délicateſſe, mais afin d'exercer leur droit de propriété & leur autorité ſur elles.

Mœurs.

Les femmes de Taïti, des Iſles de la Société & des Iſles des Amis & des Marquiſes, ſont moins tyranniſées par les hommes, & cette raiſon ſeule ſuffiroit pour prouver que ces Inſulaires ne ſont plus dans l'état des Sauvages, &

MŒURS.

qu'il faut les placer un peu au-dessous des Barbares. Par une suite de ce qu'on a dit plus haut, plus les femmes sont estimées, plus on remarque dans la peuplade des sentimens humains, & des vertus sociales. Les femmes de Taïti & des environs, ont des organes extrêmement délicats, un esprit vif, une imagination brillante, de la pénétration, & de la sensibilité, de la douceur dans le caractère, & un grand desir de plaire: ces qualités, jointes à la simplicité du pays, à une franchise charmante, à une belle taille, & à une belle figure, à un sourire affable, à des yeux pleins de tendresse & de feu, captivent le cœur des hommes, & maintiennent l'influence du sexe dans les affaires domestiques & publiques: elles se mêlent dans toutes les assemblées; on leur permet de converser librement & sans réserve avec tout le monde; elles cultivent & polissent ainsi leur esprit, & celui des jeunes gens: car l'objet principal de leur éducation, étant d'apprendre le grand art de plaire, on les instruit sur tous les moyens de gagner l'attachement des hommes, & d'acquérir une amabilité de caractère. Leurs chants, leurs danses, leurs rires innocens & leur gaieté badine, tout concourt à enflammer d'amour les jeunes Insulaires, & à cimenter des unions qui ne finissent qu'à la mort.

IL FAUT REMARQUER cependant que, quoique les Taïtiennes aient déjà beaucoup poli les mœurs de leurs compatriotes, il reste encore des usages qui semblent prouver que le beau sexe n'a pas toujours joui de l'estime & de l'égalité qu'on lui accorde aujourd'hui. Chez les peuples, qui ne regardent les femmes que comme des serviteurs, elles sont

elles font réduites à prendre leurs repas loin de leurs Maîtres orgueilleux (*a*). Il en eft de même à Taïti & fur toutes les Ifles de la Société, & je n'ai jamais pu découvrir l'origine de ces coutumes; je crois que c'eft un refte de l'état d'aviliffement dans lequel vivoient jadis ces Taïtiennes, avant qu'elles euffent acquis l'eftime & l'égalité dont elles jouiffent maintenant. MŒURS.

PUISQUE nous parlons des femmes, il faut rapporter le petit nombre d'obfervations que nous avons faites fur le mariage.

LA MONOGAMIE eft univerfelle chez toutes les Nations de la mer du Sud. Quelques individus, fur-tout parmi ceux d'un rang diftingué, ont, il eft vrai, des liaifons avec plufieurs filles, toujours prêtes à fe livrer à la premiere demande; mais je n'ai jamais oui dire qu'une femme mariée ait cédé aux defirs d'aucun amant.

QUOIQUE la poligamie foit fi commune dans les climats chauds & chez les Nations barbares, où les femmes font cenfées appartenir en propriété aux maris, il eft à remarquer qu'elle ne s'eft pas introduite fur les Ifles de la mer du Sud, fituées fous un climat chaud, & où le luxe a déjà

(*a*) Labat obferve qu'un Nègre des Colonies ne mange pas avec fa femme & fes enfans; qu'il ne leur permet de manger qu'après qu'il eft raffafié; & Valentin trouva les femmes d'Amboyne fervant leurs maris à table & mangeant enfuite en particulier. Les Caraïbes ne permettent jamais à leurs femmes de manger en leur préfence. Labat, Voyage en Amérique. Voyez auffi *l'Efprit des Ufages des différens Peuples*, L. *II* des Femmes.

MŒURS.

fait des progrès, & dont les Habitans sont fort portés aux plaisirs, non-plus qu'à la Nouvelle-Zélande, & sur les Isles qui sont plus à l'Ouest, où cependant on estime moins les femmes. Je crois qu'on peut rendre raison de ce phénomène, en disant que les mœurs des femmes sont plus douces & plus polies; qu'il n'y a pas plus de femmes que d'hommes, & enfin qu'il est facile de quitter une épouse & d'en prendre une autre, comme nous avons eu occasion d'en voir plusieurs exemples.

O-AMO, mari d'*O-Pooréa*, avoit répudié sa femme quand nous arrivâmes à Taïti, & *O-Pooréa* avoit pris un autre mari. *Potatou* avoit pris *Waineeou*, & il s'étoit séparé de son épouse *Polateherea*, qui vivoit avec Mahine, jeune Chef d'Oraiedéa. Je ne crois pas que la monogamie soit toujours une suite de l'égale proportion des femmes & des hommes; je pense au contraire qu'en Afrique la nature des alimens & du climat, & l'usage d'épouser plusieurs femmes, ont produit une disproportion considérable entre le nombre des hommes & celui des femmes; de sorte que maintenant il y naît plusieurs femmes pour un seul mâle. On a observé que chez tous les animaux, les accouplemens produisent le plus communément le sexe de celui qui est le plus vigoureux & le plus chaud; si, par exemple, l'étalon est plus chaud & plus vigoureux que les jumens, il naîtra plus de poulains mâles; mais si les jumens sont plus vigoureuses; si l'étalon est vieux, & épuisé par trop de service, il naîtra une plus grande quantité de jumens. Appliquons cette remarque aux Habitans de l'Afrique: il est évident que des hommes accoutumés à la

polygamie, énervés par l'ufage des femmes, font moins forts, tandis que les femmes confervent un tempérament plus chaud, parce qu'elles ont des nerfs & des organes plus fenfibles, & une imagination plus vive, & parce qu'on leur rend moins fouvent le devoir conjugal. Il n'eft donc pas étonnant qu'elles faffent plus de filles que de garçons. Les faits font d'accord avec cette théorie, car les Voyageurs conviennent tous que la polygamie fe retrouve (*a*) chez tous les peuples d'Afrique: aucun d'eux ne remarque qu'on y trouve beaucoup d'hommes fans femmes (*b*); chacun d'eux en a au moins une. Quand un peuple adonné à la polygamie, vit dans le voifinage des Nations monogames, il eft probable qu'il tire de fes voifins, de force, ou par le commerce, les femmes dont il a befoin; les Africains, qui font tous polygames, & qui fe marient tous, ne peuvent pas profiter de cet avantage, il faut donc qu'il naiffe, parmi eux, plus de femelles que de mâles.

MŒURS.

(*a*) Oldendorp, (dans fon Hiftoire de la Miffion des Freres Moraves, aux Ifles Caraïbes, Saint-Thomas, Sainte-Croix & Saint-Jean. *Barby*, *1777*, *in-8.°*) dit, *Vol. I*, *pag. 293*, « La polygamie s'eft établie chez » toutes les peuplades de Nègres; ceux de Congo feulement qui con» noiffent le Chriftianifme, & qui ont reçu le Baptême, font monoga» mes ». Lord Kaimes, dans fon Ouvrage, intitulé, *Sketches*, *of the Hiftory of man. Vol. I. pag. 197*, affure, « que chez les Chrétiens de » Congo, la polygamie eft répandue comme lorfqu'ils étoient Payens: » les plus dévots, parmi eux, croient qu'il eft tout-à-fait déraifonnable » de fe borner à une femme; ils renonceroient au Chriftianifme plutôt » que d'y confentir. »

(*b*) Bofman, Defcription de la Côte de Guinée. Ce Voyageur dit d'ailleurs expreffément « que le nombre des femmes furpaffe beaucoup » celui des hommes. »

MŒURS.

QUOIQUE les Colons établis au Cap de Bonne-Espérance, ne prennent qu'une épouse, j'ai observé qu'à la Ville & à la campagne, il y a plus de femmes que d'hommes; ce peut-être un effet du climat & de la nourriture; mais le libertinage des jeunes gens en est la principale raison : la quantité de femmes esclaves qu'on y importe de Madagascar, de Bengale, de Java, des Moluques & de la Côte des Papous, leur donne tant d'occasions de débauches, & tant de facilité de former de bonne-heure, des liaisons avec ces femmes lascives, que les hommes sont épuisés avant le mariage: il arrive que les jeunes Hollandoises de la Colonie, nées sous un ciel chaud, bien nourries, & point affoiblies par le travail, ont plus de force & un tempérament plus ardent, & qu'elles accouchent de plus de filles que de garçons. On assure qu'au Royaume de Bantam (*a*), il naît dix femmes pour un homme. Les remarques que je viens de faire ne sont que des conjectures, & je souhaite qu'on recueille, à l'avenir, avec plus de soin, des faits sur cette partie de l'Histoire de l'Homme.

ON A PROUVÉ, par des listes très-exactes des morts, que, dans la plupart des pays de l'Europe, la proportion des hommes aux femmes est à-peu-près égale, ou s'il y a de la différence, que le nombre des mâles est plus considérable dans la proportion de 105 à 100. Si c'est-là la mesure générale de la Nature, l'habitude de la polygamie

(*a*) Lord Kaimes' Sketches of the history of man, *Vol. I. pag.* 176.

l'a dérangée dans l'Asie & dans l'Afrique, en énervant l'espèce des mâles. La polygamie est ainsi établie sur une partie du Globe, & la monogamie sur une autre, & nous avons lieu de soupçonner que la polygamie ou la pluralité des maris est actuellement à l'Isle de Pâque. On dit qu'anciennement les femmes des Mèdes avoient plusieurs maris à-la-fois, & que celles qui n'en avoient que cinq, étoient réputées mal pourvues (*a*); chez les anciens Bretons, dix ou douze hommes n'avoient qu'une seule femme (*b*). On permet aux femmes de qualité, sur la Côte de Malabar, d'épouser autant d'hommes qu'il leur plaît (*c*); & enfin un Voyageur nous a assuré, dernierement, qu'au Royaume de Thibet, plusieurs hommes, sur-tout les freres & les parens, se réunissent pour entretenir une épouse commune; & qu'ils s'excusent en disant, qu'il n'y a pas dans leur pays un assez grand nombre de femmes. Quelqu'étrange que soit cet usage, il n'en est pas moins sûr, & il a, sans doute, des causes particulieres. Dans les pays voisins de la Chine, de la Bukarie & de l'Inde, où les hommes prennent plus d'une épouse, il doit y avoir peu de femmes; parce qu'on les enlève de force, ou par adresse, ou par le commerce; il n'est donc pas surprenant que plusieurs hommes aient une femme en commun. Quand l'Isle de Pâque fut découverte, en 1722, elle contenoit plusieurs milliers d'Habitans (*d*). Les Espagnols, en 1770, y en

MŒURS.

(*a*) Strabo, Geogr. *L. XI. p. m.* 362.
(*b*) Cæsar de Bello Gallico, *Lib. V.*
(*c*) Voyage de Dellon, *Part. I, chap.* 32.
(*d*) Collection des Voyages de Dalrymple, *Vol. II, pag.* 91 & 112.

MŒURS.

trouverent environ 3000 (*a*); &, en 1774, il y en avoit à peine 900 (*b*); ce décroiſſement de population eſt ſingulier; mais ce qu'il y a de plus remarquable parmi ces neuf cens Habitans, il ne faut compter que cinquante femmes en tout; de ſorte que le nombre des hommes eſt à celui des femmes comme 17 à 1. On a déjà remarqué dans la Relation (*Tome II, pag.* 231,) que l'éruption d'un volcan ou un feu ſouterrain ont pu détruire la plupart des Habitans de cette Iſle : effectivement le Capitaine Davis, en 1687, reſſentit un tremblement de terre violent dans ces parages, & à peu de diſtance de-là. Les Taïtiens connoiſſent les tremblemens de terre, & ils croient qu'ils ſont ſous la direction d'une Divinité particuliere, appelée *Maoowe;* d'ailleurs cette conjecture eſt d'autant plus probable, que les Habitans de l'Iſle de Pâque conſtruiſent encore leurs habitations ſous terre, & qu'ils les ſoutiennent par des murailles ſeches, ſi ce déſaſtre arriva en plein jour, il eſt vraiſemblable que la plupart des hommes étant hors des cabanes, furent ſauvés, tandis

(*a*) Lettre de M. Dalrymple au Docteur Hawkeſworth, en Anglois, *in*-4.° 1773, *pag.* 34.

(*b*) Le Capitaine Cook dit, dans la Relation, que les Habitans de cette Iſle ne paroiſſent pas excéder ſix ou ſept cens, & que plus des deux tiers de ceux que nous avons vus étoient mâles. La diſproportion entre le nombre des hommes & celui des femmes eſt sûrement plus grande. M. Cook étant malade alors, il ne put pas nous accompagner dans l'expédition que nous fîmes ſur l'Iſle : je ſuis ſûr qu'il n'y avoit point de femmes cachées dans les maiſons, & je ſuis ſûr auſſi de n'avoir pas vu plus de cinquante femmes; il n'eſt pas probable qu'ils aient empêché leurs femmes de paroître devant nous, car ils ne ſont point d'un caractere jaloux.

que les femmes, qui gardent ordinairement l'habitation, périrent toutes, excepté celles qui se trouverent dans la campagne. Ces femmes servent, suivant toute apparence, à plusieurs maris, & elles ne craignirent pas de se prostituer à une foule de Matelots dans la même heure: cette débauche leur est peut-être habituelle. Si la théorie dont on a parlé plus haut étoit confirmée par les faits & par l'expérience, il y naîtroit plus de garçons que de filles; mais un trop grand nombre connoissant la même femme, elle feroit peu d'enfans, comme il arrive aux malheureuses qui servent aux plaisirs du public.

MŒURS.

TOUS LES PEUPLES de la mer du Sud, étant monogames quoiqu'ils descendent des Nations du continent de l'Inde, presque toutes adonnées à la polygamie, il paroît que ce n'est ni la sagesse ni la vertu qui les ont porté à cette réforme; les premieres peuplades, qui s'établirent sur ces Isles, amenerent probablement autant de femmes que d'hommes, & ce hasard leur fit renoncer à la polygamie à laquelle ils étoient accoutumés dans leur patrie. La médiocre étendue de ces terres rendit nécessaire la continuation de cette conduite; car si, dans une petite Isle, un homme s'approprioit les droits de plusieurs hommes, en prenant pour lui seul les femmes qui doivent servir à plusieurs, on s'en appercevroit bientôt; on ne tarderoit pas à se venger de cette usurpation injurieuse & chaque individu rentreroit dans les droits dont on vouloit le priver.

LES JEUNES FEMMES de Taïti & des Isles des environs,

MŒURS.

prodiguent, sans scrupule, leurs charmes à plusieurs amans; cette conduite suffiroit ailleurs pour les écarter du mariage; mais ces peuples n'ont pas les mêmes idées. Si elles font un enfant, le jeune-homme avec qui elles vivent est censé en être le pere, & il jouit, dès-lors, ainsi que la mere, de tous les priviléges du mariage. Les hommes les plus distingués de la peuplade ne craignent pas d'épouser les filles qui ont eu des amans:

> .... Jam proterva
> Fronte petet lalage maritum
> Dilecta. HORAT. *L. II, Od. V.*

mais ces mêmes filles sont d'une chasteté & d'une fidélité exemplaires après le mariage.

PENDANT notre seconde relâche à *O-Raiedéa*, *Boba*, Chef d'*O-Taha*, venoit nous voir souvent. Un jour qu'il étoit sur notre bord, il apperçut ses sœurs qui s'avançoient vers le vaisseau dans une pirogue, & me montrant la plus jeune, il m'engagea à lui dire *veheina poowa*, dès qu'elle seroit arrivée. Je fis ce qu'il vouloit, sans savoir qu'elles en seroient les suites; la sœur aînée releva à l'instant les vêtemens de sa sœur cadette; elle me montra qu'elle avoit des marques de puberté; elle répéta cette cérémonie deux ou trois fois. Je m'informai alors de l'objet de cette action, & j'appris que sur ces Isles, c'est une espèce de reproche, ou un manque de dignité, de ne pas avoir des marques de puberté. Dès que ces marques paroissent, les jeunes femmes sont obligées de subir une opération très-douloureuse. On *tatoue* sur leurs

fesses

fesses de grandes rayures arquées. Ces rayures sont honorables, & c'est une espèce de prééminence de pouvoir faire des enfans. Si un homme accuse une femme de ne pas porter ces marques, elle ne peut pas, en honneur, se dispenser d'en mettre la preuve sous ses yeux (*a*). J'ignore quelle est l'origine de ces étranges coutumes: il suffit d'avoir exposé le fait. MŒURS.

(*a*) Les Thraces ne s'embarrassoient point de la chasteté de leurs filles, qui admettoient, dans leurs bras, tous les hommes qu'elles vouloient; mais ils épioient, avec soin, la conduite de leurs femmes, qu'ils achetoient fort cher de leurs parens. Ils s'imprimoient déjà une espèce de *tatouage*, qui étoit réputée une marque de noblesse; ceux qui n'étoient pas tatoués, passoient pour être nés dans l'abjection. Hérodot. *Lib. V, cap. 6.*



SECTION VI.

Instruction publique & particuliere; origine & progrès des Manufactures, des Arts & des Sciences.

Usus, & impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientis.
LUCRETIUS, *Lib. V.*

ARTS & Sciences.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'à présent sur les Insulaires des mers du Sud, suffiroit pour donner une idée complète de ces peuples. Je vais seulement parler des Arts, & des idées qu'ils transmettent, avec le plus de soin, à leurs enfans, & qui y sont devenus les objets de l'éducation.

Nos INVENTIONS & nos Arts mécaniques, ainsi que nos connoissances sur les Sciences & sur l'Histoire, sont le résultat des découvertes & des observations de plusieurs milliers d'hommes, qui ont vécu à différentes époques & dans des pays très-éloignés les uns des autres. C'est un trésor amassé par tout le genre humain; il est devenu si immense, qu'une seule personne est incapable d'en saisir l'étendue, & les plus grands génies ne peuvent pas l'embrasser. Les peuples les plus éclairés l'ont divisé en différentes branches, qu'on a confiées à la sagacité de différentes classes d'hommes: on est parvenu ainsi à conserver chacune de ces branches, on les a même perfectionnées,

en y ajoutant de nouvelles découvertes. Avec l'Art de l'écriture & de l'imprimerie, on a préservé, à jamais, de l'oubli, les connoiſſances humaines ; mais ſi les hommes avoient vêcu diſperſés dans les bois, comme les Sauvages ou les Chaſſeurs, ou s'ils avoient mené continuellement une vie errante avec leurs troupeaux, ils n'auroient pas raſſemblé tant de lumieres ; les obſervations des premieres peuplades ne ſe ſeroient point accrues par les découvertes des ſuivantes. La culture des végétaux, qui ſervent à la nourriture du genre-humain, conduit, ſur-tout, à la formation des grandes Sociétés. Les Profeſſions & les Arts mécaniques exigent les efforts réunis d'une quantité prodigieuſe de bras, & plus chacun de ces Arts eſt ſous-diviſé en petites branches, & plus on lui donne la perfection dont il eſt ſuſceptible. Il eſt donc évident que les Sociétés nombreuſes & les pays riches en productions alimentaires, &c. ſont les plus propres aux découvertes utiles, & au progrès des Arts & des Sciences. L'Egypte étant un pays plat, inondé chaque année par le Nil, ſe livra de bonne heure au labourage & à la culture de toutes ſortes de végétaux ; elle renonça bientôt à la vie paſtorale ; elle prit même de l'averſion pour cette maniere d'exiſter : la population s'accrut prodigieuſement, & les Arts, & les Profeſſions mécaniques & les Sciences s'étendirent de jour en jour. Les terres ſituées près de l'embouchure du Tigre & de l'Euphrate, avoient à-peu-près les mêmes avantages que l'Egypte ; on y connoiſſoit auſſi l'Agriculture & les Sciences & les Arts, à une époque où le reſte du Globe étoit encore plongé dans la barbarie. On trouve le même climat & les mêmes progrès dans

ARTS & Sciences

Arts & Sciences.

l'Agriculture, dans les Arts & dans les Sciences, sur les bords du *Sind* & du *Gange* dans l'Inde & de l'*Hoanho*, & de l'*Yan-Tse-Kian*, à la Chine.

CETTE THÉORIE explique les progrès qu'ont fait, dans les Arts, les Isles des Amis & de la Société: la population y étant considérable, il a bien fallu que les Habitans tâchassent, par leurs soins, d'augmenter les productions du sol.

QUOIQUE les Isles plus Occidentales jouissent d'un climat aussi heureux; quoiqu'elles soient bien éloignées d'être stériles, & que la population y soit assez considérable; elles ont cependant fait moins de progrès dans les Arts, & elles ont des idées très-imparfaites sur les Sciences & sur les connoissances utiles: nous avons indiqué la cause de cette différence, Chap. IV; &, pour revenir sur ces matieres, je vais donner une idée plus détaillée de l'éducation de ces peuplades.

LES PERES donnent à leurs enfans, en bas-âge les premieres notions nécessaires à leur maniere de vivre; elles ont, sur-tout, rapport à la nourriture, au vêtement, & aux moyens de se préserver des rigueurs de tems. Comme ces peuplades n'ont pas encore beaucoup de besoins artificiels & qu'elles n'emploient pas encore leur tems à des occupations plus relevées, leurs Manufactures sont très-simples: la connoissance des détails & des manipulations qu'elles entraînent, est nécessaire à chaque individu, & voilà pourquoi on apprend à tous les enfans la meilleure maniere

de cultiver l'arbre à pain, les plantains, les ignames & les autres racines comestibles; les méthodes les plus promptes de prendre du poisson, l'amorce & la saison qui conviennent à chaque espèce, & les endroits où ils se rendent; les poissons & les autres productions de la mer qu'on peut manger en sûreté; les moyens d'attraper des oiseaux, de nourrir des chiens, des cochons & des volailles: on leur apprend aussi les noms de toutes les plantes spontanées, qui sont bonnes à manger, leurs propriétés, & les saisons où elles mûrissent; & il est rare de trouver un petit garçon de dix à douze ans, qui ne soit pas instruit de tout cela; mais comme l'écorce du mûrier, dont ils fabriquent leurs étoffes, doit être soignée avec une attention particuliere, on donne des leçons aux jeunes gens: on montre à toutes les jeunes femmes les manipulations de la fabrique & de la teinture des étoffes, des nattes, &c. Depuis le dernier Toutou jusqu'au Roi du pays, tous connoissent le bois le plus propre à la construction d'une maison, d'une pirogue, les différens travaux nécessaires à la fabrique d'une habitation, & des différentes parties d'une pirogue; la maniere de manœuvrer les bâtimens de mer, avec des pagayes ou des voiles. On apprend à tous les jeunes gens, sans exception, les diverses opérations mécaniques; &, après un peu d'exercice, ils travaillent avec autant de dextérité que les plus habiles Ouvriers du pays.

Arts & Sciences.

CES CONNOISSANCES paroîtront peut-être minutieuses dans un systême d'éducation, mais l'existence de ces Insulaires en dépend; ils s'occupent beaucoup de ce qui regarde leur nourriture. J'ai eu occasion d'écrire les noms de

Arts & Sciences.

quarante-huit poiſſons tous comeſtibles pour eux, & le Capitaine Cook m'a dit que ceux qu'il avoit vu dans ſon premier voyage, ou dont les Naturels lui avoient parlé, montent à cent cinquante. L'arbre à pain (*artocarpus communis*,) que les Naturels appellent *ooroo*, a trois variétés diſtinguées par des noms particuliers: celui qui a des feuilles plus étroites & en pointe, & un fruit oblong, s'appelle *maira ;* un autre, qui a un fruit oblong, mais plus groſſier, & écaillé en dehors, s'appelle *épatea ;* & un troiſième, dont l'écorce a de petits piquans ou des boutons en forme de mamelons, porte le nom de *tattarà.* Ils comptent au moins treize différentes eſpèces de bananes, (*muſa paradiſiaca*) qu'ils diſtinguent par différens noms, outre les gros plantains de cheval : ils cultivent au moins deux eſpèces d'*arum :* les eddoës communs, qui ont une feuille veloutée bleuâtre (*arum eſculentum*) appelé *tarro*, & la grande eſpèce, qui a des feuilles vertes & luiſantes, qu'ils nomment *apé* (*arum macrorhizum*,) ils ont auſſi une eſpèce d'excellentes pommes appellées *évée*, qui approche beaucoup de la prune du Bréſil (*ſpondias*)*;* un grand arbre porte une ſorte de fruit enveloppé dans une coque fibreuſe, dont le goût reſſemble à celui de la châtaigne, & qu'ils appellent *ratta ;* nous lui avons donné le nom d'*inocarpus edulis.* Un autre grand arbre, qui croît auſſi aux Indes Orientales, & qui eſt connu des Botaniſtes, ſous le nom d'*eugenia malaccenſis*, eſt commun ſur ces Iſles; les Naturels mangent ſouvent de ſon fruit, qui eſt aqueux & rafraîchiſſant, & qui porte le nom d'*é-hàya :* il y a une autre groſſe plante, qui ſe trouve aux Indes Orientales & qui eſt connue aux Iſles Moluques ſous le nom de

pandang, & à Taïti sous celui d'*é-wharra*, & à laquelle nous avons donné le nom d'*athrodactylis spinosa* (*a*); son fruit vient en grosses grappes; &, quand il est mûr, il a un parfum agréable; mais sa saveur, qui est astringente, étoit mauvaise pour moi; elle n'affecte pas ainsi les Naturels, qui la trouvent bonne. La même plante leur fournit de larges feuilles, qu'ils font secher, & dont ils se servent pour couvrir les toits de leurs maisons; ils répandent, sur leurs têtes, les fleurs mâles de cette plante, comme nous mettons de la poudre sur les nôtres; elles servent, en outre, de parfum aux Insulaires d'un rang distingué; ils donnent à la plante le nom de *héenànno;* les Banians l'ont transplanté dans l'Arabie, ou dans l'Yemen, à cause de ses fleurs odoriférantes. Forskal croit qu'il n'y a dans l'Yemen, que la plante mâle; on l'y appelle *keura:* une petite botte de ses fleurs se vend seize sols tournois (*b*), le *morinda citrifolia*, porte à Taïti, le nom d'*é-nono*, & le bas-peuple en mange quelquefois le fruit, quand il ne peut pas se procurer de meilleurs alimens: les Naturels mangent souvent les racines du *tacra pinnatifida*, ou comme les Insulaires l'appellent du *peca;* celles du *dracontium polyphillum*, ou du *teveh* & du *pteris grandifolia* ou de l'*e-naré;* mais ils ne se nourrissent de la seconde & de la derniere, que dans les tems de nécessité; ils mangent aussi alors les feuilles d'une espèce de pourpier (*portulaca lutea*) appellé *e-atoòrée;* celles d'un *solanum*, ou du

Arts & Sciences.

(*a*) Characteres gen. plant. *pag. 14, tabl. 75*, par Forster.

(*b*) Forskal flora Ægyptiaco-Arabica, Havniæ, 1775, *in-4.°* *pag. 172.*

ARTS & Sciences.

poorahèitée, & les Côtes du *Boerhavia procumbens*, ou de l'*enoona-noona*, après les avoir fait cuire; ils plantent, avec soin, les racines de la pomme de terre douce, (*convolvulus-batatas*) ou de l'*e-oomàrro*, & de la véritable igname, (*dioscorea alata & oppositifolia*) ou de l'*e-oòvhe*, & c'est ce qu'ils mangent de meilleur dans la saison où ils manquent de fruits à pain; il n'est pas rare non-plus de les voir se nourrir du pignon qui couvre l'intérieur de la noix de cocos. La connoissance seule des végétaux comestibles, forme une liste considérable de noms, & l'on peut juger de la foule d'idées qu'ils ont sur ces matieres. Le Shaddeck (*citrus decumanus*,) est commun aux Isles des Amis, & on le nomme *mòreea*, ou *moleea*. Il y a des oranges à Mallicolo; & on trouve à l'Isle de Tanna l'*eugenia jambos*, & une autre *eugenia*, bonne à manger. Les Naturels mangent plusieurs espèces de figues. Quelques-unes des feuilles s'apprêtent dans une pâte d'ignames & de plantain: ils se nourrissent encore des amandes du (*terminalia catappa*) & du *sterculia balanghas*; les Habitans de la Nouvelle-Calédonie mangent l'écorce de l'*hibiscus tiliaceus*; mais, suivant moi, elle est très-mauvaise.

LES HABITANS DE TAÏTI & des Isles voisines, n'on rien à desirer dans ce qui regarde la maniere de se vêtir & de se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons. On peut distinguer leurs vêtemens en trois sortes; ceux qui sont d'étoffe d'écorce d'arbres, ceux qui sont de nattes, & enfin les différentes parures appropriées à certains rangs, ou à des cérémonies particulieres.

LES MEILLEURES

LES MEILLEURES ÉTOFFES se font avec l'écorce d'*aoüta*, ou du *morus papyrifera*; ils cultivent, avec soin, cette plante dans un bon sol, qu'ils marnent & qu'ils préparent en y mêlant des coquillages de toutes espèces: ils enferment communément le terrain de fosses profondes, afin d'empêcher les hommes & les animaux de gâter les jeunes arbres: ils plantent les petits bourgeons d'*aoüta* sur des lignes régulieres, à la distance d'environ dix-huit pouces ou de deux pieds; ils émondent les feuilles & les branches, ce qui donne de la force à la tige principale & la rend plus droite: dès que les petits arbres ont un pouce de diamètre, & six ou huit pieds de hauteur, ils les arrachent: ils coupent les racines & les sommets, & ils conservent & replantent les parties de la racine qui ont de jeunes bourgeons: ils fendent ensuite longitudinalement l'écorce sur la grande tige, & ils la déposent dans un vaisseau, sous une planche chargée de pierres: quand l'eau a rendu plus flexibles les filamens de l'écorce, dissous la substance gommeuse qui les réunit, & amolli la pulpe intermédiaire, les femmes ratissent l'écorce, dans l'eau ou près de l'eau, sur une planche unie, placée obliquement à l'horizon; elles se servent pour cela d'une coquille mince, bivalve, (*tellina gargadia*,) &, pendant l'opération, elles mouillent souvent l'écorce: les petites bandes étroites ainsi préparées, sont étendues sur des feuilles de plantain, jusqu'à la largeur & à la longueur que la pièce d'étoffe doit avoir; on les laisse une nuit dans cette position; & la gomme de l'écorce joint si bien les petits filamens, que le lendemain, quand l'eau s'est desséchée, les différentes bandes ne forment plus qu'une seule pièce. Il faut étendre, avec

adreſſe, chacun des morceaux d'écorce ; car, n'étant pas d'une égale épaiſſeur, le Fabricant eſt obligé de renfler les endroits où l'écorce eſt trop mince. Ces grandes pièces ſe portent dans des hangards un peu éloignés des habitations, où les femmes ſe réuniſſent pluſieurs pour travailler enſemble : elles s'aſſeient ſur une longue pièce de bois quarrée & unie, ſur laquelle elles battent l'étoffe avec un inſtrument quarré de bois peſant, appelé *toa ;* chacun des côtés de ce battoir eſt ſillonné longitudinalement par des rainures de différentes dimenſions. On bat d'abord l'étoffe avec le côté qui a les plus groſſes rainures, & enſuite, avec ceux qui ont les plus petites, juſqu'à ce que l'étoffe ſoit achevée. Cette opération ſerre tellement les fibres, l'une contre l'autre, que lorſque l'étoffe eſt entièrement ſeche, elle a de la conſiſtance ; mais la moindre humidité ſemble en diſſoudre toute la texture. On bat davantage quelques-unes des pièces ; alors l'étoffe eſt fine, extrêmement douce & approchante de nos mouſſelines. Tandis que les femmes battent l'étoffe, il y a, près d'elles, des coupes de cocos remplies d'eau, & elles ne ceſſent pas de l'arroſer ; l'étoffe ſe blanchit & ſe lave enſuite afin de la rendre plus belle & plus douce : ils poſent quelquefois pluſieurs pièces de cette étoffe douce & fine, appelée *hoboo*, les unes au-deſſus des autres, & ils les collent avec une eſpèce de glue qu'ils tirent de la racine du *tacca pinnatifida.* On réunit ces différens doubles, en les battant, on les frotte, & on les lave, & l'étoffe eſt alors cotonneuſe, douce & chaude. Ils font auſſi des étoffes avec l'écorce de l'arbre à pain : les Naturels plantent les petits rejettons, & ils en arrachent l'écorce qu'ils détrempent,

ratiſſent & battent de la même maniere; mais l'étoffe eſt un peu plus groſſiere, & ils l'appellent *too-erroo*. Ils fabriquent, en outre, une étoffe appelée *òra* avec l'écorce brune ou couleur de cinamome, d'un figuier appelé *eaouwa*, & qui approche beaucoup du *ficus indica*, & d'une autre eſpèce que nous avons nommé *ficus aſpera* : ils donnent à cette étoffe le nom d'*ora*; l'opération ſe fait de la maniere qu'on vient de décrire; comme celle-ci réſiſte plus à l'eau que les deux autres, elle eſt fort eſtimée & deſtinée, ſur-tout, aux Inſulaires d'un rang diſtingué, qui ont ſoin de la parfumer, avant de s'en ſervir.

ARTS & Sciences.

TOUTES LES ÉTOFFES portent la dénomination générale d'*ahou*; mais ils donnent le nom de *paroovai*, à un vêtement deſtiné aux femmes, ſur-tout à celui qui eſt de l'eſpèce appelée *hoboo*. Si on fait un trou en long, au milieu d'une pièce d'environ ſix pieds, ils l'appellent *teepota* : les Naturels des deux ſexes paſſent leur tête dans cette ouverture, & ils laiſſent flotter la partie de devant & celle de derriere, juſqu'au genoux, où ils la ſerrent avec une autre pièce, qui monte preſque juſqu'à la poitrine; les hommes & les femmes couvrent leurs parties naturelles avec une ceinture : celle des hommes ſe nomme *màro*, & celle des femmes *parèoo* : ils donnent à l'étoffe rouge, le nom d'*ewha-àïo*, & à la jaune, celui d'*heapa* : il y a une étoffe jaune ſur laquelle ils tracent des figures rouges en plongeant un roſeau de bambou dans de la couleur rouge, qu'ils dépoſent enſuite ſur l'étoffe, qui porte alors le nom d'*epà*; ils appellent *poowhìrrée*, celle qui eſt brune & couverte d'une eſpèce de vernis ou de gomme. Leurs

Arts & Sciences.

couleurs ſont brillantes & très-belles; mais elles durent peu. La rouge demande bien des travaux & bien des ſoins pour la préparer: le fruit d'une petite figue, appelée *mattée* (*ficus tinctoria*), donne une goutte ou deux d'un ſuc laiteux; quand il eſt détaché de l'arbre: ils recueillent ce ſuc dans une coque de cocos, & quand ils en ont aſſez, ils y trempent les feuilles de l'*etoù* ou du *cordia ſebeſtena*, qui boit le ſuc laiteux & lui donne une très-belle couleur cramoiſie. On exprime enſuite ce ſuc, on le paſſe à travers les filamens des noix de cocos, & on s'en ſert pour teindre les étoffes : au-lieu de l'*etou*, ils emploient quelquefois les feuilles du *tahinnoo* ou du *tournefortia ſericea*, ou celles du *pohooa*, ou du *convolvulus Braſilienſis*, ou même celles de l'*epooa*, ou du *ſolanum repandum* : le jus ſeul du *mattée*, donne une couleur jaune; mais la meilleure teinture jaune ſe tire du ſuc qui dégoûte des péduncules de l'*hibiſcus punctatus ſ. populneus*, ou de l'*e-mèero* : la racine de l'*e-nono*, ou du *morinda citrifolia*, infuſée dans de l'eau, donne un beau jaune; on en tire un autre du *tamànnoo*, ou du *calophyllum inophyllum*; une des épurges, appelée *épirrée-pirrée*, produit une baie brune, & l'écorce trempée du *tootooé*, ou de l'*aleurites*, *triloba*, produit une gomme ou une ſubſtance réſineuſe, avec laquelle ces Inſulaires verniſſent leur étoffe brune (*poowhirrée*).

Ils se vêtissent aussi avec des nattes; ils en font des tapis ou des voiles, & ils ſe couchent deſſus: ils s'habillent ſur-tout de nattes, quand ils vont à la pêche & dans les tems de pluie. Avec l'écorce du *pooroù* ou de *l'hibiſcus tiliaceus*, ils fabriquent des nattes nommées *époorrhe*, qui

ſont très fortes, & qui paroiſſent être de gros lin ou de gros chanvre : il y en a quelques-unes de belles; mais elles ont toujours une ſorte d'âpreté: la natte, appelée *e-wharroù*, eſt compoſée des feuilles d'une eſpèce d'*athrodactylis*. Les plus belles, qui ſont luiſantes & blanches, appelées *e-vanne*, ſe font avec la partie membraneuſe & la mieux préparée des feuilles de l'*ewharra*, ou de l'*athrodactylis*, & quelquefois avec une eſpèce de gramen : une autre eſpèce très-forte ſe fait avec des joncs; ils ſe couchent ſur celle-ci, ce que le nom de *moéya* ſemble annoncer: une troiſième ſorte qui approche beaucoup de celle-ci, eſt ſouvent bariolée, ou tachetée de noir; elle leur ſert de tapis, & ils danſent deſſus, dans leurs comédies: ces dernieres ont vingt ou trente verges de long. L'écorce d'un arbre, que je n'ai jamais pu découvrir, eſt la matiere des nattes les plus grandes, & les plus fortes : l'une de ces nattes, qui portent le nom de *hohòra*, étendue ſur un chaſſis à demi-oval, ſert d'*Eiyà* ou de voile, pour leurs pirogues.

Arts & Sciences.

LES VÊTEMENS de parure & de cérémonie des Taïtiens ſont fort curieux ; à la mort d'un Inſulaire de marque, un des proches parens ſe revêt d'un habit de maſcarade, appellé *Heva*, travaillé avec adreſſe, & l'étrange aſſemblage de ſes parties forme un coup-d'œil extraordinaire : on en a déjà fait la deſcription, *Tom. II* de la Relation, *p.* 312, & on en trouve une figure, *Tom. I*, *p.* 455 (*a*); on peut y recourir. Cet Ouvrage eſt un de ceux

(*a*) Il faut remarquer que M. Hodges a trop alongé dans ſa figure,

ARTS & Sciences.

qui donnent une idée plus juste des Arts & de l'industrie de ces Peuples : le tablier ou la pièce d'estomac contient 2000 petits morceaux de nacre de perles, qu'on ne peut joindre ensemble & aligner, qu'après un travail immense & une patience extrême, & tout le vêtement a de la propreté & de l'élégance.

LES CHEFS, qui combattent sur la plate-forme de leurs pirogues de guerre, ont aussi un vêtement particulier, dont le travail exige de l'adresse : on peut en voir la figure, *Tom. II* de la Relation, *p.* 350 (*a*). L'*Awhou* est un casque d'osier de plus de cinq à six pieds de haut, & de la forme d'un long cylindre ; ils y ajoutent un fronteau de trois à quatre pieds de long, qui couvre la moitié du casque ou du cylindre ; vers le sommet cependant il ne serre pas l'osier de trop près, mais il se projette un peu en avant en formant un creux ; tout ce fronteau est revêtu de plumes de pigeon vertes & luisantes ; ils l'entourent quelquefois d'une ou plusieurs bordures de plumes blanches, & du bord extérieur ils font diverger un grand nombre de plumes de queue de l'oiseau du tropique, ce qui donne au Guerrier un air imposant. Cette parure ne peut gueres se porter, parce qu'elle est si embarrassante & en même-tems si légère, que le moindre souffle de vent feroit vaciller celui qui la garderoit sur sa tête : ces casques sont

---

les plumes des oiseaux du Tropique ; elles ne vont jamais au-delà du turban : le Dessinateur de la planche du premier Voyage a fait la même faute.

(*a*) Il y a une autre figure dans le Journal de Parkinson, *Planche XI, page* 71 ; elle est plus exacte que celle de M. Hodges.

donc de parade plutôt que d'usage, car ils défendent peu la tête contre les pierres ou les coups de massues & de lances; peut-être aussi qu'ils servent d'étendards pour le ralliement des troupes; & cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que, sur une Flotte de 169 Bâtimens, nous n'en avons remarqué qu'un ou deux. Les Guerriers, qui sont sur la plate-forme, portent presque tous le hausse-col ou la cuirasse d'osier, appelée *Ta-omée* : la cuirasse est couverte de fibres de noix de cocos rangées en demi-cercle, & ornées de plumes de pigeons luisantes, entremêlées de deux ou trois rangées en demi-cercle de dents de goulu, toutes croisées & attachées avec des cordons à la cuirasse : le hausse-col est bordé d'une frange de longs poils blancs de chien, qu'on fait venir des Isles Basses à Taïti & aux Isles de la Société : le sommet porte aussi des nacres de perles garnies de plumes de pigeon; cette cuirasse est suspendue au col, & défend la poitrine contre une des lances, armées d'os de pastenade (*a*). Les détails de la fabrique des paniers, battoirs d'étoffe & des meubles, outils & instrumens en usage chez ces Peuples, sont si multipliés, qu'il faudroit beaucoup de tems pour les décrire; nous parlerons seulement ici de l'état de leurs Arts relativement à la construction des maisons. Le bois de l'*Ahoodoo* ou du *Barringtonia speciosa*, de l'*Inocarpus edulis* ou du *Ratta*, de l'*Evée* ou du *Spondias pomifera*, du *Tamanoo* ou du *Calophyllum inophyllum*, de

(*a*) On trouve une figure exacte de ces cuirasses dans la Relation du 1er Voyage, *Tom. II*, *p.* 444, de la Compilation de M. Hawkesworth.

ARTS & Sciences.

l'*Ooro* ou de l'*Artocarpus communis*, font les matériaux qu'ils emploient : ils donnent à une maifon, en général, le nom de *Te-wharré ;* il y en a de petites & rondes, qu'ils appellent *Te-wharre-potto ;* celles qui font vaftes & longues, fe nomment *Te-wharre-tarra ;* ils ont en outre des maifons ou hangards, où ils retirent leurs grandes pirogues de guerre. Les maifons ordinaires ont de quinze à feize pieds de long & dix à quinze pieds de large ; le toit a fix à neuf pieds d'élévation au milieu, environ cinq à fix fur les côtés, & les bords fe projettent affez loin au-delà des côtés ou des poteaux. Toutes les maifons ont trois rangées de poteaux qui foutiennent le toit (*erà-yoro*;) la rangée du milieu (*epò-oo*) a feize à vingt pieds de haut dans les grandes maifons, & de huit à dix dans les petites : cette rangée fupporte une poutre formant le faîte du toit (*Toore-yore*, fur laquelle ils pofent les planches, où les barres du toit (*ahèo*) qui font fupportées de nouveau par une longue poutre, appelée *épài* ; au-deffous de laquelle fe trouve une rangée de poteaux de côté (*toote-òroo*,) qui portent fur une autre poutre (*too-àrroo*,) laquelle repofe à terre ; ils rempliffent quelquefois de bambous les efpaces qui font entre les parties & les poteaux fur les côtés de la maifon : ils donnent à cette maniere de bâtir le nom de *parooroo* ; mais communément tout le bas eft ouvert : le toit lui-même eft de feuilles d'*Athrodactylis indica*. J'ai remarqué des maifons ouvertes, mais garnies au-deffous d'une haie de bambous à la hauteur d'environ un pied ; plufieurs petites habitations font auffi renfermées dans une enceinte de bâtons difpofés en forme de claies.

Les Naturels

Les Naturels retirent communément leurs cochons avec eux la nuit: seulement les hommes se couchent dans un endroit enfermé (*pabooa*) couvert de planches au sommet.

Arts & Sciences.

LES GRANDES PIROGUES de guerre sont d'un travail infini, & rien n'annonce mieux leur imagination, leur industrie & la perfection de leurs Arts mécaniques : il ne faut donc pas s'étonner qu'ils conservent avec tant de soin ces bâtimens, qui les mettent à l'abri de l'invasion des ennemis. Huaheine a dans son voisinage les Isles d'O-Raiatéa, Taha, Borabora, Mourooa, toutes soumises à *O-poònée*, Chef puissant, qui a conquis Raiatéa & O-taha, & qui vouloit étendre son domaine sur Huaheine : mais les Habitans de cette Isle & *Oréo* leur Chef veilloient à leur sûreté, & ils avoient une Flotte considérable toute prête, sous les remises dont on a parlé ; c'est là que j'observai une pirogue de guerre double, qui demandoit pour sa manœuvre 144 rameurs & dix à douze pilotes : la plate-forme de combat étoit spacieuse & pouvoit porter environ trente hommes : les remises de ces pirogues ont quelquefois quarante à cinquante verges de long ou même davantage, environ dix de large, & les bords du toit descendent jusqu'à deux ou trois pieds de terre ; les côtés du toit sont souvent en forme de segmens de cercle qui se réunissent au sommet.

COMME j'ai parlé ici des pirogues de guerre de ces Peuples, je m'arrêterai un moment sur leur structure. Les Habitans des Isles de la Société distinguent leurs petites pirogues

(*E-wàha*) (*a*) des plus grandes (*Pahée*,) & celles-ci varient ſuivant qu'elles ſont deſtinées à la pêche, aux longs voyages d'Iſle en Iſle & à la guerre. Les dernieres ont des poupes élevées, & deux de ces Bâtimens étant toujours attachés enſemble, il y a en avant une plate-forme (*Etoote*) pour les guerriers, élevée ſur ſix ou huit colonnes d'environ quatre ou huit pieds de haut & proportionée à la grandeur de la pirogue. Les pirogues ſont communément du bois d'*E-avée* ou de *Spondias pomifera*, ou d'*E-marra*, ou *Naveelea orientalis*; la quille eſt creuſée en forme d'angle: dans les très-grandes pirogues, elle eſt quelquefois de deux pièces, mais jamais de plus de trois; le ſecond bordage ſe poſe ſur la quille dans une direction divergente; le troiſième eſt convexe en-dehors & concave en-dedans, & le dernier eſt placé ſur celui-ci: ces quatre bordages très-ſerrés & très-fermes l'un contre l'autre, ſont enſuite attachés avec des cordages (*a*), des filamens qui

(*a*) Les noms d'*e-wàha* eſt ſûrement altéré par les Naturels des Iſles des Amis & de la Nouvelle-Zélande, en donnant un ſon plus fort à l'aſpiré *h*, & diſant *te-wagga*. De même, le mot *teehée* eſt changé en *teèghée*; celui de *tahata* en *tangata*; *eohe* ou *ehhoe*, ſe prononce à la Nouvelle-Zélande *hogghée*; *tohée*, c'eſt *togghée*; *tanga*, c'eſt *taringa*, *toohona*, *tooghona*.

(*b*) Avant qu'on ſe ſervît des clous & du fer, pour attacher les bordages, la méthode la plus ancienne & la plus ſimple de conſtruire des embarcations, ſemble avoir été celle de coudre les planches avec des cordes. Pline, Hiſt. Nat. Liv. XXIV, v. 40, *Cum ſutiles fierent naves, Lino tamen, non ſparto unquam ſutas.* Au neuvième ou dixième ſiècles de l'Ere Chrétienne, quand tous les navires de la Méditerranée étoient cloués enſemble, un bâtiment dont les cordages étoient couſus, échoua ſur la Côte de Syrie; l'Auteur des Voyages faits en Chine, par des Mahométans, & publiés par Renaudot, page 59, dit: « Que c'étoit un

entourent les noix de cocos : ces bâtimens ne font pas beaucoup d'eau, quoiqu'ils ne foient point calfatés ; une feule perfonne fuffit pour vider celles des plus grandes pirogues. La poupe & la proue font fculptées, & elles repréfentent communément une figure groffiere d'homme, qu'ils appellent *E-teéhe*, qu'on pourroit comparer au génie titulaire des anciens Romains & Grecs. Les pirogues de longs voyages ont à l'avant de petites huttes couvertes d'herbages, & défendues d'un ou de deux côtés par des planches ou une cloifon de bambous & tapiffées de nattes ; c'eft-là que les principaux perfonnages s'affeient le jour & dorment la nuit : le refte de ces bâtimens eft à-peu près de la même ftructure que les pirogues de guerres ; elles ont un mât (*E-teira*) une voile de nattes fufpendue à un chaffis (*Eiya*) ; le fommet du mât porte un panache de petites branches d'arbres : ce panache s'appelle *E-whateoa*, & ils donnent le nom de *Matittée* à une ou deux guirlandes de plumes qui pendent du haut du mât, ou du haut du chaffis de la voile. Quand ils ne joignent pas deux bâtimens enfemble, ils forment en travers & au milieu de la pirogue fimple un long bau (*pathoa*,) auquel ils attachent, d'un côté, de petites pièces de bois tournées en bas & jointes à une éparre qui a la forme d'une quille, & qui

» vaiffeau Arabe, venant de Shiras, *dont les planches n'étoient pas clouées* » *enfemble, mais jointes d'une maniere particuliere comme fi elles avoient été coufues, &c.* » Lorfque les Nations plus civilifées eurent imaginé de meilleures méthodes de conftruire, en employant les clous & les chevilles de fer, l'ufage de coudre les bordages fut abandonné à ceux qui connoiffoient moins les Arts. Dans tout l'Orient, on fe fert aujourd'hui du fer, & l'on ne coud plus les bordages que fur les Ifles de la mer du Sud.

Arts & Sciences.

eſt à-peu-près de la même longueur que la pirogue : ce balancier, qu'ils nomment *E-oà*, eſt attaché d'ailleurs à la piroguent par des baux de traverſe; il eſt deſtiné à empêcher la pirogue de chavirer, & il en retarde peu le mouvement. Les pros ſi agiles des Iſles des Larrons, décrits dans le Voyage du Lord Anſon, montrent bien l'utilité de ce balancier. Les Hautbans s'attachent aux baux de traverſe qui ſe projettent autour du mât & ſur le côté oppoſé au balancier, ils mettent quelquefois une groſſe pierre, afin de mettre la pirogue en eſtive.

La structure des pirogues de pêche n'eſt pas différente de celle des pirogues de voyage ; le balancier eſt ſeulement plus petit & la hutte eſt moins élégante, ou même il n'y en a point. Ce qu'on vient de dire, prouve que les Inſulaires de ces Iſles ſont un peu verſés dans la théorie & dans la pratique des Arts mécaniques ; qu'ils conſervent ces connoiſſances avec ſoin, & inſtruiſent de bonne heure leurs jeunes gens dans tout ce qui a rapport à la maniere de ſe nourrir, de ſe vêtir & de ſe loger : on ne ſera plus étonné de cette induſtrie, ſi on conſidere qu'une hache, un ciſeau de pierre ou d'os, un morceau brut de rocher de corail, & une ſcie faite avec l'aiguillon de la paſtenade, ſont tous leurs inſtrumens. J'ai eu occaſion de voir coudre les bordages d'une grande pirogue ; l'ouvrier ſe ſervoit d'un bâton, qui avoit une branche fourchue pour ſerrer davantage la corde ; il poſoit l'une des branches contre le bordage le plus inférieur, & il attachoit la corde à l'autre, ce qui lui donnoit une extrême force : dès que le cordage avoit pris toute l'extenſion poſſible, un autre Inſulaire qui l'aidoit, plan-

toit une cheville dans le trou au milieu duquel paſſoit la corde, afin que cette corde ne ſe relâchât pas. Leurs manieres de pêcher, & les différens inſtrumens qu'ils emploient, offrent d'autres exemples de leur intelligence: ils font des harpons de roſeaux (*E-tao-Werro-eiya*) garnis à la pointe d'un bois dur, taillé comme la tête barbelée d'un trait: ils ne ſe ſervent de leurs grands filets (*oopéa*,) que dans les eaux baſſes; ces filets ſont d'une eſpèce de *Phaſeolus* & de *Convolvulus* & fort tendus Leurs hameçons (*Mattou*) ſont de coquillages; ceux qu'ils deſtinent à prendre de petits poiſſons, ſont très-bien faits, petits & d'une ſeule pièce; ceux qu'ils deſtinent aux poiſſons d'une groſſeur moyenne, ſont de nacre de perles & compoſés de deux pièces; la queue eſt formée de la partie la plus éclatante & la plus luiſante de la coquille, & la pointe de l'hameçon eſt attachée à cette partie par des cordes qui rempliſſent des trous pratiqués dans ces deux pièces; &, pour mieux tromper le poiſſon, ils y ajoutent des cheveux, des plumes ou des touffes de fils, pour repréſenter les nageoires des petits poiſſons: ils donnent le nom de *Vittée-vittée* à cette eſpèce d'hameçon; les plus gros ont tous une queue de bois ou d'os, couverte d'un morceau de nacre de perle brune & une pointe d'écaille de Tortue, ſouvent compoſée de deux morceaux joints enſemble: les cordelettes de ces hameçons ſont d'une eſpèce d'ortie (*urtica argentea*) avec laquelle on prend les plus gros poiſſons; ſavoir, la bonite *péerara* (*Scomber pelamys*) l'albecore *Eaha* (*Scomber Thinnus*,) & le dauphin, *Eoomo* (*coryphæna hippurus*;) ils ſe ſervent en d'autres occaſions de cordes d'*Emohoo* ou de *Cyperus alatus*, de l'écorce de *poorou* ou d'*hibiſcus tiliaceus*, de l'écorce de

Mattée ou de *ficus tinctoria*, & d'*Epeèpee* ou de *phaseolus amœnus :* ils mêlent differentes plantes & différents fruits, avec des morceaux de chair de coquillages & d'écrevisses ; cette composition jetée dans la mer enivre tellement le poisson, qu'on peut le prendre avec la main : on emploie sur-tout pour cela le fruit du *Barringtonia speciosa* (*E-hoodoo*) & les feuilles de la *Daphne foetida* (*oào*) de la *galega piscidia* (*Ehora*) & du *Lepidium piscidium* (*Enou*;) quand ils découvrent en mer une troupe d'oiseaux voltigeant sur un certain espace, ils sont sûrs qu'il y a un grand nombre de poissons rassemblés ; ils s'y rendent avec leurs pirogues à voile & plusieurs *vittée vittées* suspendus de chaque côté du Bâtiment, & ils ne manquent à jamais de faire une bonne pêche. Comme ils s'appliquent à connoître les différentes espèces de poissons, ils observent avec d'autant plus de soin quelle est la méthode la plus aisée & la plus sûre de les prendre (*a*), qu'ils ont peu d'autres nourritures animales.

LES IDÉES, relatives à la nourriture, au vêtement & au logement, forment la premiere partie de l'éducation parmi ces Insulaires. La fertilité de leurs terres, la douceur du climat, joints au caractère joyeux & content de ces peuples, leur donne un goût extrême pour la sensualité : le moindre événement heureux, suffit pour leur inspirer une

(*a*) Les Habitans des Maldives sont aussi très-habiles à prendre toutes sortes de poissons, parce qu'ils mangent peu de quadrupèdes, & qu'ils se nourrissent pricipalement de poisson. Voyage de Pirard, *in-4°* *Paris*, 1679, *Part. I.*

alégresse, qui met tout leur corps en mouvement: ils sautent & dansent; leur respiration est nécessairement alors mesurée ou cadencée; un homme, qui, dans cette situation, veut parler aux spectateurs, donne naturellement à ses expressions cette espèce de mesure ou de cadence; le ton que prend d'ailleurs la voix de celui qui est dans la jubilation, devient chantant: & l'on peut expliquer ainsi la premiere origine de la musique: s'il exprime des idées relatives à ce qu'il sent, elles sont plus animées; les images se précipitent avec une rapidité extraordinaire; n'ayant pas le tems d'exprimer l'idée elle-même, il y substitue tout ce qui y a rapport, ou tout ce qui lui ressemble; il s'attache sur-tout aux qualités frappantes de la chose ou de la personne dont il parle; il fait ainsi de la *Poésie*, des images, des métaphores, des comparaisons, & il emploie une multitude d'épithètes. Lorsque la danse, la musique & la Poésie sont en vogue dans un Pays depuis quelque tems, les Habitans trouvent du plaisir à représenter, par des actions & des paroles pantomimes, quelques-unes des scènes de la vie; ils y entre-mêlent des bons mots, & des plaisanteries grossieres, & des traits bruts d'esprit. Plus ils imitent les caractères existans, plus ils expriment fortement la discordance, ou la disproportion de ces actions ou de ces caractères, plus ils procurent de plaisir à l'auditeire: c'est par-là que commence le drame. Quand ces Arts accueillis une fois sont devenus à la mode, il est simple que ceux qui y ont atteint un certain degré de perfection, communiquent à la génération naissante les principes d'après lesquels ils ont agi pour acquérir de la supériorité dans leur profession; & c'est ainsi que se fait la seconde partie de

ARTS & Sciences.

l'éducation parmi les Nations les plus polies de la Mer du Sud. La danse, la poësie, la musique & les drames ayant toute la grossièreté de l'enfance, ces Arts sont plus répandus chez le bas-peuple que parmi nous: les femmes dansent communément à Taïti & aux Isles de la Société, & les hommes rarement, quoiqu'ils connoissent les pas & les mouvemens de la danse. Chaque individu est en état de composer des vers impromptus & de les chanter; leurs ouvrages dramatiques sont, pour l'ordinaire, des pièces faites sur-le-champ, & entre-mêlées de musique & de danse, de sorte que les Improvisateurs Italiens trouveroient des rivaux dans l'hémisphère opposé.

LES FEMMES suivent toujours les tambours; elles battent la mesure avec les doigts, & elles chantent pour s'accompagner. On a déjà décrit (*a*) le vêtement des danses dramatiques les plus fameuses: il paroît peu analogue à cet Art: les danseuses portent des jupes si longues, qu'elles ne croient pas que le mérite de la danse consiste dans le mouvement gracieux des pieds, qu'elles ont tant de soin de cacher; mais, en revanche, elles montrent beaucoup de graces & de dextérité dans le mouvement de leurs mains & de leurs doigts. En général, elles ont les doigts longs, bien faits, singulièrement souples, & elles les replient tellement en-dehors, qu'ils forment un segment de cercle avec le reste de la main; dans cette position, elles les remuent avec une agilité étonnante. Ils donnent à cette

(*a*) Collection d'Hawkesworth, *Tome III*, *page 21*, & second Voyage de Cook, *Tome II*.

danse

danſe le nom d'*heéva-he-oora*, & au mouvement des doigts, celui d'*eòrée:* quand elles ſont debout, & quand elles ſont couchées, en s'appuyant ſur les genoux & ſur les coudes, elles remuent leurs hanches avec un vîteſſe qui excitoit notre étonnement, ce qui s'appelle *òne-òne*. Elles exécutent d'autres danſes meſurées, en ſe tenant pluſieurs par la main, & en faiſant claquer leurs doigts, ce qui s'appelle *pa-àta*. Durant toutes ces danſes, elles ne manquent jamais de tordre la bouche d'une maniere hideuſe pour nous: l'habitude leur a appris à la retirer obliquement & de travers, par une eſpèce de mouvement convulſif des lèvres ſubit, & ils applaudiſſent à cette horrible grimace. Ils donnent le nom d'*ootoo-ròa* (de groſſes lèvres), à ces contorſions du viſage. Ils exécutent d'autres danſes dans leurs fêtes nocturnes, avec les *Arréoys;* mais perſonne de nos équipages n'a eu occaſion de les voir; les Naturels nous apprirent qu'elles ſont extrêmement indécentes & extrêmement laſcives: ces danſes s'appellent *t'eài-morodée*, & les femmes qui y figurent *too-àha*. L'exercice des danſes dramatiques ordinaires eſt très-violent; le mouvement des hanches eſt ſingulier & fatigant, & il nous parut obſcène. Les danſeuſes étoient toujours accompagnées d'un homme qui chantoit au ſon des tambours, & il dirigeoit leurs mouvemens par des éclats de voix, ou par un battement de mains, d'où je conclus que leurs danſes ont un plan, & que les paſſages des pas obliques, au mouvement des doigts, & à l'agitation des hanches, ſont liés en quelque ſorte avec les mots que profere le Maître du ballet.

ARTS & Sciences.

LEUR MUSIQUE n'eſt ni auſſi parfaite ni auſſi harmo-

ARTS & Sciences.

nieuſe que leur danſe ou leur poéſie: leur flûte n'ayant que trois trous, ne peut pas produire une grande variété de notes, & les ſons qu'ils en tirent reſſemblent à un bourdonnement; leur gamme ne s'étend pas au-delà de trois ou quatre notes: quelques-unes de leurs chanſons cependant ne ſont pas mauvaiſes. Les Inſulaires des Iſles des Amis ſont plus verſés dans la Muſique que les Taïtiens, & les tons des femmes de Middelburgh avoient quelque choſe d'agréable à nos oreilles, quand nous les entendîmes pour la premiere fois. Les chanſons des Habitans de Tanna & de la Nouvelle-Zélande, ont plus d'étendue & de variété, ce qui annonce que leurs talens ſont plus perfectionnés dans cette branche des Arts polis.

LES VERS DES TAÏTIENS ſe chantent toujours, à l'ancienne maniere des Grecs: nous obſervâmes que pluſieurs de ces Vers avoient rapport aux perſonnes qui étoient à bord de notre vaiſſeau, ou à des événemens ſurvenus pendant notre relâche: ils ſemblent diviſés en pieds réguliers; ils obſervent la quantité, & ils la marquent en chantant. Nous ne pouvons pas juger de la beauté de leur ſtyle poëtique, parce que nous ne connoiſſons pas aſſez leur langage: mais nous avons remarqué qu'un grand nombre de mots de leurs Poëmes ne s'emploient pas dans la converſation ordinaire. Les femmes qui étoient ſur notre bord, voyant la nuit briller, chantoient ſouvent ce couplet ou *Pehai* :

Tĕ ōō | wă nō | tĕ mā | lĕmā,
Te ōō | wā tĕ hēē | nā rō.

Le brouillard, en-dedans de la Lune,
Ce brouillard j'aime.

NOUS TIRERONS de la Collection d'Hawkesworth (*a*), un autre couplet, que les Naturels composerent quand l'Endéavour étoit à Taïti.

Epăhă | tāyŏ | mālĕmĕ t̄aiyĕ,
Nŏ tăbā | nŏ tō | nŏtā | wă wʸhannō | maiyĕ.

Peut-être avec une lumiere amicale, cette lune que nous voyons,
A guidé Banks, pendant qu'il est venu voir ses Amis.

IL PAROÎT que ce couplet a été fait quand la Lune brilloit : on observera que les syllabes, à la fin de chaque vers, forment des rimes, ce qui ne peut pas être l'effet du hasard, quoique tous les autres couplets qu'on trouve dans Hawkesworth, ainsi que celui que nous avons rapporté, ne soient pas rimés, d'où l'on doit peut-être conclure, que leur Poésie a des vers rimés & des vers blancs.

EN 1774, ils chantoient souvent à bord de la Résolution, un autre couplet pareil que voici :

Awă | hēē tĕ pʸahēē | nŏ Tōōtē;
Tĕ Nēē | a̋ tŏ tĕō | rĕe hŏrō ă-ē.

JE N'ASSURE PAS que cette division de pieds, & que la quantité soient parfaitement exactes; mais, en entendant les mots, ou en lisant ceux qui sont dans Hawkesworth,

(*a*) *Tome II, page* 472 de la Traduction Françoise.

ARTS & Sciences.

j'ai ſuppoſé que la quantité eſt telle que nous la venons de marquer. Dans leurs prieres, ainſi que dans leurs drames, & dans les diſcours qu'ils prononcent aux occaſions ſolemnelles (*a*), ils ſe ſervent d'un langage différent de celui de la converſation ordinaire ; & on pourroit dire qu'il eſt métrique & cadencé, ou que c'eſt un *carmen*, ſuivant l'acception qu'on donnoit à ce mot dans la formule que publioient les Féciaux Romains. *Tit. Liv. Hiſt. Liv. I, chap.* 24.

LES *DRAMES* DE TAÏTI & des Inſulaires des environs, ſont entremêlés de danſes & de chants ; mais tous les Acteurs ſont des hommes, de même qu'à Rome, où on ne permettoit pas aux femmes de jouer ſur le théâtre : ils repréſentent ce qui ſe paſſe ordinairement parmi eux : un Maître confie à des domeſtiques le ſoin de ſes richeſſes ; ces domeſtiques s'endorment, & quoiqu'ils ſoient couchés ſur ce qu'ils

(*a*) On a dit, dans la Relation du Voyage, *Tome I, pag.* 179, que les Zélandois de la Baie Dusky & du Canal de la Reine Charlotte, nous aborderent, en prononçant des harangues ſur un ton cadencé. Les cérémonies que fit Tupia, & la priere ſolemnelle qu'il prononça en débarquant à Huaheine, ſemble avoir été de la même nature, & il en fit de même en débarquant à O-Raiedéa. *Voyez* la Collection d'Hawkeſworth, *Tome III*, de la Traduction Françoiſe, *pag.* 5.

Un Chef de la Nouvelle-Calédonie prononça auſſi une harangue cadencée, lorſque nous débarquâmes ſur cette Iſle. *Voyez* la Relation du Voyage, *Tome III* ; ce qui prouve que la premiere entrevue eſt une cérémonie de paix obſervée par des Nations d'une origine très-différente, & vivant à une diſtance conſidérable l'une de l'autre, & que les harangues que prononcent leurs Orateurs, dans ces occaſions, ſont une eſpèce de Poëme.

doivent garder, les voleurs ſont aſſez adroits pour l'enlever ; quelquefois les voleurs ſont découverts & fortement battus; ſouvent ils rendent les coups. Dans une autre farce, un homme a une fille, qui a un amant; le pere qui n'aime pas cet amant, ne veut pas que ſa fille lui parle ; &, comme il craint d'être trompé, il veille de près les jeunes gens; mais, à l'entrée de la nuit, l'amant vient trouver la belle, & lui perſuade de ſe laiſſer enlever : ce commerce donne naiſſance à un beau garçon: la mere eſt en travail ſur le théâtre, & enfin on voit un gros garçon, qui tout de ſuite, court ſur le théâtre, avec le *placenta*, & le *funis umbilicalis*. Cette ſcène n'eſt point malhonnête, parce que tout le monde, ſans en excepter les enfans de quatre ou cinq ans, connoiſſent ce dont il eſt queſtion. On a dit, dans la Relation, que toute l'aſſemblée ſe livra à des éclats de rire, en voyant le nouveau né qui s'enfuit, & qui échappe à la ſage-femme, qui eſſaie de l'attraper: le pere de la fille, témoin de l'agilité & de l'adreſſe de ſon petit-fils, ſe réconcilie enfin avec ſon gendre.

Arts & Sciences.

La farce in-promptue à laquelle nous aſſiſtâmes à Huaheine, reſſembloit auſſi à celle-là: elle paroiſſoit attaquer une fille d'O-Raiedéa, qui venoit avec nous de Taïti, & qui retournoit chez ſes parens, qu'elle avoit abandonnés quelques mois auparavant, pour s'enfuir avec un jeune Arréoy. Quoique la pièce fût mal jouée, elle fit cependant rougir & pleurer la fille; ce qui dut produire un bon effet, ſur-tout dans l'eſprit de celles qui pouvoient être tentées de ſuivre ſon exemple. En général, cet événement nous donna une très-bonne idée de la Nation à tous égards.

ARTS & Sciences.

Si nous considérons la pauvre malheureuse qui fut ainsi exposée à la risée publique, sa rougeur & ses larmes étoient des preuves incontestables de sa modestie & de son repentir. Dans un climat brûlant avec un tempérament chaud, un cœur sensible, & une éducation qui apprend tous les mystères de l'amour, il ne faut pas s'étonner qu'elle eut cédé aux sollicitations d'un jeune amant : d'ailleurs son âge, & la liberté dont jouissent les femmes, diminuoient sa faute : cette faute étoit d'autant moins grave qu'elle ne l'empêchoit pas de se marier avec un autre. Sa conduite & son maintien avoient quelque chose d'intéressant : elle devint l'objet d'une satyre grossiere & amere, & ses pleurs attesterent l'immoralité de sa conduite ; les remords la tourmentoient, & elle sembloit avertir les jeunes personnes de son sexe de ne pas l'imiter : les Acteurs qui profiterent de sa faute, pour donner une leçon à leurs compatriotes, méritoient des éloges ; cette femme étoit sous la protection d'une troupe d'étrangers, dont les armes à feu inspiroient l'épouvante & le respect ; mais ces censeurs ne furent point intimidés par la force, ni réduits au silence par la corruption, comme il arrive trop souvent en Europe : ils acérerent les traits de leur satyre contre une femme qui les méritoit, sans s'embarrasser des suites de cette liberté : enfin tout l'auditoire se comporta aussi très-bien ; car, lorsque les Acteurs lançoient des sarcasmes & des railleries, ils en rioient ; mais quand ils remarquerent que ces traits n'étoient pas jetés à l'aventure, & qu'ils blessoient l'étrangere ; quand ils apperçurent sa modestie, son repentir, & ses remords ; quand ils la virent essayer de cacher sa honte, & fondre en larmes, les yeux de la plupart des assistans

ſe mouillerent de pleurs, & leur cœur s'attendrit : enfin, quand la pièce fut finie, chacun d'eux s'empreſſa de lui donner des marques de tendreſſe & d'eſtime, afin de la conſoler, de ſoulager ſa pudeur, & de la rendre à ſes devoirs : ils la remercierent en quelque ſorte d'avoir contribué à l'amuſement joyeux qu'ils venoient de goûter, & à l'inſtruction des femmes de leurs pays (*a*) : quand on penſe à l'inſenſibilité, l'indolence, l'inattention, & je puis ajouter l'impudente effronterie de ceux qui fréquentent nos ſpectacles, on doit donner la palme aux Taïtiens, qui en véritables enfans de la Nature, s'attendriſſent, & verſent des pleurs dans toutes les occaſions qui honorent l'humanité.

.... Molliſſima corda,
Humano generi dare ſe natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit : hæc noſtri pars optima ſenſus.
JUVEN.

LA DANSE, la Muſique, & la Poëſie, répandent, à Taïti, la joie & la gaieté, tout le peuple ſe pénètre des charmes de la vie ſociale ; & le théâtre y forme plus à la vertu, & y attaque plus le vice, que chez les Habitans ſi polis & ſi éclairés de l'Europe. Quand les beaux Arts procurent de ſi grands avantages, les Philoſophes les plus chagrins, doivent les adopter, dans l'éducation morale des enfans & des Nations. C'eſt ſous ce point de vue que les Inſulaires de la Mer du Sud les enviſagent ; chacun

(*a*) Les Magiſtrats d'une Ville de Theſſalonie remercierent Lucien, parce qu'il avoit contribué à les faire rire, dans ſon Jugement ſuppoſé. *Apuleius de aſino aureo.*

ARTS & Sciences.

d'eux se plaît à les cultiver. Une Princesse du Sang Royal ne croit pas déroger à sa naissance, en montrant ses talens, pour la danse, devant des Spectateurs, qui sont tous Sujets de son pere ou de son frere : les Acteurs étoient au nombre des *hoas*, ou des Gentilhommes de la suite du Prince. Nous n'avons gueres rencontré d'individu, qui ne pût chanter un air, & dans toutes les occasions, nous avons entendu les femmes, qui servoient aux plaisirs de nos Matelots, chanter des in-promptu en vers, qu'elles composoient. Nous ne pouvons pas juger des danses & des drames des autres Isles de la Mer du Sud, parce que nous y avons relâché trop peu de tems, & que nous connoissions trop imparfaitement leur langue.

LES ZÉLANDOIS entonnoient souvent leurs chansons de guerre devant nous : ils frappoient la terre de leurs pieds, d'une maniere violente ; ils faisoient des mouvemens & des gestes frénétiques, & ils brandissoient leurs haches de batailles : à la fin de chaque stance, il y avoit une espèce de refrain, que toute la troupe des Guerriers répétoit en chœur, avec des éclats de voix épouvantables : ils s'échauffent ainsi, jusqu'à la phrénésie & au délire ; car ils ne combattent jamais que lorsque leur ame est parvenue à ce dernier état.

J'AI ASSISTÉ, à O-Taha, à une cérémonie funéraire, dans laquelle dansoient trois petites filles, suivies de trois hommes, qui jouoient des farces dans les entr'actes ; les amis & les parens (*hea-bìddée*) se montrerent, deux à deux, en habits de deuil, à l'entrée de la maison ; mais ils ne pénétrerent

pénétrerent pas dans l'intérieur, & ensuite un espace d'environ trente pieds de long, & de huit de large, fut revêtu d'étoffes, qu'on donna à ceux qui battoient du tambour. Il ne m'a pas été possible de rien apprendre de l'objet de cette cérémonie ; on m'a dit seulement qu'il n'est pas rare de célébrer les funérailles des personnes d'un rang distingué, par une procession (*a*), que fait le principal personnage du deuil, habillé en *héva*, & par un drame accompagné, comme à l'ordinaire, de danses & de chants.

ARTS & Sciences.

LES *SCIENCES* à Taïti, & aux Isles des environs, comparées aux nôtres, sont, sans doute, bien peu étendues ; mais elles l'emportent de beaucoup sur les lumieres des Habitans des autres Isles ; elles leur procurent plus de jouissances, & elles détournent d'eux, une partie des maux qui sont la suite de l'ignorance & de la stupidité. Les Taïtiens n'ont guères d'idées que sur la *Médecine*, l'*Histoire*, la *Géographie*, l'*Astronomie*, la *Navigation* & la *Théologie*.

EN GÉNÉRAL, les Habitans des Isles de la Mer du Sud, jouissent d'une santé parfaite ; nous y avons remarqué un grand nombre de vieillards ; car plusieurs avoient des cheveux gris & même blancs ; tout en eux annonçoit d'ailleurs la vieillesse. Ils ne peuvent pas dire d'une maniere positive, quel est leur âge : ils ne s'avisent point de le compter par mois, ou par années. Quand le Capitaine Cook arriva à

(*a*) Collection d'Hawkesworth, *Tome II, page 396*, de la Traduction Françoise.

ARTS & Sciences.

Taïti, en 1769, il vit Tootahah, & il le prit pour un homme d'un moyen âge (*a*); il étoit certainement le frere cadet d'*O-Amo* & d'*Happai*, qui, tous les deux, avoient des cheveux gris en 1774: leur mere vivoit encore; elle avoit de ſoixante à ſoixante-dix ans, des cheveux blancs, beaucoup d'embonpoint, & elle paroiſſoit ſi bien conſtituée, que nous jugeâmes qu'elle vivroit encore pluſieurs années.

CES INSULAIRES ſont, ſans doute, ſujets à des maladies; mais, d'après ce que j'ai vu, elles me ſemblent moins nombreuſes & moins communes que dans nos climats & dans nos ſociétés. Pluſieurs raiſons portent à croire que les Habitans ſont plus heureux & moins ſujets à cette foule d'infirmités, qui cauſent tant de ravages parmi les Européens, & qui attendriſſent le Spectateur le plus intrépide & le plus indolent.

ILS VIVENT dans un climat excellent; & ceux qui ne ſont pas un exercice immodéré, ou qui ne s'expoſent pas à l'action verticale du Soleil, le trouvent toujours aſſez doux: les briſes de mer & de terre, qui ſoufflent alternativement, adouciſſent en effet la chaleur; &, dans tous les cantons de la mer du Sud, que nous avons viſités, nous avons remarqué que les Inſulaires ont ſoin de ſe retirer ſous un hangard pendant la nuit, afin de ſe garantir de l'air froid & humide: nous avons obſervé en général que les Peuples de toutes les autres Iſles au-delà de Taïti &

(*a*) Relation du premier Voyage, *Tome II.*

des Isles de la Société, ont des habitations beaucoup plus propres à écarter le froid & l'humidité, que ces hangards ouverts; &, comme les pluies tombent souvent par fortes ondées, & accompagnées de vents froids, qui soufflent du sommet des collines, ils s'empressent à se cacher dès que quelque chose annonce un orage. Leurs vêtemens, faits de l'écorce du mûrier à papier sont en même tems chauds & frais; ils suffisent pour les préserver du Soleil, & les garantir de la froidure des vents.

Arts & Sciences.

Les fruits du Tropique, qui sont agréables, sains & nourrissans, contribuent d'ailleurs à la santé dont jouissent ces peuplades; car leur corps n'est pas corrompu en venant au monde, ainsi que chez les Européens; leurs nerfs ne sont pas plus disposés à la douleur qu'à la joie. Leurs fluides ne sont point empoisonnés par un *virus* qui attaque le principe de la vie dès le premier jour de la naissance, & qui se transmet aux enfans comme un héritage. Il est vrai que leurs Chefs & leurs Arées se gorgent d'alimens; mais ces excès n'ont d'autres suites que de les engraisser & de les rendre lourds. Quoiqu'ils mangent plusieurs des productions de la mer que nous dédaignons, elles ne semblent pas leur causer d'incommodités. Quand ils tuent des cochons ou des chiens, les Chefs dévorent avec avidité le sang, la graisse & les entrailles, & plus de chair qu'aucun Européen ne pourroit en manger : mais comme ils ne se livrent pas souvent à cette gloutonnerie, & que leurs estomacs forts digerent tout, ils n'ont jamais d'indigestions, ou du moins ils en ont très-peu. Leur boisson ordinaire est l'eau simple, &, en quelques cas, l'eau de mer; mais les Chefs & les principaux

ARTS & Sciences.

personnages, boivent une liqueur extraite du poivre; comme on l'a dit dans la Relation du Voyage. Comme ils en prennent trop, cette potion les enivre (*a*), les assoupit & les rend stupides, & produit des suites fâcheuses dont je parlerai plus bas. Cette racine de poivre est rare, & on l'emploie peu à Taïti : il y en a des plantations fort étendues à Huaheine, & aux autres Isles de la Société; on l'aime & on la cultive encore davantage aux Isles des Amis, & on l'offre par-tout en signe d'amitié : mais, comme peu de personnes en boivent la liqueur, elle ne peut pas influer sur la mauvaise santé de la Nation en général.

COMMENT des hommes, qui font d'ailleurs un exercice modéré, en se promenant, d'un canton à l'autre, sous leurs charmans bocages, en abattant des arbres, en creusant &

(*a*) Toutes les Nations, sauvages & barbares, aiment à tirer des végétaux, une liqueur qui les enivre : les anciens Scythes s'enivroient en humant la fumée de la graine de chanvre jetée sur des pierres chaudes; *Herod. Liv. IV, c. 69, 70, 71. Maximus Tyrius, Orat. XIII, §. 6.* Toutes les Tribus des Celtes & des Teutons, fabriquent de la biere & de l'hydromel, ainsi que quelques Nations voisines des Celtes; *Pelloutier, Hist. des Celtes, L. II, chap. 18; Tacitus de Moribus Germ. c. 22, 23. King Alfred's-orosius in Anglo-Saxon, pag. 26, 27.* Les Kamtchadasles & les Yukaghiri, qui habitent l'extrémité Nord-Est de l'Asie, tirent une liqueur enivrante des champignons infusés. Toutes les Nations Mongales, & entr'autres les Calmouckes, font fermenter le lait des jumens, où ils en tirent une liqueur spiritueuse, qu'ils appellent *kumiss;* les Mahométans prennent de l'opium & fument du tabac : les femmes & les enfans des Calmouckes en font de même; les Nègres d'Afrique aiment passionnément l'eau-de-vie; *Description de la Côte de Guinée, par Roëmer;* & Kolben a observé le même goût parmi les Hottentots. On sait quelle est, sur cela, la fureur des Sauvages de l'Amérique Septentrionale, & de l'Amérique Méridionale *La Hontan, Liv. II.*

polissant les bois dont ils font leurs pirogues, en fabriquant d'autres ouvrages, & manœuvrant à loisir leurs petits bâtimens, lorsqu'ils vont à la pêche, ne se porteroient-ils pas bien ? Pour que la chaleur du Soleil ne relâche pas trop leurs organes, ils se baignent souvent dans la mer, & communément dans l'eau douce & fraîche. Une transpiration insensible affoiblissant beaucoup nos corps dans les climats chauds, & consommant trop de liquides, nous y sommes plus sujets à des maladies putrides. Les Naturels de ces Isles y seroient sujets aussi ; mais ils ont un usage qui semble destiné à prévenir une transpiration trop abondante : à certains tems, ils oignent leurs cheveux, leur tête, & tout leur corps, avec une huile de cocos, qu'ils parfument en y mêlant du bois, du fruit, des fleurs & des feuilles de plusieurs plantes odorantes (*a*). La gaieté de leur caractere, le manque d'inquiétudes & de chagrins, la simplicité de leurs mœurs & leur sobriété (*b*), concourent en outre à leur bonne santé.

NOUS Y AVONS TROUVÉ peu d'individus qui fussent défigurés ou estropiés, ou qui eussent des organes imparfaits; j'en ai vu cependant quelques-uns qui regardoient de travers; d'autres qui avoient une peau sur l'œil, & plusieurs borgnes. Un grand nombre d'Insulaires de Tanna avoient des paupieres foibles : ne pouvant pas les élever au-delà d'une certaine étendue, ils étoient obligés de hausser la

(*a*) François Pyrard dit, dans son Voyage, *L. I, pag. 126*, que les Insulaires des Maldives font la même chose.

(*b*) On ne parle pas ici des Chefs.

ARTS & Sciences.

tête, pour voir les choſes qui étoient au niveau de leur œil. J'ai lieu de croire que cette infirmité n'eſt pas purement accidentelle; car j'ai vu un homme, & ſon fils âgé de cinq à ſix ans, qui en étoient tous les deux attaqués; de ſorte que cela provenoit peut-être de la maniere de vivre dans cette famille, ou du terrain mal-ſain ſur lequel étoit aſſiſe leur hutte, ou bien cette maladie, particuliere à cette famille & à d'autres, ſe tranſmet de race en race (*a*). J'ai apperçu quelques boſſus, &, de tems en tems, des tortus, & une jambe d'un de ces Indiens étoit entièrement deſſéchée. J'ai remarqué un manchot parmi les robuſtes Zélandois; mais connoiſſant peu leur langue, (ſur-tout au commencement de nos relaches), & ayant beaucoup d'autres occupations, nous ne pouvions pas examiner en détail ces imperfections, ni en rechercher les cauſes. Un Inſulaire de Huaheine avoit une *hernie umbilicale* très-conſidérable, & un autre avoit, au teſticule droit, une expanſion & un ſquirre de la groſſeur de la tête d'un enfant; de ſorte que tout le ſcrotum, & même la membrane qui eſt au-deſſus du pénis, en étoit entièrement rempli;

(*a*) Il eſt prouvé, par des exemples, que l'état de muet, la ſurdité & la cécité, ſe propagent des peres aux enfans; & des peres qui avoient quatre ou ſix doigts, ont procréé des enfans qui avoient la même imperfection: cette maladie des paupieres peut auſſi ſe propager de pere en fils: je crois cependant que cette eſpèce de paralyſie provient de la poſition marécageuſe où ſe trouvent leurs cabanes, & de la fumée dont ils les tiennent toujours remplies la nuit, pour ſe garantir des mouſquites, qui infeſtent ces bois marécageux: il y a auſſi des ſortes de bois, dont la fumée rend entièrement aveugle, ou du moins affoiblit la vue. Voyage d'Oſbeck, *Vol. I*, *page 320*.

& l'ouverture, pour épancher de l'eau, avoit été transportée à un des côtés: cependant cet homme étoit actif & fort; il montoit les flancs de notre vaisseau avec autant d'agilité & de bonne humeur, que s'il avoit été bien conformé.

IL FAUT mettre la toux au rang des premieres incommodités, que nous avons eu occasion d'observer cheztous ces Peuples : plusieurs en étoient attaqués sur-tout le soir & le matin; sans doute parce qu'ils restent trop long-tems exposés à des pluies froides, ou à la fraîcheur de la nuit sur le récif quand ils pêchent, ou peut-être parce qu'ils se couvrent trop peu la nuit dans leurs cabanes.

IL Y A une autre maladie plus universelle dans ces Isles, qui a différens degrés, & qui semble être une espèce de lèpre, lorsqu'elle est le plus invétérée. Dans l'état le moins alarmant, c'est une sorte d'exfoliation écaillée de la peau, de couleur blanchâtre ou souvent blanche: quelquefois tout le corps en est couvert; d'autrefois une jambe, ou les deux jambes, ou le dos seulement sont attaqués. En voyant les corps des Naturels blancs, & couverts de petites bosses dégoûtantes, nous imaginâmes que c'étoient des symptomes d'une maladie : mais ils nous détromperent bientôt, en nous apprenant que c'étoit du sel de mer, suite du bain, qu'ils venoient de prendre. Il ne faut pas confondre non plus, avec cette maladie, un autre symptome que produit l'usage trop fréquent de la liqueur qu'ils tirent de la racine du poivre. On diroit alors que la peau a été brûlée & sechée par la chaleur & par les vents : elle est noirâtre, & il s'en détache de tems en tems des écailles. Les yeux de ceux qui

Arts & Sciences.

boivent beaucoup de cette liqueur, ſont ordinairement rouges, enflammés & chaſſieux : leur corps maigrit peu-à-peu ; ils deviennent ſtupides, infirmes ; ils dépériſſent. Les écailles de l'exfoliation morbifique, ne ſont pas auſſi dures au toucher que celles que produit l'eau de la mer, & il croit ordinairement une eſpèce de tumeur pardeſſous. Quand la maladie eſt plus grave, j'ai remarqué, dans les taches blanches, des ulceres qui ſembloient s'étendre par-deſſous la peau, qui avoient des orifices environnés d'une chair rouge, fongueuſe : j'ai apperçu enfin, de tems en tems, une teinte livide ou rougeâtre entre les taches blanches.

En examinant la ſeconde eſpèce de cette terrible maladie, j'ai obſervé, ſur la peau, des élévations rondes ou oblongues, couleur de pourpre, de la grandeur d'un écu : quelques-unes paroiſſoient pourries en partie ; &, en tombant, elles s'étoient converties en un ulcère rempli de fongoſités rouges. Le viſage d'une femme de l'Iſle de Middelbourg étoit extrêmement enflé, rouge, livide, & rempli d'ulceres : le nez étoit entièrement tombé de pourriture ; les joues étoient d'une ſubſtance rouge ſpongieuſe ; les yeux rouges & chaſſieux étoient enfoncés dans la tête : en un mot, elle offroit un ſpectacle d'horreur & de pitié. J'ai trouvé une autre maladie pareille dans la même Iſle. Le dos & l'épaule gauche d'un homme étoient couverts d'un ulcere, élevé d'un quart de pouce au-deſſus du reſte du corps. Toute la plaie étoit livide, & d'un rouge très-foncé, & les bords, élevés vers les extrémités, d'un jaune ſale. Ce n'étoit pas un ulcere volant, quoiqu'il en eut l'apparence.

Les Naturels

les Naturels n'ont point de nom particulier pour cette maladie, non plus que pour les autres qui produisent des ulceres, des boutons, ou des éruptions: ils les appellent toutes indifféremment *E-poè* ou ulceres. J'ai observé à *Toha*, à *O-Raiedéa*, à Amsterdam & à la Nouvelle-Calédonie des individus qui avoient une jambe, & quelquefois les deux d'une grosseur monstrueuse : toute la jambe étoit extrêmement livide & la tumeur confinée, sur-tout à l'intervalle qui est entre le genou & le coup-de-pied : elle jetoit pourtant quelques rayons vers le haut de la cuisse, & même jusqu'aux orteils. Ces hommes marchoient cependant d'un pas ferme : ils n'hésitoient pas de courir dans la mer presque jusqu'à la ceinture, &, excepté qu'ils respiroient avec peine, ils ne paroissoient pas ressentir d'autre incommodité : c'étoit une espèce d'*éléphantiasis*, telle qu'on en trouve aux Indes Orientales, sur la côte de Malabar (*a*). J'ai vu deux Insulaires de la Nouvelle-Calédonie, qui avoient chacun un bras prodigieusement enflé par cette maladie.

ON A DIT, (*Tome I*, *page* 449 *de la Relation*), qu'un vaisseau Espagnol a apporté à Taïti, en 1773, une maladie qui produit des ulceres. M. Crozet, Capitaine d'un Bâtiment de la Compagnie des Indes de France, & les Officiers de la Frégate la Junon, commandée par Don Juan-Arraos,

(*a*) On sait qu'il y a une maladie, appelée *pedes strumosi*, parmi les Indiens qui se disent Chrétiens de Saint-Thomas. Miscell. Medic Physic. decur. III, *Tom. III*, *Observ.* 13; Sanchez, Dissertation sur les Maladies Vénériennes.

nous apprirent, au Cap de Bonne-Eſpérance, que Don Juan de Langara-y-Huarta étoit parti en 1773, avec deux vaiſſeaux, pour faire des découvertes dans la mer du Sud, & qu'effectivement il avoit touché à Taïti. Les Naturels nous décrivirent cette maladie comme entraînant des ulceres, de la difficulté dans la reſpiration, la chûte des cheveux, & enfin la mort; &, ſi on les en croit, les Etrangers la répandirent en habitant avec les femmes. Nous imaginâmes d'abord que c'eſt la maladie vénérienne priſe à un période plus avancé que ceux qu'ils connoiſſent; mais, en réfléchiſſant ſur cette matiere, je penſe que ce bâtiment Eſpagnol, venant de Lima & de Callao, où l'on entretient un grand nombre de Nègres eſclaves, ſouvent attaqués des différentes eſpèces de lépres & d'éléphantiaſis, il a pu arriver qu'un ou deux hommes de l'Equipage, affectés de cette éléphantiaſis, l'ont communiquée aux Habitans de ces Iſles : car l'on ſait qu'il y a des lépres qui ſe propagent par la copulation; que la plupart des lépreux ſont très-portés à l'acte vénérien, même quelques minutes avant d'expirer; & que les ſymptomes de l'éléphantiaſis, en particulier décrite par *Aretæus* & Paul Æginète, répondent parfaitement à ceux dont parloient les Taïtiens. Nous n'avons pu découvrir perſonne qui en fût attaqué; autrement, nous l'aurions examiné plus en détail. On a déjà remarqué, dans la Relation, qu'il n'eſt pas ſûr que cette maladie vienne des Eſpagnols.

VOICI ce que nous avons obſervé ſur la maladie vénérienne. Nous arrivâmes, en 1773, au Canal de la Reine-Charlotte, après avoir été cinq mois en mer : aucun des

Matelots n'en étoit attaqué; car, depuis notre départ du Cap, ils mangerent beaucoup de viande falée, & fur-tout du porc falé, fans légumes: ils burent beaucoup de liqueurs fortes; &, durant cet intervalle, ils furent expofés à la pluie, au froid & à toutes les rigueurs du climat: ces circonftances auroient rendu cette maladie fi grave, que les vénériens auroient dû recourir au Chirurgien. En partant de ce Canal, fix mois après avoir quitté le Cap, un volontaire de l'Aventure reconnut qu'il avoit été infecté par une Zélandoife. En 1773, les Taïtiennes & les femmes des Ifles de la Société, communiquerent cette maladie à plufieurs de nos gens. Nous n'avons point répandu cette pefte, & nous ne l'avons point prife aux Ifles des Amis, parce qu'on ne permit pas à nos vénériens d'approcher des femmes. L'Equipage quitta les Marquifes & l'Ifle de Pâque, fans qu'il y ait eu d'infection de part ni d'autre; nous n'avions pas un vénérien avant d'y arriver, & nous n'en eûmes point après notre départ. L'Equipage s'infecta de nouveau à Taïti & aux Ifles de la Société, en 1774; &, comme nous ne reftâmes que peu de jours à A-namocka, je crois que la maladie vénérienne n'y a été ni donnée ni reçue. Les Matelots ne connurent aucune des femmes des Ifles plus occidentales de Mallicolo, de Tanna & de la Nouvelle-Calédonie; mais l'Equipage la prit de nouveau à la Nouvelle-Zélande lors de notre feconde Relâche.

Le Capitaine Cook trouva déjà la maladie vénérienne à Taïti en 1769; & on peut voir, dans le Voyage du Capitaine Wallis, comment il effaie de prouver que c'eft M. de Bougainville qui l'y a porté. On a dit, (*Tome III*,

Arts & Sciences.

page 2 de la Relation), que, ſuivant toute apparence, cette maladie y étoit indigène. En effet, les Naturels nous ont répété ſouvent qu'elle étoit très-commune à Bolabola, où aucun Européen, qu'on connoiſſe, n'a encore abordé.

IL ME PAROÎT donc probable que cette maladie contagieuſe peut commencer à la ſuite d'une vie très-débauchée, & lorſque les hommes habitent pêle-mêle avec les femmes: il eſt sûr qu'il n'y a guère de pays où les jeunes filles aient la permiſſion de recevoir autant de jeunes gens, & de ſe livrer autant à leurs deſirs, ſans nuire à leur vertu, qu'à Taïti, & dans les Iſles des environs. Les femmes de tous les états profitent de cette liberté dès leur bas-âge, &, après avoir reçu les careſſes d'une multitude innombrable d'hommes, elles épouſent le premier Chef de l'Iſle. Il ne faut pas s'étonner que, ſous un climat chaud, au milieu d'une Nation libertine, ſujette aux différentes eſpèces de lépres, il s'engendre une maladie qui ſe communique par la ſeule copulation. Nous avons eu occaſion d'obſerver les malheureux chez qui le virus étoit le plus invétéré. Nous avons vu, en 1774, à Huaheine, un jeune-homme qui reſſembloit à un cadavre. Il étoit couvert d'ulceres ſurtout ſous les bras, ſur l'aine, autour des parties nobles, & dans tous les endroits du corps où il ſe trouve de glandes: il avoit les yeux preſque éteints, une maigreur extrême, à peine pouvoit-il mouvoir ſes membres, tourmentés par la douleur (*a*). Le Chef Towha, Commandant de la Flotte

(*a*) M. Sanchez, habile Médecin, qui a été pendant quelque tems en Ruſſie, a très-bien prouvé, dans deux Traités, que la Maladie Véné-

de Taïti, dont on a tant parlé dans la Relation, avoit des ſymptomes que nous prîmes tous pour des ſymptomes de goutte : il étoit d'une conſtitution forte, très-corpulent ; & cette infirmité étoit, ſans doute, un effet de ſon intempérance.

ARTS & Sciences.

rienne n'eſt point venue d'Amérique en Europe : il paroît, d'après ſes recherches, qu'elle ſe manifeſta dès le mois de Mars 1493, en Italie & dans la Province d'Auvergne en France, dans le même-tems que Chriſtophe Colomb retournoit d'Amérique en Eſpagne; car cet immortel Navigateur débarqua à Séville, le 15 Mars 1493, & au milieu d'Août de la même année, il arriva, à la Cour, qui étoit alors à Barcelonne. un livre de Pierre *Pintor*, Médecin Eſpagnol, nous apprend, que la Maladie Vénérienne éclata à Rome, au mois de Mars 1493, & d'autres Ecrivains diſent, qu'à-peu-près vers le même-tems, elle ſe répandit dans toute l'Italie, comme une maladie épidémique. *Pacificus Maximus*, Poëte, dont les Ouvrages furent imprimés à Florence en 1489, *lib. 3, ad Priapum*, décrit la Maladie Vénérienne de maniere à ne laiſſer aucun doute qu'elle fût connue alors. Il y a dans l'Egliſe de Sainte-Marie del Popolo, à Rome, un tombeau érigé à la mémoire de Mario Alberti, *qui annum agens XXX, peſte inguinariâ interiit anno 1485*, environ huit ans avant que Colomb revint de ſon premier voyage. (Voyez *Viagiana or detached remarks on the buildings, Pictures, ſtatues, inſcriptions, &c. &c. of ancient and Modern Rome, London, 1776.* Les Juifs qui furent chaſſés d'Eſpagne, porterent la maladie en Afrique, ſuivant Leo Africanus, *Deſcriptio Africæ, L. I, pag. 85, ad Elz. 1632, in-16*, & c'eſt pour cela qu'on l'appella *Malum Hiſpaniacum*, le Mal Eſpagnol. Mais, *Mariana, Lib. XXXIV, cap. 1, ad annum 1492*, dit expreſſément, que l'ordre de chaſſer les Juifs d'Eſpagne, fut donné en Mars 1492, & qu'on ne leur accorda que quatre mois pour ſe préparer à partir; de ſorte qu'ils avoient probablement déjà quitté l'Eſpagne, avant que Colomb mît à la voile pour aller découvrir l'Amérique. On ne manque pas de témoignages qui atteſtent qu'à des époques encore plus reculées, on en connoiſſoit les ſymptomes. Alphonſe, premier Roi de Naples, mourut en 1438, de la gonorée, ou comme dit Triſtan Caracciolo, *de Varietate fortunæ*, il mourut : *morbo inſuper immondo & pertinaci involontario ſcilicet inſenſibilique, ſpermatis fluxu.* Ladiſlas, Roi de Naples, mourut

J'ai observé aussi que les Naturels avoient ſouvent un bouton à l'œil, & quelques-uns des ſymptômes qui accompagnent ordinairement l'hydropiſie parmi nous. Ils peuvent être attaqués de pluſieurs autres maladies, que notre courte relâche parmi eux, ne nous a pas permis de découvrir; mais je puis aſſurer de nouveau qu'ils en ont beaucoup moins que les Européens, quoiqu'il y air parmi eux & ſur-tout aux Iſles de la Société, des hommes qu'ils appellent *Tahouva-Maï* (*a*), & qui ſont des eſpèces de Méde-

auſſi en 1414, d'un mal aux parties nobles, que lui avoit donné une fille qu'il entretenoit; *l'Art de vérifier les dates, pag. 903*, & *Cardami Chronicle de 1410-1494.* Il y a, dans *Jo-Zach. Platneri Opuſculis, Tom. II, Proluſione 3 de Morbo Campano, pag. 21, Lipſiæ, 1741, in-4.°* d'autres exemples, qui prouvent que la Maladie Vénérienne étoit connue des Anciens. *Petrus Martyr de Angleria, Lib. I, Lettre LXVII*, datée du 5 Avril 1489, dit qu'Ario Barboſa, Profeſſeur à Salamaque, étoit griévement attaqué du *Bubas*, ou du *Mal-François.* Enfin le *chronicum placentinum*, dans *Collectio Scriptorum Hiſtoriæ Italicæ, Tom. XVI, de Muratori*, aſſure que l'année 555, après Jeſus-Chriſt, il y eut une maladie épidémique peſtilentielle en Italie, qui, entr'autres ſymptomes, faiſoit enfler les glandes juſqu'à la groſſeur d'une noix, ſur-tout celles qui ſont autour des parties nobles; que cette enflure étoit ſuivie d'une chaleur inſupportable, & que ceux qui en étoient attaqués, mouroient dans un ou deux jours. Toutes ces raiſons me portent à penſer, que la Maladie Vénérienne n'étoit pas rare dans les anciens tems; qu'elle éclata cependant, avec une nouvelle fureur, vers l'an 1453, & que, s'attachant à d'autres maladies épidémiques, elle devint virulente, & ſe communiqua par la copulation avec les femmes.

(*a*) Les Taïtiens donnent, à leurs Prêtres, le nom de *Tahouva*; la peine, une bleſſure, un ulcere, ou une maladie, ſe nomment dans leur langue *mai*, ou *mamai*: *Thaouva-Mai*, Médecin ou Chirurgien, eſt compoſé de ces deux mots: comme chez le Sauvages & les peuples Barbares, les Prêtres exercent la Médecine, je ſuis porté à croire que ces Médecins emploient en quelques occaſions, des charmes ou

cins. Mais perſonne n'a pu m'aſſurer que leurs connoiſſances vont juſqu'à guérir les différentes maladies dont j'ai parlé tout-à-l'heure ; car les Naturels diſent tous que pour celle-la il n'y a point (*irrepou*) de remède. Ils ſavent cependant guérir la Maladie Vénérienne, ainſi que l'a reconnu M. Cook, dans ſon premier Voyage (*a*), & ils nous ont aſſuré auſſi qu'ils y appliquent des remèdes efficaces; mais ceux à qui nous parlâmes, ne connoiſſoient pas ce remède, ou bien ils nous l'ont caché, comme un grand ſecret, qu'il ne falloit pas dévoiler à des Etrangers trop curieux. Il eſt ſûr qu'ils ſe ſervent, pour cela, d'une eſpèce de *ſtachis* (*Enèea rohittée*), d'une *cotula* (*E-vàinoo*), & d'une autre plante appelée *étoohoo*, dont ils mettent des cataplaſmes ſur la bleſſure; mais je ne ſais pas juſqu'où ces plantes ſont ſalutaires. Leur ſobriété, leur tempérament ſain, leur climat doux & uniforme, contribuent beaucoup à guérir leurs bleſſures; de ſorte qu'on auroit beſoin d'un grand nombre d'expériences pour déterminer les vertus de ces remèdes; j'imagine cependant qu'ils conſervent, par tradition, des méthodes de traiter les bleſſures, en y mettant des emplâtres de végétaux hachés. Ces connoiſſances ne ſont peut-être pas fort inférieures à celles des fils d'Eſculape, qui, pendant la guerre de Troye, panſoient les Héros bleſſés, & dont la ſcience ſe bornoit à un petit nombre d'emplâtres & d'opérations de Chirurgie. Les

ARTS & Sciences.

---

des enchantemens, des prieres, ou des cérémonies contre la maladie. *Voyez* la Collection d'Hawkeſworth, *Tome II, pag.* 502 *de la Traduction Françoiſe.*

(*a*) Collection d'Hawkeſworth, *ibid.*

cicatrices des bleſſures, que nous avons examinées, prouvent que leur Art n'a pas toujours un égal ſuccès : quelques-uns étoient réellement bien guéris, & d'autres avoient de larges coutures très-élévées. Ils font cependant des guériſons étonnantes. *O-Rettée*, Chef d'*O-Hiddéa*, & l'ami de M. de Bougainville, avoit reçu aux deux côtés du front un coup d'une pierre ſi groſſe, qu'il en reſtoit un trou où entroit la main d'un homme, & on n'appercevoit aucune cicatrice d'une bleſſure auſſi dangereuſe.

LA PLUPART des Habitans des Iſles des Amis ont, à chaque joue, une tache qui, ſur le viſage de quelques-uns, paroiſſoit d'une couleur différente de celle de la peau : chez d'autres, ces taches rondes étoient couvertes d'une croûte fraîche ; d'autres étoient rouges & ouvertes, comme ſi on y avoit appliqué des plantes qui font venir des brûlures, ou ſi on y avoit brûlé quelque ſubſtance ſemblable au *Moxa* des Japonois (*a*). Les Naturels nous dirent

(*a*) Tous les Médecins de l'Orient emploient des cauteres contre les maladies. Les Arabes brûlent un cylindre d'étoffe de coton blanc ſur la partie malade. Les Indiens & les Malais, emploient, pour ces cauteres, différentes ſubſtances ; la plus commune eſt la moëlle de jonc, plongée dans l'huile de ſeſame. Les Chinois & les Japonois ſe ſervent de jeunes feuilles de l'armoiſe ordinaire, (*artemiſia vulgaris*) ; ils en forment un petit cône qu'ils brûlent ſur la partie malade ; ce remède a été employé & recommandé, par quelques Médecins Hollandois, contre la goutte & les rhumatiſmes ; mais juſqu'à préſent, il a gagné peu de crédit. Les Lapons emploient le *boletus igniarius*, au même uſage, *Knud Leem's Deſcription of the Laplanders*. Les Arabes Bédouins y ſubſtituent le coton ordinaire. *D'Arvieux, Voyage dans la Paleſtine* ; & Lewenoëk a reconnu qu'il eſt auſſi bon que le *Moxa*. Voyez *Rob. Hook's Philoſophical Expériments and Obſervations, pag.* 73. Parmi les Auteurs qui ont écrit

qu'on

qu'on avoit fait cela à cauſe d'un mal aux yeux; mais nous n'avons pas découvert de quelle maniere ſe produiſent ces taches rondes.

Le *Tahouva-Mai*, ou Médecin, connoît les remèdes contre les maladies ordinaires parmi ces Inſulaires, & il a ſur la nature des connoiſſances analogues aux idées bornées de toute la Nation. Je crois que l'Anatomie ne leur eſt pas abſolument étrangere, puiſqu'ils diſtinguent toutes les parties intérieures du corps humain, & ils n'ont pu s'en inſtruire qu'en examinant des cadavres; ils donnent même des noms particuliers à toutes les parties internes: ainſi, par exemple, ils appellent *roro*, le cerveau; *o-hottoo*, le cœur; *paraïa*, le foie; *hoòa-hoùa*, les rognons; *opoo-orahi*, l'eſtomac; *aòu*, les entrailles; *oboòboo*, la veſſie; *pow-ohoore*, le cœcum; *awa*, la matrice; & *toa-hoùwa*, la coëffe du ventre; ils paroiſſent même avoir examiné la nature de chaque plante ou de chaque animal qui ſe trouve dans leurs Iſles ou ſur les mers qui les environnent; puiſque les noms qu'ils leur donnent expriment ſouvent une propriété particuliere de la plante ou de l'animal. Ainſi, il y a, à Taïti, une eſpèce de *lorhanthus*, qui, comme le gui, & toutes les plantes de ce genre, croît ſur les branches, & les tiges des autres arbres, & qui, probablement, ſe ſeme & ſe répand de la même maniere; c'eſt-à-dire, que

ſur le *moxa*, il faut compter *Valentinus Epiſtola ad Cleyerum*; dans les *Acta Nat. Cur. Kempfer*, dans ſes *Amœnitates exoticæ*, *pag.* 589, *ſeq.* & dans l'Hiſtoire du Japon, *Vol. II*, *App. pag.* 37; enfin *Petrus Jonas*, *Berger*, *Materia Medica*, *è regno vegetabili*, *pag.* 673.]

les oiseaux en mangent les grains, qu'ils déposent ensuite sur les branches d'un arbre, où il germe. Les Naturels appellent cette plante *toote-oò pa*, fiente de colombe, d'une espèce de colombe; (*oòpa*,) qui aime singulièrement les semences de ce *loranthus*. On y trouve une nouvelle espèce de *phyllanthus*, dont les feuilles se ferment pendant la nuit, ce qu'on pourroit nommer, avec assez de raison, *le sommeil de la plante;* les Naturels, pour exprimer cette circonstance, ont donné à ce *phyllanthus*, le nom de *moë-moë*, *dormeur*. Linnée, qui a observé cette propriété dans plusieurs plantes, l'appelle *le sommeil*. Le *casuarina equisetifolia*, est un bois très-dur & très-pesant, dont les Naturels font leurs massues de guerre, & comme la guerre s'exprime dans leur langue, par le mot de *toà*, ils appellent l'arbre *e-toà*. Les graines de l'*urena lobata*, ont la même propriété que les fruits de bardanes, qui s'attachent aux habits des passans; &, comme le terme de *pirre* signifie coller ou joindre ensemble, ils donnent à la plante le nom de *pirrée-pirréo*. Toutes ces remarques prouvent la sagacité & l'esprit d'observation de ces Insulaires, qui ont examiné soigneusement les différentes propriétés des plantes de leur pays, & qui en conservent le souvenir par les dénominations qu'ils ont donné à ces plantes; d'ailleurs ils distinguent les différentes parties des plantes; ils appellent les racines *èa;* la partie de la tige, en-dedans de la terre, (*caudex intra terram*) & *e-ra-où*, la tige, qui est au-dessus de terre; les branches, *ama;* les feuilles *eloù*; les rejettons du milieu, *a moù;* la fleur *téarrée;* le fruit *hoòerro*. J'ai remarqué, avec surprise, qu'ils donnent le nom d'*oròë* à la spathe des fleurs de la noix de cocos; & celui de

te-pevaye ; aux feuilles *floreales* (*folia bractea*,) d'une plante ; ce qui annonce qu'ils ont eu grand soin de distinguer ces parties des autres dans la plante, & qu'ils ont fait une étude particuliere de la Botanique ; j'ai été souvent confirmé dans cette opinion, quand ils nous apprenoient à connoître les différentes espèces de plantes, par la variété des fleurs, la forme des feuilles, &c. &c. (*a*).

ARTS & Sciences.

LES BLESSURES & les maladies portent les premiers hommes à examiner les plantes, pour y trouver des remèdes, & les parties affectées par la douleur, pour connoître la structure intérieure du corps : ils emploient leur industrie & leurs talens pour découvrir les moyens de réparer leur santé & leurs forces.

LES TAÏTIENS ne négligent pas entièrement le souvenir des événemens & des hommes ; ils racontent assez bien ce qui est arrivé dans leur Isle : je ne parle cependant que des événemens les plus récens : ne se donnant pas la peine de compter les années de leur âge, ils ne peuvent pas dire combien il y a de tems qu'un tel accident arriva ; ils disent seulement, une telle chose arriva sous mon grand-pere, sous mon arrière-grand-pere. Les événemens remarquables & les noms des personnes dont la mémoire mérite d'être conservée, se consignent dans des vers qu'ils chantent quelquefois, & qui forment les annales

(*a*) De plus, ils connoissent les sexes des plantes, sur-tout dans le Palmier.

Arts & Sciences.

grossieres de leur *histoire*. Ils ressemblent, à cet égard, à tous les autres Peuples qui n'ont pas l'art d'écrire.

Parmi les Sciences dont les Habitans de Taïti, & des Isles des environs, ont quelques idées, il faut compter l'*Astronomie*, la *Géographie* & la *Navigation*. Je les réunis ensemble à dessein, parce qu'elles sont intimement liées, & que les deux premieres ont servi aux progrès de la troisieme. Je crois aussi que c'est par la Navigation qu'ils ont appris ce qu'ils savent de Géographie; & ils n'auroient peut-être pas entrepris d'observer les cieux, s'ils n'en avoient pas eu besoin pour se conduire, dans leur course, aux parages éloignés. C'est la nécessité qui leur a fait observer le ciel; car étant obligés d'aller de tems en tems sur les Isles voisines, il arrive souvent qu'une tempête les surprend, les chasse loin de leur destination, & les éloigne de leur patrie, qu'ils ne reverroient jamais, s'ils ne connoissoient pas le mouvement des corps célestes. Les découvertes en ce genre se transmirent avec soin aux générations naissantes. Ils s'apperçurent bientôt que rien ne pouvoit les guider en pleine mer, que ces globes lumineux qui éclairent le jour & la nuit. Ils étudierent cette foule immense d'étoiles, répandues sur tout le firmament : ils découvrirent que les unes ont un mouvement qui leur est particulier, qui se forme dans leurs orbites; qu'à la fin de leurs orbites, elles recommencent à décrire les mêmes révolutions; que ces révolutions se font en différens tems, & dans des intervalles fixes; & enfin que ces corps conservent invariablement la même distance entr'eux.

Le ciel, dans ce climat, est ordinairement clair & serein;

& il y a peu de jours dans l'année où il soit couvert de nuages. Ainsi, les Naturels des Isles du Tropique ont des occasions fréquentes de le contempler, & d'admirer pendant la nuit la clarté des étoiles. Dès que l'obscurité de la nuit a cessé, ils ne jouissent pas d'un aussi long crépuscule que nous; mais le Soleil sort tout-à-coup éclatant de dessous l'horizon, & il brille avec une splendeur extraordinaire, jusqu'à ce qu'il se cache du côté du couchant. La nuit répand alors, dans l'espace de peu de minutes, son voile noir sur tous les objets. Chacun des Insulaires doit avoir remarqué que le Soleil se leve & se couche, à certains tems, dans des points de l'horizon diamétralement opposés les uns aux autres, &, en d'autres tems, dans des points qui ne s'écartent pas beaucoup des deux parties les plus éloignées de l'écliptique; car toute la différence ne peut pas excéder cinquante degrés. Les diverses parties de l'horizon sont remarquables également par le lever & le coucher de la lune, à-peu-près dans le même espace. Ils n'ont pas dû tarder non plus à remarquer que cinq étoiles ou planètes, (surpassant de beaucoup les autres en grandeur apparente,) se levent & se couchent dans le même espace de l'horizon. Cette observation leur a suffi pour donner ce nom particulier à cette partie des cieux. Ils appellent *Tataheita* l'endroit où le Soleil se leve, & *Topa-t-erà*, celui où il se couche. Ils s'apperçoivent aussi que le Soleil, dès le moment de son lever, s'approche peu-à-peu du Zénith; qu'il s'en écarte ensuite insensiblement jusqu'à son coucher, & qu'à certains tems de l'année, il est perpendiculaire sur leurs têtes. Ils donnent le nom de *T-erà-whaettèa* à la ligne dans laquelle le Soleil s'approche le plus de leur Zénith, ou de

ARTS & Sciences.

Arts & Sciences.

leur méridien. Ils nomment *Toa-eroù* le point ſeptentrional de cette ligne imaginaire ſur l'horizon; & *Toà* le point oppoſé. J'ai entendu citer en outre des noms particuliers pour pluſieurs des points qui ſont entre ces points cardinaux; mais je n'ai pas pu déterminer exactement le nombre ou la direction de ces points. Si je ne me trompe, ils diviſent tout l'horizon en douze parties; de ſorte que deux points tombent entre les cardinaux.

Les Naturels de ces Iſles ont ſûrement obſervé que le fruit à pain, qui fait leur principale nourriture, ne croit qu'une fois dans l'eſpace de douze mois, ou de douze lunaiſons; car ils en cueillent en abondance ſur les arbres pendant ſept mois; mais il y a cinq mois où ils n'en trouvent point. Cette circonſtance a dû naturellement leur en apprendre la véritable cauſe, la révolution du Soleil. Au ſolſtice de Décembre, cet aſtre eſt dans ſa hauteur méridienne, au-delà de l'Iſle, vers le Sud; &, au ſolſtice de Juin, il eſt dans l'hémiſphère ſeptentrional, & par conſéquent il paſſe deux fois par an à travers leur Zénith. Environ deux mois avant & deux mois après l'arrivée du Soleil, dans le Tropique du Sud, le fruit à pain eſt très-rare; & du mois d'Août au mois de Mars, il eſt très-abondant : il mûrit en Mars ou au commencement d'Avril, & ils appellent cette derniere ſaiſon *Pa-oòroo*, du nom du fruit à pain. Mais le climat eſt ſi doux, qu'il y a toujours çà & là quelques arbres, qui, à cauſe de leur poſition particuliere dans une vallée plus élevée que la plaine qui environne l'Iſle, ou à cauſe de leur expoſition au Sud d'une haute colline, portent du fruit quand les autres arbres de cette eſpèce n'en ont point,

& ce ſont ces arbres qui fourniſſent conſtamment du fruit à pain frais aux Chefs & aux Naturels d'un rang diſtingué, lorſque le reſte du Peuple eſt obligé de ſe nourrir de plantains de cheval, de fruit du Ratta, (*Inocarpus Edulis*,) de racines d'*Eddœs* ou de l'*Arum Eſculentum* & du *Macrorhizon*, & celles d'ignames ou de *Dioſcorea alata* & *oppoſitifolia ;* ou bien ces Chefs mangent alors du *Mahée*, ou de la pâte aigre de fruit à pain fermenté (*a*).

ARTS & Sciences.

TOUTE LA SAISON du fruit à pain, jointe au tems où ils en manquent, s'appelle *Tàoo*, & répond par conſéquent à une année. Ils comptent les révolutions de la lune, & ils leur donnent le nom de *Marama* ou de *Malama*, comme à cette planète. Ils m'ont dit treize noms de lunes ou de lunaiſons, & ils ajoutoient enſuite, *Hàre-te-tàoo*, c'eſt-à-dire, l'année s'eſt écoulée ; & enſuite *Oomànnoo*, ſouvent ſouvent, beaucoup de fois, ce qui ſemble annoncer que le cycle des lunaiſons doit ſe répéter chaque année. Ils commencent l'année à-peu-près en Mars, à l'époque où ils font du *Mahée*, ou de la pâte aigre du fruit à pain : on en cueille alors des quantités immenſes pour cela, ce qui le rend très-rare. D'après la ſeule énumération des treize noms de mois, je ne puis croire que leur année comprenne treize lunaiſons : je penſe plutôt qu'ils en ont ſeulement douze ; mais qu'ils intercalent de tems en tems un treizième mois, afin de mettre de l'accord entre l'année ſolaire & l'année lunaire ; je ne ſais pas s'ils répétent ſouvent cette intercalation ; voici les noms qu'ils donnent aux mois :

(*a*) On décrit la maniere dont ſe prépare cette pâte dans la Collection d'Hawkeſworth, *Tome II de la Traduction Françoiſe.*

Arts & Sciences.

1. O-porore-o-moòa (*a*), ...	Mars.
2. O-porore-o-moòree, ...	Avril.
3. Mooreha, ...	Mai.
4. Oohee-èiya, ...	Juin.
5. Hooree-àma (owhirree-ama), ...	Juillet.
6. Tàowa, ...	Août.
7. Hooree-èrre-èrre (owhirree-erre-erre),	Septembre.
8. O-Te-aree, ...	Octobre.
9. O-Te-Tai, ...	Novembre.
10. Warehoo, (Owaahew, ſuivant Hawkeſvorth,)	Décembre.
11. Wae-ahou, ...	Janvier.
12. Pipìrree, ...	Février.
13. A-oo noonoo.	

CHAQUE MOIS, ſuivant ce qu'on m'a dit, eſt de vingt-neuf jours, ce qui approche de la durée d'une lunaiſon. Si leur année n'a que douze mois, elle ne contient que trois cens-quarante-huit jours; mais, en y ajoutant un treizième, elle en a trois cens-ſoixante-dix-ſept. Dans le premier cas,

(*a*) Quelques-uns des mois ont des noms d'une ſignification connue; mais j'ignore ce que ſignifient les autres. O-Porore-O-Mooa, ſignifie la premiere faim ou le beſoin. 2. *O-Porore-Moorée*, ſignifie la derniere faim : le fruit à pain étant rare au tems de ſa maturité, quand on en cueille des quantités conſidérables pour en faire de la pâte aigre; on peut expliquer par-là pourquoi on a donné ces noms à ces deux mois. Le 4e mois *Oohée-Eya* a certainement rapport à la pêche à la ligne. Le 8e mois *O-Te-Arée*, eſt ainſi nommé à cauſe des Iſles nouvelles de cocos, qui probablement ſont alors très-abondantes. Le 9e mois, *O Te-Tai*, fait alluſion à la mer. Le 11e *Wae-Ahou*, à leur étoffe. Le 12e *Pipìrre*, à une ſorte de deſir ou de rareté peut-être dans les alimens. Les mots renfermés entre deux parenthèſes, ſont les différentes manieres d'écrire les noms par les différentes perſonnes qui les ont entendues.

elle a douze jours de moins ; &, dans le second, elle en a douze de plus que l'année solaire ; ce qui me fait croire qu'ils ont un moyen qui nous est inconnu de mettre d'accord l'année solaire & l'année lunaire. Ce qu'il y a de plus remarquable, j'ai trouvé que chacun des vingt-neuf jours du mois, a un nom particulier, comme chez les Persans. Leur mois commence dès le moment où la nouvelle lune paroît; &, après le vingt-huit & le vingt-neuvieme jour, ils disent que la lune est morte, *Marama matte ;* ce qui prouve que leurs mois ne sont pas exactement de vingt-neuf jours; qu'ils en ont quelquefois trente, & d'autrefois vingt-neuf, suivant que la lune se montre plutôt ou plus tard; car, s'ils comptoient exactement vingt-neuf jours pour un mois, il seroit bientôt plus court que la nouvelle lune, & alors ils ne pourroient pas dire des deux derniers jours, *Màrama matte*, la lune est morte : par-là ils veulent exprimer que la lune ne se voit plus. Voici les noms qu'ils donnent aux différens jours du mois; je n'ai pas pu en découvrir la signification :

1. Tirrèo.
2. Tirrohiddee, (*hoee-rohiddee*) (*a*).
3. O-hàtta, (ha-àtta).
4. Ammee-àmma.
5. Ammee-amma-hòy, (*Whaàttee*).
6. Orre-orre.
7. Orre-orre-hòy, (*rottò*).
8. Tamatìa.

(*a*) Voyez la fin de la Note précédente.

Arts & Sciences.

9. Hoòna.
10. Oràboo.
11. Moharroo.
12. Ohoòa.
13. Mahiddoo.
14. Ohòddoo, (*owhòddoo*).
15. Maràï.
16. Otoòroo.
17. Ra-òu.
18. Ra-ou-hòy, (*rotto*).
19. Ra-où-haddée - (*whaddea*).
20. Ororo-tai, (*Tahai*).
21. Ororo-rotto.
22. Ororo-haddee, (*whaddée*).
23. *Tarròa-Tahai.*
24. Tarroa-rotto.
25. Tarroa-haddee - (*whaddée*).
26. Tane.
27. *Oro-mòoa.*
28. Oro-moòree, } (*Matte Maràma*).
29. Omoòddoo, }

Chaque jour eſt diviſé en ſix heures, & la nuit également. Pendant les jours, ils ſe contentent de les meſurer à-peu-près par la hauteur du Soleil; mais il y en a bien peu qui puiſſent déterminer le commencement & la fin de ces diviſions, par la hauteur des étoiles pendant la nuit. Ces heures, qui répondent à deux des nôtres, ont des noms particuliers, & elles ſont de la même longueur que celles des Chinois. Je n'ai appris les noms que de quelques-

unes: ils appellent minuit *otoo-rahai-po ;* depuis minuit jusqu'à la pointe du jour, *oetai-yaow ;* la pointe du jour, *ootaa-taheita ;* le lever du Soleil, *era-ooao ;* quand le Soleil devient chaud, ils donnent à cette heure le nom de *erà-t-oowèrra ;* quand il est midi, ils disent, *era-t-oowate.* La partie du soir, avant le coucher du Soleil, est nommée par eux, *ooaheihei ;* & celle qui est après le coucher du Soleil, *era-oo-opò.*

AVEC ces divisions de tems, ils observent les corps célestes d'une maniere plus exacte ; ils savent que les étoiles fixes ne changent pas de position, l'une à l'égard de l'autre ; une longue expérience leur a fait découvrir celles qui se levent & se couchent à certaines saisons de l'année ; & ils déterminent par-là le mouvement progressif des Planètes, & les points du compas pendant la nuit. Tupia étoit si habile sur ces matieres, que, dans une navigation de près d'un an, au milieu d'une mer inconnue, il ne se trompa jamais en montrant à M. Cook de quel côté étoit Taïti ; ils distinguent chacune des Planètes & différentes étoiles, par des noms particuliers : le Soleil s'appelle *Era*, & la Lune, *Marama ;* Venus, *Touroaa ;* Jupiter, *Matàrée*, & Saturne, *Na-ta-heéa ;* les sept étoiles portent le nom de *E-whettoa-owhàa* (*a*); Sirius, ou le Chien,

(*a*) Je ne sais pas assez la langue de Taïti pour donner la signification littérale de tous ces noms; mais je puis la donner de quelques-uns. Les sept étoiles sont appellées *e-whettoo-owhaà*, ou *les étoiles du nid.* Les Naturels ont probablement cru appercevoir la figure d'un nid dans la position de ces étoiles. *Ta-whettoo*, nom du chien, signifie *la grande étoile ;* ils lui ont donné ce nom avec raison. *T'eïya*, nom de la voix lactée, semble signifier une voile. *E-whettoo-werra*, nom d'une comète, signifie *l'étoile brûlante.*

Arts & Sciences.

Ta-whettoo-roa ; les étoiles formant la ceinture d'Orion, font appellées *E-whettoo-mahoo ;* la voix lactée *t'eiya*, & une comète, ou une étoile brûlante, *E-whettoo-werra.* Les Naturels ont auſſi un nom pour une étoile tombante, qu'ils appellent *Epo*, & ils croient que c'eſt un mauvais Génie, qui paſſe rapidement à travers les cieux. D'autres étoiles que celles dont on vient de parler, ne leur ſont pas étrangeres ; mais leurs connoiſſances aſtronomiques ne s'étendent qu'aux parties du monde qui ſont près de Taïti ; car, à quelque diſtance de cette Iſle, l'aſpect varieroit, & ils ne s'y reconnoîtroient plus. Cependant une Aſtronomie, auſſi bornée & des pirogues auſſi légeres que les leurs, ne les ont pas empêché de s'inſtruire de la poſition des Iſles & de leurs environs. Tupia, le plus intelligent des Indiens qu'aient jamais rencontré les Navigateurs Européens ſur ces Iſles, avoit été à dix ou douze jours de voile d'*O-raiedéa ;* &, ſuivant le calcul du Capitaine Cook (*a*), il avoit fait environ quatre cens lieues, ou 20[d] de longitude ; tandis qu'il étoit ſur l'Endéavour, il raconta l'hiſtoire de ſes Voyages, & il donna les noms de plus de quatre-vingts Iſles qu'il connoiſſoit ; il décrivit leur grandeur & leur poſition ; il avoit été ſur la plupart de ces terres, & comme il remarqua bientôt parmi les Officiers du bord l'utilité des Cartes, il donna les directions néceſſaires pour en tracer une ſuivant ce qu'il diſoit. Il indiquoit toujours la partie des cieux où chaque Iſle eſt ſituée ; il diſoit en même-tems, ſi elle eſt plus grande ou plus petite que Taïti ; ſi elle eſt haute ou baſſe, peuplée ou non, & il ajoutoit, de

(*a*) Collection d'Hawkelworth *Tom. II.*

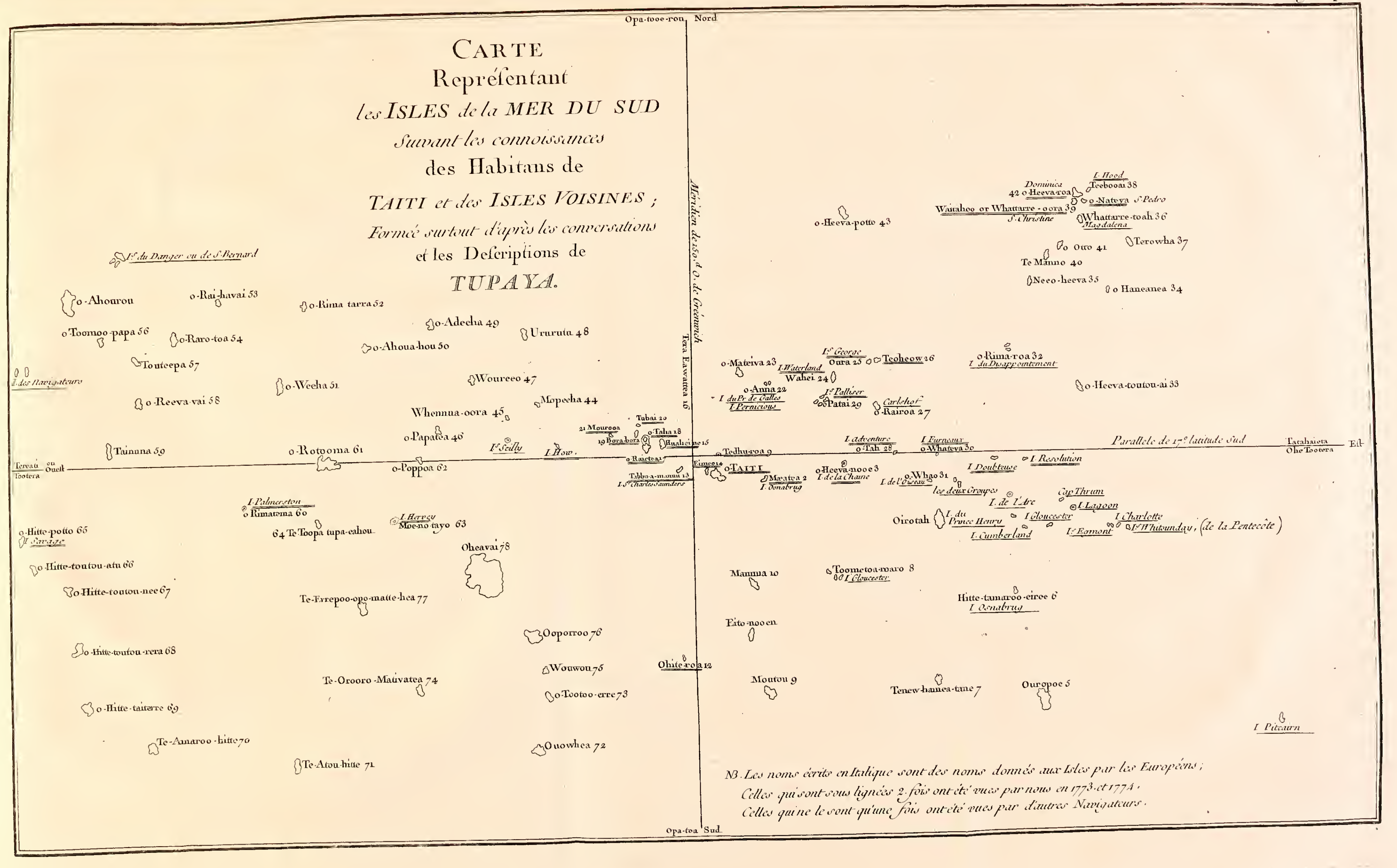
tems-en-tems, des particularités curieuses sur le pays. M. Pickersgill, Lieutenant de la Résolution, & qui, avant notre Voyage, avoit déjà été deux fois à Taïti, sur l'Endéavour & sur le Dauphin, a eu la bonté de me communiquer une copie de cette Carte; & le Capitaine Cook a bien voulu aussi me confier deux Catalogues des Isles dont il avoit entendu parler dans son premier Voyage, & de celles que décrivoit Tupia: M. Banks avoit une autre copie de la Carte dressée d'après les instructions de Tupia, & il m'a permis d'en faire usage, avec la politesse & l'empressement qu'on lui connoît pour tout ce qui contribue au progrès des Sciences. J'ai remarqué qu'en général les deux Cartes sont d'accord, & que les Catalogues contiennent tous les noms qu'on trouve sur les Cartes, & quelques autres qui n'y sont pas insérés. J'ai rassemblé aussi plusieurs noms & descriptions d'Isles pendant que nous étions à Taïti, & aux Isles de la Société: quelques-uns des noms de ces Cartes & de ces Catalogues sont étrangement orthographiés, parce que, dans ce Voyage, ainsi que dans les précédens, il n'y a jamais eu deux personnes qui les aient orthographiés de la même maniere; il est arrivé de-là que quelques-uns des noms paroissent différens; mais, en les examinant avec plus d'attention, j'ai reconnu que l'altération est moins grande qu'elle ne m'avoit paru d'abord. J'ai fait graver cette Carte comme un monument de l'esprit & des connoissances Géographiques des Habitans des Isles de la Société, & sur-tout de Tupia: toutes les Isles sont précédées d'un chiffre, afin de pouvoir remarquer ces chiffres, & y ajouter quelques remarques; les noms sont orthographiés comme je

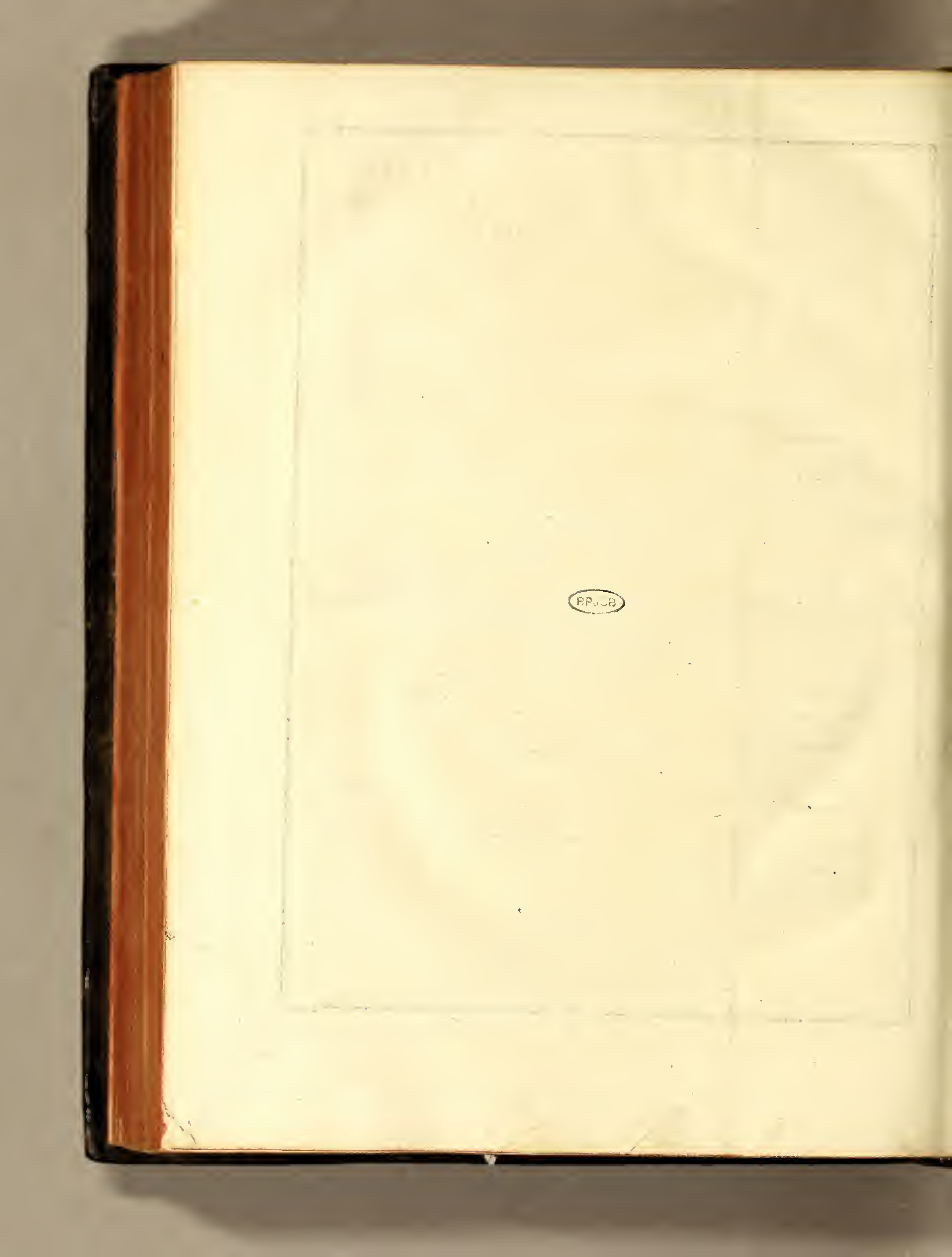
ARTS & Sciences.

les ai lu dans l'un des Catalogues ou dans les Cartes, ou sur mon Journal d'observations. J'ai préféré la version fondée sur la meilleure autorité, & sur l'analogie de la langue qu'on parle sur ces Isles. La Carte comprend environ 40^{d} de longitude, comptés sur les deux méridiens, Est & Ouest de Gréenwich, & environ 20^{d} de latitude Sud, depuis le septieme jusqu'au vingt-septieme: le parallèle de 17^{d} courant au milieu. Il ne faut pas croire que cette Carte ait assez d'exactitude pour que les Navigateurs puissent s'en servir; elle est destinée à donner une idée de la Géographie des Habitans des Isles de la Mer du Sud, & elle servira d'avertissement à tous ceux qui se trouveront sur les parages qu'elle comprend; elle contribuera probablement aussi à déterminer la position des différens grouppes d'Isles, qui ne sont pas encore tous découverts.

1. O-TAÏTI, appelé l'*Isle du Roi George* par le Capitaine Wallis, & *Taïti* par M. de Bougainville. Tupia disoit qu'un vaisseau ennemi (*Pahée-Toa*) y avoit été du vivant de son grand-pere (*Medoòa no the Tooboona* : il est probable que Quiros, qui la nomma *Sagittaria*, la découvrit le premier en 1606, suivant la conjecture de M. *Dalrymple*, *dans sa Lettre au Docteur Hawkesworth*, &, quoiqu'on ait attaqué cette opinion, elle me paroît cependant vraisemblable: l'Isle a environ trente lieues de circonférence, & on l'a décrit dans ce second Voyage, ainsi que dans le premier.

2. *MÆATEA* fut nommée *Isle d'Osnabruck*, par le Capitaine Wallis; & Pic de la Boudeuse, ou *le Boudoir*, par M. de Bougainville. Si on a lieu de croire que Taïti est


CARTE
Repréſentant
les ISLES de la MER DU SUD
Suivant les connoissances
des Habitans de
TAITI et des ISLES VOISINES ;
Formée surtout d'après les conversations
et les Deſcriptions de
TUPAYA.
Opa-tooe-rou Nord
Opa-toa Sud
Tereati ou Ouest
Tootera
Tatahaiota
Ohe Tootera
Est
Parallele de 17.° latitude Sud
Méridien de 150.d O. de Greenwich
Tera Eawatea 16
I.s du Danger ou de S. Bernard
o Ahourou
o Rai-havai 53
o Rima tarra 52
o Toomoo-papa 56
o Raro-toa 54
o Adecha 49
Ururutu 48
o Ahoua-hou 50
Touteepa 57
I. des Navigateurs
o Weeha 51
Woureeo 47
o Reeva-vai 58
Mopeeha 44
Whennua-oora 45
o Papatea 46
I.s Scilly
I. How
Tainuna 59
o Rotooma 61
o Poppoa 62
21 Mourooa
Tubai 20
o Taha 18
19 Bora-bora
Huaheine 15
Raeteaa
Tabbu-a-manu 13
I.s Charles Saunders
Eimeo 14
o TAITI
Tedhu-roa 9
I. Palmerston
o Rimatema 60
I. Hervey
Mee-no-tayo 63
64 Te Toopa tupa-eahou
o Hitte-potto 65
I. Savage
o Hitte-toutou-atu 66
o Hitte-toutou-nee 67
Oheavai 78
Te-Errepoo-opo-matte-hea 77
Ooporroo 76
o Hitte-toutou-rera 68
Wouwou 75
Te-Orooro-Mauvatea 74
o Tootoo-erre 73
o Hitte-taiterre 69
Te-Amaroo-hitte 70
Ouowhea 72
Te-Atou-hitte 71
Ohite-roa 12
o Heeva-potto 43
Dominica
42 o Heeva-roa
I. Hood
Teebooai 38
o Nateya
S. Pedro
Waitahoo or Whattarre-oora 39
S. Christine
Whattarre-toah 36
Magdalena
Terowha 37
o Otto 41
Te Manno 40
Neeo-heeva 35
o Haneanea 34
o Mateiva 23
I.s George
Oura 25
Teoheow 26
o Rima-roa 32
I. du Disappointement
I. Waterland
Wahei 24
o Anna 22
I. du Pr. de Galles
I. Pernicious
I.s Palliser
Patai 29
Carlshof
Rairoa 27
o Heeva-toutou-ai 33
I. Adventure
o Tah 28
I. Furneaux
o Whateva 30
I. Resolution
I. Doubteuse
Maeatea 2
I. Osnabrug
o Heeva-nooe 3
I. de la Chaine
o Whao 31
I. de l'Oiseau
les deux Groupes
I. de l'Arc
Cap Thrum
I. Lagoon
Oirotah
I. du Prince Henry
I. Gloucester
I. Charlotte
I. Cumberland
I.s Egmont
I.s Whitsunday, (de la Pentecôte)
Mannua 10
Toometoa-roaro 8
I. Gloucester
Hitte-tamaroo-eiree 6
I. Osnabrug
Eito-nooen
Moutou 9
Tenew-hamea-tane 7
Ouropoe 5
I. Pitcairn
NB. Les noms écrits en Italique sont des noms donnés aux Isles par les Européens ;
Celles qui sont sous lignées 2. fois ont été vues par nous en 1773. et 1774 .
Celles qui ne le sont qu'une fois ont été vues par d'autres Navigateurs .



la *Sagittaria*, *Maatea*, doit être la *Dezena*, vue par Quiros, le 9 Février 1606; elle a environ quatre ou cinq milles de tour : cette terre est élevée, & le sommet de la colline paroît excavé ; on diroit qu'il y a eu autrefois un volcan, dont le cratere est maintenant comblé.

Arts & Sciences.

3. *O-HEEVA-NOOÈ*; Isle à l'Est de Taïti. Je pense que c'est celle qui fut appelée *Isle de la Chaîne* par le Capitaine Cook, en 1769: elle présente, en effet, une chaîne d'Isles basses liées par un récif de forme ovale; elle a environ cinq lieues de longueur.

4. *OIROTAH*, est plus grande que Taïti: elle est habitée.

5. *OUROPOE*, elle a aussi plus d'étendue que Taïti, & elle est habitée.

6. *O-HITTE-TAMARO-EIRÉE*, paroît être l'Isle d'*Osnabruck*, que vit le Capitaine Carteret, en 1767; elle est basse, & probablement inhabitée.

7. *TE-NEWHAMMEA-TANE*, Isle basse.

8. *TOOMETO-ROARO*, paroît être le grouppe d'Isles basses, vues par le Capitaine Carteret, & qu'il a nommées *Isles du Duc de Glocester*.

9. *MOUTOU*, est plus grande que Taïti, & c'est la plus méridionale des Isles que Tupia avoit vues; son pere cependant lui avoit dit qu'il y a des Isles au Sud de celle-ci.

10. *MAMMA*, eſt une Iſle haute, peuplée de féroces Habitans, qui ont le regard farouche, & qui mangent des hommes; mais qui poſſédent peu de pirogues. Elle gît au Nord-Eſt de *O-Hitte-Roa.*

11. *EITONOOÉ.*

12. *O-HITTE-ROA*, Iſle élevée, vue par le Capitaine Cook, en 1765.

13. *TABBU-A-MANNOO*, petite Iſle élevée à l'Oueſt de Taïti, vue par le Capitaine Wallis, & appelée *Iſle de Charles Saunders.* M. de Bougainville qui en entendit parler, la nomme *Tapoua-Maſſou.* Elle a environ ſix milles de long. Le Chef de cette Iſle s'appelloit, en 1774, *Oòpa.*

14. *EIMÉO*, eſt une haute terre: & elle fut appellée *Iſle d'Yorck*, par le Capitaine Wallis, en 1767: M. de Bougainville la nomme *Aiméo*: elle dépend de Taïti.

15. *HUAHEINE*, eſt une Iſle élevée, viſitée, pour la premiere fois, par le Capitaine Cook: ſon Chef, en 1774, ſe nommoit *Orée.*

16. *EO-WATTEA*, au milieu de la Carte, eſt le nom de la ligne méridienne.

17. *O-RAITEA*, eſt une Iſle haute, vue pour la premiere fois, par le Capitaine Cook; M. de Bougainville, qui en entendit parler, la nomme *Aïatéa.* Elle a été conquiſe par *Opùnnée*, Chef ou Roi de *Borabora*, & le Chef vaincu s'appelle

s'appelle *Oo-oòro ;* Tupia dit que, du tems de ſon grand-pere, il y arriva un vaiſſeau ; nous ne pouvons pas ſavoir de quel bâtiment il parloit, à moins qu'un de ceux de Roggewin ne ſoit allé près de cette Iſle.

18. *O-TAHA* eſt une Iſle élevée, que le Capitaine Cook a vue le premier, & qui a été conquiſe auſſi par *Opùnée :* elle étoit gouvernée par deux Chefs, *Ota* & *Boba:* M. de Bougainville, qui en entendit parler, la nomme *Otaa.*

19. *BORABORA* ou *Bolabola*, eſt une Iſle élevée, gouvernée par *Opùnée.* Le Capitaine Cook eſt le premier Européen qui l'ait vue : il paroît que M. de Bougainville en entendit parler, & que c'eſt la Terre qu'il nomme *Papara.*

20. *TOOPAI* eſt une Iſle baſſe, qui n'eſt pas habitée ; & où les Inſulaires de Borabora vont à la chaſſe & à la pêche : les Naturels d'une Iſle, appelée *Papàa*, y vont auſſi quelquefois.

21. *MOUROOA* eſt une Iſle haute qui eſt du Domaine d'*Opùnée.* Le Capitaine Cook eſt le premier qui l'ait vue. Il eſt probable que M. de Bougainville en entendit parler, & que c'eſt celle qu'il appelle *Toomaraa.*

22. *O-ANNA* eſt une Iſle baſſe ſur laquelle un vaiſſeau fit naufrage, & ſur laquelle périrent quelques hommes, ſuivant ce que diſoit Tupia : il paroît que c'eſt la même qui a été nommée *Iſle du Prince de Galles* par

ARTS & Sciences. le Commodore Byron; quoiqu'on ait trouvé du fer & du cuivre, avec la tête du gouvernail d'une chaloupe Hollandoise, à l'*Isle du Roi Georges*, ce ne peut pas être celle sur laquelle le vaisseau se perdit; car il est prouvé, par les positions, que l'Isle du Roi Georges est *Teokéa*, dont on parlera plus bas, & les débris des vaisseaux qu'on y a vu, y auront été portés de *O-Anna*. Il est vraisemblable que le bâtiment dont il est ici question, est la galere l'*Africaine*, de l'escadre de Roggevin, qui périt sur une Isle à laquelle l'Amiral donna pour cela le nom d'*Isle Pernicieuse*.

23. *O-MATÉIVA*, ou *O-Matéa*, est une Isle basse, située au Nord-Est de *Raietéa*, & au Nord-Ouest de Taïti. Une pirogue montée par trois hommes & une femme, arriverent de cette Isle quelques mois avant nous à Huaheine, où j'ai vu la pirogue qui ressembloit à celles de *Teokéa*, & tous ceux qui la montoient étoient *tatoués* sur le visage & sur les bras.

24. *O-WAHÉI*, peut-être *Waterland*, reconnue pour la premiere fois, par Schouten & le Maire, en 1616; c'est une Isle basse.

25. *Oura*, &

26. *Teoheow* ou *Teokéa*, deux Isles basses, à peu de milles l'une de l'autre. Le Commodore Byron est le premier qui les ait découvertes en 1765 : il les appela *Isles de Georges*. En 1774, nous débarquâmes sur la seconde, & les Naturels nous apprirent que son vrai nom étoit *Teoukéa* ou *Teokéa*. M. Byron trouva sur cette Terre la

tête sculptée d'un gouvernail, qui avoit probablement appartenu à une chaloupe Hollandoise, un morceau de fer travaillé, un morceau de cuivre & de petits outils de fer. Ce Navigateur dit : « Que si le bâtiment, qui avoit » cette chaloupe, appareilla de cet endroit sain & sauf, » il n'est pas aisé d'expliquer pourquoi il laissa ce gouver- » nail ; & si l'Equipage fut massacré par les Naturels, on » auroit dû trouver des restes de chaloupe, beaucoup plus » considérables, sur-tout des ferrures, auxquelles toutes les » Nations Indiennes, qui n'ont point de métaux, mettent » le plus grand prix. » Ces argumens paroissent justes, car le bâtiment périt sur *O-anna* (22), Isle dont il a été question tout-à-l'heure ; & les Habitans de *Teokéa* avoient acquis ces morceaux de fer ou de cuivre, par des échanges faits avec ceux de *O-anna*, ou leurs Chefs les avoient reçu en présens : ces présens & ces échanges sont en effet fort ordinaires sur toutes ces Isles ; ainsi, par exemple, *Opùnée*, Chef de Borabora, reçut en présent, de Tootahah, Chef de Taïti, une des ancres perdues de M. de Bougainville.

Arts & Sciences.

27. *O-rai-ròa* paroît être l'Isle de *Carlshoff*, découverte en 1722, par Roggewin.

28. *O-Tah* correspond, à quelques égards, à la position de l'Isle de l'*Aventure*, que nous vîmes en 1773.

29. *O-patai*, ou *Oo-pati*, répond par la position, au grouppe d'Isles que le Capitaine Cook nomma *Isles de Pallisér*, en 1774.

Arts & Sciences.

30. *O-wharèva* eſt probablement celle que nous avons appelée, *Iſle de Furneaux*, en 1773.

31. *O-whào;* il eſt probable que c'eſt l'Iſle des *Oiſeaux*, découverte par le Capitaine Cook, en 1769.

32. *O-rima-roa;* ſa poſition répond à-peu-près à celles des Iſles du *Diſappointement*, que vit l'Amiral Byron en 1765.

33. *O-heeva-Toutou-ài.* Tupia faiſoit ſur cette Iſle la remarque ſuivante:

« LES HABITANS ſont mangeurs d'hommes; leurs piro-
» gues ſont grandes, & le vaiſſeau venu de la Bretagne
» (l'*Endéavour*) étoit petit en comparaiſon. »

34. *Haneo-nèa* eſt une petite Iſle.

35. *Neeo-heèva* eſt petite auſſi.

36. *Whattèrree-Toa*, paroît être la *Magdalena* que découvrit *Mendana*, en 1595.

37. *Terowha.*

38. *Teebooai*, d'après la poſition qu'on lui aſſigne, il eſt probable que c'eſt l'Iſle de *Hood*, l'une des Marquiſes.

39. *Whatarre-oora.* Elle ſe trouve écrite *Whattèrre-Ero*, dans la Carte de M. Banks, & deux autres Liſtes mettent *Oora*, au-lieu d'*Ero;* d'après la nature de l'idiôme, il me paroît clair que *Whattarre-oora* eſt le véritable nom de l'Iſle. Le nom de *Waitàhoo*, que donnent à l'Iſle de Chriſtine les Naturels eux-mêmes, confirme cette

opinion ; car nous avons remarqué que les Habitans des Marquiſes ne prononcent jamais, ou rarement, l'*r*. Un Vocabulaire d'environ quatre-vingt mots, que j'ai raſſemblés, ne contient pas une ſeule *r*, & d'ailleurs tous les mots de l'idiôme de Taïti répondent aux mots de l'idiôme de *Waitàhoo*, avec cette différence que la lettre *r* eſt omiſe, ou adoucie. A Taïti la phraſe : *Viens ici*, ſe traduit par *Harre-mai* ; à *Waitàhoo*, par *Hanna-mài.* La main s'appelle *Reema*, & aux Marquiſes *Heema ;* le nombre deux s'exprime à Taïti par *arooa* & par *bo-hooa* à *Waitahoo*, trois s'exprime, dans la premiere Iſle, par *o-tòroo*, & par *bo-dò-oo* ſur la ſeconde. *Reema*, à Taïti, & *heema* à *Waitàhoo*, ſignifie cinq : *ràa*, à Taïti, ſignifie grand, & le même mot s'exprime aux Marquiſes par *òa.* L'Iſle de la *Dominica* y eſt appelée *Oheeva-oa*, au-lieu d'*Oheeva-roa ;* & il y a apparence que *Waitàho* a été employé en place de *Wattàrre-oora ;* car, en ôtant les *r*, il reſte *Wat eae-ooa* ou *Wattà-ooa*, dans lequel on a inſéré une *h* pour compenſer l'elliſion de tant de *r*, & on prononce *Wattà-hooa* ou *Waità-hoo ;* c'eſt ſûrement l'Iſle de *Sainte-Chriſtine*, l'une des Marquiſes, que découvrit *Mendana* en 1595 : cette Terre eſt élevée.

40. *Te-manno.*

41. *O-òtto.*

42. *O-heeva-roo* eſt une haute Terre, appelée *O-heeva-oa* par les Naturels ; c'eſt la même que *Mendana* nomma *Dominica :* elle paroît peuplée, fertile, & la plus grande des Marquiſes.

ARTS & Sciences.

43. *O-heeva-pòtto.*

44. *Mopeêha*, ou *Motu-hea*, eſt une Iſle baſſe ; mais étendue : elle n'eſt pas habitée ; elle abonde cependant en poiſſons, en noix de cocos, en tortue & en perles.

45. *Whennua-oora* eſt une Iſle baſſe ; elle a des Habitans, & les mêmes productions que la précédente.

46. *O-papatèa.*

47. *Woureèo* eſt une grande Iſle habitée.

48. *Ururutu* eſt habitée.

49. *O-adeeha.* Les Inſulaires des environs y vont pêcher quelquefois ; mais ils n'y demeurent pas habituellement.

50. *O-ahoua-hou*, Iſle grande & peuplée.

51. *O-weèha.*

52. *O-rima-Tarra*, Terre haute & habitée.

53. *O-rai-havài.*

54. *O-raro-Toà* eſt habitée.

55. *O-ahouròu* eſt plus grande que Taïti.

56. *O-Toomoo-pàpa.*

57. *Touteèpa*, Iſle baſſe, peu étendue ; mais habitée.

58. *O-reeva-và.* Tupia faiſoit ſur cette Iſle la remarque

ſuivante : « *Raietéa* tire delà ſes belles haches. » On ne ſait pas s'il parloit de haches de fer ou de haches de pierres. Si ce ſont des haches de fer, elles doivent y avoir été portées par Abel-Janſen-Taſman, qui étoit dans ces parages en 1693, ou par Schouten & le Maire, en 1616. J'ai acheté, à *E-aoowe*, un petit clou enfoncé dans une eſpèce de manche, qui du moins prouve avec quel ſoin ce Peuple conſerve les morceaux de fer les plus petits.

59. *Tainuna.*

60. *O-rima-Tema* : d'après ſa poſition, il ſemble que c'eſt l'Iſle baſſe que nous vîmes en 1774, & que nous appelâmes, *Iſle de Palmerſton.*

61. *O-rotoòma.* On dit qu'elle eſt plus étendue que Taïti.

62. *O-poppòa.*

63. *Moë-no-Tàyo* eſt une Iſle baſſe; &, d'après ſa poſition, il paroît que c'eſt celle qui a été nommée par nous, en 1773, *Iſle d'Hervey.*

64. *Te-toòpa-Tùpa-eahoù.*

65. *O-hitte pòtto.* Sa poſition répond à celle de l'Iſle *Sauvage*, que nous vîmes en 1774.

66. *O-hitte-Toutou-atu.*

67. *O-hitte-Toutou-nee.*

68. *O-hitte-Toutou-rèra.*

69. *O-hitte-Taitèrre.*

Arts & Sciences.

70. *Te-amaroo-hitte.*

71. *Te-atou-hitte.*

72. *Onowhèa.*

73. *O-Tootoo-èrrè.*

74. *Te-orooroo-mativatea.*

75. *Wouwoù*, petite Isle basse, mais habitée.

76. *Oopòrroo*, Isle grande, & bien peuplée.

77. *Te-errepoo-opo-Matto-hee.*

78. *O-heevài*, Isle plus grande que Taïti; Tupia ajoutoit : « C'est la mere de toutes les Isles. »

79. *Tedhu-roa*, petite Isle située à peu de lieues au Nord de Taïti : elle est inhabitée, mais les Naturels de Taïti y vont quelquefois.

80. *O-wanna*, l'une des Isles basses à l'Est de Taïti.

81. *Tata-hapai.* 82. *Tapy-ary.* 83. *Haedede*, noms de trois autres Isles que j'ai trouvés dans une des Listes, sans aucun détail sur leur position.

84. *Pappàa* est une Isle basse, un peu à l'Est de *Toòpai* (20). Les Habitans de *Pappàa* vont souvent pêcher, & prendre de la tortue sur cette derniere Isle; mais les Insulaires, qui s'y rendent pour le même objet, n'entendent pas la Langue des Insulaires qui l'habitent.

Comme je n'ai pas de détail sur la position particuliere des cinq dernieres Isles, je ne les ai pas marquées dans la Carte.

Carte. Les quatre-vingts autres, suffisent pour prouver que les Habitans des Isles de la Société, ont des connoissances étendues sur la Géographie de leurs environs, vu la petitesse & la mauvaise qualité de leurs pirogues, & leur ignorance de la Boussole. Ils ne peuvent pas, comme les anciens Phéniciens & les Grecs, suivre les bords d'un continent étendu, pour faire des découvertes; ils sont obligés de traverser de grands espaces de mer, avant d'arriver à une autre Isle; & ce qu'il faut bien remarquer, ils n'ont d'autres provisions pour leurs longues campagnes, que leur pâte de fruit à pain aigre, & des fruits qui ne se conservent que peu de jours. Ils n'ont pas de vases assez amples pour y garder une eau fraîche long-tems; &, malgré ces désavantages, ils ont découvert des terres à plus de quatre cens lieues de distance, tout autour de leurs Isles.

Arts & Sciences.

Tonga-Tabbu, *E-aoowe* & *Namocka*, sont les plus considérables du grouppe des Isles des Amis; mais, outre celles-là, nous en avons vu bien des petites; & les Naturels nous ont appris les noms de beaucoup d'autres. Les petites Isles situées en travers de la pointe Nord-Est de *Tonga-Tabbu*, sont appelées *Weweghee*. En cinglant sur *Namocka*, en 1774, nous découvrîmes, à l'Est de cette Terre, quelques Isles, dont une étoit appelée, *O-Mango-nooé*, & l'autre, *O-mango-eetée*; c'est-à-dire, *la grande & la petite Mango*. Elles gissent l'une & l'autre au Nord de la route que nous avons suivie; &, à notre Sud, nous observâmes les Isles de *Tonoo-mea* & *Terefetchea*. Au Sud de *Namocka-nooe*, se trouve *Namocka-eetée*: Tasman appelle

ARTS & Sciences.

cette derniere *Namocaki*, dans sa Carte. Au Nord-Ouest de *Namocka*, il y a deux hautes Isles; la plus occidentale, qui se nomme *Tofooa*, contient un volcan, & Tasman l'appelle *Amattafoa.* Le Capitaine Cook a adopté cette orthographe : les Naturels donnent, à la plus orientale, le nom de *Oghào*, & Tasman celui de *Kayleai.* La plus occidentale du grouppe des Isles-Basses, situées au Nord & au Nord-Est de *Namocka*, s'appelle *Motto-wa;* les autres petites Terres de cet Archipel portent le nom de *O-Tooghoòa*, *O-oòa*, *Looghalà-ei*, *Fonnoo-àecka*, *Lagholla*, *Oofanga* & *Wofoògee.* Elles gissent toutes au Nord de *Namocka;* mais les Naturels nous dirent que plus loin, au Nord-Est, on rencontre les Isles de *Oovéea*, *Wo-alee-ava*, *Oleefàmga*, *Kofoo*, *Ko-e-eonna*, *Konaghoonàmoo*, *O-foolàngo*, *Mon-e-e-onne*, *Toghoòroe*, *Koè-noògoo*, *Ko-ògee*, *Ko-neemo* & *Tonoonoo-ofooa.*

QUIROS donne une autre Liste de quelques Isles, qui gissent encore plus loin à l'Ouest : plusieurs détails de cette Liste lui furent communiqués par un Naturel de l'Isle de *Chicayana* (*a*), & il a écrit les autres d'après ses observations & ses découvertes.

1. *TAUMACO.* Quiros vit, par 10[d] de latitude Sud, à 1250 lieues du Mexique, une Isle de huit ou neuf lieues de circonférence, élevée & noire, & qui ressembloit à un volcan : il apprit qu'elle portoit le nom de *Taumaco.*

(*a*) Voyez la Collection de Dalrymple.

2. *CHICAYANA.* A quatre jours de voile delà, il y a une Isle-*Basse*, plus étendue que *Taumaco:* dans la langue du pays les chiens portent le nom de *te-curi*, ou *Te-Ghoorée*, comme à Tonga-Tabbu, & à la Nouvelle-Zélande, ce qui annonce que la langue de ces différens pays est la même. Arts & Sciences.

3. *GUAYTOPO* est une autre Isle plus étendue que les deux dont on vient de parler; elle gît à trois jours de voiles de *Taumaco*, & à deux de *Chicayana;* les Habitans de ces trois Isles ont de la bonté dans le caractere.

4. *MÉCAYRAYLA* est, suivant toute apparence, une Isle basse, & habitée, sur laquelle les Naturels de *Guaytapo*, vont chercher l'écaille de tortue dont ils font leurs pendans d'oreilles.

5. *TUCOPIA* est une Isle élevée, qui gît par 12.ᵈ de latitude Sud, à cinq jours de voile au Sud-Ouest de *Taumaco.*

6. *FONOFONO* est le nom d'un grouppe de petites Isles plates, situées à trois jours de voile de *Taumaco.* Cette traversée cependant se fait en quarante-huit heures avec un bon vent: on dit que les Habitans sont très-grands: leur langue est différente de celle qu'on parle à *Taumaco.*

7. *PILEN* & *NUPAN* sont des Isles, qui gissent près des *Fonofono.*

ARTS & Sciences.

8. *POURO* eſt un grand pays très-peuplé; les Habitans y ont la peau tannée : ils ſe font la guerre entr'eux, & ils ont des traits garnis d'argent.

HERRÉRA, Galvano, Argenſola & de Conto, donnent des liſtes d'autres Iſles découvertes par *Alvarado* & *Grijálva*. Ces Iſles paroiſſent jointes aux Iſles de la Nouvelle-Caroline, qui giſſent à environ 205 degrés Oueſt de Gréenwich, près de la ligne, dans l'Hémiſphère Auſtral. La Collection des Voyages de M. Dalrymple, rapporte les noms de ces Iſles; mais, comme les Naturels ne nous en ont pas parlé, je les ai omis en parlant des connoiſſances Géographiques des Inſulaires de ces parages.

BIEN DES EUROPÉENS conſidérant les agrêts & la voilure des mauvaiſes pirogues, la qualité des alimens des Habitans des terres de la Mer du Sud, s'étonneront comment ces Peuples ont pu faire des découvertes auſſi conſidérables dans la Navigation.

EN GÉNÉRAL, chaque individu, depuis le dernier juſqu'au premier, connoît les Arts de la Danſe, de la Muſique, & de la Poëſie; mais il y en a peu d'inſtruits des Sciences de la Médecine & de ſes différentes branches, de la Géographie, de la Navigation, & de l'Aſtronomie : la Nation ne compte pas au-delà de dix de ces Docteurs, ni plus de deux cens Elèves de ces Maîtres : je ne ſais point ſi réellement il n'y en a pas plus; je ſuis porté à croire qu'il y en a davantage, mais que leur Arithmétique ne paſſe pas ce nombre. Leur maniere de compter eſt en nombrant

d'abord par les doigts. 1, *a-tahai*; 2, *a-rooa*; 3, *a-toroo*; 4, *a-hea*; 5, *a-réema*; 6, *a-hono*; 7, *a-hiddoo*; 8, *a-warroo*; 9, *a-heeva*; 10, *a-hoòroo*; ils ajoutent ensuite une seconde dixaine jusqu'à vingt; 11, *ma-tahai*; 12, *ma-rooa*; 13, *ma-tòroo*; *Maehèa*; 15, *ma-réema*; 16, *ma-hono*; 17, *ma-hiddeo*; 18, *ma-warroo*; 19, *ma-heeva*; 20, *a-tahai-tàhoo*. Après cela, ils comptent par vingtaine, jusqu'à deux cens: pour exprimer 21, ils disent, *a-tahài-tàoo-màra-tahai*; littéralement *une vingtaine avec un*; ils expriment 30, par *tahài-tàoo-mara-hooroo*; 40, par *a-roòa-taoo*; 50, par *a-rooa-taoo-mara-hooroo*, *&c. &c.*

ARTS & Sciences.

LES DOCTEURS, qui ont appris de leurs peres ou d'autres Docteurs, les connoissances qu'ils enseignent eux-mêmes, portent le nom de *Táhata-orrero*; ils sont fort respectés, & ils sont communément de la tribu des Chefs: cette circonstance me porte à croire qu'étant riches, ils n'ont pas besoin de se faire payer de leurs leçons; il n'est pas vraisemblable qu'un Chef accepte une récompense ou des honoraires; car ils ont tous des terres, une maison, des arbres, & des fruits, des cochons, des chiens, des volailles, & enfin des toutous qui les servent.

LA PLUPART de leurs connoissances sont l'effet de la mémoire, & non pas le résultat de la méditation, de la réflexion ou du raisonnement. J'ai rencontré des Chefs qui avoient essayé d'apprendre les noms des mois & des jours; mais ils ne les savoient qu'imparfaitement, parce qu'ils n'avoient pas pris assez de peines pour s'en souvenir: les Docteurs de profession étoient plus habiles sur cela. Il

ARTS & Sciences.

doit y avoir cependant une époque où ces lumieres naquirent parmi eux; & l'inventeur a dû avoir la patience d'étudier attentivement les cieux, les mouvemens des corps célestes, & le talent de découvrir la véritable longueur de l'année solaire, ou de l'année du fruit à pain; la durée des lunaisons, & le commencement des nouvelles lunes. La direction dans laquelle se trouvent les Isles éloignées, n'a pas été moins difficile à reconnoître, & on n'y est parvenu qu'avec de la sagacité, de la pénétration & des combinaisons; ce qui prouve que l'inventeur, dont il est ici question, avoit beaucoup d'habileté, & l'habitude de s'occuper des événemens divers de la vie, & des objets qui étoient autour de lui. On dira peut-être que ces Peuples, lors de leur émigration, ont apporté ces connoissances de l'Asie & de chez les Peuples les plus civilisés de ce Continen t quoiqu'on puisse adopter cette conjecture par rapport aux autres Sciences; cependant les idées qu'ils ont sur l'Astronomie, & la Géographie, leur adresse à déterminer, avec précision, la véritable position des Isles à quatre cens lieues de distances de leur propre pays, & à régler la route de leurs pirogues par le Soleil & les étoiles (*a*), prouvent

(*a*) Le vaisseau l'*Endéavour*, sur lequel Tupia se rendit à Batavia, fit d'abord 40 degrés de latitude Sud, en partant de Taïti; & traversa ensuite 28 degrés au Nord-Ouest; il dirigea sa route au Sud-Ouest l'espace d'environ 38 degrés; il cingla dans la direction de l'Ouest jusqu'à la Nouvelle-Zélande; il fit le tour des deux Isles qui portent ce nom, par différentes directions jusqu'à 48 degrés de latitude Sud. M. Cook faisant alors route de nouveau à l'Ouest, atteignit les côtes de la Nouvelle-Hollande, qu'il longea au Nord, & au Nord-Ouest, l'espace d'environ 4 degrés de latitude Nord; ensuite à l'Ouest jusqu'à Savu, & enfin par

évidemment que ces lumieres ont pris naissance, & se sont perfectionnés parmi eux : on remarqueroit des erreurs & des contradictions, si l'Astronomie Asiatique découverte dans l'hémisphère Nord avoit été porté à Taïti. Les points où le Soleil se leve & se couche à différentes saisons dans les pays situés sur l'hémisphère austral, different de ceux de l'hémisphère Nord ; de sorte que les découvertes faites par les Asiatiques auroient été inutiles en grande partie aux Isles de la Mer du Sud. Plus la contrée d'Asie, dans laquelle on supposera qu'a commencé l'Astronomie de Taïti, est éloignée de la ligne équinoxiale vers le Nord, plus cette différence deviendra sensible, & plus il sera probable que les Habitans de ces Isles furent les inventeurs de leur Astronomie & de leur Géographie ; & s'ils ont eu assez de force d'esprit, pour inventer des Sciences qui exigent des observations exactes, & une grande sagacité, pourquoi ne les croiroit-on pas capables d'avoir imaginé eux-mêmes tout ce qu'ils savent ?

ARTS & Sciences.

Macti ingenio este cœli interpretes rerumque naturæ capaces, argumenti repertores, quo Deos hominesque vicistis.
PLIN. *L. II, c. 12.*

le Détroit de la Sonde jusqu'à Batavia ; & cependant Tupia ne fut jamais embarrassé d'indiquer la côte où gît Taïti, lors même qu'il étoit à Batavia, éloigné de plus de deux milles lieues : ce qui démontre qu'il connoissoit parfaitement bien l'Astronomie & la Géographie.



SECTION IX.

Religion, Mythologie, Cofmogonie, Culte des Infulaires de la Mer du Sud: leurs idées fur l'origine du Monde, la vie à venir; Cérémonies qu'ils pratiquent à la naiffance des Enfans, dans les Mariages & les Enterremens.

> Fragilis & laboriofa mortalitas in partes ifta (numina) digeffit, infirmitatis fuæ immemor, ut portionibus quifque coleret, quo maxime indigeret. Itaque nomina alia aliis gentibus, & numina in iifdem innumerabilia reperimus.
>
> PLIN. *Hift. Nat. Lib. II, c. 7.*

RELIGION. LES HABITANS des Ifles de la mer du Sud n'ont pas, fur la Religion, des idées bien nettes & bien approfondies. Ils reconnoiffent cependant un Maître invifible, tout-puiffant, auteur de l'Univers, qui a chargé différens êtres fubordonnés à lui, d'exécuter les diverfes parties de la création. Ils croient qu'il eft bon, & qu'il fait tout; qu'aucune des actions humaines ne lui eft cachée, & que fa main libérale nous accorde tout ce qu'il y a de bien dans le monde. Ils fentent leurs befoins; ils implorent les bontés de l'Être fuprême, & ils lui offrent, avec un cœur reconnoiffant, ce que leurs terres produifent de meilleur. Ils avouent qu'il y a en eux un être qui voit, qui entend, qui éprouve les fenfations de l'odeur, du goût & du tact: ils l'appellent

ils l'appellent *E-teehe*, & ils disent qu'après la dissolution du corps, il rode autour du mort, & qu'enfin il se retire dans les figures de bois qui représentent des hommes, établies près de leurs cimetieres. Ils sont convaincus qu'ils jouiront, dans le Soleil, d'une vie heureuse; qu'ils s'y régaleront de fruit à pain & de viande qui n'auront pas besoin d'être apprêtés : ils sentent l'obligation d'adresser leurs prieres à la Divinité, ou à l'*Eatoòa-Rahâi*. Les Insulaires, qui ont le plus de loisir, ont un grand desir d'apprendre tout ce que les Docteurs du pays imaginent savoir sur cette Divinité, & sur les autres dieux inférieurs : ils ne sont pas moins empressés de pratiquer ce qu'ils nomment *des vertus*.

RELIGION.

QUOIQUE ces principes soient répandus chez la plupart des Peuples, qui ne sont pas assez abrutis pour avoir perdu jusqu'à l'idée d'un Dieu, & des obligations de l'homme envers l'Être Suprême, on a lieu de croire cependant que ces notions sont les restes d'une tradition, qui vient du Continent de l'Asie. Je ne prétends pas dire que cette croyance, ainsi que leur culte, n'ont pu être imaginés dans le pays. Mais mon opinion est fondée sur plusieurs raisons : 1.° La langue, les mœurs, les usages, & plusieurs autres circonstances, prouvent que la Nation est d'origine Asiatique, & pourquoi ne soupçonneroit-on pas que ses idées religieuses viennent de la même source? 2.° L'indolence & la stupidité des hommes est si grande dans la plupart des matieres qui exigent du raisonnement, de l'attention, ou qui supposent beaucoup d'idées abstraites, que nous aimons mieux suivre la route battue que d'en frayer une

RELIGION.

nouvelle. Il eſt donc plus naturel que ces peuplades aïent adopté les idées de leurs Maîtres, que d'imaginer qu'elles ont créé elles-mêmes tout le ſyſtême de leur Religion. 3.° Enfin il eſt ſûr qu'il y a un ſi grand rapport entre les idées religieuſes de Taïti & des Iſles des environs, & celles des Iſles de l'Orient, qu'on doit penſer qu'elles y ont été apportées de l'Aſie. De plus, on ſait qu'il n'y a pas un pays & pas une Nation, qui ne conſerve des idées religieuſes, tranſmiſes par tradition; mais, en remontant vers les ſiècles paſſés, il doit y avoir une ſource où il faut s'arrêter. Le genre-humain, dans l'enfance, eſt exactement comme l'individu dans les premieres années de ſon exiſtence. L'idée d'un Être Suprême & l'obligation de l'adorer, ne ſont pas d'une évidence aſſez palpable pour être ſaiſies par un enfant: juſqu'à ce qu'il ait une tête aſſez forte pour découvrir par lui-même l'exiſtence d'un Dieu, il la croit par tradition: ces notions religieuſes ſe conſervent ainſi par tradition chez ces Peuples qui ne ſont pas encore uſage de leurs facultés intellectuelles: les Taïtiens ne ſont pas encore en état d'appercevoir, par eux-mêmes, la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, la nature de ſes attributs, ni leurs obligations envers lui; leur eſprit, encore dans l'enfance, n'eſt pas aſſez mûr pour atteindre aux matieres religieuſes; il doit même s'écouler un long tems avant qu'ils parviennent à ce période.

LEUR SYSTÊME actuel de Religion eſt un des polythéiſmes les moins révoltans qu'on ait inventés. L'acception d'*Eatoöa* emporte une très-grande étendue; quoiqu'à proprement parler ce terme ſignifie la Divinité, on peut

aussi le traduire par le mot de *Génie*. Ils admettent un Être, qu'ils appellent *Eatoòa-Rahai*, qui est le Dieu Suprême, ou celui qui domine sur tous les autres. Chacune des Isles qui environnent Taïti, a sa Divinité particuliere, ou (comme on pourroit le dire avec raison) sa Divinité tutélaire. Taïti est sous la direction particuliere de *Oruà-Attoo*; *Tane* préside à Huaheine; *O-roo*, à *O-Raiedéa*; *Orra*, à *O-Taha*; *Taòotoo*, à *Borabora*; *O-too*, à *Maurooa*, & *Taroà* est la Divinité principale de *Tabuamànoo*. C'est toujours à cette Divinité particuliere que le Grand-Prêtre de chaque Isle s'adresse dans les prieres qu'il fait au Grand-Maraï du Prince de l'Isle. Ils croient que la grande Divinité est la premiere cause de tous les Êtres divins & humains, & comme ces peuples ont mêlé par-tout l'idée de la génération, on la retrouve dans l'origine de leurs Dieux inférieurs: voilà pourquoi ils donnent à l'*Eatoòa-Rahai*, une compagne du sexe féminin: tous les *Eatoòas* inférieurs, & même les hommes, viennent de l'union de l'*Eatoòa-Rahai*, avec cet Être du Sexe féminin; sous ce point de vue, ils donnent à la grande Divinité, le nom de *Ta-roa-Tèay-Etoòmo*; *la grande tige génératrice*; mais sa femme n'est pas de la même nature que lui; ils croient que c'est une substance matérielle & dure, qu'ils appellent *O-Te-Pàpa*, un *Rocher*. Ce couple a procréé *O-heèna*, la Déesse qui a créé la Lune, & qui habite dans un nuage noir, qu'on voit au milieu de cette Planète; *Te-Whettoo-Ma-Tarai*, le Créateur des Etoiles; *Oomarreeo*, le Dieu & le Créateur des Mers; & *Orre-Orre* (*a*),

RELIGION.

(*a*) *Orrée* signifie le Vent.

RELIGION.

qui est le Dieu des Vents. Mais la Mer est sous la direction de treize Dieux, qui tous ont des fonctions particulieres, comme leurs noms semblent l'indiquer. Voici comment on les appelle: 1.° *Ooroo-Haddoo*; 2.° *Tamaoòee*; 3.° *Ta-à-pée*; 4.° *Atoo-Areèono*: 5.° *Tanèeo*; 6.° *Tahou-Me-Onna*; 7.° *Ota-Ma-Ou-We* (a); 8.° *Owhài* (b) 9.° *O-Whatta*; 10.° *Ta-Hooa*; 11.° *Taoo-T-Eiya* (c); 12.° *Oma-Hòoroo*; 13.° *O-Whaddoo*. Le grand Dieu, *Taroa-T'Eay-Etoòmoo*, habite le Soleil, qui a été créé par lui; chacun le représente comme un homme qui a de beaux cheveux pendans jusqu'à terre; il passe pour être la cause des tremblemens de terre; les Naturels l'appellent alors *O-Maoùwe*. Lorsque le Capitaine Cook fit, en 1769, le tour de Taïti dans une chaloupe, il apperçut une figure grossiere de ce Dieu, sous l'attribut d'*O-Maoùwe*; elle étoit dorée & couverte de plumes noires & blanches. C'est la seule fois que j'ai entendu parler d'une image ou d'une statue de leurs Dieux; & le Capitaine Cook ne dit pas qu'on ait du respect pour cette grossiere figure de *Maoùwe*. Suivant une tradition des Naturels, la grande Divinité a créé les Divinités inférieures, dont chacune forme la partie du monde qui lui a été confiée; l'un produisit les mers, un autre la Lune, les étoiles, les oiseaux, les poissons, &c. &c. *O-Maoùwe*, après avoir créé le Soleil, saisit l'immense rocher *O-Te-Pàpa* sa femme, qu'il traîna de l'Ouest à l'Est à travers les mers: c'est alors que les Isles qu'ils habitent maintenant, se

(a) *Ma-Ou*, signifie un goulu de mer.

(b) *Owhai*, est le nom d'une pierre ou d'un caillou.

(c) *T'Eiya*, est le nom d'un poisson ou d'une voile de pirogue.

détacherent de la grande masse; *O-Maoùwe* laissa ensuite cette grande terre à l'Est, où elle existe maintenant; c'est à ce tems qu'on confia, à chacune des Divinités inférieures dont on a parlé plus haut, le soin d'une Isle en particulier. On ne s'adresse pas au Dieu *Tane* plus particulièrement qu'aux autres Divinités, & on ne suppose pas qu'il a une plus grande part aux affaires du Monde (*a*), si ce n'est à *Huaheine*, parce que cette Isle est sous son inspection, & qu'il y est révéré comme la Divinité tutélaire du pays. Outre ces Dieux de la seconde classe, il y en a d'autres d'un rang encore plus inférieur; &, quoiqu'on leur donne le nom d'*Eatoòas*, les Mythologistes Grecs ou Romains, les appeloient, *Genii*, ou *Dii Minorum Gentium*: l'un de ces petits Dieux appelé *Orometooà*, est d'un caractère méchant; il habite sur-tout près des *Maraïs*, & des *Toopapous*, (des Cimetieres) dans ou près des boëtes ou petites caisses qui renferment les têtes de leurs amis défunts; chacune de ces boëtes est appelée, à cause de cela, *Te-Wharre no-te Orometooà*; la maison du mauvais génie *Orometooà*. Le Peuple de Taïti croit que le mauvais Génie, invoqué par les Prêtres, tue d'une maniere subite, celui sur qui ils veulent faire tomber la vengeance de ce Dieu. Je ne pense pas que leurs Prêtres soient très-intègres; si on les corrompt, ils empoisonnent, sans scrupule, l'homme qu'on leur indique, & ils attribuent ensuite cette mort subite à la malignité d'*Orometooà*: cette conjecture est d'autant plus probable qu'on m'a assuré qu'il

RELIGION.

(*a*) Collection d'Hawkesworth, *Tome II de la Traduction Françoise.*

RELIGION.

n'eſt pas rare de voir les prieres des Prêtres à *Orometooà* s'accomplir. J'ai entendu parler d'un autre Génie, ou d'un Dieu inférieur, appelé *Oromehouhoùwe*, qui a auſſi le pouvoir de tuer les hommes, avec cette différence qu'on ne s'adreſſe pas à lui en le priant, mais ſeulement en ſifflant (*a*). Les Génies de la derniere claſſe ſont appelés *Téehée*; les Naturels nous ont dit que c'eſt l'Être qui voit, qui entend, qui a la ſenſation de l'odorat, du goût, & du toucher, qui forme les penſées en-dedans de nous (*b*); qu'après la mort il exiſte ſéparé du corps, mais qu'il vit près des cimetières, & qu'il rode autour du cadavre ou des os qui y ſont dépoſés; ils le reſpectent beaucoup, quoiqu'ils ne s'adreſſent à lui qu'en ſifflant; ils nous ont appris d'ailleurs que ces *Téehées* habitent principalement les figures de bois qu'on place près des Maraïs; & qu'ils ſont mâles ou femelles, ſuivant le ſexe de la perſonne défunte; ils les redoutent; car ils croient que ces Génies ſe gliſſent pendant la nuit, dans les maiſons, & qu'ils mangent le cœur & les entrailles de ceux qui dorment & qu'ils les font mourir.

LES TAÏTIENS ont établi des lieux deſtinés au culte

(*a*) Il eſt à remarquer que cette maniere d'adorer la Divinité ou les Génies, en ſifflant, étoit auſſi adoptée par les Prêtres d'Egypte, ſuivant *Nicomachus Geraſenus Harmon. Manual. Lib. II, in Meibomii auctoribus antiquæ Muſicæ, Vol. I, pag. 37, Harmonia perficit poteſtates operatrices & divinorum effectivas quæ Theurgici cum ſanctiſſime colunt numen aliquod invocant illud, ſibilis &c.*

(*b*) On a dejà dit ailleurs que les Taïtiens n'ayant point d'expreſſion pour les idées abſtraites, donnent aux penſées le nom de *parou no te oboo*, de paroles du ventre.

religieux, auxquels ils donnent le nom de *Maraïs :* ces Temples sont communément sur ou près des pointes qui s'avancent dans la mer, & qui consistent en une grosse masse de pierres, qui ont ordinairement la forme d'une pyramide d'Egypte, & qui ont de larges escaliers : quelquefois cette pyramide forme un des côtés d'un espace, qui a des murailles de pierres quarrées, & qui est pavé de pierres plates ; la pyramide n'est pas solide, mais l'intérieur est rempli de petits fragmens de corail ; quelquefois il y a un ou plusieurs hangards placés à peu de distance du Maraï, afin de recevoir ceux qui se rendent au Temple, pour prier ou accomplir les cérémonies funéraires de leurs parens. Souvent il y a peu loin du Maraï, des pieux fichés en terre, & joints par des poutres de traverses qui forment un chassis ferme ; & de petites plate-formes élevées sur des colonnes de différentes hauteurs & de différentes dimensions. Les plate-formes sont appelées *Whattas*, & c'est là que se placent les cochons, les chiens, les volailles & les fruits que les Naturels offrent à leurs Dieux. Le grand chassis est quelquefois de trente pieds de haut, & de vingt, ou un peu plus de large ; & souvent entièrement couvert de bananes suspendues avec des guirlandes de fleurs, & ornées de branches vertes (*a*) ; enfin, près des Maraïs, il y a vingt ou trente pièces de bois détachées, fichées en terre, toutes remplies d'un côté, de figures sculptées d'environ dix-huit pouces de long, qui représentent, d'une manière grossière, un

RELIGION.

(*a*) Les plantes qu'ils emploient à cela, sont, sur-tout, le *pooràoo*, ou l'*epooa taròoroo* ou le *Crataeva*, l'*é-motoo*, *melastoma malabathrica* & l'*awa-waidai*, ou le *piper latifolium*.

RELIGION.

homme & une femme alternativement ; sur une de ces pièces de bois, on compte jusqu'à quinze ou vingt figures, appelées aussi *Teéhée*. Les Habitans plantent plusieurs espèces d'arbres auprès des Maraïs, afin de les orner ; le *casuarina equisetifolia*, ou le *toa*, est celui qu'ils emploient le plus communément pour cela à Taïti & dans les environs, ainsi qu'aux Isles des Amis ; nous avons observé, sur ces dernieres Isles, des arbres excessivement gros, près de leur *Affayetoocas*. Le *tamonoo* ou le *calophyllum inophyllum*, & l'*e-meero* ou l'*hibiscus-populneus* ; l'*ewharra*, ou l'*atrodactylis*, & l'*etée*, ou le *dracaena terminalis*, dont une variété a des fleurs rouges & des veines rouges & autres dans les feuilles.

Il y a certains jours destinés particulièrement au culte des dieux. Quoique je ne puisse pas dire précisément quel jour ils célèbrent comme une fête périodique ; d'après ce que j'ai entendu dire plusieurs fois, il est cependant sûr qu'ils observent des fêtes.

Ils préposent quelques personnes pour faire les prieres & les cérémonies du culte. Chaque grand Chef, ou Roi d'une Isle, choisit, parmi les Chefs inférieurs, un homme intelligent, qu'il crée son *Tahoùwa*, ou Prêtre. Ce Prêtre est chargé de prier, d'offrir des sacrifices, & d'accomplir toutes les cérémonies qu'on juge nécessaires en différentes occasions. Cette dignité est héréditaire de pere en fils : chaque Chef d'une Province a un autre Prêtre, & les classes inférieures du Peuple ont aussi des Prêtres particuliers, qui ne peuvent pas faire des cérémonies de Religion, ni offrir

ni offrir des prieres pour des hommes d'un rang plus élevé. On observe, dans la Collection d'Hawkesworth, *Tome II*, *page 239 orig.*, que les Prêtres des hommes, ne peuvent pas non plus faire le service divin pour les femmes, & que chaque sexe a des Maraïs où les personnes d'un sexe différent ne sont jamais admis; mais qu'il y a des Maraïs communs à l'un & l'autre sexe. Quoique nous n'ayons jamais entendu parler de ces singularités, il est probable qu'elles existent.

RELIGION.

CES INSULAIRES font, en l'honneur de leurs Dieux, différens actes de dévotion. On doit compter d'abord l'invocation, ou la priere qu'ils adressent à un de leurs Dieux. Le Prêtre prononce ces prieres à haute voix, ou il les offre sans parler : pour chaque cérémonie particuliere, ils ont de courtes sentences, qu'ils proferent dans ces occasions; le langage qu'ils emploient semble mieux articulé, plus sentencieux, & presque différent en tout de celui de la conversation ordinaire. Aucun de nous ne pouvoit comprendre la moindre sentence de leurs prieres : nous avions cependant des Vocabulaires étendus, & nous avions acquis une connoissance assez détaillée de leur langue. Outre les prieres que les Prêtres de chaque classe font en certaines occasions, les laïques eux-mêmes disent leurs propres prieres, & accomplissent plusieurs cérémonies de leur culte. Le jeune Taïtien, qui, en 1773, se décida à s'embarquer avec nous pour Huaheine, fit, avant de souper, une espèce de priere; il prit un petit morceau du poisson qu'il alloit manger, & il le mit près de lui sur la table, comme une offrande à l'*Eatoòa*. Lorsque je proposai

RELIGION.

aux Naturels des queftions fur la forme de leur culte, ils me répondirent que le Prêtre dit quelquefois fa priere fi bas, que perfonne n'y entend rien; mais qu'elle eft entendue par l'*Eatoòa*, qui eft alors près du *Maraï*, & qui parle de nouveau au Prêtre; quand même il y a une foule nombreufe préfente, ils n'entendent pas un feul des mots que difent les *Eatoòas*, au-lieu que le Prêtre les entend tous.

DÈS qu'un Naturel, des Ifles de la Société, apperçoit un Maraï, il ôte fon vêtement de deffus fes épaules, & il fe découvre, par refpect, comme devant le Prince; ce qui prouve qu'ils ont une vénération particuliere pour ces endroits, & qu'ils y fuppofent un être d'un rang fupérieur.

AUX PRIERES & aux cérémonies, les Naturels ajoutent des facrifices d'animaux & de fruits du pays. J'ai vu fouvent des cochons, des chiens, ou des volailles rôties, couverts d'une belle étoffe, & expofés fur une efpèce d'Autel conftruit près du Maraï; j'ai remarqué auffi que les grands échafaudages, des environs du Maraï, font couverts de bananes & de plantains, qu'ils offrent à leurs Dieux; je n'ai jamais obfervé qu'ils préfentent rien d'autre à leurs Dieux, ni qu'ils facrifient des hommes; mais, comme le Capitaine Cook femble avoir approfondi ce fujet avec beaucoup de foin (*a*), il eft probable (*b*) qu'ils croient devoir punir leurs criminels

(*a*) Voyez la Relation du Voyage, *Tome I*, *page 454*. Traduct. Franç.

(*b*) Prefque tous les anciens Peuples ont facrifié des hommes; il faut en excepter les Egyptiens, qui n'ont jamais fuivi cette barbare coutume;

en les offrant en ſacrifice à leurs Dieux. De plus, comme on a déjà dit que les Taïtiens & les autres Habitans des Iſles de la Société, étoient anciennement Cannibales, il y a grande apparence que ces ſacrifices humains, ſont des reſtes de l'anthropophagie de ces Inſulaires, avec cette différence ſeulement qu'aujourd'hui ils tuent & offrent les criminels aux Dieux ſans les manger; barbarie dont ils ſe ſouilloient en outre jadis: quoique la réſolution de ne tuer que des *hommes méchans*, pour obtenir la faveur de leurs Dieux, ſemble adoucir beaucoup cet uſage cruel, & donner à cette action impie en elle-même une ſainteté légale, elle ſe trouve corrompue de nouveau, parce que le choix de la perſonne qu'on veut dévouer aux Dieux (*a*), dépend du caprice du Grand-Prêtre.

RELIGION.

LES SACRIFICES HUMAINS étant à la diſpoſition du Prêtre, qui prétend converſer avec la Divinité, cela ſuppoſe que ces Nations croient que Dieu communique ſa volonté & ſon bon plaiſir par l'organe des Prêtres: on m'a dit que s'il ſurvient des doutes dans les occaſions de grande importance, le Prêtre conſulte la Divinité, dont il prétend rapporter la réponſe au Peuple; ce qui ſemble annoncer que

& toutes les fois qu'on trouve, dans les anciens Ecrivains, que les Egyptiens ſacrifioient des hommes pour appaiſer la colere de leurs Dieux, on doit l'entendre des Arabes-Paſteurs, qui eſſayoient par-là de ſe réconcilier avec leurs Dieux, & qui jadis innonderent & conquirent toute l'Egypte; perſonne n'a écrit ſur les Sacrifices Humains avec plus de profondeur que M. *Bryant*, dans ſes *Obſervations and inquiries Relating to various parts of Ancient Hiſtory*, *p. 267-285.*

(*a*) Voyez la Relation du Voyage, *Tome I, page 454.*

RELIGION. les Marais sont des espèces d'Oracles, où l'on consulte la Divinité, qui répond au Prêtre. La même idée s'est répandue chez tous les Peuples; car il y a à peine une Nation ancienne ou moderne, qui n'ait pas imaginé que Dieu s'est réservé le droit d'instruire les hommes dans les occasions les plus importantes, sur-tout dans celles qui influent beaucoup sur leur bonheur.

LES TAÏTIENS racontent, que le Grand-Dieu *Taróa-Téay-e-Tóomo*, après avoir eu de sa femme *O-Te-Papa*, plusieurs Dieux des deux sexes, qui ont créé les différentes parties de ce monde, & après avoir produit les différentes Isles en traînant *O-Te-Papa* à travers les mers, il en eut enfin un fils, nommé *O-Téa*, qui fut le premier homme: suivant leur tradition, ses membres étoient tous roulés comme une boule; mais sa mere les développa soigneusement, & leur donna la forme que nous conservons encore aujourd'hui: la même union produisit une fille appelée *O-te-tórro*, qui devint la femme d'*O-Téa*; & c'est de ce couple qu'ils croient que descend tout le genre-humain. Cette histoire de l'Origine du Monde, explique plusieurs points de leur Religion & de leur Philosophie: 1.° Comme ils croient que l'homme est né de leur Grand-Dieu, ils croient donc que leurs Dieux ressemblent aux hommes par les formes extérieures: la figure de *Maoüwe* que le Capitaine Cook rencontra dans son premier Voyage, paroît l'indiquer d'ailleurs. 2.° Quoiqu'ils disent toujours qu'un Dieu ne peut pas se voir, ils ont cependant fait une figure humaine pour représenter *Maoüwe*, ce qui suppose que cette représentation de Dieu est plutôt une figure symbolique qu'une

représentation réelle. 3.° Puisqu'ils imaginent que l'Être qui sent & qui pense, existe après la mort séparé du corps, & qu'alors il paroît incapable de voir, d'entendre, de recevoir du plaisir des actions de ses amis & de montrer son mécontentement en tuant ses ennemis, il faut qu'ils admettent un Être invisible très-distinct du corps, & doué du libre-arbitre. Ils lui donnent le nom de *Téehée*, & ils le représentent sous la figure grossière d'un homme ou d'une femme; (cette figure a rarement plus de dix-huit pouces de hauteur;) il est probable que cette figure n'est pas, dans leur esprit, la véritable figure de l'ame invisible, mais seulement son emblême. 4.° Comme ils pensent que l'homme descend de leur Divinité suprême, ils doivent supposer qu'il est dans un degré inférieur homogène à leurs Divinités, ou que leurs Dieux sont analogues à l'homme; & comme ils m'ont répété souvent que le grand *Eatoòa*, ne peut pas se voir, ou en d'autres termes, qu'il est invisible; cette analogie ne peut pas consister dans le corps, la seule partie visible de l'homme, mais dans la partie capable de penser & de raisonner. Enfin ils ne donnent qu'une femme à *O-Téa* le premier Homme, ce qui semble annoncer que la Monogamie leur paroît la maniere la plus raisonnable de propager l'espèce humaine.

RELIGION.

LES HABITANS des Isles de la Mer du Sud ont certainement l'idée d'une vie à venir; mais je ne sais pas comment les mettre d'accord dans ce qu'ils pensent sur cette matière. Ils disent que l'Être qui a des sensations & des pensées, ne périt pas avec le corps; mais qu'il se porte bien, *Woura*, & qu'il existe près de sa vieille demeure, les restes

RELIGION.

du corps exposés sur une plate-forme élevée, ou même près des os, quand ils sont enterrés, ou près de la tête, quand on la conserve dans une petite boîte ; c'est pour cet Être qu'ils mettent des fruits & de la viande autour des cimetières ; & les petites images de bois dont nous avons parlé plus haut, servent, suivant eux, d'asyles aux Téehées invisibles, ou à ce que nous appelerions des ames. Malgré cette assertion positive, ils soutiennent en même-tems que les morts se rencontrent dans le Soleil, qu'ils y sont à la suite de *Maoùwe*, & qu'ils s'y régalent, avec ce Dieu, de fruits à pain & de viande de cochon ou de chien, qui n'exige point d'apprêts ; quelques-uns même prétendent que ces morts ont une provision continuelle d'une liqueur tirée de l'*awa* (*piper methysticum* ;) ils donnent à cet état le nom d'assemblée des cieux ou du firmament. (*Touroova T'Erai*) (*a*), les Insulaires d'un rang distingué ont seuls l'espérance d'être admis, après leur mort, dans cette assemblée des cieux : peut-être que cette idée leur est venue de *Tourooa*, ou de l'assemblée des Etats de la Nation, où les classes les plus élevées de la peuplade peuvent seules assister. Les *Toutous*, ou le bas-Peuple, se rassemblent, après leur mort, à *Taya-hoboo :* je ne sais pas ce qu'ils entendent par ce dernier terme ; nous n'avons jamais oui dire qu'aucun de ces lieux fût un lieu de punition. Le *Tourooà-T'Erai* semble être une place de jouissance & de bonheur, ressemblant en

---

(*a*) Le mot *Tourooa*, signifie l'assemblée des Etats à Taïti, à laquelle le Roi, les Chefs des Provinces, les Prêtres, les Chefs inférieurs & les *Manahounes*, ont droit d'assister : les *Hoas*, ou les Nobles de la suite du Roi, doivent s'y trouver debout.

quelque sorte au *Valhalla* des Nations Septentrionales, où les Héros tués dans une bataille s'assemblent dans le Palais d'Odin, mangent la viande de l'ours *Serimner* (*a*), & boivent de la bière ou de l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis. Ils ne semblent pas croire que les actions des hommes influent en rien sur l'état où ils se trouveront après la mort; mais je suis persuadé que la crainte de mériter le déplaisir & la colere des Dieux, les empêche souvent de commettre de mauvaises actions; en effet, lorsque je leur ai demandé pourquoi ils ne tuent pas leurs enfans, ou d'autres personnes, ils m'ont toujours répondu que les Dieux seroient en colere: j'ai continué à leur demander si cette colere ou ce déplaisir seroient suivis d'un châtiment, ils m'ont toujours répondu qu'oui; ils m'ont assuré aussi que cette colere auroit lieu après la mort; mais je n'ai jamais pu rien apprendre sur la violence, & la durée de la colere de leurs Dieux; on a dit cependant, dans la Relation, *Tom. II*, *p.* 402, que les Arréoys ne craignent pas de tuer leurs enfans, & on a rapporté la réponse singuliere de *Teina-May* sur cette matière: en tout, leur Religion influe sur leur morale, & elle me paroît très-propre à l'état d'enfance, où se trouve leur esprit: quoiqu'ils fassent différens actes d'adoration, leurs actions & leurs paroles ont alors une simplicité & une tournure enfantines; ce qui provient de ce qu'ils sentent peu la grandeur, la bonté & l'excellence de l'Etre Suprême.

RELIGION.

(*a*) Voyez l'*Edda* en différens endroits, & J. V. Georges Keysler *Antiquitates Selectæ Septentrionales*, *pag.* 149.

RELIGION.

APRÈS L'ACCOUCHEMENT DES FEMMES, ils n'obſervent aucune cérémonie, excepté qu'ils compriment un peu le nez de l'enfant, & qu'ils lui donnent un nom tiré du premier objet qui ſe préſente, ou de quelque circonſtance remarquable. Le Roi de Taïti s'appelle *O-Too*, ce qui ſignifie un héron gris; le Chef de l'Iſle Ste-Chriſtine, une des Marquiſes, s'appeloit *Ahoonoo*, ce qui ſignifie une tortue; un des Chefs de Taïti, parent d'*O-Too*, s'appeloit *Téehée*, ce qui ſignifie l'ame ou la figure ſculptée, qui eſt le ſymbole ou l'emblême de l'ame. Le Chef de la Province de Tittahaw ſe nommoit *Toumàta-Ròa*, ce qui ſignifie un grand chapeau. Les enfans mâles ſubiſſent, très-jeunes, une opération aux parties naturelles. On place ſous la peau de leur prépuce, un roſeau de bambou, & on fend la membrane avec un autre bambou, (aiguiſé en forme de couteau), afin d'empêcher qu'elle ſe reſſerre & qu'elle couvre le gland; quoiqu'il n'y ait aucune idée ou cérémonie religieuſe mêlée à cet uſage, le Prêtre fait l'opération, qui n'a d'autre objet que la propreté. Il n'y a pas pour cela de jour ni d'âge fixes; on choiſit le tems où l'enfant eſt en état de la ſupporter; on ne peut pas proprement donner à cette coutume le nom de Circonciſion. Les deux ſexes ont ſur leur peau pluſieurs points tatoués: ce tatouage ſe fait avec un inſtrument d'os à dents, plongé dans du noir & de l'eau: ces taches durent toute la vie. Les hommes en ont quelquefois ſur les feſſes, ſur les bras & même ſur les côtés, & ſur d'autres parties du corps. L'inſtrument à dents s'appelle *Eoòwée-Tatattaóu*: une ſpatule de bois avec laquelle ils remuent continuellement le noir, & à l'extrémité de laquelle il y a une boſſe de l'épaiſſeur du doigt, eſt le ſecond

instrument qu'ils emploient dans cette occasion ; avec la bosse, ils donnent de petits coups secs sur l'instrument à dents, afin de percer la peau : cette spatule porte le nom de *tatàé*, & le noir celui d'*arahoà-tattàou*. Ils appellent *avarée* les lignes qu'ils tracent sur leurs fesses : quand elles forment une masse unie de noire, elles se nomment *toùmarro* ; les piquures que portent les femmes sur les fesses, & qui sont des signes honorables de leur puberté, sont appelées *toto-hoowa*. Les Prêtres font seuls ces opérations ; &, pour payer leur peine, on leur donne de l'étoffe, des volailles, du poisson, &, depuis l'arrivée des Européens, des clous & des grains de verre.

LEURS MARIAGES sont accompagnés de quelques cérémonies ; mais ceux d'entre nous qui en ont vu, n'entendoient pas assez la langue, pour se faire une idée de la signification de ce qui se passa sous leurs yeux. Mahine, le jeune Insulaire de *Borabora*, dont on a tant parlé dans la Relation, épousa la fille de *Toperre*, Chef du district de *Matavaï*, pendant notre seconde Relâche à Taïti : on m'a dit qu'il s'assit à terre à côté de sa femme, dont il mit la main dans la sienne ; qu'il étoit environné de dix ou douze personnes, sur-tout de femmes, qui répéterent quelques paroles sur un ton de récitatif, ou sur un ton chantant ; & que Mahine & son épouse faisoient de courtes réponses ; qu'on leur présenta des alimens ; que Mahine en offrit une partie à sa femme, qui lui en offrit à son tour d'autres ; que cette action fut accompagnée aussi de certaines paroles, & enfin qu'ils se baignerent dans la riviere. Nous n'apprîmes ces circonstances qu'après notre départ de l'Isle,

RELIGION. sans quoi nous aurions fait, sur cela, des recherches plus approfondies.

LES CÉRÉMONIES pratiquées ordinairement à la mort des Taïtiens d'un rang distingué, sont très-intéressantes. A la nouvelle du décès, les Parens & les Amis se rendent à la maison qu'occupoit le défunt quand il étoit en vie, & là, ils font des lamentations en commun, ils déplorent la perte de leur Ami, par d'autres marques de chagrin, le reste du jour & la nuit suivante, jusqu'au lendemain matin, que le corps enveloppé d'une étoffe blanche, est porté aux environs du Maraï, où l'on doit déposer les restes du cadavre. Si l'endroit est éloigné, on conduit le corps dans une pirogue, sur une bière couverte d'un toit, & qui a la forme d'une petite maison. On porte ensuite le corps près de la côte, toujours accompagné du Prêtre, qui dit quelques prieres avant qu'on n'enleve le corps, & qui les continue jusqu'à ce qu'il atteigne le Maraï; il y renouvelle alors ses prieres & ses sentences. Il jette de l'eau de la mer du côté du corps, mais non pas dessus : pendant chacune de ces cérémonies, qu'il répète plusieurs fois, on ôte le corps & on le rapporte enfin, après avoir établi un petit enclos près du Maraï, & une espèce de hangard ouvert, appelé *Tupapow* (*a*), élevé sur des poteaux de six ou sept pieds de hauteur : on dépose le corps ou la bière sous le hangard, ou sur des poteaux, ou sur une plate-forme dressée pour

(*a*) On trouve, dans la Relation du Voyage, *Tome I, page 454*, une Planche qui représente un de ces *Tupapows*; & il y en a une seconde dans la Collection d'Hawkesworth, *Tome II de la Traduction Françoise*.

cela, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que la chair ſe pourriſſe & ſe détache des os. On porte ſouvent, à peu de diſtance du Tupapow, de la viande, des fruits & de l'eau; & les parens ont ſoin de l'orner d'ailleurs d'étoffe & de guirlandes de fruits de l'*Ewharra* (*Athrodactylis*) & de feuilles de cocos. On voit communément, aux environs, un ou pluſieurs arbres de l'eſpèce appelée *Caſuarina equiſetifolia* : Les femmes de la famille pleurent & ſe déchirent le haut de la tête avec une dent de goulu; elles reçoivent, ſur des pièces d'étoffe, le ſang qui coule de leurs bleſſures, ainſi que leurs larmes & on les jette ſous la bière, avec les cheveux que ſe coupent les jeunes gens en cette occaſion. Quelques jours après, un des plus proches parens ſe revêt de l'habit ſingulier, appelé *Heva* (qu'on a décrit dans la Relation), & tenant dans ſa main un claquet compoſé de deux groſſes nacres de perles, & de l'autre, un bâton plat, armé le long du bord, d'une dent de goulu; il commence une proceſſion ſolemnelle, & il ſe rend, par un long détour, de la maiſon du défunt au *Tupapow*, précédé de deux hommes preſque nuds, & noircis avec du charbon mêlé dans de l'eau: ces deux hommes ſont appelés *Nineva*, c'eſt-à-dire, inſenſés ou fous, parce qu'on ſuppoſe que le chagrin les met dans le délire : ſi le principal perſonnage du deuil qui accomplit la cérémonie de l'*Héva*, rencontre par haſard quelqu'un, il court ſur lui, & il le frappe avec la dent de goulu dont ſon bâton eſt armé. C'eſt pour cela que, dès que les Inſulaires entendent le bruit des deux coquilles, ils quittent tous leurs habitations, & ils s'enfuient au loin, afin de n'être pas frappé : quand le principal Perſonnage du deuil paſſe près du cadavre, & près des maiſons où logent les Naturels, il

Mmm 2

RELIGION.

prononce une priere ou une sentence. Ces processions se répètent à certains intervalles, pendant cinq lunes; mais, à la fin des lunaisons, elles sont moins fréquentes qu'au commencement: chaque parent les conduit à son tour; il s'y trouve, de tems-en-tems, des Prêtres qui, lorsqu'ils en sont priés par les parens, répètent des prieres près du corps, & offrent aux Dieux du fruit ou des viandes; après que la chair est tombée, on ratisse & on lave les os, & on les enterre dans le Maraï, si le mort étoit un Chef, & en dehors s'il ne l'étoit pas. Le crâne d'un Chef ne s'enterre pas avec les os, on l'enveloppe dans une étoffe, & on le met dans une longue boëte (*a*), que les Naturels appellent

---

(*a*) La maniere dont les Taïtiens disposent de leurs morts, semble d'abord étrange; mais d'autres Peuples anciens & modernes, observent le même usage. Quand j'étois en Russie, (pendant l'été de 1765), je remarquai dans le grand désert, qui est à l'Est du Volga, plusieurs Calmouks qu'on avoit exposés de la même façon, pour les laisser pourrir. Je vis un mort habillé dans sa hutte; & je trouvai, autour de cette hutte, plusieurs morceaux de toile & de soie, suspendus à de longs bâtons fichés en terre, & sur lesquels il y avoit différentes lignes écrites en caractère du Tibet. Je rencontrai un autre cadavre dans une petite maison de bois de six pieds de long & de deux pieds de large, & lorsque j'en approchai, il en sortit un renard, qui venoit de manger du corps: outre les étendards dont je viens de parler, les Calmoucks avoient placé, autour de ce Sépulchre, des pièces de bois percées d'un trou, au milieu duquel passoient les bâtons des étendards, qui avoient par-là la liberté de se mouvoir au moindre souffle du vent. Ces pièces de bois étoient creusées aux deux côtés opposés, comme des cuillers, dans un espace long de sept ou huit pouces, & large de cinq, & couvert dans la partie creuse de caractères de la langue du Tibet. Les Lamas, ou les Prêtres des Calmoucks disent que toutes les fois que la girouette où cet instrument de bois fait un tour, il faut prier Dieu pour le repos des morts. On a inséré dans l'*Archaeologie* de la Société des Antiquaires de

Te-Wharré-no Te-Orometua, dont on a déjà parlé. Après que ces os sont enterrés, les parens renouvellent, de-tems-en-tems, quelques cérémonies funéraires avec le Prêtre, qui fait un panache de plumes rouges d'une espèce de perroquet appelé *oora*, avec des filasses de cocos, & il l'attache à un petit bâton pointu fiché en terre. Ces plumes sont fort estimées par ces Insulaires; ils les prennent alors pour l'emblême de la Divinité; & elles servent à fixer leur attention : vis-à-vis ce panache de plumes, ils placent un jeune bananier, qui est l'emblême de l'amitié, de la paix & du repentir. Le Prêtre se tient, avec les parens, en face des plumes rouges, & il récite ses prieres : ensuite il

RELIGION.

Londres, *Vol. II, page 233*, un Mémoire que j'ai composé en 1767 : j'y ai décrit les six manieres dont les Sectateurs de la Religion du Dalai-Lama disposent de leurs morts. 1.° Ils brûlent le corps des Lamas, des Khans, des Noions & des autres gens d'un rang distingué; ils conservent leurs cendres, qu'ils mêlent avec de l'encens, & qu'ils envoient au Dalai-Lama du Tibet. 2.° Ils gardent les corps dans une bière, & ils les couvrent ensuite de pierres. 3.° Ils emportent aux sommets des montagnes quelques os, qui y servent de proie aux oiseaux & aux bêtes carnacieres. 4.° Ils en placent d'autres dans un enclos rempli de chiens : un homme nourrit ces chiens avec la chair qu'il détache des os du cadavre; il jette les os dans l'eau, & il donne le crâne aux parens du mort, qui l'emportent respectueusement chez eux. 5.° Ils jettent plusieurs corps dans l'eau. 6.° Ils en enterrent quelques-uns. L'une de ces manieres est déterminée par le Prêtre, suivant l'heure à laquelle une personne meurt. Ces faits sont confirmés par le Docteur Pallas, dans ses *Voyages à plusieurs Provinces de l'Empire de Russie*, *Vol. I*, *pag.* 362, 363, en Anglois, & en partie par Jean *Stewart*, dans sa Description du Voyage du Tibet, qui se trouve dans les *Philos. Transact. Vol. LXVII, P. II, pag.* 478. A l'Isle de Formose ou de Tayovan, les Habitans gardent les corps des morts dans leurs maisons, sur une plate-forme élevée, & ils mettent le feu au-dessous, afin de les secher;

RELIGION.

dépose sur le tombeau des feuilles de noix de cocos, qu'il entrelace, & qu'il arrange de différentes manieres durant sa priere; les parens y mettent aussi des provisions.

J'ai vu, à *O-Taha*, une femme porter l'habit d'*Heva*, à la place d'un homme; cette cérémonie fut accompagnée d'une danse; les plus proches parens y parurent bien habillés, & tenant des étoffes qu'ils vouloient donner en présens aux tambours & aux Musiciens.

Je n'ai pas pu découvrir à quelle époque les Insulaires

---

le troisieme jour, ils enveloppent le corps de nattes & d'étoffes, & ils l'exposent sur une plate-forme encore plus élevée : on enterre les os, après qu'on a ainsi gardé le cadavre pendant trois ans. *Description de l'Isle de Formose, par Candidius.* Les Habitans de la Corée n'enterrent les corps de leurs amis que trois ans après leur mort. *Duhalde, Histoire de la Chine.* Les Indiens des bords de l'Orénoque, laissent les corps de leurs Chefs se pourrir, & quand la chair est tombée, ils parent le squelette d'ornemens d'or & de plumes; & ils le suspendent dans une hutte. Voyez le *Voyage de Raleigh*, dans *la Collection d'Hakluyt, Vol. III, pag.* 644, *édit. de* 1598, Apollonius de Rhodes. *Argonautic. L. III, pag.* 207, & Ælien, *Var. Hist. Liv. IV, chap.* 1, disent que les Habitans de la Colchide, cousent les corps de leurs parens morts, dans des peaux de bœufs crues, & qu'ils les suspendent avec des chaînes en l'air. Les Habitans du Chili mettent leurs morts dans l'attitude d'un enfant dans le sein de sa mere, & ils l'exposent ensuite sur une plate-forme élevée de six pieds. *Supplément au Voyage du Lord Anson.* Il y a donc d'autres Peuples que les Taïtiens qui laissent pourrir les morts, & qui les enterrent ensuite. Quelques-uns ne le déposent pas sous-terre; ils séparent la chair des os, & ils conservent le squelette, chargé d'ornemens, dans des cavernes pratiquées sous terre. (Tel est l'usage des Moluches, des Taluhets, & des Divihets), ou dans de petites huttes, près de la côte de la mer, quelquefois à trois cens lieues de leurs habitations, (comme les Tehuelets). *Falkener's, Description of Patagonia, pag.* 118, 120.

imaginent que l'ame s'éloigne du corps, & quitte les environs des lieux où se trouvent les os. On a déjà dit qu'ils croient que les Chefs & les Naturels d'un rang distingué, vont auprès de *Màouwè*, dans le Soleil; & qu'ils se régalent dans l'assemblée des cieux ou de *Te-Roóa Te-ràï*, de fruits à pain & de viandes de chien & de cochon, qui n'exigent point d'apprêts. Ils n'ont pas encore déterminé d'une maniere bien précise à quel tems les morts se rendent à cette assemblée (*a*). On a parlé souvent de la Doctrine des Egyptiens sur la transmigration des ames; mais je crois qu'on l'a rarement compris : ils pensoient qu'après la dissolution du corps les ames sont obligées d'animer les corps des animaux, des poissons, jusqu'à ce qu'après une révolution de trois mille années, la même ame vienne reprendre la direction d'un corps humain (*b*). Ils embaumoient le corps d'un mort afin d'empêcher sa putréfaction & sa dissolution, & afin de prévenir cette ennuyeuse transmigration de l'ame à travers tant de corps d'animaux, & faciliter son passage d'un corps humain (après l'intervalle de trois mille ans,) dans un autre (*c*). Cette croyance m'a

RELIGION.

(*a*) Nous exposerons, dans le Chapitre suivant, ce que pensent sur l'ame les Habitans des Isles de la Caroline, ce qui pourra jeter du jour sur la croyance des Taïtiens.

(*b*) Hérodote, *Liv. II*, *n.*° *123*.

(*c*) Les Egyptiens crurent que l'ame restoit près du corps tant qu'il ne tomboit pas en pourriture. Il y avoit à Memphis un lac entre le Cimetiere & la Ville, & dans les environs, une belle prairie verte, qu'on appeloit l'*Elysée*. Voici la remarque que fait Servius, sur l'Enéide,

RELIGION.

fourni une conjecture sur les tems où les Taïtiens fixent le départ de l'ame pour le *Te-Rooa-Te-Rai*; il me semble qu'ils imaginent qu'elle a lieu quand la chair est entièrement pourrie, & qu'il ne reste que les os. La différence entre la Doctrine de l'Egypte & celle de Taïti est évidente, & n'a pas besoin de commentaire; mais il paroît que ces deux Peuples conviennent que l'ame reste autour du corps aussi long-tems qu'il y a de la chair qui n'est pas tombée en putréfaction. Je suis bien éloigné de penser que les Habitans de la Mer du Sud ont tiré de l'Egypte leurs usages funéraires & leurs opinions sur l'ame : les mêmes coutumes s'observent souvent en des lieux fort éloignés, & qui n'ont pas le moindre rapport entr'eux.

ON A DIT AILLEURS que nous n'avons pas fait beaucoup de remarques sur la Religion des Habitans des Isles des Amis : nous avons observé cependant qu'ils emploient le mot *Eatoòca ;* nous avons vu un de leurs Prêtres pratiquer des cérémonies, & répéter une longue priere,

---

L. VI, Vireta propè Memphim amœna sunt, in quibus Ægyptiorum Sepulcra sunt : hæc Elysios campos vocant. Palus propè est loto & calamis plena & graviter olet. Per hanc paludem vectantur cadavera ; hinc dixit Orphæus, *vehi per Acherontem. Hom. L. IV, Odysseæ, ubi loquitur protæus : sed te Elysium campum & ultimas terras Dii immortales mittent, &c. &c.* Homere, dans l'Odyssée, dit que les ames vivent dans un Marais plein d'herbages. Les mots Αχερουσια & *Elysium*, dérivent d'un mot de la langue Egyptienne, qui signifie *fertilité*, *herbes* & *joncs*. Près du Cimetiere de Memphis, on voyoit les portes d'un Temple de *Serapis* ou *du Soleil*, ou cette partie de la Ville, appelée *Leucotiche* par Thucidide, *L. I, c. 104*. Les *Marais* des Taïtiens sont constamment près de la mer dans un canton agréable, environné de verdures & de beaux arbres touffus.

vis-à-vis

vis-à-vis un de leurs cimetieres, appelé *Affayetooca* (*a*). On m'a dit qu'ils enterrent les restes de leurs Amis dans la maison où l'*Affayetooca* rempli de morceaux de pierres de corail; comme je trouvai, dans cette maison, deux grossieres figures d'hommes, représentant le *Téehée* de Taïti, je demandai si on leur donnoit le nom de *Eatoóca;* on me répondit que non : je leur demandai alors comment on les appeloit, & on me dit *Théeghée :* je demandai ensuite si on leur adressoit des prieres, ils me répondirent que non, & ils roulerent ces statues avec leurs pieds, pour me montrer qu'ils n'avoient pas pour elles le moindre respect.

RELIGION.

LES HABITANS de la Nouvelle-Zélande sont fort ignorans sur la Religion; mais il y a, dans leur langue, les noms d'*Eatoóca*, & de *Téeghée;* ils représentent le *Téeghée* par une figure d'homme mal dessinée, faite de pierre néphritique, qu'ils portent suspendue à leur col : comme il n'ont pas de demeure fixe, ils ne peuvent établir une figure d'un *Téeghée* à un certain endroit, de peur qu'elle ne soit détruite par un parti ennemi. D'ailleurs, puisqu'ils n'enterrent jamais les corps de leurs parens morts, & qu'ils les jettent au fond de la mer, il est difficile qu'ils élevent, à la mémoire de leurs Amis, d'autres monumens que ceux qu'ils peuvent porter avec eux. On a dit ailleurs qu'ils ornent leur col de quelques-unes des dents de leurs Amis morts. J'ai vu des hommes & des femmes qui en avoient des colliers entiers.

(*a*) Il paroît que le mot *Affayetooca*, signifie *la Maison de Dieu;* car *farre*, signifie une maison, & *E-Atooca*, est le nom de Dieu, ce qui feroit *E-Farre-Tocca*, ou *E-ffaye-Tooca*.

RELIGION.

LES INSULAIRES de l'Isle de Pâque enterrent leurs morts près des statues gigantesques de pierre, qui tiennent lieu des *Teéhées* de bois des Taïtiens, parce que le bois est extrêmement rare sur l'Isle; car on m'a dit que ces figures représentent leurs Chefs ou *Haréekées* morts: j'ai observé une grande quantité d'os humains répandus sur la surface du parapet, où les colonnes sont dressées. J'ai mesuré un os de la cuisse, & j'ai trouvé qu'il étoit à-peu-près aussi long que le mien.

NOUS N'AVONS APPERÇU aucunes traces de cimetières aux Marquises, parce que aucun d'entre nous ne pénétra au sommet des collines: mais du vaisseau nous apperçûmes, sur ces sommets, de longs pieux dressés, à-peu-près de la même maniere que les *Teéhées* de Taïti: plusieurs des Officiers jugerent que c'étoient des fortifications. Mendana vit, en 1585, sur la même Isle, non loin de la Bourgade, quelques choses qu'il appela : « Un Oracle, entouré de palissades, qui avoit une entrée à l'Ouest, & une maison » presqu'au milieu, avec une porte au Nord, dans laquelle » il y avoit des figures de bois mal travaillées: on avoit » offert des comestibles à ces figures, & entr'autres un » cochon: les Soldats Espagnols prirent ce cochon, &, » comme ils se disposoient à enlever d'autres choses, les » Indiens leur dirent par signes de ne pas y toucher, & » de respecter cette maison & ces figures (*a*). » Ces détails me font croire que l'endroit qu'ils virent étoit un Temple & un cimetière; en un mot, un Maraï. Il paroît

(*a*) Collection des Voyages de Dalrymple.

s'ensuivre aussi qu'ils ont la même forme de culte, & des *Téehées* de bois, auxquels ils font les mêmes offrandes de cochons & d'autres comestibles qu'à Taïti, & que toute leur Religion & toutes leurs idées théologiques, sont à-peu-près les mêmes qu'aux Isles de la Société.

RELIGION.

PENDANT le jour, que nous restâmes à Mallicolo, nous ne fîmes point d'observations sur la Religion, ou sur la forme du culte des Habitans. Je suis persuadé que les Hymnes chantés chaque matin à la pointe du jour, par quelques-uns des Habitans de Tanna, font partie du culte qu'ils rendent à la Divinité : le ton solemnel & les intervalles réguliers de ce chant, confirment cette supposition. Nous n'avons pas vu la moindre trace de la maniere dont ils disposent de leurs morts.

NOUS AVONS OBSERVÉ au sommet d'une colline stérile de la Nouvelle-Calédonie, des pieux fichés en terre, avec des branches au sommet, & une touffe d'herbe seche, & on nous a dit que c'étoit un de leurs cimetières. Nous apperçûmes aussi, près des bords de la mer, un enclos autour d'un Mondrain, d'environ quatre pieds de haut, sur lequel il y avoit plusieurs bâtons, au sommet desquels on voyoit de gros coquillages de l'espèce des *Turbines*, & les Naturels nous apprirent que c'étoit le cimetière du Chef du district. Le détachement qu'envoya le Capitaine Cook sur l'Isle de *Ballabea*, qui gît au Nord-Ouest de la Nouvelle-Calédonie, trouva un large Mondrain sépulcral d'un Chef qui fut tué, dans une bataille, par les Habitans de *Mingha* ou de *Minda*, grande Isle située au Nord

RELIGION.

ou au Nord-Oueſt, & dont les Habitans ſont Guerriers: enfin j'ai rencontré, à quelques milles de l'endroit où notre vaiſſeau mouilloit, au pied d'une large chaîne de collines qui traverſe toute l'Iſle, une maiſon d'un des Chefs du pays, & parderriere une rangée de colonnes de bois d'environ dix ou douze pouces en quarré, & huit ou neuf pieds de haut, qui avoient au ſommet une tête humaine ſculptée. Le vieillard, qui habitoit cette maiſon, me dit par ſignes que c'étoit ſon cimetière; mais, comme nous cherchions alors Héebai, ami du Capitaine Cook, pour lui offrir un verrat & une petite truie, j'eus d'autant moins le tems de faire des recherches plus particulieres, que c'étoit le dernier jour avant notre départ, & que je voulois raſſembler des oiſeaux & des plantes que j'avois vus, & qu'il n'étoit pas facile de ſe procurer: ces ſépulchres & la tête humaine ſculptée, ſemblent annoncer que les Naturels enterrent leurs morts & établiſſent une figure humaine ou un Téehée près du tombeau, preſque de la même maniere que les Taïtiens.

LA RELIGION des Inſulaires de la Mer du Sud, porte, dans ſon imperfection & dans ſes erreurs, l'empreinte des inventions des hommes; mais, ſuivant moi, elle n'eſt pas auſſi cruelle & pas auſſi remplie de ſuperſtitions que beaucoup d'autres, qui étoient autrefois, ou qui ſont encore en uſage chez des Nations qui paſſent pour très-civiliſées: elle leur impoſe une eſpèce de culte, elle leur apprend à regarder Dieu comme celui qui diſtribue tous les dons, comme l'Être qui entend leurs Prieres, & qui veut aſſiſter les Hommes qui l'invoquent, & récompenſer les Bons.

SECTION X.

Comparaiſon de quelques uſages des Inſulaires de la Mer du Sud, avec les uſages des autres Nations.

Nec ſolum in rectis, ſed etiam in pravis actibus inſignis eſt humani generis ſimilitudo.

MAR. TULLIUS CICERO. de Legib. *L. I.*

RELIGION.

J'AI DÉJA eu occaſion de rapprocher quelques-unes des coutumes des Inſulaires de la Mer du Sud de celles des autres Nations très-éloignées. Cette reſſemblance d'uſages ne prouve pas toujours que les deux Peuples proviennent l'un de l'autre; mais il y a des occaſions où on peut ſuppoſer que c'eſt une origine commune qui a introduit les mêmes uſages dans deux Nations.

NOUS AVONS TROUVÉ, ſur toutes les Iſles de la Mer du Sud, l'uſage de ſe couper ou de tatouer le corps avec des inſtrumens plongés dans de l'eau remplie de noir de fumée; avec cette différence, que les Habitans de la Nouvelle-Zélande ſe marquent, ſur-tout le viſage; que ceux des Marquiſes chargent tout le corps de figures; que ceux des Iſles de la Société & de Taïti, ſe contentent d'imprimer ſur les feſſes de larges taches, & que les femmes de la Nouvelle-Zél ande n'ont que des points noirs & blancs ſur les lèvres Quelque étrange que ſoit cette coutume, elle a été répandue

RELIGION.

chez beaucoup de Nations: les Tungufes (*a*), & les Groënlandois (*b*), tracent différentes figures fur le vifage de leurs enfans, en plaçant fous la peau un fil plongé dans du noir. Les anciens Huns faifoient des incifions fur leurs joues afin d'empêcher la barbe de croître (*c*): il ne paroît pas que cette raifon ait déterminé les Habitans de la Nouvelle-Zélande à fe couvrir le vifage de ces figures profondes; ils fe défigurent plutôt pour rendre leur afpect plus terrible à leurs ennemis, & pour accoutumer les jeunes gens à la douleur. Tous les Sauvages de l'Amérique fe tatouoient en noir quelques parties du corps. *Pietro de la Vallée* a obfervé que les Arabes ont adopté le même ufage. Boullaye le Gouz dit que les femmes des Bédouins du Défert des environs de Tunis & de Trémefen fe tatouent les lèvres, ainfi que les femmes Arabes en Paleftine, fuivant d'Arvieux & de la Roque; outre ces lignes profondes roulées qu'on voit fur le vifage des Habitans de la Nouvelle-Zélande, nous avons fouvent remarqué, fur leur front, des fillons perpendiculaires qu'ils font avec un coquillage pointu, dans un accès de chagrin, à la mort d'un Parent ou d'un Ami. Les Taïtiens, en pareille occafion, fe bleffent le haut de la tête avec une dent de goulu, & les anciens Huns fe bleffoient les joues toutes les fois qu'ils pleuroient la perte d'un homme diftingué ou d'un Parent (*d*).

(*a*) Voyage en Sibérie de Gmelin, *Vol. I* & *II*.

(*b*) Crantz, Hiftoire du Groënland, *Vol. I*.

(*c*) Ammien Marcellin, *Liv. XXXI. chap.* 2, & Jordanes, *Hift. Get.*

(*d*) Agathias, *Lib. V*; Menander Protector. *Lib. VIII*; & Sidonius, in Panegyrico ad Avitum.

Religion.

Les Habitans de Tanna ont, ſur les bras & ſur le ventre, des cicatrices élevées, qui repréſentent des plantes, des fleurs, des étoiles & différentes autres figures : ils ſe découpent d'abord la peau avec un *bambou* aigu, & ils appliquent enſuite à leurs bleſſures une plante qui élève la cicatrice au-deſſus du reſte de la peau. Les Habitans de Tayovan ou de Formoſe (*a*), impriment ſur leur peau, au moyen d'une opération pénible, différentes figures d'arbres, de fleurs, & d'animaux. Les Nobles de Guinée damaſſent leur peau (*b*), & les femmes du Décan ſe découpent le front, les bras & la poitrine en fleurs ; les cicatrices élevées ſont peintes en couleurs, & reſſemblent à un damas à fleur (*c*).

Les Insulaires de Mallicolo & de Tanna, portent une pierre cylindrique dans le cartilage des narines, & M. Banks & le Capitaine Cook (*d*), ont trouvé que les Naturels de la Nouvelle-Hollande ſe percent le même cartilage : mais au lieu d'une petite pierre, ils mettent dans le trou un os d'oiſeau de cinq ou ſix pouces de long. Dampierre a obſervé que les Habitans de la Nouvelle-Bretagne y placent de petits batons de la même longueur (*e*) ; les Naturels des Iſles des Amis ont deux trous dans le bas de l'oreille, & ils y portent un petit baton ; le morceau de bois qu'y mettent les Habitans de l'Iſle de Garret-Denis,

(*a*) Relation de Candidius.
(*b*) Prévôt, Hiſtoire des Voyages, *Tome I.*
(*c*) Voyage de Tavernier.
(*d*) Collection d'Hawkeſworth.
(*e*) Voyage de Dampierre, *Vol. III.*

près de la côte de la Nouvelle-Guinée, est plus long (*a*).

RELIGION.

Les Insulaires de Tanna, d'Irromanga & de Mallicolo, ont de larges pendans d'oreilles d'écailles de tortue de plus d'un pouce de diamètre, & de $\frac{3}{4}$ de pouces de large, & des bracelets de coques de cocos, & de petits coquillages tressés. Les cheveux des Naturels de Namocka & des Isles des Amis sont poudrés en blanc, en bleu & en orange: leur blanc est, sans doute, de la chaux de coquille; ils tirent leur couleur d'orange de Terre-Mérite, qui donne une teinte très-foncée; mais nous n'avons pas pu nous procurer de leur bleu, ni apprendre comment ils le fabriquent. Les Papous ornent d'anneaux leurs oreilles, leurs deux narines, & le cartilage du nez, qui est troué. Ils ont des bracelets au-dessus du coude & du poignet, & des cheveux poudrés avec de la chaux de coquille (*b*). Le Capitaine Carteret a observé que les Habitans des Isles qu'il a appelées *Nouvelle-Irlande* & de l'*Amirauté*, poudrent leurs cheveux & leur barbe (*c*), & les Naturels de l'Isle Garret-Denis, teignent leurs cheveux de différentes couleurs, en rouge, blanc, & jaune (*d*). Les Tripolitaines poudrent les cheveux de leurs enfans avec du vermillon (*e*); les anciens Gaulois augmentoient par artifice, la couleur

(*a*) Voyage de Dampierre.

(*b*) Jacques le Maire, dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande, *Vol. IV*, *page 648*.

(*c*) Collection d'Hawkesworth, *Tome IV*.

(*d*) Voyage de Dampierre, *Vol. III*.

(*e*) Etat des Royaumes de Barbarie.

naturellement

RELIGION.

naturellement rouge de leurs cheveux, & les Chefs y répandoient de la poudre d'or (*a*); ce luxe fut adopté aussi par les femmes Juives (*b*); & Saint Jerôme, dans une de ses Epîtres, exhorte pieusement une Dame Romaine à ne pas permettre à sa fille ces vanités du monde; *nec irrufet crines & sibi anticipet ignes gehennæ.*

QUELQUES PEUPLES peignent leurs visages de différentes couleurs, ou pour paroître plus terribles à leurs ennemis, ou pour être plus beaux. Les misérables Sauvages de la Terre de Feu se servent de craie rouge ou d'ocre, & quelquefois d'huile de baleine, ce qui donne à leur physionomie un plus grand degré de stupidité : les femmes de la Nouvelle-Zélande ne manquoient pas de se mettre du rouge mêlé avec de la graisse, avant de venir à bord offrir leurs faveurs à nos Matelots; & les hommes semblent aimer le rouge aussi passionnément que les femmes. Les Insulaires de Tanna ne se contentent pas du rouge; ils y ajoutent le noir luisant d'une espèce de plomb noir (*Molybdænum plumbago*, Linn.) & un blanc de chaux de coquille; ils enluminent leurs visages de ces différentes couleurs placées alternativement en larges bandes. Le Capitaine Carteret vit aussi aux Isles de l'Amirauté des hommes, qui avoient le visage bariolé de raies blanches (*c*).

LES LOBES des oreilles des Insulaires de l'Isle de Pâque

(*a*) Diod. de Sicile. *L. V. page 305*, édit. Wechel.
(*b*) Joseph.
(*c*) Collection d'Hawkesworth. *Tom. I.*

RELIGION.

& des Nouvelles-Hébrides ſont tellement diſtendus, qu'ils pendent juſques ſur les épaules. Ils ſe ſervoient autrefois pour cela des feuilles élaſtiques de cannes de ſucre; pluſieurs Nations de l'Amérique, ainſi que les Siamois, ſuivent le même uſage, & emploient les mêmes feuilles roulées pour agrandir le trou. En Afrique, pluſieurs Négreſſes mettent, dans le trou de leurs oreilles, des pendans ſolides de ſix pouces de diamètre (*a*); & au Nord de l'Aſie les Tribus des Mongales, ont des pendans d'environ un pied de long: les trous des oreilles des Habitans de la côte de Malabar ſont ſi larges, qu'un homme y paſſeroit aiſément la main: leurs pendans peſent quelquefois deux onces chacun (*b*).

LES ONGLES des Taïtiens d'un rang diſtingué, ſont ſi longs que la partie qui eſt au-delà du doigt, eſt quelquefois égale à une des jointures. Les Danſeuſes, qui ſur ces Iſles ſont toujours des femmes de qualité, ont auſſi des ongles très-longs: il en eſt de même parmi les femmes de la Côte d'Or (*c*). Les Mandarins de la Chine ont grand ſoin de laiſſer croître les leurs, pour montrer leur Nobleſſe & leur rang; ils les enferment la nuit dans de petits étuis de bambou, afin de prévenir les accidens (*d*). Les Danſeuſes de Siam ſe mettent des ongles longs, faux, de cuivre (*e*). Les Habitans de Mindanao ne coupent jamais les ongles

(*a*) Voyage de Brue.

(*b*) Voyage de Dellon aux Indes Orientales.

(*c*) Prévôt, Hiſtoire générale des Voyages, *Tome IV*.

(*d*) Voyage à la Chine, d'Oſbeck, *Vol. I*.

(*e*) Voyage de la Loubere.

du pouce de la main gauche, & les Insulaires de Java portent des cheveux & des ongles longs (*a*). RELIGION.

LES SAGES-FEMMES de Taïti imaginant qu'un nez large un peu plat, est un ornement, elles compriment celui des enfans au moment de leur naissance, & elles réïterent cette opération tant que le nez est encore tendre. Ce singulier usage se retrouve chez d'autres Peuples. Les Hottentots applatissent le nez de leurs enfans avec le pouce (*b*). Les Macassarois l'applatissent également, & ils répètent l'opération plusieurs fois chaque jour, en adoucissant en même-tems le nez avec de l'huile, ou de l'eau chaude (*c*).

A TAÏTI, c'est un luxe de parfumer ses cheveux avec une huile odoriférante, & c'est aussi l'usage parmi les Habitans des Maldives (*d*). Les Naturels de Tanna sont remarquables par la quantité de cheveux qui croissent sur leur corps: nous en avons vu plusieurs qui en étoient absolument couverts; d'autres en avoient autant sur le dos qu'on en a sous les aisselles: on prend également des précautions pour cela en d'autres contrées; car on remarque que les Insulaires des Maldives ont plus de poil que les Européens pardessus tout le corps (*e*).

(*a*) Recueil des Voyages faits pour l'établissement de la Compagnie Hollandoise. *Vol. I.*

(*b*) Kolben, Description du Cap de Bonne-Espérance.

(*c*) Gomara, Historia General de Las Indias.

(*d*) Voyages de Pyrard. *Vol. I.*

(*e*) *Ibid. Vol. I.*

RELIGION.

LES DIFFORMITÉS & les maladies, que nous avons trouvées sur les Isles de la Mer du Sud, ont été observées ailleurs par d'autres Navigateurs. Il y a, à Tanna, des hommes & des enfans qui ne peuvent pas élever les paupières, & qui sont obligés de lever la tête, pour amener l'objet au point où il est parallèle avec l'axe de la vision; & Dampierre a trouvé ce défaut parmi les Habitans de la Nouvelle-Hollande (*a*); de même les grosses jambes d'éléphant qu'on remarque aux Isles de la Société & à la Nouvelle-Calédonie, ne sont pas rares chez les Noirs de Calicut & de Ceylan (*b*).

LES HABITANS DE MALLICOLO étoient d'abord très-réservés quand ils approcherent, pour la premiere fois, de nous; mais, dès qu'ils virent qu'on les laissoit avancer sans leur faire de mal, ils prirent de l'eau de la mer dans le creux de leurs mains, & ils la jeterent sur leurs têtes; & quand nous débarquâmes, ils nous prierent de faire la même cérémonie, qui est chez eux un acte d'amitié. Les Habitans de Pulo-Sabuda, près de la Nouvelle-Guinée, observent le même usage (*c*): il est assez probable que les Mallicolois descendent de quelques-unes des Tribus de la Nouvelle-Guinée, ou des environs. Sur la côte de Guinée, en Afrique, les Naturels n'entrent jamais dans un vaisseau étranger, à moins que le Capitaine ne vienne sur le plat-bord; qu'il ne plonge sa main dans la mer, & qu'il

(*a*) Voyage de Dampierre. *Vol. I.*

(*b*) Voyage de Pyrard. *Vol. I.*

(*c*) Voyages de Dampierre. *Vol. III.*

n'arrose sa tête d'eau; c'est pour eux un signe d'amitié & une espèce de serment ou de cérémonie superstitieuse (*a*); cependant il n'y a point d'apparence que les Nègres de Guinée aient des communications avec les Naturels de la Nouvelle-Guinée & de Mallicolo. RELIGION.

LE CAPITAINE COOK, & M. Banks, ont apperçu, à Taïti, & aux autres Isles de la Société, plusieurs mâchoires inférieures d'ennemis, suspendues comme des trophées. Les Vainqueurs, sur la côte de Guinée, ne manquent jamais de suspendre, devant leurs maisons, les mâchoires inférieures des ennemis qu'ils ont tués: c'est une marque d'honneur, & le premier moyen d'obtenir la Noblesse (*c*).

COMME J'AI DIT plus haut, *Chap. 6, Sect. 5*, que probablement les Nations de la premiere race, (qui habitent l'Isle de Pâque, les Marquises, les Isles de la Société & des Amis, & la Nouvelle-Zélande,) descendent de quelques-unes des Isles situées à l'Est des Philippines & communément appelées *Isles Carolines*, il ne sera pas hors de propos de donner ici des détails sur les mœurs & les usages des Insulaires des Carolines: ma conjecture se trouvera confirmée par l'extrême ressemblance qu'on remarquera entre ces différentes Nations (*c*).

(*a*) Relation des Côtes d'Afrique, appelée *Guinée* par Villauld de Bellefond, (*Paris*, *1669*,) *in-8°*.

(*b*) Voyage de Guinée, d'Atkins, *in-8°*.

(*c*) Ces détails sur les mœurs des Insulaires des Nouvelles-Carolines,

RELIGION.

LES HABITANS de l'Isle d'*Ulée*, (l'une des Carolines,) sont de différentes couleurs : il y en a de plus blancs que les autres : en général, ils ressemblent aux Metis, qui ont un pere Espagnol & une mere Indienne : le teint de quelques-uns ressemble à celui des Indiens des Philippines, & plusieurs ressemblent à des Mulâtres qui descendent d'un Nègre & d'une Indienne. Ceux qui ont le teint plus brûlé sont de la derniere classe du Peuple, & ils servent de domestiques. Leur nourriture principale à tous, est du poisson, dont ils prennent une grande quantité, des cocos & sept espèces de racines, les mêmes que celles qu'on mange aux Isles Marianes. Ils ont des volailles, & ils prennent toutes sortes d'oiseaux, sur-tout des aquatiques, qui leur servent aussi d'alimens; mais ils manquent de quadrupèdes. Les habitations du bas-Peuple sont de petites cabanes couvertes de feuilles de palmier, (probablement de l'*athro-dactylis*;) celles de leurs Chefs, ou Tamoles, sont grandes, peintes, & ornées dans l'intérieur. Leurs pirogues sont élevées devant & derriere : les bordages sont cousus ensemble; à l'un des côtés, il y a des balanciers attachés à une longue perche, placée parallélement à la pirogue pour l'empêcher de chavirer. Il y a de petites chambres à la proue, à la poupe, & à chacune des extrémités du balancier, une natte de feuilles de palmiers sert de voile.

L'OCCUPATION ORDINAIRE DES HOMMES est de préparer

---

sont tirés de l'Histoire des Navigations aux Terres Australes de Desbrosses, *Vol. II*, *pag.* 445-511 ; afin de prévenir les répétitions, nous nous contenterons de renvoyer le Lecteur aux différens passages de ce cinquieme Volume, & à la Relation du Voyage.

ſes terres pour la culture des différentes racines : ils défrichent les bois, & ils y mettent le feu ; c'eſt pour cela qu'on apperçoit ſouvent de la fumée de fort loin en mer. La pêche leur prend beaucoup de tems ; ils ſe ſervent d'une eſpèce de verveux d'oſier : les Hommes conſtruiſent auſſi les maiſons & les pirogues, & fabriquent les armes. Les femmes les aident à planter les racines, elles apprêtent les alimens, & elles font une étoffe avec l'écorce d'un plane (*a*). L'arbre, appelé *balibago* dans le pays, leur fournit auſſi la matiere d'une autre étoffe. Leur vie domeſtique eſt ſobre & uniforme : ils ſe levent & ils ſe couchent avec le Soleil ; le moment de leur repas n'eſt pas fixe ; ils mangent quand ils ont faim & quand ils en trouvent l'occaſion ; ils mangent peu à-la-fois, mais ſouvent. Ils ſe baignent trois fois par jour, & ils ſont toujours fort propres. Leur Roi, ou grand Chef, réſide à l'Iſle d'*Ulée* ; un autre vit ſur celle de *Lamurrec*, & tous les Chefs ou Tamoles des Iſles voiſines, ſont Sujets ou Vaſſaux de ces deux Rois. Il y a dans chaque Iſle beaucoup de Nobles ou de Tamoles de la Famille Royale ; on trouve enſuite une eſpèce de Bourgeoiſie d'un rang inférieur aux Tamoles, & enfin le bas-Peuple : tous les Inſulaires, de quelque rang qu'ils ſoient, montrent beaucoup de reſpect pour leurs Chefs.

RELIGION.

QUAND ILS LES VONT VOIR, ils ſe peignent le corps

(*a*) Le plane dont on parle ici, eſt probablement le *morus papyrifera* ; car à ſes feuilles dentelées, on pourroit le prendre pour un plane.

RELIGION.

avec une pâte jaune aromatique (*a*), pour paroître d'une maniere plus respectueuse : ils se parent de la même façon les jours de Fête ; mais les Chefs sont presque toujours ainsi peints. Les gens du commun n'ont d'autre vêtement qu'une pièce d'étoffe qui entoure leurs reins & leurs cuisses, & dont une partie passe entre leurs jambes. Les femmes sont vêtues de même, avec cette différence, que la pièce d'étoffe descend jusqu'au milieu des jambes, au lieu que celle des hommes couvre à peine les genoux. La partie supérieure du corps est nue ; mais ils portent de tems-en-tems sur leurs épaules, un manteau qui a un capuchon. Le Chef est vêtu d'une pièce d'étoffe, qui a au milieu un trou dans lequel il passe la tête ; la partie du devant descend jusqu'aux genoux, & celle de derrière assez bas. Les femmes ont, au-dessus du coude, des bracelets d'écaille de tortue, & dans les oreilles des anneaux de la même substance, qu'elles ornent quelquefois de fleurs odoriférantes, ou de petits grains de cocos. Les hommes ont des chapeaux de filasses, garni tout autour de plumes d'oiseaux, placées toutes droites. Leur corps est marqué de différentes lignes, qui forment différentes figures : les femmes & les enfans n'ont aucune de ces marques.

CES PEUPLES ont des membres bien proportionnés ; mais les Chefs sont d'une taille & d'un embonpoint

(*a*) Aux Isles des Amis, à l'Isle de Pâque, & aux Nouvelles-Hébrides, ils peignent quelquefois leurs corps & leurs habits avec une poudre jaune aromatique qu'ils tirent de la terre-mérite.

remarquables

remarquables : ils ont des cheveux noirs, longs & flottants en boucles; une barbe forte & touffue, un nez large, de grands yeux, vifs & perçans. Leur caractère annonce une bonté & une bienveillance extrême. Quand ils se querellent la haine ou la colere ne les porte jamais jusqu'à tuer leur Adversaire; ils ne se battent qu'à coups de poing, &, dès que les Spectateurs entreprennent de les séparer, leur colere s'éteint: ils se réconcilient aisément, sur-tout quand on fait des présens à l'offensé. Si l'un d'eux commet un grand crime, la peine ne s'étend pas au-delà d'un bannissement des Isles voisines. Quoique l'infidélité conjugale passe pour très-criminelle, avec un petit présent on fait oublier l'injure au mari: il est toujours le maître alors de se séparer de sa femme; l'épouse a le même droit quand son mari l'offense, quand il lui déplaît, ou qu'elle s'en dégoûte. Un homme épouse la femme de son frere mort, s'il ne laisse point d'enfans qui héritent de son bien: je ne sache pas que cet usage soit pratiqué chez les Insulaires que nous avons eu occasion de voir pendant notre Voyage. Les gens du Peuple se contentent d'une femme, quoiqu'il soit permis d'en épouser plus d'une. Chez les Chefs & chez les Nobles, c'est une marque de dignité d'en avoir plus d'une. Un Roi du district de *Cittac*, résident à l'Isle d'*Huogolen*, ou de *Torres*, en avoit neuf; ils sont entr'eux d'une honnêteté scrupuleuse, & ils ne volent que les Etrangers; le fer leur donne des tentations extrêmes; mais tous ceux qui obtiennent des morceaux de ce métal, en l'achetant des Européens, en recueillant les débris d'un vaisseau naufragié, ou en le volant, sont obligés de l'apporter aux Chefs, qui en fait faire des outils, qu'il loue ensuite à ses Sujets.

RELIGION.

Il y a de l'union & de l'amitié dans leurs sociétés; ils sont d'un caractère vif & gai ; ils aiment le plaisir, les histoires badines, & toutes sortes de jeux; ils rient extrêmement ; leur maintien & leurs manieres ont de la politesse & de la bienséance ; ils parlent pertinemment & d'une maniere judicieuse sur tous les sujets; ils s'attendrissent; &, quand on leur fait le tableau du malheur & de la misere; quand ils le voient sous leurs yeux, ils versent des larmes. Ils chantent & dansent beaucoup dans leurs assemblées. Les femmes s'assient souvent en petits grouppes, & elles chantent sur un ton langoureux, qu'elles accompagnenr de mouvemens de la tête & de la main, qui expriment le même sentiment : ils donnent à ces chants, le nom de *Tanger isaisil* (*a*); il y a une mesure réguliere & de l'harmonie dans leurs chants, & ils battent la mesure en frappant sur leurs cuisses ; les hommes qui dansent se tiennent sur deux lignes opposées l'une à l'autre ; leur tête est ornée de plumes & de fleurs; des herbes odoriférantes pendent de leur nez ; & il y a à leurs oreilles des pendans de filasse de noix de cocos tressées : ils remuent en cadence, la tête , les bras, les mains & les pieds. Le Chef élève quelquefois en l'air, une pièce d'étoffe, qu'il promet au premier qui peut la saisir, & alors tous les concurrens s'élancent à-la-fois.

S'ils sont outragés par les Peuplades voisines , ils se vengent en faisant la guerre; ils ont des lances & des

(*a*) Je me suis déjà servi de ce mot plus haut, pour prouver que la premiere race des Insulaires de la Mer du Sud descend des Habitans des Isles Carolines.

darts, garnis de pointes d'os humains, & ils s'exercent constamment à jetter des lances & des pierres contre un but. Ils marchent régulièrement sur trois lignes; la premiere est composée des jeunes gens; la seconde, des hommes d'un moyen-âge, & la derniere des vieillards. Dès qu'un Guerrier du premier rang est tué, un autre arrive de derriere, & prend sa place. Ils manquent d'armes défensives; mais ils tâchent d'éviter, à force d'agilité, les traits que leur décoche l'ennemi; leurs guerres ne sont ni sanguinaires ni cruelles; la mort de deux ou trois Combattans décide ordinairement la victoire; les Conquérans annoncent leur triomphe par un grand cri, & par les propos insultans, qu'ils tiennent aux Vaincus.

RELIGION.

ILS CROIENT à l'immortalité de l'ame, à un état où on récompense les bons, & où l'on punit les méchans. On jette dans la mer les cadavres des hommes du Peuple; mais ils peignent en jaune ceux des Chefs; le Peuple assemblé se coupe des épis de cheveux & de barbe, & il les place sur le mort, pour marque de leurs chagrins; ils font ensuite l'éloge du défunt en poussant de grands cris, & ils s'abstiennent tout le jour de manger. Après cette cérémonie, ils enferment le corps au milieu d'une petite chambre de pierres, qui est dans leur maison, où ils l'enterrent à quelque distance de leurs habitations, & du sépulchre bordé d'une muraille de pierre. Ils exposent, de tems-en-tems, près du tombeau, des fruits & d'autres alimens, qui, à ce qu'ils disent, sont sucés par les morts: ils croient que les ames de ceux qui sont allés au ciel, reviennent, le quatrieme jour, vivre, sans qu'on s'en apperçoive, parmi leurs amis & leurs

RELIGION. parens. Ces ames passent pour être de bons génies, & dans toutes les occasions, ils implorent leur assistance & leur secours ; ils s'adressent alors aux Prêtres, qu'on suppose communiquer avec eux.

DES MAÎTRES enseignent cette Doctrine & d'autres connoissances, aux jeunes gens des deux sexes, dans des maisons destinées à cet usage ; on instruit les petits garçons des noms & de la direction des douze aires de vents, ainsi que des noms & du mouvement des étoiles les plus brillantes ; de la position & des noms des Isles voisines, & de quelle maniere il faut gouverner pour y aborder. Ces Docteurs enseignent aussi les différentes traditions religieuses. Quoiqu'ils n'aient point de connoissance d'un Créateur du ciel & de la terre, ils reconnoissent cependant un esprit bon, qui est le Grand-Maître du Ciel, auquel beaucoup de Génies, bons & mauvais, sont subordonnés : ces Génies sont des Êtres célestes différens de ceux qui habitent la terre ; ils ont un corps, & à l'exemple des Chefs du pays, ils épousent plus d'une femme. Le Génie le plus vieux, appelé *Sabucoor*, & sa femme *Halmelul*, eurent un fils *Eliulep* ; (c'est-à-dire *le Grand-Esprit*,) & une fille *Ligobund*. *Eliulep* épousa *Leteuhieul*, femme née dans l'Isle d'*Ulée*, & il en eut un fils appelé *Lugueiling*, (c'est-à-dire le milieu du Ciel,) que ces Peuples adorent comme le Grand Maître du Ciel, dont il est l'héritier présomptif. *Leteuhieul* mourut à la fleur de l'âge, & son Esprit s'envola dans le Ciel. *Eliulep* adopta un jeune homme né à l'Isle de *Lamurrec*, appelé *Rescho-Huileng*, qui étant fatigué de vivre sur la terre, monta au Ciel pour y jouir des plaisirs

RELIGION.

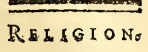
de son pere. Sa mere vivant encore à Lamurec, il alla la trouver dans la région moyenne de l'air, & il lui communiqua les mystères du Ciel. La sœur d'*Elieulep*, appelée *Ligobund*, se trouvant enceinte dans la région moyenne de l'athmosphère, descendit sur la terre, & mit au monde trois enfans. Elle fut étonnée de trouver notre globe stérile & sec; à sa voix puissante, il se couvrit d'herbe, de fleurs & d'arbres fruitiers; elle l'orna de verdure & le peupla d'hommes raisonnables. Dès-lors il n'y eut plus de mort ici bas, seulement un court sommeil saisit les hommes le dernier jour de la Lune; ils se ranimoient lorsqu'elle reparoissoit sur l'horizon, comme s'ils se fussent réveillés d'un sommeil agréable. Mais l'esprit malin *Erigerigers*, fâché du bonheur du monde, y introduisit une espèce de mort, contre laquelle il n'y eut point de remède, & depuis cette époque, celui qui meurt une fois est toujours mort. Ce malin Génie est aussi appelé *Elus-Melabus*, (c'est-à-dire esprit malfaisant:) les autres sont appelés *Elus-Malafirs*, (esprits bienfaisants): *Mororog*, Esprit malin chassé du Ciel, apporta le premier le feu sur la terre. *Lugueiling*, le fils d'*Eliulep*, épousa deux femmes, l'une d'origine céleste, qui lui donna deux enfans, & l'autre d'origine terrestre, née à *Falala*, dans la Province d'*Huogolen*, dont il eut un fils appelé *Oclefat*: ce jeune-homme apprenant que son pere étoit un esprit céleste, entreprit de monter au Ciel; mais il tomba & versa des pleurs: il alluma ensuite un grand feu, & il monta dans la fumée vers son pere céleste, qu'il embrassa. Il y a dans l'Isle de *Falalu* un étang d'eau douce dont les Naturels craignent d'approcher, parce qu'ils imaginent que les Dieux s'y

RELIGION. baignent. Ces Peuples croient que le Soleil, la Lune & les Etoiles, ont des ames raiſonnables, & ſont habités par un grand nombre de Nations céleſtes. Ces Inſulaires n'ont ni Temples, ni Statues, ni Images, & excepté un petit nombre d'entr'eux, qui ſemblent rendre un culte à leurs Amis morts, ils ne croient pas qu'il ſoit néceſſaire de faire des offrandes ou des ſacrifices. Les Habitans d'*Yap*, ou de *Panlog*, rendent un culte à un crocodile; ils font des enchantemens avec des nœuds de feuilles de palmier. A l'Eſt des cinq grouppes d'Iſles, appelées *Carolines*, on en trouve beaucoup d'autres, & en particulier celle de *Falupot*, dont les Habitans adorent le Requin (*Tiburon.*)

CES ISLES ſont très-nombreuſes; & les Habitans ont le teint brun comme ceux des Philippines; mais les Habitans de *Panleu*, ou des *Palaos*, ſont Sauvages & Barbares comme les Nègres; ils vont nuds, & ils ſont Cannibales; voilà pourquoi les Inſulaires des Carolines les déteſtent.

ON RESPECTE BEAUCOUP les Chefs des Iſles Carolines; ils portent de longues barbes, & ils s'aſſeient ſur un ſiége élevé qui reſſemble à une table, & là, ils donnent leurs audiences. Ceux qui veulent parler au Chef s'inclinent très-bas, enſuite ils s'aſſeient; ils écoutent ſes ordres, & ils s'en vont après s'être inclinés de nouveau; quelquefois ils baiſent ſes mains & ſes pieds, ou ils prennent doucement ſon pied avec la main, & ils s'en frottent le viſage. Ils croient auſſi que c'eſt une marque de reſpect d'endormir les Tamoles avec des chanſons.

CES DÉTAILS prouvent que les Habitans de la premiere



Religion.

race des Isles de la Mer du Sud ont beaucoup de ressemblance dans leurs mœurs, leurs usages, leurs opinions, & leurs croyances religieuses, avec les Naturels des Isles Carolines : le hasard n'a pas produit cette conformité dans presque chaque circonstance, sur-tout si nous considérons la proximité des deux grouppes d'Isles, & le rapport dans la taille, le teint, l'habitude du corps & le tour d'esprit : il est probable qu'il y a eu des migrations successives d'Isle en Isle ; il est presque sûr que les Habitans des Isles Orientales de la Mer du Sud descendent des Habitans des Isles Carolines. Ces Peuplades n'ayant que des traditions vagues en place de monumens historiques, on ne peut former de conjecture sur leur origine & sur leurs migrations, qu'en comparant leurs usages, leurs mœurs & leur langage ; j'exhorte les Navigateurs à faire, par la suite, des recherches sur les idiômes respectifs.



SECTION XI.

Des Moyens de conſerver la ſanté dans un long Voyage. Remarques ſur les Maladies qui nous ſont ſurvenues pendant le Voyage ; & des Remèdes & des précautions que nous avons employés.

Ideò utile eſt ſcire unumquemque ;
Quid, & quando, maxime caveat.
CORNEL. Celſus de Medicinâ, *Lib. II, Pag. 8.*

Conſervation des Gens de Mer.

LE PRÉSIDENT de la Société Royale a déjà publié, ſur cette matiere (*a*), un Diſcours écrit avec la clarté, l'érudition, l'expérience & les connoiſſances en Hiſtoire Naturelle & en Médecine que l'Europe ſavante trouve dans les Ouvrages du Chevalier Pringle. Il paroîtra d'abord inutile de parler de nouveau de ce ſujet; mais, comme j'ai eu des occaſions multipliées de l'approfondir, & que je puis donner des détails importans ſur la préparation & l'uſage des anti-ſeptiques, je me flate de propoſer des idées qui perfectionneront les méthodes uſitées, ou qui conduiront à de plus grandes découvertes. J'entreprendrai cette tâche avec d'autant plus de confiance, que je ne crains pas de déplaire au Capitaine Cook mon Ami, ni à M. Pringle.

(*a*) Voyez le *Tome IV* de la Relation, *page* 358.

ON A BIEN DIT

Conservation des Gens de Mer.

On a bien dit que le Scorbut eſt une affection putride ; mais, juſqu'à préſent, on n'a pas aſſez développé les cauſes premieres de cette maladie, & j'eſpere les placer ſous un nouveau point de vue, qui pourra en faciliter le remèdes.

Le sang des animaux s'imprégne dans les poumons d'une quantité conſidérable de matière phlogiſtique; car ſi l'on tire, d'une veſſie ou d'un vaſe, de l'air inflammable (*a*), qu'on l'aſpire dans les poumons, & qu'on le rejete, dans le même vaſe, il ceſſe non-ſeulement d'être inflammable après vingt ou trente aſpirations, il éteint même une chandelle allumée qu'on y place; ce qui prouve, d'une maniere inconteſtable, que l'air inflammable a été dépouillé de ſon phlogiſtique dans les poumons, & que ce phlogiſtique a été abſorbé par le ſang. Le Docteur Prieſtley ayant reconnu par expérience, que l'air ordinaire inſpiré dans les poumons, n'eſt plus propre à la reſpiration ni à nourrir la flamme d'une chandelle, en a conclu que « l'uſage des poumons eſt d'enlever les émanations putrides, ou de chaſſer le phlogiſtique, qui s'étoient introduits dans l'économie animale avec les alimens; l'air qu'on reſpire ſervant de menſtrue pour cela (*b*). Il ajoute qu'il lui paroît prouvé maintenant, que l'effet qu'il a aſſigné à la reſpiration en général, s'opere par le moyen

(*a*) Cet air inflammable ſe fait en verſant de l'huile affoiblie de vitriol ſur de la limaille d'acier.

(*b*) Experiments and Obſervations on differents Kinds of air by, Joſeph Prieſtley, *L. L. d. Vol. III, pag. 56.* Phil. Tranſ. *Vol. LXI, page 22.*

Conservation des Gens de Mer.

» du ſang, le ſang paroiſſant être un fluide ſingulièrement » propre à s'imprégner & à ſe dégager de ce principe, » que les Chymiſtes appellent *phlogiſtique.* » D'après l'expérience dont on vient de parler, & qu'il eſt aiſé de répéter, il paroît que le ſang, au lieu de jeter quelque phlogiſtique, s'imprégne ſeulement d'air, & à chaque aſpiration décompoſe l'air commun (*a*), qui eſt compoſé d'*air empiré* (*b*), (c'eſt-à-dire d'air déphlogiſtiqué du Docteur Prieſtley,) & d'un air qui ne nourrit pas la flamme d'une chandelle. M. Scheele (*c*) a prouvé que cet *air empiré*, eſt compoſé d'un acide très-ſubtil, & d'un phlogîſtique: par conſéquent, dans chaque aſpiration, l'air ordinaire donne au ſang ſa partie empirée qui contient beaucoup de phlogiſtique, & le reſte n'eſt plus propre à la reſpiration. L'air empiré agit comme un éther, ou comme un acide

(*a*) Le Docteur Prieſtley a ſans doute oublié que l'*air athmoſphérique* eſt compoſé d'acide nitreux & de terre, *Vol. II*, *page 55*. M. Sage, dans ſes Elémens de Minéralogie Docimaſtique, penſe que l'air commun eſt compoſé d'acide phoſphorique déphlogiſtiqué & d'eau, *Vol. II*, *pages 377, 378*.

(*b*) Les mots d'*air empiré*, ſont employés dans une acception qui n'eſt pas encore en uſage pour l'air; mais comme cette partie intégrante de l'air eſt très-pure, donne *de la vie & de l'aliment à la flamme*, ſupporte plus d'expirations des poumons, avant de n'être plus reſpirable que l'air commun, on peut l'appeler avec raiſon, *air empiré*, & comme c'eſt un compoſé d'acide ſubtil & de phlogiſtique, il eſt analogue à un acide adouci, qui peut devenir éther ſi on le rectifie davantage. Le mot *éther* a été adopté en Chymie d'après les idées des anciens Philoſophes, qui donnoient ce nom à la ſubſtance qu'ils ſuppoſoient exiſtante au-delà de notre athmoſphère: les anciens appeloient *empirée*, les régions les plus ſubtiles & les plus pures, ſituées par-delà de notre athmoſphère.

(*c*) Traité de Chymie ſur l'Air & le Feu, par Sceheele, à Upſal, *in*-8.° 1777, en Allemand.

Conservation des Gens de Mer.

dulcifié sur les poumons & sur le cœur, & par conséquent comme un stimulant doux. Si l'acide domine trop dans sa composition, il produit des convulsions, & trop de phlogistique nuit également ainsi que nous le verrons dans la suite. L'acide dulcifié ou l'air éthéré, est donc le plus convenable. Toutes les fonctions du corps se produisent ou par des préparations chymiques, ou par une force mécanique, ou par l'une & l'autre. L'air empiré à raison de son acide dulcifié, stimule le cœur & produit le mouvement continuel de ce viscere, & par son phlogistique, il entretient & répand cette chaleur naturelle, qui est absolument nécessaire à la vie.

Tous les corps organisés, animaux ou végétaux, ont un acide, du phlogistique & une terre absorbante. Les proportions des parties intégrantes varient, & sont quelquefois modifiées par l'addition d'autres substances. Les végétaux & les animaux croissent & vivent à l'aide des alimens ou des sucs qu'ils tirent des racines. Les corps animés ont besoin de prendre, sans cesse, des alimens & d'en extraire des liquides, qui s'assimilent, autant qu'il est possible, à ceux que contient le corps, & qui deviennent presque homogènes à ses parties constituantes : ces liquides circulent dans le corps sous la forme du sang, & ils operent, peu-à-peu, une sécretion de différentes parties qui déposent des atomes imperceptibles de matière, & qui remplacent continuellement les atomes, qui se dissipent par la transpiration & le frottement, par le travail, l'exercice, &c. Ces atomes déposés par le sang & par d'autres liquides, sont analogues aux composés renfermés dans les différentes sub-

Conservation des Gens de Mer.

ſtances employées comme nourriture. Si donc les particules acides dominent dans les alimens, c'eſt une *nourriture acidule ;* ſi c'eſt le phlogiſtique qui eſt le plus abondant ; ils donnent une *nourriture phlogiſtique ;* ſi les abſorbans & les alkalis dominent, ils deviennent une *nourriture alkaline* : la ſanté dépend du juſte mêlange des différens corps, qui ſervent à la nourriture ; car les liquides qui circulent dans le corps, & qui enſuite conſtituent les ſolides, changent, ſuivant la qualité prépondérante dans les alimens. Si les acides l'emportent ; les fibres du corps ſe criſpent trop & deviennent fort ſujettes aux convulſions ; ſi c'eſt le phlogiſtique, on a lieu de craindre des maladies inflammatoires & d'éruption, & ſi les parties alkalines dominent dans les alimens, il doit en réſulter des maladies putrides. Je ne prétends pas dire qu'une nourriture acidule eſt la ſeule cauſe des ſymptomes convulſifs & ſpaſmodiques, ou la phlogiſtique des inflammatoires, ou l'alkaline des putrides : pluſieurs autres cauſes produiſent, ſans doute, les mêmes effets en différentes circonſtances ; il y a même des cauſes extérieures qui jettent toute l'habitude du corps dans le même état de maladie, qui peut provenir d'une certaine eſpèce de nourriture.

LES ALIMENS FRAIS de l'eſpèce animale & végétale, contiennent un mêlange proportionné d'acide, de phlogiſtique & d'alkali, ſur-tout s'ils ſont apprêtés ſimplement, & qu'il n'y ait point d'épices ou d'autres corps qui ne s'aſſimilent pas aiſément avec notre habitude de corps. Il ne faut donc pas s'étonner que, toutes choſes d'ailleurs égales, les alimens frais ſoient moins pernicieux que les ſalés.

Conservation des Gens de Mer.

Mais si l'on examine l'eau, la chair, & tous les alimens qu'on mange dans les vaisseaux pendant les longs voyages, on trouve qu'ils ont perdu ce mêlange égal de parties, qui seul en faisoit la salubrité. L'eau, quelque bonne qu'elle soit, quand elle est fraîche, devient communément, en peu de semaines, d'une puanteur insupportable, sur-tout dans les climats chauds, & souvent elle est remplie d'insectes aquatiques. Si ces insectes meurent, ils y pourrissent, & ils forment communément un véritable foie de soufre (*a*), qu'on sait être très-septique & très-nuisible. On sale la chair pour la conserver plus long-tems; mais le sel ordinaire n'est pas anti-septique quand on le mêle aux substances animales: ces substances, dans l'état de mort, se dissolvent peu-à-peu, par un mouvement intérieur de leurs parties intégrantes élémentaires; les parties volatiles du phlogistique, & les acides volatilisés par le phlogistique se dissipent; les parties volatiles alkalines quittent alors la masse, & le reste est un *magma*, qui a beaucoup de rapport à l'*hépar sulphuris*, qui, après un tems plus long, devient un alkali, ou une terre absorbante. En mettant sur la chair une grande quantité de sel, on ne peut pas l'empêcher de se pourrir, on arrête seulement les progrès de la putréfaction. Celle que nous avions embarquée, étoit excellente: mais elle étoit tellement gâtée qu'elle approchoit beaucoup de l'état de pourriture; toute sa graisse avoit été rongée par le sel, & son odeur, crue & cuite, étoit extrêmement désagréable, quoiqu'on eut la précaution de la suspendre vingt-quatre heures à l'arriere du vaisseau, dans un sac de

(*a*) M. Sage, Analyse des Bleds, *Paris*, 1776, *in-8.° page* 106, & *seq.*

Conservation des Gens de Mer.

cordes. Cette opération lui ôtoit une grande partie de sa salure, & un peu de sa puanteur, & il n'y restoit plus que les fibres musculaires les plus grossieres fortement imprégnées de sel; la partie gélatineuse, qui est ce qu'il y a de plus nourrissant dans la chair, étoit toute perdue, & il n'y restoit qu'une partie fortement alkaline, connue pour contribuer beaucoup à la putréfaction. Le pain de la Marine Angloise est de bled, & on le fait plat, sans écume de bière, ou sans aucun autre levain. L'applatissement du pain en exclut l'humidité; mais il est impossible de le préserver des vers qui s'y engendrent par milliers: ils percent d'abord le pain & ils y déposent ensuite leurs œufs. Si malheureusement les tonneaux qui contiennent ce pain n'ont pas été bien préparés, ou s'ils sont encore verts, le pain se moisit; il contracte un goût & une odeur de relent, & il se pourrit réellement. Quand les tonneaux sont bons, ils sont toujours sujets aux émanations alkalines & septiques de l'eau putride, qui est dans les futailles & dans la chair, ou à celles de la calle, & au mauvais air produit par la respiration de tant d'hommes. Cette respiration pénètre jusqu'aux endroits les plus écartés & les plus secrets, & infecte tout avec sa propriété septique. Il n'est pas besoin de dire qu'en certains cas l'eau de la mer peut atteindre les tonneaux de pain, & alors, malheur aux pauvres misérables qui sont obligés d'en manger: il est vrai qu'on prend tous les soins possibles, pour garantir le biscuit de ces accidens; mais ils arrivent quelquefois en dépit de toutes les précautions.

On servoit, chaque jour à dîné, des pois blancs dans la soupe; c'est suivant moi, un des meilleurs alimens qu'on

puiſſe embarquer pour les longs voyages, parce qu'ils ſont remplis d'air fixe, & qu'ils contiennent une quantité conſidérable de phlogiſtique; la fermentation de la digeſtion les dégage de leur air fixe. Malheureuſement nous avions, à bord de la *Réſolution*, des pois qui avoient été mal ſechés : quoiqu'on les fit bouillir long-tems, ils reſtoient dans leur entier; la gouſſe ſe détachoit, mais elle laiſſoit les deux moitiés du pois auſſi dures que ſi elles avoient été grillées. Les pois, qui étoient à bord de l'*Aventure*, n'avoient pas cette mauvaiſe qualité, qui les rendoit pour nous d'une digeſtion difficile.

Conſervation des Gens de Mer.

Il eſt important de prendre, dans les longs voyages de mer, des alimens qui ſe digerent aiſément, parce que beaucoup de circonſtances affoibliſſent dans les Marins la force digeſtive de l'eſtomac & des inteſtins: le Gouvernement a coutume de donner de l'huile aux équipages des vaiſſeaux, pour que les Matelots faſſent leurs poudings & apprêtent les alimens à leur gré. Le Capitaine Cook dit que l'*huile* (*celle du moins que la Marine fournit ordinairement*) *produit un effet contraire à celui qu'on en attend*; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas anti-ſcorbutique, mais ſeptique. D'après cette aſſertion il ſemble qu'on donne ordinairement à la Marine une huile d'une qualité inférieure, ou rance, ou ſur le point de le devenir. Je laiſſe à ceux qui connoiſſent les effets des acides ſur notre organiſation, à juger combien cette huile eſt peu propre à la vie des Marins.

On fournit aux Equipages de la fleur de farine ou du gruau d'avoine pour le déjeûner, & ils ſont l'un & l'autre excellens pour des hommes privés de nourritures végétales fraîches, pendant un long eſpace de tems.

Conservation des Gens de Mer.

COMME un grand nombre d'hommes font entaffés dans un vaiffeau, il arrive, à la longue, que l'air entre les ponts, n'eft plus propre à refpirer, ou du moins, il fe charge tellement d'émanations alkalines & feptiques, qu'il doit être fort difficile de conferver la fanté des Matelots au milieu de ces vapeurs infectes: l'eau de la calle, dans le puits de la pompe, eft d'ailleurs plus que fuffifante pour remplir le vaiffeau d'émanations nuifibles. Après avoir quitté Plimouth, nous atteignîmes, peu-à-peu, les climats chauds, & une odeur infupportable ne tarda pas à fe répandre fur le vaiffeau : l'eau de la calle étoit devenue extrêmement putride, & le roulis répandant les qualités funeftes de cette eau, elle formoit & préfentoit continuellement de nouvelles furfaces, d'où s'évaporoient des atomes funeftes. Aucun endroit du vaiffeau n'étoit plus infecté de cette odeur que ma chambre & celle de mon fils, parce qu'elles étoient les plus proches du grand mât, & par conféquent près de l'ouverture des pompes d'où cette puanteur horrible fe communiquoit aux parties fupérieures du vaiffeau. Connoiffant peu la Navigation alors, je communiquai par hafard, mes idées là-deffus au Capitaine Cook; il me répondit tout de fuite, que l'eau de la calle lui paroiffoit en être la caufe; & il m'expliqua la pofition du puits de la pompe, & comment toute l'humidité du bâtiment devoit fe raffembler en cet endroit; il ajouta que la Réfolution ayant été retenue long-tems à Sheernefs & à Plimouth, il n'étoit pas étonnant que l'eau y fût devenue putride. On mefura la profondeur de cette eau; on la trouva feulement de quelques pouces, & on ne fe donna pas la peine alors de la pomper: l'eau avoit donc croupie, & la puanteur

avoit duré

je recommandai l'usage du feu & des fumigations entre les ponts, comme les meilleurs remèdes contre les émanations de la calle (*a*). Quelquefois on suivit mon avis; on appeloit alors l'Equipage sur le pont; on fermoit les écoutillons & les écoutilles; on empêchoit ainsi la fumée de s'évaporer au-dehors, & elle avoit le tems de détruire la vermine. Quand cette opération se faisoit en hiver, le thermomètre s'élevoit dans ma chambre, & se tenoit à un point plus haut les vingt-quatre premieres heures: la différence cependant étoit rarement de plus de deux ou trois degrés: on faisoit le feu entre les ponts, & la fumée ne pénétroit dans ma chambre que par les fentes & les crevasses.

Conservation des Gens de Mér.

LA PROPRETÉ DU CORPS est une des choses qui contribuent le plus à la santé d'un Equipage; quand on met toujours le même habit, il s'imprégne d'une grande partie de la sueur, & les pores de la peau repompent de nouveau

(*a*) L'Ami du Capitaine Cook, (dont parle le Chevalier Pringle dans son Discours,) qui a observé que les vieux vaisseaux de vingt canons avoient leur cuisine à l'avant du faux-pont, & qui a soupçonné que les Equipages de ces vaisseaux étoient beaucoup moins scorbutiques que ceux des vaisseaux de la même grandeur, de construction moderne, a certainement raison. Quand j'attendois à Plimouth, en 1772, l'arrivée de la Résolution, je visitai, avec le Docteur Irving, un vaisseau de guerre Hollandois qui y mouilloit: nous trouvâmes la cuisine au milieu du faux-pont, un peu en avant du grand mât. Nous demandâmes aux Officiers quelle étoit la santé de l'Equipage sur ce bâtiment après une longue campagne, & ils me répondirent, qu'on y jouissoit d'une santé remarquable. La fumée étoit très-grande; & les jours chauds, la chaleur étoit presque insupportable, à midi, entre les ponts.

Conservation des Gens de Mer.

les vapeurs impures qu'ils avoient jetées : la saleté doit d'ailleurs fermer beaucoup de pores, & arrêter la transpiration : & toutes ces circonstances augmentent singulierement les effets du scorbut.

QUANT AUX ALIMENS, il faudroit trouver une substance qui se garde long-tems en mer, & qui donne les particules dont manquent, pour l'ordinaire, les alimens putrides, ou sur le point de le devenir, tels que ceux qu'ont mangé jusqu'à présent les Marins : comme il faut saler la *viande*, & que cette salure lui fait perdre, quand elle est bouillie, ces particules qui donnent la substance gélatineuse, & enfin une espèce de colle, qui sont les seules parties nourrissantes contenues dans la viande de quelque qualité qu'elle soit, elle ne peut pas se conserver en bon état, & elle devient plus ou moins mauvaise à proportion de l'espace de tems qu'elle a resté dans le sel.

IL N'EST PAS POSSIBLE de garder plus long-tems le biscuit ; celui de bled, sur-tout, est plus sujet à se moisir, & à se remplir de vers, qu'aucun autre de la même espèce. J'ai aussi reconnu par mon expérience, & par celles d'un grand nombre de personnes de notre Equipage, que le biscuit de bled cause des obstructions ; &, comme les Gens de Mer sont ordinairement portés à la constipation, cette nourriture tend à accroître cette maladie. Je crois donc que du biscuit de seigle, ou de seigle & de froment mêlés ensemble par égales parts, seroit infiniment plus salubre ; je préférerois aussi le biscuit de bled seul, pourvu que la

farine ne fût pas trop fine, & qu'on ne fît que la dégager du son le plus grossier. Enfin le biscuit doit être fait avec du levain ou de la pâte aigre. J'ai appris, par expérience, que le biscuit seroit meilleur. A notre départ du Cap de Bonne-Espérance, au mois de Novembre 1772, en place du biscuit que nous avions consommé pendant la traversée de Plimouth au Cap, nous en achetâmes des Hollandois, autant que notre vaisseau en pouvoit tenir: il étoit de bled qui n'avoit pas été moulu très-fin, & dont on n'avoit pas bluté le son, & il étoit fait avec un levain aigre. Ce pain stimuloit si doucement nos entrailles, qu'il nous procuroit des selles plus régulieres que le biscuit de bled: mon opinion me paroît d'autant plus probable que les Soldats & les Matelots Russes, qui ne mangent que du biscuit de seigle, fait avec une pâte aigre, & une farine dont à peine on a ôté le son, se portent très-bien, & sont rarement attaqués de scorbut, quoiqu'ils n'aient presque pas d'autres alimens que ce pain: il faut seulement avoir la précaution, 1.° De manger ce biscuit, après qu'il a été trempé, & jamais quand il est absolument sec. 2.° D'en faire de gros pains, & ensuite de les couper en petits cubes d'environ un pouce & demi, & de les cuire une seconde fois. Il est sûr que ce biscuit est moins sujet à se moisir, son acidité & sa dureté font qu'il devient plus tard la pâture des vers: les particules plus grossieres stimulent les intestins & donnent des selles aisées; son acidité agit d'abord comme anti-septique & produit une plus grande fermentation de tous les alimens, & par conséquent jette plus d'air fixe, ce qui calme & arrête la putridité de la viande salée, & avec les parties inflammables dont abondent les pois,

Conservation des Gens de Mer.

Conservation des Gens de Mer.

produit une nourriture plus analogue au systême de notre organisation animale. On se récriera d'abord contre cet usage, comme étant une nouveauté; car on sait qu'il n'y a point de corps plus contraire aux nouveautés que celui des Marins; mais l'exemple des Officiers, & la douceur envers les Matelots, surmonteroient ces obstacles en peu de tems, & introduiroient, dans la Marine Angloise, une nourriture qui seroit favorable à la santé des Equipages, & qui conserveroit un grand nombre d'hommes.

LA *SOURKROUT*, dont l'usage s'est si fort répandu dans ces derniers tems, est un anti-scorbutique excellent. La maniere de la préparer est très-connue en Allemagne, en Danemarck, en Suède & en Russie, & on a si bien réussi lorsqu'on en a préparé en Angleterre pour les vaisseaux du Roi, qu'il est presque inutile d'insister sur cette matiere; mais il se trouvera peut-être des Gens qui voudront employer cet aliment salutaire, sans savoir comment il se prépare, & la description suivante ne sera pas inutile. On prend des têtes de choux qu'on hache & qu'on met ensuite dans une espèce de caisse, qui s'avance peu-à-peu sur une machine semblable à celles dont on se sert pour couper des concombres en tranches. Les taillans de fer, qui coupent les choux en tranches, ont de douze à dix-huit pouces de longueur. Tandis que la caisse est tirée en avant & en arriere sur cette machine, il faut presser doucement les têtes de choux, & y en mettre, de tems-en-tems, de nouvelles: les choux se découpent en tranches minces, & tombent dans un grand tube, qui aboutit à la machine. Il y a des personnes qui mettent dans ces tranches de

choux du sel & des grains de carvi, (*carum carvi*, Linn.) & d'autres du sel & de la graine de genièvre : on les bat dans un tonneau, & dans une cuve (dont on a défoncé le haut), jusqu'à ce qu'elles donnent du jus. L'instrument dont on se sert pour cela, est un gros bâton d'environ cinq ou six pouces de diamètre, ou un grand & fort battoir de beurriere. Les grains de carvi sont préférables au genièvre; en effet, ils sont très-nourrissans, & toutes les Nations Tartares, après les avoir moulu, les font cuire avec le lait de leurs jumens; d'ailleurs ils donnent par la fermentation, une grande quantité d'air fixe, ils ont la propriété de rendre le lait aux Nourrices qui n'en ont plus, & ces dernieres qualités suffiroient seules, pour leur donner la préférence sur le genièvre. Si la futaille, dans laquelle on prépare la *sourkrout*, a contenu du vin, de l'eau-de-vie, ou du vinaigre, la fermentation réussit mieux, & procure à la *sourkrout*, un goût plus vineux : quelquefois on frotte l'intérieur du tonneau avec du levain de *sourkrout*, pour l'accélérer : mais on peut omettre cette précaution, si on a assez de tems pour que les choux passent par une fermentation graduelle. On conduit ensuite le tonneau dans un lieu d'une température modérée, &, s'il est possible, de plus de 50 ou 60[d] du thermomètre de Fahrenheit, parce que la chaleur hâte beaucoup la fermentation vineuse. Dès que la *sourkrout* commence à être acidulée, ce qui arrive en dix, douze ou quatorze jours, suivant le degré de chaleur dans lequel on tient le tonneau, on peut le retirer dans le cellier où on veut le garder. Dans le commencement, on trouve une certaine quantité de jus au haut des choux en fermentation, & on fait, avec un bâton, un trou au milieu du

Conservation des Gens de Mer.

Conservation des Gens de Mer.

tonneau, pour que la liqueur en fermentation circule mieux. Si le chou eſt deſtiné à un long voyage de mer, on l'ôte de ſon jus, & quand il eſt dans cet état de ſéchereſſe, on en remplit d'autres futailles, ou on a ſoin de le comprimer ; mais ſi on veut le conſommer ſur les lieux, on couvre le ſommet du tonneau avec un couvercle bien propre, ſur lequel on met de gros poids pour comprimer le chou fermenté.

ON NETTOYA LA CALLE à notre retour au Cap ; on en trouva deux tonneaux de reſte : au mois de Juillet 1775, il nous en reſtoit encore la moitié d'un ; le Capitaine Cook le donna au Conſul Anglois de Fayal, qui l'aimoit beaucoup : ce chou étoit auſſi bon qu'au mois d'Octobre 1771, tems où on le prépara.

LE BLED eſt certainement préférable au gruau d'avoine, parce qu'il eſt plus nourriſſant ; l'avoine eſt cependant très-anti-ſcorbutique. On a déjà parlé des effets des *ſooins*.

LES POIS FRAIS ſont, ſans doute, très-ſalubres pour les Matelots ; mais, comme ils ſont remplis de phlogiſtique, & qu'ils n'ont pas aſſez d'analogie avec nos vaiſſeaux alimentaires, il ſeroit bon de donner du vinaigre aux Matelots pour leur ſoupe de pois ; ils en corrigeroient ainſi l'acidité ; ces pois, en fermentant dans les inteſtins, ſe dégageroient de leur air fixe, & deviendroient ainſi plus anti-ſcorbutiques & plus ſalubres.

Conservation des Gens de Mer.

LE CAPITAINE COOK (*a*) penſe que, pour les longs Voyages, il vaudroit mieux embarquer du ſucre que de l'huile; le ſucre eſt une des ſubſtances végétales qui contient un acide de phoſphore & un principe huileux inflammable, & qui renfermant un mêlange juſte, & convenable d'acide & de phlogiſtique, fermente en général plus aiſément, donne plutôt une fermentation vineuſe, & communique plutôt qu'aucune autre ſubſtance végétale, la fermentation aux autres ſubſtances qui ne fermentent pas encore. Cette qualité rend le ſucre un des meilleurs anti-ſcorbutiques.

LE MOUT DOUX DE BIÈRE, ou l'infuſion de drêche, moulu en gros gruau, eſt aujourd'hui ſi bien reconnu pour un anti-ſcorbutique, qu'il ſeroit inutile d'en recommander l'uſage; le Docteur Macbride, le Chevalier Pringle, & le Capitaine Cook, ont démontré cette propriété d'une maniere inconteſtable. Le moût de bière ſe prépare en faiſant infuſer deux ou trois pintes d'eau bouillante dans une pinte de bonne drêche groſſierement moulue : l'infuſion ſe tient dans un endroit chaud près du feu de la cuiſine, & on a ſoin de bien couvrir le vaſe, pour empêcher que la liqueur ne ſe refroidiſſe.

J'AI OBSERVÉ, à bord de la Réſolution, de merveilleux effets de ce remède : deux de nos Matelots avoient conſtamment des ſymptomes de ſcorbut, peu de jours après notre départ des endroits où nous relâchions. La

(*a*) Voyez le quatrieme Volume de la Relation.

Conservation des Gens de Mer.

maladie prenoit, chez eux, des accroissemens rapides ; & devenoit toujours dangereuse : leurs gencives étoient saignantes, & remplies d'ulceres; leurs dents relâchées, leurs pieds œdémateux, avec de grosses taches livides & pourprées : l'enflure, comprimée par le doigt, laissoit voir un trou qui ne se remplissoit pas de quelques minutes : leur urine avoit une odeur putride, fort désagréable, & elle contenoit de longs filamens. L'un d'eux perdit entièrement l'usage de ses membres, qui se crisperent. Non-seulement ils guérirent tous les deux, en prenant une quantité copieuse de moût doux, il y en eut même un qui acquit de nouvelles gencives ; les ulcères lui avoient fait perdre peu-à-peu les anciennes : l'autre, qui avoit les membres crispés, se soulagea singulièrement, en y appliquant des grains chauds de drêche, (dont on avoit tiré l'infusion du moût doux.) J'ai vu un autre malade, dont l'enflure & les taches pourprées, qu'il avoit aux pieds, disparurent avec des fomentations de ces grains chauds. Nous avions onze grands tonneaux de drêche, &, les deux premieres années, elle se garda très-bien. Le Capitaine Cook (*a*) a objecté, contre l'infusion de la drêche, qu'elle ne guérit pas radicalement le scorbut en mer, qu'elle l'empêche seulement de faire des progrès considérables. Mais les deux ou trois cas dont je viens de parler, sont sûrement des guérisons parfaites. Il faut remarquer d'ailleurs que le malade, qui recouvre la santé par l'usage du moût doux, restant à bord, est toujours soumis à l'action des causes qui produisent le scorbut ; il continue à boire de l'eau putride, à manger de la viande salée,

(*a*) Voyez la fin de la Relation du Voyage.

également

Conservation des Gens de Mer.

également putride ; il respire toujours un air putride, au moins pendant la nuit, entre les ponts, & toutes ces circonstances entretiennent & accroissent les semences de putridité dans son corps. On peut donc dire qu'un homme, qui a une habitude de corps vicieuse, a été parfaitement guéri du scorbut, sans oser renoncer à l'usage du moût doux, pendant tout le tems qu'il reste à bord, de peur d'être attaqué de nouveau par la maladie dont il mange & respire continuellement les germes. La drêche se fait avec de l'orge & toutes les espèces de graines qu'on mange, qui ont quelque analogie avec la classe des gramens ; elle contient beaucoup de matière sucrée. Quand on fabrique la drêche, on laisse macérer les grains d'orge, & on les fait ensuite fermenter à un degré modéré de chaleur. Cette fermentation hâte la croissance du tuyau & des premieres racines. Mais il dégage les particules sucrées qui étoient dormantes & enveloppées dans la substance glutineuse (*a*). Une substance douce analogue au sucre, est plus capable qu'aucune autre de hâter la fermentation ; la drêche étant séchée au moment où la matière sucrée est dégagée des autres par la fermentation, conserve ce jus doux précieux, & lorsqu'il est extrait de la drêche, en y faisant infuser de l'eau bouillante, la liqueur est chargée de particules de sucre, qui hâtent la fermentation, adoucissent les parties putrescentes de la chair salée, & jetent une grande quantité d'air fixe, qui est la seule puissance capable de résister fortement aux terribles effets de la putréfaction.

(*a*) Sage. Analyse des Bleds ; *Paris, in-8.°* 1776.

Conservation des Gens de Mer.

J'AI RECONNU, par plusieurs expériences, que l'eau putride contient un foie de soufre; &, comme rien n'étouffe plus efficacement & plus subitement les émanations qui sortent du foie de soufre, comme rien ne lui ôte mieux son goût infect que la chaux vive, je proposerois de verser, dans l'eau putride, de la chaux vive dissoute, jusqu'à ce qu'on ait dépouillé cette eau de son mauvais goût & de son odeur. Je ne puis pas déterminer la proportion, parce que le degré de putridité de l'eau varie, & que par conséquent il faut en mettre une quantité plus ou moins grande. La chaux vive rend l'eau potable dans un instant, & l'imprégne en quelque sorte d'air fixe, pour suppléer à celui qui s'est dissipé par la fermentation putride. Si on transvase l'eau ainsi préparée, elle sera non-seulement agréable à boire, mais encore limpide & claire (*a*).

L'EAU DE CHAUX versée aussi dans l'eau putride du puits de la pompe, précipitera à l'instant ses particules putrides, & ôtera à cette eau sa qualité nuisible. Outre cette opération, je raréfierois avec le feu l'air du puits de la pompe; & je suis sûr que ces deux précautions jointes ensemble, empêcheront non-seulement les émanations de devenir nuisibles, mais elles empêcheront en outre, l'eau de reprendre sa putrescence de si-tôt.

(*a*) Depuis que j'ai composé cet article, j'ai appris que l'infusion de l'eau de chaux dans de l'eau douce, destinée à l'usage des vaisseaux François, l'a empêché totalement de devenir putride, tandis que la même eau, dans laquelle on n'avoit point mis d'eau de chaux, est devenue très-putride.

Conservation des Gens de Mer.

SI LE ROB DE LIMONS & la marmelade de carottes n'ont pas produit tout l'effet qu'on en attendoit, peut-être que c'eſt parce qu'on avoit trop épaiſſi ces jus au feu. Je crois que le *rob de limons* eſt par lui-même un anti-ſcorbutique plus puiſſant que la marmelade de carottes. On avoit craint, avec aſſez de raiſon, que le jus de limons ne ſe gardât pas long-tems, & je dirai, à cette occaſion, que nous prîmes, le Capitaine Cook & moi, environ trente gallons de ce jus au Cap de Bonne-Eſpérance: nous y ajoutâmes environ un cinquième ou un ſixième d'eau-de-vie ou de rum, qui le conſerva pendant trente-deux mois, auſſi bon que le premier jour. Je crois que cet acide mêlé avec du ſucre, adminiſtré dans une quantité convenable aux ſcorbutiques, contribueroit à les guérir.

ON A DÉJA DIT, à la fin du Tome IV de la Relation, combien peu nos Equipages ont été attaqués du ſcorbut dans notre longue expédition. Les maladies qui dominerent ſur les vaiſſeaux, tandis que nous étions dans les froides régions antarctiques, où nous avions ſouvent des vents forts mêlés de neige, de pluie neigeuſe, & de froids, furent ſur-tout des rhumes légers, des rhumatiſmes, des maux de gorge, & des enflures aux glandes: je penſe que ces enflures étoient occaſionnées par l'eau de glace que nous buvions. Quand nous rempliſſions trente ou quarante futailles de petits morceaux de glace, ſur leſquels on verſoit de l'eau de glace diſſoute, & qu'enſuite on les deſcendoit dans la calle, la température de l'air changeoit tout-à-coup, de ſorte que du 50e degré de l'échelle de Fahrenheit,

Conſervation des Gens de Mer.

le thermomètre tomboit à trente-cinq ; d'ailleurs on ſait que la glace chaſſe tout l'air fixe de l'eau, & la fonte de la glace par le feu n'eſt pas une opération qui puiſſe lui rendre ſa quantité naturelle d'air fixe : il eſt probable que le défaut de cet air fixe, produiſoit des obſtructions dans notre ſyſtême glandulaire.

LES EQUIPAGES eurent, pendant ce Voyage, où nous avons changé ſi ſouvent de climat, moins de fièvres qu'on ne le craignoit. Aux mois de Février, Mars, Avril 1774, après que nous eûmes quitté les climats froids, & lorſque nous approchâmes des climats plus tempérés, le Capitaine, mon fils, mon domeſtique, & deux ou trois autres perſonnes ſur la Réſolution, eurent des *coliques bilieuſes*; ils ſouffrirent des peines très-vives, & la maladie prit des accroiſſemens dangereux. M. Cook ſur-tout, pour avoir voulu négliger ſon mal, dans le commencement, devint extrêmement foible, & il eut, pendant vingt-quatre heures, un hoquet continuel.

ON A EU OCCASION de parler ſouvent dans la Relation des vénériens qui ſe trouverent parmi les Equipages ; nous en avons eu juſqu'à trente ou quarante à-la-fois. J'ai appris dernièrement par une lettre écrite de Copenhague à un de mes Amis, que le Docteur Henſler, Médecin du Roi de Danemarck, a tiré des vieilles chroniques & des regiſtres un grand nombre de faits hiſtoriques qui prouvent, d'une maniere inconteſtable, que cette peſte étoit connue en différentes parties de l'Europe, pluſieurs ſiécles avant la

découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1493, & il faut remarquer qu'au Nord de l'Europe les Moines & les Hermites la répandirent beaucoup plus qu'aucune autre classe d'hommes. Comme ce Savant se propose de publier le résultat de ses Recherches, nous aurons bien-tôt des preuves claires des faits avancés dans les Transact. Philosophiques, *Vol. XXVII & XXXI, N.°* 365-11.

Conservation des Gens de Mer.

On a déja parlé, à différentes reprises, dans la Relation, des poissons qui nous empoisonnerent à Mallicolo, & à la Nouvelle-Calédonie; j'ajouterai seulement que je soupçonne que ces poissons se nourrissent principalement de méduses dont quelques-unes sont brûlantes & corrosives, quand elles sont en contact avec la peau humaine, & qui probablement sont capables de produire tous les symptomes qu'on a décrit, si on les reçoit dans son estomac. Si les méduses sont si nuisibles, on demandera peut-être comment il arrive que les poissons en mangent sans en être affectés comme nous le fûmes. Mais on doit remarquer que les poissons mangent sans en ressentir du mal, jusqu'aux pommes de Mancenilier (*Hippomane Mancinella*) qui font mourir un homme; il faut bien que les alimens très-dangereux pour nous ne le soient pas pour eux.

Ces empoisonnemens que nous avons essuyé, montrent, de plus en plus, la nécessité d'envoyer, dans toutes les parties du monde, des hommes versés dans

Conſervation des Gens de Mer.

les Sciences naturelles, afin d'examiner les propriétés bonnes ou mauvaiſes des différens objets.

Quibuſdam & iis quidem non admodum indoctis, totum hoc diſplicet, philoſophari. Quidam autem id non tam reprehendunt, ſi remiſſius agatur : ſed tantum ſtudium, tamque multam operam ponendam in eo non arbitrantur.

MAR. TULLIUS CICERO. *de Finibus Bon. & Mal. Lib. I.*

FIN DU TOME V.

De l'Impr. de la Veuve HÉRISSANT, Impr. du Cabinet du ROI, Maiſon & Bâtimens de SA MAJESTÉ. 1778.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage, intitulé: *Second Voyage autour du Monde & aux Terres Auſtrales*, par le Capitaine Cook, en 1773, 74, 75 & 76, ſuivi d'un *Voyage du Docteur Forſter, auxdites Terres Auſtrales*, ainſi que l'Abrégé deſdits Ouvrages, ornés de Cartes, Plans & Figures: de pareils Ouvrages ne peuvent être que très-intéreſſans par les Obſervations, en tout genre, qu'ils renferment pour le progrès des connoiſſances, tant phyſiques que géographiques, de la ſurface de notre Globe, & je crois que c'eſt ſatisfaire à l'impatience du Public, en accordant la permiſſion de les mettre au jour, n'y ayant rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 16 Juin 1777. *Signé*, ROBERT DE VAUGONDY.

PRIVILÉGE DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut: notre amé le S.r *** Nous a fait expoſer qu'il deſiroit faire imprimer & donner au Public; *le ſecond Voyage dans l'Hémiſphère auſtral & autour du Monde, par M. Cook, traduit de l'Anglois*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faisons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui

aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dud. Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit S.r HUE DE MIROMÉNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dud. Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le vingtieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-sept, & de notre Régne le quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprim. de Paris, N.° 906, fol. 406, conformément au Réglement de 1723, qui fait défense, article IV, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher, aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre, huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 22 Août 1777.

Signé, A. M. LOTTIN, l'aîné, *Syndic.*





